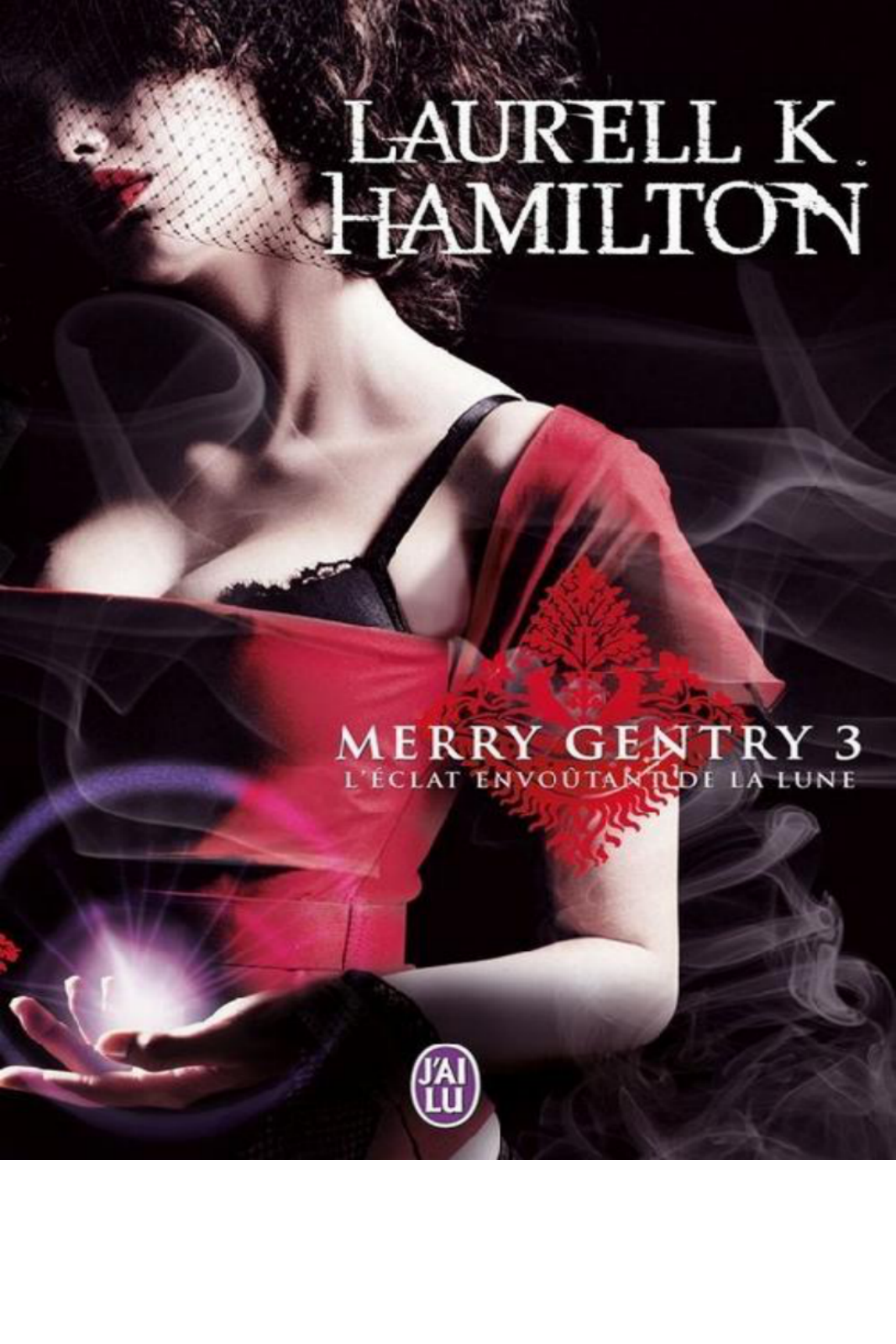


L'éclat envoûtant de la lune

Hamilton, Laurell Kaye

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LAURELL K.
HAMILTON

MERRY GENTRY 3
L'ÉCLAT ENVOÛTANT DE LA LUNE



Laurell K. Hamilton

L'éclat envoûtant de la lune

Merry Gentry – 3

Traduit de l'américain par Laurence Le Charpentier



J'ai lu

Titre original

SEDUCED BY MOONLIGHT

Originally published in hardcover by Ballantine Books, an imprint of
the RandomHouse Publishing Group, a division of Random House, Inc., in 2004

© 2004 by Laurell K. Hamilton

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2010

Remerciements

À Darla Cook, avec qui je partage beaucoup d'affinités, pour avoir fait « chambre d'échos » et preuve de vigilance et m'avoir harcelée (selon ses propres mots). À Karen Wilbur, qui a eu la primeur de ce livre. Un de ces jours, je serai engagée entre deux livres à ton anniversaire et aurai vraiment à t'acheter un cadeau. À Shawn Holsapple et à sa Cathy, tout autant d'âmes sœurs. Pour Sharon Shinn, au merveilleux talent de plume, qui me fit part de ses impressions avisées. À Deborah Milletello, que je ne parviens pas à voir suffisamment. Pour Mark et Sarah Summer, que je n'arrive pas non plus à voir aussi souvent que je le souhaiterais. Le temps semble toujours manquer pour être entre amis. À Rhett Mac-Phearson, qui écrit toujours de délicieux mystères. Pour Lauretta, en espérant que nous puissions réunir à un moment nos deux familles pour faire un voyage ensemble. À Marella Sands, écrivain raffiné ; et à Tom Drennan, où en est donc ce livre ?

Chapitre 1

Il y en a pas mal qui se prélassent au bord de la piscine à L.A., mais rares sont ceux qui soient véritablement immortels, peu importe ce qu'ils font pour en avoir l'air, à grands renforts de chirurgie esthétique et de gymnastique. Doyle, lui, l'était vraiment et cela depuis plus d'un millénaire. Un millénaire jalonné de guerres, d'assassinats et d'intrigues politiques en tout genre, avant d'en être réduit à jouer les frimeurs à peine vêtu d'un string de bain, allongé au bord du bassin d'une de ces piscines de people richissimes. Les rayons du soleil se répercutaient en scintillant sur l'étendue d'eau bleue, si bleue. La luminosité se fragmentait sur son corps crépusculaire en un chatolement irrégulier, comme si une main invisible l'avait remuée pour la transformer en une dizaine de minuscules points lumineux qui lui animaient la peau. J'ignorais même qu'elle était capable de les refléter.

Il n'était pas noir comme l'étaient certains humains, mais plutôt comme le serait un chien. Je pris conscience que je m'étais trompée en observant les effets de la lumière sur ce corps ténébreux, elle le faisait scintiller de rehauts bleutés, d'une brillance d'un bleu de minuit, suivant la longue courbe musculeuse de son mollet, et d'un flamboiement bleu royal, effleurant son dos et son épaule d'une touche de couleur issue des profondeurs du ciel. Du violet à en faire rougir l'améthyste la plus foncée lui caressait la hanche. Comment avais-je jamais pu penser que sa peau était monochrome ? Il n'était que miracle de couleurs et de lumières sanglant son corps ondulant, mouvant, doté de muscles tonifiés par ces guerres vieilles de nombreux siècles, avant ma naissance.

La tresse rassemblant ses cheveux noirs courait le long de la chaise longue, avant de retomber par-dessus pour venir s'enrouler sur le sol de ciment tel un flegmatique serpent. Cette chevelure était son seul détail physique semblant noir sur noir. On n'y distinguait aucune animation colorée, seulement un scintillement rappelant celui d'un obscur joyau. Et pourtant, cela n'aurait-il pas dû être l'inverse, ses cheveux n'auraient-ils dû refléter ces rehauts de lumière chatoyants et son corps n'être que d'une noirceur immuable ? Il n'en était rien.

Il était allongé sur le ventre, le visage détourné. Prétendant dormir, mais je savais qu'il ne dormait pas. Il attendait. Attendait que l'hélicoptère nous survole. L'hélicoptère qui transportait la presse, des gens avec des appareils photo. Nous avions fait un pacte avec le diable. Si les paparazzis restaient simplement à l'écart pour que nous puissions avoir un semblant de vie privée, nous nous assurerions qu'à un moment fixé au préalable, ils aient quelque chose digne des gros titres à canarder. J'étais la Princesse Meredith NicEssus, héritière du trône de la Cour Unseelie, et, le fait que j'avais refait surface à Los Angeles, en Californie, après trois ans d'absence, constituait une nouvelle d'envergure. Les gens me croyaient morte. À présent, vivante et bien portante, j'habitais au cœur de l'un des plus grands empires médiatiques que comptait la planète. J'avais continué en entreprenant un projet qui s'était révélé encore plus intéressant pour les colonnes de la presse people.

Je m'étais mise en quête d'un mari. La seule Princesse d'origine fey née sur le sol américain cherchait à se marier, et étant plus particulièrement l'un des Sidhes les plus éminents de la haute royauté, je n'y étais autorisée qu'à condition de tomber enceinte. Les Feys ne se reproduisent pas tellement, et les membres de la royauté Sidhe encore moins. Ma tante, la Reine de l'Air et des Ténèbres, ne tolérerait rien de moins qu'une union fertile. Étant donné que nous semblions en voie d'extinction, je pense que je ne pouvais l'en blâmer. D'une manière ou d'une autre, les journaux avaient appris que je ne sortais pas seulement accompagnée de mes gardes du corps, mais aussi que je baisais avec. Celui parmi eux qui me fera un enfant deviendra l'invité d'honneur de mon mariage. Et sera roi pour la reine que je deviendrai alors.

Les tabloïds savaient même que la Reine en avait fait une compétition entre son fils, mon cousin le Prince Cel, et moi. Qui d'entre nous deux ferait le premier un bébé remporterait le trône. Les médias nous étaient tombés dessus comme dans une orgie cannibale. Pas agréable, pas agréable du tout.

Ce qu'ignorait la presse, c'était que Cel avait tenté de me faire assassiner en plus d'une occasion. Et aussi qu'en guise de châtiment, il avait été emprisonné sous les ordres de sa Reine de mère. Emprisonné et soumis à la torture pendant six mois. L'immortalité et une certaine capacité à guérir pratiquement de tout présentent cependant quelques inconvénients : le supplice peut ainsi durer très, très longtemps.

Lorsque Cel sortira, il sera autorisé à poursuivre la compète, à moins que je ne sois la première à engendrer un enfant. Jusqu'ici, pas de chance, et ce n'était pas faute d'avoir essayé.

Doyle était l'un des cinq gardes du corps issus de la propre garde de la Reine qui s'étaient portés – ou plutôt avaient été portés –

volontaires, pour devenir mon amant. La Reine Andais avait imposé une règle stipulant que ses gardes ne pouvaient offrir leur semence qu'à son corps, et à personne d'autre. Doyle avait été chaste pendant des siècles. À nouveau, l'immortalité, dans de telles situations, peut avoir quelques désagréments.

Nous avons choisi l'un des tabloïds les plus insistants et avons procédé à nos petits arrangements. Doyle pensait que cela équivalait à récompenser une mauvaise conduite ; la Reine, quant à elle, souhaitait que nous présentions aux médias une image positive, la Cour des Sidhes Unseelies étant réputée pour endosser le rôle du méchant. Ce que nous pouvons être à l'occasion, certes. Mais j'avais passé une bonne partie de mon temps à la Cour Seelie, celle toute lumineuse et scintillante que les médias affectionnaient tant, la croyant si parfaite, si emplie de gaieté, et dont le souverain, Taranis, le Roi de la Lumière et de l'Illusion, est mon oncle. Je ne suis pas sur les rangs pour accéder à ce trône. J'avais eu le mauvais goût de naître d'un père qui était de pur sang Sidhe Unseelie, un crime pour lequel la multitude rutilante n'accorde aucun pardon. Aucun sombre cachot dans lequel j'aurais pu être jetée, aucune torture que j'aurais pu endurer, n'aurait pu m'absoudre de ce péché.

Ils peuvent bien raconter que la Cour Seelie est un lieu magnifique, mais j'y ai appris que mon sang est tout aussi rouge sur du marbre blanc que sur du noir. Ses sujets si splendides en apparence me notifièrent explicitement, et cela dès ma plus tendre enfance, que je ne serais jamais l'une des leurs. Je suis trop petite, d'apparence trop humaine, et pire encore, trop Unseelie.

Ma peau est aussi blanche que celle de Doyle est noire. En effet, une peau à l'éclat lunaire est ce qui me caractérise, un signe de beauté aux deux Cours. Mais je fais à peine un mètre cinquante. Aucun Sidhe n'est aussi petit. Mon corps est tout en courbes et je suis un peu trop pulpeuse pour notre race – encore cette saleté de sang humain, selon moi ! J'ai les yeux tricolores, de deux nuances de vert serties d'or. Des yeux qui seraient bienvenus à la Cour Seelie, ce qui n'est pas le cas de mes cheveux. D'un auburn sanguin, plus précisément Sidhe Écarlate, la référence si vous vous les faites teinter de cette couleur dans un salon de coiffure expérimenté. Ils ne sont pas auburn, ni roux comme chez les humains. Ils donnent plutôt l'impression d'une chevelure façonnée de magnifiques grenats. Portant un autre nom aux consonances quelque peu péjoratives parmi la multitude scintillante : Rouge Unseelie. Les Seelies peuvent aussi être roux mais d'une teinte plus proche de celle des humains, orangés, mordorés, d'un véritable auburn, ou tout simplement rousse, mais rien d'aussi sombre que la mienne.

Ma mère s'était assurée que je prenne conscience de mon

infériorité. Que j'étais moins belle, moins bienvenue, simplement moins. Elle et moi n'avons pas grand-chose à nous raconter. Mon père est mort alors que j'étais à peine majeure et pas un seul jour ne passe sans qu'il me manque. Il m'a enseigné que j'étais suffisamment, suffisamment belle, suffisamment grande, suffisamment forte, simplement suffisamment.

Doyle releva la tête, de larges lunettes noires dissimulant ses yeux tout aussi noirs. Un éclat de lumière scintilla en se réfléchissant sur les anneaux d'argent qui paraient quasiment chaque centimètre de ses oreilles, du lobe à leur extrémité effilée, le seul détail de sa physionomie révélant que son sang n'était pas purement Sidhe Unseelie. Contrairement à la littérature populaire, et à chaque individu avec implants d'oreilles se prenant pour un Fey, les véritables Sidhes n'ont pas les oreilles pointues. Doyle aurait pu dissimuler les siennes et se faire passer pour Sidhe pur, mais il portait presque toujours ses cheveux tirés en arrière, afin que cette unique imperfection demeure bien visible. Je pense que les boucles d'oreilles étaient d'ailleurs là précisément pour que vous ne la ratiez pas.

— J'entends l'hélico. Où est Rhys ?

Je n'avais personnellement rien entendu, mais j'avais appris à ne pas questionner Doyle ; s'il disait avoir entendu quelque chose, c'est que c'était le cas. Son ouïe était bien plus performante que celle d'un humain, ainsi que de la plupart des autres gardes. Il ne faisait aucun doute que cette aptitude avait quelque chose à voir avec ses origines métissées.

Je me redressai pour jeter un coup d'œil derrière moi, vers l'immense baie vitrée s'ouvrant sur l'intérieur de la maison. Rhys apparut dans l'entrebâillement des portes coulissantes avant même que je n'aie eu le temps de l'appeler. La pâleur de sa peau était assortie à la mienne, mais là s'arrêtait toute ressemblance. Ses cheveux lui retombant jusqu'à la taille n'étaient qu'une masse blanche de boucles serrées, encadrant un magnifique visage à l'apparence juvénile, et qui serait ainsi à tout jamais. Son œil tricolore était composé d'un cercle bleu suivi d'un autre, vif comme un bleuet, puis encore d'un autre, évoquant un ciel d'hiver. L'autre globe oculaire avait disparu depuis longtemps déjà. Il portait parfois un cache-œil afin d'en recouvrir les cicatrices courant vers le bas de son visage avant de s'arrêter juste au-dessus de ses lèvres qui esquissaient une moue et invitaient au baiser. Lorsqu'il avait réalisé que cela m'importait peu, il ne s'en était plus autant préoccupé. Quant à la forme même de la bouche, la sienne était la plus mignonne. Il mesurait un mètre soixante-sept, l'un des plus petits Sidhes pur sang que j'ai rencontrés de ma vie. Mais chaque centimètre visible de sa personne n'était que muscles. Il semblait essayer de compenser ce

manque de hauteur par une meilleure forme physique que les autres gardes, qui étaient tous musclés ; mais il était celui qui pratiquait le plus sérieusement l'haltérophilie. Il était également le seul à arborer des tablettes de chocolat. Elles étaient dissimulées par les serviettes qu'il était allé chercher et qu'il tenait contre son corps, en cachant la plus grande partie. Ce ne fut qu'au moment où il les déposa à côté de ma chaise longue que je remarquai qu'il avait oublié son maillot de bain à l'intérieur.

— Rhys ! Mais qu'est-ce que tu fais ?!!!

Il me sourit de toutes ses dents.

— Des maillots aussi minuscules ne sont que mensonges. C'est un moyen pour les humains d'être à poil sans vraiment l'assumer. Je préfère être entièrement nu.

— Ils ne pourront pas publier les photos si l'un de nous est nu, fit remarquer Doyle.

— Ils publieront la photo de mon cul, c'est tout ce qu'ils verront.

Je levai les yeux vers lui, brusquement suspicieuse.

— Et dis-moi donc pourquoi ils ne seraient pas en mesure de te voir de face ?

Il rejeta la tête en arrière, s'esclaffant à gorge déployée d'un rire à la sonorité si joyeuse qu'il en sembla illuminer davantage le jour.

— Je vais me planquer contre ton corps magnifique.

— Non, dit alors Doyle.

— Et toi, vas-tu faire quelque chose valant la peine d'être photographié ? s'enquit Rhys, les mains sur les hanches.

Il était complètement à l'aise comme ça, dans le plus simple appareil. Son langage corporel ne s'altérait jamais, qu'il portât ou non quelque vêtement que ce soit. Il avait fallu deux jours de chipoteries pour convaincre Doyle, qui n'avait jamais pris part à la nudité banalisée très en vogue à la Cour, de passer le bas de bikini qu'il portait à présent.

Doyle se remit debout, et l'avant de son « maillot » était suffisamment minuscule, et suffisamment proche de couleur, pour que je puisse percevoir le point de vue de Rhys. Si vous ignoriez combien Doyle était magnifique nu, vous auriez pu penser à première vue qu'il était bel et bien à poil. De dos, il semblait l'être autant que Rhys.

— Je porte ça et à la vue de tous.

— Comme tu es mignon, dit Rhys, mais si nous voulons que les paparazzis s'abstiennent de prendre des photos par les fenêtres de la chambre, nous devons jouer franc-jeu avec eux. Nous devons leur offrir un spectacle.

Sur ces mots, il écarta largement les bras, en me tournant le dos, de telle sorte que l'arrière de son corps m'apparut. Une bien meilleure vue sans le maillot pour en briser les lignes définies et musclées. Avec

un cul d'une merveille ! À la différence de bodybuilders ayant poussé l'élimination de la masse grasseuse au point où il ne reste plus sur leurs corps la moindre zone flasque. Un peu de moelleux est nécessaire pour adoucir les lignes ciselées des muscles, sinon quelque chose semble clocher.

Je pouvais entendre l'hélico, à présent.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, messieurs. Je ne souhaite pas revenir à cette époque où les photographes campaient dans les arbres de l'autre côté du mur d'enceinte.

Rhys me lança un regard.

— Si nous n'offrons pas au premier tabloïd un bon spectacle, il ira dire aux autres que nous avons raconté des bobards, et on les aura de nouveau sur le dos, dit-il avec un soupir, comme s'il n'en était pas heureux. Je préférerais exhiber mon cul à la nation entière que de voir un autre de ces guignols se casser le bras en dégringolant de la toiture.

— Entièrement d'accord, approuvai-je.

— OK, dit Doyle après avoir pris une profonde inspiration, qu'il expira lentement par la bouche.

Il aimait si peu cette idée que les lignes mêmes de sa silhouette, tout comme sa posture, le révélaient. S'il ne pouvait pas se comporter mieux que ça, Doyle ne pourrait plus participer à ces « séances » photos.

Rhys s'approcha du pied de ma chaise longue et s'y agenouilla, les mains posées sur les accoudoirs. Il m'adressa un large sourire, et je compris qu'il avait trouvé un moyen d'apprécier la situation. Cela pouvait bien n'être que le devoir, et il aurait sans doute préféré tirer sur l'hélicoptère pour le descendre en flèche, mais il serait beau joueur, et saurait comment rendre cette corvée divertissante, autant que possible.

Je caressai son corps des yeux, parce que je ne pouvais m'en empêcher. Il était impossible de ne pas le reluquer, les parties à l'air, suffisamment près pour les toucher, suffisamment proches pour tant d'autres activités.

— Tu as un plan ? lui demandai-je d'une voix quelque peu moins affirmée.

— Je pensais que nous pourrions nous envoyer en l'air.

— Et moi, qu'est-ce que je suis supposé faire ? s'enquit Doyle, qui semblait totalement dégoûté par la situation.

Il adorait coucher avec moi, adorait la possibilité qui lui était offerte de devenir roi ; mais il détestait la publicité et tout ce qui allait avec.

— Tu pourrais prendre par un bout, et moi par l'autre.

L'hélicoptère était à présent tout près, sans doute caché par la rangée de gigantesques eucalyptus bordant la propriété. Le visage

sombre de Doyle s'anima soudainement sous l'éclair blanc d'un sourire. Il s'avança avec cette souplesse féline que je ne pourrais jamais imiter, et se retrouva brusquement agenouillé à côté de mon épaule.

— Si je le dois, alors je prendrai la saveur suave de ta bouche.

Rhys parcourut rapidement de la pointe de sa langue mon ventre nu, ce qui me fit me tortiller et glousser, avant de relever la tête le temps de dire :

— D'autres saveurs sont tout aussi suaves.

Ses yeux et son visage recélaient une chaleur et une connivence qui me déroberent le rire de la gorge en m'emballant le poulx.

Doyle m'effleura l'épaule de ses lèvres, m'incitant à tourner les yeux à la rencontre des siens, là où se trouvait cette même complicité obscurcie. Issue de nuits et de jours de peau, de sueur et de corps, de draps entortillés et de plaisir.

Ma voix émergea, quelque peu tremblotante.

— Tu as décidé de jouer le jeu. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— C'est un mal nécessaire, et si tu dois parader pour les médias, alors je ne t'abandonnerai pas, murmura-t-il tout contre ma joue, et rien que son haleine chaude sur ma peau me donna des frissons.

Son sourire surgit à nouveau, en un éclair, comme une surprise lui traversant le visage, le faisant paraître plus jeune, comme s'il était une tout autre personne. Cela ne faisait qu'un mois environ que j'avais appris que Doyle était capable d'un tel sourire.

— De plus, je ne peux pas te laisser toute à Rhys. Seule la Déesse sait ce qu'il ferait laissé à lui-même.

Rhys faisait courir un doigt le long de l'ourlet du bas de mon maillot deux-pièces.

— Un morceau de chiffon de la taille d'un timbre-poste ! Ils ne s'en rendront même pas compte si nous faisons gaffe.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? lui demandai-je en lui lançant un regard interloqué.

Il se laissa glisser plus bas sur la chaise longue, de telle sorte que son visage se retrouve juste au-dessus de ce minuscule bout de tissu, ses mains glissant en dessous de mes cuisses légèrement surélevées, pour finalement en ressortir et venir se poser sur mes hanches en dissimulant le rouge vif du bas du bikini. Il inclina alors la tête juste au-dessus de mon entrejambe, ses cheveux se répandant en un léger voilage sur mes cuisses.

Je n'eus pas le temps de protester, ni même de décider si je le devais. L'hélicoptère surgit de l'arrière des frondaisons, et ce fut la posture dans laquelle ils nous trouvèrent : Rhys agenouillé, le nez enfoui entre mes cuisses, les pieds tapotant légèrement son cul nu,

comme un enfant s'apprêtant à déguster un délicieux morceau de sucre d'orge.

Je pensai que Doyle se mettrait à protester, jusqu'au moment où il pressa son visage au creux de mon cou, et où je réalisai qu'il riait. Silencieusement, avec un léger tremblement des épaules. Toujours hilare, tout en le dissimulant aux objectifs, il me fit me rallonger sur la chaise longue, si bien que je me retrouvai sur le dos.

J'eus un sourire, me félicitant que mes lunettes de soleil soient de retour à leur place. Un sourire qui se transforma en rire tandis que l'hélico nous survolait de suffisamment près pour agiter de vaguelettes l'eau de la piscine, faisant voltiger en tous sens la chevelure de Rhys, qui me chatouilla la peau. Mes cheveux semblèrent s'embraser sous ce vent artificiel, animés de sanglantes flammèches.

Je riais à présent à gorge déployée, ce qui ne fit pas que me remuer les épaules.

Rhys passait la langue sur mon bas-ventre et, même au travers de la culotte, cette sensation fit ralentir mon rire, bloquant mon souffle dans ma gorge. Il leva son œil vers moi, suivit le contour de mon corps, et ce regard suffit : il ne voulait pas que je rie. Il planta les dents dans le tissu, me mordillant délicatement. Une sensation qui me fit frémir et me cambrer au point d'en rejeter la tête en arrière, la bouche ouverte en un halètement rauque.

Doyle me pressa l'épaule, ce qui me permit de reprendre quelque peu mes esprits. J'en étais encore toute tremblante et rencontrais quelques difficultés à me concentrer sur son visage.

— Je pense que nous avons assez d'un seul spectacle pour un jour, dit-il en me recouvrant le ventre de l'une des serviettes de bain, et en tendant l'autre à Rhys.

Qui lui lança un de ces regards, et je pus constater que l'idée d'en débattre s'y exprimait nettement ; mais finalement, il se contenta de se relever, tout en étalant la serviette afin que les appareils photo ne puissent entrapercevoir les bas des bikinis. Je m'attendais à moitié qu'il évente la mèche en s'exhibant devant les objectifs, mais il n'en fit rien. Il se recouvrit très soigneusement de la serviette, tandis que l'hélicoptère tournoyait au-dessus de nos têtes et que les turbulences qu'il produisait faisaient voltiger nos cheveux dans tous les sens. À genoux, il était complètement exposé, et je me demandai s'il y aurait des photos qui le montreraient légèrement flouté, ou si les médias les revendraient aux journaux européens sans se poser de questions.

Lorsque je fus complètement à l'abri des regards, des cuisses jusqu'au soutien-gorge de mon bikini rouge, il me prit brusquement dans ses bras.

Je dus m'époumoner pour que ma voix se fasse entendre par-dessus le bruit du vent et de la machine.

— Je peux marcher !

— Je veux te porter !

Vu qu'il semblait très sérieux et que cela ne me coûtait après tout rien du tout, j'acquiesçai.

Rhys me porta donc vers la maison dans ses bras, Doyle nous emboîtant le pas, légèrement en retrait, se comportant comme un bon garde du corps en fermant la marche ; mais il se déplaçait un peu sur le côté et non directement derrière nous afin de ne pas gâcher l'opportunité d'une bonne photo.

Il s'arrêta près de sa chaise longue pour ramasser une troisième serviette, puis se dirigea, la démarche souple, vers la maison. J'aperçus du coin de l'œil le revolver qui y était enveloppé. Les passagers de l'hélico qui nous survolait en tournoyant ne devinèrent à aucun moment que l'un de nous pouvait être armé. Ils ne pouvaient pas non plus voir Frost posté juste dans l'encadrement des portes coulissantes, dissimulé par une avalanche de rideaux drapés. Tout habillé, et armé jusqu'aux dents. Je pense que la raison pour laquelle je ne me souciais pas tant des petits jeux des médias était que si personne n'attendait à ma vie, la journée serait bonne. Quand cette condition est l'un de vos critères de référence pour caractériser une agréable journée, que représentent alors quelques hélicos et clic-clac ? Pas grand-chose.

Chapitre 2

Frost suivait de ses yeux gris particulièrement courroucés Rhys qui entraînait en me portant dans ses bras. Il avait été le seul ayant voté contre notre traité avec la presse. Il montait la garde pendant que nous nous prêtions à ce genre de niaiseries, refusant catégoriquement d'y prendre part. Sa dignité ne se serait jamais abaissée aussi bas.

Comme il était magnifique dans sa fureur ! Il était toujours magnifique, d'ailleurs. La Déesse avait interféré de telle sorte qu'il n'aurait pu en être autrement. Tout en pommettes saillantes et en traits parfaitement ciselés à en faire pleurer d'envie un chirurgien esthétique. Une peau évoquant la neige, des cheveux comme des filigranes de givre argenté scintillant au clair de lune, large d'épaules, svelte de taille, fin de hanches, longiligne de bras et de jambes. Habillé, comme il était beau ! Nu, il l'était à en couper le souffle !

Il nous observait tandis que nous avançons sur les dalles froides avec dans le regard l'expression d'un enfant contrarié. C'était l'un des gardes à l'humeur des plus changeantes. Le premier à se mettre en rogne, le dernier à pardonner, le tout accompagné d'une moue boudeuse. Une drôle d'expression, quelque peu inappropriée pour décrire un guerrier qui avait défendu sa Reine depuis plus d'un millier d'années ; mais néanmoins propre à ce curieux personnage. Frost faisait la gueule, encore et encore, ce qui me barrait. Il était étonnant au pieu, un merveilleux combattant, mais se farcir ses conneries émotionnelles tenait quasiment du boulot à plein-temps. Certains jours, je n'étais pas si sûre que ça de vouloir me le coltiner.

— Le Roi des Gobelins est en communication au miroir, dit-il d'une voix aussi maussade que ses yeux.

— Depuis combien de temps ? s'enquit Doyle.

— Il bavarde avec Kitto en ce moment.

Doyle se précipita vers la chambre du fond, puis s'arrêta tout net pour jeter un œil à ce qu'il portait... ou plutôt à ce qu'il ne portait pas. Il poussa un profond soupir, avant de se mettre à courir, ses pieds nus martelant le sol dallé, en nous lançant cette remarque par-dessus son épaule :

— Si Meredith était vêtue de la même manière, cela nous

donnerait peut-être quelques avantages, Kurag se fichant éperdument de la chair d'un homme.

— Ce n'est pas vrai, dit Rhys, et l'aigreur perceptible dans sa voix me fit me retourner pour le regarder.

Étant donné que j'étais toujours dans ses bras, ce simple mouvement de ma tête se traduisit par un rapprochement quelque peu intime.

— Les Gobelins aiment bien un peu de chair sidhe, poursuivit-il.

Doyle s'arrêta le temps de le considérer, les sourcils froncés.

— Je ne voulais pas dire pour en faire un festin.

— Moi non plus, dit Rhys.

Un commentaire qui fit se planter Doyle fermement sur ses pieds nus, si sombres par contraste avec les dalles blanches et bleues.

— Que veux-tu dire, Rhys ?

— Ce que je veux dire est que de nombreux Gobelins n'ont jamais goûté au plaisir de la chair sidhe, qu'elle soit mâle ou femelle, et qu'il y en a parmi eux qui se fichent éperdument d'en connaître précisément la provenance.

Il se frotta la joue contre mon cou et mon épaule, pour se reconforter.

— Kurag... ! commença Frost, mais il ne put terminer ce qu'il s'apprêtait à dire.

Son ressentiment furibard contre Rhys, ou contre les journalistes, ou contre quoi que ce soit, avait disparu. Son visage ne reflétant plus que l'outrage que tous devaient probablement ressentir.

Je caressai les boucles de Rhys, si douces, tout en me moulant plus étroitement au creux de ses bras, effleurant des doigts la courbure de son cou et de son épaule. Lorsque nous autres, les Feys, nous nous retrouvons en proie à l'anxiété, nous nous touchons les uns les autres. Je crois que les humains en feraient autant si leur culture ne confondait pas aussi souvent tout contact tactile avec une incitation sexuelle. Il est vrai que ce contact peut conduire au sexe, mais en cet instant précis, tout ce que je désirais était de serrer Rhys dans mes bras et de contribuer à effacer cette douloureuse expression de son visage.

Doyle revint vers nous de quelques pas, une main posée sur sa hanche mince.

— Nous dirais-tu par hasard que Kurag... t'a outragé ?

Rhys releva le visage qu'il avait enfoui au creux de mon cou.

— Il n'a jamais porté la main sur moi, mais il n'en a pas raté une miette. Il est resté assis sur son trône en grignotant des snacks comme s'il avait été au spectacle.

— Nous avons tous dû assister aux divertissements donnés à notre Cour, Rhys. Personne n'en parle, mais combien de gardes comme nous

auraient donné leur consentement à une petite union l'un avec l'autre pour le plaisir de la Reine, si cela avait pu les libérer de la chasteté ne serait-ce que pour une heure ou deux ?

— Je ne l'ai jamais fait, dit Rhys, ses mains se crispant convulsivement sur mon corps, ses doigts s'y enfonçant douloureusement.

— Moi non plus, dit Doyle, mais je n'ai jamais jeté le blâme sur ceux qui l'ont fait.

— Rhys, tu me fais mal, lui dis-je doucement.

Il me déposa au sol, délicatement, avec soin, comme s'il ne se faisait pas entièrement confiance.

— C'est une chose d'en faire le choix. Et une autre d'être attaché et...

Il s'interrompit, dodelinant de la tête.

Je lui touchai le bras, en laissant tomber la serviette par terre.

— Le viol est toujours un acte horrible, Rhys.

Il m'adressa un sourire si amer que je l'enlaçais, tout autant pour le réconforter que pour ne pas avoir à affronter l'expression qui tourmentait son visage.

— Bon nombre de gardes ne sont pas d'accord avec ça, Merry. Tu es trop jeune, tu ne peux te souvenir de ce que nous sommes en temps de guerre.

Je restai accrochée à son corps, en essayant de toute ma volonté d'atténuer sa souffrance, simplement en appliquant ma peau contre la sienne. Refusant d'admettre que mes gardes aient pu perpétrer des horreurs. Non, cela ne se pouvait pas. Je ne voulais pas savoir que les hommes avec lesquels je partageais mes nuits avaient commis de telles atrocités. Puis je me remémorai la conversation que j'avais surprise quelques mois plus tôt.

Je me reculai pour dévisager Rhys.

— Je me rappelle cette conversation, Rhys. Tu disais n'avoir jamais touché une femme n'ayant pas sollicité tes attentions. Doyle a dit, de but en blanc, que la pénalité réservée aux gardes de la Reine pour avoir porté la main sur une femme autre que Sa Majesté en personne était encore considérée comme un viol. En allant coucher avec n'importe quelle femme, c'était la mort par tortures assurée, pour toi comme pour ta partenaire.

Rhys se fit brusquement plus pâle qu'en temps normal.

Ce fut Frost qui prit alors la parole :

— Tous les guerriers Sidhes Unseelies ne font pas partie des Corbeaux de la Reine.

— Je le sais, dis-je en tournant les yeux vers lui.

J'eus la forte impression d'avoir raté quelque chose. Je m'éloignai de Rhys à reculons, afin de les voir tous les trois plus aisément.

— Qu'est-ce que je n'arrive pas à saisir ici ?

— Que tout ce dont Rhys accuse les Gobelins présente une certaine similitude avec des actes perpétrés par certains Unseelies, dit Doyle avec un hochement de tête. Bon, je dois aller m'entretenir avec Kurag.

Il sembla prêt à ajouter quelque chose, puis se ravisa et s'avança vers le couloir et son enfilade de chambres.

Je regardai les deux autres, avec l'impression tenace qu'ils avaient interrompu bien trop tôt la conversation, comme s'il y avait des secrets qu'ils garderaient sans faillir jusque dans la tombe. Les Sidhes sont très calés en secrets, mais j'étais leur Princesse, et serais peut-être un jour leur Reine. Qu'ils me fassent ainsi des cachotteries ne me semblait pas très judicieux.

Je laissai échapper un soupir qui, même à mes oreilles, sembla dénoter une certaine impatience.

— Rhys, je t'ai déjà dit que la culture des Gobelins ne te donne sans doute pas le choix lors des rapports sexuels, mais qu'ils permettent cependant à la « victime » d'en établir les règles. Ils peuvent exiger des attouchements sexuels, mais tu peux leur dicter la proportion de dommages qu'ils sont autorisés à te faire subir.

— Je sais, je sais ! dit-il en fuyant mon regard et en se mettant à arpenter la pièce de long en large. Tu m'as déjà dit que si j'avais eu davantage connaissance de leur culture, je n'aurais pas un œil en moins !

Il me fusilla du regard, sa colère ayant fait son retour, et m'étant à présent destinée.

Il n'avait aucun droit de s'en prendre à moi ! Rhys se montrait sensé sur presque tous les points, sauf quand il s'agissait des Gobelins. Qui étaient mes alliés pendant encore trois mois. Si les Unseelies entraient en guerre, ils devraient s'adresser à moi pour obtenir l'aide des Gobelins, et non à la Reine Andais. De plus, mes ennemis seraient ceux des Gobelins pendant cette période. Je pensais, ainsi que Doyle et Frost, oh, par l'enfer, et même Rhys, que c'était cette alliance qui avait permis de réduire au minimum les tentatives d'assassinat contre moi.

Je m'étais en partie engagée à essayer de négocier une prolongation de cette alliance. Nous avons besoin des Gobelins. Et sérieusement, encore. Mais chaque fois que j'avais cru que Rhys était parvenu à surmonter ses difficultés à leur sujet, je m'étais trompée.

— Tu as raison sur un point, Rhys, les Gobelins ne considèrent pas les rapports homosexuels comme un acte contre nature ou honteux. Si telle est leur inclination, qu'il en soit ainsi. Ils sont également beaucoup plus enclins que les Sidhes à être opportunément bisexuels. Si l'occasion leur est offerte de prendre du plaisir d'une

manière qu'ils n'ont jamais expérimentée, ou par l'intermédiaire de quelque chose qu'ils n'auront peut-être plus la chance de retrouver à nouveau, ils sauront la saisir.

Rhys s'était dirigé vers les gigantesques baies vitrées donnant sur la piscine, m'offrant une magnifique vue de son arrière-train, mais il avait les bras croisés et avait rentré les épaules sous l'effet de la colère.

— Mais de même que tu peux négocier qu'aucun dommage physique ne te soit infligé, tu peux négocier le sexe de tes partenaires. Il y en a certains, même parmi les Gobelins, qui sont simplement trop hétéros pour montrer un quelconque intérêt à explorer d'autres possibilités. Si tu avais négocié, alors aucun mâle n'aurait pu te toucher.

Frost fit un léger mouvement, comme s'il avait eu l'intention d'aller vers Rhys, en me lançant un regard pas totalement inamical.

La voix de Rhys nous ramena à lui.

— Prends-tu plaisir à me rappeler que j'ai été l'instrument de mon pire cauchemar ?!!! Que si je ne m'étais pas comporté comme un arrogant Sidhe ignorant, ne se souciant pas d'apprendre à connaître les autres peuples à l'exception du sien, j'aurais appris que j'avais des droits à faire valoir chez les Gobelins ! Que même les victimes de tortures ont des droits chez eux !!!

Il se retourna, et son unique œil bleu s'emplit d'une lueur de rage. Alors s'enflammèrent ce cercle azur, l'anneau d'un bleu digne d'un ciel d'hiver, et cette ligne brillante sur le pourtour de sa pupille évoquant la couleur du bleuet. Ces nuances distinctes scintillaient littéralement sous le coup de sa fureur, puis une lueur laiteuse diffuse se mit à irradier par intermittence en dessous de sa peau. Son pouvoir prenait son essor avec sa colère.

Il fut un temps où j'aurais redouté Rhys quand il se mettait dans tous ses états, mais je l'avais vu trop souvent ainsi pour m'en effrayer. Comme Frost et ses moues boudeuses, il en était de même de Rhys avec ses colères ; cela faisait simplement partie du personnage. On devait l'accepter sans pour autant s'empêcher de vivre.

Si Rhys s'était soudainement embrasé tel un soleil blafard, alors là je me serais inquiétée. Mais ce n'était qu'une petite démonstration de mauvaise humeur, somme toute insignifiante.

— Tu te montres encore d'une extrême arrogance envers leur culture, Rhys. Tu te comportes comme si ce qu'ils t'avaient fait n'était en rien comparable avec ce qui se déroulait aux Grandes Cours des Sidhes. Si la Reine de l'Air et des Ténèbres l'ordonnait, ou si le Roi de la Lumière et de l'Illusion le souhaitait, il en serait de même. Et les Sidhes n'ont aucune loi protégeant les victimes de la torture. On finit juste par être torturé. Les Gobelins l'infligent parfois un peu plus que

les Sidhes, ainsi que la mutilation et le viol, mais ils ont davantage de lois établies afin de protéger ceux qui finissent du mauvais côté du châtiment. On peut aussi se faire baiser par les Sidhes et ils ne se gênent pas pour le faire de toutes les manières qui leur passent par la tête. Alors dis-moi, Rhys, laquelle de ces deux races te semble la plus civilisée ?

— Tu ne peux pas nous comparer aux Gobelins, dit Frost, sa voix dégoulinant littéralement de cette arrogance qui avait contribué à la perte de plus d'un Sidhe.

J'en déduisis que si on faisait partie de la classe régnante depuis quelques milliers d'années, on finissait par oublier ce que cela signifiait d'être gouverné.

— Tu ne peux sincèrement vouloir dire que tu préfères le monde des Gobelins au nôtre, dit Rhys, la surprise submergeant son courroux.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Qu'as-tu voulu dire, alors ? demanda-t-il.

— Je dis que cette attitude qu'ont les Sidhes, que rien ni personne ne leur arrive aux chevilles, n'est pas nécessaire. Mon père disait souvent que les Gobelins sont les fantassins des armées sidhes. Que sans cette alliance avec les Gobelins, les Seelies auraient exterminé les Unseelies des siècles plus tôt.

— L'alliance avec les Gobelins et les Sluaghs, précisa Rhys.

Les Sluaghs, véritables cauchemars de la Cour Unseelie, rassemblaient tout ce qu'il y avait de plus terrifiant, de plus monstrueux. Tous les Feys, qu'ils soient ou non Sidhes, étaient terrorisés par les Sluaghs, la meute sauvage des Unseelies. Et il n'y avait aucun endroit où se planquer, nulle part où se réfugier, où les Sluaghs n'auraient pu vous retrouver. En de rares occasions il leur avait fallu des années, mais ils n'abandonnaient jamais la chasse, à moins d'être rappelés par la Reine de l'Air et des Ténèbres. Les Sluaghs étaient la redoutable machine d'épouvante de la Reine. On disait même que le Roi Taranis frissonnait d'effroi aux bruissements d'ailes émanant de l'obscurité.

— En effet, les Sluaghs, ceux de notre espèce que la plupart des Sidhes préféreraient ne pas reconnaître, font aussi partie de la Féerie, indépendamment du fait que nous pourrions partager un ou deux liens de parenté.

— Nous n'avons aucun lien de parenté avec ces créatures ! réagit Frost.

— Leur Roi, Sholto, est à moitié Sidhe, Frost. Tu l'as vu. Sa mère était Sidhe Unseelie.

— Lui peut-être, mais pas le reste d'entre eux.

— Les Sluaghs sont Unseelies, Frost, davantage que les Sidhes eux-mêmes, dis-je en hochant la tête. Le pouvoir même de notre Cour

repose sur le fait que nous y acceptons tout le monde. Alors que la Cour Seelie n'a de cesse de rejeter tout individu insuffisamment acceptable en fonction de ses critères, ce qui a contribué à la force des Unseelies depuis de nombreux siècles. Nous acceptons les Feys qu'ils rejettent. Ce qui nous différencie d'eux, en nous rendant meilleurs, je crois.

— Qu'attends-tu de nous ? demanda Rhys, plus perplexe qu'en colère à présent.

— Kurag a le comportement d'une petite brute dans la cour de récré. Il n'arrête pas de t'asticoter simplement parce qu'il obtient de chouettes réactions de ta part. Si tu réagissais comme si ses propos n'avaient pas le moindre impact sur toi, il se fatiguerait bientôt de ce petit jeu.

Rhys resserra les bras plus fermement autour de son corps.

— Ça n'a rien d'un jeu pour moi.

— Ça l'est pour lui, Rhys. C'est merveilleux que tu sois parvenu à maîtriser suffisamment tes émotions pour pouvoir rester assis à mes côtés quand je m'entretiens avec les Gobelins. Mais sincèrement, je passe tant de temps à me soucier de ta sensibilité que je n'arrive pas à me concentrer autant que je le devrais.

— Très bien, dit-il, finissons-en. Comme le sait le Consort, je préférerais ne pas voir sa sale gueule.

— En ton absence, Kurag prend le temps de s'enquérir de tes nouvelles. Il n'arrête pas de demander : *Où est donc mon garde délicieux ? Le pâlichon.*

— Je l'ignorais, dit Rhys.

— Il le fait avec sincérité, dis-je en haussant les épaules.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas mentionné auparavant ?

— Doyle m'avait dit que cela ne ferait que t'inquiéter d'avantage, et tu ne pouvais rien y changer.

Je me rapprochai de Rhys pour poser ma main sur ses bras croisés, avant de poursuivre :

— Je ne suis pas d'accord avec lui. Je crois plutôt que tu es plus fort que ne le pense Doyle. Je crois que tu es capable de réprimer cette souffrance, et de m'aider à retourner la situation aux dépens de Kurag.

— Et comment ? demanda-t-il, l'air soupçonneux.

Je laissai glisser ma main de son bras.

— Laisse tomber, Rhys, dis-je en me retournant vers le couloir.

— Non, Merry, je suis sincère. Comment pourrais-je t'aider à négocier avec... lui ?

— Comme vient de le dire Doyle, si je perdais la majeure partie de mon bikini, cela nous faciliterait la tâche. C'est un sacré queutard.

— Et à quel moment suis-je supposé intervenir ? demanda Rhys, avec un haussement d'épaules.

— Enfile un peignoir et laisse entrevoir un peu de cette magnifique chair blanche si Kurag fait la forte tête. Si tu parviens à ne pas perdre ton sang-froid, indépendamment de ce qu'il pourra dire, toi à mes côtés ainsi attifé devrait le distraire, non pas du point de vue sexuel, mais parce que tous les Gobelins adorent la saveur de la chair sidhe. Le pire qu'il leur soit arrivé lorsqu'ils conclurent la paix avec les Sidhes fut qu'ils ne purent plus en faire leur repas.

— Tu en demandes trop, dit Frost.

Mon regard se porta sur ce splendide visage empreint d'arrogance.

— Je ne t'ai rien demandé, Frost, dis-je avec un hochement de tête catégorique.

— Comment peux-tu exiger de Rhys qu'il reste assis là en laissant un Gobelin le lorgner comme de la boustifaille ? C'est indigne de notre rang !

— Si Kurag nous accorde une prolongation d'alliance, je me retrouverai en dessous de bon nombre de Gobelins.

Je dis ces derniers mots avec l'intention de me montrer cruelle, fatiguée d'entendre qu'ils détestaient autant mon plan.

Tout le dégoût que Frost ressentait s'exprima alors sur son visage.

— La pensée d'une femme Sidhe se donnant à des Gobelins est répugnante ! La pensée d'une princesse de sang, et d'une reine à venir, couchée avec eux dépasse de loin tout entendement ! Même la Reine Andais ne s'est jamais autant abaissée afin de gagner leurs faveurs !

— Kitto est à moitié Gobelin et à moitié Sidhe, et pour le meilleur ou pour le pire, je lui ai révélé ses pouvoirs par l'intermédiaire du sexe, des pouvoirs totalement sidhes. Personne n'aurait pensé que quelque Gobelin de sang-mêlé pouvait être complètement Sidhe.

— Leur sang n'est pas suffisamment pur, renchérit Frost.

— Tout autant que j'en abhorre l'idée, la magie de Kitto est la magie de notre sang. Je l'ai vu qui en scintillait, dit Rhys, ayant l'air soudainement fatigué. Kitto n'est même pas assez malfaisant pour un Gobelin.

— Merry, dit Frost en faisant un pas vers moi. Merry, de grâce, ne fais pas ça ! Ne dis pas que tu feras venir ici davantage de Gobelins de sang-mêlé. Tu ne les as pas vus. Rares sont ceux qui soient aussi plaisants que Kitto. La plupart semblent bien plus Gobelins que Sidhes.

— Je le sais, Frost.

— Alors, comment peux-tu aller t'offrir à eux ?

— Primo, je veux que notre alliance se prolonge, presque à n'importe quel prix. Secundo, les Sidhes s'éteignent depuis des siècles, mais si Kitto peut être complètement Sidhe, alors il serait possible que d'autres à moitié Sidhes soient révélés à leurs pleins pouvoirs. Ce qui signifierait que la Cour Unseelie serait tout d'un coup plus puissante

qu'elle ne l'a jamais été.

— La Reine est tout excitée que Merry nous ait apporté Kitto, dit Rhys. Elle a émis le souhait qu'elle invite d'autres sang-mêlé à la rejoindre dans son lit.

— Et que se passera-t-il si l'un d'eux te fait un enfant ? demanda Frost. Aucun Sidhe n'acceptera un roi à moitié Gobelin.

— À ce stade, Frost, tomber enceinte me suffirait amplement. Cela fait quatre mois que je partage mon lit avec vous tous, et il n'y a pas l'ombre d'un enfant. Je pense que je vais tout d'abord m'inquiéter de gagner la course. Puis je me soucierai de qui trônera à mes côtés.

— Les Sidhes n'accepteront jamais un roi Gobelin, réitéra-t-il d'un ton sans réplique.

— Je hais ce plan tout autant que Frost, voire même davantage, dit Rhys, mais ce n'est assurément pas mon corps à la blancheur de lys qui fait ici l'objet du marché.

Il prit une profonde inspiration, le souffle entrecoupé, comme s'il tentait d'aspirer l'air de la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête, d'une seule goulée. Puis finalement, il dit, d'une voix si calme qu'elle en semblait vide de toute émotion :

— Si tu peux leur accorder de baiser avec eux, je pense que je peux m'exhiber devant leur roi.

— Rhys !!!

C'était Frost, aussi offusqué que semblait l'indiquer cette exclamation.

Rhys le fixa.

— Non, Frost, il est temps. Merry a raison.

Il me regarda, l'ombre de son large sourire habituel apparaissant par intermittence sur ses lèvres.

— Je me demande jusqu'à quel point cela distraira Kurag de me voir presque nu ?

— À un point quasiment aussi distrayant que ça !

Et je fis courir mes mains sur le renflement de mes seins qui restaient à peine contenus dans le soutien-gorge du bikini rouge, les faisant glisser vers le bas, effleurant mes côtes, ma taille, pour venir les poser langoureusement sur mes hanches. Le regard fixe de Rhys suivant leur parcours sinueux m'évoqua celui d'un homme affamé. Nu comme il l'était, il ne pouvait dissimuler que de me voir en train de me caresser ainsi l'affectait.

C'était l'un de ces hommes qui semblent avoir un petit membre jusqu'à ce qu'il entre en érection, et alors vous saviez que le terme « petit » ne pouvait plus s'appliquer qu'à sa stature. Ce fut le rire de Rhys qui m'incita à diriger mes yeux dans une autre direction.

— Le Consort te remercie. Comme j'adore voir cette expression se refléter sur le visage d'une femme !

Un humain aurait viré à l'écarlate d'être surpris à mater comme ça, mais je ne ressentis aucune chaleur me monter aux joues alors que je relevai la tête pour aller à la rencontre de son rire. Si je n'avais pas contemplé aussi fixement le corps magnifique de Rhys, cela aurait impliqué qu'il ne valait pas la peine d'être remarqué. Mes yeux contenaient toute la chaleur qui aurait envahi mon visage en l'empourprant si j'avais été juste un peu plus humaine, et un petit peu moins Fey. Mon regard torride contribua à apaiser son expression en saturant son œil tricolore d'une incandescence qui lui était propre.

Il dut s'éclaircir la gorge pour dire :

— Aussi distrayant que tout ceci ! Ça, par exemple !

Puis un sourire illumina brièvement son visage.

— Alors tu feras les nichons et je ferai le croupion ?

J'éclatai de rire.

— Façon de parler !

Il se rapprocha, son œil s'attardant sur moi dans l'un de ces regards presque plus intime qu'une caresse. Un regard qui commença à m'animer la peau d'un doux scintillement, comme si j'avais avalé la lune et qu'elle luisait en dessous de mon épiderme. Un regard qui me donna la chair de poule sur tout le corps en me coupant le souffle. Tout cela d'un seul regard.

Je rencontrais des difficultés à me concentrer sur sa personne tandis qu'il me souriait, ne me quittant pas de l'œil.

— Voir ton corps réagir à mon regard, ainsi... dit-il, avant de laisser s'exhaler un souffle entrecoupé, je me confronterais à un millier de Gobelins lorgneurs pour pouvoir contempler ce jeu de lumière sous ta peau.

Ma voix se fit entendre, haletante, très Marilyn Monroe à ses débuts. Je semblais incapable d'y remédier.

— Comment se fait-il que tu sois le seul qui puisse me faire autant d'effets d'un seul regard ?

Son sourire s'épanouit encore davantage, et il jeta un bref coup d'œil vers Frost, qui nous considérait tous deux, fidèle à lui-même, la mine renfrognée.

— Je pourrais dire parce que je suis le meilleur de tes amants.

Puis il leva une main en l'air, car Frost venait de faire un pas en avant.

— Mais je préférerais ne pas avoir à me battre en duel ultérieurement.

— Alors pourquoi ? demandai-je, toujours haletante.

L'humour s'estompa, remplacé par une profonde émotion et de l'intelligence, de tout ce que Rhys avait réussi à dissimuler depuis des centaines d'années. Un mois plus tôt, plus accidentellement qu'intentionnellement, il avait récupéré des pouvoirs qui lui avaient

été retirés des siècles auparavant. Tous les gardes avaient ainsi retrouvé leurs facultés magiques perdues, mais c'était Rhys qui en avait récupéré le plus, car c'était également lui qui en avait le plus perdu. Le prix à payer pour que les Feys puissent émigrer aux États-Unis après s'être fait virer d'Europe était qu'il ne devrait plus y avoir de combats titanesques entre nous. Si nous rentrions en guerre les uns contre les autres sur le sol américain, ils nous ficheraient dehors, et il ne nous restait plus aucun pays d'accueil potentiel. La solution pour éviter que cela se produise avait été L'Innommable : une créature conçue à partir de la magie la plus sauvage qui soit, à laquelle avaient renoncé les Sidhes des deux Cours. Mais comme avec tous les sortilèges faisant usage d'une dose importante de magie, les conséquences avaient été quelque peu imprévisibles. Certains Sidhes avaient ainsi perdu peu de pouvoirs, tandis que d'autres en avaient quasiment été dépossédés jusqu'à la dernière goutte. L'Innommable n'était pas la première tentative qu'avaient faite les Sidhes pour cohabiter avec d'autres races. La première fois, les Feys avaient essayé de rester en Europe après la grande guerre qui les avait opposés aux humains. Ce fut un échec, mais Rhys avait beaucoup perdu dans ce sortilège d'envergure. L'Innommable s'était chargé de la majeure partie de ce qu'il lui restait. Il était passé du statut d'éminence divine à celui d'un Sidhe doté de peu de pouvoirs. Il avait tant perdu qu'il ne permettait plus à quiconque de mentionner son ancien nom. Par respect et horrifié à l'idée que cela aurait pu aussi leur arriver, les Sidhes avaient honoré son souhait. Il n'était plus que Rhys à présent et ce qu'il avait été jadis avait disparu à jamais.

Sauf qu'un mois plus tôt, il avait retrouvé ses pouvoirs. Bien plus, même, qu'auparavant. Il pouvait illuminer ma peau d'un seul regard. Je ne savais pas avec certitude s'il était véritablement devenu plus puissant ou s'il s'agissait de la nature même de sa magie. Je penchais plutôt pour la première hypothèse car il avait été une divinité de la mort et non un dieu de la fertilité. Assurément, mon corps aurait dû davantage réagir à la vie qu'à la mort.

Sa voix se fit entendre, douce et basse :

— Que veux-tu que je fasse ?

Un instant, je ne compris pas où il voulait en venir. Il me fallut toute ma concentration pour que mes genoux ne me lâchent pas.

— Comment ? dis-je.

Frost laissa échapper une exclamation dégoûtée.

— Elle est enivrée par ton pouvoir, Rhys ! Tu devrais vraiment faire un peu gaffe !

— Cela fait presque sept cents ans que j'ai été privé d'autant de magie. Je suis un peu rouillé.

— Tu jubiles de constater l'effet que tu produis sur la Princesse,

dit Frost, qui s'était rapproché, mais trop d'efforts m'auraient été nécessaires pour réussir à tourner les yeux dans sa direction.

— N'en ferais-tu pas autant ? lui demanda Rhys.

Frost hésita avant de répondre :

— Peut-être, mais nous n'avons pas de temps à y consacrer, Rhys.

Je sentis les puissantes mains de Frost sur mes bras, tandis qu'il me faisait lentement me tourner vers lui.

— Va chercher des peignoirs pour vous deux pendant que j'essaie d'y remédier.

Il me sembla entendre Rhys s'éloigner pour entrer dans la chambre, mais je n'en étais pas sûre, bien trop occupée à fixer la poitrine de Frost. Sa chemise blanche était boutonnée jusqu'en haut, jusqu'au col arrondi. Je savais ce qui se trouvait sous ce tissu boutonné serré. Je connaissais sur le bout des doigts le renflement de ses pectoraux. Je me sentais alourdie et épaissie – pas simplement hébétée, mais comme si la main que je lui tendais pesait plus lourd qu'elle n'aurait dû.

Il s'en saisit avant qu'elle ne se pose sur son torse, mon vernis à ongles rouge semblant plus vif par contraste avec sa chemise blanche, comme des gouttes de sang effarouchées.

— Si nous avions le temps... dit-il à voix basse, je te ferais reprendre tes esprits par un baiser, mais je n'irais pas jusqu'à échanger un envoûtement par un autre.

Il se pencha encore plus près de moi, murmurant tout contre mon visage :

— Et au cas où mon baiser n'aurait pas le pouvoir de te brouiller les neurones, je préfère ne pas le savoir.

Je m'apprêtais à dire quelque chose de stupidement romantique, comme par exemple que son baiser était pour moi toujours magique, mais sa main sur la mienne s'était faite froide. De glace, sa main était de glace ! Si j'avais eu les idées plus nettes, je me serais reculée d'un bond avant qu'il ne termine, mais évidemment, si tel avait été le cas, Frost n'aurait jamais entrepris ce qu'il venait de faire. Un élanement me traversa le corps, un froid à en gercer la peau, à en glacer le sang ! Un froid si intense qu'il m'en coupa le souffle, et lorsque je parvins à retrouver l'usage de mes poumons, il ressortit d'entre mes lèvres en une brume nimbée de blancheur. Je me dégageai brusquement de sa prise, et il ne me retint pas. Je n'étais plus envoûtée. Oh non, j'avais la tête claire, et je grelottais de froid !

Je m'efforçai de maîtriser mes dents qui claquaient, parvenant finalement à laisser émerger :

— Bon sang, Frost, tu n'avais pas besoin de me congeler !

— Toutes mes excuses, Princesse, mais tout comme Rhys, je suis resté dépossédé de mes pleins pouvoirs durant bon nombre de siècles.

J'en suis encore au réapprentissage de leurs subtilités.

Ses yeux gris s'étaient emplis de flocons blancs, chaque iris évoquant l'une de ses boules qu'on secoue pour voir tomber la neige artificielle qu'elles contiennent. Presque tous les autres Sidhes de ma connaissance scintillaient lorsque leur pouvoir magique se manifestaient, et Frost pouvait scintiller de conserve avec les meilleurs d'entre eux. Mais lorsqu'il invoquait le froid, ses yeux se remplissaient de neige. Il m'arrivait de penser que si je le fixais suffisamment longtemps droit dans ses yeux gris parsemés de flocons, j'y verrais un paysage en miniature, le lieu de son origine, une époque antérieure à ma naissance.

Je détournai le regard. Mes nerfs me lâchaient chaque fois, parce que je n'étais pas complètement convaincue de savoir où me conduiraient ces yeux à l'aspect hivernal, ni des secrets qu'ils me révéleraient peut-être. Quelque chose dans la neige m'effrayait. Une peur irrationnelle, mais je n'aimais pas la neige.

Si j'avais été humaine, je me serais reproché mon énervement face à toute cette étrangeté mais je ne l'étais pas suffisamment pour ça. Seule la Déesse savait que j'avais vu des choses bien plus étranges que de la neige tomber à l'intérieur des yeux de quelqu'un.

Je m'étais déjà réchauffée. La sensation de froid ne durait jamais très longtemps, mais je n'aimais pas ça. Il l'avait utilisé une fois en guise de préliminaires amoureux, et quoique l'expérience n'ait pas manqué d'intérêt, je ne souhaitais pas la renouveler. Afin de lui dissimuler le fait que j'étais énervée par sa magie d'une manière absolument indigne d'une Sidhe, je lui demandai :

— Comment se fait-il que seule la magie de Rhys m'envoûte ainsi ?

Tout en évitant de regarder ses yeux, qui finiraient bien par reprendre leur couleur grise habituelle.

— Aucun de nous n'avait autant perdu que Rhys, et il fut à une époque une divinité pouvant rivaliser avec n'importe quelle autre.

Ce qui me fit lever les yeux. Les siens, à nouveau gris, donnaient maintenant une impression de mouvement.

— Aucun de vous ne parle de comment c'était avant.

— Il est difficile de parler de ce qui a été perdu, et ne pourra jamais être retrouvé.

— Serais-tu en train de me dire que Rhys était plus puissant que vous ne l'étiez ?

— Il était le Seigneur de la Mort en personne. La Mort lui emboîtait le pas, si telle était sa volonté. Lorsqu'il régnait dans toute sa splendeur parmi nous, Meredith, personne n'aurait pu nous résister.

— Alors pourquoi les Unseelies n'ont-ils pas exterminé les Seelies ?

— Rhys n'a pas toujours été Unseelie.

Cela me surprit.

— Il faisait partie de la Cour Seelie ?!!!

Frost acquiesça, puis sourcilla. Tellement, d'ailleurs, que s'il avait eu la capacité de se rider, son front ainsi que le pourtour de sa bouche en auraient été gravés de sillons. Mais son visage était lisse et sans aspérité, et il en serait toujours ainsi.

— Rhys représentait un pouvoir à part entière. Il régnait sur la contrée des morts, ce qui n'est pas véritablement propre aux Unseelies *ni* aux Seelies. La Cour scintillante lui fit bon accueil, mais il était vraiment une entité à part, comme l'étaient certains d'entre nous. Le système des deux Cours du peuple Sidhe est relativement récent. À une époque, il était composé d'une multitude de cours. Les humains choisirent de baptiser ceux parmi les Feys qui étaient séduisants et ne leur faisaient aucun mal les *Seelies*. Ceux qu'ils trouvèrent laids ou qui montraient de mauvaises intentions à leur rencontre, ils les appelèrent les *Unseelies*. Mais la ligne de démarcation n'était pas aussi nettement définie.

— Comme actuellement entre les Gobelins et les Sluaghs ?

— Plutôt comme avec les Gobelins. Le Roi des Sluaghs est un noble de la Cour Unseelie. Ils ne sont plus vraiment distincts l'un de l'autre. Mais quant au Roi Kurag, il ne possède aucun titre chez nous ; et aucun Sidhe ne possède davantage de titre à sa Cour.

Rhys fit sa réapparition, les pans de son peignoir-éponge refermés par une ceinture, un peignoir tellement long qu'il lui arrivait presque aux chevilles. Si je l'avais porté, il aurait traîné par terre. Ses boucles blanches semblaient d'une nuance plus contrastée contre la blancheur du peignoir, de cette différence entre la neige fraîchement tombée et l'ivoire. Tout en camaïeu de blanc.

Il tenait à la main celui qui m'était destiné, assorti à mon bikini. De couleur rouge, il était en grande partie transparent, et mieux adapté à parer le corps qu'à le recouvrir, laissant entrapercevoir ma peau au travers d'une brume embrasée.

Rhys nous considéra tour à tour.

— Pourquoi avez-vous l'air si grave tous les deux ? Il n'y a pas eu mort d'homme en mon absence, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache, dis-je en secouant négativement la tête.

Je pris le peignoir et me glissai entre les pans soyeux et cette transparence plus rêche. Le prochain serait tout en soie, ou en satin, un vêtement qui ne me donnerait pas la sensation de s'accrocher à ma peau au moindre de mes mouvements.

— Alors que veux-tu que je fasse lorsque nous serons en train de parlementer avec Kurag ? s'enquit Rhys à nouveau.

— Exhibe-toi simplement... peut-être en montrant un peu de fesse

ou le haut de ta cuisse. Deux des morceaux de choix pouvant être supposément débités de nos corps.

Rhys pencha la tête de côté, comme s'il réfléchissait.

— Cela l'ennuiera-t-il de voir ainsi présentée une viande à laquelle il ne pourra goûter ?

— En effet, cela ressemblera un peu à de la torture, et je n'utilise pas ce mot à la légère. Ce qu'on peut faire subir de pire à un Gobelin est de lui montrer quelque chose qu'il veut en la lui refusant. Montrer ainsi à Kurag l'objet de son désir le plus sauvage alors qu'il sait pertinemment qu'il ne pourra l'avoir, ça va le rendre cinglé !

— Ou le mettre tellement en rogne qu'il se retirera de toutes négociations, fit remarquer Frost.

— Non, Frost. Si nous parvenons à faire autant perdre son contrôle à Kurag, il ne se désistera pas. Il respectera le fait que nous l'ayons vaincu à ce round. Il essaiera de trouver la prochaine fois quelque chose d'autre pour nous distraire, mais il ne nous en tiendra pas rigueur. Les Gobelins adorent un bon jeu pour prouver qu'ils y sont les meilleurs. Il sera flatté que nous ayons pris la peine de nous en soucier.

— Je ne comprends vraiment rien aux Gobelins, admit Frost.

— Ce n'est pas une obligation, lui dis-je. C'est mon père qui s'est assuré que j'apprenne à les connaître.

Frost me dévisagea alors, avec une expression que je ne parvins pas à décrypter.

— Le Prince Essus t'a élevée comme s'il te préparait à régner sur les Cours, et cependant, il savait que Cel était l'héritier, et non toi. Si Cel avait généré ne serait-ce qu'un enfant, la Reine ne t'aurait jamais offert cette opportunité.

— Tu as tout à fait raison sur ce point-là.

— Pourquoi penses-tu qu'il t'a enseigné à gouverner, si tu n'avais aucune chance d'accéder au trône ?

— Mon père était le cadet de la famille et n'allait jamais être appelé à régner, et pourtant, son père l'a élevé comme s'il deviendrait un jour souverain. Je pense qu'il m'a éduquée selon l'unique méthode à sa connaissance.

— Cela se pourrait, dit Frost, ou il se pourrait que le Prince Essus n'ait pas perdu toutes ces capacités prophétiques comme le reste d'entre nous.

— Je ne sais pas, et n'ai pas le temps de m'en préoccuper, dis-je avec un haussement d'épaules.

Doyle se présenta alors dans l'entrée.

— Kurag souhaite te parler, Meredith, mais il n'en est pas ravi.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il le soit.

— Il redoute tes ennemis, dit Frost.

— Dans ce cas, nous sommes deux, dis-je.

— Trois, ajouta Rhys.

— Quatre, renchérit Doyle.

Frost hocha la tête, ses cheveux scintillant tel un rideau de guirlandes de Noël argentées.

— Cinq. Je crains pour ta sécurité. Si nous perdons la menace que représentent les Gobelins, les alliés de Cel déclencheront une offensive contre nous.

— Alors nous sommes d'accord, dis-je.

Doyle nous regarda l'un après l'autre.

— Sur quoi nous sommes-nous mis d'accord ?

— Je vais jouer les hors-d'œuvre pour le Roi des Gobelins, annonça Rhys.

Les sourcils noirs sur noir de Doyle s'arquèrent quasiment jusqu'à la ligne de ses cheveux.

— Aurais-je raté quelque chose ?

— Rhys va m'aider à négocier avec Kurag, lui dis-je.

— T'aider, et comment ? s'enquit Doyle.

Rhys laissa retomber le peignoir de l'une de ses épaules à la peau de lait, l'exposant jusqu'à l'un de ses tétons pointus. Puis il sourit de toutes ses dents avant de tout recouvrir d'un haussement d'épaule.

Les sourcils sombres de Doyle se froncèrent.

— Ne va pas prendre ça de travers, mais tu as représenté la pierre d'achoppement lors de nos négociations avec Kurag. Il t'a fait des réflexions, alors que tu étais complètement habillé, et tu en as eu pratiquement la bave aux lèvres comme un chien maltraité. Qu'est-ce qui te fait croire que tu peux faire...

Il sembla chercher ses mots, puis se décida finalement en poursuivant :

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu pourras aujourd'hui supporter les asticotages de Kurag ?

— Aujourd'hui, je l'asticoterai en retour. Merry a dit que Kurag est comme une petite brute lâchée dans la cour de récré, et elle n'a pas tort. De plus, si elle y parvient, je peux y parvenir aussi.

Il eut à nouveau une expression féroce, où tout humour avait disparu, le visage glacial.

— Bien que je préférerais de loin trucider des Gobelins que d'avoir à négocier avec !

— C'est drôle, ça, dit Doyle, c'est exactement ce que le Roi Kurag disait il y a à peine un instant au sujet des Sidhes.

— Parfait, dis-je. Allons-y tous pour nous chambrer les uns les autres.

Doyle mena la marche dans le couloir. De dos, il avait l'air terriblement nu. Je réalisai que Kurag aurait bien plus que Rhys et

moi à reluquer. Je me demandai si Doyle se considérerait comme un partenaire sexuel potentiel, ou comme faisant partie du menu, avant d'en déduire que tout dépendrait de la perception qu'avait Kurag des hommes Sidhes, et s'il préférerait la viande noire à la blanche.

Chapitre 3

Avant même que nous soyons arrivés à la chambre, je percevais déjà du hall d'entrée la voix de Kitto. Je ne parvenais pas à saisir tout ce qu'il disait, mais son intonation était implorante, et la voix qui lui répondait n'était pas celle de Kurag, mais celle de sa reine, Creeda. Au cours de ce dernier mois, j'avais appris à vraiment la prendre en grippe, celle-là !

Kitto était debout face à la coiffeuse, étirant chaque centimètre de son mètre vingt. Il était le seul mâle que j'avais accueilli dans mon lit à m'avoir donné l'impression d'être une grande tige. Le dos nu qu'il nous présentait était parfaitement masculin, avec un renflement des épaules, un torse et une taille mince de modèle réduit. Vu de face, il avait l'air plutôt humain, mais de dos, sans sa chemise, on pouvait voir ses écailles. Brillantes et iridescentes, formant un arc-en-ciel éclatant de couleurs qui lui descendait dans le milieu du dos, de chaque côté de sa colonne vertébrale. Je savais qu'elles s'étaient de part et d'autre sur ses reins, juste au-dessus des fesses, le reste de sa personne n'étant que perfection de blancheur carnée évoquant la nacre. Lors de la dernière grande guerre contre les Gobelins, il était né du viol d'une Seelie par un Gobelin-Serpent.

Je remarquai que ses cheveux noirs bouclés avaient tellement poussé qu'ils lui recouvraient la nuque là où commençaient les écailles. Il aurait bientôt besoin d'une bonne coupe s'il voulait se conformer à la tradition des Gobelins de ne rien faire pour cacher ses difformités.

Lorsque nous sommes entrés, il s'exprimait ainsi :

— De grâce, Reine des Gobelins, ne m'obligez pas à faire ça !

Le miroir nous la présentait assise, aussi nette que si elle siégeait devant nous en chair et en os, pas beaucoup plus grande que Kitto, avec une longue chevelure noire, à l'aspect aussi sec et rêche qu'elle l'était en réalité, à la différence des cheveux tout soyeux de Kitto. Elle avait tellement d'yeux disséminés sur le visage que je n'aurais pu tous les compter. Une multitude de bras encadrait son buste, lui donnant l'apparence d'une araignée géante. Un sourire fit s'entrouvrir sa large bouche dénuée de lèvres en laissant apparaître des crocs qui auraient

amplement suffi à faire s'enorgueillir tout arachnide. Elle n'avait que deux jambes et deux seins qui, s'ils avaient été multiples, auraient contribué à en faire l'incarnation de la beauté gobelinesque par excellence.

Les Gobelins du sexe faible me faisaient invariablement m'interroger sur la raison pour laquelle leur gent masculine désirait tant les femmes Sidhes. Il se pouvait que cela ait davantage à voir avec la quête forcenée du pouvoir qu'avec le sexe, comme dans la plupart des viols.

La Reine Creeda se pencha de son côté du miroir, nous présentant en gros plan ses dizaines d'yeux et cette bouche curieusement de guingois. Il se trouvait parmi tout ça un nez quelque part, mais si enseveli par tout le reste qu'il fallait se concentrer pour parvenir à le localiser.

— Tu feras ce qu'on te dit ! ordonna-t-elle d'une voix qui s'était teintée d'un grognement geignard que nous avions tous appris à redouter.

Les petites mains de Kitto se portèrent à la ceinture de son short, qu'il commença à baisser.

— Arrête, Kitto, lui intimai-je, en m'assurant que ma voix soit claire et guillerette, et que mon visage n'exprime en rien l'intense détestation que je portais à Creeda.

Kitto remonta son short dans sa position initiale puis se tourna vers moi, la gratitude se lisant si ostensiblement sur son visage que je hâtai le pas pour m'assurer qu'il ne se tourne pas à nouveau vers le miroir. Je l'attirai contre moi d'un bras tout en caressant de l'autre main ses cheveux soyeux, lui appuyant doucement le visage au creux de mon cou et de mon épaule, afin qu'il évite de regarder Creeda. Si elle avait la moindre occasion de saisir l'ampleur de sa peur, elle était capable de transformer les Terres d'Été en désert pour l'avoir à sa merci.

— Tu m'as interrompue, me fit-elle remarquer d'une voix geignarde.

Je lui souris, tout en sachant que je lui présentais une mine affable, et même joviale et radieuse. J'avais révisé des mensonges polis qui avaient grandement contribué à me garder en vie lors de cette partie de mon enfance passée à la Féerie, où vous deviez être capable de mentir uniquement avec votre visage, vos yeux, tout votre langage corporel, afin de pouvoir louvoyer dans tous ces jeux de pouvoir très en vogue aux deux Cours. Je n'y excellais pas toujours, mais les Gobelins étaient moins sensibles à de telles pratiques. Le véritable test étant invariablement de me retrouver confrontée à ma tante, la Reine de l'Air et des Ténèbres. Elle était bien la seule à qui rien n'échappait.

— Salutations, Reine des Gobelins. Je suis vraiment désolée de t'avoir fait attendre.

Elle gronda féroce­ment à mon intention, exhibant l'intérieur d'une bouche où il y avait plus de crocs que nécessaire, comme en ce qui concernait ses yeux. Je me demandais si elle rencontrait quelque problème pour manger sans molaires. Je savais indubitablement que sa morsure était venimeuse. Il en était évidemment de même de celle de Kitto, à la différence près que sa seule paire de crocs était rétractable. Ce qui était loin d'être le cas de ceux de Creeda.

Son visage n'était plus qu'un masque de furie alors qu'elle débitait des propos se voulant aimables :

— Salutations, Meredith, Princesse des Sidhes, j'ai apprécié cette attente. Vraiment, si tu as d'autres choses à faire, Kitto et moi avons de quoi nous occuper pendant encore quelque temps.

La majeure partie de ses yeux vint se braquer fixement sur Kitto, l'air furibard. Mais il y en avait beaucoup trop, éparpillés au petit bonheur la chance, pour qu'elle puisse tous les tourner dans cette direction. Certains se mirent donc à bouger indépendamment des autres pour considérer Rhys et Doyle qui étaient entrés dans la chambre à ma suite.

Je souris de plus belle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— S'il est véritablement Sidhe, comme tu l'affirmes, je veux le voir nu et qu'il brille.

Une voix profonde se fit entendre en voix off, hors champ du miroir.

— Toutes ces parlottes s'articulent essentiellement autour du fait que Kitto soit Sidhe. Certaines créatures de la Féerie ne scintillent pas sous l'influence magique du sexe. Comme les Gobelins.

Kurag se présenta alors à notre vue. Il n'était pas aussi grand que la plupart des Sidhes, mais plus imposant de carrure, presque aussi large que Doyle était grand. Certains des Gobelins de plus grande taille font partie de ces Feys les plus corpulents. En comparaison de ceux de sa reine, les trois yeux de Kurag semblaient quelque peu en sous-effectif. Sa peau était de ce jaune passé né de vilaines blessures, comme du papier tellement abîmé qu'il se désagrège entre les doigts. Il était couvert de pustules, de bosses et de verrues, considérées par son peuple comme autant de signes indéniables de beauté.

Une énorme pustule sur son épaule droite recélait un œil. Un œil errant, comme l'appelaient les Gobelins, car il semblait s'égarer à l'opposé du visage. Les yeux de Kurag étaient d'un jaune tendant vers l'orangé, mais l'œil sur son épaule était violine, frangé d'une profusion de cils noirs. On pouvait distinguer une bouche sur son torse, décalée sur le côté, parfaitement assortie à cet œil violine, avec de jolies lèvres

et des dents bien alignées semblant presque humaines. La paire de bras minuscules sur le flanc de Kurag, à proximité de l'œil et de la bouche, s'agita pour me saluer.

Je fis coucou de la main en retour en disant :

— Salutations, Kurag, Roi des Gobelins. Et salutations également au jumeau de Kurag, Chair du Roi des Gobelins.

Ces fragments de corps épars constituaient en partie le jumeau parasite de Kurag, emprisonné à l'intérieur du corps de celui-ci. La bouche, privée de la faculté de parole, pouvait respirer. Les yeux et les mains bougeaient indépendamment de Kurag. Dans mon enfance, j'avais joué aux cartes avec ces mains-là pendant que mon père et Kurag discutaient affaire. Mais ce ne fut pas avant mes seize ans que je réalisai qu'il s'agissait d'un individu distinct à part entière qui se trouvait ainsi piégé dans le corps de son frère. C'est également à cet âge que Kurag m'avait exhibé son membre viril ainsi que celui de son jumeau. Pensant m'impressionner avec ces deux biroutes. Il s'était comme qui dirait planté.

Après ça, je ne m'étais jamais vraiment sentie à l'aise en sa présence. La notion qu'un être pensant soit ainsi emprisonné dans le corps d'un autre, incapable de s'exprimer ou de prendre ses propres décisions, ou même de choisir ses partenaires sexuels, m'avait emplie d'une horreur telle qu'aucune autre excentricité génétique parmi les Feys n'était encore jamais parvenue à la supplanter.

À partir de cette nuit où je réalisai que ces morceaux de corps supplémentaires appartenaient à un autre individu, j'avais pris pour habitude de les saluer tous les deux. À ma connaissance, j'étais bien la seule à m'en préoccuper.

— Salutations, Merry, Princesse des Sidhes.

Kurag regarda sa reine, qui dégringola vivement de son grand siège en bois pour lui céder la place, s'assurant ainsi qu'il n'ait pas à la regarder une deuxième fois. Kurag ne se gênait pas pour la rosser si elle se montrait trop lente à la détente. En fait, il n'hésitait pas une seconde à agresser toute personne qui ne lui revenait pas. Les Gobelins le redoutaient, alors que si peu de chose les impressionnait, généralement.

Il s'installa sur le siège, qui craqua sous sa pesante corpulence. Loin de moi l'idée d'insinuer par là que Kurag était obèse ; il n'en était rien. Il était simplement costaud.

— Nous avons bien parlementé et magouillé lors de cette dernière phase lunaire, mais c'est Creeda qui l'a mentionné. Si Kitto n'est pas réellement Sidhe, alors nous discutons pour rien.

— Nous t'avons dit qu'il l'est. Il est vrai que les Sidhes ne sont pas à une entourloupe près, mais il nous est interdit de mentir ouvertement.

— Disons que nous souhaitons nous en rendre compte de nos propres yeux.

Il arborait cette expression disant qu'il n'était pas né de la dernière pluie, et beaucoup moins sujet à l'emprise de ses désirs. Un esprit judicieux résidait dans ce corps puissant. Il le dissimulait la plupart du temps, mais aujourd'hui, il semblait bizarrement sérieux, très homme d'affaires. Je me demandai ce qui pouvait bien s'être passé pour que Kurag en oublie sa taquinerie coutumière.

J'étais à deux doigts de lui poser la question, d'ailleurs, avant de me raviser, comprenant que ce serait une erreur. Un Fey n'admet pas être si aisément déchiffrable. Ce n'est simplement ni fait, ni à faire, particulièrement si l'un des deux est roi. Il n'est jamais sage de faire comprendre à un souverain que vous lisez clairement en lui.

— Qu'as-tu en tête, Kurag ?

Son regard fixe se porta sur Rhys qui s'était avancé à côté de moi.

— Je vois que notre chevalier blanc est là.

Ce qui était généralement suffisant pour déclencher chez Rhys en guise de réponse : *Je ne suis pas ton chevalier blanc !* Mais aujourd'hui, il se contenta de sourire.

Kurag fronça les sourcils. Selon moi, il n'appréciait pas du tout que sa provocation tombe à plat. Il tendit sur le côté sa gigantesque main jaunasse, invitant sa reine à le rejoindre. Puis il la souleva d'une main comme si elle avait été aussi légère que l'air, pour la faire asseoir sur ses genoux.

— Creeda désire goûter à la saveur de la chair sidhe. Elle n'a pas eu la chance de baiser le chevalier blanc pendant son petit séjour parmi nous.

Je ressentis plutôt que ne vis Rhys qui se contractait à côté de moi. Il n'allait pas réussir à se tirer haut la main de celle-là. Je lui en avais demandé beaucoup trop. Bon sang !

Mais comme je l'avais sous-estimé !

Il s'assit au bord du lit. Je jetai un coup d'œil derrière moi pour le voir ensuite se pencher en avant, ce qui fit s'entrouvrir le haut de son peignoir en lui encadrant la poitrine, du blanc entourant du blanc comme un morceau lisse d'ivoire enveloppé d'un nuage. Il prit appui des talons contre le bord du sommier afin que le peignoir s'écarte au milieu, ne révélant pas beaucoup de peau, tout en offrant cependant la promesse que le moindre mouvement dévoilerait à la vue ses jambes, ses cuisses... et tout le reste.

Un faible bruit me fit me retourner vers le miroir. Un son aigu et fluët qui, à mon avis, était censé être provoquant, monta de la gorge de Creeda, semblable au cri perçant d'un animal, mais pas du genre à fourrurer. Cela évoquait indéniablement un insecte.

— Tu vas t'exhiber devant nous ? s'enquit Kurag.

Rhys se contenta de sourire.

Les yeux de Kurag se plissèrent. Je remarquai le premier éclair de colère qui lui traversait le visage. À cet instant, je compris que la taquinerie de Rhys pouvait se retourner contre lui, méchamment.

Doyle s'avança alors dans le silence pesant. Il se poussa de la colonne de lit contre laquelle il s'était appuyé afin de jouir du spectacle, pour venir se placer au bout du lit, du côté de Rhys, alors qu'il y avait de la place à l'opposé, près de moi. Il était beaucoup moins vêtu que lui, presque à poil si vous voulez mon avis, mais ni Kurag ni sa reine ne taquinaient Doyle. Il était toujours les Ténèbres de la Reine. Les Gobelins peuvent bien raconter ce qu'ils veulent, mais ils ont peur du Noir, comme tout le monde.

— La période de notre voyage à la Féerie approche, Kurag, Roi des Gobelins, et nous devons savoir si nous allons rendre visite à ton sithin. La Princesse Meredith honorera-t-elle ou non de sa présence la Cour des Gobelins ?

Il appuya de tout son long son corps sombre contre la colonne de lit en bois foncé. Généralement, il restait debout comme s'il était en service, mais je pense que lui, comme Rhys, s'amusait des Gobelins. Il avait croisé les bras sur la poitrine, l'anneau ornant son téton scintillant contre son biceps, les chevilles croisées, désinvolte. Le maillot de bain était d'une couleur si proche de la noirceur de sa peau crépusculaire qu'il en semblait nu. Et je savais, contrairement aux Gobelins, qu'il avait l'air bien plus impérieux sans ce morceau de tissu !

Creeda avait de nouveau émis cette sonorité perçante en tendant trois de ses mains, comme si elle tentait de s'emparer des Ténèbres.

Kurag les lui ramena en arrière en la serrant contre lui. Sa reine se mit alors à le caresser de ses mains multiples. Ce qui aurait pu être interprété comme une réaction de nervosité, ou bien que, tout émoustillée à la vue de mes hommes, elle était en proie à un désir charnel irrésistible. Dans la culture des Gobelins, si vous ressentiez ce désir, vous cherchiez à le satisfaire illico presto, où que vous soyez ou quelle que soit votre occupation. Ce qui transformait parfois certaines réunions d'affaires avec eux en expérience bien curieuse.

— Prouve-nous que Kitto est Sidhe. Prouve-le-nous d'une manière indubitable.

— Si nous le prouvons, dis-je, tu accepteras notre proposition ?

— Non ! Mais s'il n'est pas Sidhe, alors nos pourparlers sont terminés, dit-il en hochant sa tête volumineuse.

Je laissai partiellement l'impatience que je ressentais à leur rencontre se manifester.

— Allons bon ? Kitto se donne en spectacle pour vous, et nous n'obtiendrions rien en retour ? J'aimerais bien voir ça !

Les mains de la reine avaient localisé l'entrejambe de Kurag au travers de son pantalon. Kurag les ignore, comme si de rien n'était.

— Je pense que nos entretiens n'ont servi à rien. Je maintiens que la Princesse n'a pas assez de couilles pour faire ce que tu la pousse à faire, les Ténèbres.

— Je ne la pousse à rien du tout, Kurag. La Princesse Meredith a décidé de son propre chef de suivre cette voie.

— Je sais bien que tu ne mentirais pas ouvertement, dit Kurag en secouant la tête, dubitatif. Mais je sais aussi qu'une femme amoureuse accomplirait pas mal de choses à la moindre suggestion. Cela n'a même pas à être un ordre. Juste un petit mot susurré discrètement, par-ci, par-là.

Son regard s'égara pendant une seconde et il tenta de refréner les attouchements de sa reine en repoussant la gerbe de mains fébriles explorant son entrecuisses. Où elle s'efforça de les maintenir. Il pressa alors ses bras maigres entre ses mains semblables à des battoirs, comme s'il s'était agi d'un bouquet de fleurs. Ce ne fut que lorsque la souffrance apparut sur le visage de Creeda qu'elle renonça. Il maintint la pression pendant encore une seconde avant de la libérer, comme s'il avait eu l'intention de lui broyer les os.

Elle reprit place sur les genoux de son roi, frottant de quelques-unes de ses mains ses bras endoloris, l'expression boudeuse, comme une enfant à qui on aurait dit *Non !* Personnellement, j'aurais été dans une de ces rognés. Mais il semblait que Creeda économisait sa colère pour d'autres occasions.

Finalement, Doyle se décida à répondre :

— Je n'ai rien fait pour tenter de persuader la Princesse, à part lui rappeler qu'elle sera un jour Reine.

— Il n'est pas sûr qu'elle le devienne. Cel peut encore accéder au trône.

Doyle s'écarta du lit d'une poussée, se redressant bien droit, le maintien parfait, comme à l'accoutumée.

— M'as-tu jamais connu me mettant du côté du perdant dans une telle compétition ?

Kurag inspira une bonne bouffée d'oxygène, avant de l'expirer lentement en disant :

— Non.

Pas particulièrement heureux de l'admettre.

— Alors trêve de temps perdu. Nous t'avons proposé un bon marché.

Le regard fixe de Kurag se reporta vivement sur moi.

— Les Ténèbres serait-il ton porte-parole, Merry ?

— Non, mais quand je suis d'accord avec ce qu'il dit, je n'ai aucun problème à le laisser finir.

— Il va donc conclure ce marché ?

— Non, ce n'était pas ce que je voulais dire, et tu le sais, lui dis-je avec un soupir. Nous allons aider tes guerriers à prendre possession de l'intégralité de leurs pouvoirs. Penses-y, Kurag : des guerriers Gobelins avec de la magie sidhe dans les veines.

— Il y en a qui redoutent que nous nous retrouvions en possession d'un tel potentiel magique, dit-il.

— Je n'en fais pas partie.

Il fronça les sourcils, puis me fixa. Je laissai le silence s'étirer en longueur, ayant appris depuis longtemps que la plupart ne le supportent pas et se sentent obligés de le meubler. J'attendis donc, et finalement il reprit la parole :

— Et pourquoi n'es-tu pas effrayée ? C'est la magie des Sidhes qui a empêché les Gobelins de conquérir tout le Royaume de la Féerie. Nous la donner pour associer nos forces aux vôtres nous rendra invincibles.

— Et si les Gobelins entrent en guerre sur le sol américain, vous serez bannis, pas seulement de la Féerie, mais du dernier pays tolérant votre présence, lui rappelai-je en ponctuant mes propos d'un hochement de tête. Des siècles plus tôt, lorsque nous nous battions les uns contre les autres, alors peut-être aurais-je eu peur, oui, mais plus maintenant. Tu aimes bien le coin, Kurag. Tu l'aimes trop pour risquer de tout perdre, d'autant plus que tu ne peux garantir la victoire.

— Il y en a parmi les Sidhes qui feront dans leur froc à l'idée que nous obtenions leur magie.

— Je sais, mais ce n'est pas ton problème. C'est le mien, dis-je avec un mouvement de tête.

En réalité, je ne pensais pas que transformer plus d'une demi-douzaine de Gobelins en Sidhes ferait pencher la balance du pouvoir. Ceux à moitié Sidhes ne survivaient pas à leur enfance passée parmi les Gobelins. Car dans notre plus jeune âge, nous sommes bien vulnérables, alors qu'à un âge plus avancé et en possession de nos pouvoirs, nous sommes difficiles à tuer. Les Gobelins, quant à eux, sortent dès l'origine d'un ventre dur à tuer.

Il laissa courir ses grosses paluches sur la reine bien plus petite, comme s'il caressait un chien.

— Tu risques gros, Merry.

— Ce que je risque ne regarde que moi, Kurag. Je t'offre l'opportunité d'accéder à ce qui a été refusé à ton peuple depuis des millénaires. Je t'offre de la magie sidhe. Personne d'autre ne pourra te l'offrir. Même pas Cel. Seulement moi, et ceux qui sont à mes côtés.

— Un mois supplémentaire pour chaque Gobelin que tu feras Sidhe est trop cher payé. Je te propose un jour de plus.

Je me penchai en avant, un mouvement qui fit s'entrouvrir mon

peignoir, et je m'aperçus que le satin rouge m'encadrait les seins en les présentant comme de blancs bijoux dans un écrin. Jamais je n'aurais tenté chose pareille sur un autre Sidhe. J'étais d'ailleurs bien trop humaine pour plaire à la plupart, mais les Gobelins, eux, me trouvaient bien gironde.

— Un jour supplémentaire équivalait à se foutre de nous, Kurag, et tu le sais fort bien.

Son regard fixe était solidement ancré sur mon décolleté. Une grosse langue rêche passa sur ses lèvres fines.

— Une semaine, alors.

Creeda lui caressait à présent le visage, la moitié de ses yeux dardés sur moi, l'autre sur son roi. Pour quelque raison que ce soit, je semblais rendre nerveuse la Reine des Gobelins. Kurag m'avait à une époque proposé le mariage, mais je pense que c'était plus par désir de la magie sidhe dans le lien de sang Gobelin que véritablement pour mes beaux yeux. Oh, il ne faisait aucun doute que Kurag me baiserait si je le laissais faire, ce qui était modérément flatteur. Kurag aurait probablement baisé tout ce qui bouge si cela s'abstenait de gigoter un tant soit peu.

Je me redressai, le dos bien droit, et me mis à tripoter le peignoir comme si j'avais trop chaud.

— Et pourquoi pas une année pour chacun de ceux que je révélerai à leur pouvoir ? Oui... dis-je en relevant les yeux après avoir dénoué la large ceinture de mon déshabillé. Oui, je crois que cela me conviendrait. Une année pour chacun d'eux, et ça inclut Kitto.

J'entrouvris le peignoir de façon à ce que les pans en encadrent mon corps. Faisant la claire démonstration que j'étais en dessous fort peu vêtue.

— Non, pas une année ! Même si tu te déloquais complètement pour moi, tu n'obtiendrais pas une année !

Je lui décochai un sourire, faisant étinceler mes yeux tricolores, de deux nuances de vert et d'un cercle d'or.

— Et toi, tu n'arriveras pas à me faire descendre à un seul jour.

Il éclata alors de rire, d'un gros rire à la sonorité tout aussi ondulante que caverneuse. Contenant toute la joie sans retenue que possédaient en eux les Gobelins – et dont les Sidhes semblaient dépourvus ces derniers temps. On perçut un autre rire masculin hors champ. Je compris que Kurag et Creeda n'étaient pas seuls et me demandais à qui il pouvait bien faire suffisamment confiance pour le laisser assister à notre entretien.

— Tu es bien la fille de ton père, Merry, je t'accorde au moins ça. Tu as conscience de ta valeur.

Je baissai les yeux, faisant la sainte-nitouche, parce que je ne voulais pas qu'il puisse voir distinctement mon visage. Je réfléchissais

beaucoup trop et je n'étais pas sûre de pouvoir le dissimuler. Je devais impérativement inciter Kurag à nous accorder ce que nous voulions obtenir. Tout ce qu'il avait à faire pour me faire échouer dans cette entreprise était simplement de m'opposer un refus. Or, il était vital qu'il me dise oui. La question étant : comment le convaincre de surmonter sa réticence naturelle à interférer dans les affaires des Sidhes ? Comment pourrais-je parvenir à le faire concéder quelque chose qu'il se refusait à faire ? Ou qu'il était peut-être effrayé de vouloir faire ?

Je laissai glisser le peignoir au sol.

— Quelle valeur me reste-t-il, si tu ne vendrais pas ciel et terre pour me voir nue ? Tu n'aurais pas dit ça si j'avais vraiment été belle.

Je lui adressai un regard interrogateur, en mettant dans cette expression tous les doutes que j'avais ressentis parmi les Sidhes. Ma propre mère avait été la pire des critiques. Cela faisait quelques mois à peine que j'avais pris conscience de sa jalousie à mon encontre. Que j'avais réalisé que ma mère avait une apparence plus humaine que la mienne. Elle avait la stature et la sveltesse de silhouette des Sidhes, mais ses cheveux, sa peau, ses yeux, quant à eux, étaient indéniablement humains. Ce qui n'était pas le cas chez moi.

Kurag perçut le doute dans mes yeux, et je pus voir son regard fixe s'assombrir.

— Tu doutes de toi-même ?!!! dit-il d'une voix qui en semblait presque aussi respectueuse qu'intimidée. Je n'ai jamais rencontré une femme Sidhe ne croyant pas être une offrande des dieux destinée aux mâles !

— Ces mêmes femmes m'ont dit que j'étais trop petite pour être belle... lui dis-je en faisant courir mes mains sur ma poitrine. Elles m'ont dit que j'avais de trop gros seins...

Mes mains descendirent de ma taille à mes hanches.

— ... que j'ai des courbes là où elles n'en ont point...

Mes doigts glissèrent sur mes cuisses. Les femmes Sidhes, quant à elles, en sont comme qui dirait dépourvues. Je laissai mes cheveux retomber sur mon visage tout en ondulant, mes yeux le fixant à demi cachés derrière leur voile écarlate.

— Elles m'ont dit que j'étais laide !

À ces mots, il dégringola de son siège, laissant choir lourdement sa reine, en rugissant :

— Qui ose dire ça ?!!! Je leur écrabouillerais les mandibules et les regarderai s'étouffer en ravalant leurs foutus bobards !!!

Je pris l'outrage se dépeignant sur son visage, ainsi que la rage qui l'agitait de tremblements, pour le compliment qu'ils étaient indéniablement. Je compris en cet instant que Kurag me voulait peut-être pour autre chose que simplement pour le pouvoir politique ou des

lignées surnaturelles. En un battement de cœur, je pensai que peut-être, juste peut-être, le Roi des Gobelins m'aimait, certes à sa manière. Je m'étais attendue à bon nombre de surprises aujourd'hui, mais pas à celle que réserve l'amour.

Je réalisai brusquement que des larmes me coulaient le long des joues. Sans savoir pourquoi. Des pleurs, parce que quelque Gobelin avait offert de défendre mon honneur ? Je levai les yeux vers Kurag, lui laissant voir ce qui coulait sur mon visage, de mes yeux, sans dissimulation. Parce que je venais de prendre conscience de ma beauté. Les gardes me désiraient parce que, sans moi, ils seraient chastes. Ils me poursuivaient de leurs assiduités afin d'avoir l'opportunité de devenir roi. Aucun d'eux ne me voulait pour moi-même. Peut-être était-ce injuste, mais comment pourrais-je jamais connaître un jour la véritable raison pour laquelle ils venaient me rejoindre dans mon lit ? Je regardai Kurag et sus qu'au moins, il y en avait un qui me connaissait depuis mon enfance, qui pensait que j'étais belle et que je valais la peine d'être défendue et qui jamais ne coucherait avec moi, jamais ne serait mon roi. Savoir que quelqu'un m'adorait, juste pour moi-même, signifiait quelque chose. Quelque chose pour lequel je n'avais pas de mots, mais je permis à Kurag de constater toute la valeur que cela représentait pour moi. Que lui, ainsi que les sentiments qu'il me portait, avaient de l'importance pour moi.

— Ma petite Merry, ne pleure pas ! Que le Consort me soit miséricordieux en m'en prémunissant ! dit Kurag ; et sa voix s'était adoucie, quoique toujours aussi caverneuse.

Kitto se releva du sol où il s'était assis pour poser ses lèvres sur ma joue, où vinrent me chatouiller les deux pointes de sa langue, qui était sortie vivement de sa bouche pour venir me caresser la peau. Lorsque je ne protestai pas, il sécha mes larmes en les léchant. Les Gobelins considèrent la plupart des fluides corporels comme autant de précieuses substances ne devant pas être gaspillées. Je comprenais ce qu'il faisait, et franchement, en cet instant, presque tout contact physique m'aurait fait de l'effet. Je passai mon bras sur ses épaules, y prenant appui tandis qu'il poursuivait sa tâche.

Rhys derrière moi, à genoux sur le lit, m'enlaça de ses bras. Kitto et moi étions si proches l'un de l'autre qu'il fut obligé de l'étreindre par la même occasion. Seuls ceux présents dans la pièce comprirent que s'approcher volontairement aussi près de Kitto représentait une étape déterminante pour Rhys. Son empressement à le faire me rasséra.

— Pas une année, Merry, pas même pour tes beaux yeux éplorés. Pas même pour ce petit air-là sur ton joli minois !

Kurag était toujours debout, la carrure si trapue qu'il semblait en remplir le miroir, nous toisant de manière imposante, en partie parce

que le miroir était en hauteur, et parce qu'il se tenait debout le nez collé à la glace.

Kitto avait bu mes larmes jusqu'à la dernière goutte sur l'une de mes joues. En essayant d'atteindre l'autre, il dut se contorsionner plus fermement contre moi, enserré fortement comme il l'était par ce cercle que formaient les bras de Rhys et mon corps. Je m'attendais à ce que Rhys écarte l'un de ses bras pour permettre à Kitto de se déplacer du côté opposé, mais il n'en fit rien. Il nous serrait l'un contre l'autre comme dans un étau. Au moment où je réalisai que nous étions effectivement piégés, à moins que Rhys ne nous lâche, j'en eus le souffle coupé, mon pouls battant la chamade dans ma gorge.

Ma voix s'extirpa de mon corps en un souffle, envahie par le rythme endiablé de mon cœur et cette prise de conscience soudaine.

— Mes larmes valent-elles un mois, Kurag ?

Kitto se débattait en se tortillant contre la puissance des bras de Rhys, qui le pressa plus fort contre moi. Puis Rhys me murmura dans les cheveux :

— Tourne ton visage vers lui.

Et c'est ce que je fis afin que Kitto puisse atteindre mon autre joue, qu'il caressa de sa langue et de son haleine tiède. Rhys resserra les bras, et cela me donna l'impression d'être entravée par des chaînes tout en chair et en muscles. Je ne parvenais plus à me concentrer, ne parvenais plus à penser.

— De la baise et de la bouffe à en faire perdre le ciboulot à n'importe quel Gobelin, dit Kurag d'une voix sourde, grondante, mais pas de colère.

— Rhys, s'il te plaît, je n'arrive plus à penser, lui murmurai-je.

Il relâcha alors son étreinte, juste assez pour nous donner l'illusion de la liberté. Je connaissais ce jeu, mais ce n'était pas le meilleur moment en plein milieu de négociations politiques. D'un côté je voulais dire à Rhys de nous lâcher, mais de l'autre, j'adorais la sensation de ses bras autour de nous, la solidité de son corps pressé contre mon dos, le murmure de son haleine contre mes cheveux. Je savais que Kitto n'aimait rien de mieux que de recevoir des ordres, sans qu'on lui donne le moindre choix. Ce qui lui apportait un sentiment de sécurité. C'était réconfortant, mais pour ma part, ce n'était pas la sécurité que je recherchais.

Je parvins à me concentrer sur Kurag, tout en sachant que mon visage révélait en partie les sentiments qui m'animaient. Je m'attendais sans cesse à ce que Doyle interfère, pour mettre un terme à cet étalage inconvenant, tout en ayant l'impression que dans la chambre ne se trouvaient plus que Rhys, Kitto et moi.

— Laisse-moi te montrer ce qu'un vrai Gobelin peut faire pour toi, Merry, dit Kurag, son regard fixe glissant vers Rhys. Laisse-moi

trancher un morceau de chair de premier choix. Ça repoussera si c'est fait proprement. Pour ça je t'accorderai presque tout.

Ce fut Rhys qui répondit, d'une voix quasi enrouée :

— Tu laisses Kitto en dehors du marchandage.

— C'est un Gobelin, et je peux faire de lui ce qui me plaît, et quand je veux, encore !

— Je ne pense pas, lui dis-je.

— Il est Sidhe à présent, ajouta Rhys, de cette voix délicieusement basse. C'était auparavant le souffre-douleur de tout le monde, mais cela a changé.

— Il est toujours comme avant. Il n'a qu'une envie, qu'on le domine ! Je ne saurais craindre quiconque qui recherche un maître !

Je retrouvai l'usage de ma voix, redevenue normale.

— Et cependant, tu parles de venir découper quelqu'un qui est son maître. Où est la logique là-dedans, Kurag ?

— Je n'ai pas besoin de sa permission pour prendre à Kitto ce qui me chante, dit-il en pointant le doigt vers lui. Je peux prendre tout ce qui me plaît de n'importe quel Gobelin s'il n'a pas les couilles de m'en empêcher. Et il n'est pas aussi fort que ça !

— La force présente de multiples facettes, Kurag, lui fis-je remarquer.

Il recula de la glace pour se renfoncer une fois encore dans son siège, puis hocha la tête.

— Non, Merry, il n'y a qu'un seul type de force : la force de prendre ce qui te chante.

— Et la force de le conserver, dit une voix masculine hors champ du miroir.

Kurag lança un regard désapprobateur dans la direction d'où elle provenait, avant de se tourner à nouveau vers moi.

— Laisse-moi te niquer, et goûter au chevalier blanc, et je t'accorderai un mois pour chaque Gobelin que tu feras Sidhe.

Rhys me relâcha, lentement, presque à contrecœur. S'il avait eu quelques difficultés à toucher Kitto d'aussi près, cela ne se voyait absolument pas. Kitto avait fait disparaître les dernières larmes de mon visage et se tenait debout, appuyé contre l'avant de mon corps.

— Je ne peux contribuer à briser tes vœux de mariage, aussi peu respectés soient-ils. Nos lois l'interdisent. Quant à mes gardes, tous sans exception, ils ne font pas office de bidoche.

Puis j'embrassai Kitto sur le sommet de la tête.

— Alors nous ne pourrions pas conclure de marché.

J'eus une seconde pour constater que cette décision lui apportait un certain soulagement.

La voix de Doyle résonna alors dans le silence, telle une pesante cloche à la sonorité profonde, son rythme ronronnant jouant le long

de ma peau.

— J'étais là lorsque les Gobelins furent dépouillés de leur magie, Kurag. Je me souviens de vos enchanteurs. Je me souviens qu'il fut un temps où la magie des Gobelins était tout autant à redouter que leur puissance physique.

— Et qui a trucidé chaque magicien et sorcière parmi nous ?

À nouveau, je perçus l'amorce de la colère.

— Moi, dit Doyle.

Jamais je n'avais entendu un mot aussi dénué de sensibilité, si soigneusement vide de tout.

— Et c'est la magie sidhe qui a sucé la magie de nos veines !

— Ce n'était pas un sortilège Unseelie, Kurag. Notre destin était de remporter la guerre, et non de vous exterminer.

— Ce bâtard de Taranis ne nous a pas détruits, lui et sa clique scintillante qui invoquèrent le sortilège ! Ils ont sucé notre magie, et l'ont gardée. Ne va pas croire autre chose, les Ténèbres. Cette bande de faux-culs luminescents ont gardé ce qu'ils nous ont piqué !

— Rien ne m'étonne venant du Roi de la Lumière et de l'Illusion, dit Doyle.

Kurag le fixa durant quelques secondes, puis se mit à parler avec lenteur, alors même que je pouvais toujours percevoir sur son visage la colère qui l'animait.

— Tu as contribué à nous rafler notre magie. Pourquoi contribuerais-tu maintenant à nous la rendre ?

— Je n'ai pas approuvé qu'elle vous soit retirée ainsi. Je n'ai eu aucun problème à tuer ceux de ton peuple. Ils nous massacraient. Si leurs sortilèges avaient été maintenus, cela aurait pu sacrément mal tourner pour les Sidhes.

— Nous aurions remporté la victoire et possédé tous vos culs irradiants !

— Qui peut dire ce qui peut se passer en temps de guerre ? dit Doyle en haussant les épaules. Mais à présent voilà ce que je dis : nous pouvons vous proposer de vous rendre la magie qui vous a été dérobée.

— Scintille pour lui, Kitto, lui murmurai-je contre la courbe de son oreille.

Kitto releva la tête, ses yeux venant à la rencontre des miens, le visage si grave, comme s'il ne voulait pas m'obéir. J'aurais voulu lui demander pourquoi pas, mais ne pouvais le faire devant Kurag parce que j'ignorais la réponse que Kitto me ferait alors. J'avais appris depuis belle lurette qu'en plein cœur des négociations, il ne fallait surtout pas poser de questions auxquelles vous n'auriez su répondre. Car il est plus que probable que cette réponse vous nuira.

— J'ai peur, dit Kitto d'une toute petite voix.

Et je compris alors. La colère, la lubricité, toutes sortes d'émotions pouvaient faire surgir la magie, mais la peur, curieusement, avait le pouvoir de l'annihiler. Cela dépendait du type de peur. S'il s'agissait d'une terreur qui engourdit l'esprit ou qui provoque la panique, on se retrouvait tout simplement incapable de se concentrer sur la magie. Mais une petite frayeur pouvait contribuer à la déclencher et parfois vos plus grandes peurs avaient la faculté de faire se manifester vos pouvoirs les plus puissants. D'autant plus quand vous veniez de découvrir vos capacités. Vous ne pouviez jamais savoir si la peur jouerait ou non en votre faveur.

Kitto ne pouvait invoquer ses pouvoirs magiques parce qu'il était terrifié à mort par Kurag et Creeda. Trop terrifié pour avoir les idées claires, et d'autant plus pour faire opérer sa magie.

— Je comprends, lui dis-je en lui prenant le visage entre mes mains.

Je ne pus réprimer un soupir après avoir jeté un coup d'œil à Rhys derrière moi. Jusque-là, il avait bien joué le jeu, mais cette unique étreinte forcenée avait été l'interaction la plus physique qu'il avait eue jusqu'alors avec Kitto. Requérir son assistance pour que Kitto et moi nous engagions dans ce qui équivalait à des préliminaires amoureux serait trop demander. Mon chevalier blanc, comme l'appelait Kurag, s'était acquitté de son devoir pour la journée.

Je déposai sur les lèvres de Kitto un délicat baiser, son visage toujours au creux de mes mains.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? réagit Kurag.

Je relevai les yeux pour les braquer sur les siens.

— Je veux que Kitto invoque sa magie, mais il a trop peur de toi.

— À quoi peut bien servir une magie aussi faiblarde ?

— Lors du réveil de ses pouvoirs, on a parfois besoin d'aide pour les faire émerger.

— C'est comme avec n'importe quelle arme, Kurag, ajouta Doyle. Un novice au maniement de l'épée hésitera sans doute durant la bataille, ou manquera d'assurance pour donner un coup d'estoc.

Kurag fronça les sourcils, puis se réinstalla sur son haut siège, comme s'il s'était fait soudainement plus inconfortable.

— Je ne pratique pas la magie, mais si tu dis que ça s'apparente à une arme, alors qu'il en soit ainsi.

Je pouvais voir à son expression qu'il avait compris cependant.

Creeda réapparut en sautillant à l'intérieur du cadre du miroir. Kurag la souleva distraitement d'une main, comme s'il s'était agi d'un animal de compagnie ayant demandé à être pris sur ses genoux.

— Brille pour nous, Princesse, brille pour nous, dit Creeda d'une voix impatiente contenant encore un soupçon de ce couinement aigu mécanique.

Kurag lui asséna une petite tape dans les côtes, et ses yeux roulèrent vers lui dans leurs orbites.

— Quoi ?!!! Mais c'est toi qui voulais que je fasse briller le petit !!!

En observant Kurag, qui s'efforçait de maintenir son inexpressivité à tout prix, je réalisai que c'était une chose que Creeda fasse joujou avec Kitto, mais une tout autre affaire qu'elle cherche à m'inclure dans ces petits jeux pervers. En cet instant, je compris deux choses. Un, j'avais l'avantage d'avoir Kurag de mon côté dans toute négociation ; deux, les autres Gobelins le remarqueraient, si ce n'était déjà fait, et le percevraient comme une faiblesse. Ils n'ont pas de monarchie héréditaire. On devient roi parce qu'on est suffisamment fort pour trucher le monarque en place. Aucun Roi des Gobelins ne meurt paisiblement dans son plumard. Ils craignaient tous Kurag, mais s'ils sentaient la moindre faiblesse, ils soupçonneraient alors qu'il devrait y en avoir d'autres. Les Gobelins, comme les requins, ont un certain flair pour le sang.

— Ne risquons-nous pas de rater le spectacle ? se fit de nouveau entendre la voix masculine qui avait fait plus tôt des commentaires hors champ.

Kurag regarda d'un œil torve dans la direction de celui, quel qu'il soit, qui s'était exprimé ainsi.

— La Princesse ne se donne pas en spectacle !

Puis il se retourna vers moi.

— Ou est-ce qu'il y aurait eu du changement depuis que tu as ton harem à disposition ?

Il était parvenu à arborer une inexpressivité à tendance belliqueuse, en faisant usage de la colère dans le but de dissimuler ses pensées.

— Pour apaiser les craintes de Kitto, je vais le caresser.

On entendit alors des cris et des bruits de l'autre côté du miroir. Un brouhaha de consonances purement masculines, qui n'auraient pas été hors contexte dans la plupart des bars un samedi soir.

Kurag s'y montra indifférent, comme il se doit, mais l'effort qu'il déploya se révéla dans la nervosité de ses grosses paluches et la posture contractée qui lui figea les épaules. Sa reine se crispa, comme si elle était tentée de s'enfuir d'un bond pour se mettre à l'abri.

— Ce ne sera pas vraiment un spectacle selon vos critères, ni même en fonction de ceux des Unseelies, mais je vais apaiser ses peurs et l'inciter à devenir réceptif à sa magie.

— Je l'ai vu scintiller, Merry. Je crois qu'il est Sidhe. Je crois qu'il recèle en lui de la magie. Mais pas du genre qui sera utile sur un champ de bataille. Et c'est la seule dont nous ayons besoin.

— Tu dis ça, Kurag, dit Doyle, parce que les Gobelins n'ont jamais

connu d'autres magies.

— Je le dis parce que c'est vrai !

Ses yeux jaunes s'étaient faits plus orangés, embrasés par sa colère.

— Veux-tu le voir scintiller de magie qui pourrait devenir la tienne, Kurag ? lui demandai-je, en atténuant légèrement ma voix.

J'admets que j'utilisais contre lui son attirance pour moi. Si nous parvenions à obtenir des Gobelins qu'ils deviennent nos alliés quasi permanents, nous serions en mesure de tenir à l'écart la plupart de nos ennemis. Pour les vies de ceux qui m'étaient chers, pour l'avenir même de la Cour Unseelie, je n'hésiterais pas à manipuler un roi.

Il m'adressa un acquiescement bourru de la tête. Creeda se mit à applaudir de ses nombreuses mains, du moins avec celles qui en avaient une autre à claquer, tout en rebondissant comme une gamine sur les genoux de son roi.

Je me tournai vers Kitto, l'interrogeant du regard pour savoir s'il était prêt. Il articula un *Oui* silencieux, je l'embrassai doucement sur la bouche, non pas en guise de préliminaires mais comme remerciement, et pour m'excuser de l'obliger à collaborer contre son gré.

Je pouvais sentir son dégoût dans tout son corps et cela me déchirait. Je connaissais mon Kitto suffisamment pour le mettre rapidement dans la bonne disposition d'esprit, mais si j'agissais ainsi devant les Gobelins, ils sauraient alors comment procéder. Je savais comment faire scintiller Kitto, parce que je couchais avec et que j'étais son amie. Si j'allais plus lentement et en faisais davantage, par des attouchements qui étaient véritablement ses préférés en les faisant se fondre parmi tant d'autres, alors Creeda n'obtiendrait aucune des clés qui lui donneraient accès à son corps. Cela prendrait juste un peu plus de temps, mais je ne voulais absolument pas permettre à Creeda de le tourmenter. Je ferais de mon mieux pour m'assurer qu'elle ne pose jamais les mains sur lui, mais j'en connaissais un rayon sur la politique royale pour me garder d'être aussi sûre de pouvoir assurer la sécurité de Kitto. On n'oppose pas de refus à une reine comme ça à la légère, quelle qu'elle soit.

Ayant pris cette décision, j'attirai Kitto entre mes bras.

Chapitre 4

J'étais assise au bord du lit, Kitto à califourchon sur mes genoux, comme si j'étais le garçon et lui la fille. Son short moulait la rondeur ferme de ses fesses, et au travers du tissu j'enserrai au creux de mes paumes cette chair compacte. Je le tenais sur mes genoux tout en butinant de ma bouche son visage, son cou, ses épaules, mordillant l'une d'elles tendrement, ce qui le fit frissonner contre moi. Je pouvais sentir son membre se durcir peu à peu au travers de son short. Je gardai une main sur une de ses fesses, pour l'empêcher de tomber, et remontai de l'autre le long de son dos, jouant sur ses écailles dorsales arc-en-ciel. Puis je localisai en l'effleurant du bout du doigt la longue ligne de peau nue et lisse qui remontait le long de sa colonne vertébrale, ce qui lui coupa le souffle et lui fit rejeter la tête en arrière, rapprochant son visage du mien, les yeux fermés, les lèvres entrouvertes. Mais il ne scintillait toujours pas.

Comme il était beau ainsi sur mes genoux, mais il n'y avait que la magie de la peau nue et de la chair ravie. Il n'irradiait d'aucun pouvoir magique.

— Fais-le briller, fais-le briller ! criait Creeda, comme si elle avait attendu autant que possible avant de s'exclamer de la sorte.

Au son de cette voix, Kitto s'effondra, tête baissée, les épaules avachies, et la pression de son membre contre mon ventre s'affaiblit. Comme si le son seul de cette voix lui avait rappelé de désagréables souvenirs. Les Gobelins ne considèrent pas comme nous les vœux du mariage, et une certaine liberté est autorisée aux deux partenaires. Toute progéniture résultant d'une liaison extraconjugale est élevée par le couple marié en tant que la sienne en propre. Il n'y a ni honte ni engueulade pour avoir été fait cocu. Peut-être était-ce la raison pour laquelle il n'y avait chez eux aucune monarchie héréditaire. Mais quelle que soit la coutume, à aucun moment je n'avais su que Kitto ait pu être le chouchou de Creeda.

— Chut, Creeda ! la réprimanda Kurag.

Mais le mal était fait.

Kitto m'enserra les hanches de ses jambes et m'enlaça de ses bras en enfouissant son visage au creux de mon épaule, comme un enfant

apeuré ayant besoin d'être rassuré.

Je levai les yeux vers Kurag.

— J'ignorais que ta reine connaissait aussi intimement Kitto.

— Ça m'étonnerait foutrement !

Je tapotai Kitto dans le dos sans parvenir à le croire, sans parvenir à trouver une seule raison valable qui aurait incité Kurag à mentir.

— Je ne comprends vraiment pas ce degré de peur qui semble l'envahir lorsqu'il se trouve à proximité.

— Creeda, comme la plupart de nos femmes, est très enthousiaste à l'idée d'essayer un Gobelin qui soit également Sidhe. Il aura tout un choix de femelles à disposition lors du banquet.

Cette perspective ne semblait pas particulièrement réjouir Kurag, et je n'étais pas sûre de savoir pourquoi, mais cela importait vraiment peu.

— Les Gobelins violeront un ennemi, ou un prisonnier, mais ils ne se violent pas les uns les autres, lui dis-je.

Les yeux de Kurag se portèrent au-delà de ma personne pour s'arrêter sur Rhys.

— Ton prince pâle sait bien, lui, ce que nous faisons aux prisonniers, dit-il en lui adressant un déplaisant regard lubrique, comme s'il se réjouissait d'être de retour sur son terrain de prédilection.

Il prenait grand plaisir à asticoter Rhys.

Rhys, qui était demeuré particulièrement immobile pendant la démonstration avec Kitto, s'agita alors sur le lit dans mon dos.

— J'ai pris conscience de ma stupidité, Kurag. La Princesse m'a expliqué que j'aurais pu me prémunir de souffrances considérables, si j'avais su quoi demander.

Le regard lubrique de Kurag s'estompa en un sourcillement.

— Un Sidhe qui admet sa stupidité ! En voilà un miracle !

Je jetai un bref coup d'œil par-dessus mon épaule, le temps d'intercepter le signe de tête de Rhys.

— Nous sommes une race arrogante, mais certains d'entre nous peuvent apprendre de leurs erreurs.

— Et qu'as-tu donc appris, prince pâle ?

— Qu'avant de nous pointer à n'importe quel banquet à ta cour, nous serions bien avisés d'être plus que précis sur ce qui peut nous y arriver, et sur ce qui ne le peut pas. Tous autant que nous sommes, y compris Kitto.

— Alors là, en voilà de l'arrogance ! s'exclama Kurag. Aucun Sidhe ne peut refuser à un Gobelin l'accès à l'un des siens.

— Si Kitto ne veut pas se retrouver en compagnie des femmes, ajoutai-je, il peut alors dire non.

— J'y goûterais bien, pourtant, crut bon de mentionner Creeda.

— Pas s'il décline l'invitation, lui dis-je.

— Je l'aurai ! dit-elle en se penchant brusquement vers le miroir.

Kitto eut un mouvement de recul contre moi.

— Contrôle ta reine, Kurag, lui dis-je.

— Et pourquoi ça ? Ce n'est que l'une parmi des centaines partageant le même avis, Merry.

— Il pourrait ne pas survivre aux attentions de centaines de Gobelines, dis-je en retenant Kitto plus près de moi.

Kurag haussa les épaules.

— Nous sommes immortels. Nous finissons toujours par guérir.

Je secouai la tête, mais ce fut Rhys qui poursuivit :

— Non, nous ne laisserons pas Kitto se retrouver là-dedans.

— Il m'appartient, dit Kurag, avec ce grondement grincheux dégoulinant de sa voix. Je l'ai donné à Merry, mais il est encore à moi. Je suis son roi, et moi seul peux dire ce qui lui arrivera ou pas !

— Kurag, l'appelai-je, et lorsque ses yeux quasiment orange de colère se furent posés sur moi, je poursuivis : Je connais tes lois. Tu ne violes pas ceux de ton peuple, à moins qu'ils aient enfreint la loi et que tu juges ce châtiment adapté au crime.

— Il y a pourtant une exception à la règle, Merry.

Je dus avoir l'air aussi perplexe que je me sentais.

— Je n'en connais aucune.

Tout en pensant en aparté : *excepté que se refuser à son souverain est une affaire qui craint.*

— Je croyais que ton père s'était assuré que tu sois au courant de nos coutumes.

— Et je le suis, lui assurai-je. Mais vous ne vous violez pas les uns les autres ; ce n'est pas nécessaire. Il y a toujours un partenaire consentant à portée de main.

— Mais si l'un de nous vend son corps pour sa sécurité et un refuge, alors il renonce au droit de le refuser à quiconque. Seul son protecteur peut dicter qui peut ou non le toucher.

Mes sourcils étaient toujours froncés de perplexité.

Kurag poussa un soupir.

— Merry, ne t'es-tu jamais demandé comment cela se faisait que je sois aussi sûr que Kitto irait te rejoindre et t'obéirait au doigt et à l'œil sans rechigner ?

Je réfléchis à ces propos, avant de répondre :

— Non. Si notre Reine avait ordonné à l'un de ses gardes de me rejoindre et de faire ce que je voulais, il aurait obéi. Ce n'est pas dans nos lois, mais il est malsain d'opposer tout refus à la Reine. Je présume qu'il en est de même avec ton peuple.

— Je t'ai refilé Kitto parce que je savais que son protecteur s'en

était lassé. Nous sommes un peuple dur, Merry, mais je n'avais aucun désir de le voir mis en pièces s'il ne parvenait pas à se trouver quelqu'un pour l'adopter. Un bon roi protège tous ses sujets, sans exception.

J'approuvai du chef. Kurag manquait de raffinements, se montrait libidineux, se laissait à l'occasion dominer par son humeur, mais personne n'avait encore pu l'accuser de ne pas s'occuper de son peuple, de tous ses sujets. L'une des raisons pour lesquelles il ne s'était pas trouvé confronté à un sérieux défi à l'encontre de sa royauté. Il était dur, mais juste. La moitié de ses gens le craignait, tandis que l'autre l'adorait, car il assurait leur sécurité.

— J'ignorais qu'un Gobelin aurait eu besoin de ce type de protection, lui mentionnai-je.

Kitto s'immobilisa soudainement contre moi, et je pus presque sentir l'odeur de la peur qui l'envahissait. La peur de ce que je penserais de lui, à présent.

— La destinée d'un Sidhe métissé vivant parmi nous n'est pas belle à voir, Merry. La plupart meurent jeunes avant même d'avoir pu accéder à cette fameuse magie sidhe. Mais bon nombre parmi nous ont le désir de mettre un Sidhe dans leur lit. Beaucoup de vos sang-mêlé finissent par faire le commerce de la chair pour obtenir la sécurité.

Il parlait de prostitution, un concept inconnu parmi les Feys, du moins à la Féerie même. En dehors, eh bien, un exilé devait après tout gagner sa vie, et il est bon de préciser que rares étaient ceux qui la gagnaient par ce moyen. Mais même alors, il s'agissait davantage d'une façon de rentabiliser les plaisirs usuels des Feys. Nous sommes plutôt vigoureux traditionnellement et le sexe correspond simplement à un rapport physique pour certains d'entre nous. Aucun jugement, la vérité toute nue. Mais les Gobelins n'avaient même pas de mot pour désigner un ou une prostitué(e). Un concept plus étranger à leur société aurait été difficile à dégoter.

— Mais le sexe est toujours très prisé parmi les Gobelins. La plupart ne considèrent-ils pas qu'un partenaire fasse tout aussi bien l'affaire qu'un autre ?

Kurag haussa les épaules.

— Tous les Gobelins sont des amants voraces, Merry, mais c'est le métissage avec une chair plus tendre que la nôtre qui a fait émerger les *trullups*. Ceux qui sont dans l'incapacité de se protéger, et qui n'ont pas d'autres compétences à offrir. Ce ne sont pas des artisans ; ils ne fabriquent rien du tout, ni ne vendent davantage. Ils n'ont qu'un talent, nous les autorisons donc à en faire commerce en échange de ce qui leur est nécessaire.

Il ne semblait pas heureux de cette situation, comme si cela l'outrageait, offusquait l'idée qu'il avait de la manière dont le monde

devait tourner.

— Nous aurions rectifié de telles mauviettes, mais lorsqu'ils eurent trouvé refuge chez quelqu'un suffisamment puissant pour assurer leur protection, nous avons dû laisser couler.

— Il ne peut pas y en avoir autant que ça parmi vous, lui dis-je.

— Non, mais presque tous ceux-là penchent du côté Sidhe.

Il lança un coup d'œil sur l'un des côtés du miroir.

— Bien que tous ceux tendant vers les Sidhes ne soient pas nécessairement des faiblards.

Il fit un geste, et deux hommes se présentèrent à notre vue. Au premier coup d'œil, je les aurais pris pour Sidhes, et Seelies. Tous les deux grands, sveltes, avec une longue chevelure blonde, et beaux comme le sont parfois les Sidhes, avec une bouche généreuse aux lèvres pleines, et une ligne reliant l'arcade sourcilière à la pommette et au menton qui me rappela Frost. Leur peau était de ce doré délicat que la Cour Seelie désigne par l'expression *embrassée par le soleil*. Ce qui est rare chez eux, et inconnu au bataillon chez nous. Mais au deuxième regard, vous remarquiez les yeux, disproportionnés par rapport au reste du visage, oblongs comme ceux de Kitto, et d'une couleur unie ne laissant à l'œil la moindre parcelle de blanc, seulement le cercle sombre de la pupille perdu dans une mer de rouge de la couleur des baies du houx au cœur de l'hiver chez l'un, et du vert de l'herbe en été chez l'autre. Ils étaient également plus corpulents que les Sidhes, comme s'ils avaient fait davantage de muscu, ou que la génétique côté Gobelin leur avait permis de supporter simplement un peu plus de masse musculaire.

— Voici Fragon et Frêne. Des jumeaux abandonnés sur notre perron par quelque femme Seelie après la dernière grande guerre. Ils sont craints parmi nous.

Que le Roi Kurag prenne la peine de le mentionner dès la première introduction était pour un guerrier Gobelin l'éloge suprême – et, en passant, un avertissement à notre intention, selon moi.

Celui aux yeux rouges nous fusillait du regard, celui aux yeux verts affichait une expression bien plus impassible, comme s'il ne parvenait pas à se décider si nous méritions ou non sa haine. Son frère, quant à lui, semblait avoir irrévocablement pris sa décision.

— Salutations, Fragon et Frêne, champions des guerriers de Kurag, leur dis-je.

Ce fut celui aux yeux verts qui, en m'adressant une petite courbette, me répondit d'une voix agréablement neutre :

— Salutations, Meredith, Princesse des Sidhes, détentrice de la Main de Chair. Je m'appelle Frêne.

Son frère se retourna dans sa direction comme s'il venait de le frapper.

— Ne t'incline pas devant elle ! Elle n'est rien pour nous. Ni reine, ni princesse, rien du tout !

Kurag bondit alors de son siège pour se jeter sur Fragon avant même qu'il n'ait eu le temps de réagir. La main de Fragon se porta alors au poignard fixé à sa ceinture, puis il hésita. S'il sortait sa lame de son fourreau, alors Kurag pourrait le prendre comme une insulte mortelle, et il s'ensuivrait un combat à mort. Un choix qui incomberait à Kurag, une fois ce poignard dégainé. J'eus une seconde pour remarquer la confusion émerger sur son visage, puis la main de Kurag passa à vive allure au point d'en être indistincte, et le Gobelin plus jeune se retrouva étalé par terre à côté du siège. Du sang gicla en un éclair à la lumière, tel un étrange bijou cramoisi sur sa peau dorée. Du sang d'une couleur quasiment identique à celle de ses yeux.

— Je suis le roi ici, Fragon, et jusqu'à ce que tu sois assez Gobelin pour affirmer le contraire, ma parole fait loi !

Fragon essuya le sang qui lui coulait sur le menton en l'étalant sur sa manche, puis dit, toujours assis par terre :

— Nous ne sommes pas des *trullups*. Nous n'avons rien fait selon nos lois qui t'autoriserait à nous obliger à la rejoindre dans son lit, ou à nous envoyer dans le lit de quiconque. Nous n'avons besoin d'aucun protecteur pour sauver notre peau !

Il toussa et cracha un mollard sanglant par terre. C'était une insulte chez les Gobelins de gaspiller ainsi du sang. Il aurait dû le ravalier.

— Nous nous sommes révélés Gobelins en premier, et pas du tout Sidhes, et cependant tu nous négocierais avec cette Sidhe au teint blafard ! Nous n'avons rien fait pour mériter ça !

Kurag s'avança au ralenti avec raideur, comme si chacun de ses muscles se battait en duel. Il voulait mettre Fragon en pièces ; une intention évidente que n'aurait pu nier son visage. Nous ne le quittions pas des yeux tandis qu'il s'efforçait de maîtriser sa rage.

Frêne fit un mouvement imperceptible, que je n'étais pas sûre de pouvoir interpréter, et qui me fit tourner les yeux vers lui. Le poignard à sa ceinture était toujours dans son fourreau, et il ne bronchait plus.

Ce fut Doyle qui parla :

— Kurag, c'est amplement difficile comme ça sans en plus des partenaires de lit se montrant récalcitrants.

Kurag leva les yeux vers nous.

— Ils sont trop jeunes, les Ténèbres, ils ne se souviennent pas de ce que nous avons été à une époque. Si Fragon arrivait à se le fourrer dans le crâne, il montrerait plus d'enthousiasme.

— La majorité de tes demi-Sidhes proviennent-ils de la dernière grande guerre ?

Kurag opina du chef.

— La plupart des anciens sont morts. Ceux tendant du côté Sidhe ne survivaient pas longtemps parmi nous, jusqu'à ce que nous en fassions des *trullups*.

— Nous n'avons jamais été des Trulls, fit de nouveau remarquer Fragon.

Frêne se tenait debout derrière Kurag, une ébauche de sourire sur les lèvres, l'une de ses mains dissimulée le long de son corps. Creeda se trouvait derrière le trône, et j'aperçus l'éclair d'une lame dans l'une de ses nombreuses mains, mais pas de celles du côté de Frêne. Venait-il de dégainer son poignard ? Quoi qu'il en soit, Creeda ne l'appréciait guère. Et en vérité, pas plus que moi.

— Ça suffit, Kurag, lui dis-je. Je refuse d'imposer ma présence à quiconque. Si Fragon ne veut pas devenir Sidhe, alors qu'il en soit ainsi.

— Mais moi je le veux, dit Frêne de cette voix aisée assortie à son léger sourire, et à ses yeux verts neutres et plaisants.

C'était un politicien-né, notre Frêne. Son sourire s'épanouit, tout en se faisant tristouille.

— Mon frère et moi ne nous sommes jamais querellés sur quoi que ce soit jusqu'à cet instant. Mais je serais Sidhe, ainsi que lui.

Creeda devait se trouver assez près de lui pour s'être assurée de ce qu'il tentait de dissimuler. La main de Frêne bougea alors, se présentant à notre vue. Je vis Creeda se crispier, et sentis Doyle et Rhys faire de même à mes côtés... Elle était vide. Mais j'aurais pu parier presque n'importe quoi qu'une seconde plus tôt, elle ne l'était pas.

Ma voix s'était faite quelque peu haletante lorsque je demandai :

— Viens et sois Sidhe, alors, Frêne. Pourquoi forcer ton frère à t'accompagner contre son gré ?

— Parce que telle est ma volonté, répondit Frêne.

Et l'amabilité céda la place à une arrogance exclusivement perceptible sur le visage d'un Sidhe. Oh oui, Frêne faisait bien partie des nôtres ! Il avait survécu parmi les Gobelins, mais il était indéniablement des nôtres.

Fragon s'était à présent remis sur pied, en s'assurant que le grand siège en bois se trouve à mi-chemin entre lui et Kurag. Il nous tournait le dos, et de ce fait, je ne pouvais distinguer son visage. Mais je perçus dans sa voix quelque chose proche de la peur ou d'une autre émotion pénible que je n'aurais su définir.

— Mon frère, ne nous inflige pas ça. Nous n'avons aucun besoin des scintillants. Nous sommes Gobelins, ce qui est beaucoup mieux.

Frêne hocha la tête.

— Nous avons survécu ensemble, Fragon, et nous continuerons à survivre ensemble. J'ai prêté l'oreille aux récits de nos conteurs. J'ai

ainsi glané quelques aperçus de ce que nous fûmes à une époque, et toi comme moi rapporterons aux Gobelins ces jours de gloire.

Il s'avança vers son frère, et Creeda émit un sifflement menaçant à son intention lorsqu'il passa à côté d'elle, la contournant comme si elle n'existait pas. Puis elle rengaina la lame d'argent scintillant qu'elle tenait à la main dans un fourreau qui échappait à la vue parmi sa multitude de bras.

Il posa une main sur l'épaule de Fragon lorsqu'il l'eut rejoint.

— Je resterai à tes côtés en toute occasion, même dans ta colère contre notre Roi, mais ne nous fais pas tuer alors que nous nous apprêtons à accéder à une gloire telle, comme ne l'ont vue les Gobelins depuis plus de deux millénaires.

Quelque part, avec cette déclaration, il reconnaissait qu'il n'aurait pas laissé Kurag truché Fragon ; qu'il aurait poignardé le roi dans le dos plutôt que de le laisser faire ça.

Fragon fit un geste violent dans notre direction, son bras battant l'air, tout en nous fusillant d'un bref regard venimeux de haine.

— Ils nous ont laissés mourir. Comment peux-tu aller les rejoindre dans leur lit ?

Frêne attrapa son frère par les bras, ses doigts s'y enfonçant assez profondément pour qu'on le remarque à distance. Puis il le secoua, juste un peu.

— Ces Sidhes ne nous ont rien fait. Aucun d'eux n'est pour nous mère ou père.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Regarde-les, Fragon, considère-les autrement qu'avec les yeux de la haine.

En disant cela, il obligea son frère à se retourner vers nous ; son visage reflétant un tel mélange de souffrance et de rage qu'il était difficile de s'y retrouver confronté.

— Il n'y a pas la moindre peau ou cheveux dorés parmi eux. Ils sont Sidhes Unseelies, et ils ne nous ont rien fait !

Fragon sembla prêt à fondre en larmes. Une émotivité que j'aurais pensé ne jamais voir submerger un Gobelin. Kitto avait pleuré, mais c'était Kitto. Il avait cessé à mes yeux d'être un Gobelin, pour acquérir simplement sa propre personnalité. Peu importait combien Fragon semblait Sidhe, je le considérais toujours comme un Gobelin. Il était génétiquement à moitié Sidhe, mais culturellement et moralement, il était Gobelin. Et je le traiterais en tant que tel jusqu'à ce que je sois convaincue du contraire.

— Je ne crois pas que ce Gobelin puisse scintiller comme un Sidhe, dit Fragon, la voix coléreuse et désespérément butée.

— Fais-le briller, Merry, dit Kurag. Il a besoin de convaincre la galerie.

— Si tu nous garantis que Kitto ne servira pas de chair à pâté pour chaque Gobelin désireux de goûter à la viande sidhe, alors je le ferai briller pour toi. Sans cette garantie, je pense que sa peur l'empêchera d'y parvenir.

Kitto frissonna contre moi. Il avait tourné la tête pour jeter à nouveau un coup d'œil furtif au miroir, mais il s'accrochait à moi comme la moule à son rocher redoutant que la marée ne l'emporte.

— Non ! dit Fragon, en se dégageant brusquement des mains de son frère qui l'entraient. Non ! S'il obtient un laissez-passer sous protection, alors tous les autres Trulls en voudront autant !

Il secouait obstinément la tête, faisant voltiger dans les airs sa longue chevelure blonde.

— Je suis d'accord avec Fragon, à regret, Merry. Si un l'obtient, alors c'est la pente savonneuse.

Je les considérai tous, les sourcils froncés, avant de dire :

— Je couche avec lui. Cela fait-il de moi sa protectrice ?

Kurag eut l'air de ne plus savoir que dire.

— Elle ne sait pas ce qu'elle dit, dit Frêne, dubitatif.

Kurag regarda Doyle.

— Les Ténèbres, la Princesse est Sidhe, mais elle n'est pas toi, ni même le prince pâle. Elle n'aura pas la force de résister aux assauts de tous les Gobelins désireux de goûter à Kitto.

— Elle a parlé, dit Fragon. Elle est sa protectrice, qu'elle assume !

— Oui, dit Creeda, laissez-moi être la première à la combattre lorsqu'elle viendra ! J'aurai Kitto, et si je peux découper une tranche de cette chair pure, encore mieux !

Je sus alors que je m'étais mal exprimée, sans être certaine de la façon d'y remédier.

— Nous n'emmènerons pas la Princesse à votre salle de banquet si elle doit passer une nuit entière à se battre en duel, dit Doyle. Nous serions de bien médiocres gardes du corps d'agir ainsi.

— Fragon a raison. Si je garantis à Kitto la sécurité, alors d'autres comme lui voudront avoir le même avantage. Notre peuple est plus démocratique que le vôtre, et je suis bien plus guidé par la voix de mon peuple qu'aucun des monarques Sidhes réunis, dit Kurag avec un haussement d'épaules. Cela fonctionne bien pour nous, mais Merry n'étant pas Gobelin, elle ne passera pas la nuit.

— Les Sidhes sont-ils aussi fragiles que ça ? s'enquit Fragon, la voix remplie de mépris.

— Ne m'oblige pas encore à te claquer le museau ! menaça Kurag.

— Je suis mortelle, dis-je.

Le visage de Fragon révéla sa surprise, mais ce fut Frêne qui parla :

— Nous pensions qu'il s'agissait d'une méchante rumeur propagée

par vos ennemis. Vous êtes vraiment mortelle, alors ?

J'acquiesçai.

Frêne sembla perplexe.

— Alors vous mourriez en protégeant les Trulls ?

Rhys s'avança derrière moi, pour m'enlacer, ainsi que Kitto, en appuyant son menton au sommet de mon crâne, tout en laissant ses mains se promener sur le dos du Gobelin.

— Nous sommes ses protecteurs, dit Rhys, d'une voix particulièrement distincte, dénuée de toute émotion.

Kitto leva les yeux vers lui, et je fus reconnaissante qu'aucun de nos interlocuteurs ne puisse surprendre l'expression choquée qui se dépeignait sur son visage. Rhys ne le regarda pas, se contentant de maintenir devant Kurag une inexpressivité inébranlable.

Pour une fois, le Roi des Gobelins en resta sans voix. Je pense d'ailleurs qu'il en était de même de nous tous. En fait, pas vraiment.

Creeda sauta d'un bond sur le siège afin d'avoir une meilleure vue, ou peut-être pour être mieux vue.

— T'aurions-nous donné le goût de la chair de Gobelin, chevalier blanc ?

— Kitto est Sidhe, comme je te l'ai dit, dit Rhys d'une voix plate.

— Ainsi soit-il, dit Doyle.

Une sonnerie retentit alors dans les airs, ne provenant ni de carillons ni de quoi que ce soit perceptible à l'ouïe, mais les mots de Doyle avaient leur poids et se répercutèrent dans toute la pièce. Le visage de Kurag révéla qu'il l'avait également perçue. Un événement important allait se produire. Un événement prédestiné, quelque fragment de prophétie venait de se mettre en branle ou avait été si radicalement transformé que le destin de tous s'en retrouva chamboulé. On peut en sentir le poids, mais sans jamais réellement savoir ce que cela signifie, du moins jusqu'à ce qu'il ne soit trop tard pour pouvoir y changer quelque chose. Des jours comme des années pouvaient s'écouler avant que nous sachions ce que ces quelques mots avaient enclenché.

Un bruit se fit entendre du plus profond de la salle où se trouvait Kurag. Un bruit cliquetant avec un soupçon de glissement, comme aurait pu le produire un serpent mille-pattes. J'ignorais ce que c'était, mais Kitto devint blafard, comme vidé de son sang, son corps soudainement flasque entre mes bras. Si je ne l'avais pas retenu, il serait tombé. Rhys, qui était à genoux, s'était redressé le dos bien droit derrière moi, ses mains, au travers desquelles je sentais la tension vibrer, posées sur mes épaules.

J'aurais voulu demander ce qui n'allait pas, sans néanmoins donner l'impression à Kurag que nous connaissions quelques faiblesses. Puis celui-ci répondit à la question que je n'avais même pas

encore formulée.

— Je ne t'ai pas sonnée !

Kurag était de toute évidence en rogne, mais on percevait un soupçon de résignation dans sa colère. Comme si ce n'était qu'une pure formalité. Sa colère était réelle, mais il n'entretenait pas grand espoir que cela arrangerait les choses. Jamais encore je n'avais vu Kurag aussi... vaincu.

Une voix se fit entendre de l'autre côté du miroir, hors champ. Une voix aiguë et sifflante, qui me fit tout d'abord penser *serpent*, mais elle contenait ce bourdonnement métallique qu'avait celle de Creeda, et pas la moindre goutte de sang de Gobelin-Serpent ne coulait dans les veines de cette reine-là.

— Tu voulais me présenter, n'est-ce pas, Kurag ? dit la voix. Pour montrer à la princessss que tousss n'ont pas l'air aussssi Ssssidhe que Fragon et Frêne.

— En effet, dit Kurag en se retournant vers la glace, l'air grave. Sache ceci, Merry ; tous ceux ayant du sang sidhe ne penchent pas nécessairement autant de ce côté. Avant de me donner ton accord à ce sujet, tu devrais voir ce qui pourrait venir te rejoindre dans ton plumard.

À présent, il regardait Rhys, tout soupçon de taquinerie disparu.

— Et nos sang-mêlé ne sont pas tous mâles.

— Ne fais pas ça, Kurag, dit Rhys d'une voix dénuée de toute émotion, mais ce vide était rempli d'autre chose, de quelque chose qui me semblait effrayant.

— Elle est en partie Sidhe, chevalier blanc, et elle souhaiterait pouvoir coucher à nouveau avec toi.

Ce son cliquetant, glissant, se rapprocha, comme si un corps progressait en se traînant le ventre à terre.

Une plainte aiguë s'échappa du plus profond de la gorge de Kitto, en une mélodie funèbre désespérée. Je l'étreignis contre moi, et j'eus l'impression qu'il était devenu insensible à mon contact, son corps toujours avachi mollement entre mes bras, comme s'il se réfugiait en lui-même.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Rhys ne prononça qu'un mot, un nom, avec une telle haine qu'elle en était douloureuse aux tympans. Juste au moment où quelque chose grimpait sur le haut siège de Kurag. Quelque chose semblant avoir été rafistolé à partir de multiples visions de cauchemar.

— Siun.

Kitto se mit alors à hurler.

Chapitre 5

Les pitoyables hurlements suraigus de Kitto évoquaient les cris d'un lapereau chopé par un chat. Il dégringola de mes genoux, fit des pieds et des mains pour traverser le lit, avant de tomber de l'autre côté.

Sur ce, Frost se rua dans la pièce, le revolver à la main, brandissant une épée de l'autre, cherchant à localiser l'ennemi. Avant de nous regarder, dubitatif, quand il réalisa qu'il n'y avait rien sur quoi tirer.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qui ne va pas chez Kitto ?

— Mon petit *trullup* refuserait-il de sssouhaiter la bienvenue à ssson maître ? Aurais-tu oublié tout ccce que je t'ai appris, Kitto ? dit la créature qui venait d'escalader le siège.

Doyle était allé s'agenouiller près de Kitto, tentant sans succès de l'apaiser. Je pouvais percevoir sa voix profonde au travers des hurlements, mais lorsque Kitto retrouva finalement l'usage de la parole, ce fut pour dire :

— Non, non, non, non, non !!!

Encore et encore.

Je tentai de me retourner pour lui porter secours, mais les mains de Rhys s'étaient resserrées sur mes épaules. D'un bref coup d'œil à son visage, je sus que Kitto n'était pas le seul qui avait besoin d'aide. Je ne savais que faire, mais ne bougeai néanmoins pas de là où je me trouvais, Rhys agenouillé de telle sorte que mon dos se retrouvât en contact avec son corps. Je ne bronchai pas, afin qu'il puisse se soutenir contre moi pour ne pas s'effondrer.

Je fis de nouveau face au Gobelin sur le trône, puis attendis que mes yeux comprennent tout ce chaos. De prime abord, la créature ressemblait à une énorme araignée noire et velue. Une araignée de la taille d'un grand berger allemand. Mais la tête était dotée d'un cou, et il y avait quelque chose de vaguement humain au niveau de la bouche ourlée de lèvres, quoique remplie de crocs. Les gigantesques pattes noires réparties de part et d'autre de ce corps bouffi étaient purement arachnéennes, alors que ne l'étaient pas du tout les deux mains qui ressortaient sur le devant. Cette monstruosité semblait avoir des yeux

partout, chacun d'eux tricolores, avec des cercles bleutés. Elle se redressa comme pour s'installer plus confortablement sur le siège, exposant brièvement des seins pâlichons. Femelle. Je ne pouvais me résoudre à la décrire comme étant féminine.

Je n'aurais jamais cru voir parmi les Feys une telle monstruosité cauchemardesque. J'étais Sidhe Unseelie, et nous étions le produit de cauchemars. Mais Siun était le cauchemar des cauchemars. Si elle avait été un peu moins d'une chose, et un peu plus d'une autre, cela l'aurait rendue moins terrifiante, mais elle était telle qu'elle était, et rien ne pourrait y remédier.

Cette étrange bouche bien proportionnée, piégée au centre de toute cette pilosité noirâtre et de cette profusion d'yeux, se remit alors à parler :

— Rhysss, comme cccela me fait plaisir, très plaisir, de te revoir. J'ai toujours ton œil dans un bocal sur mon étagère. Viens nous rendre à nouveau visite. J'apprécie toujours autant l'idée d'un couple bien assssorti.

Je sentis un frisson traverser Rhys, tel le souffle d'un vent invisible, et tout son corps fut agité de tremblements. Sa voix émergea aussi blanche qu'un coquillage ballotté sur une plage, transmettant en écho sa solitude :

— Si tu ne voulais pas que nous acceptions ce traité, tu aurais aussi bien fait de le dire carrément, Kurag, en nous épargnant tout ce gaspillage de temps et d'énergie.

Je lui tapotai la main qui était toujours agrippée à mon épaule, tout en n'étant pas vraiment sûre qu'en cet instant, il puisse sentir quoi que ce soit.

— Frost, occupe-toi de Kitto, dit Doyle.

Frost vint s'agenouiller près de Kitto après avoir remis son épée au fourreau et rengainé son revolver. Dans les arrangements au jour le jour, Frost et Doyle se querellaient, mais en cas d'urgence, tous les gardes obéissaient à Doyle. Des siècles d'habitudes difficiles à perdre.

Doyle poursuivit en venant se poster à côté de nous :

— Qu'as-tu eu l'intention de faire avec tout ceci, Kurag ?

— Je voulais voir le mignon Sssidhe, dit Siun.

— Ferme-la, Siun ! dit Kurag sans daigner lui jeter le moindre regard, comme s'il s'attendait simplement à ses réactions. Et de manière surprenante, il ne fut pas déçu.

— J'ai eu l'impresssion que Merry méritait de voir ccce que tu allais-lui offrir en contrepartie.

Une expression se rapprochant de son regard libidineux habituel transparut brièvement sur le visage de Kurag.

— De plus, les Ténèbres, ce ne sera pas Merry qui rejoindra Siun dans son lit.

— Personne ne l'y rejoindra, dit Rhys.

— Tu ne peux vouloir dire qu'elle couchera à nouveau avec Rhys ou Kitto ? lui demanda Doyle en lui touchant le bras.

— Te porterais-tu volontaire ? s'enquit Kurag.

Doyle le regarda, les yeux plissés, indéchiffrable.

— Qu'est-ce que tu racontes, Kurag ?

— Si je concède un mois supplémentaire pour chaque Gobelin que vous ferez Sidhe, alors vous devrez accepter chacun de ceux tendant du côté Sidhe et désireux de s'y essayer.

Le regard crépusculaire de Doyle se porta rapidement sur Siun, avant de se rediriger vers Kurag.

— Pourquoi opposer autant de résistance, Kurag ? Pourquoi ne veux-tu pas de magie coulant à nouveau dans les veines des Gobelins ?

— Je n'y résiste pas, les Ténèbres, je suis d'accord sur le principe, sous certaines conditions. J'accorderais même à Merry un mois par Gobelin qu'elle transformera en Sidhe.

Doyle fit un geste restreint dans la direction de Siun.

— Insister ainsi pour que nous couchions avec tous ceux qui se présenteront à nous est une insulte.

— Ressemblerait-elle à ça si l'un de votre peuple n'avait violé l'un des nôtres ?

— Sa mère n'a pas été violée, dit Rhys, d'une voix toujours aussi blanche, toujours aussi horrible à entendre.

Kurag ignore ce commentaire, mais Doyle demanda :

— Que veux-tu dire, Rhys ?

— Elle se vante sans arrêt que sa mère a violé l'un des nôtres durant la dernière guerre, répondit Rhys, ses doigts me triturant les épaules jusqu'à ce que cela en devienne presque insupportable. Ne reproche pas exclusivement aux Sidhes cette horreur, Kurag. Les Gobelins se la sont infligée à eux-mêmes.

Il était plus qu'évident à l'expression de Kurag qu'il connaissait la vérité.

— Tu nous as menti, Kurag, dit Doyle.

— Non, les Ténèbres, j'ai dit : *Ressemblerait-elle à ça si l'un de votre peuple n'avait violé l'un des nôtres ?* J'en ai fait une question, et non une affirmation basée sur des faits.

— C'est altérer la vérité juste un peu trop finement, fis-je remarquer.

Kurag me dévisagea. Puis hocha la tête.

— Il se pourrait bien que j'aie appris des Sidhes jusqu'à quel degré de finesse peut se débiter la vérité.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? lui demanda Rhys.

— Ça suffit, dit Doyle en les interrompant d'un geste. Soit nous acceptons les conditions de Kurag, soit nous les refusons et les

Gobelins ne seront dans notre camp que pendant trois mois encore, et trois mois seulement.

— Je vous laisse le temps de vous concerter, dit Kurag, s'apprêtant à déconnecter le miroir.

— Non, dit Doyle, non ! Si nous t'en laissons le temps, tu trouveras bien d'autres prétextes pour te débiter. Nous allons conclure cet accord aujourd'hui, dès maintenant.

Je regardai Doyle, ne parvenant pas à déchiffrer quoi que ce soit sur ce visage imperturbable, ni dans son attitude. Il était les Ténèbres, intouchable, le bras gauche de la Reine. Le personnage qui m'avait tant effrayée lorsque j'étais enfant. Quoique je dois admettre ne pas l'avoir vu bien souvent en si petite tenue. Les Ténèbres de la Reine portait des vêtements le dissimulant du cou aux chevilles en passant par les poignets, toute l'année durant, par tous les temps. En une occasion, avoir les bras nus lui avait donné l'impression d'être littéralement à poil en public, mais en ce moment même, il se tenait debout, ne portant qu'un string noir de la taille d'un timbre-poste et, avec ou sans vêtements, il n'en demeurerait pas moins les invulnérables, indéchiffrables, redoutables Ténèbres.

— Qui d'entre vous ira coucher avec Siun ? s'enquit Kurag.

— Moi, dit Doyle.

Je fus celle qui dit alors :

— Non !

— Personne d'entre nous ne la touchera, dit Rhys.

— Nous allons conclure cet accord, Rhys, crut bon de lui préciser Doyle.

— Non, j'ai juré que je tuerais Siun la prochaine fois que nous nous rencontrerions, dit Rhys en secouant la tête. Je l'ai juré sur le prix du sang.

— Tu l'as juré sur le sang ? s'enquit Doyle.

Rhys se contenta d'opiner du chef.

Doyle poussa un soupir.

— Nous avons accepté de faire se révéler à leurs pouvoirs tous les Sidhes métissés se trouvant parmi vous, Kurag, mais cette Siun devra répondre à Rhys lorsque nous nous rendrons à ta Cour.

— Et qu'est-ce qu'il se passera si elle le tue ? demanda Kurag.

— Alors le prix du sang sera acquitté. Nous ne chercherons pas à le venger.

— Marché conclu, dit Kurag.

— Et après avoir tué Rhysss, son Trull, mon Kitto, sssera de nouveau à moi, dit Siun. Je le chevaucherai jusqu'à ccce qu'il en ssscintille en desssssous de moi.

Elle fixait Rhys de ses dizaines d'yeux, tous cernés de bleu, d'azur, de bleu vif et de violet. Des yeux magnifiques, qui semblaient

inappropriés à ce corps-là.

— Ccelui-là ne brillera pas pour moi. Si tu avais ssscintillé en desssous de moi, je ne t'aurais pas pris ton œil.

— Je te l'ai dit alors, et te le dis encore. Tu peux m'imposer tes penchants lubriques, mais tu ne parviendras jamais à m'y faire prendre plaisir. Tu n'es qu'un mauvais coup !

Elle se grouilla alors pour descendre du siège, pour soudainement nous apparaître en gros plan dans le miroir, comme si elle avait grossi, toutes ces pattes se tendant vers nous, semblant vouloir nous alpaguer, ainsi que de ces mains, et de cette bouche curieusement à demi formée. Puis elle se mit à frapper contre la glace de ses membres multiples en hurlant d'une voix perçante :

— Je te tuerai, Rhysss, et la Princesss ne parviendra pas à sssauver Kitto ! Il sssera à moi, et je le ferai briller pour moi !

Kitto hurla du côté opposé du lit, ce qui attira notre attention, ses yeux bleus exorbités dévorant son visage blafard. Il fit un geste brusque de la main tout en criant :

— Nooon !!!

Rhys nous balança tous deux hors du lit une seconde avant que je ne sente le sortilège frémir dans les airs au-dessus de nos têtes. La glace du miroir donnait l'impression de se liquéfier, et Siun commença à glisser en se tortillant au travers du verre en fusion. De la tête, d'un bras, d'un autre battant l'air, cherchant à s'agripper quelque part, à quelque chose. Elle glissa plus bas, résistant à l'attraction de la gravité, tout en étant dans l'incapacité d'arrêter sa chute.

Kitto leva les mains devant lui, pour s'en protéger comme d'un bouclier, et de nouveau se mit à hurler, sans prononcer un seul mot cette fois, d'un cri perçant de terreur.

J'étais plaquée contre la moquette, Rhys me couvrant de son corps. De nouveaux hurlements retentirent, et tous ne provenaient pas de Kitto. La voix de Doyle se fit alors entendre :

— Laisse la Princesse se relever, Rhys.

Son intonation semblait refléter une certaine perplexité.

Rhys se remit à genoux, en inspectant la pièce avant de fixer le miroir, ébahi, tandis que Doyle m'aidait à me remettre sur pied en me tirant par la main.

Frost tenait Kitto dans ses bras, le berçant comme s'il réconfortait un enfant. Je me retournai pour voir ce que Rhys fixait ainsi.

Siun avait cessé de glisser au travers du miroir, la moitié de ses longues pattes noires se trouvant à présent de notre côté, tandis que l'autre était restée en rade chez Kurag. L'une de ses mains se tendait dans la chambre, tandis que l'autre tapait sur le revers de la glace, comme si elle tentait de la briser. Jurant sourdement à intervalles réguliers, elle essaya de se dégager, exhibant ses seins à la lumière du

soleil, mais elle était bel et bien piégée. Et comme elle n'était pas mortelle, au lieu d'agoniser, elle restait simplement coincée.

Doyle se rapprocha du miroir, tout en restant hors de portée des pattes de Siun qui se débattait.

— Cela semble s'être solidifié à présent.

Kurag se mit à parler de l'autre côté :

— Alors là, voilà bien une situation sacrément emmerdante !

— Tu peux le dire, dit Doyle.

— Peux-tu y remédier ? s'enquit Kurag.

Doyle jeta un regard à Kitto, qui semblait quasi catatonique dans les bras de Frost.

— Il s'agit des effets de la magie de Kitto. Il pourrait l'inverser, si seulement il avait la moindre idée de comment procéder. Personne d'autre dans cette pièce ne pourra le faire à sa place.

— Mais qu'a bien pu bricoler Kitto, par les cornes du Consort ?!!!

Kurag s'était rapproché du miroir pour l'examiner de plus près, tout en évitant prudemment d'en toucher la glace.

— Certains Sidhes ont la capacité de traverser des miroirs, et la plupart peuvent communiquer par cet intermédiaire. Bien que je n'aie jamais entendu dire qu'ils puissent voyager sur autant de kilomètres.

Doyle examinait à son tour le miroir ainsi que la Gobeline qui y était piégée, comme s'il ne s'était agi que d'un problème purement académique dont il essayait de disséquer le fonctionnement.

— Est-ce que Kitto peut dissiper le sortilège ?

— Frost, appela Doyle, demande à Kitto s'il souhaite la libérer et la renvoyer d'où elle vient.

Ce que fit Frost à voix basse, s'adressant à Kitto assis sur ses genoux, qui secoua violemment la tête en se recroquevillant contre lui.

— Il craint que s'il ouvre à nouveau le miroir, elle dégringole dans la pièce.

— Il n'y aura qu'à la repousser en arrière par ici, suggéra Kurag.

— Il dit qu'elle peut rester coincée là jusqu'à ce qu'elle pourrisse, dit Frost.

— Elle ne pourrira pas, dit Kurag en se retournant vers Doyle. Elle n'est pas mortelle, les Ténèbres, elle ne mourra pas.

Il tapota légèrement la glace, avant d'ajouter :

— Ça ne risque pas de lui faire couic.

— Eh bien, elle ne peut pas rester comme ça, coincée dans le miroir, dis-je.

Je n'étais pas sûre de la décision à prendre, mais n'en savais pas moins que de la laisser simplement là n'était pas une option.

— En fait, Meredith, elle le pourrait, dit Doyle.

Je secouai la tête.

— Je ne voulais pas dire que ce n'était pas possible, Doyle, mais que ce n'est pas acceptable ! Je n'en veux pas ainsi fichée dans le miroir de ma chambre à coucher comme un trophée vivant sur un mur.

— Je comprends, dit-il en considérant la Gobeline. Je vais réfléchir à quelques suggestions, mais en toute honnêteté, je ne vois aucune solution facile.

— Pourrions-nous briser la glace ? s'enquit Kurag.

— Cela la mettra plus que probablement en pièces.

— Sans la tuer, réitéra Kurag.

— Non, pas de casse ! s'écria Siun, que tout le monde ignore.

— Mais cela risque d'en laisser un morceau de ton côté et un du nôtre, dit Doyle. Tes Gobelins peuvent-ils guérir d'une blessure aussi terrible ?

Kurag fronça les sourcils.

— Pour sûr ils n'en mourront pas.

— Mais lorsque nous l'aurons sectionnée en deux, pourra-t-elle être rassemblée, ou vivra-t-elle en deux moitiés séparées ?

Siun se mit alors à pousser et à tirer de toutes ses forces.

— Pas de miroir brisé, sssacré bon sssang !!!

Je ne pouvais pas vraiment l'en blâmer, mais c'était un problème qui, même parmi les Feys, était si singulier qu'on ne pouvait pas vraiment en être horrifié, du moins pas encore. La voir ainsi coincée ne semblait même pas réel !

— Eh bien, si on ne peut pas péter ce miroir, que je sois damné si je sais quoi faire d'autre ! vitupéra Kurag.

Fragon se rapprocha de la glace pour toucher le corps de Siun à l'endroit où il pénétrait le verre. Il ne lui fit aucun mal, mais elle ne s'en plaignit pas moins comme s'il l'avait blessée. La voix de Fragon se fit entendre, teintée d'un respect mêlé de crainte :

— C'est Kitto qui a fait ça ! Je l'ai vu. J'ai senti la magie me passer dessus comme un vent rampant !

Il suivit des mains le contour du corps de Siun à la jonction avec le miroir.

— Bas les pattes ! lui lança-t-elle.

Fragon leva les yeux vers nous.

— J'acquiescerai à tout ce que voudra mon frère. Je viendrai à la Princesse, s'il y a la moindre chance d'acquérir un tel pouvoir.

Il fixait le miroir, et le corps de Siun. Puis ses yeux cramoisis rencontrèrent les miens.

— Nous viendrons à vous, Princesse.

Son regard s'attarda sur moi, et quelque chose s'apparentant de près à de la concupiscence y apparut, mais pas une concupiscence charnelle. De la concupiscence pour le pouvoir. Un désir moins

sensuel, certes, mais pouvant mener à des expériences plus chaudes, plus torrides, plus dangereuses.

— Nous vous verrons tous au banquet, Fragon, lui dis-je.

Ajouter *j'ai hâte de vous y rencontrer* n'aurait été que mensonge.

— Nous vous y verrons, dit Frêne.

— Soyons bien clairs, Kurag, lui dis-je. Un mois pour chaque Gobelin que nous contribuerons à faire devenir Sidhe.

— D'accord, acquiesça-t-il.

— Et voici d'autres précisions à ce sujet, ajouta Doyle. Il existe d'autres rites permettant de révéler ses pouvoirs à un Sidhe. Et tous ne sont pas nécessairement sexuels.

— Comme un combat sanguinaire, tu veux dire ? dit Kurag.

— Ça, et les grandes chasses, les grandes conquêtes.

— Il n'y a plus de grandes chasses, les Ténèbres, et les conquêtes sont révolues. Nous ne possédons pas la magie pour mener l'une comme l'autre.

— Peut-être, Kurag, mais je veux que ces options nous soient ouvertes.

— Si ça ne leur coûte pas la vie, alors vous pourrez faire venir chez vous mes Gobelins comme vous l'entendrez. En vérité, Fragon n'est pas le seul qui préférerait ne pas avoir à coucher avec un Sidhe.

Il sourit alors de toutes ses dents, en une pâle imitation de son large sourire lubrique habituel.

— Aucun de vous n'a suffisamment de membres en supplément pour que nous les trouvions à notre goût.

— Oh, Kurag, espèce de vieux flatteur ! lui dis-je.

— Je voudrais qu'une chose soit bien claire entre nous, dit Frêne. En ce qui concerne mon frère et moi, ce sera le sexe en compagnie de la Princesse Meredith, sinon rien.

— Mon frère, nous n'avons pas à faire ça, intervint Fragon.

Frêne hocha la tête, ses cheveux blonds glissant sur ses épaules.

— Tel est mon souhait.

Il regarda son frère, et quelque chose passa entre eux, quelque message que je ne parvins pas à décrypter.

— Je m'allongerai à ses côtés, Fragon, et là où je vais, tu viens.

— Je n'aime pas ça.

— Ne l'apprécie pas, contente-toi d'obéir, lui rétorqua Frêne.

Fragon finit par acquiescer d'un léger hochement de tête.

— Nous vous verrons au banquet, Princesse, dit Frêne en nous souriant.

— D'accord, lui dis-je.

— Et moi ? hurla Siun, en geignant à moitié.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faut faire pour résoudre ce problème, dis-je avec un haussement d'épaules.

— Moi non plus, ajouta Kurag.

— Je sais comment faire, moi, dit Rhys en se redressant de toute sa taille de sa position agenouillée, pour toiser Siun.

Qui tenta de le flageller de ses pattes couvertes de piquants acérés. Il recula d'un bond hors de sa portée et éclata de rire. Un rire étrange, plaisant et déplaisant tout à la fois.

— Comment ? s'enquit Doyle.

— Je réclame le prix du sang sur Siun ici et maintenant.

— La tuer ne l'éliminera pas du miroir, dit Doyle.

— Oh que si ! dit Rhys en hochant la tête, sûr de lui.

Il toisa de toute sa taille la Gobeline, juste hors d'atteinte de son bras et de ses pattes animées de mouvements frénétiques.

— J'ai déjà vu ça être délibérément mis en action pour piéger l'ennemi. Une fois mort, le miroir s'est refermé avant de redevenir intact, et chaque partie a été récupérée de part et d'autre.

Siun se débattit, frappant contre le verre, ses pattes aux pointes acérées marquant de longues estafilades blanches le bois verni de la coiffeuse.

— Non !!! cria-t-elle.

— La dernière fois où nous nous sommes trouvés en présence l'un de l'autre, c'était moi qui étais piégé et impuissant. J'espère que tu apprécieras la situation tout autant que moi à l'époque.

Elle lui envoya des coups, l'épéron noir sur le côté de l'une de ses pattes frappant le bois si violemment qu'il y resta fiché, et Siun dut se débattre pour le dégager.

— Modère tes humeurs, Siun, lui dit Rhys.

— Va en enfer, Rhysss !

— Si elle maudit l'un d'entre nous, intervint Doyle, alors nous échangerons des malédictions avec les Gobelins. Les Sidhes ont beau être départis de leur pouvoir, il serait préférable pour toi, Kurag, de ne pas avoir à échanger de malédictions avec nous.

— Si elle vous maudit à nouveau, tu peux lui trancher sa tête ingrate, fut la réponse de Kurag.

Les hurlements de Siun semblèrent se déclencher sous le coup de sa fureur et de sa frustration plutôt que de la peur. Je ne crois pas qu'en cet instant précis elle redoutait la mort. Je ne pouvais l'en blâmer. Rares étaient les causes pouvant provoquer la mort chez les Feys immortels. Cela nécessitait une quantité considérable de magie pour invoquer le sang mortel, ou une arme spéciale. Et quant à ces deux options, autant dire que nous étions en rupture de stock.

Rhys se décala hors de portée des mouvements frénétiques que faisait Siun en se débattant, puis se tourna vers Kitto.

— Frost, passe ton braquemart à Kitto.

Frost regarda Doyle. Kitto n'osa même pas lever les yeux.

— Qu'as-tu l'intention de faire, Rhys ? s'enquit Doyle.

Rhys contourna le lit pour aller rejoindre Frost et Kitto. Il s'agenouilla pour se retrouver au niveau de l'œil du Gobelin, dont il caressa les cheveux jusqu'à ce qu'il tourne la tête vers lui.

— Je n'ai souffert sa compagnie que quelques heures, Kitto. Je ne peux imaginer ce que cela a dû représenter de se trouver sous sa coupe pendant des mois.

La voix de Kitto se fit entendre, rauque, mais claire :

— Pendant des années.

Rhys lui prit alors le visage entre les mains en appuyant son front contre le sien. Il lui parla à voix basse, et je ne parvins plus à comprendre que des bribes de ce qu'il disait ; seule l'intonation demeurerait indéniable : persuasive, sympathique, cajoleuse.

— Ne lui demande pas de faire ça, Rhys, intervint Frost.

L'œil de Rhys se tourna vers lui, retenant encore entre ses mains le visage de Kitto.

— La seule manière de se purger d'une peur est de s'y confronter, Frost. Nous y ferons face ensemble, lui et moi.

Kitto opina du chef, le visage toujours entre les mains de Rhys.

— Donne-lui ton épée courte, Frost, ou j'irai moi-même lui en chercher une.

Je perçus dans l'intonation de Rhys une certaine autorité, une certaine force, qui ne s'y était pas trouvée auparavant. Quoi qu'il en soit, Frost y réagit. Il assit Kitto au bord du lit et se remit debout, pour fouiller à l'intérieur de son manteau assorti à son costume et en ressortir une épée pas beaucoup plus longue qu'un grand poignard et qui entre ses mains semblait trop petite. Il la tendit à Kitto, la poignée en avant.

Celui-ci la considéra avant de la prendre d'une main hésitante. Les gardes lui avaient enseigné le maniement des armes. Il avait acquis une certaine dextérité en la matière, mais les tactiques des Gobelins étaient essentiellement basées sur la force physique et la masse corporelle. Ce qui n'était pas la bonne approche pour quelqu'un du gabarit de Kitto. Il apprenait à faire usage de son corps comme il le fallait, mais il n'en était pas moins hésitant lors de la pratique, comme s'il ne se faisait pas encore toute confiance.

Il enserra la poignée de l'épée, suffisamment grosse pour qu'il soit obligé de la tenir des deux mains, l'une au-dessus de l'autre, fixant la lame nue comme si elle pouvait se retourner contre lui et le mordre.

Rhys s'agenouilla, disparaissant momentanément à la vue, puis se remit debout muni d'une épée qu'il venait de sortir de sous le lit. Nous avions prévu des cachettes pour notre arsenal dans toute la maison, au cas où. Mais j'en déduisis qu'il ne se trouvait rien sous le sommier d'assez court pour les petites mains de Kitto.

Rhys revint sur ses pas en contournant le lit, guidant autant que poussant Kitto d'une main sur son épaule. Qui hésita alors à aller de l'avant, l'arme commençant à lui glisser des mains.

Siun se mit à crier :

— Kurag, mon Roi, tu ne peux pas les laisser faire ççça !

— M'appeler ton roi ne te sortira pas d'affaire maintenant, Siun.

— Aide-moi, Kurag, aide-moi ! Resseras-tu assis là pendant que les Ssidhes assassinent l'un de tes Gobelins ?!!! supplia-t-elle en tendant aussi loin que possible l'unique main blême qui se trouvait de son côté du miroir, en un geste implorant.

Kurag eut un soupir.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse t'offrir, chevalier blanc ?
Le *wergeld* en échange de sa vie ?

— Je n'en mourrai pas, Kurag ! dit Siun. Ils auront beau me découper en morcceaux, je n'en mourrai pas !!!

— J'ai bien peur qu'elle ait raison, prince pâle, tu ne peux pas vraiment la trucher.

Kitto s'était arrêté, refusant de s'approcher de Siun plus que l'angle du lit. Si Rhys ne le prenait pas dans ses bras pour le porter sur les derniers mètres, Kitto ne se rapprocherait pas de son propre chef.

Rhys le laissa donc là pour s'avancer vers le miroir, juste hors de portée des pattes de Siun, qui se débattait de plus belle. Son regard se posa sur la créature piégée, et une expression vague apparut sur son visage, comme une réminiscence.

— Laisse-moi me charger de la tuer, Kurag, dit-il.

— Donne-moi une idée de ce que je serais prêt à t'offrir, prince pâle, et je paierai le *wergeld* pour elle. Il y a sûrement quelque chose que tu souhaiterais en échange ?

Kurag s'était avancé juste derrière Siun. Il caressa son dos pileux, en un geste se voulant réconfortant.

— C'est sa vie que je désire plus que tout, Kurag, lui répondit résolument Rhys.

Une expression de plaisir comme d'inquiétude traversa le visage de Kurag, comme s'il n'était pas aussi sûr que ça que ce prix serait trop cher payer, après tout. Sa voix s'était faite prudente lorsqu'il reprit la parole :

— La vie de l'un des Gobelins mâles qui ont apprécié ta compagnie. Cela vaudrait-il celle de Siun ?

Il préservait autant que possible la neutralité de son visage et de sa voix, mais une certaine excitation nimbait ses yeux jaune orangé, révélant qu'il prenait grand plaisir à mettre Rhys mal à l'aise. Je doutais que Kurag ait pu assister au sex-show et aux abus qu'avait subis Rhys aux mains de ces hommes, mais pour le pouvoir, pour être témoin de la déchéance des puissants, oh oui, Kurag était toujours

partant !

L'expression de Rhys s'assombrit sous les premiers frémissements de la colère, qu'il parvint néanmoins à réprimer, pour tourner un visage pensif vers Kurag.

— Quel mâle en particulier offrirais-tu en échange de Siun ?

À présent, ce fut le tour de Kurag d'avoir l'air pensif.

— Te rappelles-tu leurs noms ? demanda-t-il, avec un petit sourire proche de celui, lubrique, qui lui était coutumier.

— La plupart voulaient que je sache qui allait m'abuser. Je me souviens de celui de Siun.

Kurag hocha la tête, et son visage se fit à nouveau grave, comme s'il venait de dire quelque chose qu'il n'aurait pas dû, et dont il devait se dédire au plus vite, si seulement il l'avait pu. Il devait y avoir un Gobelin parmi ceux qui avaient abusé de Rhys et que Kurag haïssait, ou percevait comme une menace. C'était la seule explication possible. Que le Roi des Gobelins admette que quelqu'un représente une menace potentielle signifiait que c'était sérieux, voire même dangereux. Les Gobelins ne s'entretuaient pas, une pratique plutôt considérée comme de la lâcheté. Un roi recourant à confier à d'autres le soin d'assassiner quelqu'un pouvait même être lui-même exécuté d'emblée. Mais si Rhys s'en chargeait pour lui à présent, sous couvert du *wergeld*, alors Kurag serait irréprochable. Cependant, que Kurag suggère un nom... pouvait être très mal perçu. De ce fait, il s'en garda bien et s'arrêta tout net dans son déballage. Il ne nommerait personne.

— Alors donne-moi un nom, chevalier blanc, donne-moi un nom.

Rhys secoua la tête.

— Si tu m'avais demandé de nommer le seul Gobelin que j'eusse souhaité tuer en priorité, cela aurait été Siun, dit-il en faisant un geste dans la direction de la créature coincée. La mort de personne d'autre ne me satisfera autant.

— Et si le Roi des Gobelins pouvait offrir autre chose qu'une mise à mort ? suggéra Doyle.

Kurag le regarda, mais Rhys n'avait d'yeux que pour Siun.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir, les Ténèbres ?

Doyle s'autorisa un léger sourire, avant de dire :

— Qu'as-tu à offrir ?

Rhys hocha la tête, et je sus ce qu'il allait dire avant même qu'il ne l'exprime.

— Non, Doyle, non ! J'exige cette mort. Je ne l'échangerai pour rien au monde !

Rhys le regarda, rencontrant son regard fixe et réprobateur.

— Je suis désolé, mais pas pour de la politique. Je n'échangerai pas cette mort juste pour de la politique, ajouta Rhys.

— Et si cela nous faisait obtenir certains avantages en faveur de

Meredith ?

Il fronça les sourcils, avant de secouer irrévocablement la tête.

— Non !

Puis son regard se dirigea vers moi, là où je me tenais, debout près du lit, quasiment tombée dans l'anonymat.

— Je suis désolé, Merry, mais j'obtiendrai cette mort, dit-il avant de se retourner vers Doyle. Fais-moi confiance, Doyle ! Siun morte nous facilitera davantage les choses que Siun en vie.

— Comme tu veux, dit Doyle mimant d'un geste qu'après tout, il s'en lavait les mains.

Rhys fit un signe à Kitto, qui se tenait toujours près du lit, comme pétrifié.

— Allez viens, Kitto, mettons-nous au boulot !

Kitto secoua la tête, encore et encore, pour dire finalement :

— Peux pas.

— Bien sûr que tu le peux, l'encouragea Rhys, tout en agitant la main à son intention. Allez viens !

Doyle me tendit la sienne.

— Viens, Meredith, allons te mettre à l'abri de la ligne de... tir.

Il hésita sur le dernier mot, comme s'il avait voulu dire autre chose. J'allais le rejoindre, en me faufilant prudemment entre Rhys et Kitto et la lame dégainée que ce dernier tenait entre ses poings crispés.

Rhys retira l'épée du fourreau qu'il tenait avant de le balancer dans la direction de Doyle, qui l'attrapa de sa main libre sans même tourner les yeux. Doyle était nerveux. Pour quelle raison ?

J'avais dû rater quelque chose. Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait être, mais si cela rendait Doyle nerveux, il s'agissait probablement d'un détail qu'il serait regrettable d'avoir laissé échapper. J'étais la Princesse ici, ce qui voulait dire que j'étais supposée être la souveraine. Mais comme cela semblait se produire si souvent, je perdais pied. Si Doyle ne m'avait pas prise par la main, jamais je n'aurais soupçonné sa nervosité. Ce qui signifiait que les Gobelins, eux, n'en savaient rien. Et il était vital que cela reste ainsi.

Rhys brandit la longue lame argentée au-dessus de sa tête, s'apprêtant à l'asséner d'un grand coup sur Siun, qui se mit à implorer :

— Mon Roi, mon Roi, aide-moi !!!

— Je t'avais offert son sexe et sa chair, Siun. Je ne t'avais pas dit d'aller le mutiler, lui dit Kurag en caressant une toute dernière fois son dos velu, avant de se reculer. Quand vous pouvez zigouiller des Sidhes, n'hésitez pas, mais n'allez pas les baiser en leur laissant la vie, parce qu'ils n'oublient jamais, et ne pardonnent pas davantage.

Puis en regardant Rhys, il ajouta :

— Elle est à toi.

Il n'en semblait pas très heureux, mais il n'en avait pas pour autant le cœur brisé. Je crois qu'il ne se souciait pas tant que ça de Siun. Il avait essayé de lui sauver la vie parce qu'elle faisait partie de son peuple, rien de plus.

Siun tenta de plaider sa cause avec Rhys, mais afin de lever l'un de ses bras vers lui, elle dut étirer son corps vers le haut, exposant ses seins blêmes, et une expression apparut sur le visage de Rhys, une expression que jamais, au grand jamais, je n'aurais voulu me voir destinée.

— Te rappelles-tu ce que tu m'as obligé à faire avec ces trucs-là ? demanda-t-il, d'une voix qui sembla embraser toute la pièce.

— Non, répondit-elle, et elle tendit ce bras, ouvrit cette bouche et supplia.

— Moi si ! dit Rhys.

Et la lame s'abattit en un éclair.

L'épée s'enfonça à l'arrière de son corps en produisant un bruit rappelant le craquement du plastique, et ce bruit seul me révéla que quelle que soit la structure osseuse de Siun, elle n'était pas d'origine sidhe. Mais son sang n'en était pas moins rouge. Rhys la taillada comme s'il s'en était pris à un arbre incapable de se défendre. L'une de ses pattes noires avec ses éperons aussi acérés qu'une dague lacéra son peignoir en égratignant la peau en dessous. La deuxième estafilade se matérialisa le long des côtes. Ce qui fit marquer à Rhys un temps d'arrêt, étreignant d'une main sa blessure.

Kitto surgit alors, brandissant sa lame argentée et immaculée qui s'abattit sur une des pattes avant qu'elle ne puisse lacérer Rhys, la sectionnant instantanément, et elle tomba en tournoyant à nos pieds, sur la moquette. Doyle m'entraîna encore plus à l'écart, et je ne protestai pas.

Frost avait entrepris de traverser la pièce, avec l'intention de se joindre au combat, je crois. Doyle l'arrêta dans son élan, utilisant en guise de barrière le fourreau que lui avait lancé Rhys. Il secoua la tête à deux reprises, et Frost resta debout à nos côtés, se tenant le poignet, comme s'il devait s'occuper les mains s'il ne pouvait pas se battre.

Kitto s'était mis à hurler, en une plainte aiguë, presque démente. Une sorte de cri de guerre, mais celui des damnés, des égarés, des blessés, s'élevant pour tourmenter leurs maîtres. Un cri qui me fit dresser les poils sur la nuque et me réfugier contre le corps de Doyle, qui m'étreignit contre lui, silencieux, les yeux rivés sur le combat.

Rhys s'éloignait à reculons du corps de Siun et vint s'appuyer contre le mur, semblant se concentrer sur ses blessures, oubliant l'hémoglobine qui dégoulinait de son épée. Le devant de son peignoir était imbibé de sang, celui de Siun comme du sien. Une éclaboussure

écarlate maculait le côté de son visage et ses cheveux blancs. Il ne semblait pas éreinté ; il avait simplement cessé le combat. Était-il grièvement blessé ?

Seul Kitto se battait encore contre la Gobeline, tailladant et lacérant, la taillant en pièces, méthodiquement. Elle tenta de se protéger la tête, la faisant rouler à l'abri sous son corps en une contorsion qu'aucune forme de vie humaine n'aurait pu accomplir. Néanmoins Kitto la lui fendit, et elle s'ouvrit largement, laissant se déverser une fontaine de sang et de matières plus épaisses. Et Siun vivait toujours.

Kitto était quasiment recouvert des pieds à la tête de sang et de fragments sanguinolents. Ses yeux bleus semblaient tellement bleus, qu'on avait l'impression de regarder une flaque bleutée enflammée scintillant au travers d'un masque sanglant.

Je tournai mon attention vers Rhys, qui était appuyé contre le mur. Il devait être blessé. J'allais m'avancer vers lui, lorsque Doyle me retint en arrière en désapprouvant de la tête.

— Nous devons alors venir en aide à Kitto, lui dis-je.

Doyle se contenta à nouveau de secouer négativement la tête, le visage sinistre.

— Et pourquoi pas ? lui demandai-je en lui agrippant le bras.

Je me retournai et observai Kitto qui se déchaînait contre les pattes semblables à des dagues qui flagellaient et se débattaient en tous sens alors même qu'il les tranchait. La Gobeline aurait encore pu le blesser grièvement.

Pour la première fois, je souhaitai que Doyle eût porté une chemise, j'aurais ainsi pu l'agripper par là pour le secouer un bon coup.

— Il risque d'être blessé !

Doyle m'étreignit contre son corps, et ce n'était pas aussi excitant que cela l'avait été plus tôt, avec Rhys. Plutôt irritant.

— Lâche-moi !

Il se pencha vers moi et murmura contre mon visage :

— C'est une mise à mort qui incombe à Kitto, Merry, laisse-le l'achever.

Je restai là, debout, serrée contre lui, sans rien y comprendre. Cette exécution n'appartenait pas à Kitto, mais à Rhys, que je voyais là debout, occupé à regarder passivement le combat. Je me souvins alors de quelque chose. Lorsque ma première Main de Pouvoir s'était manifestée de manière inattendue, Doyle m'avait fait achever la vieille sorcière que j'avais accidentellement transformée en un amas de chair vivante. La Main de Chair correspond précisément à cela : elle peut faire se retourner la chair sur l'envers – que ce soit une jambe, un bras, tout un corps. Il m'avait laissé le choix de l'achever, ou de

l'abandonner pour toujours comme quelque boule de viande, retournée du mauvais côté. Elle ne serait jamais morte, serait simplement restée comme ça, dans cet état. Même avec l'aide d'une épée capable de mettre à mort un immortel, le sang avait imprégné mes vêtements jusqu'à mes dessous. J'en avais été virtuellement recouverte. Lorsque tout fut terminé, Doyle m'avait informée qu'il était nécessaire après la manifestation de la première Main de Pouvoir de se couvrir de sang pendant le combat, afin qu'elle se manifeste à nouveau, comme lors d'une sorte de sacrifice sanglant. Je l'avais haï pour m'avoir obligée à faire ça. À présent, je le haïssais tout autant que Rhys, pour infliger la même contrainte à Kitto.

Kitto lança son cri de guerre jusqu'à ce que sa voix se brise, tailladant et tranchant le corps de Siun jusqu'à ce qu'épuisé, il ne puisse plus lever les bras au-delà du niveau de sa taille, et tombe à genoux sur la moquette imbibée de sang, haletant, cherchant à reprendre son souffle. Et c'était presque assez bruyant pour en noyer les cris vrombissant vers l'aigu que poussait Siun.

Rhys regarda Doyle, qui hocha la tête. Puis, d'une poussée, il s'écarta du mur pour tourner autour et à bonne distance de ce qui restait de la Gobeline. Il s'agenouilla dans le sang et étreignit Kitto contre lui. Je me demandai s'il prononçait ces mêmes paroles rituelles que Doyle m'avait énoncées cette nuit-là.

Rhys se remit ensuite debout et adressa un salut à Kitto de son épée ensanglantée, puis se retourna vers ce qui restait de Siun.

— Tu l'as sacrément amochée, dit Kurag, mais elle n'en mourra pas pour autant.

Rhys tenait son épée lâchement d'une main, l'autre tendue vers la majeure partie du corps tronçonné. Il toucha son dos velu d'un doigt, et ne dit qu'un seul mot, d'une voix claire et sonnante, semblable à la sonorité atténuée d'une cloche :

— *Crève !*

Et le corps cessa instantanément de bouger, et s'immobilisèrent les morceaux jonchant le sol qui s'agitaient encore. Comme si Rhys avait appuyé sur un bouton. Il avait dit *Crève !* Et c'est ce qu'elle avait fait !

Doyle produisit un son ressemblant à un sifflement sourd, et quant à moi, j'en oubliai de respirer pendant une seconde ou deux. Aucun Sidhe ne pouvait ainsi tuer uniquement par le toucher et un ordre donné. Notre magie ne fonctionnait simplement pas comme ça !

— Que le Consort nous bénisse, murmura Frost.

On entendit des jurons étouffés en provenance des Gobelins plus jeunes, mais la voix de Kurag, lorsqu'elle se fit entendre, portait la trace de son profond abattement.

— La dernière fois que je t'ai vu faire une chose pareille, c'était

avant la dernière grande guerre, prince blanc.

— Pourquoi penses-tu que les Gobelins l'aient presque gagnée ? demanda Rhys, planté là dans son peignoir éponge éclaboussé d'hémoglobine et de fragments macabres.

Son visage arborait une certaine expression, qui se reflétait dans sa posture et que je ne lui avais encore jamais vue. On aurait dit qu'il occupait davantage d'espace que ne pouvait seulement l'expliquer sa corpulence physique ; comme s'il était devenu trop grand pour la pièce, et que pendant quelque temps, il avait empli de sa présence chaque chose qui s'y trouvait. Comme si toute l'atmosphère avait cédé la place à sa magie.

Un moment s'écoula, et je parvins de nouveau à respirer, l'air me donnant la sensation d'être doux et frais, et bien meilleur qu'il ne l'avait été quelques instants plus tôt. Je pris appui contre le corps de Doyle, comme si mes genoux m'avaient lâchée. Une seconde à peine, j'avais été en colère contre lui pour avoir obligé Kitto à se battre seul ; à présent, je me pelotonnais contre sa poitrine. Je pense qu'en cet instant, je me serais collée à n'importe qui. J'avais besoin du contact d'autres chairs, d'autres mains.

Dès que la Gobeline fut morte, le cadavre tomba en se fragmentant de part et d'autre de la glace, et le miroir redevint intact. Rhys le déconnecta lorsque les Gobelins nous eurent accordé tout ce que nous demandions, puis se retourna, son peignoir plus rouge que blanc. Le sang avait taché la blancheur de sa chevelure et de sa peau, comme s'il avait été aspergé d'encre rouge. Ce sang dont la couleur donnait l'impression de scintiller commença alors à disparaître, comme si sa peau même l'absorbait, jusqu'à ce qu'il se redresse propre comme un sou neuf, et indemne, à l'exception de son peignoir toujours ensanglanté. Son œil bleu n'était que tourbillon de couleurs, donnant l'impression de regarder au cœur de quelque tornade azur.

Doyle lui adressa un salut avec le fourreau qu'il tenait à la main, et Frost tira sa longue épée. Tous deux se les portèrent au front, mais ce fut Doyle qui l'énonça :

— Je te salue, Crom Cruach^[2], qui tua Tigernmas^[3], le Seigneur de la Mort, pour son orgueil et ses crimes contre le peuple.

Rhys leva son épée sanglante, les saluant à son tour.

— C'est chouette d'être de retour.

Son visage grave taché de sang se fendit en son large sourire habituel.

— Le sang fait pousser l'herbe. Ah ! Ah ! Ah !

— J'ai toujours cru que c'était le sexe qui faisait pousser l'herbe, dit Galen sur le seuil de la porte.

Nous avons tous tourné les yeux dans sa direction. À part Kitto, qui semblait comme égaré suite au contrecoup de l'émergence

sanglante de ses pouvoirs.

Galen pénétra dans la pièce et vint s'appuyer contre le mur. Grand, nonchalant, du sommet de ses cheveux vert pâle courts et bouclés – avec sa tresse toute fine qui jouait sur son épaule – jusqu'à sa large carrure, sa taille svelte et ses hanches dans leur costume beige. La chemise blanche au col déboutonné faisait ressortir son teint légèrement verduret, contribuant à le faire davantage ressembler au dieu de la fertilité qu'il aurait probablement été, s'il était né quelques centaines d'années plus tôt. Ses longues jambes dans le pantalon large se terminaient à l'intérieur de mocassins marron portés sans chaussettes. Il était appuyé contre le mur, les bras croisés, un sourire illuminant son visage et ses yeux vert pré, comme s'il s'était agi de bijoux. Non pas par l'intermédiaire de la magie, mais par l'entremise d'une bonne volonté à l'état pur – Galen tout craché. Il avait l'air cool et aimable, comme quelque absinthe que vous saviez propre à éteindre toute soif que vous pourriez ressentir.

J'allais vers lui, en partie pour lui accorder un bisou de bienvenue, et parce que je ne pouvais que très rarement me retrouver en sa présence sans avoir envie de le toucher. Son contact s'apparentait pour moi à respirer ; je me comportais ainsi depuis si longtemps que je ne parvenais pas à me souvenir de comment arrêter – ou comment ne pas arrêter et laisser faire les choses. Le fait que nous étions amants depuis un mois, et que je venais tout juste de nous purger de nos espoirs d'avoir un enfant, avait été à la fois douloureux et un soulagement. J'aimais Galen, l'avais aimé depuis mes douze ou treize ans. Malheureusement, maintenant que j'avais atteint l'âge adulte, j'avais fini par réaliser ce que mon père avait tenté de me dire des années plus tôt. Galen était fort, courageux, jovial, mon ami et amoureux de moi, mais également le Sidhe le moins futé politiquement à ma connaissance. Galen en tant que roi ne serait qu'un désastre. J'avais perdu mon père des mains d'assassins à la fin de mon adolescence. Je ne crois pas que j'aurais pu continuer à vivre en perdant ainsi tous ceux qui m'étaient chers, et plus particulièrement Galen. En conséquence, je voulais en partie l'accueillir à jamais dans mon lit, en tant qu'amant, mari, mais pas comme roi. Mais mon roi serait de toute façon celui qui me ferait tomber enceinte. Pas de bébé, pas de mariage ; la méthode en application dans la royauté Sidhe.

J'enlaçai Galen, faisant glisser mes mains sous sa veste, là où était retenue la chaleur de son corps, pulsant contre mes bras, même au travers de sa chemise. Tandis qu'il m'étreignait fort contre lui, j'enfouis mon visage contre sa poitrine, pour un câlin, me soustrayant ainsi à son regard scrutateur, parce que de plus en plus souvent, depuis quelque temps déjà, je ne parvenais pas à empêcher mon

anxiété de se refléter dans mes yeux. Galen avait beau être nul en politique, il n'en cernait pas moins mes humeurs bien mieux que la plupart, et je n'avais pas l'intention de lui expliquer ces réalités particulières de la vie. Du moins pas encore.

Sa voix résonna contre mon oreille en grondant dans sa poitrine.

— Maeve est de retour de sa réunion avec la direction du studio. Elle fait une crise dans sa chambre.

— J'en déduis que la réunion s'est mal passée, dit Doyle.

— Le studio n'apprécie pas qu'elle soit en cloque. En public, ils en sont ravis, mais en coulisse, ça les barbe. Comment va-t-elle pouvoir tourner son prochain film, où elle a un rôle très sexy avec des scènes de nudité, alors qu'à cette période, elle sera enceinte de trois ou quatre mois ?

Je m'écartai de lui pour le dévisager.

— Tu plaisantes ! Avec tout ce fric qu'elle leur a fait gagner, ils ne peuvent pas repousser le tournage ?!!!

Galen haussa les épaules, m'enlaçant toujours.

— Je me contente de relater les faits, sans les expliquer.

Il fronça les sourcils, et toute expression heureuse s'évanouit de ses yeux.

— Selon moi, si son mari n'était pas mort... c'est-à-dire, ils semblent avoir insinué qu'elle pourrait tomber enceinte à un autre moment.

Je le regardai, les yeux exorbités.

— Un avortement ?!!!

— Ils ne l'ont jamais exprimé tout haut, mais l'idée flottait indéniablement dans l'air.

Il frissonna et resserra son étreinte, et je me retrouvai si proche de lui que son visage échappa à ma vue.

— Lorsque Maeve leur a rappelé que son mari venait de s'éteindre il y a de cela un mois à peine et que ce serait sa seule chance d'avoir son enfant, ils se sont excusés. Ils ont affirmé qu'ils n'avaient jamais eu l'intention d'insinuer chose pareille. Assis là, à baratiner.

Il m'embrassa sur le sommet de la tête.

— Comment peuvent-ils lui infliger ça ? Et moi qui pensais qu'elle était leur plus grande star.

Je le serrai plus fort dans mes bras, en m'appuyant contre son corps comme pour éradiquer cette intonation blessée de sa voix.

— Maeve a laissé tomber deux films pendant que son mari était en phase terminale. Je devine qu'ils étaient impatients de voir revenir leur vache à lait.

Il posa son menton contre mes cheveux.

— Je n'aurais pu imaginer faire à quiconque ce qu'ils lui ont fait subir aujourd'hui, pour quelque raison que ce soit. Ils n'étaient

qu'insinuations, regards entendus, en s'abstenant à tout moment de dire simplement ce qu'ils avaient en tête, tout en usant de mensonges délibérés.

De nouveau, il frissonna.

— Tout ça m'échappe.

Et voilà bien le problème ! Galen ne comprenait vraiment pas comment quelqu'un pouvait avoir un comportement aussi mesquin. Pour survivre dans la plupart des arènes du pouvoir, vous deviez tout d'abord piger que tout le monde baratine, que tout le monde triche, et que personne n'est votre ami. Paradoxalement, tout le monde ne baratine pas, tout le monde ne triche pas, et certaines personnes sont vos amis. Le problème étant qu'un visage souriant et une poignée de main ressemblent beaucoup à d'autres du même style, et lorsque vous êtes entouré par des menteurs accomplis, comment discerner la vérité du mensonge, l'ami de l'ennemi ? Il valait mieux traiter chacun avec professionnalisme, amabilité, grand sourire, salut du chef, et se montrer cordial, sans toutefois faire ami-ami. Parce qu'il n'y a aucun moyen de dire qui est de votre côté. Pas vraiment. Galen ne pouvait saisir ce concept. Et j'avais besoin de quelqu'un qui lui, le saisirait.

Je tournai légèrement la tête pour voir Doyle debout de l'autre côté de la pièce. Décontracté et sombre, me rappelant non pas une boisson propre à me désaltérer si j'en avais besoin, mais plutôt une arme qui protégerait tous ceux qui m'étaient chers.

Je restai là, immobile, enlacée entre les bras de Galen, mais je n'avais d'yeux que pour Doyle. Frost, quant à lui, gardait l'œil sur nous tous. Frost, dont j'étais récemment tombée amoureuse. Frost qui avait fini par piger qu'il devrait ressentir une pointe de jalousie à l'encontre de Galen, et qui avait toujours été jaloux de Doyle. Les Feys ne sont pas supposés se montrer jaloux comme les humains, mais en considérant brièvement les yeux gris de Frost, je commençai sérieusement à penser que les Sidhes s'étaient sans doute davantage humanisés qu'ils n'en avaient eux-mêmes conscience.

Chapitre 6

La déesse dorée d'Hollywood était recroquevillée en boule sur l'édredon de satin qui recouvrait son lit king-size de forme arrondie. Celui qu'elle avait partagé pendant plus de deux décennies avec feu Gordon Reed. J'avais suggéré qu'elle prenne une nouvelle chambre, jusqu'à ce qu'elle ait fait en partie son deuil. Elle m'avait lancé un regard si empli de mépris que je m'étais bien gardée de le mentionner de nouveau.

La veste de son tailleur-pantalon, de la couleur des solidages^[4], avait été abandonnée à même le sol. Ses bottes d'un cuir si souple qu'il en semblait presque encore vivant, semblaient avoir été balancées lorsqu'elle les avait ôtées. Elle était encore vêtue du pantalon fluide assorti à sa veste, ainsi que du haut de lingerie de couleur cuivrée qui avait été le seul haut qu'elle avait porté. Son bandeau, parfaitement coordonné au reste, fut le dernier accessoire de sa tenue à choir à côté du lit, ses cheveux retombant par-dessus le bord, libres et désordonnés, toujours de cette couleur du beurre fondu, ce qui signifiait que même en proie à cet état d'anxiété, elle n'en gaspillait pas moins de la magie pour alimenter son glamour. Le glamour qui lui avait permis pendant une centaine d'années de se faire passer pour humaine, suite à son bannissement de la Féerie. Pendant cinquante de ces années, elle avait incarné la déesse dorée d'Hollywood, sous l'identité de Maeve Reed. Pendant d'innombrables siècles auparavant, elle avait été vénérée en tant que la Déesse Conchenn.

De l'autre côté de la porte close de la chambre, son assistante personnelle était en larmes, se tordant les mains de désespoir, impuissante. Maeve l'avait fichue dehors. Nicca, avec ses longs cheveux châains et sa peau mate, était posté à côté de la porte. La couleur de ses yeux faisait aussi partie de cette palette tout en bruns. Parmi tous mes gardes, il était celui qui semblait le plus humain, lorsque échappaient à la vue les tracés en forme d'ailes qui ornaient son dos en un tatouage des plus gracieux du monde. Si ce n'avait été pour des raisons génétiques, Nicca aurait dû avoir de véritables ailes. Il s'était excusé pour s'être trouvé de ce côté-ci de la porte, mais Maeve s'était accrochée à lui de manière un peu trop déterminée. Elle

ne lui avait pas précisément fait des avances, mais elle aurait plus que probablement répondu par l'affirmative s'il lui en avait fait, à elle. Nicca pensait que discrétion est mère de sûreté. Et je n'aurais pu le critiquer sur ce point.

Maeve avait été une déesse de l'amour et du printemps. Elle était encore plus que capable de faire un numéro de charme. *Charme* dans son sens originel, signifiant envoûtement magique en puissance. Pour la première fois depuis des décennies, elle partageait son grand lit avec la solitude, alors qu'elle était un être de chaleur, incarnant le renouvellement de la vie après un hiver interminable. On peut résister à sa nature profonde, mais sous pression, cela devient plus difficile. Et Maeve était en proie à un stress considérable.

Ses sanglots étouffés semblaient emplir la chambre. Je m'avançai vers elle pieds nus, ayant juste noué serré mon peignoir rouge semi-transparent sans prendre le temps de me changer. Doyle et Rhys étaient restés dans la maison des invités où nous résidions pour se rhabiller et aider Kitto à faire un peu de ménage. Ce qui m'avait laissée en compagnie de Frost, debout, bien droit, près de la porte, et qui refusait de s'approcher du lit, à moins que je ne le lui ordonne. Les taquineries de Maeve ne le préoccupaient pas plus que ça. Frost avait été chaste pendant huit cents ans, à quelques années près. Une punition qu'il avait assumée en évitant de flirter, tout comme il avait évité tous les petits jeux de séduction. Fidèle à son surnom, Froid Mortel, et au nom qu'il portait : froid, glacé, réfrigérant^[5].

Galen se tenait également près de la porte, mais lui semblait à l'aise, souriant. Si Maeve lui avait fait des avances polies, il ne l'avait pas mentionné. Soit elle n'avait démarré l'offensive qu'à l'encontre de Nicca, lorsqu'ils s'étaient retrouvés seul à seule dans sa chambre, soit Galen n'avait pas jugé l'affaire si importante que ça pour m'en faire part. Et il avait eu tout à fait raison. À la réflexion, la panique de Nicca semblait quelque peu étrange.

J'étais arrivée à côté du lit avant même de penser à m'enquérir de la raison pour laquelle Nicca avait semblé si inquiet, ou de ce qu'elle avait bien pu lui faire.

— Maeve, l'appelai-je doucement.

Je répétais son prénom à deux reprises, sans obtenir la moindre réaction de sa part. Je lui touchai alors l'épaule, et les pleurs augmentèrent de plus belle, s'intensifiant d'un son discret en une sonorité qui lui agitait les épaules et le corps de tremblements convulsifs.

Je me penchai au-dessus d'elle, puis la pris dans mes bras, la joue posée contre sa chevelure soyeuse.

— Ça ira, Maeve, ça va aller.

Elle se tortilla contre moi, se tournant de telle sorte que je dus me

reculer pour pouvoir voir son visage. Elle avait en partie renoncé à son glamour, car ses yeux n'étaient plus de ce bleu évoquant ceux des humains et qu'on pouvait admirer sur le grand écran, mais de ce brillant tricolore qui les distinguait. Le large pourtour extérieur était d'un bleu riche profond, suivi de deux cercles fins entourant les pupilles : l'un de la couleur du cuivre fondu, et l'autre d'or liquide. Mais ce qui contribuait à leur originalité était que le doré et le cuivre traversaient le bleu de ses iris, tels des filaments électrométalliques. Comme embrassés par les éclairs, comme si la Déesse, dans Toute Sa Splendeur, avait décidé de lui accorder les yeux les plus magnifiques du monde.

Je me redressai près du lit, fixant les profondeurs de ces yeux-là, me perdant quelques instants dans leur merveille, son visage tourné vers moi sillonné de larmes et semblant presque désespéré. Avait-elle perdu le contrôle de son glamour ; n'avait-elle jamais eu l'intention de montrer ses véritables yeux ?

Elle m'attrapa alors par le poignet, et je pus sentir la pulsation à l'extrémité de chacun de ses doigts, semblant provenir de minuscules cœurs distincts battant contre ma peau. Et je compris brusquement pourquoi Nicca avait dû paniquer. Maeve se redressa sur les genoux, me retenant toujours fermement par le poignet, nos visages se retrouvant ainsi au même niveau, se rapprochant l'un de l'autre. Je restai plantée là debout, immobile, figée, non pas d'indécision, mais à cause du pouvoir. Le pouvoir de Maeve.

Qui prit son essor comme une chaude brise printanière en m'effleurant la peau. Je rejetai la tête en arrière, laissant ce souffle de vent repousser mes cheveux de mon visage. Puis je rouvris les yeux pour les poser fixement sur Maeve, et observer que son glamour finissait de s'estomper, comme si le scintillement doré de sa peau irradiait en s'élevant à l'intérieur de son corps. Sa chevelure qui s'était faite brusquement blond platine tourbillonnait dans les airs sous l'effet de cette chaleur que diffusait son pouvoir. Ces éclairs scintillants qui animaient ses yeux clignotaient, tel un orage de printemps ayant éclaté pour flinguer la paresse de l'hiver. J'avais la sensation que ma peau même se soulevait comme un vieux manteau devenu trop étroit. Je me sentais comme quelque animal ayant changé de forme pour une autre plus légère, pour une forme qui lui aurait permis de prendre son envol.

Ma peau luisait comme si j'avais avalé la lune. Les mèches rebelles de mes cheveux dansant autour de mon visage scintillaient, évoquant des grenats et des rubis qui auraient été filés pour en tisser la texture brillante et vivante. Je sentis que mes yeux se mettaient à luire, et sus qu'ils étincelaient comme si une main avait taillé une émeraude, un fragment de jade et coulé l'or qui les sertissait

ensemble, en les façonnant de son propre feu.

Son pouvoir me départit de l'intégralité de mon glamour, et même de ses derniers vestiges que je conservais de façon quasi permanente. La cicatrice juste en dessous de mon sein, sur mes côtes, s'épanouit à la vie, telle une sombre imperfection contre toute cette luminosité irradiante, indiquant l'emplacement où une autre Sidhe Unseelie avait tenté de me broyer le cœur à l'aide de sa magie, en me fracturant les côtes, me déchirant des muscles, mais pas celui qu'elle aurait tant voulu mettre en pièces. Je savais que si cette marque noire en forme de main était visible sur mes côtes, celles sur mon dos le seraient aussi. Indéniablement des cicatrices, mais pas du type interprétable pour un humain, ni même pour la majorité des Feys. Un autre duel qui avait sérieusement mal tourné, où un Unseelie avait essayé de m'imposer une métamorphose en plein milieu du combat. Ce qui n'aurait pas eu raison de moi. Il s'était simplement amusé à mes dépens. En faisant crânement la démonstration de sa supériorité dans le domaine de la magie, et de mes lacunes en la matière. Je lui avais plongé une lame en plein cœur, et il y était resté. Il était mort parce que les rituels entourant les duels étaient établis sur des rituels de sang : le sien comme le mien, le sang mortel affaiblissant les immortels. Cette bonne vieille astuce occulte fut tout ce qui me sauva la vie.

Je dissimulais mes cicatrices même au cours de la pratique magique, les imperfections n'étant pas très populaires chez les Sidhes. Me retrouver ainsi dénudée de cet ultime soupçon de dissimulation m'incita à tenter de m'écarter d'elle, en faisant ré-émerger un aspect de ma personnalité. J'avais fermé les yeux pour ne pas être confrontée à l'expression de révolte à laquelle je m'attendais.

— Maeve... fut tout ce que je parvins à dire.

Mais lorsque j'entrouvris à nouveau les paupières, je découvris que son visage s'était en fait rapproché du mien, jusqu'à le toucher presque. Je la fixai pendant quelques instants dans les yeux, si proches qu'ils semblèrent un moment en remplir le monde, un monde scintillant, fragmenté, tourbillonnant d'orage et de vent et de couleurs entremêlés. Elle s'humecta les lèvres, et ce mouvement imperceptible attira mon regard. Jamais encore je n'avais remarqué combien elles étaient pulpeuses, humides, roses. Sa bouche scintillait comme quelque succulent fruit à la chair rosée, et je savais qu'elle recélait un coulis chaud qui glisserait lentement à l'intérieur de ma bouche, le long de ma gorge. Je pouvais presque le goûter, presque le sentir.

Je sentais la saveur de son haleine sur ma bouche, si suave, comme l'herbe sortie nouvellement de terre. Nos lèvres s'effleurèrent, et l'atmosphère se retrouva soudain emplie d'un parfum floral.

Je me noyais dans des fleurs de pommier comme si j'étais tombée

dans quelque verger enchanté à l'éternel printemps, toujours renouvelé, toujours possible.

J'aperçus Maeve assise sous un arbre en pleine floraison, et derrière elle, je distinguais au loin une colline. Elle portait une robe à la couleur vert-or des nouvelles feuilles, avec un soupçon de lin blanc au niveau de l'encolure échancrée et de l'extrémité des manches, qui semblait scintiller au soleil telles des plumes à la blancheur éclatante. Sa chevelure se répandait jusqu'à ses genoux, à l'image d'une cascade blanche d'eau écumante. Sa peau était modelée par la lumière même de l'astre solaire ; dorée et irradiant d'une telle intensité que je ne pouvais garder mon regard posé sur elle. Et cependant, alors même que je sentais que mes yeux commençaient à me brûler, je n'arrivais pas à les détourner.

La neige se mit à tomber. La chaleur s'estompa, et les fleurs se détachèrent de l'arbre en une averse blanche et rose, tandis que des flocons ponctuaient la pelouse. Quel froid, il faisait si froid ! J'étais allongée sur le dos, fixant le visage de Frost. Il avait l'air inquiet, et ses yeux contenaient cette neige qui tombait et dont je ne pouvais détacher mon regard. À nouveau, j'eus la sensation qu'il se trouvait quelque lieu au-delà de ce voile neigeux dans ses yeux. Et que si je le fixais suffisamment longtemps, je pourrais le découvrir. Mais cette fois, je n'avais pas peur. Je savais que Frost me rappellerait à lui, me sauverait en quelque sorte. Je pouvais sentir la puissance de ses mains sur mes bras, la pression de son corps contre le mien, sans ressentir la moindre peur.

Puis je l'aperçus debout au pied d'une colline enneigée, sauf que cette colline était son manteau, un manteau de neige, qui bougeait au rythme de ses mouvements. Ses cheveux miroitaient comme la glace illuminée par le soleil, et sa peau avait l'éclat brillant de la neige sur laquelle dansent ses rayons. Une brillance qui vous aveuglerait aussi sûrement que si vous ne quittiez pas cet astre des yeux.

Le manteau de neige s'ouvrit alors, comme si Frost avait écarté les bras, et sous tout ce blanc immaculé apparut une obscurité apaisante. C'était une nuit d'hiver paisible, quand le monde attend en retenant son souffle. J'étais enfoncée jusqu'aux chevilles dans la neige au cœur de ces ténèbres réconfortantes, et curieusement, je ne sentais pas le froid. La pleine lune poursuivait sa course au-dessus de nos têtes, et la neige reposait blanche, étincelant bien plus subtilement que sous la clarté du jour. Une silhouette sembla se former à partir des ombres bleutées nimbant ce silence hivernal. Plus petite que moi, mais de peu, avec des bras et des jambes longilignes et maigres, plus longs qu'ils n'auraient dû l'être, s'ils avaient appartenu à un corps humain. Mais évidemment, il ne s'agissait pas d'un humain et ne l'avait jamais été.

Il était vêtu de haillons, de loques qui scintillaient sous le clair de lune à en faire crever de honte le diamant le plus éclatant. Sa peau était du bleu des ombres éparses sur la neige qu'éclairait l'astre lunaire. Son visage aurait pu appartenir à un enfant mignon. Ses cheveux se répandaient avec fluidité en cascade derrière lui, de la teinte du givre argenté. Il tendit vers moi une main aux doigts tellement effilés qu'on y remarquait des articulations supplémentaires, dont il m'effleura la joue, et ce contact tactile était plus chaud qu'il n'aurait dû l'être. Je fixai ces yeux gris, et lui souris.

Il se détourna alors de moi, et s'en fut en dansant pieds nus dans la neige, qui sur son passage, demeurerait immaculée et intacte, comme si son poids avait été insignifiant. Je compris en cet instant la raison pour laquelle nous nous trouvions ici enveloppés du silence de la nuit. Il incarnait le givre, indéniablement. La gelée blanche qui givrait le monde, mais seulement s'il se tenait tranquille. Une œuvre d'une telle délicatesse ne pourrait survivre à une forte brise.

Je le regardai s'éloigner en dansant dans la neige étincelante jusqu'à ce qu'il se fonde à une tache d'ombre lunaire bleutée, avant d'y disparaître.

Puis je repris mes esprits. Frost me tenait toujours, mais cette fois, il ne neigeait plus dans ses yeux, qui venaient de se revêtir de leur couleur habituelle, de ce gris d'un ciel d'hiver. J'entendis sa voix, tendue, en un murmure, comme s'il redoutait de parler :

— Tu es devenue si glacée ! J'ai eu peur que...

Il laissa en suspens ce qu'il avait failli dire, puis s'écarta de moi d'une poussée, brusquement, avant de traverser la pièce pour franchir la porte, en laissant derrière lui le battant entrouvert pivotant sur ses gonds.

Galen rampa sur le lit pour venir s'asseoir à mon côté. Il ne me toucha pas, cependant, ce qui était plutôt curieux.

— Est-ce que ça va ? me demanda-t-il, mais sans sourire.

Je dus prendre le temps de réfléchir à cette question, ce qui généralement signifiait que non, ça n'allait pas.

Quelque chose s'était produit, mais même si ma vie en dépendait, je n'étais pas sûre de ce dont il s'agissait. Il me fallut m'y reprendre à deux fois pour pouvoir aligner quelques mots, et même alors ma voix résonna rauque et toute bizarre.

— Qu'est-ce qui...

Je déglutis puis toussai, tentant de m'éclaircir la gorge.

— ... qui vient de se passer ?

Ce fut Maeve qui me répondit, de l'autre côté du lit.

— Nous n'en sommes pas tout à fait sûrs.

Je tournai les yeux dans sa direction. Elle était toujours la Déesse Conchenn aux yeux embrassés par les éclairs, à la longue chevelure

blond platine et à la peau dorée, mais elle ne scintillait plus. Elle était magnifique, mais son pouvoir l'avait quittée, du moins momentanément.

Elle eut l'air embarrassé, une expression peu commune chez les déesses.

— C'est de ma faute. Je voulais le réconfort du contact d'un autre Sidhe. J'ai essayé de séduire Nicca, sans succès.

Elle me toisait maintenant, le visage hautain, ce qui n'en laissait pas moins l'incertitude nimer son regard.

— Je ne suis pas habituée à voir décliner mes avances par quelqu'un pour qui je ressens une véritable attirance. Je pensais que vous partageriez avec moi l'un de vos hommes.

De nouveau, elle baissa les yeux, avant de les relever, et à présent, elle semblait plus déterminée qu'arrogante. J'ignorais si toutes les actrices en étaient capables, mais en ce qui concernait Maeve Reed, elle pouvait passer d'une émotion à une autre en un clin d'œil, et toutes semblaient authentiques. Je me demandai si elle avait toujours été aussi sujette à des sautes d'humeur, ou s'il s'agissait d'une déformation professionnelle.

— Je sais que c'était stupide et irréfléchi de ma part. Vous nous avez offert à Gordon et moi la chance d'avoir un enfant. Votre magie, et celle de Galen, y ont contribué, Merry. Je ne suis qu'une misérable ingrate, et je vous dois des excuses.

— Ça ira, lui dis-je, la voix toujours tendue.

J'avais en fait la gorge endolorie. Je levai vers Galen des yeux interrogateurs.

— Pourquoi ai-je mal à la gorge ?

Il me retourna mon regard, puis celui de Maeve. Ils partagèrent alors cet instant, leur expression disant, plus clairement qu'aucun mot n'aurait pu l'exprimer, que quelque chose s'était produit, quelque chose dont je ne gardais aucun souvenir et que cela avait mal tourné.

— Dis-moi tout, lui dis-je en levant une main pour lui toucher le bras.

Il sursauta comme si je l'avais mordu, en se mettant précipitamment hors d'atteinte.

— Ne me touche pas, Merry, pas pour le moment !

— Et pourquoi ? lui demandai-je.

— Jette un œil au couvre-lit, dit-il, près de ta tête.

Ce que je fis, pour remarquer une large zone mouillée sur le dessus-de-lit blanc cassé. J'en fronçais les sourcils d'étonnement, n'y comprenant rien, jusqu'à ce que j'eus touché la tache d'humidité pour y découvrir... des glaçons ! Je regardai Galen, interloquée.

— Pourquoi y a-t-il de la glace en train de fondre sur le lit ?

— Parce que tu l'as vomie.

Je le fixai en ressentant l'envie irrépressible de lui demander s'il se fichait de moi, mais un seul regard à son visage m'apprit qu'il était sérieux.

— Comment, pourquoi ?

— C'est bien de ça que nous ne sommes pas complètement sûrs, dit Maeve.

— Dites-moi alors de quoi vous êtes sûrs.

Elle contourna le lit pour se placer debout à l'opposé d'où je me trouvais, mais sans faire le moindre mouvement pour venir s'y asseoir, ni même se rapprocher.

— J'ai essayé de vous séduire, et cela a marché, bien mieux d'ailleurs que prévu. Il m'arrive d'oublier que vous êtes en partie humaine. J'ai utilisé le pouvoir dont j'aurais fait usage en présence d'un autre Sidhe, d'une autre divinité.

J'acquiesçai de la tête, et ce léger mouvement suffit à raviver mon mal de gorge.

— Je me souviens de ce moment, mais ensuite tout s'est transformé, en me présentant une nouvelle scène. Je vous ai vue assise sous un arbre, et mes yeux me faisaient mal rien que de vous regarder.

— Aucun mortel ne peut se trouver directement confronté au visage d'un dieu et y survivre, dit Galen.

— Quoi ?!!! m'exclamai-je.

Maeve s'appuya contre le lit.

— Je suis redevenue Conchenn pendant quelques instants. Je suis redevenue celle que j'avais été. Je pensais être parvenue à en avoir effacé presque tout souvenir. La perte de la Féerie est une blessure récente, Merry, comparée à la perte de mon statut divin.

Je commençai à avoir mal au crâne.

— Je ne vous suis plus.

— Laisse-moi faire, dit Galen, qui avait l'air sérieux, déterminé, si étranger à lui-même. Maeve a utilisé ses pouvoirs, ou ce qui en restait, en tant que la Déesse Conchenn, pour essayer de te séduire. Mais tu as riposté avec davantage de pouvoirs. Tu l'as ramenée à nouveau en relation avec sa divinité.

Je le regardai, les yeux écarquillés.

— Je croyais pourtant que lorsqu'on renonçait à être un dieu, on ne pouvait plus le redevenir.

— Et moi aussi, jusqu'à aujourd'hui, dit Maeve.

Je la considérai, les sourcils froncés.

— De plus, seule la Déesse peut faire de vous un dieu.

— Je crois que cela est toujours d'actualité, dit-elle. Mais il se pourrait que tout le monde puisse devenir un réceptacle pour Son Pouvoir.

— Pas vraiment tout le monde, intervint Galen. Si cela avait été

aussi simple, ça se serait produit des siècles plus tôt.

Il regardait Maeve comme si elle s'était montrée d'une franche grossièreté.

— Tu as raison. Tu as raison. Je ne déprécierai pas ce don. Je connais la caresse de la Déesse quand je la sens.

— De quelle Déesse parle-t-on ? demandai-je.

— Danu.

Elle énonça ce nom en un murmure qui sembla retentir en écho dans toute la chambre.

Je fermai les yeux en prenant une profonde inspiration, que j'exhalai, en comptant lentement avant d'en reprendre une autre. Puis je rouvris les paupières.

— J'ai comme l'impression d'entendre des drôles de trucs, dis-je. Je croyais que vous aviez dit *Danu*.

— En effet.

Je secouai la tête, sans plus me préoccuper davantage que ce mouvement me fasse de nouveau mal à la gorge.

— Danu est la Déesse dont le nom a inspiré celui des *Tuatha dé Dânnann*^[6], « les enfants de Dana ». Elle est la Déesse. Elle ne fut jamais personnifiée.

— Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait d'une personnification, dit Maeve. J'ai dit qu'elle m'a donné ma divinité, et c'est ce qu'elle a fait.

Je sourcillai en la regardant, le mal de crâne commençant à me marteler entre les yeux.

— Je ne comprends pas.

— Dans le premier traité que nous avons signé avec les Formorii^[7], les deux partis pratiquaient une étrange magie originelle. Nous avons renoncé à nos pouvoirs en nous affaiblissant dans le procédé, de crainte que nos deux races détruisent la contrée que nous partageons à présent. Danu, ou Dana, nous accorda de prendre ses distances vis-à-vis de nous afin que soit conçu le grand sortilège.

Les yeux de Maeve se mirent à scintiller, pas sous l'effet de la magie, mais des larmes.

— Je pense qu'aucun de nous ne comprit ce à quoi nous renoncions. À part peut-être Danu en Personne.

Sur ce, elle s'assit au bord du lit et laissa libre cours à sa tristesse explorée. Cette fois, je ne pensais pas qu'il s'agissait d'une mauvaise journée au boulot, ni des hormones de la grossesse. Selon moi, elle se trouvait assise dans les Pays du Sud, sur les rivages de la Mer Occidentale, à pleurer une Déesse qui n'avait jamais mis les pieds en Amérique.

Chapitre 7

Doyle s'apprêtait à débouler dans la chambre, revolver au poing, ne portant toujours rien d'autre qu'un string, son holster d'épaule ballottant contre son torse nu, son pouvoir le précédant comme une tempête. Rhys se ruait derrière lui, vêtu d'un pantalon blanc et la chemise déboutonnée, le revolver à la main, sans holster en vue. Son pouvoir pénétra dans la chambre par des chuchotements à peine audibles.

Tous deux pilèrent dans l'encadrement de la porte, cherchant des yeux quelque chose à flinguer, d'après mes déductions. Nicca rentra presque en collision avec Rhys lorsqu'il arriva en courant avec la ferme intention de franchir le seuil, semblant bien plus essoufflé que les deux autres ; évidemment, il avait dû faire l'aller-retour au pas de course de la maison réservée aux invités que nous occupions à la maison principale, par deux fois. Il s'appuya contre le chambranle, cherchant à reprendre haleine, pour leur préciser :

— Pas des assassins. De la magie... qui a mal tourné !

Doyle et Rhys se détendirent ostensiblement. Doyle rengaina son revolver dans son holster, qu'il dut stabiliser de l'autre main, les sangles n'étant pas bouclées comme elles auraient dû l'être. Rhys resta juste planté là, abaissant lentement son arme le long de sa cuisse. Leurs pouvoirs respectifs refluant comme l'océan du rivage, semblant être passés du niveau d'alerte 3 au 1.

Je restai simplement allongée sur le lit à les regarder parce que, après avoir fait une tentative pour me redresser, j'avais ressenti une vive douleur dans la poitrine qui m'avait donné la désagréable sensation d'avoir avalé quelque chose par la route du pain bénit. Quelque chose de très gros et de très solide, si bien que j'avais mal tout autour des côtes. Cela mis à part, je ne me sentais pas si mal en point que ça. J'aurais dû me sentir fatiguée si j'avais vraiment fait ce que m'avaient raconté Maeve et Galen. Après tout, ne devrait-on l'être après avoir créé un dieu ? Si c'était bien ce qui s'était passé. Étant donné que c'était impossible, j'attendais encore une théorie alternative à laquelle j'aurais pu accorder quelque crédit. Et si quelqu'un pouvait m'en proposer une, c'était bien Doyle. En tant que membre de la

royauté suprême de la Cour de la Féerie, il s'était révélé un homme au sens fort pratique.

Il s'approcha du lit. Je remarquai qu'il était mouillé des pieds à la taille, comme s'il avait barboté dans la piscine, mais aucune odeur de chlore ne m'effleurait les narines. Kitto me revint alors à l'esprit. Il avait aidé le petit Gobelin à faire le ménage. J'avais complètement oublié qu'il avait eu aujourd'hui même la révélation de sa Main de Pouvoir. Une future Reine ne devrait pas être sujette à de tels trous de mémoire, n'est-ce pas ? Peut-être ne pensais-je pas aussi clairement que je le croyais.

— Kitto, comment va-t-il ? m'enquis-je.

Doyle me répondit avec un sourire :

— Il va bien. Quelque peu confus, mais ça ira pour lui.

Puis le sourire s'estompa sur les bords, et il me demanda :

— Et toi, ça va ?

— Je n'en suis pas sûre, répondis-je, les sourcils froncés, d'une voix toujours un peu rauque, mais qui néanmoins semblait en voie d'amélioration, se rapprochant progressivement de celle qui m'appartenait vraiment.

— J'ai l'impression que ça va, mais je ne suis pas sûre de penser aussi clairement que je le croyais. Est-ce que cela semble avoir du sens ? poursuivis-je.

Il acquiesça puis se retourna vers Maeve et Galen.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Ils entreprirent tous deux de répondre simultanément, et il dut les interrompre d'un geste.

— Les dames d'abord.

Sur ce, il invita Maeve à s'éloigner du lit et ils se rendirent au fond de la chambre afin de discuter. La pièce était presque aussi spacieuse que mon ancien appart, il y avait donc beaucoup d'espace disponible pour un petit entretien confidentiel. Rhys m'adressa un sourire avant de les suivre pour ne rien manquer.

Ce qui me laissa en compagnie de Galen qui ne m'avait pas encore touchée. Et pourtant, comme j'avais terriblement besoin de ce réconfort !

— Pourquoi évites-tu de me toucher ?

Il me sourit, les mains sagement jointes sur les genoux.

— Tu peux me croire, c'est difficile d'y résister, mais tu as touché Maeve et l'énergie de cette super-déesse est descendue sur toi, puis Frost t'a attrapée pour que Maeve cesse de t'utiliser et cela s'est à nouveau produit, avec lui.

— Maeve, en train de m'utiliser ?!!!

— Nous avons cru qu'elle s'apprêtait à invoquer sur toi les pouvoirs de sa super-déesse-séductrice. Ce n'est que lorsque Frost a

usé de son pouvoir pour briser ce que nous pensions être son emprise sur toi que nous avons réalisé que quelque chose d'autre était également à l'œuvre.

Il tendit alors la main comme pour me toucher le bras, mais se ravisa en la reposant sur son genou.

— Je sais bien que tu as terriblement besoin d'être réconfortée, et le Consort sait comme je voudrais en ce moment même te serrer dans mes bras, mais j'ai bien peur que, si je te touche, cela se reproduise.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai pu contribuer à faire émerger chez quiconque la divinité, lui dis-je.

— Je sais, acquiesça-t-il, mais Maeve dit que ça lui est déjà arrivé. Elle est bien placée pour savoir quelle impression ça fait.

— Je suis mortelle, Galen. Je suis la première parmi tous les Sidhes à être née mortelle, indépendamment du nombre de sang-mêlé vivant parmi eux. Une main mortelle ne peut faire émerger de pouvoir immortel. Ce n'est pas logique.

Il haussa les épaules.

— Si tu as une meilleure explication pour ce qui vient juste de se produire, Merry, je serais heureux de l'entendre.

Ses yeux verts, de la couleur de l'herbe en été, se firent anxieux.

— J'ai pensé un instant, Merry...

Il secoua la tête en se mordillant la lèvre, puis parvint à terminer ce qu'il voulait dire :

— ... j'ai cru que nous t'avions perdue.

Il se pencha alors au-dessus de moi, comme pour un baiser, mais en prenant grand soin de ne pas m'effleurer.

— Je croyais t'avoir perdue.

Je m'apprêtai à lui caresser le visage, quand Doyle m'interpella de l'autre bout de la pièce.

— Pas encore, Princesse. Restons prudents jusqu'à ce que j'aie entendu la version des faits de la bouche de Galen.

Je baissai la main à contrecœur. Je n'aimais pas ça du tout, mais cela n'en valait pas le risque, du moins pas pour l'instant.

— Très bien.

Galen me sourit en se laissant glisser du lit.

— Ce n'est que temporaire, Merry, juste pour le moment.

Il traversa la chambre pour aller rejoindre le petit groupe. Il donnait l'impression de danser en marchant, de danser sur quelque musique que lui seul pouvait entendre. Parfois, lorsque je me trouvais entre ses bras, je l'entendais presque, moi aussi ; presque.

Nicca s'avança au pied du lit. Il avait repris son souffle, mais avait toujours l'air effrayé. Je savais qu'il était intellectuellement plus âgé que Galen de plusieurs siècles, mais il semblait plus jeune que les autres gardes. L'âge dénombré en années ne dit pas toujours tout. Il

avait l'air très jeune, et très inquiet, appuyé de son mètre quatre-vingts contre le bord du lit, sa chevelure retombant presque jusqu'à ses genoux en un rideau brun soyeux. Il l'avait dénouée, et le pantalon comme la veste de son costume d'un marron profond apparaissaient par intermittence au travers du châtain plus riche de ses cheveux, qui encadraient son tee-shirt vert mousse, me faisant encore plus que d'habitude prendre conscience de la beauté de son torse. Un tee-shirt en soie, cadeau de Maeve. Elle en avait offert à tous les hommes, de divers coloris assortis à leur teint, et m'avait proposé une virée shopping dans ses boutiques favorites suivant la théorie que, en tant que femme, je serais plus à même de choisir mes fringues alors que les hommes préféreraient que le choix soit fait pour eux. Elle n'était qu'à moitié dans le vrai. Bien que tous aient accepté ses présents, ils s'étaient ensuite empressés d'échanger les couleurs entre eux jusqu'à ce que tout le monde soit content.

Le tee-shirt vert mousse destiné à l'origine à Galen n'aurait fait qu'accentuer tout ce vert sur sa personne, et allait bien mieux à Nicca, en intensifiant les tonalités d'un brun chaud sur son corps revêtu de son costume taillé sur mesure. Il s'assit au bout du lit en faisant voltiger sa longue chevelure d'un mouvement de tête, sans même y penser, comme l'aurait fait une femme.

— Tu as meilleure mine que quelques minutes plus tôt.

Je décelai dans sa voix un soupçon de chevrottement.

— Et de quoi avais-je donc l'air ?

Il me regarda en clignant des paupières, puis se détourna, comme s'il savait que ses pensées se lisaient facilement sur son visage.

— Pâle, d'une effroyable pâleur.

Puis il tourna à nouveau les yeux vers moi, avec un visage se voulant impassible, mais qui était loin de l'être. J'y discernais trop de contraction autour des yeux, trop d'inquiétude dans leurs profondeurs parfaitement brunes. Il jeta un coup d'œil vers le fond de la pièce, où le petit groupe s'était divisé, chaque personne l'ayant composé s'avançant à présent dans notre direction.

Doyle posa les yeux sur moi, son visage d'une obscurité impénétrable. J'aurais pu faire une partie de poker avec Nicca ou Galen à tout moment, mais je ne m'y serais jamais risquée avec Doyle. S'il ne voulait pas que je parvienne à déchiffrer son visage, j'aurais pu essayer à l'infini.

— Meredith, Princesse, nous avons besoin de comprendre ce qu'il se passe, mais je ne parviens pas à cogiter à un moyen de garantir ta sécurité, tout en analysant ce problème.

J'essayai à nouveau de décrypter son visage sombre, sans succès.

— Qu'est-ce que ça signifie, précisément, Doyle ?

— Cela signifie que nous devons expérimenter, et j'ignore ce qui

en résultera.

— Expérimenter comment ? lui demandai-je.

— Maeve croit que tu as réveillé la véritable magie à l'intérieur d'elle. Sa divinité, en l'absence d'un terme mieux approprié. Elle fut à une époque une véritable déesse, et tu n'as fait que lui rendre ce qu'elle avait perdu. Mais Frost n'a jamais été une divinité, lui, et tu lui as apporté des pouvoirs qui par le passé n'avaient jamais circulé dans son corps.

Il réussit à avoir l'air sinistre sans même avoir à modifier son expression.

— Elle m'a exposé sa théorie. Elle a aussi mentionné le nom d'une déesse, mais Doyle, je ne suis pas Danu. Je ne suis pas une divinité. Comment cela pourrait-il être vrai ?

— Lorsque nous avons combattu L'Innommable et qu'il a déversé sur nous une quantité phénoménale de magie si puissante, je crois qu'il s'agissait de pouvoirs nécessitant un réceptacle ayant la forme tangible d'une déesse pour les contenir. Maeve était déjà en sécurité quand le combat a pris fin. Tu étais la seule femme Sidhe à proximité, Meredith. La plus proche que le pouvoir a pu trouver pour ce dont il avait besoin.

Je le regardai en clignant des paupières. J'en avais marre d'être allongée sur ce lit. Si j'étais obligée de me farcir des théories ésotériques alambiquées, le moins que je puisse faire était de ne pas rester grabataire. Je tentai donc de me redresser, grimaçai mais n'en persistai pas moins. Nicca s'apprêtait à venir à mon secours lorsque Doyle le fit reculer d'un geste, puis sembla y réfléchir à deux fois avant de l'inviter à s'avancer à nouveau pour me prêter main-forte.

Nicca me toucha le bras, m'aida à m'installer, et son contact était simplement chaud. On n'y détectait aucune vibration magique, seulement la sensation de la peau contre la peau. Il fit bouffer les oreillers dans mon dos, pour que je puisse m'y adosser. Lorsque rien ne sembla se produire à la suite de ce contact tactile initial, il me toucha de nouveau sans un geste de trop, jusqu'à ce que je sois confortablement installée, ou tout aussi confortablement qu'il me serait accordé de l'être.

— Si le contact de Nicca avait provoqué une nouvelle concentration de pouvoir, j'ignore ce que nous aurions fait. Mais si Nicca peut te toucher sans problème, alors je pense que nous devrions poursuivre en vérifiant que le reste d'entre nous ne court aucun risque.

Il se décala, et Maeve s'avança d'un pas à son côté.

— Touchez-la, lui dit-il.

Maeve lui lança un regard disant clairement qu'il n'était pas dans ses habitudes de recevoir des ordres. Puis elle respira profondément et

dut ramper sur le bord du lit pour m'atteindre. Et elle n'était pas précisément petite, ce qui révélait comme ce plumard était disproportionné.

Elle hésita un instant tout en me dévisageant.

— Allez-y, lui dis-je.

Ce qu'elle fit. La paume de sa main était chaude et sèche et douce, mais rien de plus. Elle ne contenait pas la moindre attraction magique. Nous avons toutes deux regardé Doyle.

— Rien ne se passe, dit-elle, la main toujours posée sur mon épaule.

— Essayez en y mettant un soupçon de pouvoir, suggéra Doyle.

— Penses-tu que cela ne posera aucun danger ? s'enquit Rhys.

— Nous devons en avoir confirmation, dit Doyle.

— Elle en a vu des vertes et des pas mûres aujourd'hui. Puisque nous sommes tous à même de la toucher, je pense qu'il faut attendre avant de faire des essais en y intégrant une certaine dose de pouvoir.

Doyle se tourna de telle sorte qu'ils se retrouvèrent face à face à côté du lit.

— C'est ta nuit en compagnie de la Princesse, Rhys. Crois-tu vraiment que tu pourras rester avec elle sans que cela ne devienne une affaire de pouvoir ?

Rhys le fusilla du regard, son poing désarmé crispé. Il demeura silencieux pendant presque une minute, avant de répondre finalement, à contrecœur :

— Non.

— Aucun d'entre nous ne peut se trouver en sa compagnie sans que cela ne le devienne, Rhys. Nous devons savoir dès maintenant, pendant que nous sommes assez nombreux pour intervenir si nécessaire, si notre énergie magique déclenchera à nouveau ce phénomène. Quel qu'il soit.

— Je vous ai dit de quoi il s'agissait, Doyle, dit Maeve. Pourquoi aucun de vous ne veut-il me croire ?

— Je ne mets pas votre parole en doute, Maeve, mais la divinité était toujours offerte comme un don, quelque chose de mérité en quelque sorte. Cela n'avait rien d'accidentel. Or, Meredith ne vous l'a pas délibérément apportée, idem pour Frost.

Il me regarda, un sourcil arqué.

— N'est-ce pas, Meredith ?

— Cela ne me serait même jamais passé par la tête d'essayer, répondis-je.

Il se tourna à nouveau vers Maeve, comme si ma réponse lui avait donné toute satisfaction.

— Nous devons comprendre ce qui a déclenché ça, parce que nous ne pouvons nous permettre de perdre Meredith, même si cette

perte peut faire du reste d'entre nous des dieux suprêmes.

— Eh bien, vous prenez le problème par le mauvais bout, dit Maeve.

Doyle la fixa alors, et j'avais pu voir bon nombre de nobles à la Cour se ratatiner sous ce regard-là. Maeve, quant à elle, ne broncha pas d'un cil. Elle m'entoura les épaules d'un bras en se pelotonnant tout contre moi, un sourire s'ébauchant sur ses lèvres.

— Le pouvoir de Danu ne fut invoqué que lorsque nous nous sommes embrassées.

— De grâce, pouvez-vous arrêter de mentionner ce nom ? lui dis-je.

Je ne pouvais simplement plus supporter d'entendre que la magie de la Déesse était à l'œuvre à l'intérieur de moi, même en quantité négligeable. Je savais en théorie que nous l'incarnions tous, ou plutôt des images de Sa Divine Perfection. Cependant, la théorie est une chose ; posséder en fait ce type de pouvoir et être en mesure d'en faire usage en est une autre.

— Pourquoi ? demanda Maeve, et elle avait l'air sincèrement perplexe.

Galen leva le doigt.

— Oooh, je connais la réponse à celle-là !

Maeva tourna ses yeux empreints de perplexité dans sa direction.

— Merry a eu une trouille monstre que la Déesse ait grimpé à l'intérieur d'elle.

— Ce n'est pas ça, dis-je.

— Ou que le pouvoir de la Déesse se retrouve en toi, dit-il, et la taquinerie s'estompa de sa voix.

— Ou peut-être suis-je davantage respectueuse et intimidée que morte de trouille, proposai-je.

— Vous devriez en être honorée, dit Maeve en me donnant l'accolade.

— Et je le suis, rétorquai-je, sauf que cet honneur spécifique m'a presque coûté la vie.

Le visage de Maeve sembla soudainement empreint de gravité.

— Et cela aurait été de votre faute.

— Ah bon !

— Je vous ai influencée avec ma magie, Merry. J'ai tenté de vous séduire car tous vos hommes ne faisaient que décliner mes avances en votre faveur.

Elle me déposa un baiser au sommet du crâne, avant de poursuivre :

— J'ai pensé, *si tu ne peux les avoir, joins-toi à eux.*

Elle m'étreignit si fort que je ne pus plus voir son visage, ajoutant d'une voix passionnée :

— J'ai faim de chair sidhe, Merry. Je veux qu'un scintillement tel que le mien projette des ombres sur les murs dans l'obscurité.

— Est-ce qu'un baiser ferait l'affaire ? lui proposai-je, la voix assourdie contre son épaule.

Elle se pencha en arrière, me révélant son sourire.

— S'il est accompagné de magie, absolument !

— J'en déduis que s'il n'est pas accompagné de magie, nous ne saurons pas si l'énergie de la Déesse se manifesterà à nouveau.

Elle sourit en arquant un sourcil à la ligne parfaitement courbe.

— Je suppose que non.

— Était-ce ce type de baiser qui a également agi sur Frost ? s'enquit Doyle.

— Oui.

Maeve et Galen venaient de répondre à l'unisson.

— Frost l'a libérée du pouvoir de Maeve, et puis on aurait dit qu'il n'arrivait pas à se tirer d'affaire lui-même.

Galen parcourut la pièce du regard, semblant y visualiser ce qu'il s'était passé.

— Cette expression est apparue sur son visage avant qu'il ne se penche pour l'embrasser.

Il cligna des paupières et tourna les yeux vers Doyle.

— Il avait l'air envoûté.

— Où est-il à présent ? s'enquit Doyle.

Personne ne put le renseigner.

— Que la malédiction de la Reine l'emporte ! dit Doyle. Nicca, Galen, trouvez-le ! Ramenez-le ici !

Nicca se tourna vers la porte, prêt à partir, mais Galen hésita.

— Et si Merry a besoin de nous ?

— Allez-y, tout de suite ! dit Doyle, d'un ton ne souffrant aucune réplique.

Galen me lança un dernier regard, avant de s'en aller rejoindre Nicca à la porte, qu'ils franchirent au pas de course.

— Il ne voulait simplement pas rater le spectacle, dit Rhys.

— Quel spectacle ? demandai-je.

Il me sourit de toutes ses dents.

— Deux des plus belles femmes que je connaisse unies dans une étreinte passionnée. Il y en a qui donneraient cher pour pouvoir y assister.

Je secouai la tête, dubitative. Assise à côté de Maeve Reed, la beauté Seelie incarnée, je ne me sentais pas particulièrement à la hauteur. Quelque chose avait dû transparaître sur mon visage, parce que Maeve me releva le menton de la main pour me regarder droit dans les yeux.

— Vous êtes belle, Merry, et ayant été jadis une déesse de la

beauté, je suis bien placée pour le savoir.

— Mon apparence est trop humaine, lui dis-je d'une voix atténuée.

— Pourquoi pensez-vous que nos hommes aient enlevé des femmes humaines depuis des siècles ? Parce qu'elles sont laides ?

Elle hocha la tête, avec un petit air de réprimande.

— Merry, voyons, ayez conscience de votre valeur.

Sa peau s'illumina alors par intermittence d'une lueur mordorée, donnant l'impression qu'une bougie était allumée au plus profond de son être et que sa clarté diffuse se propageait dans tout son corps, jusqu'à venir scintiller sous sa peau comme un soleil en pleine expansion. Puis ce pouvoir me fit tressaillir, m'emballant le poulx, assombrissant au travers de ma peau ma propre luminosité blafarde, si bien que je m'élevai telle la lune, à la rencontre de son soleil.

Ses cheveux s'animèrent sous le souffle chaud de cette brise. Ses yeux s'emplirent de lumière, et à nouveau, cela me donnait l'impression de fixer le cœur d'un orage de printemps, zébré d'éclairs, déchirant le ciel en lambeaux, mais au lieu de gouttes de pluie, c'était son pouvoir qui tombait sur moi. J'orientai mon visage vers le haut, vers cette puissance, comme si j'allais vraiment me retrouver sous une averse.

Ses mains se posèrent sur ma peau nue, comme si le maillot de bain avait disparu. Elle m'enlaça, et je me rendis volontiers, mes mains glissant sur la chaleur de ses bras nus. Cela semblait incongru qu'elle soit autant vêtue. Il était nécessaire que nous ayons accès à davantage de surface de peau. Je réalisai que je ressentais la même boulimie épidermique que Maeve, son appétence que de la chair sidhe vienne recouvrir la sienne. Je ne me souvenais que trop bien de cette faim irrépressible, une faim que je n'avais moi-même rassasiée que quatre mois plus tôt. Si longtemps, si seule. Je ne pouvais distinguer mes sentiments des siens, et je savais que cela faisait partie de sa magie : projeter ses désirs pour que je me les approprie.

Je tendis la main vers les boutons de son haut de lingerie, trop petits, trop difficiles à déboutonner. J'empoignai le tissu et tirai d'un coup sec, les projetant dans les airs. On perçut de faibles bruits quand ils se cognèrent contre les murs, le lit et les hommes à proximité.

Maeve haletait, les yeux écarquillés, noyée par son désir d'être touchée, si proche d'une nécessité. Les gros tétons ronds de ses seins pointus semblaient briller, comme sculptés dans quelque énorme joyau rougeoyant. Je fis courir mes mains à la blancheur étincelante sur son ventre nu et la luminosité dorée de sa peau pulsa puis s'atténua, se faisant plus intense sous mes caresses, s'estompant légèrement tandis que mes mains se déplaçaient autour de la chaleur de sa taille, puis glissaient vers le haut pour venir prendre en coupe sa

poitrine. Si un homme m'avait touchée à cet endroit, mes seins lui auraient lourdement recouvert les mains, mais ceux de Maeve étaient petits et fermes, toujours intouchés.

Le scintillement de sa magie pulsait sous mes paumes, encore et encore plus brillante, comme si elle s'était embrasée juste sous ses seins.

— Par pitié ! gémit-elle.

Je pris conscience que j'avais poussé au-delà des limites de sa faim, ne la ressentant plus comme la mienne. J'étais immergée dans le pouvoir mais, à cet instant précis, j'étais lucide. Si j'allais plus loin, ce serait par choix.

Je levai le regard vers elle, la tête rejetée en arrière, les yeux à demi clos. Son désir chevauchait toujours les airs, comme quelque effluve musqué, mais je pouvais à présent le respirer sans m'y noyer. Je fixai sous mes mains le scintillement doré qu'irradiait son pouvoir, en me demandant ce que je ressentirais si autant de magie effleurait mes seins. Je pouvais au moins lui accorder ça.

— Embrassez-moi, Maeve, lui dis-je.

Elle rouvrit les yeux, le temps de les tourner vers moi, ne parvenant pas à focaliser son regard ; ressentant déjà en partie l'ivresse des sens provoquée par le contact de la magie et de la peau.

— Embrassez-moi, réitérai-je.

Elle pencha la tête, et j'attendis, attendis jusqu'à ce que nos bouches se rejoignent, puis mes mains glissèrent en une caresse sur le renflement de ses seins. Elle pressa sa bouche plus fort contre la mienne, et le baiser se fit profond, urgent, puis mes mains poursuivirent leur cheminement caressant sur ses tétons rigidifiés, et ce fut comme si le monde venait d'exploser. Cette déflagration nous fit basculer en arrière sur le lit, si bien qu'elle s'effondra sur moi, mes mains se retrouvant emprisonnées sur ses seins, comme si je les avais posées sur un fil électrique dénudé que je ne parvenais plus à lâcher.

Une partie de moi ne voulait pas être libre. Une partie de moi voulait sombrer dans le scintillement doré de son être, et s'y perdre. Elle s'éleva au-dessus de moi, frémissante, gémissant, animée de soubresauts contre mes mains là où elles semblaient soudées à sa chair. Puis elle moula ses hanches aux miennes, et si j'avais été de sexe masculin, elle m'aurait fait jongler. Mais ne l'étant pas, une certaine proportion de ma magie empêcha son orgasme fulgurant de se faire contagieux. Le pouvoir pulsait d'onde en onde au travers de mon corps, tandis que Maeve tanguait au-dessus de moi. Mais cet apogée du plaisir lui appartenait, en propre. Il semblait y avoir une justice en quelque sorte. Elle l'avait attendu si longtemps.

Puis elle rouvrit les yeux en plein milieu, et elle dut voir mon visage, comprendre que je lui donnais, mais sans rien recevoir, et elle

n'apprécia pas. Elle appuya alors sa main sur mon ventre, et le scintillement blanc de mon corps s'intensifia à ce contact. Me donnant la sensation d'avoir été effleurée par la chaleur du printemps, par quelque chose de pesant et de riche qui frissonnait et palpitait contre ma peau. J'eus un instant pour me demander si c'était ce qu'elle avait ressenti quand je lui avais pris les seins, lorsqu'elle laissa glisser sa main sur le bas de mon maillot de bain et ses doigts entre mes jambes. Au moment où ce pouvoir palpitant et pulsant circula par frissons le long de ma chair, l'orgasme éclata hors de mon corps en vagues successives, comme si sa caresse avait été une pierre jetée dans un lac profond, et que chaque onde concentrique correspondait à une autre onde de plaisir ; et lorsque la pierre sombra au fond, le plaisir l'y suivit. C'était comme être caressée et extraite d'une gangue simultanément par l'intermédiaire du sexe.

Je repris mes esprits toujours allongée sur le lit, Maeve effondrée sur moi. Je ne pouvais distinguer sa respiration entrecoupée, car mon poulx me résonnait aux tympans, mais je sentais sa poitrine se soulever et s'affaisser tandis qu'elle cherchait péniblement à reprendre son souffle, alors que nous nous efforcions toutes deux de respirer malgré les battements de cœur désordonnés qui nous martelaient la gorge.

Lorsque je recouvris l'usage de l'ouïe, ce qui me parvint en premier fut sa respiration frénétique accompagnée d'un rire convulsif. Puis la voix de Rhys.

— Je ne sais pas si je dois applaudir ou me mettre à pleurer.

— Tu peux pleurer pour nous, dit Galen, parce qu'on a raté tout le spectacle.

Je tournai la tête, ce qui sembla me coûter beaucoup plus d'efforts qu'il n'en aurait fallu normalement. Je finis par considérer la pièce, le regard fixe, au travers de la nébuleuse chevelure blond platine de Maeve. Je déglutis et essayai de parler, ce qui semblait encore bien au-delà de mes capacités.

Galen, Nicca et Frost venaient juste de s'attrouper dans l'encadrement de la porte. Rhys et Doyle étaient à proximité du lit, mais pas assez près pour risquer d'être touchés accidentellement.

Maeve retrouva l'usage de la parole avant moi.

— J'avais oublié, oublié ! Que la Déesse me bénisse, j'avais oublié ce que cela pouvait être avec un autre Sidhe !

Elle se laissa rouler de mon corps lentement, maladroitement, comme si le sien ne fonctionnait pas comme il fallait. Puis elle se tourna vers moi, ébauchant un sourire en s'efforçant de retrouver le contrôle de son regard.

— Vous avez été extraordinaire !

Je parvins à murmurer :

— Rappelez-moi d'être un peu plus spécifique la prochaine fois que je demande un baiser.

Ce qui la fit rigoler, puis tousser.

— J'ai la gorge sèche.

Comme c'était drôle, la mienne l'était aussi !

— Nicca, va chercher un verre d'eau pour ces dames, ordonna Doyle.

En sortant de la pièce, Nicca fit un écart après avoir passé la porte, comme pour éviter quelque obstacle se tenant sur la gauche. Ce fut Galen qui nous fournit quelques explications :

— Il y a un arbre dans le hall d'entrée. Je pense que c'est un pommier. Il a poussé en faisant éclater le sol dallé juste à l'intérieur de la zone de la piscine, et lorsque nous sommes arrivés à l'étage, il avait aussi fait un trou là-haut dans le plancher.

Rhys alla jeter un coup d'œil à l'arbre qui trônait dans l'entrée.

— Il est en pleine floraison.

Le parfum des fleurs de pommier se répandait en effet par la porte ouverte.

Doyle nous fixait, moi en particulier.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va mieux. Je n'ai plus mal à la gorge.

Il me tendit une main, que je saisis, pour m'aider à me lever du lit. Mes genoux se refusaient à me porter, et seul son bras m'enlaçant par la taille m'empêcha de tomber. Il me souleva, me berçant contre son torse nu. J'étais bien trop épuisée pour pouvoir faire autre chose que rester là, à l'horizontal. Je ressentis l'envie irrésistible de tripoter l'anneau d'argent qu'il portait au téton, mais cela me sembla bien trop d'efforts, à la réflexion. Je me sentis brusquement éreintée. D'une bonne fatigue, certes, mais vraiment épuisée.

Il me porta ainsi dans le hall d'entrée, passant à côté de la masse de fleurs roses et blanches du pommier qui l'avait quasiment envahi. Je me noyais dans ces effluves floraux, et le temps d'un instant, le pouvoir s'embrasa en me traversant le corps, avec une vibration si puissante qu'elle en fit trébucher Doyle.

— Fais attention, Princesse, je ne voudrais pas te laisser choir.

— Désolée, marmonnai-je, pas fait exprès.

Je remarquai l'irrégularité de l'escalier, et aperçus le tronc gris de l'arbre avant que nous soyons parvenus aux portes vitrées coulissantes. Mais la dernière chose dont je me souvins fut un éclair d'eau bleutée moirée de rayons ensoleillés en provenance de la piscine. Puis je me pelotonnai contre la poitrine de Doyle en fermant les yeux, et abandonnai toutes vellétés au combat. Le sommeil me ravit, telle une déferlante, aussi total et profond qu'aucun dont j'aurais pu avoir le souvenir. Les dieux passent-ils des nuits aussi paisibles ?

Cela reste à voir.

Chapitre 8

Je rêvais que j'étais debout au sommet d'une colline, contemplant une vaste plaine s'étendant à perte de vue. Une femme se trouvait à côté de moi, mais je ne pouvais discerner son visage. Elle portait une houppelande grise ; ou peut-être était-elle noire, ou verte. Plus je m'efforçais de la voir, plus la pénombre qui l'enveloppait s'épaississait, jusqu'à ce que je comprenne que je n'étais pas censée voir son visage dissimulé dans l'ombre de la capuche. Je n'aurais su dire son âge, bien qu'elle ne soit pas toute jeune à mon avis. Elle donnait la sensation d'une personne en ayant beaucoup trop vu, et que tout n'avait pas été rose. J'étais au moins sûre d'une chose : elle m'était inconnue.

Elle tenait un bâton à la main, si vieux qu'il en était devenu noirci et poli à l'usage. Elle indiqua la plaine d'un large geste. Doyle avançait à grandes enjambées dans l'herbe, avec des chiens de meute bondissant en tous sens autour de lui, de gigantesques chiens noirs aux yeux enflammés. Les Rochets de Gabriel, les Chiens de l'Enfer, tourbillonnaient comme ombres et fumée. Ils se rassemblèrent tout autour de lui, si bien qu'il put frotter ici une oreille, caresser là une tête, tapoter une poitrine plus volumineuse que la mienne. Il souriait et semblait à son aise. Puis le temps d'un souffle, ils avaient disparu. Galen était là, et là où se posaient ses pas, s'élevaient d'un coup des arbres, s'étendaient des forêts entières, où des enfants apparaissaient dans les sous-bois, courant après lui, l'agrippant par le bras. Il leur caressait la tête, le menton, jouait au chat avec eux parmi les arbres et les fleurs. L'un des petits garçons passa la main sur un tronc, et la retira, la paume scintillant d'or. Nicca surgit alors entre les arbres, venant à la rencontre de Galen et des enfants, et là où ses pieds se posaient, du sol jaillissaient des fleurs. Ils se mirent à jouer tous ensemble. Du plus profond de la plaine, loin de cette scène joyeuse, apparut Rhys. À la tête d'une gigantesque armée, et je savais que les guerriers à sa suite étaient déjà morts. Mais lorsqu'il me regarda, il avait ses deux yeux intacts ; toute cicatrice avait disparu. J'avais connaissance, sans savoir comment, qu'il ne s'agissait pas de glamour, et qu'il était guéri. Il avait une massue à la main, une massue irradiant sa propre luminosité. Des corps jonchaient le sol, des blessés. Il les

toucha du bout de sa massue et ils se relevèrent, guéris.

La femme me fit me détourner de tout cela pour porter mon attention sur Kitto. Il scintillait, indéniablement Sidhe, mais derrière lui se trouvait un groupe de Gobelins. Il leva la main et une lumière si blanche et pure, aveuglante comme un éclair, fut projetée de sa paume pour ratisser l'armée à laquelle ils faisaient face. Les Gobelins scandaient son nom en une mélodie. Je les voyais d'assez loin, mais n'en parvins pas moins à distinguer des serpents se faufilant dans l'herbe parmi l'armée adverse. Des serpents venimeux qui obéissaient à Kitto, je le savais. Ils frappèrent les ennemis qui s'éparpillèrent en tous sens, fuyant, en proie à la panique. Puis les Gobelins leur donnèrent la chasse, abattant ceux qu'ils parvenaient à rattraper.

La femme fit un mouvement, ce qui me fit reporter mon attention sur elle. Son bâton était planté dans la terre au milieu du faite de la colline, et sous mes yeux, il poussa en un arbre gigantesque aux branches qui s'épalaient, si vieux et ancien que son tronc était fendu et qu'il n'était mort. Elle mit la main à l'intérieur de cette fente, pour en retirer une coupe étincelante, un Calice façonné en argent, serti de pierres précieuses. Le Calice se mit à scintiller comme la peau d'un Sidhe lorsque le pouvoir traverse son corps. Cette brillance se fit lueur, jusqu'à ce que le Calice ressemble à une étoile posée au creux de ses mains, une étoile rayonnante, palpitante, d'où la lumière semblait se déverser, comme si elle était liquide et pouvait être contenue dans une coupe.

— Bois, dit-elle en me tendant le Calice.

Ce seul mot retentit en échos dans toute la plaine. Il ne me vint jamais à l'esprit de décliner. Jamais l'idée ne m'effleura de la questionner. Je recouvris de mes mains les siennes qui retenaient la coupe, et trouvai qu'elle avait la peau douce et fragilisée par l'âge. Elle était bien plus vieille que je ne l'avais pensé. Nous avons porté ensemble la coupe à mes lèvres, et la luminosité qui y était recélée était si intense qu'un instant, je ne pus rien voir d'autre, à part cette luminescence dorée, si chaleureuse, si réconfortante, si parfaite. Je bus de la coupe, avec la sensation de m'abreuver de pouvoir, de m'abreuver de lumière.

Puis elle baissa le Calice, mes mains toujours posées sur les siennes. Sur ses mains qui avaient changé. À présent rajeunies, fortes, aux doigts impeccables et délicats. Le vent se mit à souffler violemment en rafales au sommet de la colline, faisant bruisser les feuilles. Je regardai en l'air pour découvrir que l'arbre mort était à présent revêtu d'un feuillage dense d'été. Le tronc avait guéri, à l'exception d'une petite cavité où ma main aurait pu à peine passer. Un oiseau se mit à chanter tout là-haut dans les branches. Un écureuil plus près du sol nous réprimanda.

Elle m'étreignit les mains, et j'aperçus alors brièvement son visage. Pendant un instant, je reconnus le mien, là. Puis elle eut un sourire, et je compris alors qu'il ne s'agissait pas vraiment de mon visage dans l'ombre de la capuche, tout en l'étant cependant.

Je me réveillai, le souffle court, dans un lit étrange plongé dans l'obscurité, le cœur battant à tout rompre. Je me sentais cependant en pleine forme, rafraîchie, et effrayée tout à la fois.

Rhys se tourna vers moi, sa chevelure blanche scintillant sous l'éclat lunaire.

— Merry, ça va ?

Je m'apprêtai à répondre *oui*, puis je sentis quelque chose à côté de ma hanche. Je fouillai sous les couvertures où mes doigts rencontrèrent un objet à la dureté de métal. Je repoussai vivement les draps, et là se trouvait le Calice de mon rêve, scintillant doucement au clair de lune.

Chapitre 9

Une demi-heure plus tard, nous étions tous rassemblés dans la cuisine, y compris Sauge, qui, s'il avait dépassé le gabarit d'une Barbie, aurait été mignon si vous craquiez pour des types minces à peau jaune. Je devais bien admettre que ses ailes se terminant en queue de pie jaune et noir étaient magnifiques. Il possédait la faculté de grandir jusqu'à se retrouver quasiment ajusté à ma taille, une variété de métamorphisme moins surprenante que celle de ceux d'entre nous pouvant prendre forme animale, et cependant un don des plus rares pour pouvoir ainsi passer de minuscule à taille humaine. Il était ce que l'on aurait pu appeler un ambassadeur pour les demi-Feys Unseelies, délégué par leur Reine, Niceven, avec qui j'avais contracté une alliance. Ils avaient accepté de cesser d'espionner pour le compte de mon cousin Cel et de ses alliés, et de le faire pour moi. Ils officiaient toujours en tant qu'espions pour ma tante, la Reine Andais, qui elle aussi était supposée être mon alliée. Certains jours, je me posais des questions à ce sujet, mais pas ce soir. Ce soir nous avions suffisamment de problèmes à régler sans en plus devoir nous inquiéter de qui Andais voulait vraiment comme héritier.

La coupe était posée au milieu de la table carrelée de la cuisine, semblant terriblement hors contexte dans cette pièce toute blanche de style minimaliste. Doyle avait apporté une housse d'oreiller en soie noire, qu'il avait étalée sur la table, mais même cela ne suffisait pas pour l'intégrer à ce décor contemporain. Le Calice se retrouvait posé, comme par accident, sur la table du coin-repas à peine suffisamment large pour les quatre chaises qui l'entouraient, scintillant sous l'éclairage du plafond et ayant l'air de ce qu'il était, une ancienne reliqu^e sacrée. Il aurait eu meilleure allure sur une longue table de salle à manger, avec des acres de bois dur bien ciré et des boucliers et armes féodales accrochés aux murs. L'horloge murale, ayant la forme d'un chat à la queue et aux yeux mobiles, n'allait assurément pas avec, mais plutôt bien avec les boîtes blanches agrémentées de motifs de chatons en noir et blanc. Maeve n'avait jamais eu de chat, mais j'aurais pu parier que son décorateur, lui, en avait.

Galen avait préparé du café et du thé, ainsi que du chocolat

chaud. Nous étions tous assis, chacun pelotonné devant son breuvage fumant, ne quittant pas des yeux la coupe scintillante. Personne ne semblait désireux de briser le silence, que le tic-tac de l'horloge ne contribuait qu'à amplifier.

— Ce fut à une époque un Chaudron, dit Doyle.

Et je ne fus pas la seule à renverser du thé sur le devant de mon peignoir !

Galen alla chercher des serviettes en papier pour tous ceux qui en avaient un besoin urgent. Frost jura dans sa barbe mais de tout son cœur en épongeant le devant de son peignoir gris en soie. Nous en portions tous un du même style, brodé d'un monogramme à nos initiales. Un jour, nous étions sortis pour aller bosser et avons trouvé à notre retour des paquets-cadeaux qui nous attendaient de la part de Maeve.

Sauge, quant à lui, n'avait rien reçu. Je crois que c'était en partie dû au fait qu'il était demi-Fey, et que la plupart des Sidhes traitaient ceux de son espèce comme s'ils n'étaient rien d'autre que les insectes dont ils revêtaient l'apparence. C'était l'une des raisons pour lesquelles ils excellaient en tant qu'espions : personne ne leur prêtait vraiment attention. L'autre raison étant que Maeve ignorait qu'il pouvait modifier à volonté sa taille. Elle avait suffisamment d'appétence pour la chair Fey pour peut-être le considérer avec davantage d'intérêt si elle l'avait su. Elle aurait pu ne pas s'en préoccuper, car les Seelies se montrent bien plus difficiles à satisfaire par les Feys qu'ils appellent leurs amants. Mais que certains sujets du peuple de Niceven soient dotés de cette capacité était un secret bien gardé. Bien sûr, nous le savions, mais ceux réunis dans cette pièce étaient les seuls Sidhes à l'avoir découvert.

Sauge était assis au bord du placard de la cuisine, balançant ses jambes minuscules dans le vide, ses ailes battant au ralenti dans son dos, comme souvent lorsqu'il était plongé dans ses réflexions. Il baissa avec précaution son visage miniature et tout mignon au-dessus de la tasse posée à côté de lui, prenant garde de ne pas laisser tremper ses cheveux jaune beurre presque à longueur d'épaules dans la mousse de son chocolat chaud. Tous les petits Feys étaient des sortes de goules à sucre. Il portait une minuscule jupe faite de ce qui semblait être du tulle bleu pâle, si fin qu'il donnait l'impression d'avoir été tissé par des araignées. Sauge était généralement fort peu vêtu, mais ses rares vêtements étaient d'un tissage encore plus fin que la soie.

Mon peignoir était de couleur cramoisie, mais quel bol, j'avais cette fois réussi à renverser du thé chaud directement sur ma poitrine et non dessus. Ce qui brûla, en restant supportable. Lorsque la soie est tachée, elle est fichue, alors qu'en ce qui concernait ma poitrine, il n'y aurait aucun problème à y remédier.

— Que voulais-tu dire en disant que c'était un Chaudron ? demandai-je.

Ce fut Rhys qui me répondit.

— Un jour, ils sont allés dans le sanctuaire, et au lieu d'un Chaudron noir ayant l'air aussi ancien qu'il l'était en réalité, se trouvait cette coupe étincelante toute neuve.

Il indiqua le Calice de sa serviette en papier tachée de café. Il ne s'était pas préoccupé de passer un peignoir, s'employant à éponger son torse aussi dénudé que le reste de sa personne.

Doyle était assis à ma droite, vêtu uniquement de son jean noir.

— Le Roi de la Lumière et de l'Illusion a pensé qu'on avait volé le Chaudron. Il en a presque déclaré la guerre à notre Cour.

Il se pencha sur la table, n'ayant toujours pas goûté à la tasse de thé qu'il tenait entre ses mains.

— Mais on ne l'avait pas volé. Il s'était simplement métamorphosé.

Je bus mon thé à petites gorgées.

— Tu veux dire comme le Carrosse Noir de la meute sauvage qui a démarré dans l'existence en tant que vulgaire carriole, avant de se transformer en un carrosse lorsque plus personne ne conduisait de chariot, et qui est à présent une gigantesque limousine noire nickel-chrome ?

— Oui, c'est ça, dit-il en prenant finalement une gorgée de thé.

Il n'avait pas quitté des yeux une seule seconde le Calice, comme si rien d'autre n'avait vraiment d'importance.

— Les magies non contrôlées sont animées de leur propre esprit, dit Kitto de la chaise à ma gauche où il s'était pelotonné.

Il tenait son chocolat chaud entre ses mains comme l'aurait fait un enfant buvant dans une tasse surdimensionnée, les genoux repliés contre la poitrine, son minishort de nuit en satin n'apparaissant qu'en une fine bande de tissu de couleur bordeaux.

— Et que peuvent bien connaître les Gobelins à propos des reliques sacrées ? s'enquit Rhys d'une voix contenant un soupçon de son ancienne hostilité.

— Nous avons aussi des objets de pouvoir, dit Kitto.

Rhys ouvrit la bouche, mais Doyle crut bon d'intervenir :

— Arrêtez ! Nous n'allons pas nous mettre à nous chamailler ce soir, pas après le retour de l'un des plus grands trésors des Sidhes.

Ces propos réduisirent à nouveau tout le monde au silence. Jamais encore je ne les avais vus tous ainsi à court de mots.

— J'aurais pensé que vous seriez en train de fêter ça. Et vous réagissez plutôt comme si quelqu'un venait de mourir.

J'avais peur et je savais pourquoi. Toute ma vie durant, je m'étais trouvée entourée de magie, mais jamais auparavant quoi que ce soit

ne m'avait suivie jusque dans mon lit suite à un rêve. Je n'aimais pas ça. Que ce soit l'un des plus grands trésors ou pas, l'idée que des objets issus de mes rêves puissent se matérialiser concrètement en passant ainsi dans notre réalité était, à la réflexion, effrayante.

— Tu ne comprends toujours pas, dit Doyle. Il s'agit du *Chaudron*. Le Chaudron qui peut nourrir des milliers sans jamais se retrouver vide. Le Chaudron d'où les guerriers morts peuvent se relever vivants le lendemain, bien que départis de l'usage de la parole. Il s'agit d'un objet au pouvoir élémentaire pour notre peuple, Meredith. Un jour, il est apparu parmi nous, tel le Carrosse Noir, comme tant d'objets sont ainsi apparus. Puis un autre jour, il a disparu, et nous avons perdu notre capacité à nourrir les multitudes de nos disciples, et pour la première fois, nous les avons vus mourir de faim.

Il se leva, puis se détourna, appuyant les mains contre la vitre assombrie de la fenêtre, en penchant son visage si près comme s'il avait l'intention d'embrasser l'obscurité au dehors.

— Nous n'étions pas au pays lorsque la grande famine a frappé, mais si le Chaudron avait encore été en notre possession, je me le serais sanglé sur le dos pour rejoindre l'Irlande à la nage.

Pour la première fois, je perçus dans sa voix un grasseyement distinctement irlandais. Jamais encore je n'y avais repéré le moindre indice pouvant révéler quelque chose ni quelque lieu en particulier, la plupart des Sidhes s'enorgueillissant de n'avoir aucun accent.

— Fais-tu référence à la Grande Famine des pommes de terre^[8] ? lui demandai-je.

— Oui, dit-il d'une voix qui résonna quasiment comme un grognement.

Il faisait son deuil de ceux qui étaient morts deux cents ans avant ma naissance. Mais la souffrance était pour lui aussi vive à présent que si cela datait de la semaine dernière. J'avais remarqué que les immortels portaient en eux toutes les émotions intenses – l'amour, la haine, le chagrin – plus longtemps que durait généralement une vie humaine. Comme si le temps s'écoulait à un rythme différent pour eux, et même assise à leur côté, vivant avec eux, mon temps et le leur n'avaient pas grand-chose en commun.

Il parla sans se retourner, comme s'il s'adressait plus particulièrement à l'obscurité qui régnait au-dehors.

— Que font les dieux lorsqu'ils peuvent répondre aux prières de leurs disciples, puis soudainement ne le peuvent plus ? Un jour, ils n'ont d'autre choix que d'assister impuissants à la mort de leurs fidèles causée par des maladies qu'ils auraient pu guérir à peine quelques semaines plus tôt. Tu es trop jeune, Meredith, tout comme Galen ; vous ne pouvez vraiment comprendre ce que cela a pu représenter. Vous n'y êtes pour rien. Pour rien.

Il prononça ces derniers mots en un murmure contre la vitre, contre laquelle il avait fini par appuyer légèrement le front.

Je me levai pour aller le rejoindre. Il tressaillit lorsque ma main se posa sur son dos, puis s'éloigna suffisamment de la fenêtre pour me permettre de glisser les bras autour de sa taille, en appuyant mon corps contre le sien. Il me laissa l'enlacer, mais ne se détendit pas ainsi serré contre moi. J'essayai de lui apporter un peu de réconfort, mais il refusait de l'accepter.

— Je sais qu'il y avait plus d'un Chaudron, lui dis-je, la joue contre la chaleur de son dos lisse. Je sais qu'il y en avait trois principaux. Je sais qu'ils se sont tous transformés en coupes. Mon père en a imputé la responsabilité à tous les récits du Roi Arthur et du Sacré Graal. Si un nombre suffisant d'individus entretiennent certaines croyances, alors ces croyances peuvent tout transformer. La chair affecte l'esprit.

Au rythme de mes mots énonçant froidement des faits, Doyle se détendit légèrement contre moi. Laissant s'estomper la douleur, juste un peu.

— En effet, dit-il, mais le premier Chaudron qui nous a été donné était le Grand Chaudron réunissant les pouvoirs des deux autres, de capacité inférieure. L'un pouvait guérir et nourrir, l'autre recélait un trésor, de l'or et autres minerais précieux.

Son intonation en disant ces derniers mots indiquait clairement qu'il pensait que l'or et autres trésors du même acabit n'avaient pas autant de valeur que la faculté de guérir et de nourrir.

— Il y avait bien plus de chaudrons que ça, dit Rhys.

Doyle s'écarta d'une poussée de la vitre pour tourner la tête vers lui. Je restai enlacée contre son dos.

— Pas des véritables chaudrons, précisa Doyle.

— Ils l'étaient, Doyle, ils ne nous ont simplement pas été donnés par les dieux. Certains parmi nous étaient capables de tels prodiges.

— Ces chaudrons étaient incapables d'accomplir ce que pouvaient faire ceux que nous avaient donnés les dieux, dit Doyle.

— Non, mais ils n'ont pas non plus disparu lorsque les dieux ont retiré leurs faveurs.

Doyle se retourna pour s'avancer vers Rhys, et par la force des choses, je dus le lâcher.

— Ils n'ont pas retiré leurs faveurs. Nous avons renoncé au pouvoir de travailler directement avec eux. Ce sont nous qui les avons abandonnés !

— Je ne tiens pas à entrer dans un débat avec toi à ce sujet, Doyle, dit Rhys en levant les mains. Je ne pense pas que quelques siècles suffiront à rendre cette chicane plus amusante. Mettons-nous simplement d'accord que nous sommes en désaccord. Tout ce que

nous savons avec certitude est, qu'un jour, les grandes reliques commencèrent à disparaître. Les objets que les Feys avaient fabriqués par eux-mêmes, à partir de leur propre magie, demeurèrent.

— Jusqu'au deuxième Sortilège d'Étrangeté, dit Frost.

La phrase la plus longue dont il nous avait gratifiés de tout l'après-midi. Ce n'était pas faute d'avoir tenté d'engager la conversation dans le hall d'entrée, mais il s'était montré cassant et m'avait évitée. J'étais celle qui avait failli mourir, mais c'était lui qui piquait une crise. Frost tout craché !

— Oui, dit Nicca de sa voix douce, et alors les objets que nous avions façonnés commencèrent à se briser, ou arrêtèrent simplement de fonctionner. Comme si le sortilège les avait drainés.

Je savais que Nicca était âgé de plusieurs siècles, un détail qui m'échappait constamment, jusqu'au moment où il faisait un commentaire du genre, ce qui m'obligeait à m'en souvenir.

— Je ne crois pas que tout le monde aurait accepté le deuxième Sortilège d'Étrangeté si nous avions su ce qui arriverait à nos baguettes, à nos sceptres magiques.

Nicca hocha la tête, faisant voltiger et scintiller sous les lumières ses cheveux d'un brun profond.

— Moi, je n'aurais pas été d'accord.

— Comme bon nombre d'entre nous, dit Doyle.

— Si cela est vrai, dis-je, alors comment en êtes-vous parvenus à vous mettre d'accord au sujet du Sortilège d'Étrangeté qui permit de concevoir L'Innommable ? Étant donné qu'il s'agissait du troisième, vous saviez donc à quoi vous en tenir. Vous saviez tous combien vous pouviez y perdre.

— Et quel choix nous restait-il ? dit Rhys. C'était soit lui abandonner davantage de nos pouvoirs, soit devenir exilés et apatrides.

— Nous aurions pu rester en Europe, dit Frost.

— Eh quoi, rétorqua Doyle, pour être contraints de quitter nos collines creuses, d'acheter des maisons et de vivre parmi les humains ? Pour être obligés de se marier avec des humains ?

Son regard se porta à nouveau sur moi et il poursuivit :

— Sans vouloir insulter la Princesse, avoir un peu de sang métissé est une chose ; être obligé de se marier à des humains en est une autre. Ceux qui sont restés en Europe ont dû signer des traités les obligeant à renoncer à leur culture. Sans sa culture et ses croyances, un peuple n'existe plus, dit-il en écartant largement les mains.

— C'est pourquoi ils ont agi ainsi, dit Rhys. C'était une façon de nous détruire sans que ça schlingue le génocide.

— Les humains ne sont pas assez puissants pour pouvoir tous nous exterminer, fit remarquer Doyle.

— Non, en effet, mais ils l'étaient suffisamment pour nous faire venir à la table des négociations et nous imposer une paix que pensait injuste plus de la moitié de toutes les races constituant le peuple Fey, répliqua Rhys.

— Je sais ce qui s'est passé, dis-je, mais c'est bien la première fois que j'entends chacun de vous relater l'exil avec autant d'émotivité.

— Nous avons quitté l'Europe afin de sauvegarder ce qui restait de la Féerie, dit Doyle. À présent, cette coupe est posée sur la table, et tout va recommencer.

— Qu'est-ce qui va recommencer ? m'enquis-je.

— La Déesse nous avait donné ces cadeaux, tout comme le Consort, puis un jour, ils ont disparu. Comment pouvons-nous faire confiance à des offrandes qui risquent de nous abandonner au moment où nous en aurons le plus besoin ?

Souffrance, frustration et espoir se livrèrent bataille au cœur des ténèbres de son visage.

— Je pense que tu vois tout en noir, lui dis-je. Avant de nous préoccuper du fait que ce Chaudron puisse disparaître à nouveau, nous devrions essayer de savoir s'il peut encore accomplir ce qu'il faisait alors.

— Il n'a jamais fonctionné sur simple volonté de notre part, dit Rhys en secouant la tête. Il nous nourrit quand nous avons faim. Il guérit quand la guérison nous est nécessaire. Les grandes reliques sacrées ne sont pas destinées à des tours de passe-passe. Elles ne fonctionnent qu'en cas de nécessité absolue.

— C'est une question de foi, dit Nicca. Nous devons croire qu'il nous aidera quand nous en aurons besoin.

Il n'avait pas l'air particulièrement heureux en disant cela.

— La foi ! dit Rhys, si empli d'émotion que sa voix s'était faite plus basse que d'ordinaire, recélant tant de non-dits. J'ai abandonné tout ça depuis belle lurette, Nicca. Je ne suis pas certain de pouvoir la retrouver.

— Je pense que nous nous sommes tous crus de véritables dieux, dit Doyle, égaux à n'importe lequel d'entre eux. Lors du premier affaiblissement qui nous a frappés, nous avons connu une expérience bien différente.

Il s'avança à grands pas vers la table, comme avec l'intention de se saisir de la coupe, mais il n'en fit rien.

— Nous avons appris la différence entre jouer aux dieux et être des dieux, dit-il en hochant la tête. Ce n'est pas une leçon que je souhaite avoir à réapprendre.

— Et moi non plus, dit Rhys.

— Jamais je n'ai été plus que ce que je suis à présent, dit Frost. Je viens d'une autre école.

Sa voix n'indiquait pas qu'il fût davantage heureux que les autres de cet enseignement.

Mon père s'était assuré que je connaisse les faits essentiels inhérents à notre histoire, mais jamais il ne s'était plaint, jamais il n'avait parlé de la souffrance dont j'étais témoin en ce moment même. J'avais appris que les Sidhes avaient beaucoup perdu, mais sans vraiment le comprendre. Je ne le comprenais probablement pas même maintenant, mais je m'y efforcerais. Que la Déesse me vienne en aide, mais j'essaierais.

— Les enfants de Dana n'exigèrent-ils pas que les Gobelins ne deviennent pas des dieux pour les humains ? demanda Kitto. N'était-ce pas votre règle dans le tout premier traité de paix avec nous ? Est-ce tellement différent de ce que les humains ont exigé de nous tous ?

Rhys se tourna vers lui.

— Comment oses-tu comparer...

Il s'interrompit à mi-propos et hocha la tête. Puis il se passa la main sur le visage comme s'il se sentait fatigué.

— Kitto a raison, dit-il.

La surprise se fit jour sur nos visages réunis, même sur celui généralement impassible de Doyle.

— Tu viens juste d'être d'accord avec Kitto ?!!! s'exclama Nicca.

Rhys acquiesça du chef.

— Il a raison. Lorsque nous avons initialement débarqué, nous étions aussi arrogants, et tout aussi déterminés à briser le pouvoir des Gobelins, tout comme les humains l'ont été envers nous.

— Je ne suis pas sûre qu'il s'agisse d'arrogance de la part des humains, dis-je. Je pense qu'il s'agit principalement de la peur qu'une autre guerre les opposant aux Feys ne décime toute l'Europe.

— Mais cela n'en demeure pas moins de l'arrogance de penser qu'ils peuvent dicter des règles de conduite à une civilisation vieille de plusieurs millénaires, existant avant que leurs ancêtres ne déménagent pour de bon de leurs cavernes, fit remarquer Rhys.

Je ne pus rien ajouter à cet argument, et n'essayai donc pas.

— Je suis d'accord avec toi sur ce point.

— Comment ça, tu ne vas pas chercher à en débattre avec moi ? s'étonna-t-il en me souriant de toutes ses dents.

Je haussai les épaules.

— Et pour quoi faire ? Tu as raison.

— Sais-tu que tu as une façon de penser sacrément démocratique pour l'héritière d'un trône !

— J'ai été élevée pendant dix ans parmi les humains américains à vocation démocrate. Je pense que c'est ce qui a contribué à préserver mon humilité.

Je lui souris, parce que je n'aurais pu y résister. Rhys produisait

cet effet sur moi, parfois.

— Je déteste devoir interrompre la parade nuptiale, dit Galen, mais qu'allons-nous faire au sujet du Chaudron, du Calice, ou de quoi que ce soit d'autre ?

Galen, tout ignare en politique qu'il soit, excellait toutefois au niveau pratique.

— Qu'y a-t-il à faire ? demandai-je.

— Eh bien, dit-il, son sourire s'estompant sur les bords, allons-nous en parler à quelqu'un ?

Tout le monde se fit brusquement d'autant plus sérieux.

— Il a raison, dit Doyle. Nous devons décider à qui nous en parlerons, si ce n'est à quiconque.

— Pensez-vous dissimuler cette information à la Reine ? s'enquit Frost.

— Non pas la dissimuler, mais simplement ne pas lui en faire part pour le moment, dit Doyle en s'avançant vers Kitto. Nous avons eu une journée et une nuit particulièrement chargées, Frost. Kitto a eu la révélation de sa Main de Pouvoir. Une Main de Pouvoir qui n'a pas été vue parmi nous depuis le deuxième Sortilège d'Étrangeté.

— À propos, demandai-je, comment s'appelle sa Main de Pouvoir ? C'est-à-dire, les miennes sont la Main de Chair et la Main de Sang, mais comment appelez-vous ce truc du miroir ?

— C'est la Main d'Attrance, répondit Doyle, car elle permet d'attirer un individu d'un point de communication à un autre. Car elle peut atteindre des gens à distance.

— C'est logique, une fois expliqué, dis-je.

— Tout est quasiment logique une fois expliqué.

Sa voix semblait presque redevenue normale, mais son visage révélait la tension de toutes les questions restées sans réponses. Des questions non seulement sans réponses, mais auxquelles il était impossible de répondre.

— La Reine sera ravie d'apprendre la nouvelle au sujet du nouveau pouvoir de Kitto, dit Frost.

— Je le lui ai déjà annoncé, dit Doyle.

— Et la récupération des pouvoirs divins de Rhys ?

— Elle est au courant, ajouta Doyle en opinant du chef.

— Quand as-tu trouvé le temps de lui relater tout ça ?

— Lorsque tu as accompagné la Princesse à la maison principale pour rendre visite à Maeve.

Frost fronça les sourcils. Puis une expression s'apparentant de beaucoup à de la peur passa en un éclair dans ses yeux, avant qu'il ne recouvre son contrôle, présentant alors face à Doyle un visage magnifiquement impassible.

— Est-elle au courant du reste ?

Sa voix reflétait davantage d'incertitude que ses yeux.

— Que Meredith semble avoir contribué au retour de la divinité de Maeve, et t'a peut-être par la même occasion offert pour la première fois la tienne sur un plateau ? Ou bien la partie où Meredith a failli mourir en accomplissant ces prouesses ? Veux-tu savoir si je l'ai informée que la Princesse semble à présent posséder la capacité de faire des rêves prémonitoires ? Ou peut-être te demandes-tu si la Reine sait que nous avons le Calice ? Laquelle parmi ces questions te préoccupe, Frost ?

— Il n'avait pas l'intention de te provoquer, lui fis-je remarquer.

— Je n'ai pas besoin que tu prennes ma défense ! me lança Frost.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Frost ? Tu t'es comporté avec moi de manière insensée depuis que j'ai repris connaissance.

Il baissa les yeux sur l'îlot de cuisine devant lui. Il ne s'était pas plus rapproché de nous, ou était-ce vraiment moi qu'il évitait ?

— Comment oses-tu me demander cela ? Je suis ton garde, ton Corbeau, ayant juré de te protéger de tout mal, et j'ai bien failli aujourd'hui même être responsable de ta mort !

— Tu as assisté au final de ce que Maeve et moi avons fait ensemble, Frost. Je crois que je peux te toucher la main sans risque.

Il secoua la tête, profitant de l'écran de sa longue chevelure argent pour dissimuler à ma vue son visage et la majeure partie de son corps. Ses cheveux avaient toujours eu l'incroyable scintillement métallique des guirlandes de Noël, mais ce soir, leur brillance semblait encore s'être intensifiée. Je tendis la main pour effleurer cette magnificence argentée... et constatai qu'elle était humide !

Il se recula à nouveau, s'éloignant de quelques pas pour éviter mon contact. Il s'appuya contre le placard de la cuisine et croisa les bras, comme pour s'en enlacer.

— Lorsque tes cris nous ont réveillés, j'étais recouvert de glace, dit-il en hochant la tête. Non, pas de glace, de givre. Je me suis réveillé recouvert de givre. Ça a fondu presque instantanément, mais c'était plus épais sur mes cheveux, qui craquaient comme des branchages givrés lorsque je me suis mis à bouger.

Il avait l'air effrayé.

Je tendis de nouveau la main vers lui, mais il s'éloigna.

— Non, Meredith, je n'ai aucun contrôle sur ces pouvoirs. Il n'est pas question de réapprendre ce que je connaissais à une époque. Ces pouvoirs n'ont jamais fait partie de mes dons magiques.

Il me regardait, les yeux écarquillés d'effroi.

— Je ne sais pas ce que c'est que d'être un dieu, Meredith. Je ne l'ai jamais été auparavant !

— Nous te l'enseignerons, dit Rhys.

— Et si je ne le souhaitais pas ? s'enquit Frost.

— Ça, c'est un autre problème, mon vieil ami, dit Doyle. La Déesse donne où bon lui semble, et ce n'est pas à nous de demander pourquoi ni dans quelles circonstances.

Le fait que Doyle se soit précisément interrogé à ce sujet quelques instants plus tôt semblait avoir échappé à son attention – ou peut-être était-il le seul autorisé à exprimer des doutes. Quelle qu'en soit la logique, ou son absence, personne ne le lui fit remarquer.

Chapitre 10

— Nous devons dire à la Reine que nous avons le Calice, dit Rhys.

— Non, dit Doyle en secouant si violemment la tête que ce mouvement envoya valdinguer sa lourde tresse.

— Elle sera contrariée si nous le lui dissimulons, et je ne voudrais pas passer une autre nuit dans l'Antichambre de la Mort, si mon avis vous intéresse.

L'Antichambre de la Mort était la salle de torture en usage à la Cour de l'Air et des Ténèbres. À une certaine époque, les Chrétiens considéraient les Unseelies comme des démons en provenance de l'enfer. Si un aspect quelconque de notre Cour pouvait incarner le châtiment infernal par excellence ayant inspiré à Dante sa *Divine Comédie*, il s'agissait bien de l'Antichambre de la Mort.

— Moi non plus, dit Frost.

— Et moi pas davantage, dit Galen.

— Non, dit Nicca, pas question !

Je m'appuyai contre les placards de la cuisine et regardai Doyle, qui depuis plus d'un millénaire avait été les Ténèbres de la Reine. Son bras droit. Son ultime machine à tuer. Il lui était loyal. Cela ne lui ressemblait pas de lui dissimuler ainsi une info aussi capitale, particulièrement parce qu'elle finirait bien par l'apprendre. Elle était la Reine de l'Air et des Ténèbres ; tout ce qui se disait dans l'ombre lui arrivait finalement aux oreilles. Et des mots du style de *Chaudron* et *Calice* risquaient assurément de titiller sa curiosité. Il s'agissait d'un secret bien trop important pour le garder jusque dans la tombe.

— Pourquoi ne veux-tu pas le lui dire ? lui demandai-je.

— Parce que ce n'est pas notre relique. Ce Chaudron appartenait à l'origine à la Cour Seelie. Nous avons failli entrer en guerre des siècles plus tôt suite à sa disparition, Taranis nous ayant soupçonnés de l'avoir volé. Que ferait-il maintenant s'il apprenait que nous l'avons en notre possession ?

— La Reine n'irait jamais le lui raconter, dit Galen.

Doyle lui lança un regard si profondément méprisant que Galen recula d'un pas.

— Crois-tu vraiment qu'il n'y ait aucun espion parmi nous ? Nous

avons des espions à la Cour Seelie ; je ne peux que présumer que Taranis en aura également placé chez nous.

Il s'avança vers la coupe scintillante, trônant si innocemment sur la table.

— C'est tout simplement un objet bien trop encombrant pour en garder le secret. Il sera divulgué dès qu'on en aura connaissance en dehors de ces murs. Nous devons réfléchir à ce que nous devons faire lorsque cela se produira.

— Que veux-tu dire ? demanda Frost.

— Taranis exigera qu'on lui rende la coupe. La lui donnerons-nous ? Et si nous ne la lui rendons pas, voulons-nous vraiment entrer en guerre à cause de ça ?

— Nous ne pouvons pas la donner à Taranis, dit Nicca.

Nous nous sommes retournés comme un seul homme pour le fixer. Cela lui ressemblait tellement peu d'être si catégorique vis-à-vis de quoi que ce soit ; et généralement, il était hors de question, pour lui, de tenir des propos aussi décisifs, voire potentiellement désastreux.

— Même si cela signifie une déclaration de guerre ? lui demanda Doyle.

Nicca se rapprocha de quelques pas de la table.

— Je ne sais pas, mais je suis au moins sûr de ça : Taranis a brisé nos tabous les plus sacrés. En dissimulant son infertilité pendant quasiment un siècle et en exilant Maeve pour avoir refusé de l'épouser précisément pour cette raison. Il a sciemment condamné sa propre Cour à un affaiblissement de son pouvoir, de sa fertilité et de tout ce qu'elle est par essence. Lorsqu'il a craint que Maeve nous révèle son secret, ou qu'elle l'ait déjà fait, il a libéré L'Innommable. Il a ainsi lâché nos pouvoirs les plus redoutables en les laissant rôder dans tout le pays et, de plus, sans avoir le moindre moyen de les contrôler. Des innocents ont péri à cause de cela, ce qui n'a pas semblé préoccuper Taranis le moins du monde. Nous sommes heureusement intervenus pour sauver Maeve et mettre un terme aux méfaits de L'Innommable, mais si nous n'avions pas été là, elle serait morte, et L'Innommable aurait pu faire de sacrés dégâts à Los Angeles. Si les humains avaient découvert que c'était de la magie sidhe en pleine action, les conséquences auraient pu être catastrophiques pour nous. Qui sait comment le gouvernement des États-Unis aurait réagi ? Il s'agit du dernier pays qui accepte librement les Sidhes, sans imposer de restrictions à notre culture, à notre magie, à ce que nous sommes fondamentalement.

Nicca s'était mis à scintiller légèrement tandis qu'il tenait ces propos enflammés, comme si ses mots recélaient un certain pouvoir.

— Nous sommes tous d'accord au sujet de l'action égoïste de

Taranis si impropre à la conduite que devrait avoir un roi, dit Doyle, mais il l'est, Roi. Nous ne pouvons l'accuser de ses crimes pour le voir puni.

— Et pourquoi pas ? demanda Kitto, toujours pelotonné sur sa chaise à déguster à petites gorgées son chocolat chaud.

— C'est le Roi, répéta Doyle.

— Chez les Gobelins, si on apprend que le roi a enfreint nos lois, on peut le confronter en jugement public. C'est notre coutume et notre loi.

— Les Sidhes ne sont pas si directs, dit Doyle.

— En effet, et le fait même que vous soyez plus retors est ce qui vous a permis de l'emporter sur nous depuis des siècles.

Je jetai un coup d'œil à Rhys, et quelque chose avait dû s'exprimer sur mon visage, car il dit :

— Je ne vais pas le contredire. Les Sidhes sont plus retors que les Gobelins. Seule la Déesse sait à quel point ils le sont bien plus que le reste du peuple fey.

— Comme il est agréable d'entendre un Sidhe admettre la vérité, persifla Sauge.

Je regardai la minuscule silhouette assise sur le comptoir à côté de sa tasse disproportionnée de cacao, l'air si inoffensif. Il y avait même un cercle d'écume chocolatée autour de sa bouche, accentuant d'autant plus l'illusion d'innocence enfantine. Les demi-Feys savaient tirer parti de leur joli minois. Or, j'avais pu en voir toute une nuée déguster à petites bouchées la chair de Galen, alors qu'il était enchaîné et impuissant à se défendre. Le Prince Cel le leur avait ordonné mais ils avaient pris un grand plaisir à festoyer.

Sauge faillit tomber et se repoussa vivement du placard pour rester en lévitation dans les airs.

— Tout cela est discutable, mes amis Sidhes, car je dois le dire à la Reine Niceven. Il vous appartient parfaitement de vouloir faire de la rétention d'infos vis-à-vis de votre Reine, parce que Merry peut encore lui succéder sur le trône. Mais l'emprise de Niceven sur sa Cour est bien assurée et je ne peux me risquer à provoquer son courroux.

Il voleta jusqu'au bord de la table, y atterrissant comme s'il ne pesait rien du tout, bien que je sache qu'il était plus lourd qu'il n'y paraissait. Ce qui était toujours surprenant, mais il y avait en Sauge une substance que vous pouviez indéniablement sentir lorsqu'il arpentait votre corps de ses petits pieds.

Il s'avança vers le Calice et Doyle tendit la main, comme pour lui bloquer le passage.

— Tu vois suffisamment de là où tu es !

Sauge posa les mains sur ses hanches minces et fixa l'homme considérablement plus imposant.

— De quoi aurais-tu peur, les Ténèbres ? Que je le dérobe, l'emporte avec moi à ma Cour, à ma Reine ?

— Il s'agit d'un cadeau fait aux Sidhes et il demeurera entre les mains des Sidhes, dit Doyle.

Sauge s'éleva d'un bond dans les airs, voletant autour de l'éclairage du plafond comme un grand papillon de nuit, quoique, en vérité, il tenait davantage du papillon de jour.

— Mais je n'en dois pas moins faire mon rapport à la Reine Niceven. Vous pouvez continuer à en débattre tout à loisir pour savoir si vous devez ou non en informer votre Reine, mais comme je dois en aviser la mienne, vous feriez tout aussi bien de le dire à la vôtre.

— Nous serons aux Cours demain soir, lui dis-je. Peux-tu attendre jusque-là avant de le mentionner à ta reine ?

— Et pourquoi devrais-je attendre ? s'enquit-il en voletant devant mon visage, le courant d'air produit par ses ailes m'ébouffant en rythme les cheveux.

— Parce que cela serait moins risqué pour nous tous, y compris pour ton peuple, s'il y a peu de monde à avoir connaissance du Calice.

Il pointa le doigt vers moi.

— Tut, tut, Princesse ! La logique ne me convaincra pas. Je suis resté à l'écart aujourd'hui, alors que l'appel de ta magie me susurrait aux oreilles, tel le chant d'amour d'une sirène.

Il atterrit sur la table devant moi.

— Je ne suis pas venu pour être témoin de tous ces fascinants ébats entre Sidhes auxquels j'aurais pourtant tant souhaité assister, étant donné que je ne suis pas invité dans ton plumard. Mais je ne suis pas vraiment du genre voyeur.

— J'ai donné mon accord pour partager mon sang avec toi une fois par semaine, Sauge, le prix pour avoir scellé une alliance avec ton peuple. J'ai honoré jusque-là ma part du marché.

Il déambula à pas mesurés devant moi sur ses tout petits pieds de la couleur du beurre assortie au jaune de ses ailes.

— Le sang est une délicieuse collation, Princesse, mais qui ne saurait remplacer une bonne copulation.

Il posa les mains sur la mienne, comme s'il s'était agi d'une barrière, et me fixa de ses minuscules yeux noirs.

— Laisse-moi te rejoindre dans ton lit cette nuit et je ne dirai rien à personne jusqu'à ce que nous soyons arrivés aux Cours de la Féerie.

Je dégageai ma main si rapidement que cela lui fit perdre l'équilibre, et il s'élança dans les airs, battant furieusement des ailes, qui se firent semblables à une masse floue.

— Essaierais-tu encore de me proposer d'être mon roi, Sauge ? Je pensais que nous avions clarifié tout ça.

Il se rapprocha si près de mon visage que je pus percevoir le

vrombissement de ses ailes. Les véritables papillons ne produisaient pas ce genre de bruit, il donnait plutôt l'impression d'être un oiseau-mouche en colère.

— En effet, ma Reine souhaitait au départ me placer sur le trône Unseelie pour se servir de moi, mais Flora m'a sauvé, Princesse, et à présent c'est bien le moindre de mes soucis.

— Et de quoi te soucies-tu donc ? s'enquit Doyle.

Sauge fit demi-tour dans les airs, en prenant assez d'altitude pour pouvoir nous toiser tous les deux de haut.

— Je veux forniquer. Je veux coucher à nouveau avec une femme. Est-ce aussi difficile à comprendre que ça ?

— Non, dit Doyle.

— Non, répondis-je en chœur.

Kitto prit ensuite la parole :

— Les demi-Feys ne se soucient pas davantage du sexe que les Gobelins, surtout s'ils peuvent obtenir à la place du pouvoir et du sang.

Sauge se retourna et fixa le Gobelin qui s'était tout récemment révélé Sidhe.

— Ceux de ton espèce nous font encore rôtir en brochettes et nous considèrent comme un mets délicat. Tu m'excuseras si je ne peux accorder beaucoup de poids à ton opinion.

Sa voix était lourde de sarcasme.

Kitto émit un sifflement menaçant à son intention, que Sauge lui retourna volontiers.

— Ça suffit, dit Doyle. Qu'est-ce que tu veux pour garder notre secret jusqu'à notre arrivée aux Cours demain soir ? Ne réclame pas à nouveau de coucher avec la Princesse, ce n'est pas demain la veille !

Sauge croisa les bras en faisant une excellente imitation de la moue boudeuse d'un bambin, complète avec la moustache au chocolat, mais je l'avais vu trop souvent avec mon sang barbouillé sur ses lèvres minuscules pour m'y laisser prendre. Il prenait des poses toutes mignonnes parce que c'était tout ce qui restait aux demi-Feys, mais il était loin de l'être. Il était dangereux, perfide, lubrique et malveillant. Absolument pas mignon.

— Pourquoi pas le sang d'un dieu ? proposa Rhys.

Sauge se retourna en vol tel un fantastique hélico miniaturisé pour lui faire face.

— Proposes-tu le sang de Maeve, ou celui de Frost ?

— Le mien.

— Tu n'es pas un dieu, dit-il en secouant la tête.

— J'ai récupéré mon pouvoir. Doyle m'a appelé à nouveau Crom Cruach aujourd'hui.

Sauge se tourna derechef vers Doyle.

— Est-ce vrai, les Ténèbres ?

— Je te fais la promesse que je l'ai appelé ce jour Crom Cruach, confirma Doyle.

Sauge voletait sur place devant Rhys, animant les boucles blanches lui encadrant le visage. Il se rapprocha petit à petit jusqu'à ce que son corps vienne quasiment le frôler. Il s'élança ensuite pour venir lui lécher le front, puis s'éloigna vivement avant que Rhys ne puisse l'attraper ou l'écrabouiller. Rhys ne tenta rien. Galen n'aurait pas hésité, lui, mais Galen avait tout autant de raisons de haïr les demi-Feys que Rhys de haïr les Gobelins, et cette haine était beaucoup plus récente.

— Tu n'as pas le goût d'un dieu, Rhys. Tu as un bon goût, fort, puissant, mais pas comme celui d'un dieu.

— Et quand as-tu goûté un dieu pour la dernière fois ? lui demanda Rhys.

Sauge voltigea dans la direction de Frost, tout en restant hors de portée. Frost ne tolérait aucun attouchement non sollicité, de personne. Des siècles de chasteté imposée l'avaient rendu, de ce point de vue-là, beaucoup moins Fey. Je le touchais, moi, mais rares étaient ceux qui pouvaient en dire autant.

— Permets-moi de goûter à ta peau, Frost. Pas de sang, pas encore.

Frost fusilla le petit Fey du regard, avant de décliner avec virulence de la tête.

— Je ne suis la pute de sang de personne !

— Qu'est-ce que cela fait de moi, alors ? demandai-je.

Et ma voix était aussi glaciale que ma colère était de braise.

J'avais supporté tout ce que je pouvais encaisser des sautes d'humeur de Frost aujourd'hui. J'étais celle qui avait failli mourir ; quand arriverait mon tour de me mettre dans tous mes états ?

Frost eut l'air troublé.

— Je ne voulais pas dire...

Je m'avançai vers lui.

— Si je suis prête à donner un peu de sang pour la bonne cause, alors qu'est-ce qui te rend trop bon pour ne pas en faire autant ?

Il fit un mouvement vers le demi-Fey qui voletait en faisant du surplace.

— Je ne veux pas que ce truc pose sa bouche sur moi !

— J'y ai droit une fois par semaine, Frost. Si cela est suffisamment acceptable pour une Princesse, alors cela devrait aussi l'être amplement pour toi.

Son visage avait revêtu ce masque d'arrogance qui lui permettait de dissimuler ses pensées.

— M'ordonnerais-tu de le faire ?

Sa voix s'était faite pire que glaciale, et je sus qu'ici pouvait se trouver l'embryon de quelque chose qui creuserait un fossé entre nous, peut-être un jour, peut-être pour toujours. On ne savait jamais avec Frost.

Je m'approchai de quelques pas, l'invitant de la main, et lorsqu'il s'écarta brusquement, je laissai retomber mon bras, de découragement.

— Pas exactement, mais je te demande de le faire, s'il te plaît. S'il te plaît, aide-nous.

— Je ne veux pas...

Du bout des doigts, je lui effleurai les lèvres, et il se montra docile, son haleine toute tiède sur ma peau.

— S'il te plaît, Frost, s'il te plaît, ce n'est presque rien. Cela fait simplement un tout petit peu mal et Sauge excelle en glamour. Il peut même anesthésier toute douleur.

— Je n'ai pas dit que le sang de Frost achètera mon silence, intervint alors Sauge. Je ne l'ai pas encore goûté. Il pourrait ne pas être plus divin que Rhys.

— Nous deux, dit Rhys, Frost et moi, et tout ce que tu auras à faire sera de la boucler en attendant d'aller en parler à ta reine lorsque nous arriverons aux Cours en personne.

Rhys se rapprocha pour venir fixer le petit Fey suspendu dans les airs.

— Le sang de deux nobles Sidhes pour moins de vingt-quatre heures de silence. C'est loin d'être une mauvaise affaire.

Sauge ralentit progressivement ses battements d'ailes, si bien qu'on pouvait voir les points en forme d'œil de couleur rouge sur leur face interne, ainsi que l'irisation bleutée assortie à la bande bleue plus large qui en suivait le contour. Il donnait quasiment l'impression de planer plutôt que de voleter quand il se dirigea vers Galen.

Appuyé contre les placards du fond, bras croisés, l'expression sur son visage plus haineuse qu'elle ne l'avait jamais été.

— Ne-le-demande-même-pas ! dit-il avec une note enragée dans la voix qui fit plonger Sauge vers le sol, comme un humain qui aurait trébuché.

Il regagna de l'altitude, puis s'éleva encore plus haut, pour se retrouver à proximité du plafond, hors de portée.

— Mais tu étais d'une telle saveur !

Galen avait les yeux braqués sur lui.

— Pourquoi ne l'ensorcelons-nous pas pendant ces vingt-quatre heures ?

— Aussi tentant que cela puisse paraître, Niceven pourrait considérer toute influence magique hostile à l'encontre de son mandataire comme une violation de notre traité d'alliance, crut-il bon

de lui expliquer.

— Cela résoudrait pourtant le problème, commenta Rhys.

— Très bien, dit Sauge. Pour pouvoir goûter à Frost et au chevalier blanc, je vous accorderai de garder ma langue jusqu'à ce que je voie ma Reine.

— En chair et en os, à sa cour, ajoutai-je.

Il tourbillonna au plus près du plafond comme un oiseau paresseux. Puis il éclata de rire et vint voleter à côté de moi.

— Aurais-tu peur que je triche ?

— Le choix t'incombe, Sauge, rétorquai-je.

Il m'adressa un sourire disant qu'il ferait ce que je voudrais, en se comportant comme un emmerdeur tout en s'exécutant. C'était son mode de fonctionnement. En fait, celui de bon nombre de demi-Feys Unseelies. Un truc d'ordre socioculturel, sans doute.

Il posa sa toute petite main sur sa poitrine minuscule et se redressa bien droit dans les airs, la pointe des pieds tournée vers le bas.

— En échange du sang de ces deux hommes, j'attendrai pour mentionner le Calice à ma Reine, jusqu'à ce que nous nous retrouvions face à face et véritablement de chair à chair.

Puis il s'éleva comme une flèche, si bien que je dus me contorsionner le cou pour pouvoir suivre des yeux ses virevoltes près du plafond.

— Satisfaite ?

— Oui, lui répondis-je.

— Je n'ai pas donné mon accord, dit Frost.

— Je serai là, le rassura Rhys.

— Je serai là aussi, lui dis-je en glissant mon bras sous celui de Frost, puis par-dessus la soie et la crispation des muscles.

— Frost, dit Doyle.

Les deux hommes se regardèrent et quelque chose passa entre eux, une certaine connivence, un certain réconfort. Quoi qu'il en soit, cela contribua à adoucir le visage de Doyle, le faisant sembler plus... humain.

Frost acquiesça de la tête.

— Et si ces nouvelles manifestations magiques essayaient encore de nuire à Merry ?

— Rhys sera là pour s'assurer que cela ne se produise pas.

Frost ouvrit la bouche comme s'il avait eu l'intention d'ergoter davantage ; mais il se ravisa, en disant avec un acquiescement brusque de la tête :

— Je ferai ce que m'ordonne mon Capitaine.

Les autres gardes semblaient parfois oublier que Doyle était le Capitaine des Corbeaux de la Reine, avant de s'en souvenir

soudainement. Ils utilisaient un titre depuis longtemps inusité. Le respect n'en demeurerait pas moins, mais les titres, ça va, ça vient.

— Bien, dit Doyle. Maintenant que tout ceci est résolu, nous avons d'autres affaires à régler. Lorsque nos Reines respectives apprendront le retour du Calice, cela viendra immanquablement aux oreilles de Taranis. Que ferons-nous lorsqu'il exigera qu'il lui soit remis ?

Je parcourus la chambre du regard, essayant de décrypter leurs visages, mais sans grand succès.

— Tu ne penses pas sérieusement garder le Calice lorsque Taranis aura exprimé cette requête ? Cela équivaldrait à un combat, si ce n'est directement à une guerre.

— Nous ne pouvons pas le lui donner, dit Nicca. Il ne le mérite plus.

— Quoi encore, Nicca ? s'enquit Doyle.

— Il n'est pas...

Les mots semblèrent manquer à Nicca, puis finalement il poursuivit, écartant largement les mains en un geste péremptoire :

— Il n'est pas digne de manier le Calice. S'il l'était, le Calice serait venu à lui, mais au lieu de ça, il s'est présenté à Merry.

Doyle poussa un soupir suffisamment sonore pour être audible du milieu de la pièce.

— Et voilà encore un autre problème. Si Taranis craint que sa position en tant que roi lui échappe en raison de son infertilité, alors voir le Calice réapparaître en possession d'une autre noble Sidhe, et d'autant plus à moitié Unseelie, ne contribuera qu'à alimenter ses craintes.

— Et il devrait avoir peur.

Rhys s'avança à côté de moi, à l'opposé de la solide présence de Frost.

— Pour ainsi révéler Maeve et Frost à leur divinité, il se pourrait que Meredith soit l'unique réceptacle dont la forme convienne à la déesse, tout comme Doyle l'a dit.

Il m'enlaça par la taille, me serrant délicatement contre lui, mon bras toujours lié à celui de Frost. Ce mouvement lui fit se cogner la main contre Frost, que je sentis se contracter. Rhys semblait n'avoir rien remarqué, regardant les autres.

— Mais si le Calice est venu à elle, ce n'est pas simplement parce qu'elle est du sexe approprié pour le pouvoir. Le Chaudron était à l'origine donné aux hommes et non aux femmes. Et s'il s'était présenté à elle parce qu'elle est la seule noble Sidhe capable d'en être le gardien ?

— Je ne crois pas que ce soit ça, dis-je.

— Et pourquoi pas ? demanda Frost.

Mes yeux parcoururent son corps pour venir à la rencontre des siens.

— Parce que je suis mortelle. Je ne suis même pas complètement Sidhe en fonction de certains critères.

— Des critères de qui ? s'enquit Frost. De tous ces soi-disant dieux en puissance qui se pavanent en évoquant les gloires du passé ?

— La Cour Seelie me fait penser à une réunion d'anciens élèves, dit Rhys. Où ils évoquent le bon vieux temps de leur jeunesse, lorsqu'ils étaient plus forts, meilleurs. La nostalgie est profonde.

Je lui fis les gros yeux avant de les diriger à nouveau, radoucis, vers Frost.

— Très bien ! En effet, selon les critères de ceux qui ont perdu le Calice, je ne compte pas. Mais quand bien même, Frost, Taranis n'acceptera jamais que nous l'ayons en notre possession, pas sans une déclaration de guerre.

— Elle a raison, dit Rhys, car tous les Seelies penseront qu'avec le retour du Calice, ils pourront récupérer leurs pouvoirs.

— Et en suivant cette logique, dit Doyle, si les Unseelies l'ont en leur possession, alors nous pourrions récupérer les nôtres.

— Je ne pense pas que cela soit vrai, dit Frost. Je n'ai pas récupéré mes pouvoirs. Mais j'en ai acquis qui appartenaient à un Sidhe que j'appelais autrefois maître. Et ce n'est pas le Calice qui me les a donnés, c'est Merry.

Rhys me serra plus fort contre lui.

— Notre Reine sera contente, mais pas Taranis.

— Il se frotterait pourtant les mains s'il pensait que Merry pouvait faire pour lui ce qu'elle a fait pour Frost, dit Doyle.

Le visage de Rhys exprima un instant de panique absolue, avant qu'il ne parvienne à la dissimuler par un large sourire et une plaisanterie.

— Je ne sais pas ce qui est le plus dangereux, qu'il pense pouvoir utiliser Merry pour récupérer sa vitalité perdue, ou que ses nouveaux pouvoirs fassent d'elle une puissante reine.

— Une rivale, tu veux dire, dit Doyle.

— Non, pas une rivale, dit Rhys en secouant négativement la tête. Même si Merry pouvait contribuer à nous faire tous recouvrer nos pleins pouvoirs, cela ne l'aiderait en rien dans un combat. Le droit au combat existe encore parmi les nobles Sidhes, et le Roi est juste un autre noble en vertu de certaines de nos lois.

Il baissa les yeux vers moi.

— Je sais que tu as deux mains de pouvoir fort habiles, mais j'ai vu Taranis engagé dans un duel.

Il m'embrassa sur le front, et poursuivit, les lèvres contre ma peau :

— Tu serais vaincue.

— La dernière fois que Taranis s'est battu en duel fut avant le troisième et dernier Sortilège d'Étrangeté, dit Doyle. Qui peut dire quels pouvoirs il possède encore, et lesquels furent perdus alors ?

Rhys le regarda.

— Elle mourra.

— Je n'ai nulle intention de laisser notre Princesse s'engager dans un combat singulier contre le Roi de la Lumière et de l'Illusion, sans aller jusqu'à lui accorder davantage de pouvoirs qu'il n'en a. Nous avons tous perdu quelque chose avec ces Sortilèges d'Étrangeté. Certains d'entre nous sont juste plus habiles à le dissimuler.

— Peut-être, dit Rhys, me retenant toujours dans ses bras, comme s'il redoutait que Doyle ne m'entraîne immédiatement dans un duel en bonne et due forme. Il se pourrait que je surestime Taranis et sa Cour, mais aussi que tu m'accordes trop peu de crédit.

— Ne va pas me comprendre de travers. Ils sont terriblement dangereux, et très puissants. Leur Cour regroupe davantage de pouvoirs magiques que la nôtre. Le grand arbre trône toujours dans leur salle principale, et en feuilles, bien que colorées par l'automne à présent. Leur puissance est toujours d'actualité.

Doyle hocha la tête et alla se rasseoir à la table en posant le menton sur ses bras repliés, son visage se retrouvant au niveau du Calice.

— Nous ne sommes pas prêts à accuser Taranis de ses crimes. Maeve ne peut pas leur faire une déclaration sous serment parce qu'elle est en exil, et un exilé n'est pas supposé faire une déposition contre un membre de la Féerie. Quant au témoignage de Bucca-Dhu au sujet de l'aide qu'il a apportée à Taranis pour libérer L'Innommable, il pourrait si aisément se retourner contre lui.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Nicca.

— Tu as vu ce qu'est devenu Bucca. Il fut jadis l'un de nos plus grands seigneurs – un souverain des Sidhes de Cornouailles lorsque nous étions encore assez nombreux pour composer une multitude de cours. À présent, on dirait un avorton. Les Seelies ne voudront pas croire qu'il est celui qu'il dit être, et même s'ils y parvenaient, ils pourraient le mettre à l'épreuve sur ses propres déclarations. S'il dit que Taranis est coupable, alors lui-même l'est également. Taranis pourrait simplement le nier, et les obliger à exécuter Bucca pour ce crime. Quelqu'un étant puni, le mystère est résolu, et le seul témoin du rôle qu'y a joué Taranis est éliminé. Ce serait nickel !

— Ça lui ressemble bien, dit Rhys.

— Mais Bucca bénéficie de la protection de la Reine, fit remarquer Nicca. Il est en ce moment même sous bonne garde chez les Unseelies.

— En effet, dit Doyle, et la Reine n’a mentionné à aucun des gardes du corps de Bucca la raison pour laquelle il était sous sa protection, et cependant les rumeurs vont déjà bon train.

— Quelles rumeurs ? demandai-je.

— Des murmures qui se propagent uniquement dans les cours de la Féerie, au sujet de L’Innommable et de qui profiterait de son attaque contre Maeve Reed. Mais l’attaque a été relatée via les sources d’informations majeures, et certains des Sidhes des deux Cours se tiennent au courant des nouvelles chez les humains.

Il fixait la coupe tout en parlant, comme hypnotisé.

— La plupart savent que Taranis l’a personnellement exilée. Les rumeurs se propagent déjà. S’il avait eu d’autres moyens magiques à disposition pour éliminer Maeve à distance, je pense qu’il en aurait fait usage. Il ne sera sans doute pas possible de remonter directement jusqu’à lui dans l’affaire de L’Innommable, mais il s’agit d’une puissance majeure, et tout le monde sait à présent que ce soit qui l’ait libéré, le motif était de donner la chasse à Maeve.

— Sa peur causera sa perte, dit Frost.

— Peut-être, dit Doyle, mais un loup acculé est plus dangereux qu’un autre en liberté. Il sera préférable de ne pas nous trouver dans le secteur lorsque Taranis se sentira à court d’options.

— Ce qui me ramène à la raison pour laquelle il souhaite recevoir ma visite à sa Cour, dis-je.

Je m’écartai de la présence réconfortante des deux hommes. Il y avait trop de questions, trop d’événements en cours, pour qu’une simple étreinte puisse arranger les choses. C’était particulièrement humain et pas très Fey de ma part, mais je ne voulais simplement pas me retrouver enlacée en cet instant précis.

— Il a dit qu’il souhaitait refaire ta connaissance à présent que tu t’apprêtes à hériter du trône Unseelie, dit Doyle.

— Tu n’y crois pas plus que moi.

— Il s’y trouve pourtant un embryon de vérité, sinon il s’agirait d’un mensonge délibéré, et nous ne nous mentons pas les uns aux autres.

— Peut-être, mais un Sidhe omettra une telle proportion de vérité qu’il pourrait tout aussi bien s’agir d’un gros bobard, lui fis-je remarquer.

Sauge éclata alors d’un rire qui évoquait le son tintinnabulant de clochettes dorées.

— Oh, comme la Princesse connaît bien son peuple !

— Nous avons acheté ton silence, lui rappela Doyle. Tais-toi donc pendant cette discussion, à moins que tu n’aies quelques commentaires valant vraiment la peine d’être prononcés.

Il avait les yeux braqués sur le petit Fey, qui tournoyait

pareseusement en cercle au plafond.

— Mets-toi bien ça dans le crâne, Sauge : en cas de chute de la Cour Unseelie, tu seras à la merci des Seelies, et jamais ils ne t'accorderont leur confiance.

Sauge vint se poser sur le bord de la table, ses magnifiques ailes repliées sur les omoplates. Il leva les yeux vers Doyle – quoique, avec celui-ci le menton appuyé sur son bras replié, ils se trouvaient quasiment à la même hauteur.

— En cas de chute des Unseelies, les Ténèbres, ce ne seront pas les demi-Feys qui souffriront le plus entre les mains des Seelies. Ils se méfient de nous, certes, mais ne nous considèrent pas comme une menace. Nous serons écrabouillés comme des mouches un jour d'été, mais ils ne considéreront pas comme valant la peine de nous exterminer jusqu'au dernier. Nous survivrons en tant que peuple. Mais, pourra-t-on en dire autant des Unseelies ?

— Cela se pourrait, dit Doyle, mais ne profiterait-il pas à ton peuple de faire bien plus que de survivre ? Survivre peut sembler un meilleur choix, Sauge, mais la simple survie peut s'avérer pénible.

— Ne dirait-on pas encore des semi-vérités et des omissions pour m'entuber, hein ?

— Crois ce que tu veux, mon petit bonhomme, mais je te dis néanmoins la vérité lorsque je dis que le destin des demi-Feys d'une des Cours est lié au destin des Sidhes appartenant à cette Cour.

Ils se regardaient, les yeux dans les yeux, et ce fut Sauge, en prenant son envol, qui brisa cette compète du regard fixe. Je n'avais jamais douté de qui serait le premier à jeter l'éponge.

— La Princesse a raison, les Ténèbres, aucun Sidhe n'est digne de confiance.

Doyle se redressa légèrement de sa position avachie, le temps d'un haussement d'épaules.

— Cela se vérifie chez bon nombre d'entre nous, je ne peux le nier.

Son regard se porta à l'autre bout de la pièce, dans ma direction.

— Je donnerais beaucoup pour connaître le but réel de l'invitation de Taranis à la Cour Seelie. Personne ne semble être au courant de ses intentions. Sa Cour est d'ailleurs étonnée qu'il veuille même à nouveau t'y accueillir. Et qu'il irait jusqu'à donner un festin en l'honneur d'une mortelle.

— C'est mon oncle, lui rappelai-je.

— S'est-il jamais auparavant comporté à ton égard en tant que tel ? me demanda Doyle.

Je secouai négativement la tête puis répondis :

— Il m'a presque battue à mort lorsque j'étais enfant pour avoir posé des questions sur l'exil de Maeve. Il se contrefiche de moi.

— Alors pourquoi ne pas simplement décliner l'invitation ? suggéra Galen.

— Nous avons déjà débattu de ce sujet, Galen. Si nous déclinons l'invitation, Taranis le considérera alors comme une insulte, et des guerres, des malédictions, toutes sortes de désagréments ont été infligés aux Sidhes suite à ce genre de situation quelque peu regrettable.

— Nous savons qu'il s'agit d'une sorte de piège et nous nous apprêtons tout de même à nous y jeter tête baissée. Si vous voulez mon avis, cela n'a aucun sens.

Des yeux, je sollicitai l'aide de Doyle, qu'il s'efforça de m'apporter.

— Si nous nous rendons à l'invitation de Taranis, alors il sera lié par les règles de l'hospitalité et devra nous traiter correctement. Il ne pourra provoquer aucun de nous en combat singulier, ni nous faire du mal, ni nous laisser agresser par quiconque pendant que nous serons ses hôtes. Une fois que nous aurons mis le pied à l'extérieur de son monticule, alors là, il pourra nous provoquer, mais pas à l'intérieur de sa propre Cour. Il s'agit d'une loi trop ancienne pour que ses nobles, même eux, ne réagissent pas s'il la viole.

— Alors pourquoi sommes-nous aussi anxieux et pourquoi nous demandons-nous si nous serons suffisamment pour assurer la sécurité de Merry ?

— Parce que je pourrais faire erreur, répondit Doyle.

Galen leva les mains au ciel.

— Mais c'est dingue, ça !!!

— Taranis pourrait bien être assez dingue pour tenter de nous nuire sur place. Sa Cour pourrait être plus corrompue que je ne l'imagine. Préparez-vous à ce que votre ennemi peut faire et non à ce qu'il pourrait faire.

— Épargne-moi tes citations, Doyle.

Galen marchait de long en large en longeant le mur de la cuisine, comme s'il devait impérativement consumer un peu de l'énergie nerveuse qui flottait dans toute la pièce.

— Nous mettons Merry en danger en allant à la Cour Seelie, je le sais !

— Tu n'en sais rien, lui dit Doyle.

— Non, je ne le sais pas. Mais je le sens ! C'est une mauvaise idée !

— Tout le monde s'accorde à dire qu'il s'agit d'une mauvaise idée, Galen, lui dis-je.

— Alors pourquoi la suivre ?

— Pour découvrir ce que veut Taranis, et de la manière la moins périlleuse, répondit Doyle.

— Si la manière la moins périlleuse signifie se retrouver à la Cour Seelie en compagnie du Roi de la Lumière et de l'Illusion, j'aimerais beaucoup connaître celle qui le serait *encore davantage* !!!

Doyle se remit debout et s'avança vers Galen qui faisait toujours les cent pas dans la cuisine. Il fit cesser cette déambulation frénétique en se plaçant simplement devant lui, l'obligeant à s'arrêter. Ils s'affrontaient du regard, face à face, et pour la première fois, je sentis que quelque chose se passait entre eux. Des épreuves de force s'étaient déjà produites entre Doyle et Frost, Doyle et Rhys, mais jamais encore entre Doyle et Galen.

— Le plus périlleux serait de refuser l'invitation de Taranis en lui offrant le prétexte de provoquer Meredith en duel.

— Cela fait des lustres que personne ne s'est battu en duel pour des questions d'étiquette, crut bon de mentionner Rhys.

— En effet, dit Doyle, sans quitter Galen des yeux.

Je découvris par la même occasion que Doyle et Galen étaient de la même taille, et que la carrure d'épaules de ce dernier était en fait un peu plus large.

— Ce n'en est pas moins une raison valable pour provoquer un duel. Si Taranis veut la mort de Merry, ce serait alors parfait. Elle ne pourrait pas le lui refuser, car agir ainsi la contraindrait à l'exil. Un noble Sidhe qui refuse un duel, pour quelque raison que ce soit, est catalogué comme lâche, et les lâches ne sauraient régner sur aucune des Cours.

Les épaules de Galen s'arrondirent légèrement, comme s'il s'était affaissé.

— Il n'osera pas.

— Il a libéré L'Innommable dans le but d'assassiner une Sidhe, de peur qu'elle n'aille chuchoter son secret. Je pense plutôt que Taranis aurait toutes les audaces.

— Je ne pense pas... commença à dire Galen.

— Non, en effet, tu ne penses pas, rétorqua Doyle.

Galen recula de quelques pas.

— Très bien ! Je ne suis qu'un idiot invétéré qui ne comprend rien à la politique de Cour, et je ne comprends pas comment on peut se montrer aussi retors. Tout aussi incompetent en stratégie que je sois, je n'en suis pas moins effrayé que Merry se rende à la Cour Seelie !

Doyle l'agrippa par le bras.

— Nous sommes tous inquiets.

Il se passa un moment où leurs yeux s'affrontèrent de plus belle, et puis tout sembla à nouveau rentrer dans l'ordre. Galen avait-il asticoté Doyle par petites touches depuis quelque temps déjà sans que je m'en rende compte, ou était-ce une grande première ? Question

défis, c'en était un plutôt modéré, mais même un défi de ce type était bien là une provocation que je n'avais encore jamais pu imputer à Galen. Il n'était simplement pas un leader. Et ne voulait pas l'être, d'ailleurs. Mais craignant pour ma sécurité, il n'avait pas hésité à tenir tête à Doyle.

J'allai rejoindre Galen et l'enlaçai par-derrière. Ses mains glissèrent sur mes bras, faisant remonter les manches de soie de mon peignoir en me caressant la peau. Il ne portait que le pantalon de soirée dans lequel il avait commencé la journée, si bien que mes mains se trouvaient plaquées contre la peau chaude de son ventre.

— Je ne peux pas te dire si tout ira bien, Galen, mais nous allons faire de notre mieux pour avoir suffisamment de forces en présence et d'alliés politiques de notre côté pour que même Taranis y réfléchisse à deux fois.

— Je n'aime pas non plus cette autre partie du plan, ajouta Galen. Tu ne peux accepter de coucher avec tous ceux à moitié Gobelins.

Je tentai de m'écarter de lui, mais il me retint, maintenant mes mains contre son ventre.

— De grâce, Merry, de grâce, ne sois pas insensée !

— Je ne suis pas insensée, Galen, mais je ne veux pas encore me disputer à ce sujet. Et je ne plaisante pas. Nous avons établi notre plan, c'est le mieux que nous puissions faire, et c'est comme ça !

Je dégageai mes mains de sa prise et il ne se rebella pas. Puis je me retournai vers Doyle.

— Le Calice n'arrange pas nos affaires, sans vraiment y changer grand-chose.

— Comme tu dis, approuva-t-il avec un léger signe de tête.

— Et si Merry gardait le Calice parce que la Déesse le lui a confié ? dit Nicca, qui était allé s'agenouiller près de la table afin de l'examiner de plus près.

— Je ne pense pas qu'une intervention divine soit une raison suffisamment valable, commenta Rhys.

— Mais c'est dans nos traditions, dit Nicca. Ils ont sans doute embrouillé l'histoire en la mélangeant à d'autres, mais *celui qui aura la force de retirer cette épée de la pierre deviendra roi de ce pays* n'en demeure pas moins vrai. Les Ard-Ri^[9] d'Irlande avaient une pierre qui poussait un cri lorsqu'elle était simplement effleurée par le roi légitime.

— Il y a ceux qui croient que la défaite des Irlandais contre les Anglais s'est produite lorsque le Ard-Ri ne fut plus choisi par la pierre, dit Doyle. Ils ont renoncé à leur héritage, à leur puissante magie, et la lignée des véritables rois en fût irrémédiablement brisée.

Je le dévisageai.

— J'ignorais que tu avais des penchants Fenians^[10].

— Tu n'es pas obligé d'être Fenian pour comprendre que les Anglais ont tenté d'exterminer les Irlandais par tous les moyens, que ce soit politique, culturel ou même agricole. Les Écossais furent terriblement traités, mais en comparaison, les Irlandais ont toujours été les souffre-douleur attitrés des Anglais.

— Les Irlandais se battaient entre eux, c'est pourquoi ils étaient constamment en sous-effectif, fit remarquer Rhys.

Doyle lui lança un regard hostile.

— C'est pourtant la vérité, Doyle. Ils continuent d'ailleurs à s'entretuer pour savoir qui fait le signe de croix lorsqu'ils font des génuflexions devant leur Dieu chrétien. Tu ne vois pas les Écossais ni les Gallois en train de se massacrer, non pas au sujet du dieu à qui ils adressent leurs prières, mais sur la manière dont ils prient le même Dieu. Vraiment, en voilà une raison bien débile pour en venir aux mains !

Doyle poussa un soupir, avant de dire :

— Les Irlandais ont toujours été un peuple rude.

— Rude et mélancolique, dit Rhys. En comparaison, les Gallois sont de joyeux drilles.

Doyle ne put réprimer un sourire.

— Ouais, en effet.

— Merry peut-elle requérir le droit de garder le Calice étant donné qu'il l'a choisie ? s'enquit Galen. Je ne suis pas assez âgé pour me souvenir de quiconque devenu roi parce que quelque caillou s'est mis à brailler. Cela marchera-t-il vraiment ?

— Cela devrait fonctionner, répondit Doyle, mais je ne peux garantir que la Cour Seelie se pliera à la tradition. Cela fait si longtemps que les grandes reliques de pouvoir ne se sont pas trouvées parmi nous que beaucoup ont depuis oublié comment nous les avons acquises à l'origine.

— Ils ont oublié parce qu'ils le voulaient bien, dit Nicca.

— Cela se pourrait, mais aller raconter que Meredith possède le Calice parce qu'il s'est présenté à elle par la main de la Déesse en Personne nécessitera pas mal de persuasion.

— Comment puis-je prouver que c'est la Déesse qui m'a donné la coupe ? demandai-je.

Doyle fit un geste de la main vers la table.

— La preuve est là.

— Nous prouvons que la Déesse m'a confié le Calice, en l'ayant tout simplement en notre possession ? demandai-je.

— C'est ça.

— Ne s'agirait-il pas par hasard d'un argument circulaire ?

— En effet, dit-il.

— Je ne crois pas qu'ils vont gober ça.

— Je reste ouvert à toutes suggestions, dit Doyle.

Doyle étant expert en stratégie, chaque fois qu'il sollicitait des avis pour un plan, cela me rendait quelque peu nerveuse, le fait qu'il ne soit pas sûr de ce qu'il faut faire ne laissant généralement augurer rien de bon.

— Quoi que nous décidions, Merry doit garder le Calice, dit Nicca, ce qui signifie que notre Reine ne peut l'avoir, elle non plus.

— Oh, merde ! dit Rhys. Je n'avais pas pensé à ça !

Je regardai Doyle.

— Tu as parlé d'espions, mais voilà bien pourquoi tu ne veux pas qu'elle l'apprenne ? Est-ce que je me trompe ?

Il poussa un soupir.

— Disons simplement que j'ignore tout de ses réactions lorsqu'elle l'apprendra. La réapparition du Calice est des plus inattendues, et la méthode suivant laquelle tu l'as obtenu ne l'en est pas moins, dit-il en haussant les épaules. J'ignore ce qu'elle fera, et je n'aime pas ne pas savoir. Il est dangereux d'être dans l'ignorance.

— Je ne suis que son héritière si je tombe enceinte avant que Cel n'engrosse quelqu'un. Elle est toujours ma Reine, et si elle exige que je lui donne la coupe, j'ai le devoir de la lui remettre, non ?

Doyle sembla réfléchir quelques instants, avant de hocher la tête.

— Je crois, en effet.

— Merry doit garder le Calice, répéta Nicca.

— Tu n'arrêtes pas de dire ça, lui dit Rhys. Comment se fait-il que tu en sois aussi intimement convaincu ?

— Il a déjà disparu parce que nous ne méritions pas de le garder. Que se passera-t-il si Merry le confie à quelqu'un qui ne le mérite pas et qu'il disparaisse encore ?

— Je pense que notre Reine autorisera Merry à garder le Calice en fonction même de cette logique, dit Doyle. Elle ne risquera pas de le perdre à nouveau.

— Si Taranis nous oblige à le lui donner et qu'il disparaît, dit Galen, alors ce serait la preuve ultime qu'il ne mérite pas de régner.

— Et nous pourrions l'empêcher de nous prendre la coupe suivant la même logique, dit Doyle, mais seulement au cours d'une audience en privé. Nous ne pouvons permettre à quiconque de deviner par des insinuations que nous pensons qu'il ne mérite pas d'être roi.

— Ce n'est pas ma Cour, ni mon problème, dis-je.

— Nous devons nous efforcer à tout prix d'empêcher que cela devienne notre problème, dit Doyle. Et maintenant, je pense qu'un peu de sommeil s'impose pour nous tous. Nous partons pour les Cours dans moins de vingt-quatre heures et il y a beaucoup à faire.

— Qu'est-ce qu'on fait du Calice ? demandai-je. On ne peut pas le laisser là sur la table.

— Enveloppe-le dans la housse en soie et emporte-le dans la chambre. Mets-le dans un tiroir à ton chevet.

— On ne peut pas l'enfermer dans le coffre ? La maison en est équipée.

— Je pense que quiconque ayant l'intention éventuelle de le dérober rencontrerait peu de difficultés à arracher le coffre du mur où il est scellé.

— Oh ! m'exclamai-je. Cela fait sans doute trop longtemps que je vis parmi les humains. Je n'arrête pas d'oublier que certains d'entre nous peuvent se révéler très costauds.

— Je pense, Princesse, que tu ferais bien de ne pas oublier ce genre de détails à l'avenir. Lorsque nous serons de retour aux grandes Cours de la Féerie, tu devras te souvenir du danger que représentent chaque personne et chaque chose.

— La discussion est-elle terminée ? s'enquit Sauge qui voletait toujours dans les airs.

Doyle parcourut la pièce du regard, rencontrant le visage empreint de gravité de tous ceux qui se trouvaient là.

— Oui, je crois.

— Bien, dit Sauge. On me doit du sang, et j'en ai soif maintenant !

J'entendis Frost prendre une profonde inspiration, s'apprêtant à répliquer, une sonorité que je connaissais si bien que je dus intervenir :

— Non, Frost, il a raison. Nous avons conclu un marché et les Sidhes qui ne tiennent pas leurs engagements ne sont que des bons à rien.

— Je ne reviendrai pas sur les conditions de notre marché, mais je n'aime pas ça !

Je poussai un soupir. Je nourrissais Sauge une fois par semaine depuis un mois, mais Frost n'avait qu'à mettre à disposition sa veine blanche comme lys, juste une fois, et cela devenait un problème d'État. J'aimais Frost quand je me trouvais dans ses bras. Et même lorsque je contemplais sa beauté. Mais je commençais à ne pas l'aimer lorsqu'il faisait la tronche ; à ne pas l'aimer lorsqu'il compliquait les choses. Cela m'incitait à me demander si, après tout, j'étais vraiment amoureuse de lui, ou s'il ne s'agissait que de lubricité. Ou peut-être étais-je tout simplement fatiguée. Fatiguée que ce soit toujours mon sang et mon corps en première ligne. C'était maintenant au tour de Frost de s'y coltiner pour toute l'équipe et je ne voulais vraiment pas entendre de jérémiades à ce sujet, indépendamment de sa magnifique beauté, lorsque finalement, il s'exécuta.

Chapitre 11

Rhys se laissa tomber sur le matelas, s'installant sur le côté pour faire bouffer les oreillers, avant de s'adosser contre la tête de lit, un genou relevé, une jambe repliée, s'exhibant ainsi lorsque nous sommes entrés dans la pièce. Son large sourire n'était pas de bon augure, vu que c'était son expression habituelle lorsqu'il s'apprêtait à asticoter quelqu'un. Frost ne réagissait pas très bien à ce genre de mise en boîte, et encore, c'était peu dire.

— Pas d'asticotage, Rhys, et je ne plaisante pas ! Je suis naze, il est tard et la journée s'est très bizarrement déroulée.

J'entrepris de ranger le Calice dans le tiroir de la table de chevet, qui n'était pas très profond ; de ce fait il n'y rentra pas, ce qui me fit pousser une kyrielle de jurons étouffés.

— Penses-tu qu'il sera OK juste près du lit enveloppé dans la soie ?

— Probablement, me répondit-il.

Je posai donc la coupe enveloppée de sa housse à côté de la lampe de chevet, préférant curieusement qu'elle se trouve plus loin et plus près tout à la fois. Ce qui n'avait aucun sens. Je voulais la prendre dans ma main, sentir son contact, afin d'être sûre qu'elle ne disparaîtrait pas ; et simultanément, je voulais la cacher au fond d'un tiroir, l'enfouir sous des piles de vêtements, et ne plus avoir à la toucher. Je me décidai à la poser par terre à proximité, à demi cachée sous le tour de lit plissé. Si quelqu'un entraînait par effraction, elle ne serait pas immédiatement repérable, et si je devais m'en saisir rapidement, rien ne serait plus facile.

— Tu es bien chatouilleuse ce soir, dit Rhys. Serait-ce par manque d'habitude de te retrouver engagée dans des relations lesbiennes torrides ?

Je le fusillai du regard.

— Ce fut un privilège de contribuer au premier orgasme de Maeve offert de Sidhe à Sidhe depuis un siècle, et tu sais bien que ce n'était pas mon intention à l'origine.

— Ça m'a plutôt semblé prémédité, dit-il, souriant toujours de toutes ses dents.

Très bien, il allait se montrer difficile.

— Tu es simplement jaloux que moi, j'ai eu le droit de la caresser !

Le large sourire s'estompa sur les bords.

— Cela se pourrait.

Avant de revenir brusquement à la vie.

— Ou peut-être que je suis jaloux de ne pas m'être retrouvé entre vous deux.

J'entrouvris mon peignoir et quand ma nudité lui apparut, son œil s'emplit d'une expression que je commençais à bien connaître. Une expression se situant entre la souffrance et la faim, comme si l'intensité de ce désir le blessait. J'avais supposé que toutes ces années de chasteté en étaient la cause mais seul Rhys me regardait ainsi. Ce que j'appréciais, d'ailleurs, mais je m'interrogeais, tout en sachant qu'il s'agissait d'une chose tellement personnelle que je ne posais jamais de question. S'il ne me racontait pas de lui-même l'histoire que cela dissimulait, je n'en saurais jamais rien. Et si cette expression venait à disparaître, alors, et seulement alors, serais-je peut-être capable de le questionner.

Frost et Sauge se disputaient dans l'entrée derrière nous. Malheureusement, Rhys n'était pas le seul d'humeur taquine. Sauge, je ne pouvais pas le contrôler celui-là ! Mais Rhys, là, au moins, je pouvais essayer.

— S'il te plaît, Rhys, ne taquine pas Frost, pas ce soir, lui dis-je en me crapahutant à poil sur le lit.

Il ne regardait pas mon visage et je crus qu'il ne m'avait pas entendue. Je fis donc une nouvelle tentative.

— Rhys, Rhys ! En l'air ! Contact oculaire ! l'appelai-je en claquant des doigts pour attirer son attention.

Il cligna de l'œil et prit tout son temps avant de se décider finalement à me regarder en face.

— Tu as dit quelque chose ?

Je le frappai avec un oreiller qu'il bloqua en l'enserrant de ses bras.

— Je ne plaisante pas, Rhys ! Si tu compliques la situation d'une manière ou d'une autre, cela va me foutre en rogne ! dis-je en prenant un autre oreiller que j'étreignis. Je suis fatiguée, Rhys, c'est-à-dire particulièrement fatiguée physiquement. J'ai envie de dormir, et non de me farcir le choc émotionnel de Frost une fois qu'il aura partagé son sang avec Sauge.

Je rencontrai son regard et fus heureuse de constater que le large sourire s'était évanoui.

— S'il te plaît, ne me rends pas les choses plus compliquées encore.

À présent, il s'était fait grave.

— Tu me le demandes, ou serait-ce un ordre ?

— En ce moment précis, l'amie et l'amante t'en font la requête, et non la Princesse.

Il déplaça l'oreiller dans son dos, pour se retrouver assis bien droit dans une position encore plus surélevée.

— D'accord, étant donné que c'est gentiment demandé.

Le large sourire fit insidieusement sa réapparition.

— De plus, Frost n'est pas vraiment mon type.

Je roulai des yeux furibards.

— Si tu fais une seule blague sur les homos, ce soir, je te flanque hors du pieu ! Je te le jure !

— Moi ! Comment pourrais-je jamais faire une chose pareille ?!!!

— Oh que oui, sacré bon sang, tu en serais bien capable ! Rhys, s'il te plaît, ne fais pas ça, lui dis-je en l'agrippant par le bras.

Frost et Sauge approchaient de la chambre, et je pouvais à présent saisir ce qui les faisait se chamailler. Frost voulait que Sauge prélève son sang sans faire usage de glamour, ce que Sauge, quant à lui, s'entêtait à lui refuser.

— C'est bien plus amusant ainsi, lui assurait le demi-Fey.

Le visage de Rhys se fit grave, et il soupira.

— J'aime bien Frost, il est excellent au combat, mais il s'est révélé aussi susceptible que l'enfer depuis qu'il a rejoint les Cours en tant que Sidhe un jour d'hiver.

Cette étrange formulation retint mon attention, mais je savais ce que Rhys avait voulu dire. J'avais vu la forme originelle de Frost. Cette forme n'avait rien de celle d'un Sidhe. Tant de choses s'étaient passées que je n'avais pas eu le temps de réfléchir à la signification de tout ceci. Frost n'avait pas toujours été Sidhe, et on m'avait cependant enseigné que vous deviez avoir du sang sidhe dans les veines pour le devenir. Je me le rappelai dansant sur l'étendue neigeuse, comme un enfant, magnifique, à l'image d'une splendide nuée de flocons soulevés par une bourrasque vers le ciel en un tourbillon scintillant d'argent pailleté. Ce que j'avais vu n'avait pas été Sidhe. Je n'étais pas sûre de ce dont il s'agissait, et si ce n'était pas Sidhe, alors qu'était-ce ? S'il ne l'avait jamais été auparavant, alors comment se faisait-il qu'il le soit devenu à présent ? Que de questions, et pas assez de temps pour y répondre, car Frost apparut dans l'encadrement de la porte en compagnie de Sauge qui voletait près de son épaule. Je ne pouvais lui mentionner ce que j'avais vu dans la vision devant le demi-Fey. Je n'étais même pas sûre qu'il souhaitât en débattre devant Rhys, mais j'étais plus que certaine que Sauge ne serait pas le bienvenu dans cette équation.

Celui-ci entra en voletant, toujours à proximité de l'épaule de

Frost, avec toute l'attitude d'un Fey de plus grande taille marchant à son côté.

— Je ne le ferai pas sous l'influence de ton glamour, et c'est mon dernier mot, dit Frost en secouant la tête avec véhémence, ce qui fit scintiller ses cheveux argentés à la lumière. Je ne te laisserai pas m'ensorceler, Sauge, et voilà bien la véritable conclusion au débat !

— Messieurs, dis-je alors.

Ils se retournèrent tous les deux, irascibles, l'expression ostensible de leur colère marquée sur le visage. Mais celui de Sauge passa en un clin d'œil d'une moue boudeuse à une expression libidineuse. Il vola vers le lit en riant pour se mettre à voleter au-dessus de ma tête comme un hélico miniature essayant d'obtenir un meilleur cliché.

Frost resta près de la porte, son visage exprimant l'irritation, la colère, et juste un soupçon de peur. Qui fit une apparition furtive dans ses yeux gris, une peur à l'état pur, avant de s'évanouir, perdue à l'arrière de son masque d'arrogance, qui, comme je le savais, servait en partie à dissimuler ce à quoi il pensait. Je savais aussi qu'il avait à présent dépassé cela, mais cette connaissance n'en facilitait pas pour autant la tâche car cela signifiait qu'il manquait d'assurance ou qu'il n'aimait pas du tout la situation. Ce qui n'était jamais bon signe.

Je lui tendis la main.

— Viens à moi, Frost.

— Je viendrais volontiers te rejoindre, Meredith, mais pas vous autres !

Je laissai ma main retomber mollement sur l'oreiller qui était toujours sur mes genoux. Sauge voltigeait joyeusement au-dessus de moi. Il n'était pas arrivé à se rincer l'œil autant qu'il l'aurait souhaité, car j'avais tendance à m'habiller ou à me planquer sous les draps avant qu'il ne prélève mon sang. Il se révélait indigne de confiance. Cela ne m'importunait pas d'être pelotée quand je le sollicitais, mais faire l'objet d'attentions indésirables, ça, je n'en avais surtout pas envie. J'avais pigé qu'en compagnie de Rhys et de Frost, je serais suffisamment en sécurité. Mais en considérant ce dernier toujours planté près de la porte, je commençai sérieusement à en douter.

— Tu as donné ton accord, Frost, lui rappelai-je.

— J'ai accepté de donner du sang, mais je n'ai pas autorisé le petit Fey à faire usage de son glamour sur moi !

Sauge fit demi-tour dans les airs pour revenir en voletant vers lui.

— Un Sidhe qui aurait peur de la magie d'un demi-Fey, mais quelle est donc cette sornette ?

— Je n'ai pas peur de toi, mon petit bonhomme, mais jamais je ne laisserai de mon plein gré un Fey user de sa magie sur moi.

— Permettre à Sauge d'utiliser son glamour lorsqu'il prélèvera le sang est un compromis, étant donné que je ne lui accorde aucun

échange sexuel.

— C'est un compromis qui ne me regarde pas, dit Frost, semblant soudainement plus grand, plus large d'épaules, plus sûr de lui.

J'avais appris que plus il montrait d'assurance, moins assuré il était vraiment, mais il ne m'aurait pas remerciée de le savoir, et encore moins d'en faire part à d'autres.

Rhys se redressa des oreillers contre lesquels il était adossé.

— Princesse, puis-je ?

— Si tu penses pouvoir faire quelque chose, lui dis-je en faisant un geste las accompagné d'un soupir.

— Laissons Sauge goûter Frost... puis il accéléra le débit de ses mots sous le regard outré de celui-ci : comme il m'a goûté, une petite lichette, rien de plus. Voyons si Frost a vraiment une saveur digne d'un dieu, ou s'il n'a que le goût d'un Sidhe.

Ce n'était pas une mauvaise idée.

— Frost, permettras-tu à Sauge de te goûter en te léchant, ça et rien de plus ?

Frost ouvrit la bouche, avec la ferme intention de refuser, je crois, mais j'ajoutai :

— Frost, s'il te plaît, ce n'est pas trop demander.

Il hésita un moment, puis acquiesça du chef, une seule fois.

— Je le permettrai.

— Sauge, dis-je, une petite léchouille comme celle que tu as faite à Rhys dans l'autre pièce, et rien d'autre.

Sauge s'approcha en voletant si près du lit que je pus remarquer son sourire, indubitablement malfaisant. Je ne lui faisais aucune confiance, néanmoins, il acquiesça d'un hochement de tête avant de filer vers Frost.

Qui en eut presque un mouvement de recul, avant de s'en rendre compte et de s'immobiliser. La plupart des Sidhes semblent croire dur comme fer que personne, à part l'un de leurs congénères, ne peut utiliser de glamour sur eux avec succès. Ce qui était faux. Le fait que Frost en paraisse si peu convaincu me fit m'interroger sur la magie qu'il avait pu affronter par le passé. Sa réaction donnait à penser qu'il avait de bonnes raisons de redouter les demi-Feys.

— Attendez ! Frost a-t-il été livré aux demi-Feys pour être torturé comme le fut Galen ? demandai-je.

— Non, répondirent à l'unisson Frost et Rhys.

Sauge secoua négativement la tête.

— Nous n'avons jamais eu le plaisir de voir Froid Mortel crucifié pour nous au pilori, dit-il en pouléchant ses lèvres minuscules, en en faisant un véritable show que nous n'aurions pu rater. Miam, miam !

Frost tourna les yeux vers moi.

— Ne m'oblige pas à faire ça.

— À faire quoi ? Le laisser te lécher la peau pour constater quel goût tu as ? Ce n'est pas la mer à boire, Frost. Serais-tu tombé sous le coup de quelque glamour fey de niveau inférieur ? Est-ce pour ça que tu es inquiet ?

Au moment où je disais ces mots, je sus que je m'étais montrée franchement audacieuse.

— Je ne suis jamais tombé sous la coupe des Feys !

Son visage à la structure osseuse à en faire chialer d'envie un chirurgien esthétique avait atteint le paroxysme de la beauté, de la froideur et de l'arrogance réunies, le gris de son peignoir de soie semblant quasiment fusionner avec l'argenté scintillant de sa chevelure, le faisant ressembler à quelque sculpture trop belle pour être touchée, trop fière pour s'abaisser à toucher qui que ce soit d'autre.

J'aurais voulu lui demander ce qui le turlupinait, mais n'osais pas devant les autres. Je scrutai son visage, puis caressai du regard sa poitrine, sa taille, en pensant à tout ce qui était dissimulé sous ce peignoir, et je sus que même si nous nous étions trouvés seuls, il n'aurait sans doute même pas admis que quelque chose n'allait pas.

— Goûte-le, Sauge, dis-je d'une voix à l'intonation aussi lasse et découragée que je me sentais véritablement.

Sauge fit un mouvement en avant, les ailes battant à peine, donnant l'impression qu'il aurait dû tomber plutôt que léviter dans les airs. Il resta quelques secondes en suspension devant le visage de Frost, avant de partir comme une flèche en zigzag, telle une masse floue jaune-bleu-rouge. Il était déjà près du plafond, hors d'atteinte, avant que Frost ne lui envoie une torgnole, comme si Sauge avait eu le pressentiment de ce qui l'attendait.

Sauge sifflait de rage, et tout d'abord, je crus que c'était parce que Frost l'avait chassé d'une baffe ; puis je perçus la colère dans sa voix.

— Son goût n'est pas différent de celui du chevalier blanc !

— Alors repais-toi de mon sang et laisse tomber Frost, lui suggéra Rhys.

Sauge se rapprocha du lit en voletant, croisa ses bras minuscules sur sa poitrine et tapa du pied dans les airs, comme s'il était bien ancré au sol.

— Pas question ! J'ai conclu un marché pour deux guerriers Sidhes, et j'en veux deux !

— Je donnerai mon sang, dit Frost, mais sans glamour. J'ai donné mon accord pour du sang, et non pour une interférence magique.

Rhys s'apprêtait à dire quelque chose, mais je l'en dissuadai en posant une main sur son bras.

— Tu obtiendras ce que tu as négocié, Sauge, en tout et pour tout, mais laisse Frost aller se coucher. Il ne nous est cette nuit d'aucune

utilité.

Frost tressaillit à ces propos, d'une subtile contraction autour des yeux, mais pour l'avoir attentivement analysée, je savais ce que cela signifiait.

— Et qui donc prendra sa place ? s'enquit Sauge, en volant plus bas, si bien que nous nous sommes retrouvés lui et moi face à face. Galen, peut-être ?

Son sourire parvint à se faire aussi malfaisant que plaisant.

— N'as-tu rien de mieux à faire que d'exprimer une telle requête, Sauge ? lui dis-je.

Il fit la moue, malgré lui.

— Je ne te partagerai pas encore une fois avec le Gobelin. Et je ne veux rien ingurgiter venant des Ténèbres !

Il sembla y réfléchir quelques instants, puis atterrit sur l'oreiller posé sur mes genoux, dont le satin violet s'affaissa sous son poids. Il était toujours plus lourd qu'il n'y paraissait, ou que je n'en avais même le souvenir.

— Nicca, alors, puisque c'est tout ce qui reste.

— D'accord, acquiesçai-je.

— Tu n'as pas demandé à Nicca s'il permettra au demi-Fey de lui sucer le sang, fit remarquer Frost.

Je le regardai, toujours aussi beau, à en tomber raide. La question étant, la beauté suffisait-elle ? Et la réponse, évidemment, était non.

— Je n'ai pas besoin de le demander à Nicca, Frost. Si j'envoie le chercher, il viendra, et il fera ce que je lui dirai de faire. Nicca ne me contredira pas, il fera simplement ce qui doit être fait.

— Contrairement à moi, dit Frost avec un mouvement du menton vers le haut, évoquant un buste sculpté dans l'arrogance et la défiance.

Je poussai un soupir.

— Je t'aime, Frost.

Ce qui lui adoucit le visage, y faisant un instant émerger l'incertitude.

— Je t'aime dans mon lit, j'aime tant de choses chez toi, mais je serai reine. Je serai la souveraine absolue de notre Cour. Tu sembles persister à oublier ce que cela signifie. Peu importe qui sera roi, je n'en régnerai pas moins. Comprends-tu ça, Frost ?

— Tu choisirais pour roi un pantin ?!!!

— Non, j'aurai un partenaire qui sait que des choses déplaisantes doivent être faites, et qui ne se mettra pas à discuter sur des situations auxquelles on ne peut rien changer.

— Je ne peux être autre que ce que je suis, dit-il, et sa voix n'allait pas avec le calme apparemment imperturbable se reflétant sur ses traits.

— Je le sais, dis-je d'une voix adoucie.

Le temps d'une seconde, il eut l'air abattu, puis l'arrogance glacée se remit en place. Ce masque qu'il avait porté à la Cour pendant des siècles. Il posa ses yeux fixes sur moi et il n'y avait rien sur son visage que j'aurais pu raisonner. Il était Frost, Froid Mortel. On ne raisonne pas la froidure de l'hiver. Soit on s'en abrite, soit on en périt.

Sa voix était plus froide que jamais lorsqu'il dit :

— Je vais t'envoyer Nicca sans rien lui dire, à part que tu l'as fait demander.

— C'est ça, dis-je, sans parvenir à empêcher ma voix de se faire de plus en plus glaciale.

J'étais en colère contre lui, en colère, frustrée, et j'ignorais comment me dépatouiller de là. J'étais appelée à devenir reine alors que je ne pouvais même pas gérer ma vie privée. Tout ça ne semblait pas de très bon augure.

— Merci, Frost, ajoutai-je.

— Ne me remercie pas, Princesse, je ne fais que mon devoir.

Puis il se retourna, s'apprêtant à sortir.

Je le rappelai :

— Frost, ne fais pas ça !

— Ne fais pas quoi ? demanda-t-il en se retournant à moitié.

— Tout ce pataquès ramenant tout à ta petite personne et à tes sentiments blessés ! Certaines choses ne se rapportent pas à toi. Certaines choses ne sont pas du tout d'ordre personnel, mais simplement nécessaires !

— Puis-je y aller ?

Je fis une courte prière silencieuse pour avoir la patience de supporter cet homme impossible, puis je répondis :

— Oui, vas-y, et envoie-nous Nicca.

Il sortit sans un seul regard en arrière, se frottant d'une main le bas du dos, ce qui voulait dire qu'une arme quelconque se trouvait fichée là. Frost ne se promenait que très rarement sans armes. Et lorsqu'il se sentait insécurisé, il les touchait, à la manière dont certaines femmes tripotent leur quincaillerie.

— Eh bien, dit Rhys, cela a tourné au vinaigre.

— Quelle susceptibilité, surtout pour Froid Mortel, et le voilà encore plus en colère, dit Sauge.

— La peur, dit Rhys à voix basse.

— Quoi ? m'exclamai-je.

— La peur, répéta-t-il. Plus Frost se fait hautain, plus il est sur les nerfs, ce qui est juste une autre expression pour désigner la peur.

— Et de quoi a-t-il peur ? demandai-je.

— De moi ! s'écria Sauge en s'élevant d'un bond dans les airs tout en tourbillonnant, comme pour faire crânement la démonstration de ses aptitudes à la voltige.

Rhys sourit de toutes ses dents.

— Tu peux en effet foutre la frousse, mais je ne crois pas que c'est ce dont il s'agit.

— Alors c'est quoi ? demandai-je.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il en haussant les épaules.

Nicca apparut alors dans l'encadrement de la porte. Sa chevelure lui retombant jusqu'aux chevilles s'apparentait à un ample manteau échevelé lui enveloppant le corps, mais il avait cependant enfilé son peignoir de soie violet royal. Une couleur qui lui allait bien, faisant ressortir le brun chaleureux de ses yeux, les reflets rougeoyants de ses cheveux presque auburn, en lui assombrissant la peau, en un teint plus chocolaté.

— Frost m'a dit que tu voulais me voir.

Je lui expliquai ce que j'attendais de lui, et il y répondit sans problème par l'affirmative. Sans disputation, sans air ronchon, sans désaccord de quel type que ce soit. Ce qui était plus que rafraîchissant. Exactement ce dont la nuit avait besoin, quelque chose de simple plutôt que de compliqué. Frost dans mon lit était une créature affamée, aux besoins importants et au plaisir torride. Pour cette nuit, un léger plaisir agréable, quelques requêtes moins exigeantes, et une appétence un chouïa atténuée semblaient juste ce qu'aurait pu prescrire le toubib.

Chapitre 12

J'étais allongée, enlacée par le bras de Rhys, pelotonnée au creux de son épaule, la tête reposant contre la chaleur de sa poitrine musculeuse. Nicca était appuyé sur un coude, son corps recroquevillé juste derrière le mien. Il avait préservé une fraction de distance entre nous, si bien que je pouvais sentir contre ma peau l'irradiation vibrante de son aura, de sa magie. J'aurais voulu lui demander d'éliminer toute distance, de faire glisser son corps contre mon dos, mais je m'en abstins. Je ne l'avais pas invité ici pour faire l'amour. C'était la nuit réservée à Rhys, qui ne voulait plus me partager avec Nicca depuis qu'en partie, il avait récupéré ses pouvoirs lorsque nous avions vaincu L'Innommable. J'avais supposé qu'avec le retour d'un plus grand nombre de ses anciennes facultés magiques, il serait encore moins disposé à me partager, et de ce fait, je ne l'avais pas requis. Cependant, sentir ainsi la chaleur de Nicca irradiant dans mon dos m'incita à me jeter à l'eau.

Je fis glisser le bout de mon nez le long du torse de Rhys, câline, tournant ma tête, juste un peu pour voir son visage.

— Je veux que Nicca reste avec nous cette nuit.

— J'aurais pu le parier, dit Rhys, son sourire cédant peu à peu la place à cette expression si sérieuse dans les yeux d'un homme.

J'effleurai de la main son ventre, la faisant glisser vers son téton en traçant des cercles lascifs autour de l'aréole, jusqu'à ce que celui-ci se redresse au garde-à-vous et que la respiration de Rhys s'accélére légèrement. Il m'attrapa le poignet.

— Arrête ça, sinon je ne vais plus arriver à réfléchir.

— C'est bien là où je voulais en venir, lui dis-je avec un sourire, ayant conscience que quelque chose de plus urgent que l'humour se reflétait dans mes yeux.

— Je peux constater qu'on ne me demande pas à moi de rester pour la nuit, commenta Sauge, en atterrissant sur les abdos musclés et ciselés de Rhys.

— Tu es le bienvenu si tu souhaites rester ici cette nuit, lui dis-je, mais pas à l'intérieur de mon lit, ni de mon corps.

Sauge trépigna en tapant du pied sur la chair ferme de Rhys.

— C'est vraiment trop injuste que je fasse usage de mon glamour pour vous faire ressentir de si merveilleuses sensations, et qu'en retour, on me refuse les fruits de mon labeur ! Particulièrement alors que d'autres sont invités aux réjouissances !

— C'est bien toi qui voulais deux hommes Sidhes, Sauge. Tu connais l'effet que ton glamour produit sur moi, et sur autrui.

— Oui, oui, *mea culpa* ! dit-il en croisant les bras sur sa poitrine.

Puis son visage se transfigura instantanément d'une moue à un sourire aussi lubrique que tout guilleret.

— Vous voulez parier ?

Je redressai un peu la tête de la poitrine de Rhys juste pour décliner d'un hochement et d'un « non ».

— De quel genre de pari s'agit-il ? s'enquit Rhys.

— Ne fais pas ça, Rhys.

— Et pourquoi pas ? s'étonna-t-il en me regardant.

— Tu n'as pas fait l'expérience du glamour de Sauge. Moi si.

Un soupçon d'arrogance typiquement sidhe se mêla à l'expression amusée de Rhys. C'était notre talon d'Achille racial, sans hybridation mythologique intentionnelle. Une arrogance qui nous avait perdus en plus d'une occasion.

— Je pense que trois Sidhes resteraient insensibles à la magie d'un demi-Fey.

— Rhys, tu devrais pourtant avoir enfin compris qu'il ne faut pas sous-estimer les Feys simplement parce qu'ils ne sont pas Sidhes, lui dis-je en lui caressant le visage.

Il s'écarta de ma main d'un mouvement brusque. Je n'avais pas eu l'intention d'effleurer ses cicatrices, ni d'y faire allusion, comme son expression le laissait entendre. Il était à présent en colère, comme toujours lorsqu'on lui rappelait ce que les Gobelins lui avaient fait.

— Je pense plutôt que c'est toi qui oublies ce que nous sommes !

Les cercles bleus dans son œil se mirent alors à irradier d'une douce couleur vibrante, bleu œuf de merle, ciel d'hiver, pulsant au rythme de l'afflux de sa colère, et de son pouvoir.

— Si je suis bien à nouveau Crom Cruach, Merry, alors Sauge ne peut avoir aucune influence sur moi.

J'aurais voulu dire : *Et si tu ne l'étais pas redevenu ?* Mais son expression m'arrêta. Comment en effet s'adresser à l'orgueil d'un homme ?

— Je n'ai jamais été une divinité, Rhys. Je ne sais pas ce que signifie être invulnérable.

— Moi si ! dit-il.

Et je sentis en lui de la férocité, une frénésie que je n'avais encore jamais perçue. Cependant, je reconnaissais la peur quand elle se pointait. La peur qu'il ne soit plus à la hauteur de ses prouesses

passées. La peur qu'il ne récupère plus jamais ce qu'il avait perdu. J'avais vu la peur en trop d'occasions, sur de trop nombreux visages sidhes, pour ne pas la reconnaître. C'était la peur de mon peuple – que nous étions en train d'échouer en tant que race, que nous avions déjà échoué, et nous étierons tous avant de nous éteindre. Une peur ancestrale, viscérale, que nous portions en nous depuis si longtemps qu'elle en était quasiment devenue une phobie nationale.

Si je lui interdisais de parier avec Sauge, cela équivalait à dire qu'il n'était pas assez fort, qu'il n'était pas assez bon. Ce n'était évidemment pas le propos, mais il était mâle, et peu importe leur saveur, les mâles ont tous les mêmes défauts ; et j'étais femelle, et indépendamment de notre saveur, nous autres partageons certains de ces mêmes défauts. Sa faille était la fragilité de son ego ; et que je m'apprête à le lui flatter aux dépens de presque tout était bel et bien la mienne. Je savais que c'était une erreur lorsque j'ouvris la bouche pour dire :

— Fais ce que tu veux, mais ne va pas raconter que je ne t'avais pas prévenu.

— Alors, chevalier blanc, prêt pour notre pari ? déclama Sauge. Je vais faire usage de mon glamour pour vous ensorceler tous, et si je parviens à faire opérer simultanément la magie sur trois Sidhes, alors j'aurai gagné ce que désire le plus profondément mon cœur.

— Rhys, dit Nicca, fais gaffe.

— Je ne suis pas si bête que ça, dit Rhys. Que désire donc ton cœur ? J'ai besoin de le savoir avant de m'engager.

— De baiser la Princesse, fut la réponse.

— Je ne peux négocier ce qui n'est pas à moi, dit Rhys en secouant négativement la tête. Son corps lui appartient.

— Pas de rapports sexuels. Je ne te laisserai pas tenter d'accéder au trône, Sauge, lui rappelai-je.

— Fort bien, dit-il en haussant ses minuscules épaules. Si ce n'est l'acte en soi, alors quoi d'autre ?

Je dus bien admettre que d'avoir senti d'une semaine à l'autre les effets du glamour de Sauge se déverser sur mon esprit, et sur mon corps, avait titillé quelque peu ma curiosité. Son glamour personnel pour la séduction était le meilleur dont j'eus jamais ressenti l'influence. Juste à partir d'une légère morsure sur ma main, et de sa magie, il pouvait me conduire au bord de l'orgasme. Ce serait un mensonge d'affirmer que je ne m'étais pas demandé si cela serait encore mieux si je l'autorisais à me caresser.

Mais ce n'était pas uniquement ça qui soudainement me tétanisa le corps.

J'avais les amants les plus incroyables du monde, mais il y avait certaines choses qu'ils me refusaient, ainsi qu'à eux-mêmes. Nous nous

efforcions de me faire tomber enceinte, ce qui signifiait que tous nos ébats se terminaient invariablement de la même façon. Si l'objectif n'était pas de me faire concevoir, nous ne gaspillions pas la moindre goutte de semence. J'avais persuadé plus d'un de mes hommes de me laisser le prendre dans ma bouche, mais aucun d'eux ne s'autorisait à mettre un terme à cette caresse buccale précisément à cet endroit, peu importait combien j'implorais ni combien ils en avaient envie. Cela n'avait pas été seulement des préliminaires amoureux qui pendant des siècles leur avaient été interdits, mais toute éjaculation, même par leurs propres attouchements. Tant de choses leur avaient manqué en plus des rapports charnels. Ils en parlaient, mais sans le pratiquer, parce que c'était une opportunité gâchée. Un gâchis de semence à planter et faire croître de préférence à l'intérieur de mon utérus. Une occasion manquée de devenir roi. Je réalisai brusquement que je commençais à me prendre pour une poulinière. Une créature qu'on faisait s'accoupler dans le simple but d'obtenir un enfant, et non parce qu'elle l'avait décidé. Je savais qu'ils me désiraient, mais pas vraiment au point de me désirer s'il y avait ailleurs où aller. Mes merveilleux hommes me désireraient-ils toujours autant s'il n'y avait pas le moindre trône à la clé ?

Galen, certainement, ce qui faisait indéniablement partie de son charme. Mais qu'en était-il des autres ? Je n'en étais pas si sûre. Cette pensée me comprimait la poitrine, ce qui était loin d'être agréable. Ces magnifiques Sidhes désiraient-ils la petite mortelle à l'apparence humaine s'ils avaient pu porter leur choix ailleurs ? Je l'ignorais, et ils se garderaient bien de m'avouer jamais la vérité. Évidemment, ils me désiraient, qu'auraient-ils pu dire d'autre ? Seul Galen, et Rhys, m'avaient témoigné un tant soit peu d'intérêt alors que je n'étais qu'une pauvre créature inopportune, à peine tolérée après la mort de mon père.

La poursuite incessante de la maternité commençait à me donner sérieusement l'impression que c'était tout ce qui nous liait. Mais bien évidemment, c'était le cas. Lorsque je serais enceinte et que nous connaîtrions l'identité du géniteur, ils s'évaporerait dans la nature, reprendraient cette distance réfrigérante. Ils ne resteraient pas avec moi pour toujours. Je regardai Rhys, le plus petit des Corbeaux de la Reine, mais chaque centimètre de sa personne n'était que muscles, durs, fermes et tellement puissants. Je me retournai vers Nicca, et ses yeux sombres me fixèrent derrière une mèche emmêlée, semblant presque brûler au travers de la chaude, si chaude couleur chocolat de ses cheveux. De ma bouche et de mes mains, j'avais suivi en descendant les contours du motif d'ailes ornant son dos en un tatouage des plus vibrants au monde. Il était presque trop délicat pour moi au pieu, trop soumis. Mais comme il était beau ! Et pour cette brève

période, il était à moi, rien qu'à moi, pour faire avec lui ce que bon me semblerait. Tous les autres étaient inquiets du fait que je n'étais pas enceinte. Je m'en inquiétais, également, tout en sachant que la grossesse me fermerait certaines portes, me cloîtrait loin de choses que je souhaitais faire. Pendant que je les avais à disposition, je voulais vraiment les posséder, et non pas être tout simplement un maillon de l'usine à bébés.

Et qu'est-ce qui me manquait le plus ? C'était simple. La sensation d'un homme dans ma bouche, alors que je démarrais en douceur et tout tranquillement, pour pouvoir le prendre tout entier, y compris ses couilles, puis sentir le changement de texture, rien que par la sensation qu'il me procurerait. J'adorais ça, de A à Z, et la dernière fois où j'avais pu m'y adonner, complètement, c'était avec mon dernier petit ami. Il n'était pas Sidhe, et avait été dans l'incapacité de se rapprocher ne serait-ce qu'un peu de l'effet que me faisait le glamour de Sauge. Je voulais éprouver la sensation de cette décharge tiède à l'intérieur de moi ailleurs que dans mon ventre. Ce n'était pas la pensée de Sauge qui me faisait ressentir des tiraillements plus bas dans le corps, mais l'idée d'un homme se déversant dans ma gorge.

— Une idée vient de lui passer par la tête, dit Nicca.

— Qu'est-ce qui a bien pu te mettre cette expression sur le visage, Merry ? me demanda Rhys.

— Si le glamour de Sauge remporte la palme cette nuit, je lui offrirai une fellation. Je veux sentir l'un de vous éjaculer dans ma bouche.

— Tu sais bien pourquoi on ne le fait pas, dit Rhys.

Je me redressai en position assise, en m'écartant de lui.

— Je sais, je dois tomber enceinte, mais il y a bien plus dans le sexe que de faire des bébés, dis-je en prenant une profonde inspiration. Je veux regarder l'un de vous se donner un orgasme sous mes yeux. Je veux vous sentir dur et ferme contre chaque centimètre de mon corps jusqu'à ce que vous en jouissiez. Je veux en être recouverte, et non pas être l'incarnation d'une chaîne de fabrication de poupons.

Je me sentais étrangement triste.

— Une de ces nuits, l'un de vous me fera tomber enceinte, et lorsque nous saurons qui est le père, tous les autres s'éclipseront.

Je les considérai, l'un après l'autre, et même le minuscule demi-Fey debout sur le ventre plat de Rhys.

— Je veux profiter pleinement de vous tous tant que j'en ai l'opportunité.

Je caressai les cuisses des deux hommes allongés à mes côtés.

— Vous avez passé des siècles sous l'interdiction formelle d'accéder à tellement plus qu'une simple fornication. Ne voulez-vous

pas rattraper le temps perdu ?

Rhys se redressa pour s'asseoir, ce qui obligea Sauge à faire un décollage acrobatique. Puis il m'étreignit.

— Merry, je suis désolé. J'aimerais te faire plaisir, mais...

Je m'écartai de lui en le repoussant.

— Mais nous ne voulons pas perdre la moindre goutte de sperme. Oui, oui, c'est vraiment très important. Je suis même tout à fait d'accord sur le principe. Mais pour une nuit par-ci, par-là, je voudrais bien que nous fassions comme bon nous semble, sans nous soucier de procréer ou pas.

— Je ne crois pas que Doyle l'autorisera, dit Nicca.

Je me retournai vers lui, sentant la colère m'envahir comme le zéphyr. Je sentis ma magie se déclencher, se propager, amorçant le scintillement sous ma peau.

— Doyle se trouve-t-il dans ce lit ce soir ?

— Non, murmura Nicca, l'air inquiet. Je suis désolé, Merry, je ne voulais pas dire...

— Je suis Princesse, et je serai Reine, dis-je en ponctuant cette affirmation d'un virulent hochement de tête. J'en ai marre que tout le monde me contredise. Très bien, très bien ! Pour cette nuit, je vous baiserais tous les deux, à part Sauge !

Je tendis la main vers le demi-Fey, qui se posa dessus. Il était curieusement pesant, comme s'il avait plus de poids qu'il ne l'aurait dû. J'avais tenu sa Reine Niceven sur ma main, et elle ne pesait rien, tout en air et en tulle, mais il y avait de la viande sur Sauge.

— Mais toi, tu feras ce que je veux, n'est-ce pas, Sauge ?

— Tout le plaisir sera pour moi, Princesse, dit-il en me faisant une profonde courbette, avant de s'élancer en voletant pour venir me déposer un baiser furtif sur la bouche. Puis il reprit son essor en riant.

— Tu serais surprise du nombre de femmes Sidhes qui se refusent à sucer une bite.

— Tu as emballé trop de Sidhes Seelies, lui dis-je.

Son regard se posa sur moi, ses ailes aux motifs de vitrail le soutenant en lévitation.

— Peut-être, ou il se pourrait que trop de créatures à la Cour Unseelie soient dotées de dents redoutablement pointues. Un mâle se doit de rester vigilant de tout endroit où il se fourre, sinon il risque d'y perdre bien plus que sa vertu.

— Je ne mords pas, lui précisai-je.

— Oh, quel dommage ! dit-il en esquissant une moue de dépit.

— Eh bien, si tu aimes que ça fasse mal... lui dis-je avec le sourire.

Pendant un moment, il eut l'air sérieux.

— Jusqu'à un certain point, oui.

— Indique-moi ce point.

— Merry n'obtiendra de toi ton « point » que lorsque tu nous auras envoûtés tous les trois. Par ailleurs, qu'obtiendrons-nous si tu échoues ? s'enquit Rhys.

— Jamais je n'essaierai à nouveau de fourrer mon « point » sur, ni même dans la Princesse.

— Sur ta parole d'honneur ? dit Rhys.

Sauge posa une main sur son cœur en faisant dans les airs une révérence étrangement gracieuse.

— Ma parole d'honneur.

J'aurais voulu en cet instant qu'on arrête là, car je connaissais trop bien Sauge. Il n'aurait jamais proposé ce pari particulier à moins d'être sûr de le remporter. Mais avant que je n'aie eu le temps de quoi que ce soit, Rhys avait dit :

— Tope là !

Je soupirai, avant de réaliser que, curieusement, j'espérais à moitié que nous perdions. Mais que nous gagnions ou perdions, j'avais certaines choses à dire à Doyle. La Reine Andais m'avait donné mes gardes pour en faire tout ce que bon me semblerait, mais lorsque j'aurais trouvé mon roi, les récupérerait-elle ? Perdraient-ils la seule opportunité qu'il leur aurait été offert au cours du prochain millénaire de se masturber, de se glisser dans la bouche d'une femme, et de recouvrir son corps de leur semence ? Les reprendre, pour les « castrer » à nouveau à sa façon semblait bien ce dont Andais était capable. Elle était sadique après tout. Si je parlais de cette éventualité à Doyle, peut-être comprendrait-il alors mon point de vue. Et si ce n'était pas suffisant, je tenterais de le faire passer pour un ordre. Quoique je n'espérais pas vraiment que ça marche. Ordonner aux Ténèbres de faire quoi que ce soit contre son gré signifiait généralement qu'il m'ignorait en beauté. Andais avait dit qu'elle ne prenait jamais Doyle dans son lit parce que s'il l'engrossait, il ne se satisferait pas d'être son consort ; il aurait exigé d'être roi, et bien plus que juste pour le décor, et comme elle refusait de partager son pouvoir... Vu sous cet angle, je comprenais mieux à présent. Que la Déesse me vienne en aide, ne voilà-t-il pas que je commençais à me montrer conciliante envers mon horrible tante. Vraiment, cela s'annonçait plutôt mal !

Chapitre 13

Rhys et moi étions adossés contre les oreillers, ma tête au creux de son épaule ; sur mon ventre était posée celle de Nicca, pelotonné plus bas sur le lit, ses cheveux se répandant derrière lui tel un long manteau de soie brune.

Sauge nous survolait, semblable à un minuscule angelot lascif.

— Un tel butin se voit rarement ainsi étalé sous les yeux des Feys !

— Vu ton expression, dit Rhys, je ne sais pas si c'est de bouffe ou de cul que tu parles.

— Des deux ! Oh, assurément des deux !

Il entreprit de descendre lentement pour venir à notre rencontre, comme une plume.

Rhys tendit une main pour qu'il s'y pose, mais Sauge se laissa dériver en planant et la contourna. Je levai machinalement la mienne pour l'empêcher d'atterrir sur mes seins nus, préférant l'écarter de ces parties si intimes.

— Tu vas nous prendre du sang, mais pas à Merry, lui rappela Rhys.

— N'aie crainte, *Gwynfor*, on ne t'oubliera pas. Mais étant donné que j'aime les femmes, et que jusqu'à preuve du contraire, toi aussi, cela marchera d'autant mieux si je commence par la belle Princesse.

— Il y a belle lurette qu'on ne m'avait appelé *Gwynfor*.

— Tu étais le *Gwynfor*, le seigneur blanc, et tu le seras encore, dit Sauge.

— Cela se pourrait, dit Rhys, mais cette flatterie ne m'explique pas pourquoi tu t'es posé sur la main de Merry et non sur la mienne, ou sur celle de Nicca.

Sauge pesait probablement moins d'un kilo, mais il n'en demeurerait pas moins difficile de le soutenir comme ça au-dessus de mon corps.

— C'est son glamour, Rhys ; laisse-le opérer comme il l'entend. J'aimerais bien en fait dormir un peu cette nuit. À la différence des Sidhes immortels, j'ai l'air crevé si je manque de sommeil.

Rhys me regarda.

— Qu'est-ce qui me donne à penser que ceci n'a rien à voir avec une envie de roupillon et tout à voir avec le fait que tu as changé d'avis en ce qui concerne ce pari ?

— Cela n'a jamais été mon pari à l'origine, lui rappelai-je. Et la prochaine fois que tu fais des paris avec mon corps à la clé, tu devrais réfléchir à deux fois avant de t'y engager sans mon consentement.

— Mais tu étais là, dit Rhys.

— Et néanmoins tu ne m'as jamais sollicitée.

Il y songea pendant quelques secondes avant d'acquiescer d'un léger mouvement de tête.

— Bon sang ! Je suis désolé, Merry, tu as raison. Je m'en excuse.

— Cela fait un jour à peine que tu as récupéré ta divinité, et tu n'as pas perdu de temps pour prendre de mauvaises habitudes, lui dis-je.

— Je suis désolé.

— Ne t'excuse pas pour ça, Rhys, il y a d'autres choses pour lesquelles je préférerais recevoir des excuses.

— Comme quoi ? s'enquit-il.

— Si je vous fous tous les deux dehors dans l'instant, Sauge fera tout ce que j'exigerai de lui. Prendre du plaisir l'intéresse davantage que de devenir roi, lui !

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Rhys.

— Cela signifie que si l'un de vous était ici davantage pour le sexe que pour la royauté, je l'aurais persuadé depuis longtemps de sauter en catastrophe du wagon des parties de jambes en l'air.

— Merry, Cel te tuera s'il gagne cette compétition. S'il devient roi, il ne supportera pas de te laisser la vie. Nous sommes ta Garde Royale, nous sommes supposés assurer ta sécurité avant tout, avant nos propres désirs, ou même les tiens.

Sauge m'effleura le doigt de ses mains, et cette infime caresse me coupa le souffle et m'emballa le cœur. Ma main se mit à descendre vers le bas comme animée d'une volonté propre, jusqu'à venir se poser entre mes seins. Sauge sembla soudainement se faire plus lourd à porter, et mon bras se fit plus fatigué qu'il n'aurait dû l'être.

Rhys s'efforçait de nous regarder, mais semblait rencontrer quelques problèmes pour fixer son regard.

— Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Sauge, lui répondis-je, haletante.

Nicca parcourut mon ventre en l'effleurant de son visage, me donnant la sensation que sa joue caressait des endroits plus profondément enfouis. Puis ses yeux délaissèrent mon corps pour me regarder ainsi que Sauge.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? murmura-t-il, la voix emplie d'un doux émerveillement.

— Il m’a pris le doigt entre ses mains, lui répondis-je.

— Merde, dit Rhys, merde !

Sauge éclata d’un rire à la sonorité aiguë et ravie.

— Oh, je sens qu’on va bien rigoler !

Rhys s’apprêtait à dire quelque chose, lorsque Sauge fit glisser ses bras autour de mes trois doigts du milieu, la douceur incroyable de sa peau semblant m’envelopper toute la main.

— Que le Consort nous soit miséricordieux, je peux ressentir vaguement ce que tu ressens. Sa peau est si douce, plus douce que quoi que ce soit que j’aie pu ressentir jusqu’ici !

Puis Sauge frotta ses cheveux sur l’extrémité de mes doigts. Ils évoquaient des plumes duveteuses ; comme si la soie des araignées avait pu en tisser la texture, trop douce pour être réelle. Cet effleurement sur ma peau fit frissonner Nicca contre moi, et je sentis chez Rhys une certaine raideur se dresser contre ma hanche. Impatiente, prête.

— Je n’avais pas compris, dit Rhys d’une voix qui s’était faite douce et caverneuse tout à la fois.

— Ce n’est pas faute d’avoir essayé de te prévenir, lui rappelai-je. Tu n’as pas voulu m’écouter.

— Et pourquoi pouvons-nous le sentir lorsqu’il te touche ? demanda Nicca.

— Je n’en sais rien.

— Moi je le sais, mais je ne vous dirai rien, fanfaronna Sauge.

Il se laissa glisser vers le bas contre ma main pour se retrouver à califourchon sur mon poignet, qu’il enserra de ses jambes, et je réalisai brusquement qu’il ne portait rien sous son kilt en tulle. Il était minuscule, mais le contact de ce mini-sexe donnait une sensation plus intime qu’il ne l’aurait dû, plus intense qu’elle n’aurait dû l’être.

Je pris soudainement conscience de la pulsation entre ses jambes. De la vibration et du reflux du sang de part et d’autre de ses cuisses, qui battaient en rythme avec le pouls pulsant dans mon poignet, tel un second battement de cœur, comme si celui même de mon sang répondait à celui de son corps.

— Ta main, *Gwynfor*, je veux bien la prendre maintenant.

Il fallut quelques instants à Rhys pour se concentrer, pour comprendre. L’une de ses mains était encore en partie coincée sous le poids de mon corps, mais il posa l’autre libre sur son ventre, comme s’il craignait d’avoir mal.

— Un peu de sang, une petite lichette pour goûter, *Gwynfor*, rien de plus.

— Arrête de m’appeler comme ça ! lui intima Rhys.

— Mais tu es le seigneur blanc, lui dit Sauge. Et le seigneur blanc, la main de l’extase et de la mort, n’a peur de rien ni de personne !

Rhys tendit alors la main vers le minuscule Fey, avec lenteur et répulsion, le visage déjà à moitié hagard à l'appel sensuel de la magie de Sauge. Ayant perdu son pari avant même que Sauge ne l'ait touché.

Celui-ci restait fermement ancré à califourchon sur mon poignet, rappelant l'une de ces vieilles figurines en bois représentant de toutes petites fées chevauchant des balais de paille, sauf que mon poignet s'apparentait à une tige et que son pouvoir me chevauchait, moi, me chevauchait comme les Feys sans aile étaient censés le faire sur les petites plantes en floraison. Les fleurs étaient-elles aussi agréables à chevaucher ? Leur était-il agréable d'être arrachées de leurs racines et de se retrouver ainsi propulsées au cœur du ciel nocturne ?

Sauge enveloppa de ses mains en réduction le doigt de Rhys, à l'extrémité duquel il appliqua sa toute petite bouche carmin rappelant un minuscule bouton de rose tout gonflé. Je perçus le pouls de Rhys, en une succession de notes de musique lointaines, comme un rythme de basse qu'on n'entend qu'au travers des murs à la nuit tombée, allongé sur son lit, à se demander d'où ce boucan peut bien venir. Sauge entrouvrit la bouche, les lèvres toujours plaquées contre la peau de Rhys, qui finalement s'écria :

— Non, non !

Sauge se recula pour le regarder, faisant rouler dans leurs orbites ses yeux d'un noir étincelant.

— Vas-tu te parjurer, seigneur blanc ? Ton courage va-t-il te faire défaut en face d'un pauvre demi-Fey de rien du tout ?

Je pouvais voir le pouls de Rhys marteler contre son cou, et sa voix parvint à émerger, rauque, au pourtour :

— J'avais oublié ce que toi et les tiens avez autrefois été.

— Oublié quoi ? s'enquit Sauge, sa bouche toujours en suspens à l'extrémité du doigt de Rhys, qui dut déglutir pour s'exprimer à nouveau.

— À une époque, vous représentiez une cour à vous seuls, et la taille importe peu quand on a le pouvoir.

Sauge eut un petit gloussement.

— Te rappelles-tu ce que nous pouvions faire d'autre ?

— Votre glamour pouvait nous rétamé, comme un ivrogne du samedi soir.

— En effet, seigneur blanc, et c'est ce qui nous a sauvés au lieu d'être exterminés par les deux Cours.

Sa bouche se rapprocha lentement pour se poser à nouveau sur le doigt de Rhys, et les prochains mots furent prononcés avec ses lèvres si proches qu'ils en tressaillirent le long de sa peau.

— L'Innommable nous a considérablement rendus, à nous tous.

Et il plongeait les dents dans la chair.

La colonne vertébrale de Rhys se cambra alors, lui rejetant la tête

en arrière, les yeux clos. Je ne ressentis que légèrement cet élanement douloureux, un plaisir atténué reçu comme un coup de couteau.

Nicca se tortilla, escaladant mon corps de telle sorte que son visage en vienne presque frôler la jambe de Sauge. Son bras s'agita de convulsions autour de ma taille, s'y accrochant comme s'il avait peur, ou était impatient. Seule la pression de son corps me révéla qu'il ressentait tout comme moi ces élanements alternés de plaisir et de douleur.

Sauge entreprit alors de s'abreuver à la plaie, et je sentis comme une aspiration. J'en avais suffisamment fait l'expérience pour savoir que la sensation de cette bouche minuscule s'apparentait à ressentir un long fil ténu s'étirant de l'extrémité du doigt au bas-ventre. À chaque succion, Sauge suçait des endroits qui auraient dû demeurer intouchables à partir d'une toute petite blessure au bout d'un doigt.

Le poul de Sauge battait entre ses jambes contre le poul dans mon poignet, vite, plus vite, fort, plus fort, et j'en sentis un troisième qui se mettait à battre à l'unisson. Comme si Sauge avait attiré le cœur de Rhys entre ses mains, et qu'il s'abreuvait autour de la pulsation épaisse, charnue, de son rythme cardiaque, et je sentis ce cœur battre en écho à l'intérieur du corps de Sauge, comme si le petit Fey était un diapason, une liaison vibrante, tremblante, pulsant d'un battement de cœur à l'autre.

Rhys se pressa plus fermement contre moi, épousant la courbe de ma hanche. Et presque en dépit de sa volonté, sembla-t-il, son corps se mit à bouger contre le mien. Je pouvais sentir son membre qui grossissait et durcissait en se frottant contre moi. Un rythme lancinant se mit en branle entre nous deux. Je sentais Sauge qui suçait Rhys, et à chaque succion, Rhys se pressait contre ma hanche, enfouissant sa dure turgescence contre ma peau, comme s'il cherchait une autre voie de pénétration.

Puis Rhys se mit à luire de cette blanche luminosité qu'il recélait en lui, son œil tricolore aussi brillant qu'un néon bleu lorsqu'il se posa sur moi. Les lèvres entrouvertes, il se pencha pour poser sa bouche sur la mienne, et à l'instant précis où il m'embrassa, mon pouvoir jaillit, en un mouvement ascendant, si bien qu'il se recula de mes lèvres, la magie laissant entre nous une trace semblable au scintillement pailleté des étoiles. Mon corps pulsait de blancheur comme si j'avais avalé la lune et qu'elle irradiait au travers de ma peau.

Sauge s'assit entre nous, telle une petite poupée dorée, ses ailes nervurées aussi illuminées que des vitraux au soleil couchant. Il n'était pas Sidhe, mais le pouvoir reste le pouvoir. Le temps d'un instant, je vis sa bouche rouge pulser, comme s'il y retenait véritablement les battements du cœur emballé de Rhys.

Nicca s'était mis à rayonner doucement, les ailes tatouées sur son dos vibrant de traces diffuses de rose et de bleu et de beige, ainsi que de noir. Les premières manifestations de son pouvoir, la toute première promesse.

La main de Rhys sous mes épaules fut alors agitée de convulsions, m'enfonçant ses doigts dans la chair, et je sentis qu'il tentait à grand-peine de refermer l'autre en poing sur le corps frêle de Sauge. Puis la respiration de Rhys s'emballa, de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il rejette la tête en arrière, son corps s'arc-boutant contre moi. Quelque chose de lumineux et de quasi liquide se mouvait en dessous de sa peau, m'évoquant de scintillants nuages se fragmentant dans l'étendue céleste pour se disperser tel du phosphore enflammé. Ses boucles blanches tourbillonnaient autour de son visage, animées par le souffle de son pouvoir, fluctuant de brillance, d'énergie, comme si on y avait tracé des mèches étincelantes à coups de baguette magique. Il ouvrit l'œil, et j'eus le temps de percevoir ses cercles bleu néon qui commençaient à tourbillonner comme une tornade prête à se déchaîner au-dessus de moi, au-dessus de nous tous. Et alors il s'ancra dans ma chair, si durement que cela me fit mal et me ramena à son corps en faisant refluer le pouvoir, juste un peu. Il hurla, une seconde avant d'éjaculer sur moi en une déferlante torride qui s'écrasa contre ma hanche.

Cette sensation me fit arquer le dos en projetant en l'air ma main libre. Je me tortillais sur le lit, mais mes mouvements étaient restreints, piégée comme je l'étais entre les coups de reins de Rhys, et Nicca toujours entortillé autour de ma taille et de mes jambes.

Le cœur de Rhys battait à tout rompre dans mes veines, puis les battements s'atténuèrent avant de disparaître si brutalement que j'en fus effrayée. Je dus rouvrir les yeux pour m'assurer qu'il était toujours là, toujours bien vivant. C'était bizarre, étant donné que je pouvais encore le sentir appuyé sur toute la longueur de mon corps, mais c'était la saveur de son poulx à l'intérieur de moi dont je m'étais débarrassée. Il reposait effondré à côté de moi, les cheveux éparpillés sur le visage, et son poulx martelait contre son cou à la peau fine et lisse, comme s'il s'y trouvait piégé, son pouvoir s'estompant à l'image de la lune voilée de nuages.

Je m'apprêtai à m'enquérir s'il allait bien, mais le poulx de Sauge me figea les mots dans la gorge, et je me retournai pour aller à la rencontre de ce regard fixe à la noirceur scintillante. Sa luminescence dorée ne s'était pas estompée ; en fait, elle brillait encore plus que jamais, ses ailes semblables à des flammèches colorées autour de la flamme centrale qu'était son corps. Son visage exprimant davantage de férocité, de triomphe et de pouvoir que de lascivité.

— Quels que soient les désirs de ma dame, ils seront exaucés,

murmura-t-il.

Nicca leva une main tremblante, ce qui fit s'esclaffer Sauge.

— Oh, quelle impatience ! Qu'est-ce que j'aime ça !

— Pas de jubilation malveillante, Sauge, lui dis-je d'une voix toujours mal assurée, comme si je n'étais pas sûre qu'elle m'appartienne vraiment.

— Oh, Merry, mais je le dois ! Le *Donnan* m'a honoré d'un bien grand compliment.

— Le *Donnan* ? dit Nicca en accentuant la question, avant de désapprouver de la tête. Je n'ai jamais été le chef de personne, ni petit, ni autre, Sauge.

Sa voix s'était faite tremblotante, mais au travers de la brume du glamour, avec la luminosité de Rhys et la mienne commençant à s'estomper telle la lune plongeant à l'arrière des frondaisons, Nicca n'en semblait pas moins déterminé à ne pas se faire appeler par un nom désignant ce qu'il n'avait jamais été.

— Comme tu veux, alors, Nicca, dit Sauge.

Il lui attrapa les doigts, attirant sa main chaude qui se retrouva entre la mienne et le corps de Sauge, avant de glisser sur mes doigts et au creux de ma paume. Ce simple contact fit resurgir sous ma peau en un scintillement l'éclat lumineux qui se dissipait, comme si la lune avait après tout décidé de se lever deux fois cette nuit-là.

Sauge attira sur ses genoux la main de Nicca jusqu'à ce qu'il parvienne, en s'inclinant, à poser sur son poignet sa minuscule bouche aux lèvres gonflées, où il déposa ce rouge baiser, là où la veine bleue pulsait, affleurant sous la peau, si près de la surface, comme un amant attendant impatiemment d'être possédé.

Nicca rampa sur moi de telle sorte qu'il s'y retrouvât en partie allongé, soutenant son poids de son bras libre ; pendant un instant, je laissai mon regard glisser le long de son corps et constatai que son membre se dressait, long et ferme, et resplendissait d'une luminosité dorée qui commença à se diffuser au travers de sa peau mate, comme si le soleil se levait à l'intérieur de son être. Je sentis sa magie vibrer juste au-dessus de moi en une onde de chaleur oscillante en suspension dans l'atmosphère. La magie de Sauge avait pris Rhys par surprise, mais Nicca avait appris de ses erreurs, s'il s'agissait bien là d'erreurs, et il usait de sa propre magie, essayant d'œuvrer pour faire barrage aux effets du glamour.

Sauge plongeait les dents dans le poignet de Nicca, et la douleur le déconcentra en lui fermant les yeux, le souffle frémissant. Il parvint néanmoins à soutenir son corps au-dessus du mien, comme s'il faisait des pompes en appui sur un bras. Je ne sentais pas la saveur du poulx de Nicca comme je l'avais sentie avec Rhys. Ce qui signifiait que Nicca résistait au glamour.

Il était parvenu à se placer au-dessus de moi, entre mes jambes, et il entreprit de se laisser descendre, en poussant au travers de la chaleur vibrante que diffusait sa magie, m'en pénétrant et en enveloppant Sauge, qui hésita en frémissant.

Je parcourus de ma main libre le torse, le ventre de Nicca, puis en entourai son long membre turgescent, en une caresse qui lui arquait le dos, lui faisant perdre toute concentration. Le glamour de Sauge nous submergea tous les deux, et le sang qui circulait à vive allure dans mes veines se déversa en une blanche lueur hors de ma peau, animant mes cheveux autour de mon visage. La peau de Nicca était de la couleur de l'ambre profondément mordoré, semblable à du miel foncé s'il pouvait brûler. Car en effet il brûlait, d'une lueur dorée que je n'avais jamais vue auparavant scintiller hors de lui. Le glamour de Sauge semblait l'avoir dépouillé de sa peau pour ne plus révéler que le déploiement de son pouvoir.

Je le tenais dans ma main, rigide, réel, sa peau scintillant si intensément que je ne pus le supporter et dus fermer les yeux. Comme si je tenais quelque fragment solidifié de magie vibrante, pulsante. Une sensation de velours chaud contre ma peau, une sensation lisse glissant en pulsant au creux de ma paume pour venir danser dans mes veines, qui déversait de la chaleur dans tout mon corps, comme une main chercheuse qui tâtonnait et glissait sur et au travers de mon être, cherchant, cherchant, cherchant, jusqu'à ce que son pouvoir me trouve, trouve mon centre, trouve cette partie de moi que rien ne devrait toucher. Et ce pouvoir me remplit de l'intérieur vers l'extérieur. Son pouvoir doré prit son essor à l'unisson avec ma magie, mon corps, mon plaisir, si bien que sa brillance filait devant moi, incitant le mien à briller vivement et de plus en plus intensément, jusqu'à ce que la pièce soit envahie d'ombres provenant de notre embrasement, se remplisse d'ombres qui n'avaient aucune place en ce lieu. Comme si notre luminosité nous révélait des indices de ce qui nous entourait, et que cela n'avait rien à voir avec cette chambre, ce lit, ces corps. La magie se déversa hors de nous brute et sauvage, et Sauge brûlait en son centre.

Je réintégrai mon corps en hurlant, les jambes animées de soubresauts, me battant contre le lit, les hommes, chaque chose, tout ce que mes mains rencontraient. Je sentis mes ongles lacérer de la chair, et cela ne suffit pas. Trois perceptions me ramenèrent à moi-même : une averse de sang tiède sur mon visage, les cris perçants de Nicca, retentissant encore et encore, et la sensation d'ailes sous mes mains. Au milieu de ce chaos extrême, avais-je eu l'intention d'arracher à Sauge ses ailes, alors qu'il grandissait sous mes paumes ?

Quelqu'un m'attrapa par les poignets et les plaqua contre les oreillers au-dessus de ma tête, et je ne me débattis plus. Je ne voyais

plus rien. Du sang ayant jailli sur mes paupières closes, mes cils en étaient englués. Trop de sang pour du sexe un tant soit peu brutal. Je clignai frénétiquement des yeux, et crus que je louchais. Deux paires d'ailes s'élevaient au-dessus de moi comme des vitraux éclairés au néon. L'une appartenait à Sauge, qui faisait à présent presque ma taille, plaquant mon corps sous son poids. Mais l'autre paire était de plus grande dimension, presque plus grande que je ne l'étais moi-même, marron et beige, avec des contours roses, des arabesques de bleu et de rouge évoquant des yeux gigantesques parsemés en pointillés sur ces ailes à demi déployées, comme celles d'un papillon fraîchement sorti de sa chrysalide.

Je dévisageai fixement Nicca. Son visage révélait en partie de la souffrance, mais aussi de l'extase, et était tout empreint de confusion. Du sang scintillait sur nos corps, luisant comme un liquide rubis, pulsant de la magie qui flottait toujours dans l'atmosphère. Ce sang était celui de Nicca, provenant de là où ses ailes avaient transpercé sa peau.

C'était Rhys qui me retenait par les poignets, quasiment prêt à s'éjecter du lit si nécessaire. Il était tout éclaboussé de sang, mais alors même que je m'en faisais la remarque, ce sang fut absorbé, comme si sa peau s'en abreuvait.

— J'ai cru que tu allais leur arracher les ailes, dit-il, avec dans la voix un soupçon de peur.

Je me demandai combien d'entre nous s'étaient mis à hurler au final. Le sang semblait apprécier Rhys, qui s'imbibait du pouvoir contenu dans ce fluide issu de cette étrange blessure.

J'étais clouée au lit sous le poids de Sauge et de Nicca, bien que Sauge soit le plus près, et que Nicca se soit quelque peu laissé choir sur le côté. Les yeux écarquillés, je fixai ces ailes, semblables à des vitraux irradiant de leur propre luminosité. Celles de Nicca continuaient à se déployer sous mes yeux, pulsant tout en grandissant au rythme des battements de son cœur.

La bouche de Sauge semblait toute barbouillée de rubis liquéfiés. Jamais encore je n'avais vu du sang briller comme ça. Il se pencha alors vers moi, et je sentis le pouvoir, non pas simplement celui provenant de son glamour, ni de Nicca, mais du sang. Il m'embrassa, et le pouvoir s'embrasa contre ma peau, m'incitant à venir à la rencontre de ses lèvres, et nous nous en sommes abreuvés. Il se nourrit à ma bouche comme s'il butinait une fleur, et je me rassasiai à la sienne comme à une coupe. Nous bûmes à petites gorgées, léchant le pouvoir à la bouche de l'autre.

Lorsque nous nous sommes redressés, le sang avait presque entièrement disparu, comme s'il s'était agi d'une tout autre substance. Rhys semblait sculpté de lumière blanche, son œil rayonnant tel un

soleil bleu. Il se laissa glisser hors du lit, puis dit, avec un hochement de tête :

— J'ai eu mon compte, merci. Je vais juste me contenter de regarder la fin du spectacle.

J'ignore ce que j'aurais pu répondre à cela, ou si j'étais encore à même de parler, mais l'un des hommes toujours dans le lit fit un léger mouvement, ce qui me fit me retourner.

Mes mains s'abaissèrent pour venir caresser les cheveux de Sauge. Sous sa forme originelle, ils étaient doux au toucher, mais tel qu'il était à présent, leur douceur était presque insoutenable ; le simple fait de passer les doigts dans leur duveté soyeux me fit me tortiller sous leurs corps.

Nicca poussa un cri, et je levai le regard vers lui, pour voir la peur quitter le sien, consumée par quelque chose de plus sombre et de plus lumineux. Ses yeux scintillèrent tandis qu'il approchait ses lèvres des miennes. Sauge bougea un peu pour permettre à Nicca de me goûter. Il passa la langue à l'intérieur de ma bouche comme s'il s'était agi d'une coupelle, qu'il essayait de lécher jusqu'à la dernière goutte.

Mes mains leur frôlèrent les côtes. La peau de Sauge donnait la sensation de la soie chaude. Celle de Nicca était plus chaude encore, brûlante. Sauge se contorsionnait au-dessus de moi, incroyablement doux et ferme tout à la fois. Mais Nicca semblait comme sculpté de pouvoir, si bien qu'il était difficile de ressentir autre chose que le martèlement de la magie pulsant à l'intérieur de son être.

Sauge fit remonter son corps en rampant sur le mien, me murmurant contre la peau :

— Souviens-toi de ce que tu m'as promis, Princesse.

— Oui, lui dis-je dans un murmure, oui.

Je vis Sauge se rapprocher de moi, fixant son membre épais qui se rapprochait de mon visage. Nicca s'était décalé sur le côté, tout en faisant glisser ses mains sur mon corps, si bien qu'il ne perdit à aucun moment le contact avec ma peau. Lorsque Sauge vint se placer à califourchon devant mon visage, je constatai que Nicca avait rampé entre mes jambes, sur les genoux, si bien que l'un faisait ainsi écho à l'autre. Je me souvins alors du miroir posé sur le secrétaire, et me retournai pour pouvoir les y regarder. Les ailes de Sauge recouvraient le corps de Nicca, qui se retrouva à moitié caché derrière leur voile coloré, ses propres ailes à présent quasiment déployées, gigantesques et légèrement recourbées, éclatantes de couleurs.

Sauge attira mon attention en me caressant le visage. Je ne l'avais jamais vu nu sous sa taille maximale auparavant. Son membre était plus imposant que je ne m'y étais attendue, pas en longueur, mais en largeur. Je donnai un rapide coup de langue sur sa pointe, tout aussi incroyablement douce que le reste de sa personne, tout en faisant

courir mes mains sur cette hampe aussi soyeuse que les couilles de la plupart des hommes, la peau de ses testicules semblant faite de satin. J'étais à court de mots pour décrire la finesse de peau de son entrecuisse. Plus douce qu'un songe, comme un sac fabriqué pour contenir quelque chose de magique.

Il me toucha les mains, entravant leur progression le long de sa peau.

— Fais attention, Merry, ou tu risques de me faire jouir avant même que j'aie pu explorer ta bouche.

Je l'accueillis alors entre mes lèvres, et cela ressemblait à sucer de la soie curieusement chaude, musclée et vivante. La sensation de la soie douce et de sa turgescence m'arracha un gémissement, alors qu'il était dans ma bouche. Ce qui le fit gémir et se cambrer au-dessus de moi à son tour.

Je sentis que Nicca glissait ses mains sous mes cuisses, sentis qu'il me soulevait légèrement au-dessus du lit.

— Dis oui, Merry, dis oui, dit-il d'une voix qui émergea rauque de nécessité, et je sus que si je répondais non, il arrêterait. Mais je n'en fis rien.

Je fis ressortir Sauge de ma bouche juste le temps de dire :

— Oui, Nicca, oui !

Je le sentis qui se cognait alors contre moi, ses mains glissant plus loin en dessous de mon corps, me soulevant plus haut, me retenant entre leur chaleur, les jambes largement écartées.

J'arc-boutai le cou pour que Sauge puisse se glisser dans ma bouche, au fond de ma gorge, l'arc-boutai encore afin de pouvoir prendre chaque centimètre épais et soyeux entre mes lèvres, entre mes dents et plus profondément encore. Sauge était allé aussi loin que je pouvais l'accueillir lorsque Nicca plongeait entre mes jambes.

Je poussai un hurlement, étouffé par la chair suave que je retenais à l'intérieur de ma bouche. Nicca me maintenait contre l'avant de ses hanches, soutenant la cambrure de mes reins, afin que Sauge puisse se glisser plus facilement dans et hors de ma bouche.

J'aperçus brièvement comme une houle d'ailerons au-dessus de moi, telles les voiles des navires de la Féerie, puis ils semblèrent adopter un rythme. Chacun plongeant en même temps que l'autre à l'intérieur de moi, comme si l'un pouvait ressentir ce qu'éprouvait le corps de l'autre. De la soie chaude, musclée, pénétrant et ressortant de ma bouche, m'effleurant les lèvres, les dents, glissant sur ma langue, se cognant au fond de ma gorge. Nicca, quant à lui, semblait n'être plus que longueur torride, me brûlant presque entre les jambes, me pénétrant à grands coups jusqu'à ce que la pointe se cogne contre mes parties intimes les plus profondément enfouies. Puis ils se retirèrent tous deux, semblant presque s'en libérer, puis de nouveau me

pénétrèrent d'un coup, comme si nous étions engagés dans une danse, ou une course pour déterminer qui me pénétrerait le plus loin possible, le plus vite possible, et tous deux trouvèrent leur profondeur simultanément. Tous deux se cognèrent en moi au plus profond, puis tous deux se retirèrent, presque à se libérer de mon corps, puis de nouveau y pénétrèrent, de plus en plus vite. Jusqu'à ce que je commence à ressentir un martèlement intérieur, et que je sente cette pesante chaleur du plaisir s'élever en mon être, m'envahir comme une mare d'eau, d'une perle d'amour à la fois, d'un coup de reins à la fois, d'une épaisse saveur à la fois.

Sauge m'évoquait une hampe aussi brillante que le soleil, scintillant tour à tour en moi et en dehors. Je ne parvenais qu'à entrapercevoir la lueur plus obscurcie de Nicca, comme si le soleil avait englouti une substance marron qu'il était déterminé à consumer en cendres. Ils firent irradier ma peau d'un bouillonnement blanc, où de blanches flammes se mirent à danser, et je perçus une lumière vert-or, avant de réaliser que mes yeux brillaient si intensément qu'ils en projetaient des ombres vertes sur les oreillers.

J'ingurgitai l'éclat du soleil, encore et encore ; et le soleil battit entre mes jambes, et au-dessus de tout cela, leurs ailes chatoyaient, les couleurs fluctuant, volant dans les airs, jusqu'à ce que je remarque que la chambre s'était remplie de papillons sculptés de néon accompagnant ce déploiement de puissance.

Nicca se poussait entre mes jambes, me donnant la sensation que son membre se rallongeait incroyablement, incroyablement chaud, se poussant à grands coups de reins à l'intérieur de mon corps, comme s'il avait pu toucher l'endroit précis où Sauge pulsait dans ma bouche, comme si ces deux soleils allaient se rencontrer au zénith à l'intérieur de moi, et que je m'en consumerais, submergée par leurs pouvoirs jumeaux. Et ce fut la goutte de plaisir qui fit déborder le vase, se déversant sur moi, me faisant me tortiller sous le poids de leurs corps, et qui m'incita à sucer l'éclat du soleil dans ma bouche, me fit mouler mes hanches contre la chaleur irradiant entre mes jambes. Sauge se déversa alors, chaud et épais, au fond de ma gorge, et j'avalai ce pouvoir au goût salin, son scintillement circulant de ma gorge en me traversant le corps. Nicca éjacula d'une poussée qui sembla brûler en me traversant en une longue hampe de pouvoir comme si elle allait me déchirer en deux, me faisant fléchir en une substance toute chaude et déliquescence et me répandre sur les draps, pour se déverser à l'intérieur de leurs corps, comme ils se déversaient à l'intérieur du mien.

Lorsque je repris mes esprits, Sauge était recroquevillé sur le côté, emprisonnant sous son poids l'un de mes bras. Nicca s'était effondré sur le ventre en travers de la partie inférieure de mon corps, ses ailes

recourbées par-dessus son dos, ses fesses, ses cuisses, en une longue courbure gracieuse se terminant à l'extrémité par des queues échancrées retombant du lit, venant presque toucher la moquette.

Tout ne semblait que silence, à l'exception du martèlement assourdissant du sang pompant dans mes veines. Je retrouvai lentement l'usage de mon ouïe, et la première chose que j'entendis alors fut le rire spasmodique de Sauge. Et je crus l'entendre dire :

— Comment vous, les Sidhes, pouvez-vous survivre au sexe ? Cela m'achèverait en moins d'un mois !

Il tourna alors la tête et je pus apercevoir son visage, et ses yeux. On y discernait un anneau d'un noir scintillant autour de ses pupilles, en cernant un autre gris charbon, et encore à l'intérieur un cercle d'un gris-blanc des plus pâles. Je fixai, effarée, ses yeux tricolores, me demandant bien ce qu'il en dirait lorsqu'il se verrait dans la glace.

Chapitre 14

Sauge s'étirait sur la pointe des pieds, le regard rivé sur le miroir posé sur le secrétaire, aussi près que possible. C'était ses nouveaux yeux qu'il fixait ainsi, qui semblaient lui paraître absolument fascinants. Pour ma part, c'est Sauge lui-même qui retenait toute mon attention. S'il se trouvait dans ma ligne de mire, je n'arrivais pas à le quitter des yeux. Sans sembler pouvoir m'en empêcher. Le jaune adouci de sa peau donnait l'impression que son corps avait été plongé dans un fin rayon de soleil éclatant. Un corps longiligne, des pieds surélevés bien haut sur leurs pointes, suivis des mollets, des cuisses, de l'arrondi des fesses, de la surface lisse des reins, du renflement des épaules, et couronnant le tout, des ailes, retenues bien serrées contre le dos, dont la large bande jaune d'or, qui fusionnait avec du bleu électrique et des éclats de rouge et d'orangé, semblait plus claire que je ne l'avais vue jusqu'alors. Les nervures retenant ensemble leur matière jaune-beurre semblable au papier de soie semblaient s'être épaissies, noires comme des routes à petite échelle. Elles me donnaient l'impression de pouvoir retracer mon chemin sur cette cartographie et me retrouver en un autre lieu. Dans quelque endroit magique où des amants ailés me répondraient au doigt et à l'œil, où il n'y aurait aucune responsabilité. Aucun trône. Aucun assassin.

Je plaquai mes mains sur mes yeux, qui n'arrêtaient pas de cligner, pour bloquer cette vision de Sauge devant le miroir. Ce n'était pas vraiment ce que j'aurais voulu faire, mais évidemment, cela n'était pas tout à fait vrai. Mon plus profond désir n'était-il pas de mener une vie où qui que ce soit se présentant dans mon lit y viendrait pour la luxure, ou pour l'amour véritable, ou tout du moins par amitié, et non pas parce que j'étais la fille d'Essus et l'héritière potentielle d'un trône ? Le glamour et les enchantements les plus efficaces se nourrissent de vos propres besoins et désirs. Plus ils vous sont personnels, plus ils sont secrets, plus il est alors difficile d'y résister.

Je me concentrai sur ma respiration, plongée dans l'obscurité apaisante que m'avaient ménagée mes paupières closes. Être ainsi dans l'incapacité de voir Sauge m'aida. Je pouvais penser à autre chose qu'aux ébats auxquels nous venions tout juste de nous adonner,

tout en en voulant encore davantage, souhaitant toucher ses ailes, voulant voir en ces épaisses nervures noires de véritables voies menant au désir le plus cher à mon cœur.

Arrête ça, Meredith, arrête ! J'essayai de me raisonner, et entrepris pour ce faire de compter mes inspirations. J'inspirai l'air profondément à l'intérieur de mes poumons, puis l'exhalai avec lenteur. Lorsque mon pouls se fut apaisé, je me mis à compter non pas ces profondes inspirations régulières, mais tout simplement à compter. Lorsque je fus arrivée à soixante, je baissai lentement les mains.

J'avais le regard fixé sur des abdos tellement ciselés en tablette de chocolat qu'ils en semblaient presque artificiels. Je connaissais ce ventre-là. Je levai les yeux pour me retrouver à lorgner la poitrine de Rhys, avant de remonter vers son visage.

— Ça va, Merry ?

— Je ne sais pas, dis-je avec un hochement de tête dubitatif.

Ma voix n'était qu'un murmure, comme si j'étais effrayée de parler tout haut. Ce ne fut qu'à cet instant que je pris conscience que j'avais la frousse. Mais de quoi ?

Je sentis tout d'abord le lit bouger puis la présence de Nicca dans mon dos ; qui n'incarnait plus à présent une chaleur torride, mais plutôt celle de la terre même. La chaleur qui réside à l'intérieur du brun riche de l'humus et qui préserve toutes graines, et toutes les petites créatures, protégées et au chaud pendant tout l'hiver. Lorsque ses mains se posèrent sur mes épaules, j'eus l'impression de me retrouver enveloppée de la couverture la plus chaude, la plus douillette du monde. Tellement protégée, bien au chaud, comme si j'avais pu me pelotonner et hiberner pendant des mois, pour me réveiller rafraîchie, entière, avec la terre renouvelée. Dans le contact de ses mains se trouvait incarnée la magie du printemps.

Quelque chose dut transparaître sur mon visage, seule la Déesse savait s'il s'agissait de peur ou de désir, parce que, personnellement, je n'en avais pas la moindre idée.

— Est-ce que ça va, Merry ? s'enquit de nouveau Rhys.

— Va chercher Doyle, murmurai-je.

Ce fut tout ce que j'eus le temps de dire avant que Nicca ne me fasse me retourner vers lui, dans ses bras, pour me plaquer un baiser sur la courbure du cou. Je me retrouvai soudainement submergée par la senteur de la terre fraîchement bêchée et l'odeur forte de chlorophylle, des plantes en pleine croissance. Sa bouche avait la saveur de la dernière averse. Mes mains glissèrent sur ses épaules, pour rencontrer la courbe de ses ailes. Ce qui me fit rouvrir les yeux et m'écarter de son baiser pour pouvoir fixer sur son dos cette étrangeté.

Lorsque ces ailes n'y avaient été qu'un motif, les détails en avaient été flous. À présent, leur courbure et leurs couleurs se

déployaient contre son corps, évoquant des cathédrales jumelles. La couleur principale en était chamois pâle, rappelant celle d'un lion au pelage clair, et les extrémités des ailes antérieures donnaient l'impression d'avoir été trempées dans du rose et du violet pourpre, produisant une profonde couleur violine qui se tissait dans les contours en une bordure festonnée se mélangeant au blanc et au pourpre, bordée d'un côté d'un brun rougeâtre, semblable à une tresse auburn posée en travers de ce brun doré clair. Cette ligne de couleurs arc-en-ciel – violine, blanc, pourpre et brun-rouge – formait une deuxième bordure sur ses ailes inférieures, avec une ligne d'un brun clair plus doré à l'opposé de leur parcours. Un point en forme d'œil au centre bleu-vert plus large que ma main ornait les ailes antérieures, cerné de noir, ainsi qu'un jaune vibrant presque en écho avec la couleur chamois pâle d'ensemble ; puis une bordure d'un bleu électrique, et ce violine se répétant au-dessus de cette flaque colorée en forme d'œil, comme un sourcil à l'allure psychédélique. Le deuxième point sur ses ailes postérieures était plus grand que mon visage, semblable à une flaque d'irisation bleu-vert cernée d'un anneau jaune pâle, un contour noir cernant chaque couleur comme pour en accentuer chacune des nuances, la fine ligne scintillante de bleu et de violet pourpre se recourbant au-dessus de toutes ces tonalités. Un anneau noir plus épais velouté cernait un point plus large, entourant toute cette couleur située dans une flaque d'orange rosé. Les bordures festonnées colorées circulaient vers le bas autour de l'arrière des ailes comme elles en contournaient l'avant : violine, blanc, pourpre et brun-rouge traçant le contour d'ensemble jusqu'en bas, au-delà de la brillance du rose et de l'orange pour aller se répandre le long des longues queues recourbées, ces ailes à la grâce extrême semblaient denses de rayures aux couleurs assombries.

L'intérieur semblait une copie poussiéreuse, seuls les points en forme d'œil y transparaissaient avec la même brillance éblouissante que sur la face extérieure. D'épais poils bruns formant comme une fourrure soyeuse en frangeaient la base, dissimulant à ma vue leur point de jonction sur le dos de Nicca.

Celui-ci me planta un baiser sur la pommette, mais je ne voyais que ses ailes. Il poursuivit son bercement en descendant le long de ma joue, et vu que je ne lui accordai pas un seul regard, il me mordilla, gentiment, le long du cou. Ce qui m'arracha un halètement de la gorge, toujours sans lui jeter le moindre regard. Il poursuivit en descendant plus bas, et me mordit plus fort. Tellement fort d'ailleurs que mes yeux se fermèrent et lorsqu'ils se rouvrirent, son visage se trouvait face au mien.

Le même visage qu'auparavant, c'était bien Nicca, tout en ne l'étant pas. Dégageant une certaine détermination, une requête

urgente s'exprimant dans son regard, son expression, ses lèvres. Je fixai ces yeux marron et y perçus son désir, qui m'effraya. Bien plus que du désir, c'était une faim inassouvie. Mon pouls s'emballa, frénétique.

Une sonorité sourde émergea de sa gorge.

— Je veux plonger mes dents en toi. Je veux manger !

Il m'agrippa les bras tellement fort, à m'en faire des bleus, et sa peur apparut en un éclair dans ses yeux.

— Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Que suis-je en train de devenir ?!!!

— Est-ce à manger que tu veux ? m'entendis-je demander, sans même me souvenir d'y avoir pensé.

Mon pouls se ralentissait et je me sentis calme, apaisée.

— Non, pas à manger, ni à boire ! dit Nicca en secouant la tête.

Il me secoua alors, puis sembla reprendre conscience de lui-même, et s'arrêta. Je pus observer que relâcher sa prise sur mes bras lui demandait de grands efforts, mais il ne me lâcha pas pour autant.

— Je te veux, Merry, toi !

— Du sexe ?

— Oui ! Non !

Il fronça les sourcils, puis hurla, d'un hurlement de frustration dénué de mot.

— Je ne sais pas ce que je veux !

Puis il me regarda, interloqué.

— Je te veux, mais j'ai l'impression que tu n'es qu'à manger, à boire et à baiser !

J'acquiesçai de la tête et vins lui enserrer les bras de mes mains. La peau même au niveau de ses coudes était douce. Avait-elle été d'une telle douceur avant l'apparition de ses ailes ? Je ne pouvais m'en souvenir. Comme si je ne pouvais pas me rappeler Nicca sans ses ailes. Comme s'il n'avait acquis de réalité qu'au moment où elles s'étaient brusquement déployées dans son dos.

— Elle incarne la Déesse, dit Doyle dans l'encadrement de la porte. Nous désirons tous le contact divin.

Dans tout ce calme surnaturel, je savais que ce qu'il venait de dire était vrai.

— Je pourrais faire de lui ce que la Déesse souhaite qu'il soit, maintenant, cette nuit.

— Mais c'est la Déesse et tu es mortelle, et tu as besoin de davantage de sommeil qu'elle, dit-il, en entrant à grandes enjambées dans la chambre comme quelque fragment ambulant issu des ténèbres mêmes. Il s'avança du côté opposé du lit, où après une hésitation il s'agenouilla et se pencha, puis une pression qui m'était inconnue fut à cet instant atténuée. Je pouvais à nouveau respirer, et mon pouls était reparti dans sa danse frénétique. La peur fut de retour en un flash

d'adrénaline qui me laissa prise de vertiges, avant de s'estomper presque aussitôt. Nicca me regardait en clignant des paupières, l'air confus.

— Qu'est-ce qu'il vient juste de se passer ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?!!!

Il me lâcha pour revenir prudemment sur le lit, se déplaçant avec précaution, à cause de ses ailes.

Doyle était toujours agenouillé de l'autre côté du lit.

— On dirait que le Calice est habité de son propre esprit.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? lui demandai-je.

— Il s'est démailloté tout seul et est tombé sous le sommier.

Je contournai le lit pour constater qu'il venait de ressortir la coupe d'en dessous en tirant sur le bord de la soie sur laquelle elle était encore posée, mais qui ne la recouvrait plus.

— Je l'avais enveloppée, Doyle. Même s'il était tombé, il n'aurait pu se démailloter aussi proprement pour que cette housse se retrouve à nouveau comme un rectangle parfaitement repassé !

Il leva les yeux vers moi, toujours sur un genou, retenant la pièce de soie entre le pouce et l'index.

— Comme je disais, Merry, le Calice est habité de son propre esprit, mais je le placerais loin du lit si j'étais toi. Sinon, tu connaîtras une nuit agitée chaque fois que l'un de nous viendra t'y retrouver.

Je frissonnai.

— Que se passe-t-il, Doyle ?

— La Déesse a décidé de s'activer parmi nous une fois encore, semblerait-il.

— Explique-moi ça, l'encourageai-je.

Il leva les yeux vers moi.

— Le Calice est de retour, et le jour de sa réapparition Sa Grâce s'est déversée sur nous une nouvelle fois. Crom Cruach marche à nouveau parmi nous, tout comme Conchenn. Ceux d'entre nous qui étaient des dieux reviennent à leur ancienne gloire, et ceux qui n'avaient jamais été des dieux sont visités par des pouvoirs tels qu'ils n'auraient jamais cru pouvoir en posséder, même en rêve.

— La Déesse utilise Merry comme sa messagère, dit Rhys en hochant la tête, les sourcils froncés. Non, Merry est plutôt la version de chair et de sang du Calice. Il se remplit de grâce et se déverse sur nous.

— Je n'ai rien à voir avec le retour de tes pouvoirs, lui dis-je, les mains sur les hanches.

Rhys ébaucha un sourire.

— Peut-être pas.

— Tu étais dans la pièce, dit Doyle.

— Non, Doyle, lui dis-je en lui lançant un regard et en démentant

vivement de la tête. Ce qui s'est produit avec Maeve et Frost était différent de ce qui est arrivé à Rhys.

Doyle se redressa, en se frottant les mains sur l'avant de son jean déboutonné, comme s'il tentait d'éliminer par ce geste une sensation poisseuse qui lui collait aux doigts. Mais éliminer quoi ? Du pouvoir, de la magie, la sensation de la soie ? Je faillis le lui demander, mais Sauge prit la parole.

— Regarde-moi dans les yeux, les Ténèbres ! Regarde-moi dans les yeux, et vois ce que notre charmante Merry a accompli !

Sauge contourna le lit afin que Doyle puisse admirer ses yeux de plus près.

— Rhys m'a en effet dit que tes yeux sont devenus tricolores.

Les ailes de Sauge s'avachirent légèrement, comme s'il était déçu d'avoir raté l'effet de surprise qu'il comptait produire.

— Je suis à présent Sidhe, les Ténèbres, et qu'est-ce que tu penses de ça ?

Un sourire recourba les lèvres de Doyle, un sourire que je n'avais jamais vu encore, et que chez n'importe qui d'autre, j'aurais décrit comme un rictus cruel.

— As-tu essayé de rapetisser depuis que cela s'est produit ?

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? demanda Sauge, interloqué.

Doyle eut un haussement d'épaules, et ce sourire qu'il arborait s'épanouit encore de plus belle.

— As-tu essayé de te métamorphoser depuis que tes yeux ont changé ? Ce n'est pas une question bien compliquée.

Sauge s'immobilisa alors, debout entre Doyle et moi, puis je vis ses ailes frémir, telles des fleurs caressées par une forte brise. Il frissonna une fois, deux fois, puis rejeta la tête en arrière en poussant des gémissements. En une lamentation dénuée de mots, sans paroles, désespérante et déchirante.

Ce ne fut qu'au moment où les derniers échos de ce hurlement s'évanouirent de la chambre que je parvins à bouger.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je en entourant ses ailes pour poser ma main sur son épaule.

— Ne me touche pas ! cria-t-il en s'écartant d'un bond de moi.

Il recula vers la porte, où Frost était apparu dans l'encadrement, et Sauge se mit également à s'éloigner de lui à reculons. Comme s'il avait peur de nous tous.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? réitérai-je.

— Être Sidhe a un prix pour ceux qui sont ailés, dit Doyle, avec une pointe de satisfaction dans la voix.

J'avais toujours su qu'il y avait entre eux deux quelque histoire mal digérée, mais jusqu'à cet instant, je n'avais pas réalisé l'intensité même de cette aigreur. Jamais je n'avais vu Doyle se comporter aussi

mesquinement auparavant.

Sauge désigna Nicca du doigt, toujours agenouillé sur le lit.

— Il ne connaît rien aux ailes. Il n'a jamais survolé une prairie au printemps, ni goûté à la fraîcheur et à la pureté que peut avoir le vent. Mais moi, je sais ! Je sais ! dit-il en frappant rageusement du poing contre son torse nu.

— J'ai dû rater quelque chose, dis-je. Quelle différence cela fait-il pour Sauge d'être Sidhe ?

— Tu m'as rogné les ailes, Merry, dit-il, avec une expression révélant un chagrin tellement insoutenable que j'allais vers lui.

Je devais le prendre dans mes bras. Devais le toucher. Devais essayer d'effacer cette pénible émotion de ses yeux.

Il tendit vers moi une main jaune pâle.

— Non, pas davantage, Merry ! J'ai eu mon compte de Sidhes pour cette nuit !

Rhys s'éclaircit la voix, et cette sonorité sembla surprendre Sauge, qui se retourna pour le trouver quasiment derrière lui. Sauge jeta des regards éperdus partout dans la chambre, comme si nous l'avions piégé et qu'il cherchait une issue. Il était vrai que Frost se tenait à côté de l'unique porte, mais il n'était pas piégé. Du moins pas de la manière dont je l'entendais.

Sauge pointa à nouveau le doigt vers Nicca.

— Savez-vous comment nous l'appellerions s'il avait eu ses ailes dès l'enfance ?

Chacun donna sa version d'un visage inexpressif, bien que cela ressemblât à tout, de l'amusement à l'arrogance. Ce fut Rhys qui prit la parole :

— J'abandonne. Comment appellerais-tu Nicca s'il avait eu ses ailes quand il était mioche ?

— Maudit !

Sauge cracha ce mot comme s'il s'était agi de la pire insulte qu'il aurait pu balancer.

— Maudit, et pourquoi ? demandai-je.

— Il a des ailes mais ne peut voler, Merry. Il est trop lourd pour que les ailes d'un papillon puissent le soutenir dans les airs... tout comme je le suis pour les miennes à présent ! dit-il en claquant un poing rageur contre sa poitrine.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? s'enquit Galen du seuil de la porte, à peine réveillé et se frottant les yeux.

La chambre était pourtant la plus éloignée.

Avant que l'un de nous n'ait eu le temps de lui répondre, Sauge s'avança à grands pas vers lui, en frôlant Frost de près.

— Regarde, regarde ce qu'il est advenu de moi !

Galen en resta bouche bée.

— Quoi... tes yeux !

Sauge passa à côté de lui en le repoussant, nous lançant avant de sortir d'une voix rageuse une toute dernière phrase par-dessus son épaule ailée :

— Horribles, horribles Sidhes !!!

Chapitre 15

— Rhys, accompagne-le, dit Doyle. Assure-toi qu'il ne lui arrive aucun mal.

Rhys le suivit sans un mot. Toujours à poil, comme l'était Sauge, d'ailleurs. J'espérai qu'il ne se trouvât personne de l'autre côté du mur de clôture équipé d'un appareil photo du type vision nocturne, avant de me dire que d'avoir mauvaise presse était bien le moindre de nos soucis. Le fait que j'y aie songé prouvait tout du moins que j'étais restée trop longtemps éloignée de la Féerie, depuis trop longtemps parmi les humains.

— Quel mal pourrait arriver à Sauge ? m'enquis-je.

— Un mal qu'il s'infligerait à lui-même, répondit Doyle.

— Tu veux dire qu'il s'en prendrait à lui-même parce qu'il ne peut plus voler ?

Doyle acquiesça du chef.

— J'ai connu d'autres Feys ailés qui se sont laissés dépérir jusqu'à ce que mort s'ensuive après avoir perdu l'usage de leurs ailes.

— Je n'avais aucune intention de lui faire du mal.

— Les Sidhes sont des plus dangereux lorsqu'ils n'ont pas l'intention de nous faire de mal, dit Frost, et sa voix recélait une certaine aigreur que je n'avais jamais remarquée jusqu'alors.

— C'est ma nuit, dit Nicca.

Il ne s'était joint à la conversation qu'à cet instant. Ce ne fut que lorsque je plongeai mon regard dans ses yeux marron, que ce que j'y perçus déclencha des contractions dans mon corps, à un niveau plus bas. Son désir inassouvi semblait être totalement à l'état brut, et si différent de ce désir subtil qui l'habitait habituellement, d'une intensité bien plus féroce.

— Regarde-toi, lui dit Doyle. Tu es encore hébété par le pouvoir. Je crois que le Calice n'en a pas encore fini avec toi, Nicca, et j'ai bien peur de ce que cela fera à notre Merry.

Nicca secoua la tête, ne me quittant toujours pas des yeux, comme si rien d'autre n'existait vraiment pour lui.

— C'est ma nuit !

Galen était entré dans la chambre et regardait fixement les ailes

de Nicca.

— Waouh ! En voilà du nouveau !

— Et il y en a plus que de raison cette nuit, dit Doyle d'une voix prudente.

— C'est ma nuit, répéta Nicca, indifférent à ce qu'ils pouvaient bien dire.

Puis il me tendit la main.

— Non, dit Doyle en saisissant la mienne pour m'éloigner du lit.

— Elle est à moi cette nuit ! s'écria Nicca.

Et le temps d'un instant, je crus que nous allions être témoins d'une bagarre, ou tout du moins d'une sérieuse engueulade.

— Techniquement parlant, c'était la nuit de Rhys, dit Doyle, et vous avez pris tous les deux votre plaisir.

— Si Rhys a eu sa nuit, dit Frost, alors c'est ton tour, Doyle.

— Non, nous n'en avons pas encore terminé ! dit Nicca en crispant les poings, sa voix s'apparentant à un appel semblant provenir des profondeurs de la terre.

Il avait beau avoir des ailes, son énergie était particulièrement terrestre.

Doyle m'obligea à me placer derrière lui, formant ainsi un barrage de son corps en me séparant de Nicca toujours agenouillé sur le lit, ses ailes drapées dans son dos comme quelque fabuleux manteau.

— Fais attention à ce que tu dis, Nicca. Je ne sais pas ce que la Déesse a prévu pour toi, mais jusqu'à ce que nous soyons sûrs que cela ne portera aucun préjudice à Merry, nous resterons prudents. Ta divinité, ou quoi que ce soit d'autre, ne vaut pas de risquer sa vie.

Je jetai un coup d'œil de côté, contournant du regard le sombre bras lisse de Doyle, pour observer Nicca qui s'efforçait de se maîtriser. On avait l'impression que quelque chose d'autre le voulait ainsi, et que ce quelque chose ne se souciait pas nécessairement de ce que voulait Nicca ou pas.

Il se retrouva à quatre pattes, ses ailes retombant avec fluidité le long de son corps. Sa longue chevelure lui recouvrait le visage en se répandant par-dessus le pied du lit, évoquant une eau fangeuse. Il prit une inspiration qui se traduisit par un tressaillement qui lui parcourut le dos, en faisant frémir les arcs-en-ciel de ses ailes. Puis il exposa son visage à la lumière, qui semblait révéler de la souffrance, mais néanmoins, il acquiesça de la tête.

— Doyle a raison, Doyle a raison, murmura-t-il, encore et encore, comme non seulement pour s'en convaincre lui-même, mais également pour en convaincre ce qui le manipulait et le poussait à se comporter ainsi.

Doyle avança de quelques pas pour poser délicatement une main

contre sa joue.

— Je suis désolé, mon frère, mais la sécurité de Merry est la priorité.

Nicca acquiesça à nouveau, comme s'il ne s'était pas rendu compte que Doyle venait de le toucher, ses yeux ne semblant pas focalisés sur ce qui se trouvait dans le périmètre.

Doyle s'éloigna ensuite du lit, tout en me faisant reculer derrière lui, ne semblant toujours pas lui faire confiance.

— Quiconque n'étant pas devenu dieu ne peut coucher avec Merry jusqu'à ce que nous ayons réussi à comprendre les intentions du Calice et de la Déesse.

— Ce qui signifie seulement Frost et Rhys, dit Galen, qui n'en avait pas l'air ravi.

— Uniquement Frost, jusqu'à ce que nous sachions avec certitude la quantité de pouvoirs que Rhys a récupérés, clarifia Doyle.

— Pas autant que je l'aurais espéré, commenta Rhys de la porte. Étant donné que Sauge m'a bien roulé dans la farine.

— Où est Sauge ? demandai-je.

— Il semblerait que Conchenn a été attirée par tout ce déploiement de pouvoir. Elle s'emploie en ce moment même à reconforter notre dernier Sidhe en date.

— Je croyais pourtant qu'il avait eu son compte de Sidhes pour cette nuit, dit Galen.

— Conchenn peut se montrer très persuasive, commenta Rhys avec un haussement d'épaules.

— Comme elle doit être désespérée pour aller jusqu'à l'accueillir en elle, dit Frost.

— Je ne sais pas, dis-je. Elle ne nous a laissé aucun doute au cours des deux dernières semaines qu'elle adorerait nous inviter dans son lit, tous autant que nous sommes.

— Elle nous a accueillis dans son lit, dit Doyle.

Je le regardai, les yeux écarquillés.

— Seulement pour la reconforter lorsqu'elle pleurait jusqu'à ce que le sommeil la gagne, Doyle. Ce n'est pas de ce type de réunion-plumard dont je voulais parler.

Doyle ébaucha un sourire.

— Lorsque le deuil de Maeve a commencé à s'atténuer, elle a signalé... sans équivoque, qu'elle ne rechignerait pas à accepter un réconfort un peu plus actif.

Je m'interrogeai alors sur ce sourire. Il se pouvait en effet que Maeve se soit montrée plus « active » que je ne l'avais su dans ses tentatives de séduction envers mes Ténèbres.

— Eh bien, elle est en train de se faire très activement reconforter en ce moment même, ronchonna Rhys.

— Vous n’y comprenez rien, dit Frost, et il n’y en a pas un pour relever l’autre !

— Et qu’est-ce qu’on ne comprend pas ? lui demandai-je, en levant les yeux à la rencontre de ce visage froidement magnifique.

— Son appétit doit être bien grand pour qu’elle accepte Sauge.

— Il est Sidhe à présent. Que ce soit permanent, je n’en sais rien, mais pour cette nuit du moins, il l’est.

— Cela sera permanent, dit Frost.

Je le regardai, les sourcils froncés.

— Non, lui dis-je, on peut être transformé en Sidhe pour une seule nuit par l’intermédiaire de la magie, comme avec les Larmes de Branwyn, mais on naît Sidhe, sinon autre.

— C’est faux, ajouta Frost.

J’eus une vision soudaine où il apparut sous les traits du bel enfant qui dansait dans la neige. Je n’avais aucun problème avec un être ayant démarré son « existence » en étant autre que de chair et qui était devenu Sidhe. Cela semblait juste. Mais les Feys inférieurs, ou les humains, ne devenaient pas soudainement Sidhes. C’était bien là quelque chose qu’ils ne faisaient simplement pas.

— À une époque, nous avons fait venir à nous des Sidhes comme si on avait récolté les fruits de la forêt, dit Frost. Ils sont venus nous rejoindre en toute simplicité.

— Mon père ne m’en avait jamais parlé.

Loin de moi d’insinuer par là que je ne le croyais pas, mais le doute n’en transparaissait pas moins dans ma voix.

— C’était il y a de cela deux mille ans, voire davantage, dit Doyle. Nous avons perdu ce type de capacités avec le premier Sortilège d’Étrangeté. Bon nombre d’entre nous refusèrent de parler de ce qui avait été vraiment perdu.

— Je pense que ce n’est pas aussi perdu qu’on nous l’a laissé entendre, dit Frost.

— Personne ne nous a trompés, répliqua Doyle.

Frost le fixa d’un long regard.

— C’est la Cour Seelie qui nous a fait perdre le Calice, Doyle. Ce sont eux qui nous ont dépouillés de l’essentiel de ce que nous étions.

Doyle secoua la tête.

— Je ne débattrai pas de ce sujet avec toi, ni avec qui que ce soit d’autre, dit-il, en regardant Rhys et Galen.

— Je n’ai jamais débattu de cela avec quiconque, dit Galen en écartant largement les mains.

— Tu es bien trop jeune, lui dit Doyle.

— Alors peux-tu l’expliquer pour les moins de cinq cents ans ?

Doyle lui adressa un faible sourire.

— La plupart des grandes reliques qui ont tout bonnement

disparu étaient d'origine Seelie. Les reliques Unseelies demeurèrent, quoique avec un pouvoir affaibli. Certains crurent que la Cour Seelie avait provoqué la colère de la Déesse, ou du Dieu, pour perdre ainsi une telle faveur.

— Nous pensions qu'ils avaient commis une action si terrible que le visage de la Divinité s'était détourné d'eux, dit Frost.

— Je suppose que c'est ce que tu as cru, dis-je en le regardant.

Il acquiesça, son visage évoquant une magnifique sculpture, trop belle pour être vraie, trop arrogante pour oser y porter la main. Il s'était replié derrière le masque de froideur qu'il avait arboré à la Cour Unseelie pendant de si nombreux siècles. J'avais fini par comprendre qu'il s'agissait d'une forme de protection, de camouflage, si on veut, afin de dissimuler sa souffrance. J'avais comme qui dirait épluché certaines de ces strates pour découvrir ce qu'elles lui avaient permis de camoufler. Malheureusement, nous semblions coincés à l'étape « mauvais poil » de l'exploration de la douleur. J'étais enthousiaste à l'idée d'aller perforer une nouvelle couche. Il devait bien y avoir autre chose dans sa personnalité que ses sautes d'humeur. Il devait bien y avoir autre chose. Du moins, je l'espérais.

— Beaucoup l'ont cru, dit-il.

Doyle haussa les épaules.

— Je ne sais rien d'autre à part que nous nous sommes retrouvés affaiblis, et sommes venus nous installer dans les Terres Occidentales. À part ça, je ne suis sûr de rien d'autre, dit-il en fusillant Frost du regard. Pas plus que toi, d'ailleurs !

Frost s'apprêta à rétorquer, mais Doyle l'interrompit d'un geste dans son élan.

— Non, Frost, nous n'allons pas rouvrir cette vieille blessure. Pas ce soir. N'est-il pas suffisant que tu partages son corps jusqu'à ce que nous soyons sûrs que le reste d'entre nous ne court aucun risque ?

— Je vais me recoucher, dit Rhys, d'un ton si abrupt que nous avons tous tourné les yeux vers lui. Je ne veux rien avoir à faire avec cette sempiternelle dispute, et étant donné que le glamour de Sauge a eu raison de moi aussi facilement, je ne suis même plus sûr d'être véritablement Crom Cruach. Et si je ne suis pas un dieu, alors je suis un risque en restant dans l'entourage de Merry.

Sur ce, il m'envoya un baiser de la main.

— Bonne nuit, douce Princesse, nous devons faire nos bagages demain matin pour sauter dans l'avion en partance pour Saint-Louis. Alors vous autres, ne restez pas à bavasser toute la nuit, ajouta-t-il en agitant un doigt réprobateur à notre intention avant de se retirer.

Galen nous dévisagea l'un après l'autre.

— Je ferais tout aussi bien d'y aller, moi aussi, dit-il en me regardant avec une telle douleur dans les yeux. Quoi qu'il risque de se

passer, j'espère que nous l'éclaircirons très vite.

— Va voir ce que fait Kitto. Un tel boucan aurait dû le réveiller, lui mentionnai-je avant qu'il ne s'éclipse.

Il opina du chef et sortit, en prenant soin de ne pas regarder en arrière, comme s'il ne voulait rien voir.

— Va dans ta chambre aussi, Nicca, ordonna Doyle.

— Je ne suis plus un gamin pour être envoyé au lit comme ça, Doyle !

Nous l'avons tous trois regardé, n'en croyant pas nos yeux, parce que Nicca ne répondait jamais à Doyle comme ça, ni à personne, d'ailleurs.

— On dirait que tu as récupéré une certaine audace en même temps que tes ailes, répliqua Doyle.

Nicca lui lança un regard particulièrement hostile.

— Si tu sors avec moi, alors d'accord !

— Serais-tu en train d'insinuer que Doyle essaie de se débarrasser de toi afin de m'avoir toute à lui ? lui demandai-je.

Les yeux inamicaux de Nicca demeuraient braqués sur Doyle.

Frost émergea de son humeur noire le temps de regarder Nicca.

— Nicca, c'est moi qui ai demandé à Doyle de rester.

Le regard sombre de Nicca se tourna alors vers Frost.

— Et pourquoi ?

— Parce que je lui fais confiance pour assurer la sécurité de Meredith.

Nicca sortit du lit à quatre pattes puis se redressa devant nous, de toute sa hauteur, une silhouette élancée, tout en muscles et en nuances de bruns, encadrée d'une épaisse chevelure en pagaille, et de ces ailes. Des ailes qui semblaient me fasciner davantage qu'elles n'auraient dû. Non pas qu'elles ne soient magnifiques, mais elles attiraient mon regard, mon attention. Quelque chose m'incitait à vouloir les toucher, à m'enrouler dans leur brillance, à me recouvrir le corps de leur poussière nacrée multicolore.

Doyle me toucha le bras, ce qui me fit sursauter. Mon pouls avait bondi d'un coup dans ma gorge, et je me demandai quelle pouvait en être la raison.

— Tu dois te retirer cette nuit, Nicca. Tu la fascines comme les serpents hypnotisent les petits oiseaux. J'ignore quel sera le prix pour mettre un terme à l'emprise que tu sembles exercer sur elle, mais je ne risquerai pas sa vie pour le découvrir.

Nicca ferma les yeux et ses épaules s'affaissèrent, ce qui eut pour effet de faire effleurer l'extrémité de ses ailes par terre, et il dut de nouveau les redresser. Il repoussa de sa longue main fine les mèches qui lui retombaient sur le visage, la cascade de sa chevelure auburn profond lui descendant le long du corps.

— Tu as raison, mon capitaine.

Une expression proche de la douleur lui traversa momentanément le visage.

— Je vais voir s'il y a un autre lit de disponible pour la nuit. Si nous continuons à mettre les chambres en pièces, nous allons bientôt en manquer.

Lorsqu'il se trouva à mon niveau, je fus tentée de lui effleurer les ailes, mais Doyle m'attrapa les mains pour m'en empêcher, me ramenant contre son corps en m'enserrant les poignets.

Nicca me lança un regard par-dessus son épaule, puis à Doyle.

— Nous reparlerons de ça à un autre moment, les Ténèbres.

De nouveau, cette voix ne semblait pas lui appartenir, et même l'expression dans ses yeux lui était absolument étrangère, comme pour moi.

Doyle fit en fait un pas en arrière, tout en me serrant contre lui.

— Avec plaisir, mais pas cette nuit.

Frost s'était avancé à côté de Doyle, oubliant leur désaccord sous le coup de la surprise de voir ainsi Nicca menacer insidieusement les Ténèbres.

— Va-t'en maintenant, Nicca, dit Frost.

Nicca tourna les yeux vers lui.

— J'aurai aussi des choses à te dire, Froid Mortel, si tu permets.

— Ne les défie pas, Nicca, s'il te plaît, interférerai-je.

Il se retourna et son regard se posa sur moi, me considérant des pieds à la tête, recelant une expression presque effrayante, comme s'il ne pensait pas uniquement au sexe, mais à quelque chose de plus permanent. Un regard dénotant une certaine appropriation.

— Tu m'implores de ne pas les défier alors que tu es là, serrée contre le corps à demi nu de Doyle !

Je n'avais encore jamais vu cette expression chez Nicca. On aurait dit qu'un étranger avait pris possession de sa personnalité comme de son corps. Il tourna ce visage si peu familier vers Frost.

— Et toi, qui n'avais jamais été destiné à devenir dieu, seras-tu à présent roi avant nous tous ? Si tu es le seul à partager son lit d'une nuit à l'autre, tu le deviendras assurément, dit-il d'une voix dense d'une jalousie si exacerbée qu'elle s'en apparentait presque à de la haine.

Frost s'avança de quelques pas devant nous.

— Je n'avais pas vu ce regard depuis de longues et nombreuses années, mais je me rappelle ta convoitise et de ce qu'elle nous a à tous coûté.

Ce fut Doyle qui s'exclama :

— Diancecht ! Tu es sous l'emprise de Diancecht !

Je ne comprenais rien à ce qui se passait, mais ça sentait le roussi.

J'en aurais mis ma main au feu !

— Diancecht était l'un des Tuatha Dé Dânnann d'origine, le dieu de la guérison, mais pourquoi nommer ce pouvoir de son nom ?

— Connais-tu la suite de l'histoire ? me demanda Doyle.

— Il assassina son propre fils par jalousie, parce que ses talents de guérisseur avaient surpassé les siens.

Doyle acquiesça.

Nicca émit un sifflement menaçant à notre intention, et son visage, le temps d'un instant, en devint monstrueux. Puis il retrouva sa beauté, à l'exception de la haine qui se reflétait toujours dans ses yeux.

— Il est possédé, dis-je d'une voix atténuée, ayant saisi toute l'horreur de la situation.

— Tu as interrompu le processus avant la fin, dit Frost. Serait-ce cela qui a produit cette abomination ?

— Je n'en sais rien, dit Doyle, à nouveau.

Mais je pouvais sentir son cœur battre follement contre mes cheveux. Et cette accélération cardiaque me révéla qu'il avait peur.

Le corps de Nicca s'avachit et il sembla presque s'évanouir, puis il releva la tête et je discernai sur son visage de la terreur.

— J'étais en colère que tu nous aies obligés à nous arrêter. J'étais jaloux. Le Calice t'apporte ce que tu lui apportes. C'est ma colère qui a fait ça, dit-il, la voix plaintive. Je n'ai pu m'en empêcher.

J'émis une prière que j'avais invoquée en un millier d'occasions auparavant : « Mère, aidez-le. » Au moment même où ces mots émergeaient, j'eus l'impression que le monde se contractait, que l'univers retenait son souffle. Je perçus un scintillement à l'autre bout de la pièce, comme si la lune s'était levée à côté de notre lit, vers lequel nous nous sommes tous retournés. Le Calice était posé contre le mur, là où Doyle l'avait poussé, et de la lumière en émanait. Je me rappelai le rêve dans lequel le Calice m'était initialement apparu, me remémorai la saveur de la lumière pure, du pouvoir pur, sur ma langue.

— Lâche-moi, Doyle, lui dis-je.

Ses mains me lâchèrent. J'ignore si c'était pour m'obéir ou en raison du scintillement lunaire provenant de la coupe argentée.

Le visage de Nicca était redevenu le sien mais je savais que ce répit serait de courte durée. Que lorsque cette luminosité intense se dissiperait, Diancecht serait de retour. Il était vital que nous en finissions avant cela.

Je m'apprêtais à lui prendre la main, à me pencher vers son corps, mais un soupçon de laideur lui traversa à nouveau le visage, furtivement. Diancecht était encore là, tapi à l'intérieur du corps de Nicca, un corps suffisamment puissant pour traverser les murs.

— Agenouille-toi, lui dis-je.

Et du fait que j'avais affaire à Nicca, il tomba instantanément à genoux sans poser de questions. Il lui fallut quelques instants pour disposer les extrémités de ses ailes au sol pour qu'elles ne se retrouvent pas pliées. Puis il leva les yeux vers moi, le visage patient, attendant.

— Que quelqu'un vienne lui tenir les poignets.

— Et pourquoi ? demanda Frost.

Et ce fut Doyle qui vint simplement me rejoindre. Ce fut Doyle qui saisit les poignets de Nicca dans ses mains sombres en les retenant devant lui.

Je me plaçai derrière Nicca, en évitant avec soin de marcher sur ses ailes graciles tout en délicatesse qui reposaient en partie au sol. Je coinçai mes pieds nus entre ses jambes, et il écarta les genoux, afin que je puisse rester debout là, prenant appui contre ses fesses, ses reins, ses épaules, l'arrière de sa tête posé entre mes seins. Il battit doucement des ailes et un instant, je me retrouvai comme perdue entre elles, cet effleurement velouté laissant sur ma peau une pulvérisation éblouissante de couleurs. Je fis glisser ma main de la base de sa nuque en remontant dans sa chevelure, l'immergeant dans sa chaleur, enfonçant mes doigts dans sa peau, sentant celle qui se diffusait de son corps. Puis je lui attirai la tête en arrière, en lui empoignant les cheveux, en lui étirant le cou en une longue ligne parfaite, sa mâchoire s'étant faite pendante lorsque je me penchai pour fixer ses yeux marron levés vers moi.

Il y eut un instant où cette autre personnalité tenta de faire usage de son visage, tenta de contaminer par la haine et l'envie la douceur de ces yeux, mais je le retins par les cheveux, piégé comme pour un baiser, ses poignets retenus par Doyle, semblant ligotés par de noires entraves. Diancecht se débattit, mais il était trop tard. J'embrassai cette bouche, et sentis le pouvoir se transmettre de mes lèvres aux siennes. Comme si mon propre souffle n'était que magie, qui s'exhala dans sa bouche en un long soupir frémissant.

Les ailes de Nicca se refermèrent autour de moi tel un suaire de velours, doux et restreignant, mais j'avais peur de me débattre contre elles, peur de les mettre en pièces. Son corps fut agité de tremblements sous ma bouche, et ses ailes frémirent autour de moi jusqu'à ce que je sente la pluie sèche des microparticules colorées contre ma peau. Puis le pouvoir commença à s'atténuer, et lorsqu'il se fut estompé, la bouche de Nicca se nourrissait à la mienne. Ses ailes se resserrèrent autour de moi, se resserrèrent puis se relâchèrent, se resserrèrent et se relâchèrent, me donnant la sensation d'un enlacement plus délicat qu'une furtive pensée, et à chaque frémissement d'ailes, des couleurs retombaient encore et encore

autour de moi, en une pulvérisation chatoyante.

Je sombrai dans ce baiser, entre ces ailes tremblantes, mon corps abrité sous leur effleurement velouté, et j'eus la vision de Nicca debout dans une prairie illuminée de fleurs d'été. Il faisait nuit, mais il étincelait d'une telle intensité que les fleurs s'épanouissaient devant lui comme s'il était l'astre solaire incarné. L'air s'emplit soudainement d'une nuée de demi-Feys, non pas des quelques dizaines que je connaissais, mais de centaines. On avait l'impression que la terre même s'était ouverte en les vomissant de ses entrailles dans les nues. Puis je compris qu'il s'agissait des fleurs ; les fleurs auxquelles il avait poussé des ailes et qui envahissaient le ciel.

Nicca s'éleva dans les airs comme s'il marchait au sommet des épis d'herbe, et je réalisai qu'il volait, qu'il s'élevait en volant au travers d'un nuage de demi-Feys.

Puis je me sentis tomber, comme si je réintégrais l'intérieur de mon corps. J'étais toujours debout appuyée contre celui de Nicca, une main entortillée dans ses cheveux, mais c'était le visage de Doyle que je fixai. Ses yeux s'écarrillèrent et il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais il était trop tard. Il ne me touchait pas, moi, mais Nicca. Que je touchais aussi.

Il faisait nuit dans une forêt qui m'était inconnue. Un chêne gigantesque au tronc tortueux aussi haut qu'une maison et aux branches dénudées par la fin de l'automne s'étalait en canopée au-dessus de ma tête. Quelque chose en moi savait qu'il n'était pas mort mais qu'il se reposait seulement, se préparant à la froidure de l'hiver. Tandis que je le regardais, une ligne ténue de lumière en traversa l'écorce, en un rayon qui s'élargit. Et je réalisai qu'il s'agissait d'une porte, d'une porte sur le tronc, qui s'entrebâillait en tournant sur ses gonds. De la musique se déversait dans l'obscurité, se manifestant par une touche de lumière dorée. Une silhouette revêtue d'une houppelande noire apparut dans l'encadrement, s'avancant dans la nuit automnale, et la porte se referma sur son passage. L'obscurité semblait s'être épaissie, comme si mes yeux avaient été éblouis par cette intense luminosité. La houppelande fut alors repoussée en arrière, et je vis Doyle qui regardait au travers des branchages, les yeux tournés vers la lumière glaciale des étoiles. Les ombres sous les arbres de tous côtés se densifièrent alors, plus solides, jusqu'à ce que l'on distingue un mouvement et qu'apparaissent des formes, me fixant de leurs yeux brûlant d'un brasier rouge et vert. Qui ouvrirent des mâchoires aux dents semblables à des dagues, et l'une après l'autre, levèrent leurs larges têtes sombres vers le ciel et hurlèrent. Doyle se tenait enfoui dans les ténèbres, prêtant l'oreille à cette effroyable cacophonie, un sourire aux lèvres.

J'entendis alors la voix de Frost, aussi lointaine qu'un songe.

— Meredith, Meredith, tu m'entends ?

J'aurais voulu répondre que oui, mais ne semblais plus savoir comment faire usage de la parole. Je ne pouvais plus me rappeler où j'étais. Étais-je dans la prairie d'été effleurée par un millier d'ailerons, ou dans le noir avec le tintamarre des chiens de meute retentissant partout autour de moi ? Étais-je debout appuyée contre le corps de Nicca, les yeux toujours fixés sur le visage interloqué de Doyle ? Où étais-je ? Où voulais-je être ?

Une question un peu plus simple. Je voulais être dans la chambre. Je voulais répondre à l'appel frénétique de Frost. Dès que cette pensée m'effleura, je m'y suis retrouvée. Je me reculai de quelques pas de Nicca, toujours à genoux par terre. Doyle se recula en vacillant contre le mur. Nicca tomba alors en avant pour se retrouver à quatre pattes, manquant s'étaler sans pouvoir se retenir.

— Merry, m'appela Doyle d'une voix haletante.

Comme si ce qui venait de se produire les avait épuisés tous les deux. Avec Maeve et Frost, je m'étais retrouvée exténuée et affaiblie, mais pas cette fois-ci. Je me retournai vers Frost, qui me fixait, avec dans le regard de la peur mêlée d'émerveillement.

— Je ne ressens cette fois aucune fatigue, lui dis-je, en m'avançant vers lui, abandonnant les deux autres qui s'efforçaient de reprendre leur souffle.

Frost recula à mon approche, et il ne devait pas avoir les idées bien claires, parce que, ce faisant, il s'accula lui-même entre le lit et la commode. Il secouait la tête, encore et encore.

— Mais regarde-toi, Meredith ! Regarde-toi !!! dit-il en pointant du doigt le miroir.

La première chose que je remarquai fut ma couleur. Ma peau semblait emmaillotée de touches brun chamois, rose, violine, pourpre et d'un blanc qui se fondait presque à la blancheur scintillante de mon teint. Un brun rougeâtre évoquant des rubans brillants de sang séché s'étalait de part et d'autre le long de mon corps. Chacune de mes épaules était nimbée d'une traînée d'un bleu-vert vibrant qui me descendait aussi le long des jambes. Du noir et du jaune étaient répartis autour de ce bleu-vert iridescent, et une touche de bleu si intense qu'elle semblait avoir la faculté de se mouvoir scintillait sur mes épaules et mes mollets. Ainsi submergée de magie, ma peau présentait la brillance nacrée d'une perle, comme illuminée par en dessous d'une bougie, mais les couleurs agissaient comme des prismes, si bien que ma magie se consumait au travers de chaque goutte colorée, m'illuminant tel un arc-en-ciel, comme si les ailes de Nicca avaient explosé sur ma peau. Mes yeux brûlaient d'un feu tricolore d'or en fusion, de vert jade et d'émeraude à donner des complexes à la plus scintillante des gemmes. Ils n'étaient néanmoins pas les seuls à

étinceler. Chaque ligne individuelle de couleur semblait s'être embrasée, comme si une flamme me léchait le contour des yeux. Je me souvins des ombres or et vertes qu'ils avaient projetées lorsque je faisais l'amour avec Sauge et Nicca, et pris conscience qu'ils avaient dû alors ressembler à ça : à des flammes colorées s'entremêlant les unes aux autres, évoquant ainsi encore davantage un véritable brasier, d'abord d'une même couleur, puis de la suivante, en mouvement perpétuel. Je me dévisageai dans la glace, m'étirant sur la pointe des pieds pour me regarder de plus près, et je finis par constater que je me tenais précisément dans la même posture que Sauge quelques instants plus tôt. Mes cheveux avaient la brillance des rubis, mais cette nuit, chaque mèche semblait luire d'un feu du rouge de ce joyau, de telle sorte qu'ils semblaient embrasés autour de mon visage, me léchant les épaules de leurs flammèches.

Je m'étais déjà vue irradiant plus que visiblement de magie pure, mais jamais comme ceci. J'avais en cet instant l'impression de réellement me consumer sous l'influence de ce pouvoir magique.

— Tu ne veux pas de moi, Merry, dit Frost. Je ne suis pas né Sidhe. Je ne suis pas un consort approprié pour une déesse.

Je me retournai pour le fixer de mes yeux embrasés, m'attendant en partie à ce que ce mouvement altère ma vision oculaire ; mais pas du tout. Cela aurait pourtant dû être le cas.

— Je t'ai vu danser dans la neige. Semblable à quelque enfant à la beauté magnifique.

— Je n'ai jamais été enfant, Merry. Je ne suis jamais né. Je n'étais qu'une pensée, qu'une substance matérielle, un concept, si tu veux. Oui, un concept auquel les dieux ont donné vie. Une vie donnée par les dieux mêmes dont le pouvoir circule à présent dans mon corps. Leur jalousie en me voyant m'épanouir en tant que Froid Mortel fut la raison pour laquelle je ne pus rester à la Cour Seelie.

Je m'écartai du miroir pour m'avancer vers lui.

— Seraient-ils inférieurs au Froid Mortel de la Reine ?

— C'est quasiment ça, Merry. Nous étions égaux. J'aurais pu les surpasser au maniement des armes, mais lorsqu'ils me regardaient, ils se souvenaient d'une époque où j'étais inférieur, et eux supérieurs, et cela les contrariait.

— Ils t'ont donc banni, dis-je.

Il opina du chef.

J'étais à présent debout devant lui, si près que je fis courir mes doigts sur son peignoir, si légèrement que tout ce que je sentis fut la soie et non le corps qu'elle recouvrait. Mais c'était ce corps-là que je désirais plus que tout. Une vision se forma dans mon esprit, claire et soudaine : je me voyais m'appuyer contre la peau pâle de Frost, jusqu'à ce qu'il se retrouve barbouillé de ce badigeon scintillant

bigarré. Ça semblait si réel que j'en fermai les yeux et cambrai le dos en écartant vivement les mains.

Frost me rattrapa par les bras.

— Merry, est-ce que ça va ?

Clignant des paupières, je n'en remarquai pas moins l'inquiétude qui se reflétait sur son visage. Puis mon regard se posa sur ses mains, là où elles me retenaient par les avant-bras. Sur ces quelques centimètres de peau ne se présentait aucune couleur, si bien que ses mains demeuraient blanches.

— Ça va pour le mieux, Frost.

Ma voix semblait bizarre, plus profonde, presque caverneuse, semblant émerger en échos de la coquille vide que j'étais apparemment devenue. Je dégageai mes bras de l'emprise de ses mains, puis entrepris de dénouer la ceinture de son peignoir. En tirant d'un coup sec, elle céda, et les pans s'entrouvrirent.

Cette fois, Frost me retint.

— Je ne veux pas te faire de mal.

J'éclatai de rire, d'un rire à la sonorité sauvage.

— Tu ne risques pas de me faire de mal.

Sa prise sur mes mains se resserra, à en devenir presque douloureuse.

— Tu es irradiée de pouvoir, Meredith, mais cela ne veut pas dire que tu ne sois plus mortelle.

— Tu ne peux recevoir ta divinité qu'une fois, et tu as eu ton tour, lui dis-je. Maintenant, il ne s'agit plus que d'un complément de magie que tu dois apprendre à gérer. Simple question de discipline, de pratique et de maîtrise.

Je tentai de me dégager et il relâcha sa prise, je parvins juste à libérer mes mains pour les tendre vers l'ouverture si prometteuse de son peignoir, y trouvant le lien plus petit qui le retenait toujours quelque peu fermé, et sur lequel je tirai. Les pans s'écartèrent complètement alors, révélant en une fine ligne sa chair pâle.

— Et je sais que tu es discipliné, Frost, que tu sais te maîtriser... lui dis-je en faisant glisser mes mains sous la soie, caressant la peau en dessous... et si c'est en forgeant qu'on devient forgeron, alors là, ça te va comme un gant.

Il rit alors, brusquement, et je fus saisie par sa soudaine hilarité.

— Comment se fait-il que tu me fasses me sentir mieux ? J'ai bien failli te tuer aujourd'hui.

Je fis courir mes mains vers le haut, sur le renflement de sa poitrine, jouant sur ses tétons du bout des doigts, à lui en couper le souffle.

— Nous avons tous eu quelques surprises aujourd'hui, Frost. Mais mon doigté semble s'améliorer en révélant aux Sidhes leur divinité.

Mes mains lui enveloppèrent les épaules, et je dus me hausser sur la pointe des pieds pour faire glisser le peignoir sur ses bras. Il s'écarta du mur, le laissant retomber en une cascade de plissés gris soyeux à ses pieds.

— Je peux le constater, me dit-il d'une voix qui se fit encore plus rauque, plus haletante.

Je le contemplai dans sa nudité, le trouvant tout aussi magnifique que la première fois où je l'avais vu nu. Je ne me lassais jamais du plaisir de voir Frost dévêtu. Il était presque trop beau pour les yeux, et le simple fait de le regarder m'étreignait douloureusement le cœur.

Je déposai un baiser sur sa poitrine, à l'emplacement du sien, puis lui léchai la peau, lui titillant le téton d'un mouvement agile du bout de la langue, ce qui le fit simultanément tressaillir et éclater de rire. Je fixai ce visage jovial, en pensant que c'était ça, c'était ce que je voulais de lui. Davantage que le sexe, plus que presque tout, c'était l'expression de sa joie.

Son regard se posa sur moi, ses yeux gris pétillant sous l'influence de son hilarité.

— J'ai regardé dans tes yeux, et n'y ai perçu aucune différence.

J'entrepris de parcourir sa poitrine de baisers, vers le bas.

— Quelle différence ? demandai-je.

— Cela ne change pas l'opinion que tu as de moi, dit-il.

Je parcourais de ma langue le pourtour de son nombril, en mordillant doucement la peau de part et d'autre, laissant ma bouche procéder doucement plus bas, jusqu'à ce que je ne puisse plus poursuivre sans me cogner à sa verge, fermement érigée, et parfaite, appuyée contre son ventre. Je fis glisser ma bouche sur son extrémité veloutée, m'accroupissant petit à petit pour me retrouver à genoux. Je résistai à l'envie irrésistible de l'engloutir sur toute sa longueur, jusqu'à sa base. Beaucoup trop longue sous cet angle. Néanmoins, j'y parvins. Il rejeta alors la tête en arrière, les yeux clos. Je le laissai me libérer la bouche, juste le temps de dire :

— Oh, j'ai une bien meilleure opinion de toi à présent, bien meilleure !

Et de nouveau, ma bouche glissa sur lui, mes mains m'aidant à le guider à l'intérieur. J'avais fermé les yeux, en m'abandonnant à cette sensation de lui épaisse, musclée, entre mes lèvres, me concentrant sur ma respiration, sur ce que j'ingurgitais. Sous sa peau qui s'était mise à luire, ce que je perçus sans même avoir à ouvrir les yeux, je sentis sa magie s'animer avant de rejaillir dans ma bouche, sur ma langue, contre mes lèvres.

Il m'empoigna alors d'une main par les cheveux, m'obligeant à m'écartier de lui et à redresser la tête, jusqu'à ce que nos yeux se rencontrent.

— Tu ne me considères pas comme inférieur pour ne pas être né Sidhe.

Je tentai de parcourir son corps de baisers, mais sa poigne se resserra, en m'extirpant un faible halètement. Ce qui m'accéléra le pouls bien plus que lorsque je l'avais pris dans ma bouche.

— Ta vie t'a été insufflée par un dieu, Frost. Si cela n'est pas spécial en soi, j'ignore ce qui peut l'être.

Il me fit me redresser en me tirant par les cheveux, me forçant si brutalement à me remettre debout que cela me fit mal, m'effrayant presque. Pas réellement, mais une peur telle que celle qui rôde en laissant augurer de la violence et du sexe. Il m'embrassa, et ce baiser était d'une telle férocité, saturé de tels mouvements de langue chercheuse, de lèvres impatientes et de dents voraces ; comme s'il ne parvenait pas à décider s'il devait m'embrasser, ou me dévorer. Puis il se recula, me laissant hébétée, le souffle coupé.

Ses yeux luisaient, de la glace argentée, et l'extrémité de chacune des mèches de ses cheveux scintillait comme le givre surpris par l'éclat du soleil.

— Je veux que tu me recouvres de ça, dit-il en laissant courir sa main libre sur mon épaule, qui se retrouva badigeonnée de bleu, de vert et de pourpre iridescents.

Il m'en barbouilla le visage, en passa sur mes lèvres, m'embrassa à nouveau, désordonné dans son impatience, comme affamé. Puis il s'écarta, la bouche et une de ses joues recouvertes de couleurs scintillantes, comme si des fragments fluorescents lui maculaient la peau.

Je lui enlaçai le cou de mes bras, et il m'enlaça à son tour par la taille en me soulevant, si bien que nos corps glissèrent l'un contre l'autre, en un mouvement qui contribua à étaler sur sa peau ces couleurs à la luminosité de néon. Et leur vue seule m'extirpa un faible gémissement. Nous nous sommes embrassés, et je lui entourai la taille de mes jambes, en pressant contre moi sa dure turgescence, frottant tout contre ma moiteur. Ses genoux faiblirent, et seule nous soutint la main qu'il eut la présence d'esprit de poser vivement sur le lit, contre lequel il nous installa confortablement, et au moment où mon bassin se retrouva solidement ancré sur le matelas, il me pénétra.

Je hurlai, en rejetant la tête en arrière, les yeux fermés, et un second hurlement répondit au mien, en écho. Mais ce ne fut pas avant que Frost ne se soit immobilisé, figé au-dessus de moi, que je réalisai que ce cri ne venait pas de lui.

Je rouvris les yeux pour constater que son visage s'était détourné de moi, orienté à présent vers le bout du lit. Le hurlement retentit à nouveau, tout proche, masculin et dénué de mots, submergé par la souffrance.

Frost s'écarta de moi d'une poussée, avant de faire un roulé-boulé jusqu'au pied du lit. Je me redressai tant bien que mal, pour l'y rejoindre à quatre pattes. Frost s'était accroupi à côté de la tête de Doyle, qui était allongé par terre, Nicca agenouillé à ses pieds. La colonne vertébrale de Doyle s'arquait, ses mains s'agitant convulsivement dans les airs. Comme si chaque muscle de son corps se contractait d'un coup en tous sens. S'il avait été d'origine humaine, j'aurais pensé qu'il avait été empoisonné, mais on ne pouvait pas empoisonner les Sidhes, du moins pas avec de la strychnine.

Une autre plainte déchirante émergea douloureusement de sa gorge, et son corps fut agité de spasmes violents.

— Mais aidez-le !!!

— Je ne comprends pas ce qui est en train de se passer ! dit Frost en secouant la tête, impuissant.

Je me laissai dégringoler au pied du lit. Mais avant que je n'aie pu le toucher, sa peau sembla se fendre, et son corps se délita, semblable à de l'eau... si l'eau avait pu hurler, et se tordre, et saigner !

Chapitre 16

Je tentai d'atteindre Doyle, mais Frost m'attrapa par la main et m'attira vivement en arrière.

— On ne sait pas ce que c'est !!!

Je ne me débattis pas, parce qu'il avait raison.

Je m'agrippai plutôt à ses bras sans savoir quoi faire. J'étais supposée être la Princesse de la Féerie, et tout ce que je pouvais faire était de m'agenouiller, le regard fixé sur ce corps puissant qui se tordait en un amas chaotique de muscles et d'os mis à nu scintillant et dégorgeant de sang.

Lorsque Doyle poussa à nouveau un hurlement, je hurlai avec lui. Les autres venaient de surgir dans la pièce derrière nous, revolvers et épées au poing. Tout un arsenal qui ne servirait strictement à rien ! Je priai, priai comme je l'avais fait pour Nicca, mais cette fois, aucun scintillement ne provint du Calice. Il ne se produisit rien, à part Doyle qui se tordait toujours par terre, et le sang qui suintait de son corps en formant une sombre flaque allant en s'élargissant sur la moquette.

Frost se recula sur les genoux, nous éloignant de cette tache humide en pleine expansion. Il perdit momentanément l'équilibre, ce qui suffit à libérer l'une de mes mains. Cela n'avait aucun sens... mais je devais le faire ! Je devais toucher ce qui était sur la moquette, parce que ce ne pouvait être Doyle ! Cette masse de muscles, d'os et de tissus corporels se tordant en tous sens ne pouvait être mes exceptionnelles, magnifiques Ténèbres. Ce n'était pas possible !

Le bout de mes doigts rencontra de la chair visqueuse et chaude, pas de peau. Ce que je touchais, quoi que ce soit, la seconde avant que Frost ne m'attire brusquement en arrière, était une substance indéfinissable qui avait été profondément enfouie dans le corps de Doyle, et n'avait jamais été destinée à être caressée par une main humaine !

Frost me retint par le poignet, semblant horrifié par le sang rouge maculant l'extrémité de mes doigts.

— Ne refais jamais ça, Merry !!!

— Est-ce de la fourrure ? s'enquit Rhys, en pointant un doigt pâle.

Je jetai un regard en arrière vers ce qui restait de Doyle, et tout

d'abord ne le vis nulle part. Puis, parmi toute cette chair sombre, je distinguai un remous de fourrure tout aussi sombre, circulant comme une eau à lent débit pour venir revêtir la chair à vif ayant une fois constitué un homme. Les os dénudés scintillants s'enfouirent dans cette fourrure, et ainsi dissimulés, se mirent à se remboîter avec un bruit évoquant le raclement de pierres les unes contre les autres. Une bouche se forma parmi cette fourrure et cette ossature, et se mit à hurler, d'un hurlement semblant humain, mais qui ne l'était pas.

Lorsqu'il prit fin, un gigantesque chien noir était allongé sur le flanc, haletant, parmi tout le sang et autres fluides corporels. Mes yeux tentaient de donner du sens à ce qu'ils voyaient, essayant de reconnaître Doyle dans cette forme portant fourrure, qui appartenait totalement à un canidé. À un gigantesque chien du type mastiff. Je me souvins des ombres dans ma vision. Ce qui était allongé à nos pieds était le jumeau de l'un des chiens qui s'étaient formés à partir des ombres émergeant des sous-bois !

La grosse tête hirsute tenta de se relever, avant de retomber lourdement, sans doute sous le coup de l'épuisement. Je tendis la main pour le caresser, mais Frost m'en empêcha.

— Lâche-moi, Frost ! lui dis-je sèchement.

Rhys s'accroupit en prenant appui sur un genou à côté de ses pattes arrière.

— C'est Doyle sous sa forme de chien. Je croyais bien ne jamais la revoir, celle-là !

Il tendit une main, celle qui n'était pas armée du revolver, pour caresser son flanc pelucheux.

Le chien leva la tête et le regarda, avant de la laisser retomber sur la moquette, comme si cela lui avait coûté trop d'efforts.

Je fixai cette forme velue, me sentant si heureuse qu'il soit toujours en vie, et non un amas de chair en train de se désintégrer, que peu m'importait qu'il soit devenu un chien. En cet instant précis, c'était tellement mieux que ce que j'avais craint. Il n'était pas mort. J'avais appris depuis longtemps qu'avec la vie, il y a de l'espoir. Avec la mort, il n'y en a pas. Je croyais sincèrement en la réincarnation. Je savais que dans une autre vie, je reverrais probablement mes défunts, ce qui avait été d'un réconfort glacial à dix-sept ans, à la disparition prématurée de mon père. Un réconfort d'autant plus glacial si Doyle s'était transformé en quoi que ce soit ne pouvant être guéri, mais seulement achevé, au nom de la pitié.

— Vas-tu me lâcher, Frost ?

Ce qu'il finit par faire à contrecœur.

— Doyle, tu peux m'entendre ? lui demandai-je.

— C'est toujours moi, Merry, me répondit-il d'une voix encore plus caverneuse, plus grondante, mais néanmoins indéniablement

sienne.

Je m'avançai à quatre pattes vers lui, mes genoux s'enfonçant dans la moquette imbibée de sang, qui commençait déjà à se coaguler. Doyle vint blottir sa grosse tête contre ma main tandis que je caressais l'une de ses longues oreilles soyeuses.

Rhys caressa à nouveau son flanc velu.

— Je vous ai toujours à moitié enviés, vous les animorphes. Je pense que de temps en temps, ça doit être plutôt chouette d'être un animal.

Il posa la main sur la poitrine de Doyle, sur son cœur, semblant y percevoir autre chose que juste son martèlement pesant.

— Mais je n'ai jamais vu une transformation aussi violente.

J'effleurai la fourrure chaude, étrangement sèche, comme si tous ces poils n'avaient pu surgir d'un remous sanglant. Bien évidemment, cela pouvait ne pas avoir été le cas. Je ne m'y connaissais pas suffisamment au sujet des mécanismes métamorphiques ; comme tout le monde, d'ailleurs. Cette capacité à changer de forme fut l'une des premières à disparaître lorsque les Feys quittèrent la Féerie pour l'Europe. Ceux d'entre nous ayant fui en Amérique, tout en conservant leurs collines creuses, étaient parvenus à préserver certaines de ces facultés, mais la plupart n'étaient qu'une bande d'arriérés ne faisant aucune confiance à la science moderne, voire même n'y accordant aucun crédit. En conséquence, aucune étude scientifique n'avait été effectuée sur ces phénomènes.

La fourrure était si douce, si épaisse sous ma paume.

— Des transformations aussi violentes ne se produisent que lorsqu'un Sidhe essaie d'en obliger un autre par la force à se métamorphoser.

Ma main glissa sur les poils jusqu'à ce qu'elle rencontre le bout des doigts de Rhys. Ce léger effleurement me fit courir des frissons le long du bras jusqu'à l'épaule et la poitrine, en un spasme musculaire et épidermique, tout autant de plaisir que de souffrance. J'en eus le souffle coupé et en restai les yeux écarquillés rivés sur le visage de Rhys.

La poitrine de Doyle se soulevait et s'affaissait sous nos mains réunies, son cœur battant avec la sonorité d'un gros tambour résonnant.

— La magie ne s'est pas encore dissipée, dit Rhys d'une voix qui s'était faite rauque.

Doyle roula alors sur le dos, son grand museau s'ouvrant largement, exhibant en un éclair un scintillement de crocs semblables à de petits couteaux blancs. Rhys et moi retirâmes vivement notre main, au cas où. Il n'avait parlé qu'une seule fois. Certains conservent davantage de leur personnalité que d'autres sous une forme animale.

Jamais je n'avais vu Doyle autrement que sous son apparence de Sidhe.

Il s'efforçait d'agiter dans les airs des pattes plus grosses que mes mains. Il poussa un grognement, qui contenait quelques mots.

— Je peux le sentir, poussant, poussant à l'intérieur de moi.

Puis ce fut comme si le corps du chien se fendait par le milieu, comme une graine en pleine éclosion, et quelque chose de gigantesque, et de noir, et à la fourrure plus lisse que celle d'un clébard, surgit au-dehors, nous obligeant Rhys et moi à reculer, précipitamment. Frost me saisit par la taille, en nous poussant en arrière contre le mur, ménageant ainsi de la place à l'immense forme qui poursuivait sa croissance au pied du lit.

Elle se répandit vers le haut tel un génie sortant d'une bouteille, sauf qu'en l'occurrence, ladite bouteille était le corps de Doyle. Puis on commença à distinguer un grand cheval noir, comme si quelque chose fait de chair pouvait être formé d'eau et de fumée, car la chair ferme n'aurait pu se pousser ainsi dans les airs à l'image d'une fontaine, ou comme des fumerolles s'élevant en volutes de quelque gigantesque brasier.

Maeve et Sauge franchirent la porte juste à temps pour voir le cheval finir de se matérialiser, la forme du chien s'estompant progressivement en une évanescence noire autour de ses sombres sabots.

Le chien faisait la taille d'un petit poney, du coup, la stature du cheval était d'autant plus impressionnante. Il balançait sa tête noire, s'égratignant presque les naseaux contre le plafond. Son encolure excédait mon tour de taille. Il trépinait de ses imposants sabots sur la moquette, bougeant maladroitement ses jambes gigantesques. Malgré ses mouvements restreints, tout le monde préféra reculer, par prudence. Tous les hommes avaient les yeux fixés sur lui. Kitto semblait le plus effrayé. Il était parti à reculons, s'était frayé un chemin parmi les autres attroupés, pour se retrouver à proximité de la porte ; et je pense que seuls Maeve et Sauge qui en bloquaient le passage l'obligèrent à rester dans la pièce. Une autre phobie à ajouter à la liste du Gobelin.

Ce fut Sauge qui brisa le silence.

— Que je sois damné !

— Sans nul doute, répliqua le cheval.

C'était toujours la voix de Doyle, mais au lieu du grognement d'un chien, elle avait une sonorité plus aiguë et avait perdu ce fond quasi animal. Dire que la voix du cheval paraissait plus humaine semblait incorrect tout en étant vrai.

Doyle secoua une crinière aussi noire que l'était à l'origine sa chevelure.

— Je n'avais pas pris cette forme depuis le premier Sortilège d'Étrangeté.

Rhys s'avança pour passer la main le long de son encolure lisse, le corps du cheval scintillant tel un joyau au sombre éclat.

Je m'élançai, mais Frost me retint plus fermement, l'arrière de mon corps nu appuyé contre l'avant du sien, mais il n'en était pas excité pour autant.

— Ce n'est pas fini, me dit-il dans un murmure, ce n'est pas fini. Peux-tu la sentir ?

— Quoi ?

— La magie, dit-il en un souffle.

— Serrée ainsi tout contre toi, tout ce que je peux sentir, c'est toi. Vous avez tous pour moi la sensation de la magie.

Il posa alors les yeux sur moi, et j'y perçus l'ombre furtive d'une pensée, comme si je venais de lui apprendre quelque chose.

— Alors nous te compliquons la tâche pour être réceptive à d'autres magies ?

— Absolument, l'approuvai-je.

— Cela ne va pas, dit-il.

Je frottai mon corps contre l'avant du sien, et sentis son membre se gonfler, instantanément.

— J'adore ça, lui dis-je, j'adore être avec toi, avec vous tous.

J'ignore ce qu'il aurait pu en dire, parce que le cheval tenta alors de se cabrer pour finir par réaliser qu'il n'en avait pas vraiment la place. Il se dressa au-dessus de nous comme un démon noir, les sabots fendant l'air. Rhys se jeta littéralement en arrière, en faisant un roulé-boulé avant de terminer sa trajectoire contre les jambes des autres attroupés.

L'immense silhouette sembla s'étendre telle une sombre cape, s'ouvrant par le milieu. Des ailes noires se déployèrent alors par cette ouverture, et la forme chevaline s'évanouit en fumée, ou plutôt en une brume noirâtre. Lorsqu'elle se fut dissipée, un gigantesque aigle noir était posé sur la moquette. Ses ailes déployées devaient bien mesurer trois mètres, voire même davantage, l'une d'elles ayant dû se replier contre le mur du fond. Il n'y avait simplement pas assez de place pour une telle envergure.

Debout, l'oiseau était presque aussi grand que moi. Jamais encore je ne m'étais trouvée si proche d'une aussi grande créature supposée être un volatile. Il inclina la tête de côté en me regardant, et je pus voir ses yeux noirs sur noirs, et étrangement, j'y reconnus Doyle.

Rhys s'était remis sur pied.

— Un aigle ! Cool ! Je ne savais pas que tu pouvais aussi te changer en oiseau !

Le bec d'ébène s'ouvrit, projetant de pâles reflets.

— Je ne l'avais jamais été.

Les mots semblèrent encore plus aigus, comme s'il s'agissait d'une voix adaptée aux cris d'un rapace, et non à des cordes vocales humaines.

Personne n'essaya cette fois de se rapprocher. Personne n'essaya de le toucher. Il replia ses ailes contre son corps pendant quelques instants à peine, avant de les redéployer largement, et l'épaisse poitrine s'entrouvrit, comme l'auraient fait les pans d'un manteau, d'où Doyle émergea en enjambant l'ouverture, dans un tourbillon d'obscurité qui se mouvait comme de la fumée, mais avait la senteur de la brume.

Il se tint devant nous le temps d'une seconde, nu, avant de s'écrouler comme au ralenti. Je me serais ruée à son secours, si Frost ne m'avait pas retenue fermement. Ce fut Rhys et Nicca qui furent les premiers à s'y précipiter, Doyle étant parvenu à se rattraper sur une main.

— Es-tu blessé, Capitaine ? s'enquit Nicca.

— Quel sacré spectacle ! s'enthousiasmait Rhys en souriant de toutes ses dents.

Je pense que Doyle essaya de sourire, mais son bras se mit à trembler et à lentement s'affaïsser, jusqu'à ce qu'il se retrouve sur la moquette, allongé sur le côté. Curieusement, ses vêtements avaient disparu, ainsi que le ruban nouant sa longue tresse, qui commençait à se défaire par terre.

— Lâche-moi, Frost, immédiatement !

— Tu veux aller le rejoindre, me dit-il, avec une véritable détresse dans la voix.

Je levai les yeux vers lui.

— Oui, comme je voudrais aller rejoindre n'importe lequel d'entre vous s'il était blessé !

— Non, Doyle est spécial pour toi, dit-il en secouant la tête, dépité.

— En effet, tout autant que toi ! rétorquai-je en le regardant, courroucée.

De nouveau, il hocha la tête. Puis il se pencha en avant, murmurant contre mon visage :

— Depuis qu'il est entré dans ton lit, tu t'es éloignée de moi.

Il se recula ensuite et me laissa partir. Je l'observai qui se redressait jusqu'à ce qu'il redevienne le grand et magnifique Frost. Imposant, impersonnel, l'arrogance sur ses traits comme dans son allure. Mais l'émotion qui se reflétait dans ses yeux gris était blessée, colérique.

— Je n'ai pas de temps à y consacrer, lui dis-je en désapprouvant de la tête.

Il détourna simplement le regard, comme si je n'existais pas.

Je me retournai vers les autres.

— Rhys, est-ce que ça va aller pour lui ?

— Ouais, il est juste épuisé. À cause de cette première transformation, je crois. Il s'est défendu comme un satané fils de pute !

La voix de Doyle émergea, fatiguée, mais néanmoins claire.

— Moins je me rebellais, plus cela devenait facile.

— Bien. Mettez-le au lit pour qu'il se repose, dis-je en me retournant vers Frost, que je dévisageai en ajoutant : Tout le monde dehors, à part Doyle, Rhys et Frost !

Ils se regardèrent tour à tour.

— Contentez-vous d'obéir, les mecs ! Tout de suite !

J'étais crevée, moi aussi. D'une fatigue qui allait maintenant au-delà de l'épuisement physique. Et j'en avais plus que marre. Marre de mon magnifique Frost ! J'avais décidé de recourir à une franchise brutale, parce que j'avais épuisé tout autre alternative.

Ma voix dut refléter mes pensées, car personne ne me contredit. Comme c'était rafraîchissant !

Lorsque la porte se fut refermée sur eux, je reportai toute mon attention sur Frost tandis que Rhys s'employait à aider Doyle à se mettre au lit.

— En temps normal, je soulèverais ceci en privé, mais aucun d'entre vous ne me croit la plupart du temps, sans que l'un des autres ne me prête main-forte. Je ne veux aucun malentendu, Frost.

Il m'adressa un regard particulièrement réfrigérant.

— J'ai compris que Doyle partagera ton lit cette nuit.

— Frost, dis-je en secouant négativement la tête, ce n'est pas Doyle dans mon lit qui m'a fait m'éloigner de toi. C'est toi !

Il détourna les yeux, comme s'il était particulièrement concentré au point de ne plus rien voir.

Je lui frappai la poitrine, avec force, parce que je ne pouvais atteindre son visage pour lui en flanquer une. Cette réaction le fit sursauter, l'obligeant à me regarder, et pendant un instant, je vis à nouveau transparaître dans ces yeux une certaine authenticité, mais seulement passagère. Car il s'était déjà revêtu d'une froide arrogance.

— Arrête donc de faire la gueule !

Il me lança un regard glacial.

— Je ne fais pas la gueule !

— Oh que si !

Puis je me retournai vers les deux hommes près du lit.

— Tu fais la gueule, m'approuva Rhys tout en bordant Doyle, qui était lourdement avachi contre les oreillers, comme si le simple fait de lever la tête lui aurait demandé un effort considérable.

— En effet, mon vieil ami, tu fais la gueule, dit-il.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, dit Frost, tous autant que vous êtes !

— Quand quelque chose te chagrine, tu fais la tronche. Tu as l'impression que ta position auprès de moi est menacée, que tu risques de perdre mon affection, et tu tires la tronche. Si les choses ne vont pas dans ton sens lors d'une discussion, tu boudes !

— Absolument pas !

— Et en ce moment même, qu'est-ce que tu fais ? La moue, précisément à cette seconde !

Il ouvrit la bouche, la referma, et un moment de perplexité se fit jour.

— Je ne considère pas cela comme faire la moue. Ce sont les gosses qui réagissent comme ça, pas les guerriers !

— Et comment le définirais-tu, alors ? lui balançai-je, les mains sur les hanches.

Il sembla y réfléchir quelques instants, avant de dire :

— J'ai tout simplement réagi à ce que tu fais. Si tu préfères Doyle à moi, alors je n'y peux pas grand-chose. Je t'ai donné le meilleur de moi-même, et ce n'est visiblement pas suffisant.

— L'amour n'est pas qu'une affaire de cul, Frost. Il est vital pour moi que tu arrêtes de faire ça.

— Que j'arrête de faire quoi ? demanda-t-il.

— Ça... dis-je en pointant le doigt contre sa poitrine. D'afficher cette façade froide et distante. J'ai besoin que tu sois vrai, que tu sois toi-même !

— Mais tu n'aimes pas que je le sois, moi-même !

— Ce n'est pas vrai ! Je t'aime quand tu es toi-même, mais tu dois t'empêcher de trouver tous les prétextes possibles pour heurter ta susceptibilité. Tu dois cesser de faire la tronche !

Je me reculai de quelques pas, juste assez pour le dévisager sans me choper un torticollis.

— Je dépense tellement d'énergie à m'inquiéter de comment tu vas prendre ceci ou cela. Et je n'ai pas d'énergie à dépenser pour contourner ton hypersensibilité sur la pointe des pieds, Frost !

— Je comprends, dit-il en s'écartant du mur.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je.

— Je pars. C'est ce que tu veux, non ?

— J'ai besoin d'aide par ici, s'il vous plaît ! dis-je en me retournant vers les deux autres.

— Elle ne souhaite pas ton départ, dit Rhys. Elle t'aime. Bien plus qu'elle ne m'aime, moi.

Il n'en semblait pas contrarié ; c'était plus une simple exposition des faits, tels quels. Et étant donné que c'était la vérité, je n'essayai même pas de le contredire.

— Mais chaque fois que tu joues ce rôle froid, arrogant, Merry s'éloigne un peu plus de toi. Lorsque tu fais la moue, elle s'éloigne.

— Le rôle froid et arrogant, comme tu dis, est ce qui a contribué à ne pas me faire perdre la boule avec la Reine.

— Je ne suis pas la Reine, Frost, répliquai-je. Je ne veux pas d'un sex-toy dans mon lit. Je veux un roi à mes côtés. J'ai vraiment besoin que tu acquières un peu plus de maturité.

Aller déblatérer ce genre de propos à quelqu'un de plus âgé, et de plusieurs centaines d'années encore, pouvait sembler ridiculement présomptueux de ma part. Mais c'était malheureusement nécessaire.

Doyle prit la parole, adossé contre les oreillers, d'une voix dénotant tout l'effort que cela lui coûtait.

— Si tu parvenais à réfréner tes émotions, elle n'aimerait que toi et pas un autre. Si tu pouvais juste comprendre ça, cela mettrait un terme à toute rivalité.

Je n'en étais pas aussi sûre, mais aller le faire remarquer n'aiderait en rien. Je laissai donc couler.

— Et qu'importe qui elle aime, s'il n'y a pas d'enfant, dit Frost.

— Cela semble t'importer considérablement.

Doyle ferma alors les yeux et sembla s'assoupir.

— J'ignore comment faire pour remédier à mes sautes d'humeur. C'est une habitude vieille de plusieurs siècles, dit Frost, l'air perplexe.

— Procédons ainsi, suggérai-je. Chaque fois que tu commenceras à faire la tronche, je te dirai d'arrêter. Tu seras bien obligé d'essayer si on te le signale.

— Je n'en sais rien.

— Essaie seulement, lui dis-je, c'est tout ce que j'exige de toi. Essaie seulement.

Une expression particulièrement grave transparut sur son visage, puis il acquiesça.

— J'essaierai. Je ne pense toujours pas faire la moue, mais j'essaierai de l'éviter.

Je l'enlaçai. Lorsque je m'écartai de lui, il avait retrouvé le sourire.

— Pour cette expression dans tes yeux, je truciderais des armées entières, me dit-il. Qu'est-ce qu'une petite saute d'humeur en comparaison ?

Celui qui pense que décimer des armées est plus facile que de remédier à son désarroi émotionnel n'a tout simplement pas suivi suffisamment de thérapie. Mais ça non plus, je n'allais sûrement pas aller le crier sur les toits.

Chapitre 17

Le matin venu, la déesse dorée d'Hollywood était en pleurs à la table de notre cuisine. Cela pouvait être les hormones de la grossesse, mais cela pouvait tout aussi bien n'avoir aucun rapport. Maeve aimait affirmer que c'était Gordon qui avait été le cerveau du couple, mais en vérité, lorsqu'elle le voulait bien, elle était elle-même d'une intelligence redoutable. Un esprit logique, dangereux. Il était plus difficile de la gérer quand elle réfléchissait que lorsqu'elle jouait les séductrices. Ces larmes versées pouvaient représenter une véritable émotivité, ou elles pouvaient signifier que Maeve s'apprêtait à me manipuler. Je ne voulais pas qu'elle soit triste, tout en espérant qu'elle le soit, parce que je ne voulais pas me retrouver dans son collimateur et la cible de tous ses pouvoirs. Elle était à nouveau la Déesse Conchenn et au cours des siècles, des hommes et des femmes bien plus éminents que moi s'étaient retrouvés dans l'incapacité de lui résister.

Je restai dans l'encadrement de la porte, avec l'idée d'opter pour une retraite anticipée, mais j'hésitai trop longtemps. Elle releva la tête, me présentant ses yeux plus embrasés d'éclairs qu'explorés. Ses cheveux étaient de ce blond-jaune du glamour dont elle les revêtait habituellement, mais ses yeux étaient vraiment les siens. Évidemment, étant donné qu'elle était Sidhe Seelie, sa peau était toujours impeccable. Elle n'avait même pas la décence de se retrouver le visage tout marbré ni les yeux caves. Bien qu'elle se tapotât le nez avec un Kleenex, il n'en était même pas devenu un tant soit peu rouge. Quand je pleurais, le mien se faisait écarlate, et pour finir, mes yeux s'y mettaient aussi. Maeve aurait probablement pu pleurer pendant tout un siècle en conservant une mine parfaite.

— Je vois que vous vous êtes habillée pour sortir, dit-elle en se tamponnant les yeux.

Sa voix révélait les larmes, contrairement à sa peau, avec une intonation épaisse et nasillarde, comme si elle pleurait depuis des plombes.

D'une certaine façon, cette voix sonnait moins parfaite me rasséra. Une réaction probablement puérile de ma part, voire même un tantinet une preuve de mon manque de confiance, mais toutefois

des plus sincères.

Elle avait dit que je m'étais habillée pour sortir et non pas que j'avais belle allure. Ce qui était chez nous une insulte détournée. Si une Fey avait pris le temps de s'attifer, c'était alors une insulte de ne pas lui en faire le compliment, à moins, bien évidemment, de penser qu'elle s'était plantée dans ses choix vestimentaires. J'avais aujourd'hui pris le temps de m'habiller. En sachant que non seulement j'allais rendre visite dans ces beaux atours à ma tante, la Reine, mais que des journalistes seraient également à l'affût. Comme chaque fois que nous quitions l'enceinte du domaine de Maeve.

Une jupe noire à longueur de chevilles m'enserrait les hanches en s'évasant avec fluidité autour de mes jambes, confectionnée dans un tissu synthétique afin qu'elle ne se froisse pas dans l'avion. Une ceinture en cuir noir avec boucle assortie me sanglait fortement la taille. Sous une veste noire coupée façon boléro, j'avais enfilé un tee-shirt vert en soie élasthane. Des boucles d'oreilles anciennes en or et émeraudes en accentuaient la couleur. Des bottines noires pointaient sous ma jupe. Dotées de talons de huit centimètres de haut, et d'un cuir brillant, voire étincelant lorsque la lumière s'y reflétait. J'avais pensé que le tee-shirt émeraude ferait ressortir le vert de mes yeux, et que sa coupe ajustée au corps, ainsi que son décolleté, mettrait mes seins en valeur. J'aurais habituellement porté une jupe plus courte, mais on était en janvier à Saint-Louis, et cela ne valait pas la peine de risquer des engelures pour exhiber mes guiboles. Mais ma jupe voltigeait au rythme de mes mouvements, et la sur-jupe noire me donnait l'impression de flotter, se retrouvant en prise au moindre souffle de vent, que ce soit dû à mes mouvements ou à un courant d'air.

Je trouvais mon look plutôt cool jusqu'à ce que Maeve ait sorti cette phrase, oh, avec toute la subtilité nécessaire !

— Je crois comprendre que vous n'approuvez pas ma tenue, lui dis-je en me dirigeant vers la théière recouverte de son couvre-théière.

Galen avait dû entreprendre pas mal de recherches à Los Angeles pour en dégoter un sans chichi qui garderait notre thé au chaud. Les hommes avaient une préférence pour le thé noir bien fort au petit déjeuner, plutôt que pour du café – sauf Rhys qui pensait que des détectives durs à cuire ne devraient tout simplement pas boire du thé, et donc il buvait du café. Tant pis pour lui, et tant mieux pour moi !

Maeve me regarda, presque surprise.

— J'oublie parfois que vous avez passé votre enfance et avez été éduquée parmi les humains. Quoique, franchement, même selon leurs critères, parfois vous ne mâchez pas vos mots.

Elle se tamponna de nouveau les yeux, mais il n'y coulait plus de larmes, et ne restaient que leurs sillons séchant sur son visage.

— Vous ne jouez pas le jeu ?

J'ajoutai de la crème au sucre que j'avais versé dans mon thé, que je me mis à remuer tout en la regardant.

— Et de quel jeu parlons-nous ?

— Je suis en colère contre vous. En conséquence, j'insinue que votre accoutrement laisse à désirer. Vous n'êtes pas supposée me demander de but en blanc ce que j'en pense. Mais simplement de vous inquiéter que je pense que quelque chose cloche dans votre apparence. Cela est supposé vous miner, en vous déstabilisant.

Je bus mon thé à petites gorgées.

— Et pourquoi voudriez-vous faire ça ?

— Parce que ce qui s'est passé la nuit dernière est de votre faute.

— Qu'est-ce qui est de ma faute ?

Une sonorité ressemblant à s'y méprendre à un sanglot s'échappa de ses lèvres.

— J'ai couché avec ce... ce faux Sidhe !

Je fronçai les sourcils, avant de réaliser enfin où elle voulait en venir.

— Vous voulez dire, avec Sauge ?

Elle acquiesça, et de nouveau, les larmes coulèrent. En fait, elle posa la tête sur le plateau en pin clair de la table et se mit à sangloter. À sangloter à s'en briser le cœur.

Je déposai ma tasse de thé pour aller vers elle. Je ne pouvais supporter d'entendre ces sanglots entrecoupés. Je les avais entendus suffisamment au cours des semaines qui avaient suivi le décès de son mari, et dernièrement, un peu moins. Et je m'en étais réjouie. La plupart des histoires relatent ce qui arrive aux pauvres mortels qui tombent amoureux d'un immortel, et combien cela tourne mal pour eux. Mais Maeve faisait la démonstration de ce qu'il se passait de l'autre côté. Lorsque des immortels tombaient véritablement amoureux d'un mortel, cela pouvait aussi finir mal pour eux. Nous mourions, mais pas eux. Simple, horrible, véridique. Voir ainsi Maeve essayant de faire son deuil depuis la mort de Gordon m'avait inquiétée au sujet de mon engagement avec un époux Sidhe. Qui que j'épouserai deviendra veuf au bout du compte. Pas d'autre option. Une pensée bien peu réjouissante.

Je posai la main sur son épaule, et elle fut agitée de sanglots plus violents.

— Sauge vous a-t-il fait du mal ? lui demandai-je, tout en pensant simultanément comme ma question était stupide.

Elle redressa juste suffisamment la tête pour m'offrir une version larmoyante de son expression outrée : « *Comment-osez-vous !!!* », avant de dire d'une voix nasillarde :

— Il ne pourrait blesser une Princesse de la Cour Seelie.

Je lui tapotai l'épaule.

— Bien sûr que non, je vous fais mes excuses pour l'avoir insinué. Mais s'il ne vous a fait aucun mal, alors pourquoi toutes ces larmes ? Le sexe n'aurait pu être aussi nul.

Elle sanglota de plus belle, se couvrant le visage des mains. Je crois que j'entendis :

— C'était merveilleux !

Mais dit d'une voix trop étouffée pour en être sûre.

Je ne comprenais toujours pas pourquoi elle s'était mise ainsi dans tous ses états, mais la souffrance n'en était pas moins indéniable. Je lui enlaçai les épaules, en posant ma joue contre ses cheveux.

— Si c'était merveilleux, alors pourquoi pleurez-vous ?

Elle balbutia quelque chose, mais tout se perdit parmi les pleurs.

— Je suis désolée, Maeve, je n'ai pas réussi à comprendre ce que vous disiez.

— Cela n'aurait pas dû être merveilleux !

Je me félicitai qu'elle ne puisse voir mon visage, parce que je devais avoir l'air aussi ébahi que je l'étais réellement.

— C'était votre première mise en bouche de la chair sidhe depuis un siècle. Bien sûr que cela a dû être merveilleux !

Elle baissa les mains puis se retourna pour me regarder si bien que je dus me reculer pour lui faire de la place.

— Vous ne comprenez pas, me dit-elle. Il n'est pas Sidhe ! Il s'agit d'un mensonge, d'une illusion, comme le pommier dans ma maison, qui a disparu ce matin !

— L'arbre ?

Elle acquiesça.

J'écarquillai les yeux ; je n'avais pu m'en empêcher.

— Mais je l'ai touché ! Les feuilles, l'écorce, les fleurs. J'en ai senti le parfum. Il était réel. Les illusions peuvent dissimuler certaines choses, ou les faire ressembler à d'autres, mais l'illusion ne peut rien faire émerger à partir du néant. Il doit y avoir un objet tangible auquel elle puisse se fixer.

— Normalement, en effet ; mais à une époque, les Sidhes pouvaient créer une illusion si solide que vous pouviez marcher dessus. Pensez-vous que ces histoires de châteaux dans les airs ne soient que des contes de fées, Merry ? Les Sidhes en furent capables. Nous pouvions créer quelque chose à partir de rien. Des créations faites de magie pure qui étaient aussi réelles que toute autre chose tangible.

— Donc, c'était bien un arbre réel ? dis-je lentement.

— Réel tant que dura l'enchantement, en effet. S'il y avait eu des pommes sur cet arbre, vous auriez pu les manger et elles vous auraient rempli l'estomac. C'était notre méthode pour que nos rares animaux

feys puissent constamment subvenir à nos besoins alimentaires. Il s'agissait de créations magiques, potentiellement renouvelables.

— Je sais qu'il existe ce genre de manifestations rendant une illusion réelle, mais mon père disait que de tels talents avaient depuis longtemps disparu.

— En effet, approuva-t-elle.

— Donc, cela commence à nous revenir, ainsi que d'autres facultés magiques ?

— Oui.

Elle sourit alors, en une version dégoulinante du sourire qui avait contribué à promouvoir un millier de blockbusters, des années avant que ce terme n'ait acquis une quelconque signification. Elle prit ma main dans la sienne.

— Et c'est vous qui nous les avez rendus, Merry, vous et vos pouvoirs magiques.

Je déclinai de la tête.

— Non, pas moi, mais la Déesse. Je n'aurais jamais pu accomplir ceci sans une aide divine.

— Vous êtes bien trop modeste, me dit-elle.

— Peut-être, dis-je, et sans vraiment pouvoir m'en empêcher, j'ajoutai : quoique, bien sûr, quand on a un tel goût vestimentaire, c'est dur de faire preuve d'humilité.

Pendant quelques instants, elle évita mon regard.

— Je suis désolée, mais je voulais vous blesser.

Ma main se crispa dans la sienne, avant de s'en retirer.

— Et pourquoi ?

— Parce que je vous reprochais le fait que Sauge m'ait séduite la nuit dernière.

— Rhys m'a plutôt laissée entendre que vous étiez la plus active des deux, lui rétorquai-je.

Elle en rougit.

— C'est vrai. C'est dur, mais c'est la vérité. Je l'ai vu scintiller dans l'obscurité. Avec l'éclat d'une lune dorée. Je...

Elle détourna alors le visage, pour que je ne puisse en voir l'expression, avant de me tourner carrément le dos.

— Sachant qu'il ne faisait pas partie de vos hommes, j'ai pensé qu'il n'allait pas décliner mon invitation, et j'avais raison.

— Vous l'avez séduit. Ce fut merveilleux. Et maintenant, auriez-vous des regrets le lendemain matin ? lui demandai-je.

— Cela paraît idiot, n'est-ce pas ?

— Les Feys ne regrettent pas le sexe, Maeve.

— Vous n'avez jamais vraiment fait partie de la Cour Seelie, Merry. Vous ignorez tout des règles qui y sont en usage.

— Je sais néanmoins que quiconque n'étant pas de sang pur y est

considéré inférieur, indépendamment de ses talents ou pouvoirs magiques.

Elle se tourna un peu sur sa chaise pour me regarder à nouveau.

— Oui, en effet.

— Je ne pensais pas que vous adhériez encore à ça.

— Moi non plus.

Je m'employai à faire tourner mes méninges pour comprendre l'énigme Maeve.

— Vous êtes troublée parce que vous avez pris du plaisir à être en compagnie d'un amant qui n'était pas purement Sidhe ?

— Je suis troublée parce que Sauge n'est pas un prince de l'une ou l'autre des Cours. C'est un demi-Fey que votre magie a fait accéder à un niveau supérieur, mais il n'est pas Sidhe, Merry. Et il ne le sera jamais vraiment. Dans une centaine d'années, même avec ses yeux tricolores, il ne sera toujours pas Sidhe.

— Et voilà, tu peux constater comment ils sont, dit Frost du seuil de la porte.

Nous avons sursauté toutes les deux, ni l'une ni l'autre ne l'ayant entendu approcher.

Il portait une chemise de soirée blanche de style classique, une cravate argent et seulement d'une nuance moins intense que la chevelure scintillante lui retombant en cascade sur les épaules, et un pantalon de soirée large, bien coupé dans un épais tissu gris foncé, si bien qu'il se présentait ample sur l'avant et les cuisses tout en étant impeccablement ajusté et flatteur sur l'arrière. Une vue que j'avais pu admirer plus tôt. Une barrette de cravate en argent et diamants ainsi que des boutons de manchettes assortis étincelaient au rythme de ses pas, tandis qu'il s'avavançait dans la pièce. Ses mocassins habituels avaient cédé la place à des bottines gris foncé, quasiment dissimulées par les généreux revers du pantalon.

— De qui veux-tu parler ? lui demandai-je.

— Des Seelies.

Il prononça *Seelies* comme s'il s'agissait d'une obscénité. De la manière dont la plupart des Seelies prononçaient *Unseelie*.

Maeve se redressa de toute sa taille au-dessus de la table.

— Comment oses-tu ?!!!

— Comment oserais-je quoi que ce soit ? demanda-t-il en s'avavançant vers nous.

— Comment oses-tu insulter les Seelies ?!!!

— Ils diraient la même chose de nous, répondit Frost, avec un certain degré de colère contenue qui me laissa dans l'incertitude.

J'espérai que cette nouvelle crise n'était pas la solution qu'il avait trouvée pour remplacer sa moue boudeuse. Échanger un problème contre un autre n'était pas précisément ce que j'avais eu en tête.

Maeve ouvrit sa bouche bien proportionnée, puis la referma. Elle ne pouvait pas l'accuser de mensonge, parce que c'était vrai. Puis finalement, elle se décida.

— Je ne sais que dire, dit-elle d'une voix plus atténuée.

Frost se tourna vers moi.

— Elle n'aurait jamais touché Sauge si elle faisait encore partie de la Cour dorée.

— Oh, je ne sais pas, dis-je. Je suis la preuve vivante qu'une Seelie irait jusqu'à souiller son corps avec ceux n'appartenant pas à sa Cour.

Il secoua la tête, et sa chevelure réfléchit bien plus intensément la lumière que les petits diamants qu'il portait. Elle était si brillante qu'aucun joyau n'aurait pu vraiment rivaliser.

— Uar Le Cruel s'est marié à ta grand-mère afin d'éviter une malédiction. Besaba s'est donnée à ton père pour honorer un traité. Fais-moi confiance, Merry, les scintillants ne viennent pas nous rejoindre dans nos lits de gaieté de cœur.

— Comme tu devrais le savoir, Jackie Frost ! lui lança Maeve.

Il grimaça, mais ne se laissa pas démonter. Il s'avança vers elle, envahissant son espace personnel, selon les critères en usage en Amérique. Lorsqu'elle ne recula pas à son approche, il continua, très proche selon les normes en vigueur chez les Feys. Ils se frôlaient presque, de toute leur hauteur, en une posture réussissant à sembler plus intimidante qu'érotique. Frost était plus grand, de quelques centimètres à peine. Ils s'affrontaient du regard, parfaitement assortis.

Elle ne le quittait pas des yeux, mais ses paroles m'étaient adressées.

— Il n'a pas toujours été Sidhe. Le saviez-vous ? dit-elle d'une voix posée, mais lourde de méchanceté, comme l'air juste avant une tempête.

— Oui, dis-je, les origines de Frost ne me sont pas inconnues.

Elle me jeta alors un bref regard, et de la surprise apparut sur son visage.

— Il ne vous l'aura pas appris de son plein gré.

Je secouai la tête.

— Il me l'a volontiers montré par l'intermédiaire de sa magie. Je l'ai vu danser sur la neige. Je sais ce qu'il est, et ce qu'il fut, et cela ne change rien pour moi.

Son charmant minois passa de la surprise à la stupéfaction. Elle s'écarta de Frost de quelques pas pour m'attraper par le bras.

— Bien sûr que cela change ce que vous ressentez ! Vous pensiez coucher avec un Sidhe, pour découvrir qu'il est tout bonnement de la gelée blanche dotée de vie !

Mes yeux se posèrent sur sa main et mon visage dut sembler

hostile, reflétant les émotions que je commençais à éprouver à son égard, parce qu'elle me lâcha brusquement.

— Vous êtes sincère ? Vraiment sincère ? Cela ne fait pas la moindre différence pour vous ?!!!

— Aucune, lui dis-je en appuyant mon propos d'un hochement de tête catégorique.

Elle eut alors l'air interloqué.

— Je ne comprends pas ça !

— Vous n'êtes revenue à vos pouvoirs en tant que la Déesse Conchenn que depuis la nuit dernière. Vous avez couché avec votre premier Sidhe depuis un siècle. Vous vous êtes réveillée ce matin, et vos propos ne semblent plus provenir de Maeve Reed, mais plutôt d'une noble Seelie. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi les Seelies ont accueilli à bras ouverts une perception aussi victorienne du sexe, si étrangère aux Feys.

— Vous ne comprenez pas, Merry, mais comment le pourriez-vous ? Coucher avec un humain serait pardonné, mais baiser avec un demi-Fey ! Mon désir irrépessible a dépassé mon entendement la nuit dernière. J'étais grisée de pouvoir. Mais ce matin, je suis à nouveau sobre.

— Mais vous êtes exilée de la Cour Seelie, Maeve, et la Cour Unseelie ne se préoccupe pas des origines, uniquement des résultats. Le propos n'étant pas d'où vous venez, mais ce que vous pouvez nous apporter.

— Je ne peux plus camoufler mes yeux, dit-elle en hochant la tête. Je me suis retrouvée ce matin dans l'incapacité de le faire par l'intermédiaire de mon glamour, et j'en ignore la raison. Je porte pourtant ce glamour depuis des décennies. Il semble presque plus réel pour moi à présent que ma forme véritable, mais je n'ai pas été capable de dissimuler à nouveau mes yeux. Vous m'avez donné du pouvoir, Merry, mais il semblerait que dans le procédé, vous m'ayez déparé de certaines capacités.

— J'en déduis donc que c'est de ma faute si vous avez baisé avec Sage ?

— Peut-être, dit-elle.

Mais, dans ce seul mot, on pouvait percevoir ses doutes. Elle n'en était pas vraiment convaincue.

— Ce que la Cour Seelie pense de vos actions importe réellement peu, Maeve. Si vous y retournez jamais un jour, le Roi de la Lumière et de l'Illusion s'assurera de vous voir morte. Vous êtes la bienvenue si vous souhaitez nous accompagner et vous joindre à la Cour Unseelie. Vous pourriez vous retrouver cette nuit au cœur même de la Féerie.

Je ne la quittai pas des yeux en disant cela, et vis une expression affamée transparaître sur son visage avant qu'elle ne parvienne à la

dissimuler.

Elle m'adressa alors son sourire pub.

— Je suis Sidhe Seelie, Merry, et non Unseelie.

— Je fus moi aussi à une époque un membre de la Cour dorée, dit Frost.

— Jamais tu n'as été membre de la Cour, Jackie Frost ! Jamais !

Il lui adressa un sourire glacé.

— Permettez-moi de reprendre ma phrase. Je fus à une époque à peine toléré à la Cour de la Beauté et de l'Illusion. Toléré parce que, tandis que leur pouvoir s'estompait chez certains, les miens prenaient leur essor. Pas par l'intermédiaire des pouvoirs d'autres Sidhes, mais des esprits des humains. Ils se souvinrent de moi alors qu'ils avaient oublié tout de vous, magnifiques divinités scintillantes. Petit Jakual Frosti, Jackie Frost, Jack Frost.

Il se rapprocha à nouveau d'elle, de quelques pas, et cette fois, elle recula à son approche, d'un chouïa.

— Mais qui parle encore de Conchenn ? Où sont les odes, les chants à ses louanges ? Pourquoi se souvient-on de moi, et pas d'elle ?

— Je l'ignore, dit-elle d'une toute petite voix.

— Je l'ignore aussi, mais eux le savent, dit-il en se penchant encore plus près, assez près pour presque pouvoir lui faire un bisou. De moi, ils se souviennent, alors qu'ils en ont oublié tant. En v'là un mystère !

Il se mit alors à scintiller, comme si la lune se trouvait piégée à l'intérieur de son être, et la lueur jaillit de ses yeux, leur conférant un aspect presque aussi argenté que sa chevelure, formant une auréole étincelante sous le souffle rayonnant de son pouvoir qui envahit l'atmosphère en lui enveloppant tout le corps de son aura. Il se tenait debout face à elle, comme quelque vision métallique, coulée dans l'argent.

Elle fut incapable de rester aussi près de ce pouvoir irradiant sans réagir. Elle n'avait pas eu le moindre contact avec un Sidhe depuis bien trop longtemps pour ça. Sa faim ne pourrait être rassasiée par une étreinte d'une nuit, en quelques frôlements de pouvoir. Une telle faim va beaucoup plus loin que ça.

Le pouvoir de Frost fit émerger les siens en une ruée dorée, drainant ses cheveux jusqu'au blond platine, envahissant l'atmosphère autour d'elle de son emprise oscillante. Ils étaient si proches l'un de l'autre que leurs pouvoirs s'entremêlèrent, jaune d'or et argent fusionnant entre eux en un rayon linéaire. Il ne s'agissait pas d'une manifestation divine, mais simplement de la puissance des Sidhes en pleine action.

Je les observai, et compris pourquoi mes ancêtres humains les avaient pris pour des dieux. À présent, ils seraient probablement pris à

tort pour des anges, ou de grands Martiens. Ils scintillaient de conserve sous mes yeux, et même au travers de cette luminosité, je pouvais percevoir la faim à l'état brut qui se reflétait sur le visage de Maeve. Frost n'avait pas cet air affamé, semblant plutôt satisfait.

Il se pencha encore pour plaquer ses lèvres brillantes sur les siennes. Ce baiser était chaste, mais son pouvoir la pénétra brusquement, telle une lance lumineuse argentée. Je vis cette longue hampe de puissance presque scinder en deux la lueur jaune d'or qui se diffusait du corps de Maeve. Le temps d'un instant, elle s'assombrit en son centre, en un éclair rouge orangé, semblable à une véritable flamme. Puis Frost recula, un pas après l'autre, jusqu'à ce qu'elle scintille d'elle-même.

— Tu ne me feras pas me détourner de ton corps, pas même maintenant avec le souvenir de la chair de Sauge comme une plaie à vif dans ton esprit.

Le pouvoir de Frost reflua, tout en douceur, le faisant pâlir. Il était toujours aussi magnifiquement beau mais ne brillait plus.

Le pouvoir de Maeve s'estompa peu à peu tandis qu'elle tenait ces propos :

— J'aurais pu inviter des Feys inférieurs dans mon lit au cours du dernier siècle. D'autres exilés comme moi. Mais je ne l'ai pas fait, parce que j'espérais qu'un jour, la Cour percevrait la félonie de Taranis, et que lorsqu'il serait mort, j'y serais de nouveau la bienvenue. Ils me pardonneraient mes amants humains, car les Seelies ont depuis toujours adoré secrètement la chair humaine. Mais nous n'allons pas jusqu'à nous souiller avec des Feys inférieurs. Nous ne ferions jamais ça, tout en espérant regagner une certaine prééminence à la Haute Cour de la Féerie.

— Il y a plus d'une Haute Cour à la Féerie, dit Frost.

— Non, pas du tout ! Pas pour moi ! dit-elle en le niant avec virulence de la tête.

— Ce genre de comportement risque de devenir pénible s'il dure jusqu'à ce que nous ayons terminé notre visite aux Seelies, répliqua-t-il avec un hochement de tête tout aussi déterminé.

— Frost, tu ne te souviens simplement plus de leur façon d'être. Tu n'as même pas commencé à évaluer vraiment à quel point ils peuvent se montrer fatigants.

Il soupira.

— Je ne m'en souviens que trop bien, Maeve, dit-il, avec pendant un moment l'air attristé. Je ne souhaite pas y retourner pour les voir nous traiter comme des inférieurs.

— Alors, reste ici, avec moi, lui dit-elle, avant de se tourner vers moi. N'y retournez pas, Merry. Taranis veut que vous alliez le voir pour une raison. Il n'agit jamais sans un bon prétexte, et je ne crois

pas que vous l'appréciez.

— Je le sais, lui dis-je.

Elle serra les poings.

— Alors pourquoi y aller ?

— Parce qu'elle sera la Reine de la Cour Unseelie, et qu'elle ne peut amorcer son règne en montrant de la peur face à Taranis, dit Doyle de l'encadrement de la porte.

— Mais vous redoutez Taranis, poursuivit Maeve. Comme nous tous !

Doyle haussa les épaules. Il portait son jean noir dont les jambes étaient enfouies dans ses bottes noires lui montant jusqu'aux genoux, ainsi qu'un tee-shirt et une veste de cuir de même tonalité. La boucle même de sa ceinture l'était, noire. La seule couleur visible provenant des anneaux d'argent qui ornaient la courbe à l'extrémité effilée de ses oreilles, où on pouvait voir un diamant scintiller sur l'un des lobes.

— Effrayé ou pas, nous devons faire front avec courage.

— Cela vaut-il la peine de se faire tuer pour ça ? Cela vaut-il la peine de faire tuer Merry ?

En disant ces mots, elle tendit un doigt vers moi, en un geste plutôt théâtral, mais après tout, elle était actrice. De plus, les Sidhes pouvaient s'avérer sérieusement portés sur le drame, même sans entraînement préalable.

— S'il tue Merry, la Reine Andais le tuera, lui !

— Il a libéré L'Innommable pour tenter de m'éliminer afin que je ne puisse révéler son secret. Pensez-vous vraiment qu'il hésitera à déclencher une guerre entre les Cours ?

— Je ne parlais pas de guerre, Maeve.

— Tu as dit que la Reine tuerait Taranis ; ce qui signifie la guerre.

Doyle secoua la tête.

— Pour avoir trucidé l'héritière de son trône, je pense qu'Andais choisirait entre ces deux options : soit le défier en combat singulier, ce que Taranis ne souhaitera pas ; soit le faire assassiner, discrètement.

— Tu veux dire que tu tuerais Taranis ! s'exclama Maeve.

— Je ne suis plus à présent les Ténèbres de la Reine, dit Doyle en venant se placer à mon côté. J'ai ouï dire qu'elle a nommé un nouveau capitaine à la tête de sa garde.

— Qui ça ? s'enquit Frost.

— Mistral, répondit Doyle.

— Le Déclencheur de Tempêtes ! Mais cela faisait pourtant pas mal de temps qu'il n'avait plus la cote !

Doyle acquiesça.

— Néanmoins, c'est lui son nouveau champion.

— Ce n'est pas un assassin, et il manque toujours de discrétion. Il arrive comme son nom l'indique, en faisant beaucoup de vent et de

boucan, dit Frost, qui se montrait ouvertement méprisant.

— Mais Murmure est suffisamment discret pour deux, dit Doyle.

Frost eut l'air particulièrement ébahi. Maeve, quant à elle, fronçait les sourcils, interloquée.

— Ces noms ne me sont pas familiers.

— Leurs anciennes personnalités se sont estompées pour qu'il ne reste plus que leurs nouveaux noms, dit Doyle. Ceux par lesquels vous les connaissiez jadis ne sont plus.

— Murmure, dit Frost. Je croyais qu'il était devenu cinglé.

— J'ai également eu vent de cette rumeur.

Je me souvenais de Mistral. Il incarnait tout ce qu'exécrait la Reine : bruyant, vantard, prompt à s'énervier, impitoyable. Véritable brute belliqueuse incarnée, il était néanmoins trop puissant pour que l'entrée à la Cour sombre lui soit refusée lorsqu'il s'était fait éjecter de la Cour dorée. La Reine Andais s'assurait que nous fassions bon accueil à tous les puissants, mais elle n'était nullement dans l'obligation de les apprécier, ni même de les mettre à contribution souvent. Elle pouvait s'assurer sans problème qu'ils se retrouvent assis le plus loin possible d'elle et qu'on leur confie des devoirs qui les garderaient hors de sa vue.

Mistral était si souvent tombé en disgrâce au cours de ma jeune existence que je parvenais à peine à me remémorer son visage, et ne pouvais même pas vraiment me rappeler lui avoir jamais adressé la parole. Mon père pensait qu'il n'était qu'un imbécile.

— Je ne me souviens pas de quelqu'un du nom de Murmure, dis-je.

— Il a eu le tort de déplaire à la Reine en une occasion, il y a de cela longtemps, et elle l'a fait punir. Il fut confié à Ezekial dans l'Antichambre de la Mort pendant..., m'apprit Doyle, avant de froncer les sourcils puis de solliciter l'aide de Frost du regard,... pendant sept ans, non ?

Frost approuva.

— Je crois, en effet.

Je dus déglutir avant de retrouver l'usage de la parole.

— On le lui avait confié pour être mis au supplice pendant sept ans ?!!!

Ma voix était haletante en pensant à l'horreur que cela avait dû représenter. Ayant moi-même séjourné dans l'Antichambre de la Mort, je connaissais précisément le talent qu'Ezekial possédait dans l'exercice de son art, et je ne pouvais même pas imaginer sept années passées soumise à une telle attention !

Ils hochèrent tous les deux la tête.

Et même Maeve semblait en avoir pâli. La Cour Seelie n'admettait pas la torture, du moins pas celle du type manifeste qu'administrerait

Ezekial. Ils avaient d'autres moyens plus subtils de l'appliquer, des moyens magiques, moins salissants, et qui nécessitaient moins d'implication personnelle. Vous pouviez infliger une souffrance atroce sans même avoir à vous salir les mains. La Reine Andais étant du style à appeler un chat un chat, en ce qui la concernait, la torture était censée être une activité crade, sinon à quoi bon ?

— J'ai entendu des histoires sur votre Antichambre de l'Enfer.

— Vous voyez, Taranis tolère même que sa Cour adopte les mots d'une foi qui persécuta nos fidèles, dit Frost. Il a autorisé sa Cour à singer les humains !

— Si ton siècle commence par un dix-sept, ou plus tôt, lui fis-je remarquer.

Frost eut un haussement d'épaules, comme si quelques centaines d'années ne portaient nullement à conséquence.

— Appelez ça comme vous voulez, mais que votre Reine inflige un tel châtiment est bien la preuve que je n'ai rien à faire à votre Cour.

— Mais qu'a-t-il bien pu faire pour mériter sept ans aux bons soins d'Ezekial ? demandai-je.

— Je crois que personne ne le sait, à l'exception de Murmure et de la Reine, dit Frost.

Je tournai les yeux vers Doyle.

— Tu as été son bras droit pendant un millénaire, voire plus longtemps encore, lui dis-je. Tu ne l'as jamais quittée, jusqu'au jour où elle t'a envoyé à L.A. pour me chercher. Tu es au courant, n'est-ce pas ?

Il laissa échapper un faible soupir.

— Si elle souhaitait que d'autres le sachent, Merry, elle le leur aurait dit. Je n'irai pas mettre la vie de quiconque en péril en allant divulguer ce que je sais.

Je n'insistai pas. Après tout, je ne voulais pas qu'Andais ait la moindre excuse pour expédier l'un de nous à l'Antichambre de la Mort. Je pouvais parfaitement vivre le restant de mes jours en ignorant ce que Murmure avait bien pu faire pour mériter son séjour de sept années, du moment que je n'eusse jamais à endurer ne serait-ce qu'une minute supplémentaire la voix d'Ezekial me soufflant son haleine en plein visage.

Frost se retourna vers Maeve.

— Tu refuses de nous accompagner à la Cour Unseelie, tout en sachant que Taranis tentera peut-être de te tuer en notre absence ?

— Vous me remettrez sous la protection de nouveaux gardes du corps à l'aéroport.

— Ces mêmes gardes du corps humains qui se sont presque fait tuer en essayant de te sauver de L'Innommable. Ces mêmes gardes du

corps qui, si nous n'étions pas intervenus, seraient morts jusqu'au dernier, ainsi que toi.

— Nous prendrons un autre avion pour l'étranger, loin du Roi et de ses pouvoirs.

— Elle sera probablement plus en sécurité que nous, Frost. Car nous irons l'affronter dans sa tanière, au cœur même de sa puissance.

— Mais elle serait encore plus en sécurité à la Cour Unseelie, sous la protection de la Reine, insista Frost.

— Nous avons déjà débattu de cela, dit Doyle. Affaire conclue.

Frost regarda Maeve.

— Ce n'est pas tant que tu détestes la Cour Unseelie, ni même que tu la redoutes, ainsi que nous. C'est que tu as peur que lorsque tu feras ton entrée parmi la multitude ténébreuse et que tu seras à nouveau entourée de la Féerie, tu ne pourras plus jamais en repartir.

— Elle pourrait m'emprisonner, pour ma propre protection, et vous seriez alors dans l'incapacité de me libérer, dit Maeve.

— Tu ne seras pas retenue prisonnière, Conchenn, mais tu embrasseras simplement les ténèbres, parce que la lumière ne voudra pas de toi. De nombreux seigneurs et dames Seelies ont trouvé que l'obscurité n'était pas aussi moche qu'ils le pensaient, ni aussi terrible qu'on le leur avait dit.

Il avança d'un pas dans sa direction, la faisant reculer d'autant.

— Ils ont embrassé les ténèbres parce qu'ils n'avaient pas le choix, dit-elle d'une voix semblant quelque peu choquée. C'était ça ou être exilé de la Féerie pour toujours.

— Précisément, dit Frost. Il n'y a aucun prisonnier parmi nous. Murmure aurait pu s'enfuir de la Cour Unseelie. La Reine ne l'aurait pas traqué, car elle sait que le départ d'un Sidhe de sa Cour signifie qu'il n'aura nulle part où aller. Pas de chez soi à la Féerie. Nous nous soumettons aux lois de la Reine, non pas parce que nous n'avons pas le choix, mais parce que même sept années de tourment valent mieux que d'être banni, comme tu l'as toi-même été par ton Roi.

Je vis les larmes monter aux yeux de Maeve, tandis qu'elle s'empressait de rejoindre la porte en passant furtivement à côté de nous.

— Avais-tu vraiment besoin de dire ça ? s'enquit Doyle.

— Oui, je crois, répondit Frost en acquiesçant. Elle se met stupidement en danger en refusant de venir à la Cour Unseelie.

— Ce qui n'est pas aussi stupide que d'entrer à la Cour Seelie de notre plein gré, rétorqua Doyle.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard, et quelque chose passa entre eux. Les épaules de Frost s'affaissèrent juste un peu, puis il se redressa en disant :

— Je n'aime pas ces plans, ni l'un ni l'autre.

— Tu as été à ce sujet plus qu'explicite, dit Doyle.

Frost me regarda.

— J'accompagnerai Merry, mais à contrecœur.

Il eut un sourire, quoique mélancolique et si empli d'anciens chagrins que ma poitrine se serra.

— Et j'ai bien peur, ma douce, douce Princesse, que tu ne l'apprécieras pas plus que moi.

J'en aurais volontiers débattu avec lui si j'avais pu, mais étant donné que nous étions somme toute d'accord, cela semblait ridicule.

— Nous irons tout d'abord rendre visite à la Cour Unseelie, Frost, et à celle des Gobelins par la suite, pour terminer par les Seelies.

Il hocha la tête, et son sourire se fit amer.

— J'espère que ce que nous verrons à la Cour des Gobelins sera le pire, mais je crains fort qu'aucune horreur ne puisse se comparer à l'irradiante beauté qui nous attend à la dernière étape.

Malheureusement, personne ne put le contredire sur ce point.

Chapitre 18

Ce n'était pas que le jet privé de Maeve Reed ne soit pas confortable, loin de là. Doyle avait intégré son fauteuil le plus tôt possible, étant le seul parmi nous qui détestait prendre l'avion. Il avait bouclé sa ceinture, avait fermé très fort les yeux en se cramponnant nerveusement aux accoudoirs du siège pivotant dans lequel il s'était renfoncé, comme si sa vie en dépendait. Il était quasiment devenu de notoriété publique que si nous étions attaqués à bord d'un avion, Doyle ne nous serait pas d'une grande utilité, du moins pas immédiatement. Lorsque j'avais découvert sa phobie, j'en avais été plutôt ravie en fait. Cela avait contribué à le rendre moins parfait à mes yeux, en ternissant légèrement sa réputation des Ténèbres assassines de la Reine. Comme si j'avais besoin de ça depuis des lustres. Je le regardai de l'autre côté du couloir étroit. La tension de son corps vibrait autour de lui, se manifestant quasiment à la manière d'un déploiement de pouvoir. Il est vrai que la peur peut servir de catalyseur à la magie.

— Je devrais te demander à quoi tu penses, dit Frost à côté de moi, mais cela semble plus qu'évident.

Je tournai la tête contre le dossier rembourré, mes yeux venant à sa rencontre.

— Et à quoi je pense ?

— Tu penses à Doyle.

Il ne semblait pas en colère, et il ne faisait pas la moue. Sa voix n'en était pas guillerette pour autant, mais il ne faisait pas la moue. En voilà du progrès !

— J'étais en train de penser que sa peur de l'avion altérerait son image parfaite d'assassin attitré de la Reine.

Son visage commença alors à se fermer, le masque de froideur s'y superposant progressivement.

— Ce n'est pas tout.

Je lui touchai le bras.

— Ne va pas boudier à cause de ça, Frost. Je pensais simplement que si nous étions attaqués par hasard dans un avion, ce serait bien le seul endroit où Doyle ne serait pas au mieux de ses capacités. C'est

tout.

Je l'observai qui s'efforçait de ravalier toute cette maussaderie. On aurait dit qu'il allait s'en étouffer, mais au moins, il essayait, si ostensiblement que je ne lui dis pas à quoi je pensais par ailleurs ; que si j'avais été assise là à fantasmer comme une malade sur Doyle, cela ne le regardait pas. Mais je le gardais pour moi, étant supposée prendre plaisir à leur compagnie, sans exception. Frost faisait des efforts en se réprimandant d'être possessif, une émotion particulièrement étrangère aux Feys, ça n'aurait donc aidé en rien de toute façon.

Ma main se serra sur son bras et je laissai couler, tout en m'en félicitant.

Rhys était agenouillé devant moi. Il portait son cache-œil blanc orné de perles minuscules, assorti à son trench-coat en soie blanche, ainsi qu'un chapeau mou blanc et un costume écru. La seule touche de couleur provenait de sa cravate d'un rose glacé, le faisant ressembler au croisement d'un marchand de glaces avec le fantôme de quelque détective tout droit sorti des années 1940. Il avait même enfoui toutes ses boucles blanches sous son couvre-chef, ce qui le rajeunissait. Ses traits étaient d'une grande douceur et ses lèvres invitaient au baiser. Il était âgé de plusieurs centaines d'années, une longévité que jamais je n'atteindrais, mais agenouillé là, il donnait plutôt l'impression d'avoir échappé au mauvais côté de la trentaine.

Le visage tourné vers moi, il me souriait.

— Doyle m'a confié quelque chose pour toi.

Il jeta un coup d'œil en arrière dans la direction de son chef toujours assis, les yeux irrévocablement clos. Puis il se retourna vers moi en gloussant.

— Il savait qu'il serait indisposé !

Sur ce, il retira de la poche de son manteau un petit écrin blanc.

Le sourire que je lui avais adressé s'estompa.

— Suis-je obligée ?

— Oui, en effet.

Il sembla soudainement avoir vieilli d'une décennie, pas moins beau pour autant, mais son air juvénile s'était évanoui, comme s'il ne s'était agi que du fruit de mon imagination.

Frost se pencha de côté pour ajouter :

— C'est la bague de la Reine, Merry, qui t'est donnée de sa part. C'est l'un des symboles signifiant que tu es son héritière. Tu dois la porter.

— Ce n'est pas la bague qui me préoccupe, dis-je, mais avec le Calice à bord, je suis quelque peu inquiète qu'il déclenche la magie de la bague comme il l'a fait avec d'autres objets.

Les deux hommes échangèrent un regard, d'où je conclus que

c'était la première fois qu'ils y songeaient.

— Bon sang ! s'exclama Rhys. Ça pourrait effectivement représenter un problème !

Frost avait l'air particulièrement sérieux.

— Un problème, ou un salut. La bague a été une importante relique de pouvoir à une certaine époque, et ne servait pas seulement à choisir les amants fertiles de la Reine.

— C'est drôle, dis-je, j'entends sans cesse dire que la bague est une relique majeure, mais personne, pas même mon père, n'a voulu me relater ce qu'elle accomplissait par le passé.

Je les regardai tour à tour, et ils échangèrent l'un de ces brefs regards disant qu'aucun d'eux n'allait se charger non plus de me le révéler.

— Alors ? leur ordonnai-je.

Ils poussèrent un soupir avec un bel ensemble. Rhys se redressa pour s'asseoir sur ses talons, l'écrin contenant la bague toujours fermé entre ses mains.

— À une époque, elle rendait Andais irrésistible à tout homme auquel réagissait la bague.

— Cela n'a pas l'air aussi grave que ça vu l'expression sur vos visages. Quoi d'autre ?

Ils échangèrent à nouveau un regard.

— Arrêtez de tourner autour du pot, d'accord !

— De quel pot s'agit-il maintenant ? s'enquit Frost.

— Elle veut dire qu'on devrait tout lui raconter, lui expliqua Rhys.

C'était l'un des quelques gardes n'ayant pas passé les cinquante dernières années planqué dans les collines creuses. Il possédait une maison en dehors des monticules de la Féerie. Une maison avec électricité, télé, bref, équipée de tout le confort moderne. Probablement l'un des seuls Sidhes au courant de qui était Humphrey Bogart, ou même Madonna.

— Tu te rappelles ce moment dans ce dessin animé, « Cendrillon », où elle est en haut des escaliers, et que le Prince lève les yeux vers elle, extasié ? me demanda Rhys.

— Oui, lui répondis-je.

— Puis quand il s'avance vers elle comme s'il n'avait pas d'autre choix ?

— En effet, acquiesçai-je.

— Tout aussi irrésistible que ça, dit-il.

— Tu veux dire que lorsque la bague réagissait par rapport à toi, tu te retrouvais comme quelque ado boutonneux entiché ?

Il eut un soupir.

— Pas exactement.

— Ce n'était pas uniquement les hommes, dit Frost.

Je les dévisageai l'un après l'autre.

— Où voulez-vous en venir ?

Sauge s'avavançait pesamment dans le couloir dans notre direction, vêtu du pantalon ample d'un costume appartenant à Kitto et enserré d'une ceinture, ayant la taille plus fine que lui, ainsi que d'un tee-shirt qu'on avait dû en partie déchirer dans le dos pour y faire passer ses ailes. Il portait des chaussures de jogging, également à Kitto, lacées aussi serré que possible, ses pieds étant plus étroits que ceux du Gobelin. Une couverture lui enveloppait les épaules, le tee-shirt déchiré ne suffisant pas à le garder au chaud. Il aurait eu besoin de l'une de ces pesantes houppelandes en laine conçues des siècles auparavant par les Cours à l'usage des Feys ailés de taille humaine, voire plus grands. Nicca risquait également de se les geler lorsque nous aurions atterri. Mais nous avions prévenu les gardes de nous accueillir à l'aéroport avec des manteaux. En attendant, Sauge se pelotonnait enveloppé de sa couverture comme s'il pouvait déjà ressentir le froid. Sous sa taille actuelle, aucun vêtement ne lui allait pile poil.

— Ce qu'ils essaient de te dire en prenant des pincettes, Princesse, était qu'à une époque, cette bague jouait le rôle d'entremetteuse.

Je le regardai, courroucée, de mon siège.

Il poussa un profond soupir.

— Oh, allons ! Retrouve ta jeunesse ! dit-il sur le ton de la réprimande. La bague peut laisser augurer une union fertile, pas seulement par le simple contact avec la peau nue, mais même de l'autre bout de la pièce, au premier regard. L'homme comme la femme tombaient alors éperdument amoureux, et vivaient heureux jusqu'à la fin des temps.

— La Reine Andais ne m'avait pourtant jamais semblé correspondre au type « heureux jusqu'à la fin des temps ».

— Elle avait le contrôle sur la bague, Merry, qui agissait comme n'importe quelle arme ou instrument efficace. Elle organisait un grand bal où elle invitait tous les Sidhes éligibles, et quelques-uns d'entre nous, les inférieurs, pour servir ou assurer le divertissement. Puis elle se tenait près de la porte, pour effleurer de la bague chaque femme qui la franchissait, et presque à tous les coups, quelqu'un s'avavançait d'un pas. Ils se tombaient alors dessus comme des béliers en rut, la femme se retrouvait engrossée en quelques mois à peine, ils se mariaient et formaient un couple idyllique. À une époque, la bague ne choisissait pas uniquement les Sidhes qui étaient fertiles. Oh, non ! Il s'agissait réellement, comme je l'ai dit, d'une rencontre genre « heureux jusqu'à la fin des temps ». C'est ainsi qu'on avait baptisé la bague d'ailleurs. D'où penses-tu donc que les humains ont récupéré

toutes ces fadaises ?

J'arquai un sourcil désapprobateur à son intention.

— Je n'y avais pas vraiment pensé. Je sais par contre que la plupart des contes de fées ne sont que ça, des racontars.

— Mais les événements qu'ils relatent, dit-il, s'interrompant pour sortir de sous la couverture une main jaune pâle et agiter le doigt dans ma direction... les points essentiels, ils les ont reçus de nous, provenant d'histoires vraies.

Il sourcilla avant de poursuivre :

— Nous ne sommes pas tous irlandais, écossais ou venant de quelque communauté faisant partie de ce qu'ils appellent les Îles Britanniques. Nous avons parmi nous des survivants de presque tous les coins d'Europe.

— J'en ai tout à fait conscience, lui dis-je.

— Alors agis en conséquence ! Le Prince Essus t'aura assurément appris que quelques-uns des contes de fées étaient des histoires vraies ayant circulé.

— Mon père m'a dit que la plupart étaient simplement montés de toutes pièces.

— La plupart, concéda Sauge, mais pas tous, dit-il en agitant à nouveau un doigt réprobateur à mon intention. Si le Calice a rendu à la bague ses pleins pouvoirs... dit-il en indiquant de l'index le boîtier, alors si ton partenaire idéal se trouve dans cet avion, tu le sauras, et s'il n'y est pas, tu le sauras aussi.

Je regardai le petit écran, qui brusquement sembla avoir acquis davantage d'importance que quelques instants plus tôt.

— Ce n'est pas comme ça que la Reine en faisait usage, dit Rhys, pas pour elle-même.

— Non, dit doucement Nicca dans notre dos. Lorsque son véritable amour perdit la vie au combat, elle utilisa le pouvoir de la bague pour remplir son lit. Grâce à elle, elle fut en mesure de rendre les Sidhes fous les uns des autres.

Je tournai les yeux vers lui. Il était vêtu d'un pantalon large d'un marron si sombre qu'il en semblait presque noir, recouvrant des bottes assorties, et sa chevelure se répandait sur son torse nu, car ses ailes étaient encore plus larges que celles de Sauge. Nous avions bien tenté d'enfiler par-dessus un tee-shirt en soie élasthane, mais finalement, nous avions dû nous avouer vaincus. Elles étaient simplement trop gigantesques et trop tarabiscotées, tout en courbes et en queues.

— J'ai bien cru qu'elle perdrait la raison à la mort d'Owain, dit Doyle, les yeux toujours irrévocablement clos, les mains crispées sur les accoudoirs, d'une voix qui, vu les circonstances, semblait relativement normale.

— Ce que personne n'avait réalisé était que la bague possédait un

autre pouvoir, poursuivit-il de sa voix calme. Apparemment, elle agissait comme une sorte de protection magique dans l'entourage des couples qu'elle avait contribué à unir. Ce qui garantissait une fin heureuse, en assurant qu'aucune tragédie ne leur arrive.

Rhys approuva de la tête.

— Puis le pouvoir de la bague a commencé à s'affaiblir... nous l'avons remarqué parce que le grand bal de l'entremetteuse avait échoué quelques décennies auparavant. Une Sidhe s'était présentée à la porte de la salle, mais personne ne s'était avancé à sa rencontre. Nous n'avions pas compris que non seulement la bague avait assuré notre bonheur et notre fertilité, mais également notre sécurité.

— Jusqu'à la bataille de Rhodan, dit Frost, où nous avons perdu deux cents guerriers Sidhes. La plupart avaient fait un mariage d'amour.

— Ce fut la première fois au cours de notre histoire qu'un couple que la bague avait réuni n'avait pas bénéficié d'une heureuse destinée, dit Doyle.

— Pas seulement un couple, mais des dizaines, dit Rhys en hochant la tête. Jamais encore je n'avais entendu résonner de telles mélopées funèbres.

— Ceux qui restèrent en arrière choisirent de se laisser dépérir, dit Doyle.

— Ils se suicidèrent, tu veux dire ! s'exclama Rhys.

Doyle entrouvrit juste assez les yeux pour lui lancer un bref regard, avant de les refermer.

— Si tu préfères.

— Je ne préfère pas, c'est simplement la vérité ! dit Rhys.

Doyle haussa les épaules.

— OK !

Galen s'était approché sans bruit dans notre dos, tout habillé de vert printemps pastel.

— La bague a-t-elle jamais choisi plus d'un partenaire pour une même personne ?

— Tu veux dire que lorsque l'un se retrouvait veuf, est-ce que la bague lui trouvait un remplaçant ? demanda Doyle.

— Ça, ou littéralement désignait-elle plus d'un partenaire pour la même personne ? C'est-à-dire, un enfant pouvait naître de chaque union désignée par la bague, mais pour favoriser réellement le bonheur, et non pas simplement pour rendre magiquement amoureux, la bague avait-elle rencontré des problèmes pour choisir entre plusieurs celui ou celle destinée à quelqu'un ?

Doyle ouvrit à nouveau les yeux, et se tourna pour faire face à Galen.

— Ne crois-tu pas en l'âme sœur, à l'amour adapté parfaitement à

tout un chacun ?

Venant de n'importe qui d'autre, cette question aurait pu sembler quelque peu ridicule.

Galen me lança un coup d'œil, puis s'obligea à détourner le regard pour rencontrer les yeux sombres de Doyle.

— Je ne crois pas au coup de foudre. Je crois que l'amour véritable a besoin de temps pour se construire, comme l'amitié. Je crois par contre au désir charnel instantané.

Il vint s'installer directement derrière mon siège. Je pouvais sentir sa présence comme si j'avais le dos tourné à un feu à la chaleur réconfortante. Je voulais qu'il pose les mains sur mon dossier, pour me trouver encore plus près de cette chaleur. Comme s'il m'avait entendue, il les posa à l'endroit précis que je souhaitais, et je fis tout mon possible pour ne pas effleurer ses doigts avec le haut de ma tête. Le boîtier contenant la bague étant posé là, je n'étais pas si sûre que ça de vouloir le toucher lorsque je me la passerais au doigt. J'étais quasiment convaincue que le plus judicieux était d'éviter tout contact tactile jusqu'à ce que nous sachions si elle avait été affectée par le Calice.

— Pourrions-nous obtenir l'autorisation de la Reine de ne pas la porter jusqu'au moment où nous serons arrivés au monticule de la Féerie ? m'enquis-je.

— Non, dit Doyle, elle était plus qu'insistante.

Je soupirai. Il était préférable d'éviter de nous mettre Andais à dos. Dans notre intérêt.

— Très bien ! Passe-moi la boîte, et que tout le monde recule.

— Ce n'est pas une bombe, dit Rhys, c'est juste une bague !

Je le regardai, les sourcils froncés.

— Après ce que je viens d'entendre, je préférerais presque qu'il s'agisse d'une bombe.

Presque, ajoutai-je mentalement.

Je ne voulais pas que mes choix s'en retrouvent illico limités, redoutant de savoir qui serait choisi par la bague, et pourquoi. Je ne faisais aucune confiance à la magie pour les affaires du cœur. Par les cloches de l'enfer, en général, je ne faisais même pas du tout confiance aux affaires de cœur ! L'amour n'était qu'une sorte d'inclination vraiment pas fiable, parfois.

Rhys me tendit l'écrin, et après que j'eus répété mon besoin d'intimité, ils se levèrent tous pour s'éloigner. Kitto resta à l'arrière de l'avion, entièrement recouvert d'une couverture, planqué. Planqué de sa peur du métal, et de la technologie moderne. Tant de choses lui mettaient le trouillomètre à zéro qu'il était moins surprenant de le voir flipper en avion que Doyle, qui, quant à lui, ne redoutait quasiment rien ni personne.

Les autres se divisèrent en deux groupes. L'un resta à proximité de Doyle, qui n'avait pas quitté son siège, bien qu'il eût à présent les yeux rivés sur moi. L'autre groupe se rassembla au fond de l'appareil.

— Ouvre-la, dit Rhys, qui s'était placé à côté de Doyle.

— Elle a peur, dit Galen, et sa voix recélait un soupçon de la frousse qui cavalcade dans mon estomac.

— Peur de quoi ? s'enquit Sauge. De trouver le partenaire idéal ? Comme c'est idiot de redouter ça ! La plupart donneraient leur vie pour se retrouver confrontés à un tel dilemme !

— Ferme-la ! lui balançait Nicca.

Sauge ouvrit la bouche pour geindre, puis la referma. Il en resta comme deux ronds de flan, s'interrogeant visiblement sur la raison pour laquelle il ne pouvait rien faire d'autre que lui obéir.

Je fixai la petite boîte au creux de mes mains, humectant ma bouche maquillée de rouge qui s'était faite brusquement sèche, ne parvenant absolument pas à saisir de quoi je pouvais bien avoir la trouille. Pourquoi avoir peur de découvrir si celui qui me convenait le mieux se trouvait ici dans cette carlingue, parmi ces hommes-là ? Non, ce n'était pas de ça que j'avais peur, réalisai-je. Et si la bague ne localisait pas mon partenaire idéal ici, dans l'instant ? Et s'il ne faisait pas partie de ceux-là ? Et si c'était pour ça que je n'étais pas tombée enceinte ?

Je levai les yeux pour scruter les visages qui m'entouraient, en réalisant que curieusement, je les aimais tous. Je les estimais assurément tous. Je n'étais pas sûre non plus de la manière dont Frost ou Galen le prendrait si la bague portait son choix sur un autre qu'eux. Tous deux avaient montré une forte tendance à la jalousie, une émotion particulièrement étrangère aux Feys. Si Frost n'était pas l'élue de mon cœur, eh bien, je doutais fort de ne pas voir apparaître l'une de ces moues dont lui seul avait le secret !

Je levai les yeux vers Galen, en sachant qu'il m'aimait, m'aimait sincèrement, et m'avait aimée alors même que je n'avais eu aucune chance de devenir Reine. C'était bien le seul, à l'exception de Rhys, qui avait exprimé clairement qu'il voulait être mon amant, même si cela ne lui rapporterait rien d'autre que mon corps, et peut-être mon amour. Galen était tellement fleur bleue ! Je pense qu'il avait fait le deuil de son désir de devenir un jour mon mari, d'être le roi de la reine que je serais, si je tombais enceinte par l'entremise d'un autre. Mais je pensais qu'au plus profond de son cœur, il croyait que j'étais son âme sœur. Il pourrait renoncer à moi, du moment qu'il réussisse à préserver la pensée de ce couple idéal qu'on aurait pu être.

Puis mes yeux se posèrent fixement sur la boîte. Si la bague choisissait quelqu'un d'autre, Galen devrait se résoudre à se trouver un nouveau rêve, un nouvel amour, un nouveau tout.

— Ouvre-la, dit Rhys.

Je pris une profonde inspiration, que j'exhalai lentement. Puis j'entrouvris le couvercle...

Chapitre 19

La bague, de forme octogonale, pas parfaitement ronde, comme si elle pouvait se mouler à tous les doigts qu'elle devrait enserrer, pesait son poids d'argent. Une bague somme toute banale, semblant presque mieux appropriée à un homme. À l'intérieur était gravée une inscription, sous une ancienne forme de gaélique, trop archaïque pour que je puisse la déchiffrer, mais que je savais avoir été traduite ainsi : « Car si mon amour ne vient pas à moi, sombre et funeste sera ma vie. »

Il n'y avait rien d'effrayant en cela. Et pourtant... J'effleurai l'argent froid du bout d'un doigt, et rien ne se produisit. Mais en fait, rien ne se produisait jamais vraiment jusqu'au moment où vous vous la passiez au doigt. Comme si elle faisait des chipoteries.

— Tu dois la mettre, Meredith, dit Doyle.

Je les avais quasiment tous dressés à ne m'appeler que Merry. Les prémices du retour aux formalités de la Cour. Comme je détestais ça !

— Je sais, Doyle.

— Alors il serait stupide d'hésiter. Nous devons savoir quel problème cela représente avant l'atterrissage. Il y aura des flics humains pour contenir la presse, mais aussi des appareils photo et des reporters pour capter tout ce qui pourra se passer. Il vaut mieux que cela nous tombe dessus maintenant, ici en privé.

Il se retourna sur son siège pour mieux me faire face, ce qui l'obligea à décamponner une main de l'un des accoudoirs. J'avais ma petite idée de ce que cela avait dû lui coûter.

— Mets-la, Meredith, Merry, s'il te plaît.

J'acquiesçai du chef, et la sortis de son boîtier. Elle était tiède au toucher, mais rien de plus. Je pris une profonde inspiration, sans être sûre de devoir ou non prier avant de l'enfiler. Les prières avaient pris une toute nouvelle signification au cours de ces dernières vingt-quatre heures.

Je la fis glisser sur mon doigt. Elle était trop large pour moi, mais quasi instantanément, je sentis cette première étincelle de magie. Une magie subtile. Elle serait à présent absolument à ma taille. Je levai les yeux, les regardant l'un après l'autre.

— Je ne sens aucune différence.

— Tu as cessé de la porter car quand nous faisons l'amour, elle nous refileait à tous des châtaignes, dit Rhys. Elle n'a jamais fait grand-chose à distance.

— En tout cas, pas à mon doigt, dis-je.

Il m'adressa un large sourire.

— Pourrions-nous essayer d'en effleurer la peau pour constater s'il y a eu du changement depuis ?

— Je pense que cela serait sage, dit Doyle.

Rhys haussa les épaules.

— C'est mon idée. Si personne n'y voit d'objection, je me propose d'être le premier cobaye.

Sur ce, il s'avança, mais Frost s'interposa.

— Je proteste !

Rhys hésita, me lança un regard, puis à Doyle, avant de hausser à nouveau les épaules.

— Après toi, je t'en prie ! Nous devons de toute façon renouveler l'expérimentation avec plusieurs d'entre nous, juste pour voir.

— D'accord, dit Frost. Mais je veux être le premier.

Personne n'alla le contredire, mais le visage de Galen disait, sans aucune équivoque, qu'il aurait bien voulu l'être également. Ce fut tout à son honneur de laisser tomber et prouvait sa plus grande maturité comparé à Frost.

Frost s'avança pour se planter devant moi et posa les yeux sur la bague à mon doigt. Il tendit la main et je levai la mienne pour aller à sa rencontre. Il l'enserra en effleurant le bijou.

J'eus la sensation qu'une gigantesque main invisible me caressait sur l'avant du corps, comme si tout vêtement avait disparu, et qu'il n'y avait que la peau nue, avant que la magie ne nous frappe. Frost s'écroula à genoux, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes en une contorsion figée entre le désir et la surprise. Sa main s'agita de convulsions autour de la mienne, pressant sa paume plus fort contre la bague. La magie répondit par une deuxième onde de désir encore plus puissante que la première, qui cessa plus bas dans mon ventre, me propulsant en arrière contre le dossier de mon siège, m'arrachant un cri, le corps agité de spasmes et la main de soubresauts, maintenant la bague en contact avec Frost.

Il s'écroula quasiment par terre, sa large carrure ayant à peine suffisamment d'espace entre les sièges, hors d'haleine et semblant faible, et je dois bien avouer que je n'étais pas dans un meilleur état.

— Je sais que Merry vient d'avoir un orgasme, un petit, mais néanmoins un vrai. Et toi, Frost ? dit Rhys.

Il secoua la tête, comme si parler lui demandait bien trop d'efforts. Puis finalement, il parvint à répondre, haletant :

— Presque.

— La magie de la bague a toujours nui à la concentration, dit Doyle, mais pas à ce point-là.

— Est-ce simplement avec Frost ? parvint à demander Galen d'une voix aussi neutre qu'anxieuse.

Rhys eut un large sourire et escalada les sièges pour venir se coincer entre eux et mes jambes.

— Je ne crois pas que Frost puisse se remettre debout pour l'instant.

— Aidez-le à se relever, dit Doyle.

Nicca s'avança alors, mais il s'empêtra tellement dans ses ailes qu'il préféra renoncer, et recula de quelques pas. Galen aida Frost à prendre place dans l'un des sièges à proximité, désencombrant le couloir en ménageant de la place à Rhys pour qu'il puisse s'installer, un genou à terre, à mon côté.

— Ce n'est pas si haut que ça pour dégringoler, dit-il en souriant de toutes ses dents.

— Tu ne tombes jamais de bien haut, lui dit malicieusement Galen.

Rhys lui lança un de ces regards qui en disent long, mais sans mordre à l'hameçon.

— Tu es seulement jaloux parce que je suis le prochain.

Galen tenta de lancer une nouvelle vanne, mais se contenta finalement de reculer en disant :

— Ouais, c'est vrai.

— J'aime qu'une fille prenne la peine de me regarder pendant l'amour, dit Rhys en me touchant l'épaule, m'incitant à quitter le sombre visage de Doyle pour reporter sur lui mon attention.

Je lui jetai un de ces regards à mon tour.

— Tu sais pourtant bien comment ça se passe, Rhys ! Un homme n'obtient une telle attention durant ces ébats qu'en fonction de ses compétences.

— Oooh ! Celle-là m'a heurté ! dit-il en posant une main sur son cœur ; mais son œil bleu tricolore pétillait, et pas seulement de malice.

— Si je ne craignais pas de me faire sauter une dent, je te ferais un baisemain au lieu de juste la saisir comme ça, ajouta-t-il.

Ce qui me fit rigoler, et j'étais toujours hilare lorsque sa main se referma sur la mienne, là où elle était posée sur mon genou. Puis tout rire cessa, comme toute respiration, et le temps d'un instant figé, il n'y eut rien d'autre, à part une houle de sensations, comme si un battement de pouls sensuel s'érigait dans le suivant, et le suivant. Ce ne fut pas avant d'entendre une voix : « Respire, Merry, respire ! », que je compris que j'avais cessé de faire usage de mes poumons.

Mon souffle retenu fit sa réapparition en un brusque halètement, et mes yeux s'ouvrirent d'un seul coup. Et ce ne fut qu'au moment où je les ouvris que je réalisai que je les avais fermés.

Rhys était à moitié effondré contre le siège de devant, avec un quasi-sourire d'ivrogne.

— Oh yeah, qu'est-ce qu'on s'est bien amusé !

— Ça ne se produit pas uniquement avec Frost, en conclut Nicca.

— Non, dit Doyle qui n'en semblait pas plus ravi que cela, quoique je ne sois pas sûr d'en connaître la raison. Galen, à toi !

Quelques protestations s'élevèrent, mais Doyle les repoussa d'un geste.

— Non, nous devons savoir si cette réaction ne se produit qu'avec ceux ayant un statut divin ou si elle se produira avec tout le monde. Si c'est le cas, alors Merry ne pourra pas toucher les gardes à Saint-Louis, pas devant les journalistes ni la police.

— Rappelle-moi déjà pourquoi nous avons des policiers humains qui nous attendent à Saint-Louis ? s'enquit Rhys, l'œil toujours pas en face du trou, mais d'une voix presque redevenue normale.

— L'un des tabloïds a publié une photo de nous tous en train de nous ruer dans la maison de Maeve la nuit dernière, revolvers au poing et fort peu vêtus. L'ambassadeur des Cours n'a pas cru aux propos de la Reine lui assurant qu'il ne s'agissait pas d'une nouvelle tentative d'assassinat contre la Princesse, mais simplement d'une méprise. Je crois, ainsi que la Reine, que les gouvernants de Saint-Louis ne souhaitent pas être perçus comme faisant preuve de négligence vis-à-vis de la sécurité de la Princesse. Si quelque chose va de travers, ils veulent être en mesure d'assurer qu'ils ont fait de leur mieux.

Les gouvernants de Saint-Louis. J'oubliais parfois pendant des jours d'affilée combien Doyle ainsi que les autres étaient âgés. Et alors, ils tenaient ce genre de propos, et on savait que leurs pensées et vocabulaire étaient issus d'une époque antérieure aux maires, ou au Congrès, ou à quoi que ce soit d'un tant soit peu actuel.

— Les humains ne se satisfont plus de certaines des histoires de la Reine, poursuivit Doyle. L'ambassadeur aux Cours est particulièrement courroucé que le Prince Cel ne lui ait pas été présenté. Il refuse de croire qu'il soit simplement en déplacement.

Les tabloïds avaient été les premiers à soulever des hypothèses sur la raison pour laquelle le Prince Cel, qui s'était plutôt fait remarquer à Saint-Louis et à Chicago dans les boîtes à la mode, avait brusquement décidé de rester sagement à la maison. Où était le Prince ? Pourquoi avait-il disparu alors que la Princesse Meredith s'apprêtait à faire son retour au pays de la Féerie ? Ce dernier gros titre était en soi un peu trop proche de la vérité, mais il n'y avait rien

que nous puissions faire à ce sujet. Parce que la vérité – que le Prince Cel avait été soumis à la torture pendant six mois en guise d'alternative à la peine de mort – ne pouvait être divulguée à la presse des humains, ni même aux politiciens.

Parmi d'autres crimes, Cel s'était instauré en tant que divinité pour une secte établie en Californie. Je pense qu'il avait dû penser que c'était suffisamment éloigné de la maison pour ne pas se faire pincer. Malheureusement pour lui, j'étais à Los Angeles où j'exerçais la profession de détective privée. Si Cel l'avait su, il aurait pris soin de mettre en œuvre son projet divin ailleurs, en essayant de me zigouiller plus tôt. L'une des règles sur lesquelles avait insisté le gouvernement du Président Thomas Jefferson était que si les Sidhes s'autoconsacraient dieux aux États-Unis, nous serions tous expulsés du sol américain. Pour cette seule raison, tout autre Sidhe aurait été exécuté. Mais Cel avait également donné aux sorciers humains la capacité d'envoûter et de violer des femmes Feys par l'entremise de pratiques occultes. Principalement à des hommes ayant du sang fey dans leur lignée ancestrale, mais on ne confie pas le pouvoir de la Féerie à des humains pour qu'il soit expressément utilisé pour nuire aux Feys. Cela ne se fait tout simplement pas. Il drainait également l'énergie magique des femmes en question. Il partageait certains de ces pouvoirs avec ses disciples humains, en en consommant la majeure partie. Le vampirisme psychique est considéré chez nous comme un crime. Un crime punissable de mort, et d'une mort bien moche, encore. La seule exception à cette loi étant un duel. Au cours d'un duel, ou d'une guerre, vous pouviez faire tout ce qui vous chantait, du moment que cela se passait en toute impunité sans affecter votre honneur. Quoique certains Feys aient un point de vue ne manquant pas d'intérêt en ce qui concerne l'honneur. Cel aurait dû mourir pour toutes ces raisons, mais il était le fils unique de la Reine, le cohéritier de son trône. La plupart des membres de la Cour n'avaient pas la moindre idée de l'étendue de sa félonie, pensant qu'il avait été châtié pour avoir attenté à ma vie. Pas du tout. La Reine ne me portait pas autant que ça dans son cœur.

En conséquence, plutôt que la mort en guise de châtiment, les pouvoirs magiques qu'il avait donnés aux humains avaient été invoqués contre lui. Un envoûtement à vous en faire frissonner la peau de désir et à vous rendre presque maboule tant vous désirez être touché, être baisé. En ayant été victime moi-même, je peux en parler en connaissance de cause. Cel avait été recouvert par les Larmes de Branwyn, l'un de nos derniers grands envoûtements en date, puis enchaîné dans le noir en compagnie de ce désir et de ces fantasmes irrépressibles, sans aucun moyen de les assouvir. Un supplice horrible à infliger à quiconque. Mais il n'endurait rien de plus que ce qu'il

avait contribué à faire endurer à autrui, à l'exception de la durée du châtiment. Six mois dans le noir paraissent durer une éternité. Jusque-là, il avait purgé trois mois de sa peine et il lui en restait encore trois de plus. On engageait des paris à la Cour sur la survie possible de sa raison. On en faisait aussi d'autres sur l'éventualité qu'il me rectifie avant que moi, je le tue.

— Si les humains ne nous croient pas, nous n'y pouvons rien, dit Frost.

— C'est vrai. Néanmoins nous pouvons apporter moins d'eau à leur moulin, au lieu de l'alimenter, dit Doyle en tournant la tête pour regarder Galen. Touche la bague et voyons ce qu'il se passe.

Galen s'avança entre les sièges, les yeux embrasés, avec sur le visage une expression qui me fit monter aux joues une bouffée de chaleur.

Il se laissa tomber à genoux à côté de mon siège, en plaçant ses mains jointes au-dessus des miennes, sans toucher la bague. Puis il se pencha vers moi.

— Je veux que la bague réagisse à mon contact.

Il prononça le dernier mot en m'effleurant les lèvres de son souffle.

— Je veux qu'elle chante à travers moi, en nous faisant tous deux tomber à genoux.

Puis ses lèvres se posèrent sur mes lèvres, ses mains se refermant fermement sur mes mains, simultanément.

La bague projeta une lumière intense entre nous, animant de soubresauts des zones plus bas dans mon corps, fourmillant au pourtour de mes lèvres, comme si j'avais embrassé quelque chose chargé d'électricité. Celles de Galen étaient douces et consentantes, mais peu importait la fermeté de sa main posée sur la bague, cela ne s'intensifia pas au même degré quasi insoutenable que celui que j'avais partagé avec Rhys et Frost. La bague continuait à palpiter contre notre peau par des ondes électriques. N'appréciant pas particulièrement cette décharge d'électricité qui me parcourait la peau, je m'écartai brusquement de ce baiser, en essayant de dégager ma main de la sienne. Mais il ne me lâcha pas.

— Lâche-moi, Galen ! Tu me fais mal !

Il relâcha alors sa prise, lentement, à contrecœur.

Assise sur mon siège, je prenais de profondes inspirations régulières, m'efforçant péniblement de me libérer des derniers vestiges de ce pouvoir.

— Ça fait mal ! Bon sang, ça fait vraiment mal !

— Tu n'aimes simplement pas l'électricité, dit Rhys.

— Oh que si ! Pour alimenter les lampes, ou les ordinateurs, mais pas sur ma peau, non merci !

— Quel rabat-joie tu fais ! ajouta-t-il.

Je lui fis les gros yeux, avant de reporter mon attention sur Galen, toujours agenouillé devant moi, l'air déçu. Je savais que cette expression était en partie due au fait que la bague n'avait pas fonctionné pour lui comme avec les autres, mais il pouvait y avoir encore une autre raison.

— Et toi ? Est-ce que tu apprécies aussi l'électricité ? lui demandai-je gentiment.

— Je ne l'ai jamais essayée à part avec de petits appareils, répondit-il, interloqué.

— Ce que vient de faire la bague il y a un instant t'a-t-il procuré une sensation agréable ?

— Oui.

Je pris mentalement note de sa réponse. Même si je n'aimais pas l'électricité dans les préliminaires amoureux, si certains des hommes l'appréciaient, alors on pouvait s'entendre. J'étais tout à fait partante pour en faire usage sur eux, pour leur plaisir, du moment que je n'avais moi-même à en refaire l'expérience que pour vérifier l'intensité du courant. On n'impose jamais à autrui ce qu'on n'accepterait pas soi-même. C'est tout simplement la règle. On n'a pas à y prendre plaisir, mais on se doit de connaître ce que cela procure comme jouissance aux amateurs.

— Il semblerait, dit Doyle, que la bague ait gagné en puissance sous tous les aspects.

— Je ne me souviens pas qu'elle ait émis son pouvoir avec une telle intensité auparavant, approuvai-je.

— Mais elle n'a pas déclenché entre nous ce qu'elle a fait avec Rhys et Frost, dit Galen, d'un ton tout aussi malheureux qu'il en avait l'air.

Quelle que soit l'émotion qui saisissait Galen, vous ne pouviez la rater. Elle lui emplissait le visage, les yeux. Il semblait parvenir par moments à dissimuler ses sentiments. J'aurais été aussi heureuse de les percevoir que de faire le deuil de leur nécessité. Galen, avec chacune de ses pensées se reflétant si clairement dans ses yeux, représentait un handicap politique majeur aux Cours. Il devait impérativement apprendre à maîtriser ses émotions, mais je n'appréciais pas d'être témoin d'un changement si profond. Cela me donnait l'impression que nous déroptions un peu de la joie innocente qui constituait la personnalité de Galen, de mon Galen.

Je lui caressai le visage de ma main gauche, celle sans la bague. La Reine l'avait toujours portée à cette main, et initialement, j'avais fait de même, par tradition, avant de découvrir que la bague préférait la droite. Où elle finit donc par être portée. Je ne contredisais pas les reliques de pouvoir si je pouvais l'éviter.

Je lui caressai la joue. Il leva vers moi ses yeux verts attristés.

— Rhys et Frost sont parvenus à leur divinité. Je pense que c'est pourquoi toutes ces sensations supplémentaires se sont produites entre nous.

— J'aimerais pouvoir en débattre, dit Rhys, mais je suis d'accord avec Merry.

— Tu le crois vraiment ? s'enquit Galen, comme l'aurait fait un enfant, persuadé que, quelles que soient nos paroles, cela ne pouvait qu'être vrai.

Mes doigts passèrent, caressants, sur les contours de son visage, de la douce tiédeur de sa tempe à la courbe de son menton.

— Je ne le crois pas seulement, Galen, mais j'en suis persuadée.

— Et moi aussi, j'en suis persuadé, dit Doyle. Alors, du moment que Meredith ne touche que brièvement les autres gardes, cela ne devrait pas poser de problème. Tous à la Cour Unseelie savent que la bague est à nouveau en activité à son doigt. Quoiqu'ils ne soient pas au courant de son intensité actuelle.

— Elle avait redoublé avant même que le Calice ne fasse son retour, fis-je remarquer.

Il acquiesça du chef.

— Et c'est pourquoi nous l'avions rangée au fond d'un tiroir, afin qu'elle ne nous perturbe pas dans nos ébats.

— Et dire que je m'amusais tant ! dit Rhys en faisant une moue dépitée quelque peu exagérée.

— Voudrais-tu que je t'attache et que je fasse courir de l'électricité sur ta peau ? lui demandai-je, la main toujours posée sur la joue de Galen.

Rhys réagit comme si je venais de lui mettre une baffe. En constatant une si vive réaction à cette proposition, qui sembla animer tout son corps de frémissements, j'eus envie de la mettre aussitôt en application. De lui offrir autant de plaisir.

— Était-ce un oui massif ? lui demandai-je.

— Oh, oui ! parvint-il à répondre dans un soupir.

Galen riait en douce.

Rhys lui lança un regard réprobateur.

— Qu'est-ce qui est si amusant, l'homme vert ?

Galen s'esclaffa alors si bruyamment que deux tentatives lui furent nécessaires pour répondre :

— Tu es un dieu de la mort !

— Ouais, et alors ?!!! s'enquit Rhys.

Galen en tomba le cul par terre, les genoux repliés dans l'espace plutôt restreint, mais il n'en parvint pas moins à se retourner vers Rhys.

— J'ai cette image de toi tout emberlificoté de câbles comme

Frankenstein !

Rhys commençait à laisser sourdre sa colère... puis il n'y résista pas, il sourit, juste un peu, et son sourire s'épanouit simplement, jusqu'à ce qu'il se joigne de bon cœur à l'hilarité de Galen.

— Qui c'est, ce Frankenstein ? demanda Frost.

Une question qui les fit s'esclaffer de plus belle, et ce rire contagieux se propagea dans tout l'avion parmi ceux connaissant la réponse. Seuls Doyle et Frost passèrent à côté de la plaisanterie. Tous les autres avaient bien accueilli la télévision et tout ce qu'elle avait à offrir durant leur séjour en Californie. Même Kitto rigolait sous sa couverture au fond de l'appareil. J'ignorais si cette blague était si bonne que ça, ou si l'important était simplement de participer, ou encore s'il s'agissait de l'expression de la tension nerveuse ambiante. J'aurais penché pour la dernière option, car lorsque le pilote nous communiqua que nous allions atterrir dans quinze minutes, cela ne sembla plus aussi hilarant.

Chapitre 20

Et cela sembla d'autant moins drôle une demi-heure plus tard. Évidemment, lorsque vous vous apprêtez à donner une conférence de presse majeure et que vous êtes plus que certain qu'on va vous poser des questions auxquelles vous ne pourrez répondre avec sincérité, rien ne prête vraiment à la rigolade.

Encore plus de policiers de la ville de Saint-Louis, comme je n'en avais pas vu depuis longtemps, étaient venus nous accueillir sur le tarmac avant de resserrer les rangs autour de nous. Avec les gardes qui m'entouraient et le cordon de police, je me sentais comme une toute petite fleur poussant à l'intérieur de murs particulièrement élevés. La prochaine fois, je devrais porter des talons plus hauts.

Nous sommes entrés dans la salle d'attente réservée en exclusivité aux avions privés, et y avons fait connaissance avec le reste de mon escorte. Le seul parmi eux que je connaissais bien était Barinthus, que j'entraperçus encadré par le dos sombre de Doyle et la veste de cuir marron de Galen lorsque les policiers s'écartèrent comme les pans d'un rideau. Frost se tenait derrière moi dans un manteau en renard argenté qui traînait quasiment par terre. Lorsque j'avais fait remarquer le nombre d'animaux qu'il avait fallu sacrifier pour le confectionner, il m'avait gentiment informée qu'il l'avait en sa possession depuis plus de cinquante ans, longtemps avant que quiconque ne se mette à entretenir de mauvaises pensées sur le fait de porter de la fourrure. Il avait également ajouté en touchant mon long manteau de cuir :

— Je te serais reconnaissant de m'épargner tes commentaires alors que tu portes sur toi la moitié d'une vache.

— Mais je mange du bœuf, en conséquence, porter du cuir revient à utiliser l'animal entier ; ce n'est pas du gaspillage. Tu ne manges pas de renard que je sache.

Une étrange expression apparut alors sur son visage.

— Tu n'as aucune idée de ce que j'ai pu manger.

Après ça, je ne sus plus que dire, et j'abandonnai. De plus, le froid de janvier nous avait frappés comme un coup de bambou lorsque nous étions sortis de l'avion. Débarquer à Saint-Louis en plein cœur de l'hiver alors que l'on vient de Los Angeles ressemble quasiment à un

déchirement physique, au point de me faire trébucher en descendant de l'appareil. Frost m'aida à recouvrer mon équilibre, bien au chaud dans son manteau de fourrure immorale, plus douillet à porter que mon long manteau en cuir, certes, même si celui-ci était doublé. Je m'y pelotonnai, les mains protégées par des gants de même nature, et je descendis les marches, la main nue de Frost me soutenant par le coude tout le long. Lorsque je fus en bas, il me lâcha et les gardes refirent cercle autour de moi. Sauge et Nicca couvraient nos arrières. Si on nous attaquait, personne n'attendait grand-chose de Nicca. Primo, il n'était pas habitué à déambuler affublé d'ailes gigantesques. Secundo, son torse nu n'était recouvert que d'une couverture en coton. Les Sidhes ne peuvent pas mourir de froid mais certains ne le ressentent pas moins. Ses ailes s'étaient recroquevillées, serrées l'une contre l'autre, retombant dans son dos comme une fleur aux pétales grillés par la gelée.

— J'aurais dû aller m'acheter un manteau plus épais, se mit à bougonner Rhys.

— Je te l'avais bien dit, lui rappela Galen, pas particulièrement mieux loti dans sa veste de cuir.

Il faisait bien trop froid pour porter un vêtement qui vous laissait le cul et les jambes en plein courant d'air.

Kitto était probablement le plus au chaud parmi les Sidhes ne portant pas de fourrure, emmitouflé dans une doudoune volumineuse d'un bleu presque fluo et qui, sur lui, semblait longue. Loin d'être élégante, elle était néanmoins plus chaude que nos manteaux.

La salle d'attente privée était suffisamment bien chauffée pour que la différence de température se remarque en recouvrant instantanément mes lunettes noires de buée. Lorsque je les retirai, la chevelure de Barinthus scintillait au travers de la forêt de corps qui m'entourait. Pas aussi brillantes que ceux de Frost, quoique peu de Sidhes pouvaient s'en vanter, les cheveux de Barinthus présentaient une grande originalité aux deux Cours.

Ils étaient de la couleur de l'océan. De ce turquoise de la Méditerranée à vous en fendre le cœur ; des multiples bleus plus profonds du Pacifique ; du gris bleuté de la mer avant la tempête, se fondant en un bleu quasiment noir. De la couleur de l'eau profonde et froide, parcourue intensément de forts courants se mouvant comme quelque gigantesque créature des fonds marins. Ces couleurs s'animaient en s'entremêlant les unes aux autres, à chaque reflet de lumière, à chaque mouvement de tête, si bien qu'on n'avait vraiment pas l'impression qu'il s'agissait de cheveux. Mais c'en était bien, des cheveux, des cheveux retombant jusqu'à ses chevilles, du haut de ses deux mètres dix, en une ample pèlerine. Il me fallut un ou deux clignements de paupières avant de réaliser qu'il portait un long

manteau de cuir souple teinté d'un bleu ciel profond de la couleur d'un œuf de merle, où sa chevelure semblait se fondre. Il s'avança dans notre direction, les mains tendues, le sourire aux lèvres.

À une époque, il avait été un dieu de la mer et était encore l'un des Sidhes les plus puissants, semblant avoir été moins dépossédé de ce qu'il avait été jadis. Il avait aussi été le meilleur ami et le conseiller en chef de mon père, chez qui lui et Galen avaient été les visiteurs les plus fréquemment reçus, après notre départ de la Cour alors que j'étais âgée de six ans. Nous étions partis car à cet âge tardif, je n'avais montré aucun talent magique, ce dont on n'avait jamais ouï dire d'un Sidhe, tout aussi métissée que soit sa constitution génétique. Ma tante, le constatant, avait alors tenté de me noyer comme si je n'avais été qu'un chiot de race ne présentant pas les critères requis pour établir son pedigree. Mon père m'avait embarquée, ainsi que son entourage, pour aller vivre parmi les humains. Qu'il quitte ainsi la Féerie pour une chose aussi insignifiante avait choqué ma tante. *Pour une chose aussi insignifiante*, ce furent précisément ses mots.

Les yeux bleus aux pupilles fendues de Barinthus s'étaient réchauffés d'une joie sincère en me voyant. Il y en avait d'autres qui étaient impatients de me voir, pour des raisons politiques, sexuelles, ou pour tant d'autres encore, mais il était l'un des rares qui appréciaient de me revoir simplement parce que nous étions amis. Il avait été celui de mon père, et à présent il était le mien, et je savais que si j'avais des enfants, il serait également le leur.

— Meredith, comme je suis heureux de nos retrouvailles, dit-il en prenant mes mains, comme à son habitude en public.

Mais quelqu'un s'interposa entre nous. Il s'approcha de moi comme pour m'étreindre, mais il ne put jamais aller au bout de ce geste de bienvenue. Barinthus l'empoigna vigoureusement par l'épaule et le repoussa en arrière tandis que Doyle se plaçait devant moi pour faire barrage de son corps, et je reculai si précipitamment que je me cognai contre Frost, dont la fourrure du manteau me chatouilla la joue. Ses mains se placèrent sur mes épaules comme s'il était prêt à me balancer dans son dos, le plus loin possible de cet opportuniste.

Le garde en question était presque de la même taille que Doyle, c'est-à-dire qu'il devait faire un mètre quatre-vingts, à quelques centimètres près. La première chose que je remarquai chez lui fut son manteau, ce qui n'était pas le premier détail que je notais généralement chez les gardes Sidhes. Ce manteau de fourrure semblait confectionné de larges bandes de vison noir et blanc. Il était déjà regrettable que ces malheureuses créatures aient dû souffrir, mais pour un manteau à rayures, c'était tout simplement affligeant. Il était assorti à la chevelure tirée en arrière qui lui dégagait le visage et se répandait sur l'une de ses épaules avant de s'arrêter au-dessus de ses

genoux, composée d'une série de rayures étroites de tonalités de noir, gris pâle et foncé, et de blanc, toutes parfaitement uniformes, si bien qu'il était impossible de croire que ses cheveux s'étaient faits naturellement poivre et sel. Soit il s'agissait d'une teinture élaborée et expertement réalisée, soit il n'était pas humain, quoique ses yeux gris charbon, d'une nuance plus foncée que la plupart, auraient pu l'être.

— Je voulais juste un petit câlin, dit-il d'un ton d'ivrogne.

— Tu es saoul, Abloec ! dit Barinthus avec dégoût.

Sa poigne sur l'épaule de l'homme se resserra tellement que sa peau blanche sembla se fondre dans la fourrure rayée.

— Simplement heureux, Barinthus, simplement heureux, dit Abloec, avec un sourire légèrement de traviole.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? demanda Doyle, et sa voix habituellement basse contenait un soupçon de grognement.

— La Reine a émis le souhait que la Princesse soit escortée de six gardes. J'ai eu l'autorisation d'en choisir deux, mais elle a choisi les trois autres.

— Mais pourquoi *lui* ? dit Doyle, en accentuant ce dernier mot.

— Y aurait-il un problème ? s'enquit l'un des officiers de police.

J'aurais dit qu'il était grand, sauf que j'avais Barinthus pour comparer, et rares étaient ceux qui avaient l'air grands à côté du dieu marin. Ses cheveux gris étaient coupés très court, très stricts, laissant son visage comme dénudé. Il aurait eu meilleure mine avec davantage de cheveux, cela aurait adouci ses traits, mais une certaine expression dans ses yeux et la posture de ses épaules révélaient qu'il ne se souciait pas le moins du monde que son style de coiffure en flatte la structure osseuse.

Madeline Phelps, spécialiste en droit public international et en relations publiques à la Cour Unseelie, s'avança à côté de l'officier.

— Aucun problème, Commandant, pas le moindre problème.

Elle souriait en disant ces mots, montrant des dents particulièrement blanches et bien alignées. Sa bouche était maquillée d'un fard à lèvres bordeaux profond, quasi pourpre. Un coloris assorti à sa jupe courte plissée et à sa veste de tailleur croisée et ajustée. Le pourpre était probablement la nouvelle couleur tendance de l'année. Et Madeline se tenait au courant de ce genre de détails. Elle s'était coupé les cheveux depuis notre dernière entrevue, au ras du crâne, mais en laissant de fines mèches autour de son visage et sur sa nuque de manière à ce qu'elles effleurent le col de sa veste pourpre royal. Et ce bien qu'elle ait la coupe la plus courte parmi les personnes présentes, à l'exception du Commandant. Lorsqu'elle tourna la tête pour adresser un sourire au policier, la lumière rehaussa d'amarante ses cheveux bruns, donnant l'impression qu'elle leur avait fait un shampooing coloré plutôt qu'une véritable teinture. Son maquillage

judicieux avantageait son visage mince, et bien qu'elle ne me dépassât que de quelques centimètres à peine, elle était petite pour une femme d'origine purement humaine.

— Cela ressemble pourtant à un problème, insista le Commandant.

Je me demandai ce que j'avais bien pu faire pour mériter que quelqu'un avec le rang de Commandant soit chargé de ma protection. La Reine gardait-elle autant de secrets vis-à-vis de nous que nous en gardions vis-à-vis d'elle ? En scrutant le visage sérieux du Commandant, je me surpris à penser : *Cela se pourrait bien.*

Madeline sourit et tenta de le rallier à son point de vue, allant même pour cela jusqu'à poser sa main sur son avant-bras. Les yeux du policier ne cillèrent point ; en fait, il les braqua sur sa main jusqu'à ce qu'elle la retire.

— Connaissez-vous ce vieux dicton du canard ? demanda-t-il d'une voix qui était toujours d'un sérieux absolu.

Elle eut l'air interloqué pendant une seconde, recouvra son sourire et secoua négativement la tête.

— Désolée, je ne peux pas dire que ce soit le cas.

— Si ça ressemble à un canard, fait coin-coin comme un canard et marche comme un canard, alors c'est un canard, dit-il.

Madeline sembla à nouveau interloquée, ce qui ne signifiait pas qu'elle l'était en réalité. Elle était mignonne et savait en tirer parti. Ce n'était qu'en certaines occasions que vous réalisiez qu'elle faisait en fait preuve d'une grande habileté et qu'elle savait se conduire en vraie femme d'affaires.

Je n'avais jamais eu beaucoup de patience pour ce genre de femmes qui dissimulaient leur intelligence par des minauderies, cela constituait un mauvais exemple pour nous toutes.

— Ce qu'il veut dire est que si ça ressemble à un problème, se perçoit comme un problème et semble fonctionner comme un problème, alors c'est un problème, dis-je.

Le Commandant, dont la plaque indiquait WALTERS, tourna vers moi ses yeux gris froids. Il ne s'agissait pas non plus des yeux indéchiffrables habituels des flics ; quelque chose semblait l'irriter au plus haut point. Mais quoi ? Ses yeux se décongélèrent un peu, comme s'il appréciait que j'arrête de me foutre de lui, ou comme si ce n'était pas moi qui l'irritais.

— Princesse Meredith, je suis le Commandant Walters et je suis chargé de ce genre de détail jusqu'à ce que nous ayons traversé en territoire sidhe.

— Attendez, Commandant, dit Madeline, vous et le Capitaine Barinthus avez tous deux été chargés de cette mission, c'est pour cela que la Reine a donné son accord.

— Vous ne pouvez avoir deux leaders, dit le Commandant. C'est absolument impossible si on veut obtenir des résultats tangibles.

Il jeta un coup d'œil à Abloec, puis à Barinthus, son expression indiquant clairement que la manière dont ce dernier semblait diriger ses hommes ne lui paraissait pas particulièrement convaincante. Ce que le Commandant Walters ne pouvait savoir, et ce qu'aucun de nous n'admettrait jamais sauf devant un autre Sidhe, était que, si les choses ne se déroulaient pas comme prévu, c'était presque toujours à cause de la Reine Andais, ou de son fils. Mais comme le Prince Cel était toujours incarcéré et ne posait donc aucun risque dans l'immédiat, toute responsabilité devait être imputée à la Reine.

Mais ce que je n'arrivais absolument pas à piger était la raison pour laquelle elle avait permis à Abloec de se retrouver présent lors d'un événement avec une telle couverture médiatique, comme cela allait être probablement le cas à la conférence de presse. Il était accro à tout, de la bibine aux clopes, en passant par la dope. Vous n'aviez que l'embarras du choix, Abe les adorait tous. Il avait été autrefois l'un des plus grands libertins de la Cour Seelie, un véritable Casanova. Il fut banni de cette Cour pour avoir séduit la femme qu'il ne fallait pas et Andais ne l'avait recueilli qu'à une seule condition : qu'il se joigne à sa Garde. Ce qui signifiait qu'Abe, l'un des coucheurs les plus actifs parmi les Sidhes, fut condamné à faire ceinture. Il avait pris goût à la boisson, et lorsque des drogues plus dures furent inventées, il y prit goût aussi. Malheureusement pour lui, il était quasi impossible pour un Sidhe de se retrouver complètement abruti par l'alcool ou les stupéfiants. Vous pouviez vous prendre une bonne cuite, mais jamais jusqu'au coma éthylique. Jamais jusqu'au point où l'amnésie pouvait soulager votre souffrance. Le mieux que pouvait faire Abe était de l'émousser et de se retrouver accro en ingurgitant à hautes doses à peu près tout. Mon père m'avait maintenue à bonne distance de lui, et ma tante, le pensant faible, le méprisait. Du coup, il s'était retrouvé relégué à des tâches insignifiantes pendant des siècles, un véritable embarras pour nous tous. Alors qu'est-ce qu'il faisait ici, maintenant, dans un tel forum public ? Cela n'avait aucun sens. Non pas que tout ce que faisait Andais ait eu du sens sur le long terme, mais elle apparaissait toujours en public comme une Reine parfaite. Un garde bourré ne faisait pas bonne presse. Un garde pompette à qui on avait confié la protection d'une Princesse héritière était bien pire que d'avoir mauvaise presse, c'était inconsidéré. La personnalité d'Andais présentait de multiples facettes, mais se montrer négligente ne faisait pas partie du lot.

— J'ai mérité le droit d'être ici, les Ténèbres, tu peux me faire confiance là-dessus, dit Abe.

Son sourire s'était évanoui, et quelque chose de très sobre était

apparu dans ses yeux gris charbon.

— Et qu'est-ce que vous voulez dire par là ? s'enquit Walters.

Les gardes, pas plus que moi, n'avaient besoin de poser la question. S'il l'avait mérité, c'est qu'il avait fait quelque chose qu'il avait dû abhorrer, mais qui avait fait grand plaisir à Sa Majesté. Ce qui impliquait généralement sexe, sadisme, ou, de préférence, les deux réunis. Les gardes gardaient leurs secrets sur les humiliations diverses et variées qu'avait exigées d'eux la Reine. Un vieux proverbe dit qu'on n'hésiterait pas à ramper sur du verre pilé pour quelqu'un, ou quelque chose. Apparemment, ce n'était pas seulement un proverbe pour la Reine. Jusqu'où irait-on pour mettre un terme à des siècles de chasteté ? Ou plutôt, jusqu'où n'irait-on pas ?

Certains de nos visages avaient dû exprimer nos pensées car Walters sembla d'autant plus ronchon et demanda :

— Qu'est-ce que vous ne me dites pas ?

Barinthus et Doyle lui présentaient un visage inexpressif, entraîné à demeurer indéchiffrable par des siècles de politique à la Cour. Je me retournai contre le corps de Frost afin de dissimuler le mien à l'attention inquisitrice du Commandant, car, quant à moi, je ne parvenais tout simplement plus à faire efficacement montre d'impassibilité.

Frost me passa un bras sur les épaules, entrouvrant les pans de son manteau pour que je vienne m'y réfugier. La plupart auraient pensé qu'il tentait de m'étreindre plus encore, mais je savais que ce n'était pas pour ça : il avait ouvert son manteau pour pouvoir saisir son revolver, ou ses poignards, si nécessaire. S'enlacer c'était chouette, mais pour les gardes, le devoir avant tout !

Étant donné que c'était ma vie qu'ils protégeaient, je ne m'en formalisais jamais.

— À ma connaissance, Commandant, dit Barinthus, nous ne vous dissimulons rien du tout qui pourrait avoir des répercussions sur votre capacité à effectuer votre mission.

Walters en eut presque un sourire.

— Vous n'allez pas nier que vous détenez des informations que vous refusez de me communiquer, ainsi qu'à la police !

— Et pourquoi devrais-je le nier ? Il serait bien stupide de votre part de croire que nous vous avons fait part de tout ce que nous savons, et cela dit, loin de moi de vous considérer comme stupide, Commandant Walters.

Le Commandant considéra Barinthus d'un regard pas complètement inamical.

— Eh bien, c'est bon à savoir. Vous ne souhaitez pas la présence d'Abe ici, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, répondit Barinthus.

— Alors qu'est-ce qu'il fait ici ?

Madeline tenta d'intervenir.

— Commandant, nous devrions vraiment commencer à nous activer pour qu'ils soient tous fin prêts pour la conférence de presse.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? répéta-t-il en ignorant ce commentaire.

Barinthus le regarda et ses paupières supplémentaires clignèrent de bas en haut en une membrane transparente, qui lui permettait de voir sous l'eau. Lorsqu'elle apparaissait sur la terre ferme, cela signifiait généralement qu'il était en proie à une certaine nervosité.

— Vous m'avez entendu dire qu'Abloec n'était pas mon choix, mais celui de la Reine.

— Pourquoi enverrait-elle un poivrot ?

— Je proteste ! dit Abloec en se penchant vers le Commandant.

— Vous avez une haleine fétide, dit Walters en plissant le nez.

— Juste parfumée d'un excellent scotch, rétorqua Abloec.

Barinthus l'alpaga alors par les épaules.

— Nous avons besoin d'avoir une petite discussion en privé, Commandant Walters.

Walters le lui concéda d'un bref hochement de tête puis appela ses hommes. Il tenta d'en laisser deux en faction, mais Barinthus le pria de n'en rien faire.

— Aucun problème si vous souhaitez poster deux officiers à chaque porte, du moment qu'ils restent dehors et n'essaient pas de surprendre la conversation.

— À moins que vous ne hurliez, ils ne risquent pas de vous entendre.

Barinthus eut un sourire.

— Nous essaierons de ne pas faire trop de bruit.

Walters prit la tête de ses hommes vers la sortie lorsque Doyle l'interpella :

— S'il vous plaît, retenez la porte pour Mlle Phelps.

La chargée des relations publiques le regarda, les yeux écarquillés, la bouche formant un petit O de surprise. C'était de la comédie, vu qu'elle récupéra plutôt rapido.

— Allons, Doyle, dit-elle en posant sa main impeccablement manucurée sur la manche de sa veste de cuir noir. Je dois vous rendre tous présentables pour la conférence de presse.

Il la regarda quasiment comme l'avait regardée Walters, sauf que c'était encore plus mesquin. Elle lui lâcha le bras et recula d'un pas. Pendant un moment, la véritable Madeline transparut dans son regard fixe : impitoyable, déterminée. Elle joua son va-tout, le visage durci par la colère.

— Les directives que la Reine m'a données consistent à m'assurer que vous soyez tous charmants pour la presse. Lorsqu'elle me

demandera pourquoi je ne l'ai pas fait, souhaitez-vous que je lui mentionne que vous vous êtes opposés à ses ordres ?

Elle savait, bien mieux d'ailleurs que les autres humains qui traitaient avec notre Cour, ce dont la Reine était capable, et faisait usage avec habileté de ses connaissances en la matière.

Je me retournai dans les bras de Frost, le visage encadré par les pans de fourrure de son manteau.

— Aucun d'entre nous ne s'oppose aux ordres de ma tante, lui mentionnai-je.

Le regard qu'elle me lança était à la limite de l'insolence. Madeline bénéficiait des faveurs de la Reine depuis maintenant sept ans. Sept années à se prélasser dans le pouvoir absolu que la Reine exerçait sur des êtres qui auraient pu briser net Madeline en deux, et à mains nues encore. Elle se sentait à l'abri derrière ce bouclier que constituait le pouvoir d'Andais. Jusqu'à un certain point, elle avait raison, bien sûr. Mais au-delà... eh bien, je m'apprêtais à lui rafraîchir la mémoire au sujet de cette limite particulière.

— Nous avons une conférence de presse majeure, Meredith.

Elle ne prenait même plus la peine d'utiliser mon titre, à présent qu'aucun autre humain ne se trouvait dans le périmètre. Son regard passa rapidement de la vieille veste en cuir marron plus qu'adorée de Galen à celle courte et noire de Doyle, pour finalement se reporter sur la parka fluo de Kitto, une de ses lèvres se recourbant très légèrement.

— Quelques manteaux, quelques coiffures à revoir, et vous ne portez assurément pas suffisamment de maquillage pour ce type de rencontre. J'en ai à disposition dans l'autre pièce, ainsi qu'une garde-robe, dit-elle en se tournant vers la porte comme pour aller les chercher.

— Non ! dis-je alors.

Elle se retourna, et l'arrogance sur son visage aurait empli de fierté tout Sidhe qui se respecte.

— Je peux appeler la Reine sur mon portable, et je vous promets, Meredith, que je suis ses ordres.

Sur ce, elle sortit vivement un minuscule cellulaire de la poche intérieure de son blazer. Un téléphone si microscopique qu'il n'y avait pas fait un pli de travers.

— Vous ne suivez pas ses ordres, du moins pas à la lettre, lui dis-je.

Je savais que je devais sembler toute petite, en train de jeter des coups d'œil comme une gamine entre les pans de fourrure du manteau de Frost qui me chatouillaient. Et pour la première fois, cela m'importait peu, surtout avec quelqu'un du type de Madeline. Je pouvais dissimuler mon pouvoir jusqu'à ce qu'il devienne nécessaire. Je n'avais pas à me montrer trop virulente pour remporter ce round.

Elle hésita, le portable ouvert à la main.

— Bien sûr que si !

— Est-ce que ma tante vous a dit de nous sauter dessus pour nous habiller, nous bichonner, dès l'instant où nous serions sortis dans le froid ? Était-ce là ses ordres express ?

Ses yeux soigneusement soulignés et ombrés de fards se rétrécirent.

— Pas en autant de mots, non, dit-elle d'une voix semblant manquer d'assurance, puis elle récupéra son intonation très femme d'affaires en poursuivant : Mais nous avons la conférence de presse, et ensuite vous devrez vous changer à nouveau avant la grande réception. Nous avons ici tout un programme à respecter, et la Reine n'aime pas qu'on la fasse attendre.

Elle appuya d'un coup sec sur le bouton du cellulaire, qu'elle plaqua contre son oreille.

Je m'extrayais alors de la chaleur du corps de Frost pour murmurer à son oreille opposée :

— Je suis l'héritière du trône, Madeline, et vous vous êtes toujours montrée désagréable avec moi. Je commencerais à me montrer gentille si j'étais vous et que j'aimais mon job.

Je m'étais penchée si près d'elle que j'entendis la secrétaire de ma tante répondre sans néanmoins saisir ce qu'elle disait.

— Désolée, j'ai fait le mauvais numéro, lui répondit Madeline. Oui, ils sont arrivés. Nous avons quelques problèmes, mais rien que nous ne saurions gérer. OK, OK, super !

Elle coupa la communication et s'éloigna de moi à reculons, comme j'en avais pu voir certains reculer face à Andais et Cel au fil des ans. Comme si elle avait peur.

— Je vais attendre dans le hall d'entrée, dit-elle en s'humectant les lèvres.

Puis elle me lança un bref coup d'œil, sans vraiment réussir à soutenir mon regard. Elle n'était pas aussi aguerrie à la politique de cour que certains. Il y en avait qui autrefois avaient tenté de me tuer, et qui me souriaient et me saluaient sans sourciller, se comportant comme si nous étions depuis toujours les meilleurs amis du monde. Mais Madeline n'était pas encore parvenue à ce niveau de duplicité. Ce qui m'incita à la considérer avec un peu plus de clémence.

Elle marqua un instant d'hésitation à la porte.

— Mais, s'il vous plaît, dépêchez-vous. Nous avons vraiment un emploi du temps serré, et la Reine a dit, précisément, qu'elle avait des costumes pour tous pour la fête de ce soir. Elle souhaite que tout le monde se change avant le début des festivités.

Elle ne me regarda pas en sortant, comme si elle ne voulait pas que je remarque ce qu'exprimaient ses yeux.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Galen, lorsque la porte se fut refermée hermétiquement derrière elle.

Je haussai les épaules puis vins me pelotonner à nouveau contre Frost.

— Je lui ai seulement rappelé qu'en tant qu'héritière du trône, je pouvais avoir mon mot à dire sur le personnel à employer ou à virer.

— Elle est devenue toute pâle. Ce n'était assurément pas simplement de peur de se retrouver au chômage, dit-il avec un hochement de tête dubitatif.

Je le regardai.

— Exilée de la Féerie, Galen, pas simplement au chômage !

Il fronça les sourcils.

— Elle n'est pourtant pas entichée des elfes.

— Elle n'est pas accro, non, mais sa réaction me dit qu'elle ne souhaite pas perdre sa position privilégiée parmi nous. Elle ne veut pas perdre l'opportunité de toucher de la chair sidhe même si ce n'est qu'en passant.

— Pourquoi est-il important de le savoir ? demanda-t-il.

— Cela signifie que nous avons une prise sur Madeline que nous n'avions pas auparavant, c'est aussi simple que ça.

— C'est loin d'être simple, dit-il.

Je scrutai son visage si honnête et y perçus la quasi-douleur qui l'étreignait en constatant que je voyais plus loin que lui, que je le surpassais en manœuvre stratégique. Je n'aurais peut-être jamais eu besoin de savoir que Madeline tenait suffisamment à son job pour aller jusqu'à se montrer gentille avec moi ; mais encore, peut-être l'aurais-je dû. Chaque brin de connaissance, chaque fragment de faiblesse et de force, de mesquinerie, de cruauté ou de gentillesse, pouvait se révéler chez quiconque l'info essentielle à votre survie. J'avais appris à ne pas sous-estimer l'allégeance à autrui, même s'il s'agissait d'une allégeance due à la nécessité de s'assurer une porte de sortie. Ce n'était pas que Madeline se montrerait ignoble envers Cel lorsqu'il serait libéré, mais qu'à partir de maintenant, elle se montrerait gentille envers nous deux, et on n'allait pas s'en plaindre.

Chapitre 21

— Bien joué, dit Barinthus avec un sourire. Mais la publiciste a toutefois raison sur un point. Le temps presse.

Il intima à un autre garde d'avancer.

Grand, mince, le teint magnifiquement hâlé – et il ne s'agissait pas de bronzage –, Carrow avait toujours cette allure de chasseur bronzé par l'été avec ses cheveux châtain coupés court et sans chichis, rehaussés de mèches d'un mordoré estival, comme ceux d'un humain qui serait resté continuellement en plein air. Il avait une apparence particulièrement humaine, jusqu'au moment où on voyait ses yeux. À la fois marron et vert, mais pas noisette, non. Ils étaient verts comme une forêt bruissant sous le vent, qu'une seule brise transformait d'un vert étincelant à un autre profond et assombri.

Je devais m'enquérir avec la plupart des Sidhes du genre de divinité qu'ils avaient autrefois été, mais comme Barinthus, toute la personne de Carrow hurlait ce qu'il avait été jadis. Je dévisageai l'un de nos plus grands chasseurs.

Le sourire de Carrow en fit surgir un sur mes lèvres. Il avait été le garde à qui mon père avait confié de m'enseigner le comportement des oiseaux et des animaux. Lorsque j'étais entrée au collège pour mon diplôme de biologie, Carrow m'y avait rendu visite et avait assisté à quelques-uns de mes cours. Il voulait savoir s'il y avait quelque chose de nouveau depuis la dernière fois où il l'avait vérifié. Dans la majorité des cours, non, mais la microbiologie, la parasitologie et l'Introduction à la Génétique l'avaient fasciné. Il était également le seul parmi les Sidhes à m'avoir demandé ce que j'aurais fait, une fois mon diplôme en poche, si je n'avais pas été la Princesse Meredith.

Personne d'autre ne s'en était soucié, ou plutôt, ne pouvait concevoir autre chose que l'engagement politique à la Cour. Quand vous pouvez être Princesse, pourquoi voudriez-vous faire quoi que ce soit d'autre ?

Carrow s'apprêtait à me saluer par une génuflexion, mais je l'attrapai par le bras et l'attirai pour l'embrasser.

Il laissa échapper un rire bon enfant en m'étreignant avec force.

— Comme j'ai été surpris d'apprendre que tu étais détective dans

une grande ville, dit-il en s'écartant pour mieux voir mon visage. Je pensais que tu t'étais réfugiée dans le désert pour te consacrer à ta passion pour les animaux, ou tout du moins, dans un zoo.

— J'aurais dû avoir au minimum une maîtrise en biologie de la faune sauvage, ce qu'exigent la plupart des zoos, également.

— Mais détective ?

Je haussai les épaules.

— Je pensais que la Reine aurait inspecté tous les domaines où aurait pu s'appliquer mon diplôme. Je n'ai jamais dit à quiconque à l'agence que j'en avais un en biologie.

— Je déteste devoir interrompre la semaine du patrimoine, dit une nouvelle voix, mais la bague a-t-elle réagi à Carrow ou pas ?

Je me retournai pour trouver un garde dont la présence, je dois bien l'admettre, ne m'enchantait guère.

— Amatheon, dis-je sans parvenir à dissimuler, même en un seul mot, combien cela m'affligeait de le voir.

— Ne t'inquiète pas, Princesse, je suis tout aussi désolé que toi de nos retrouvailles.

Il tourna la tête, et la lumière du soleil hivernal fit ressortir des rehauts cuivrés et dorés sur ses cheveux roux, qui retombaient, ondulés, jusqu'à ses épaules en rebondissant comme des ressorts tandis qu'il s'avavançait à grands pas vers moi.

— Alors que fais-tu ici ? lui demandai-je.

— J'obéis aux ordres de la Reine, me répondit-il, comme si ça expliquait tout.

— Pourquoi ? demandai-je, parce que, selon moi, cela n'expliquait rien du tout.

Il évoluait gracieusement dans son manteau en cuir taillé sur mesure. Il lui allait comme un gant. Moulant son buste, il s'évasait autour de ses hanches et de ses jambes, lui donnant l'apparence d'une robe, dont le cuir noir accentuait la texture riche et brillante de sa chevelure, évoquant l'intensité d'une flamme cuivrée. Lorsqu'il fut suffisamment près pour que je puisse voir ses yeux, je ressentis pendant un moment ces vertiges qu'ils provoquaient invariablement chez moi, ses pupilles n'étant que pétales superposés rouge, bleu, jaune et vert, composant une fleur multicolore.

— Tu es bien mignon à regarder, Amatheon. Dire autre chose serait mentir.

Un petit sourire narquois s'esquissa sur son beau visage.

— Mais, malheureusement, ça s'arrête là, poursuivis-je, et aux dernières nouvelles, tu es l'ami de Cel. Je ne pense pas qu'il apprécierait que tu me protèges, pour ne mentionner que ça.

Doyle s'était placé devant moi, dans l'intention évidente d'empêcher Amatheon de s'approcher. Frost s'était avancé à côté de

moi, comme si Amatheon aurait pu transgresser le barrage que Doyle formait de son corps. Amatheon les ignora tous les deux, portant ostensiblement toute son attention sur moi.

— Le Prince Cel ne règne pas sur la Cour Unseelie, pas encore. La Reine Andais me l'a clairement notifié.

En disant ces mots, le petit sourire s'éclipsa, l'arrogance s'estompant légèrement. Je me demandai quelle avait été la manière qu'avait choisie Andais pour lui clarifier si terriblement son point de vue. Je faisais toute confiance à ma tante pour avoir porté son choix sur une méthode bien pénible et, pour une fois, je me réjouissais à la pensée des souffrances qu'elle avait pu infliger à l'un des gardes. De la pure mesquinerie, mais Amatheon avait été l'un des Sidhes qui m'avaient rendu la vie dure dans mon enfance.

— Tu ferais bien de t'en souvenir, dit Doyle.

Les yeux d'Amatheon se portèrent en un éclair sur lui, avant de revenir se river sur moi.

— Fais-moi confiance, Princesse, je ne serais pas ici si j'en avais eu le choix.

— Alors je ne te retiens pas, lui dis-je.

Il secoua la tête, ce qui fit glisser ses cheveux sur ses épaules recouvertes de cuir. Lors de notre dernière rencontre, ils lui descendaient jusqu'aux genoux. La plupart des Sidhes se faisaient un point d'honneur d'arborer une chevelure n'ayant jamais connu de lame. Et il était interdit aux Feys qui n'étaient pas Sidhes de porter leurs cheveux jusqu'aux chevilles.

Je le regardai fixement.

— Tu t'es coupé les tifs depuis la dernière fois que je t'ai vu.

— Et tu as aussi coupé les tiens, dit-il, mais son visage s'était fait maussade.

— Je les ai sacrifiés pour cacher mes origines sidhes. Qu'est-il arrivé aux tiens ?

— Tu le sais bien, dit-il, s'efforçant de dissimuler toute expression à l'arrière d'un masque d'arrogance.

— Absolument pas.

La colère surgit en craquelant ce masque, et je pus observer une émotion proche de la rage se refléter dans ses iris en pétales de fleur. Il agrippa de ses mains crispées ses cheveux à longueur d'épaules.

— J'ai refusé de venir ici aujourd'hui ! J'ai refusé de me joindre à ton escorte et à ton harem ! La Reine m'a rappelé que de lui refuser quoi que ce soit n'était pas très judicieux !

Il s'obligea à se détendre, en un effort ostensible, quasi douloureux à voir.

— Et pourquoi est-il si important que tu aies ta chance dans mon lit ? lui demandai-je.

Il secoua la tête, et le mouvement de ses cheveux nouvellement raccourcis sembla l'enquiquiner. Il passa les mains au travers de leurs épaisses ondulations, puis secoua à nouveau la tête avant de répondre :

— Je n'en sais rien. Et c'est la vérité. J'ai posé la question, et elle m'a dit que cela ne me regardait pas. Que seul obéir me concernait.

La colère avait à présent cédé la place à de la maussaderie, révélant la peur dissimulée depuis le début.

Il me regarda, et il n'était pas en colère contre moi, semblant plutôt découragé, abattu.

— Alors, me voilà ! Et la Reine souhaite que je touche la bague. Si elle ne réagit pas à ma peau, dès que nous t'aurons escortée sous bonne garde à la Cour, je serai alors libre de laisser tomber ta suite, mais si elle chante à mon contact...

Il baissa la tête. Sa chevelure se répandit autour de son visage, et il la repoussa en arrière en la peignant de ses doigts. Puis il releva brusquement les yeux.

— Je dois toucher la bague. Je dois voir ce qui se passera. Je n'ai pas le choix, pas plus que toi.

Il avait l'air tellement malheureux que j'en aie été attendrie, au point d'en ressentir un peu plus d'affection pour lui qu'auparavant. Pas suffisamment néanmoins pour vouloir l'accueillir dans mon lit, mais j'avais toujours eu des problèmes à haïr les gens dès qu'ils me révélaient un aspect de leur personnalité qui ne soit pas exécration. Ce qu'Andais avait perçu comme une faiblesse ; et mon père comme une force. Quant à moi, je n'avais pas encore pris ma décision là-dessus.

— Souhaites-tu le lui accorder ? me demanda Doyle, sans détacher les yeux d'Amatheon.

Frost se rapprocha de moi, son manteau m'enveloppant tel un nuage.

— Lui permettre de toucher la bague ne signifie pas grand-chose ni ne nous coûte davantage, dis-je. Lorsque je parlerai de lui à la Reine, je préférerai avoir fait tout ce qu'elle souhaitait, jusqu'à ce point.

— Elle ne permettra qu'aucun de nous ne passe son tour, Princesse, dit-il, en portant machinalement la main à ses cheveux, avant d'interrompre son geste dans un effort visible. Elle nous fera coucher ensemble, si la bague me reconnaît.

Cela me dérangeait de lui redemander pourquoi, mais au fond, je crois qu'il ne devait pas comprendre la logique d'Andais plus que moi.

— Ce qui arrivera sera un autre problème à régler plus tard, dis-je en m'avançant pour toucher le bras de Doyle. Laisse-le passer.

Doyle me lança un bref regard, comme s'il voulait s'y opposer, mais il se ravisa. Il se contenta de s'écarter de côté, me permettant

d'avancer de quelques pas, mais Frost ne recula pas, restant tout près, à m'en frôler.

— Frost, lui dis-je, nous avons besoin d'un peu plus de place que ça.

Il posa les yeux sur moi, fixement, puis son regard dévia vers Amatheon. Il fit ensuite un petit pas de côté, le visage figé en son masque d'arrogance le plus performant. Tout comme Doyle, il n'appréciait pas Amatheon. Cela pouvait être une affaire personnelle, ou peut-être, tout comme moi, n'aimaient-ils pas qu'un type faisant partie de la clique de Cel se trouve dans les parages.

— Frost, et si la bague te choisit, et pas Amatheon ? Laisse-nous suffisamment de place pour nous assurer qu'elle réagisse bien à lui, et à lui seul, lui dis-je à nouveau.

— Je laisserai un demi-bras de distance, pas davantage. Il est de mèche avec Cel depuis trop longtemps !

Amatheon le fixa.

— La Princesse est sous la protection de la Reine, accordée magiquement. Si je porte la main sur elle, alors je le paierai de ma vie, et la Reine s'assurera que je la supplie de me donner la mort pendant un temps infini avant de me l'accorder, dit-il, les yeux comme hantés. Non, Frost, je ne retournerai pas me confier aux bons soins de la Reine, pas même pour empêcher cette bâtarde à moitié humaine d'accéder à notre trône.

— Oh, charmant ! dis-je.

Amatheon soupira.

— Tu connais mon opinion, Princesse Meredith. Et ce que je pense de toi et du fait que tu sois sur les rangs pour le trône. Si je me mettais soudainement à t'aduler et à déblatérer que tu feras une future reine parfaite, me croirais-tu ?

Je me contentai de secouer négativement la tête.

— La Reine m'a... persuadé que mes convictions ne sont pas aussi précieuses que ma chair et mon sang.

Un moment, son visage sembla se décomposer, comme s'il allait se mettre à chialer. Puis il se ressaisit, et les yeux qu'il tourna alors vers moi étaient visiblement emplis d'émotions. Qu'avait bien pu lui faire Andais ?

— Tu aurais dû simplement acquiescer, tout comme moi.

Le garde qui venait de s'exprimer, et qui ne m'aurait pas plus manquée, était Onilwyn. Une belle gueule, mais qui présentait une certaine rudesse, comme si elle n'était pas achevée. De ce fait, bien qu'il soit attrayant en fonction des critères humains, selon ceux des Sidhes, il avait des traits grossiers. Large d'épaules, il était tout en muscles ; et même un simple aperçu de son corps encadré par le long manteau de fourrure vous faisait prendre conscience de sa puissance.

Il était si costaud au niveau des épaules et des pectoraux qu'il semblait plus courtaud que les autres, mais ce n'était qu'une illusion d'optique. L'épaisse chevelure ondulée d'Onilwyn était nouée en une queue-de-cheval, d'un vert si sombre qu'elle scintillait de rehauts noirs au moindre effleurement de lumière. Ses yeux étaient de la couleur de l'herbe avec une étoile d'or liquide dansant autour des pupilles. Son teint n'était pas vert pastel comme celui de Galen qui oscillait entre le blanc et le vert. Non, Onilwyn était d'un vert pâle sans nuance comme Carrow était marron.

— Tu acquiescerais à tout ce qui pourrait sauver ta peau, lui rétorqua Amatheon.

— Pour sûr, dit Onilwyn en avançant tout en souplesse dans notre direction.

Je n'avais jamais pu comprendre comment un homme d'une telle corpulence parvenait à se mouvoir ainsi, mais c'était sa démarche habituelle.

— Comme n'importe qui avec un peu de jugeote, ajouta-t-il.

Amatheon se retourna pour lui faire face.

— Et pourquoi es-tu l'un des partisans de Cel ? Crois-tu qu'il devrait être roi ? T'en préoccupes-tu vraiment ?

Onilwyn haussa ses larges épaules.

— Je préférerais Cel comme roi parce qu'il m'a à la bonne, et que c'est réciproque. Il m'a promis pas mal de choses une fois qu'il sera sur le trône.

— Il fait de belles promesses, dit Amatheon, mais ce n'est pas la raison pour laquelle je lui suis fidèle.

— Alors quelle est-elle ? s'enquit Doyle.

Il lui répondit sans quitter Onilwyn des yeux.

— Cel est le dernier Prince Sidhe authentique qu'il nous reste. Le dernier héritier authentique de la lignée qui nous a gouvernés pendant presque trois millénaires. Le jour où quelqu'un en partie humain, en partie farfadet, et en partie Seelie prendra notre couronne sera celui où nous nous éteindrons en tant que peuple. Nous ne serons pas mieux lotis que tous ces bâtards en Europe !

Onilwyn eut un sourire, si empli de ressentiment qu'il en était douloureux à voir.

— Et te voilà, adorateur du sang pur Unseelie, te voilà !

Il s'arrêta devant Amatheon en le fixant avec un rictus cruel et satisfait.

— Obligé d'aller coucher avec un membre de la horde bâtarde. Sachant que si tu la mets en cloque, tu seras personnellement responsable de l'avoir placée sur le trône. Quelle délicieuse ironie, bien épaisse et tartouillable à souhait !

— Cela te réjouit ! lui lança Amatheon, la voix étranglée.

Onilwyn acquiesça.

— Si la bague réagit à notre contact, nous serons libérés de notre vœu de chasteté.

— Mais seulement à son bénéfice, dit Amatheon.

— Et qu'est-ce que cela peut bien faire ? lui rétorqua l'autre avec un hochement de tête. C'est une femme, et Sidhe de surcroît. Il s'agit d'un cadeau, et non d'une malédiction.

— Elle n'est pas Sidhe !

— Oh, arrête tes enfantillages, Amatheon, de grâce ! Avant que cette naïveté ne te coûte la vie !

Puis il tourna les yeux vers moi, pour la première fois.

— Puis-je toucher la bague, Princesse ? demanda-t-il.

— Et qu'est-ce qu'il se passera si je dis non ?

Onilwyn eut un sourire, et cette fois juste un peu moins aimable que celui qu'il avait adressé à Amatheon.

— La Reine savait que tu ne l'apprécierais pas, ou plutôt que tu ne m'apprécierais pas, moi. Voyons si je parviens à me souvenir du message.

— Je m'en souviens, dit Amatheon d'une voix éteinte. Elle me l'a fait répéter, encore et encore, tandis qu'elle...

Il s'interrompt brusquement, comme s'il en avait trop dit.

— Alors je t'en prie ! Transmets à la Princesse le message de la Reine, l'invita Onilwyn.

Amatheon ferma les yeux comme s'il lisait mentalement.

— « J'ai choisi ces deux-là avec grand soin. Si la bague ne réagit pas à leur contact, qu'il en soit ainsi, mais en cas contraire, je ne souffrirai alors aucune discussion de ta part. Baise-les. »

Il rouvrit les yeux, l'air blafard, comme si cette récitation lui avait coûté beaucoup.

— Je ne souhaite pas toucher la bague, mais je ne m'opposerai pas aux ordres de la Reine.

— Pas encore, tu veux dire, dit Onilwyn, puis il me regarda. Puis-je toucher la bague ?

Je jetai un coup d'œil à Doyle, qui me fit un léger signe d'assentiment de la tête en disant :

— Je crois que tu le dois, Meredith.

Frost fit un bond en avant pour s'interposer.

— Frost ! lui lança Doyle, ce seul mot faisant office d'avertissement.

Frost le regarda, et son expression se fit horrifiée.

— Sommes-nous impuissants à la protéger contre ça ?!!!

— Oui, dit Doyle, nous sommes impuissants à nous opposer aux ordres de la Reine.

Je posai la main sur le bras de Frost en un geste se voulant

rassurant.

— Tout va bien se passer.

— Non, absolument pas ! répliqua-t-il en secouant la tête avec virulence.

— Je ne peux t'en blâmer, Frost, dit Onilwyn. Moi non plus, je ne voudrais pas avoir à partager.

Il survola la pièce du regard, en considérant les autres hommes.

— Et bien sûr, vous partagerez, n'est-ce pas les mecs ?

Sa lèvre inférieure esquissa une moue, mais ses yeux demeuraient malveillants.

— Un tel menu morceau à partager entre vous tous, et maintenant, ne voilà-t-il pas que nous arrivons pour vous priver encore davantage de votre part du gâteau.

— Oh, au nom de la Déesse, Onilwyn, cesseras-tu de faire le guignol !

Le dernier garde présent dans la pièce était demeuré si silencieux dans son coin que je ne l'avais même pas remarqué, mais c'était bien là la façon de faire d'Usna. Il avait la capacité de se fondre dans la foule, et ce n'était qu'au moment où il parlait que votre cerveau enregistrerait qu'il s'était trouvé là depuis toujours. Vos yeux le voyaient, mais votre esprit oubliait sans cesse de vous signaler sa présence. Il s'agissait d'un certain type de glamour qui fonctionnait sur les autres Sidhes, ou tout du moins, qui avait toujours fonctionné sur moi.

Ni Doyle, ni Frost, ni Rhys n'en parurent surpris, mais Galen dit :

— Je préférerais que tu t'abstiennes de faire ça à l'avenir. Qu'est-ce que ça peut être énervant !

— Désolé, petit homme vert, j'essaierai de faire davantage de boucan lorsque je m'approcherai de toi en catimini, fut la réponse d'Usna, exprimée avec le sourire.

Galen lui sourit de toutes ses dents.

— Les chats devraient tous porter des clochettes.

Usna s'écarta d'une poussée du mur et du siège sur lequel il était perché. Il ne s'asseyait que très rarement. Il s'étendait, se pelotonnait, s'avachissait, mais se mettait rarement en position assise. Usna se mouvait comme le vent, comme la pénombre, comme quelque chose s'apparentant plus à l'air qu'à de la chair. Issu d'une race d'hommes connus pour leur grâce, Usna leur fichait tous la honte. Le regarder évoluer sur la piste de danse lors d'une réception entre Sidhes ressemblait à contempler des fleurs soufflées par la brise, ou au balancement gracile des branches au printemps. Les fleurs n'auraient pu être rien de moins qu'ingénument magnifiques. L'arbre en pleine floraison ignorait tout de sa beauté, mais il était beau, tout comme l'était Usna. Oh, bien sûr, il y en avait de plus beaux, comme Frost,

pour n'en citer qu'un parmi tant d'autres. Rhys et Galen avaient tous deux une bouche bien plus craquante. En fait, celle d'Usna était un peu trop large à mon goût, les lèvres un chouïa plus fines que je les préférais habituellement. Ses immenses yeux brillants étaient d'une nuance de gris indéfinissable, ni aussi sombres que ceux d'Abloec, ni aussi pâles que ceux de Frost. Ils étaient simplement... gris. Usna était mince au point d'avoir une silhouette quelque peu efféminée. Sa chevelure s'était entêtée à ne pas pousser au-delà de ses reins, indépendamment de tous les efforts qu'il avait déployés pour cela ; seule sa couleur en faisait une chevelure à part. Marbrée de taches de rouge cuivré, de noir de cuir vernis, de blanc neige, rappelant un édredon en patchwork. Bien qu'évidemment, il ne s'agissait absolument pas d'un patchwork, mais plutôt d'une indienne^[11]. La mère d'Usna s'était retrouvée enceinte d'un Sidhe qui était le mari d'une autre. La femme dédaignée avait décrété que l'apparence extérieure de sa rivale devait être assortie à son aspect intérieur, et l'avait transformée en chatte. La chatte avait donné naissance à un enfant, Usna, qui, arrivé à l'âge d'homme, plus précoce de plusieurs années, fit revenir sa mère à sa véritable forme et les vengea tous deux de la Sidhe qui l'avait ensorcelée. Ils avaient vécu heureux par la suite. Ou du moins cela aurait été facilité si cet assassinat n'avait fait éjecter Usna de la Cour Seelie. Apparemment, l'enchanteresse en question avait été la maîtresse du moment du Roi. Oups !

Usna n'en semblait pas plus préoccupé que cela. Sa mère faisait toujours partie de la Cour scintillante, et bien que ce ne fût plus son cas, ils se rencontraient à l'occasion pour bavarder un moment, en pique-niquant dans la forêt. Sa mère avait tracé la limite en le rencontrant à l'intérieur de la colline creuse qui marquait la frontière avec la Cour de l'Air et des Ténèbres, car aucun noble Unseelie n'était bienvenu à la Cour Seelie. Mais il leur restait la forêt et les prairies, et ils semblaient s'en satisfaire.

Il arriva, la démarche chaloupée, jusqu'au cercle qui s'agrandissait autour de moi.

— Puis-je toucher la bague ? me demanda-t-il.

Ce à quoi je répondis par ce qui me vint spontanément à l'esprit :

— Vas-y.

Chapitre 22

Les doigts d'Usna glissèrent sur les miens en un doux effleurement, presque délicat, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la bague... et il hésita un moment. Ses yeux gris qui n'étaient ni foncés ni clairs, mais exactement entre les deux, rencontrèrent mon regard fixe. Ils auraient dû avoir une apparence ordinaire, mais la puissance de son charisme les enflammait, si bien que ce n'était ni leur couleur ni leur forme qui vous incitait à les fixer, mais lui, tout simplement. S'il avait eu de magnifiques yeux assortis à tout le reste, cela aurait été absolument injuste. Il était suffisamment charmant sans aller en plus en rajouter !

— Abrège les préliminaires, Usna, dit Onilwyn. On attend, nous autres !

Les yeux d'Usna se dirigèrent vers lui, et la chaleur qui un moment plus tôt avait été empreinte de sensualité s'enflamma presque brutalement de rage. Ce changement radical s'était produit instantanément, comme si le sexe et la fureur n'étaient distants l'un de l'autre que d'un clin d'œil dans la tête d'Usna. Cette pensée aurait dû m'accorder quelque répit, mais au lieu de cela, je ressentis un tiraillement plus bas dans le ventre, qui m'extirpa un gémissement atténué.

Les yeux d'Usna se reportèrent vivement sur moi, attirés par ce faible cri. La chaleur qu'ils contenaient se transforma subrepticement en une expression empreinte de colère ou de désir charnel, en fait, de quelque chose entre les deux : de faim. J'ignorais s'il pensait toujours à tuer et à bouffer Onilwyn, ou bien à me posséder. Il n'en était pas responsable, mais il lui arrivait parfois de penser davantage comme un animal que comme un être humain. C'est ce que ses yeux révélaient en cet instant.

Et c'est ce moment qu'il choisit pour effleurer la bague du bout des doigts.

Elle vibra de vie en un remous à couper le souffle et à faire danser sur ma peau des frissons, arrachant un cri d'extase à Usna et faisant presque flancher mes genoux. Je vacillai, et il me rattrapa machinalement, un réflexe qui éloigna sa peau de la bague. Nous nous

étreignions mollement, essayant de réapprendre à respirer. Il se mit ensuite à rire, d'un petit rire joyeux assourdi, comme s'il était vraiment satisfait de lui, et de moi.

— La réaction ne fut pas aussi forte que ça lorsqu'elle a porté la bague pour la première fois, dit Barinthus. Elle ne s'est manifestée à l'époque que par un éclair de chaleur.

— Son pouvoir est maintenant plus intense, dit Doyle.

— À mon tour, dit Abloec, d'une voix encore claire alors même qu'il tanguait, quoique imperceptiblement.

Usna me fit me retourner dans ses bras, comme en une danse, m'éloignant d'Abloec par ce seul mouvement gracieux qui me plaça à l'opposé. Usna regarda Barinthus, et ce ne fut que lorsqu'il eut reçu de celui-ci un léger assentiment de tête qu'il me fit me retourner vers Abloec.

Qui tendit une main tout aussi affermie que sa voix, mais Rhys intervint.

— Tu dois la lâcher d'abord, Usna. Je suis sûr que tu préférerais que ta fertilité ne rejaille pas sur Abloec, n'est-ce pas ?

Usna acquiesça, et me fit virevolter, comme s'il entendait de la musique à laquelle j'étais sourde, pour me faire passer à Abloec, comme s'il s'agissait en effet d'une danse. Abloec tâtonna, essayant de m'attraper. Loupé ! Il était trop bourré pour pouvoir danser. Trop bourré pour tant d'autres choses.

Je m'éloignai de quelques pas, pour à peine l'effleurer de la main. Souhaitant préserver cette distance pour plusieurs raisons : premièrement, son haleine laissait deviner qu'il s'était gargarisé avec du whisky ; deuxièmement, il était suffisamment pitanché pour que je m'interroge sur sa réaction physique lorsqu'il toucherait la bague. S'il tombait, par exemple, je préférerais ne pas me retrouver entraînée dans sa chute.

Il m'agrippa la main, maladroitement, comme s'il voyait double et n'était pas sûr de savoir laquelle m'appartenait. Mais peu importait qu'il n'ait pas les yeux en face des trous ; car une fois qu'il aurait touché la bague, elle prendrait vie d'un coup. Ce fut comme une vague de chaleur qui déferla sur ma peau, faisant brutalement s'avachir Abloec sur les genoux. Le fait que je m'y sois préparée fut uniquement ce qui me garda sur pied.

Je libérai ma main de la sienne, facilement, du fait que la magie semblait avoir parachevé ce que la beuverie avait commencé. Il resta agenouillé dans ce manteau en vison fantastiquement rayé, incapable de se tenir debout.

— Je suppose que la Reine a dû être courroucée qu'il se présente aujourd'hui rond comme une queue de pelle ? s'enquit Doyle.

— En effet, répondit Barinthus.

— Il sera pire qu'inutile en cas de grabuge.

— En effet, ne put que confirmer à nouveau Barinthus.

Ils fixaient le garde agenouillé, ce qu'ils auraient bien voulu lui faire apparaissant clairement sur leurs visages. Si la Reine ne l'avait pas choisi, il aurait été renvoyé à la Cour en disgrâce, privé de conférence de presse. Mais, malheureusement, ce n'était pas une option.

Onilwyn contourna le garde à genoux comme on évite précautionneusement un tas d'immondices. Il tendit la main, sans prononcer un mot, et je n'essayai même pas de discuter. La Reine l'avait envoyé, et cela interdisait tout débat. De plus, le laisser toucher la bague ne le mettait pas d'office dans mon lit. J'entretenais toujours l'espoir de convaincre la Reine de faire son deuil d'Abloec et d'Onilwyn. Je devrais garder au moins l'un des trois qu'elle avait choisis, et curieusement, le meilleur du lot semblait être Amatheon. Qu'il paraisse être le meilleur parti des trois me fit m'interroger sur quels critères la Reine basait ses décisions. Si je parvenais à trouver un moyen de le lui demander sans que cela paraisse insultant, je m'y emploierais diligemment.

J'offris donc ma main à Onilwyn, et au moment où ses doigts touchèrent la bague, son étincellement me transperça comme un couteau, en une lacération de plaisir si intense que cela me fit mal. Onilwyn s'écarta alors de moi avec un sursaut, avant de s'exclamer :

— Ça douille ! Ça fait vachement mal !!!

Je me frottai une main sur le ventre, résistant à l'envie irrépressible de la porter plus bas, car j'avais presque l'impression d'être blessée mais que ce n'était pas mon ventre qui l'était.

— Jamais la bague ne m'avait fait autant mal, pas dès le toucher initial. Jamais encore !

Onilwyn avait les yeux tellement écarquillés, comme un cheval effrayé, que le blanc s'en trouvait exorbité.

— Pourquoi ça a fait ça ?!!!

— Elle semble réagir différemment à chaque homme.

Barinthus se tourna vers Doyle.

— Est-ce également nouveau ?

Doyle acquiesça.

Onilwyn s'éloigna vivement de moi, à reculons, en tenant sa main endolorie. Je me demandai si c'était seulement sa main qui le faisait souffrir, ou s'il résistait aussi à l'urgence de la porter vers certaines parties de son corps, situées plus bas.

— Carrow, dit Barinthus en lui faisant signe d'avancer.

Carrow n'hésita pas une seconde, s'avancant vers moi avec ce sourire dont il m'avait toujours gratifiée. Comme Galen, il n'avait aucune intention cachée, mais à la différence de celui-ci, la seule

expression visible sur son visage était une bonne humeur courtoise. Sa version de l'arrogance de Frost, ou de l'inexpressivité légendaire de Doyle.

— Me permets-tu ? me demanda-t-il.

— Oui, dis-je en lui tendant la main, dont il se saisit.

En effleurant la bague... rien ne se produisit. À part la chaleur de sa peau, de sa main contre la mienne. Mais c'était tout. La bague demeurait froide entre nous.

Le temps d'une seconde, la déception transparut dans ce sourire, si amère qu'elle en remplit ses yeux d'un marron si sombre qu'on aurait dit que la nuit venait d'y tomber. Puis il se ressaisit, refermant ses paupières aux longs cils, et me fit une courbette, ponctuée d'un baisemain. Il parut afficher une certaine désinvolture en se reculant, mais j'avais une petite idée de ce qu'agir ainsi à la cool devait lui coûter.

Tous les yeux se tournèrent vers Amatheon, il était le dernier. Son visage était douloureux à voir, le conflit intérieur qui le minait se peignait sur ses traits magnifiques. Une chose au moins était claire : il ne voulait pas toucher la bague. Je pensai qu'il préférerait ne rien savoir. Il était mâle, et avait certains besoins, et c'était sa seule échappatoire au piège dans lequel la Reine avait embourbé tous ses gardes. Mais Onilwyn l'avait bien mieux exprimé encore : pour Amatheon, assouvir ses pulsions sexuelles avec moi, qui selon lui représentait quasiment tout ce qui allait de travers avec les Sidhes, était presque pire qu'une abstinence imposée.

— Ce n'est pas un choix que nous ferions, ni l'un ni l'autre, Amatheon, mais nous devons accepter les règles du jeu.

Sur ce, je m'avançai vers lui, et la panique lui durcit le visage. Il donna l'impression de vouloir s'enfuir à toutes jambes, mais il n'avait nulle part où aller. Nulle part où la Reine ne saurait le retrouver. Elle était la Reine de l'Air et des Ténèbres, et à moins qu'il n'y eût une contrée où la nuit ne tombât jamais, elle le retrouverait. Généralement, personne ne lui échappait.

Je m'arrêtai à un bras de distance, presque effrayée de m'approcher encore. La peur sur son visage lui crispant les épaules était trop horrible à voir. Comme si le simple fait de se trouver ici était une véritable torture.

— Je ne t'obligerai pas à le faire, Amatheon, si seulement toi comme moi en avons le choix.

Sa voix parvint à se frayer un passage entre ses mâchoires contractées.

— Mais nous n'avons pas le moindre choix.

— Non, aucun, dis-je en l'approuvant de la tête.

Et ce fut comme s'il se reconstruisait en direct sous mes yeux. Il

dissimula sa peur et ses conflits intérieurs. Il y travailla d'arrache-pied, jusqu'à ce que son visage ait recouvré son inexpressivité, nimbé d'une beauté arrogante. Ses mains se crispant fortement le long de son corps furent ce qu'il parvint à maîtriser en dernier. Il les força à s'ouvrir, péniblement, d'une articulation à la fois, comme si cela lui demandait vachement d'effort. Et peut-être était-ce en effet le cas. En certaines occasions, je pense que se maîtriser est plus difficile à faire que quoi que ce soit d'autre sur Terre.

Il laissa échapper un soupir qui tremblota quelque peu.

— Je suis prêt !

Je lui tendis la main, donnant l'impression d'espérer un baiser. Il n'eut que quelques instants d'hésitation, puis il la prit dans la sienne, et au moment où son doigt effleura le métal, la magie jaillit au travers de ma peau, tel le zéphyr.

Amatheon recula brusquement comme s'il avait ressenti une brûlure, les yeux écarquillés d'effroi, mais pas de douleur. J'aurais pu parier qu'il avait dû ressentir une sensation tout aussi agréable que moi.

— La bague a été satisfaite, dit Barinthus. Faisons revenir la femme, et laissons-la nous embêter avec ses attentions excessives. La Reine souhaite que nous soyons parfaits pour les interviews.

— Et qu'en est-il de celui-là ? s'enquit Doyle en indiquant d'un mouvement de tête Abloec, toujours à genoux, un sourire béat aux lèvres, quoique légèrement de travers.

— Nous le placerons le plus loin possible de la Princesse. Bon, nous avons des houppelandes pour ceux qui sont ailés.

Son regard se dirigea vers Sauge et Nicca, qui s'avancèrent en se débarrassant d'un coup d'épaules de leur couverture, tandis qu'Usna apportait les vêtements pliés.

— J'ai hâte d'entendre quelques explications en présence de la Reine.

— La Reine t'aurait-elle interdit de poser de telles questions ? s'enquit Doyle.

— Non, mais elle a décrété que ce genre d'explications doit attendre ses oreilles, dit Barinthus, le coin de la bouche animé d'un léger soubresaut, semblant résister au sourire. La Reine Andais semble penser que nous lui dissimulons quelque chose.

— Qui ça « nous » ? demandai-je.

— Toute la Cour, apparemment, dit-il, et la membrane translucide qui lui recouvrait parfois les yeux se rabattit à nouveau en place.

Quelque chose s'était produit à la Cour, ou était en train de s'y produire, et cela rendait Barinthus particulièrement nerveux.

J'aurais voulu m'enquérir de ce dont il s'agissait, mais ne le

pouvais. Avec Onilwyn et Amatheon dans le secteur, cela équivalait à avoir les oreilles de Cel qui traînaient partout. Tout ce que nous dirions en leur présence retrouverait tranquillement son chemin vers son réseau de partisans. Et par les cloches de l'enfer, Onilwyn et Amatheon étaient ses alliés ! Dans quelle intention la Reine les avait-elle envoyés dans mon lit ? Avait-elle un plan en tête, ou se pouvait-il qu'elle ait atteint un nouvel échelon dans sa folie ? Je l'ignorais, et ne pouvais m'en enquérir alors que nous avions dans notre entourage des individus qui iraient le lui rapporter, voire aux sbires de Cel. Je ne pouvais me permettre que l'un comme l'autre ait vent que j'accusais la Reine de démente. Tout le monde était au courant, mais personne n'en parlait. Personne n'allait le crier sur les toits. Du moins, pas sans être particulièrement, voire absolument, sûr de se trouver entre amis.

Je parcourus la pièce des yeux en considérant les nouveaux gardes, ainsi que mes propres hommes. On était en train d'attifer Sauge d'une houppelande de laine dorée donnant l'impression qu'il avait été sculpté dans un épais miel jaune, laissant ressortir ses ailes tels des vitraux-surprises. Sauge ne m'appartenait pas. Sidhe ou pas, il devait toujours allégeance à la Reine Niceven, et elle et moi n'étions pas trop copines. Elle était mon alliée, du moment que je puisse la garder de bonne humeur, mais elle n'était pas mon amie.

Amatheon fuit mon regard fixe, contrairement à Onilwyn, mais seulement pour un bref instant, avant de chercher à dissimuler ses yeux effrayés. Il n'avait pas apprécié la morsure de la bague, et honnêtement, moi non plus. Usna aidait Nicca à enfiler une houppelande d'un rouge-violet riche, la refermant avec une fibule d'opale et d'argent. Il était bien trop occupé à plaisanter avec Nicca au sujet de ses ailes pour remarquer mon regard appuyé. Carrow s'était écarté des autres, parce qu'il ne resterait pas en notre compagnie. La Reine n'irait pas jusqu'à gaspiller un garde qui ne me serait pas fertile.

Seul Sauge posait problème, mais nous pouvions lui ordonner de sortir de la pièce. Si Andais insistait pour me refiler de plus en plus de types auxquels je ne faisais aucune confiance, nous finirions bientôt par nous coltiner quelqu'un qui ne s'éclipserait pas docilement afin que nous puissions comploter tranquilles. Ou était-ce après tout ce qu'elle avait en tête ? Elle avait une fois essayé de m'envoyer un espion, un espion reconnu comme œuvrant pour son compte. Mais il avait tenté de m'assassiner, et elle n'avait sélectionné personne d'autre pour le remplacer après sa mort. Cela se pouvait que ce soit ça. Je regardai les trois nouvelles recrues que Barinthus aurait préféré ne pas voir ici, en pensant : Oui, c'est bien ça ! Les voilà donc, ses espions ! L'un d'eux ou tous étaient ses espions. Elle en avait envoyé trois parce qu'elle voulait s'assurer que l'un d'eux, au moins, soit choisi par la bague.

Comme elle allait se gondoler lorsqu'elle apprendrait que tous trois avaient passé l'examen avec succès !

Chapitre 23

Une demi-heure plus tard, nous nous sommes retrouvés plantés au beau milieu d'une estrade avec trois micros. Madeline nous avait rejoints en rendossant avec grand plaisir son rôle habituel : mener à la baguette certains des êtres les plus puissants demeurés sur la planète. Bien évidemment, si Madeline Phelps avait été intimidée par les puissants, ou même par les effrayants, elle n'aurait jamais survécu aux sept années passées au service de Sa Majesté la Reine. Doyle et Barinthus lui avaient finalement rappelé que nous avions un programme très serré, et l'avaient autorisée à échanger la veste de cuir que Galen adorait tant par un veston de costume ajusté. J'avais eu comme l'intuition que la veste matelassée fluo de Kitto ne ferait pas long feu, mais sans prévoir qu'un jean et un polo ne feraient pas plus l'affaire. Le problème à Los Angeles étant que Kitto avait une carrure bien trop large pour la plupart des marques de prêt-à-porter pour garçonnets, et qu'il n'était pas assez grand pour la plupart de celles pour hommes. En conséquence, ses choix vestimentaires s'en trouvaient restreints. Apparemment, la Reine y avait pensé, et pour compléter le large pantalon noir que nous avons réussi à dégoter, elle avait fourni une chemise en soie à manches longues aussi scintillante qu'un joyau. Malheureusement, la veste noire qu'elle avait envoyée n'allait pas du tout. Trop large au niveau des épaules et trop longue au niveau des bras. Madeline avait fini par reconnaître que la veste avait l'air pire que la chemise portée sans. Quant aux autres hommes, dut-elle admettre à contrecœur, ils étaient passables. En fait, il n'y en avait pas un seul ayant eu jamais l'air passable. Fabuleux, beaux, surprenants, certes, mais passables ?!!!

Quant à moi, j'avais besoin d'une jupe raccourcie. Elle m'en apporta une constituée d'une frange de plissés noirs me recouvrant à peine le haut des cuisses. Mon penchant à porter des bas autofixants sous toutes mes jupes signifiait qu'au moindre de mes mouvements, la bordure en dentelle s'exhiberait. Si je ne faisais pas gaffe en déambulant sur ce foutu podium, j'exhiberais sacrément bien davantage que le haut de mes bas. Je me félicitai de porter de beaux dessous chic noirs, sans dentelle transparente ni trous apparents. S'ils

se montraient par mégarde, tout ce qu'on pourrait voir ne serait que du satin noir sans fioriture. Bien évidemment, ainsi affublée d'une nouvelle jupe, j'avais besoin d'autres chaussures. Madeline m'en avait apporté une paire en cuir vernis à talons aiguilles de dix centimètres. Je me débrouille super bien quand il s'agit de déambuler juchée à cette hauteur, néanmoins, je lui fis promettre de m'autoriser à en changer avant de sortir patouiller dans la neige, les talons aiguilles n'y étant absolument pas adaptés, à moins de vouloir se porter candidat pour une foulure.

Je me tenais debout sur l'estrade contre le mur, encadrée de Frost et de Doyle, les autres gardes répartis de part et d'autre. Ce qui donnait vaguement l'impression d'être alignés devant un peloton d'exécution, bien que des policiers se soient disposés en demi-cercle au pied de l'estrade, afin de s'assurer que cela ne devienne pas véritablement le cas. Honnêtement, à moins que la Reine ne nous dissimule quelques secrets d'envergure, je pense que la police était principalement là pour dissuader les journalistes trop zélés d'envahir la scène. Ou peut-être était-ce simplement le degré d'inconfort que je ressentais en présence d'autant de médias réunis dans une même pièce. Une sensation quasi claustrophobe, comme s'ils me bouffaient mon oxygène.

Je participais pourtant à ce type d'événements depuis aussi loin que remontait mon souvenir. Mais depuis la mort de mon père, et la couverture médiatique qui avait suivi son assassinat, je ne m'étais plus sentie aussi à l'aise en compagnie des médias. Au cours de l'événement le plus douloureux de ma vie, les journalistes n'arrêtaient pas de me demander : *Que ressentez-vous, Princesse Meredith ?* Mon père, que j'adorais tant, avait été massacré par des assassins non identifiés. Que pensaient-ils que je devais ressentir, par l'enfer ? Ce que la Reine ne m'avait pas autorisée à balancer à quiconque. Pas la vérité, oh non ! La Reine Andais, avec son propre frère trucidé, m'avait obligée à me confronter aux médias avec une indifférence toute royale. Je pense n'avoir jamais haï mon statut de Princesse qu'au cours de cette année-là. Si vous êtes de sang royal, vous n'êtes pas autorisé à faire votre deuil en privé. Votre souffrance se retrouve exposée au JT, dans les tabloïds, les quotidiens. Partout où se portait mon regard, je voyais la photo de mon père placardée. Partout où mes yeux se posaient, je voyais son corps massacré. En Europe, ils avaient publié des photos que les journaux américains ne voulaient même pas toucher, et cela avait été sanglant. Le grand corps fort de mon père, réduit à un amas sanguinolent, quasi méconnaissable, ses longs cheveux épars sur l'herbe tel un suaire de noirceur.

J'avais dû laisser échapper un faible gémissement, car Doyle me

toucha le bras.

— Est-ce que ça va ? murmura-t-il en se penchant vers moi.

J'acquiesçai en m'humectant la bouche fraîchement remaquillée, avant de hocher de nouveau la tête.

— Je me remémorais simplement la première fois où j'ai donné une conférence de presse face à une salle aussi remplie à craquer.

C'est alors qu'il fit en public ce qu'il n'avait jamais fait en tant que Ténèbres de la Reine : il m'enlaça, quoique d'un seul bras, pour se ménager la possibilité de saisir ses armes, au cas où. Je m'appuyai contre sa veste de cuir et sa chaleur solide. J'ignorai les éclairs crépitant, des flashes, essayant de ne pas penser au fait que cette image serait ainsi capturée par chaque moyen de communication connu de l'homme, ou de la femme. Ayant grand besoin de cette étreinte, j'en profitai donc, en essayant de me délester de ma tristesse. Nous étions ici pour discuter de ma quête d'un époux, d'un prince charmant, d'un futur roi. En cette heureuse occasion, la Reine requerrait que nous ayons le sourire aux lèvres.

Madeline autorisa la première question alors que j'étais toujours appuyée contre Doyle. Elle m'était évidemment destinée.

Doyle me serra contre lui une dernière fois, et j'évoluai d'un pas léger, tout sourires, juchée sur mes talons aiguilles de dix centimètres. J'avais déjà eu à répondre à cette question, comme à la plupart à venir, d'ailleurs.

— Princesse Meredith, avez-vous choisi votre époux ?

— Non, répondis-je.

Le journaliste suivant se leva pour poser sa question :

— Alors pourquoi cette visite chez vous ? Qu'êtes-vous venue annoncer ?

La Reine m'avait indiqué la part de vérité que j'étais autorisée à divulguer.

— Mon oncle, le Roi de la Lumière et de l'Illusion, m'a conviée à un bal donné en mon honneur.

— Y emmènerez-vous vos gardes ?

En voilà une question épineuse ! Si je répondais simplement par l'affirmative, alors ils iraient sans doute imprimer que je ne me sentais pas en sécurité à la Cour Seelie sans ma garde rapprochée. Ce qui était vrai, en effet, mais nous ne pouvions pas le leur laisser entendre.

— Mes gardes m'accompagnent dans tous mes déplacements...

J'eus un instant d'hésitation, et Madeline se rapprocha pour me chuchoter à l'oreille :

— Steve.

Je poursuivis donc :

— ... Steve. C'est une soirée dansante, après tout, et je ne laisserai pas mes meilleurs partenaires se tourner les pouces à la

maison, voyons !

Et de sourire en sourire, une femme me demanda :

— La Reine Andais a annoncé qu'il y aurait une réception ce soir donnée en votre honneur à sa Cour. Quand vous rendrez-vous à la Cour Seelie ?

— Le bal est programmé dans deux soirs d'ici.

J'avais ajouté *programmé* au cas où quelque chose d'abominable se produirait entre-temps et que nous jugions trop dangereux de nous y rendre. Le *d'ici*, parce que les médias appréciaient lorsque nous glissions une expression archaïque par-ci par-là, ou même simplement un mot qu'ils jugeaient vieillot. J'étais une Princesse de la Féerie, et certains étaient déçus que je m'exprime comme une native du Midwest. De ce fait, de temps en temps, je m'efforçais de parler comme les gens pensaient que nous devions le faire. La plupart des hommes conservaient encore un léger soupçon de leur accent d'origine. J'étais la seule avec un accent digne de l'Américaine lambda du coin. La seule, en fait, avec Galen.

— Les Cours vont-elles se réconcilier ?

— À ma connaissance, les Cours ne se querellent pas, à moins que vous en sachiez davantage que moi, Maury.

Je me surpris à me souvenir de son prénom. Puis souris, en penchant la tête de côté, leur donnant un aperçu de l'apparence juvénile que je pouvais encore avoir si nécessaire, en leur adressant ma version du regard à la Bambi : *Voyez comme je suis inoffensive et mignonne tout plein, ne me faites pas de mal.*

Cet acte de minauderie suscita des rires et encore plus de flashes, jusqu'à ce que j'en sois presque aveuglée. Je répondis à la question suivante la vue brouillée de points lumineux dansants. J'aurais volontiers porté des lunettes de soleil si ma tante ne m'avait pas expressément ordonné de m'en abstenir, étant donné qu'elles ne contribuaient pas vraiment à donner un air amical. Et c'est ainsi que nous voulions nous montrer, amicaux. Les gardes qui s'en étaient munis avaient, quant à eux, été autorisés à les porter. Quasiment une grande première. Cela signifiait qu'elle était inquiète, plus inquiète que lors de ma dernière visite à la maison. Et nous ne savions toujours pas pour quelle raison.

Avec la plupart d'entre eux portant des lunettes noires, je devais bien admettre qu'ils faisaient penser à un groupe de choristes : *Merry et ses Merry Men*. Ce serait ce que nous réserverait la presse. Pas vraiment rock'n'roll, mais j'avais entendu pire.

— Lequel de vos gardes est le meilleur au lit ?

Cette question provenait d'une journaliste.

Je secouai juste un peu la tête pour faire voltiger mes cheveux, la lumière se répercutant sur mes boucles d'oreilles d'émeraudes.

— Oh, alors là...

Madeline murmura le prénom de la femme à mon oreille.

— ... Stéphanie, une dame ne divulgue pas ses secrets d'alcôve.

— Mais vous n'avez rien d'une dame ! dit une voix masculine du fond de la salle.

Je connaissais cette voix. Il s'était exprimé si fort que toute la pièce s'était soudainement emplie de silence, si bien que sa prochaine vocalise retentit distinctement :

— Simplement une autre traînée de la Féerie. Être de sang royal n'y change rien !

Je me penchai vers le micro, m'exprimant d'une voix sourde mais veloutée :

— Vous êtes simplement jaloux, Barry.

Un certain nombre des policiers répartis en demi-cercle se frayaient déjà un passage vers le fond. Barry Jenkins était toujours sur la liste des *persona non grata*. J'avais obtenu une ordonnance restrictive contre lui à la mort de mon père. Il avait récupéré les meilleures photos, voire les pires selon le point de vue, de son corps et de moi en pleurs à son côté. Les tribunaux s'étaient accordés à dire que ce qu'il avait fait par la suite avait empiété sur les droits d'une mineure, c'est-à-dire moi, décrétant qu'il ne pourrait profiter de ce type d'exploitation. Ce qui signifiait que toutes ses photos, qu'il n'avait pas encore eu le temps de rentabiliser, n'étaient plus d'aucune utilité. Il ne pouvait plus les vendre. Il avait dû reverser à des associations caritatives l'argent qu'il avait déjà perçu pour certaines photos et des articles. Il était passé à un cheveu de recevoir le prix Pulitzer. Pour cela, et suite à un incident sur une route de campagne déserte où j'avais mis en action une petite vengeance toute personnelle, il ne m'avait jamais pardonnée.

Mais il avait pris sa revanche, en quelque sorte. Lorsque mon fiancé de l'époque, Griffin, avait vendu des photos intimes aux tabloïds, cela avait été par l'intermédiaire d'une filière parallèle de Jenkins. Je n'étais plus mineure alors et Griffin l'avait rencontré, si bien qu'il n'avait même pas été obligé de s'approcher de moi de quinze mètres pour pouvoir écrire ses salades.

Ma tante, la Reine de l'Air et des Ténèbres, avait condamné Griffin à la peine de mort. Non pas pour m'avoir blessée, mais pour avoir trahi nos secrets d'alcôve en les révélant aux humains. Ce qui n'était pas du tout autorisé. À ma connaissance, ils étaient encore à sa poursuite. Je crois même que si elle avait pu envoyer Doyle à ses troupes, Griffin serait mort depuis longtemps, mais ses Ténèbres avait bien mieux à faire que de se charger de représailles. C'est-à-dire, me garder en vie et me faire un enfant, autant de tâches qu'elle jugeait plus importantes que l'application du châtiment réservé à mon ex.

Mais par les cloches de l'enfer, la vie était encore plus importante à mes yeux.

Je ne souhaitais pas la mort de Griffin. Elle ne changerait en rien ce qu'il avait fait. Cela ne changerait rien au fait qu'il avait été mon fiancé pendant sept ans, et qu'il m'avait allègrement trompée avec tout ce qu'il pouvait tringler. Nous étions séparés depuis plus de trois ans avant qu'il n'aille trahir nos petits secrets pour alimenter la presse à sensations. Griffin semblait croire qu'il était si merveilleux que je l'accueillerais à nouveau dans mon lit. Ses illusions n'étant pas mon problème, il était tout d'abord retourné se joindre aux gardes de la Reine, et comme je l'avais répudié, elle l'avait déclaré de nouveau célibataire. S'il ne couchait plus avec moi, il ne coucherait plus avec personne. Une situation dont j'avais apprécié l'ironie, tout comme la douce vengeance. Le jour suivant, les tabloïds publiaient les photos, ainsi que l'interview qu'il avait accordée à Jenkins.

Les policiers postés aux portes bloquaient les issues, si bien que tout ce que Barry put faire fut de rester planté là à attendre que les autres flics viennent le chercher.

— Qu'est-ce qu'il y a, Meredith, la vérité vous ferait-elle peur ?

— L'ordonnance restrictive stipule que vous ne devez pas vous approcher de moi à moins de quinze mètres, Jenkins. Et cette salle n'est pas aussi spacieuse que ça.

Il se montrait si désagréable que le Commandant Walters prit la peine d'envoyer trois autres de ses hommes en renfort pour contrôler la situation. Je pense que c'était pour empêcher les photographes d'avancer trop près et s'assurer que les mouvements désordonnés de Jenkins, qui tentait de se débattre, n'endommagent pas des équipements coûteux, plutôt qu'en raison du danger qu'il représentait réellement, pour moi ou pour quiconque.

Les policiers qui restèrent en faction essayaient de couvrir l'avant du podium, mais ils n'étaient plus assez nombreux. Si les journalistes se ruaient à présent vers nous, nous serions submergés, mais évidemment, ils semblaient bien davantage intéressés par tout le chambardement occasionné par Jenkins, et qui ferait demain les gros titres. Jusqu'à présent, cette perturbation était l'événement le plus marquant de la conférence de presse, et ils suivraient de près Jenkins et cette vieille affaire, à moins que nous ne leur donnions quelque chose de plus croustillant à se mettre sous la dent.

Doyle et Frost s'avancèrent comme un seul homme pour m'encadrer de part et d'autre. Doyle alla jusqu'à me prendre par le bras pour m'entraîner contre le mur, plus près des autres.

— Je ne veux pas que la mort de mon père fasse à nouveau les gros titres des journaux, murmurai-je en secouant négativement la

tête. Je ne pourrais le supporter une deuxième fois.

Il eut l'air interloqué, même derrière ses lunettes noires.

— Ils vont tout déterrer, Doyle. Ils vont tout déterrer afin de trouver une explication au comportement de Jenkins.

Frost posa sa main sur mon épaule.

— Elle a sans doute raison.

— Ta sécurité vient avant tout, dit Doyle avec un hochement de tête.

— Il y a différents types de sécurité, dit Frost.

Il n'y avait plus aucune trace de l'irascibilité enfantine que j'avais appris à redouter. Frost se comportait enfin en adulte, et j'en étais si heureuse que je l'étreignis par la taille. Je ressentis un bien-être incroyable à le sentir ainsi si près de moi. Je n'avais pas réalisé jusqu'à cet instant à quel point j'étais anxieuse.

— Que veux-tu que nous fassions ? demanda Doyle d'une voix qui s'était radoucie.

Et soudainement, de la magie me picota la peau. Nous avons tous trois levé les yeux en l'air, et les autres Sidhes se mirent illico à inspecter la salle. Un sortilège était en action, mais d'où provenait-il et quel en était l'objectif ?

L'un des policiers posté devant l'estrade faillit tomber, comme s'il avait trébuché sur un obstacle invisible. Je le vis qui se retournait vers nous, vis la surprise lui écarquiller les yeux.

Frost tourna le dos à l'homme et commença à s'éloigner. Je le verrais en photo plus tard car, bien que j'y assistai en direct, je ne vis rien d'autre que la chemise de Frost, ne ressentis rien d'autre à part qu'il me prenait dans ses bras et se mettait à courir. Un coup de feu retentit derrière nous, puis un autre presque instantanément, donnant l'impression qu'il n'y en avait qu'un. Frost se jeta au sol. Je sentis son corps se plaquer au mien, mais je ne pouvais rien voir d'autre que la blancheur de sa chemise, l'éclat de sa veste grise. L'odeur de brûlé de la poudre m'effleura les narines.

Il n'y avait plus le moindre bruit. La déflagration si proche des armes dans un lieu aussi confiné m'avait privée de mon ouïe, temporairement, du moins c'est ce que j'espérais. J'aperçus des pieds que je pensais appartenir à Galen avant de sentir le poids sur mon corps s'alourdir tandis qu'on se jetait sur Frost pour former un bouclier vivant autour de moi. Davantage de poids, mais j'étais dans l'incapacité de voir de qui il s'agissait, et encore moins de le deviner.

Le premier indice qui m'apprit que je n'étais pas devenue sourde fut les battements frénétiques du cœur de Frost, qui résonnaient au tympan de mon oreille plaquée contre son torse. Après cela, mon ouïe revint petit à petit, comme une vidéo ayant des ratés, par des bribes de hurlements. Tant de hurlements ! De cris !

Je ne saurais ce qu'il s'était passé que par la vidéo que je visionnerais ultérieurement, ainsi que par les photos. La vidéo que nous verrions diffusée en boucle dans tous les journaux télévisés. L'officier de police braquant son revolver dans le dos de Frost, essayant de me prendre pour cible, ne semblant pas avoir remarqué Doyle avec son flingue braqué sur sa poitrine à moins de cinquante centimètres. Les policiers de chaque côté, revolver au poing, inspectant la salle des yeux, ne comprenant absolument pas que c'était l'un des leurs qui représentait un problème majeur. L'un avait son revolver dirigé vers Doyle. Puis le flic ensorcelé fit feu, tandis qu'un de ses collègues comprenait enfin que quelque chose avait carrément mal tourné parmi les forces de l'ordre, et se jetait violemment contre son épaule. Mais Doyle avait tiré avant même que la première balle vienne perforer le mur derrière nous. Les officiers de police renversèrent leur collègue envoûté à terre, à l'endroit même où il avait été touché par le tir de Doyle. Il y aurait des photos montrant Rhys et Nicca derrière Doyle, le revolver dans une main et l'épée dans l'autre, et Barinthus et les autres formant autour de nous un barrage de leurs corps.

Pendant tout ce temps, j'étais écrasée sous celui de Frost, de blanc et de gris vêtu. Tandis que mes facultés auditives me revenaient progressivement, je n'entendais que des hurlements. Une goutte chaude me tomba sur le front, une substance liquide et plus pesante que la sueur. Je ne pouvais bouger la tête ne serait-ce que pour lever les yeux, mais une autre goutte rejoignit la première avant de se mettre doucement à couler le long de ma peau, et je captai la saveur métallique de l'odeur du sang.

Je tentai de repousser Frost, essayant de savoir s'il était grièvement touché, mais autant essayer d'ébranler une montagne. Je parvins néanmoins à dire :

— Frost ? Frost, tu es blessé ?!!!

S'il m'avait entendu, il m'ignora. Comme tout le monde, d'ailleurs. Comme si, curieusement, je n'étais qu'accessoire dans le déroulement des événements. Un homme avait attenté à ma vie, mais, à présent, c'était la police et les gardes du corps qui tenaient le devant de la scène.

J'entendis le Commandant Walters brailler :

— Évacuez-la !

Un appel qui fut repris comme un cri de guerre :

— Évacuez-la ! Évacuez-la !

Autant de voix hurlantes, autant de voix masculines s'époumonant en lançant cet appel urgent.

Le poids au-dessus de moi se souleva enfin, et je perçus à nouveau les éclairages de la salle.

Puis encore davantage de voix :

— Mon Dieu ! Elle est blessée !

Un cri qui fut à nouveau repris à la ronde :

— Elle est blessée ! Elle est blessée ! La Princesse est blessée !!!

Plus tard, une photo me montrerait le visage dégoulinant de sang. Mais ce n'était pas le mien. Je crois même que j'étais la seule à le savoir, dès le départ.

Kitto était encore agenouillé à mon côté, et je compris qu'il avait été l'un des corps ayant formé mon bouclier vivant.

— Merry ma petite, m'appela Barinthus.

Cela faisait des années qu'il ne m'avait appelée ainsi. Je pris la main qu'il me tendait tandis que Galen essayait d'examiner l'épaule de Frost, qui tentait de l'en dissuader par un haussement.

Il ne me vint jamais à l'esprit que Barinthus n'avait pas touché la bague dans l'autre pièce. Alors qu'il me tirait par la main pour m'aider à me remettre sur pied, il l'effleura et il se figea à mi-mouvement, avec une expression de saisissement. Les hommes ayant récemment rejoint mon escorte inspectaient la salle des yeux, à la recherche d'un nouveau péril car ils ressentirent les vibrations magiques. Mes gardes aussi, mais eux savaient qu'il ne s'agissait pas d'un nouvel attentat.

— Que le Consort nous soit miséricordieux ! entendis-je Frost dire.

Avant que Rhys n'ajoute :

— Et merde !

La pièce disparut alors, engloutie en un clignotement de magie. Barinthus était à côté de moi, m'aidant à évoluer dans de l'eau, chaude comme dans une baignoire, aussi chaude que le sang. La palmure quasi invisible entre ses doigts s'était réveillée à la vie, l'un de ses puissants bras repoussant l'eau, me retenant de l'autre contre son corps. Nous étions tous deux nus, la température de l'eau m'ayant empêchée de le remarquer. Ce qui signifiait qu'elle était précisément identique à celle de mon corps. Je pouvais sentir ses jambes qui bougeaient, nous maintenant à la surface, au beau milieu d'une vaste étendue aqueuse aussi bleue que ses cheveux, aussi verte que ses cheveux, aussi grise que ses cheveux. Ses cheveux qui flottaient au fil de l'eau sur ses épaules, et là où ils les effleuraient, j'avais l'impression que chaque mèche se faisait courant, en un fusionnement de couleurs qui s'éloignaient en refluant de nous, jusqu'à ce que je sois dans l'incapacité de distinguer sa chevelure des flots. Et cependant, son corps était ferme contre le mien, et une autre partie de lui sembla progressivement se rigidifier lorsque nous nous sommes cognés l'un à l'autre dans cette eau chaude, si chaude.

— Merry, me dit-il, qu'as-tu fait ?

J'ouvris la bouche mais ce qui en sortit n'était pas mes mots :

— Je t'ai rapporté ton océan, Manannan Mac Lir, viens me le

prendre.

Il me plaqua les mains sur la bouche, et pendant un instant, seules ses puissantes jambes nous maintinrent à la surface.

— Ne m'appelle pas ainsi, car je ne le suis plus. Depuis de longues années.

Il semblait frappé de stupeur, comme si entendre ce nom l'avait blessé.

Je réalisai, comme à distance, que je n'étais plus toute seule à habiter mon corps, ni ne le contrôlais plus complètement. Cette pensée aurait dû me terrifier, mais bien au contraire, ce pouvoir était si apaisant, si sécurisant. Comme si j'étais enveloppée de sérénité.

— Viens, abreuve-toi de moi, et porte-moi à tes lèvres.

Mon corps s'entortilla autour du sien, nous enveloppant, immergés dans l'eau chaude. J'avais l'impression qu'il tenterait de me repousser mais il n'avait plus le moyen de se libérer. Mes petits bras tout en rondeurs s'apparentaient à de douces entraves, mes jambes entouraient sa taille aussi solidement que les racines s'ancrant à une montagne. Curieusement, je savais qu'il ne pourrait pas se libérer de mon emprise. Il pourrait se rétracter, mais ne parviendrait pas à m'écarter de lui. Le poids de mon corps l'obligea à glisser sur le dos, sa tête surnageant à peine au fil du mouvement paisible des flots.

Ses yeux s'ouvrirent tout grands.

— Tu n'es pas Merry !!!

— Je suis Merry.

Et je savais que c'était en partie la vérité.

— Mais pas seulement Merry !

Brassant l'eau de ses bras et de ses jambes, certaines parties de son corps se pressant contre moi comme nous ne l'avions jamais expérimenté jusqu'alors.

— Non, pas seulement Merry.

— Danu ! dit-il, d'une voix évoquant le murmure tumultueux des vagues sur quelque lointain rivage.

Je fis glisser mes mains sur sa nuque et mon corps contre le sien, jusqu'à ce que ma bouche survole ses lèvres, et que la pointe de sa virilité vienne caresser celles de mon intimité. La sensation que je ressentis lorsqu'il en frôla le pourtour me fit revenir à moi-même, chassant la présence apaisante de Danu, juste ce qu'il fallait.

— Barinthus, l'appelai-je.

— Merry, es-tu sûre d'être d'accord avec tout ça ? La Déesse et le Dieu ont de bonnes intentions, mais je les ai vus manipuler les gens, et ne suis plus convaincu que la fin justifie les moyens.

Je me redressai et posai mon regard sur lui. Il flottait en dessous de moi, sa chevelure se déployant en une auréole bleue, verte, grise, marine, turquoise, son visage pris comme une fleur au centre de toutes

ces couleurs, de toute cette mouvance. Tout autour de nous il n'y avait que l'eau, se mouvant, fluctuant, clapotant en minuscules vaguelettes. Son corps étant le seul élément stable dans toute cette étendue changeante. Mais je ne m'accrochai pas à lui, je le chevauchai, il me retint, et il n'y avait aucune peur. Il sentait en lui la même sensation de paix que celle présente dans mon cœur. On raconte que l'océan est dangereux, mais, en fixant ses yeux bleus tandis que la mer nous berçait, en sentant la pression de son membre contre mon corps, long et ferme, dont seul le fléchissement de nos hanches nous permit de réduire la distance, je ne vis que la douceur. Il passerait à côté de ça, de tout ceci, y renoncerait, si seulement je me désistais.

Je rapprochai mon visage du sien, tant qu'une forte brise aurait suffi à nous unir pour un baiser :

— Abreuve-toi à mes lèvres, lui murmurai-je.

Je lui en effleurai les siennes, et les mots suivants furent prononcés contre sa bouche, comme si je mâchais ces mots pour ensuite les lui transmettre.

— Je veux sentir ta vigueur à l'intérieur de mon corps.

Il se recula le temps de s'exprimer.

— Cela ne pourra être aussi intense que cela devrait l'être, car tu es mortelle et risquerais de te noyer.

Suite à cet avertissement, sa bouche s'avança à la rencontre de la mienne, et au moment où nos lèvres se rejoignirent, il me pénétra d'une poussée. Le pouvoir se déversa de ma bouche dans la sienne tandis que son membre me pénétrait, et ce fut comme si la magie circulait à l'intérieur comme à l'extérieur de moi. Nous formions un cercle de bouches et de corps, de magie offerte et reçue, de vie et de petite mort, de sa force nous soutenant au-dessus des flots, de ma douceur nous maintenant en dessous. Comme si une manifestation magique tentait de nous maintenir à la surface, tandis qu'une autre tentait de nous submerger. Au cœur de la vie, la mort ; au cœur de la joie, le danger ; au cœur de l'océan, la terre. La terre même qui m'appelait, à des lieues et des lieues en dessous de nous, du fond des mers, en spirale, comme si elle ressentait mes pensées et remuait dans son lit.

Je sentis une vague de puissance émerger progressivement en dessous de nous, telle quelque gigantesque créature occulte, nageant vite, de plus en plus vite, lustrée, sombre et meurtrière. Elle nous frappa en une onde d'une intensité telle que d'imposantes vagues se formèrent, faisant bouillonner la terre en dessous de nous. De la vapeur envahit les airs. L'eau n'était plus chaude à présent, mais bouillante, assez bouillante pour m'arracher un cri et soudain écarter ma bouche de la sienne. Je vis alors son visage, sentis ses mains sur mes hanches, sentis son membre à l'intérieur de mon corps, et il ne

s'agissait pas seulement de cette dure turgescence. C'était comme si, sur des miles et des miles, l'océan en dessous de moi se ruait à vive allure entre mes jambes, se déversait en moi, me traversant, me submergeant, et que nous étions propulsés dans les airs au centre d'une colonne d'eau scintillante comme le cristal, pailletée de fragments de roche en fusion. Je comprenais à présent pour quelle raison il m'en avait demandé la permission, parce que je n'étais pas une déesse, je n'étais que Merry et que je n'aurais pu supporter tout ce qu'il avait à m'offrir. Je hurlai, à moitié du plaisir vers lequel il me conduisait, et à moitié de peur, parce qu'il me sembla que tout cela durerait à l'infini.

Submergeant le bruit de l'océan bouillonnant en dessous de nous, je l'entendis qui disait :

— C'est fini !

J'étais allongée par terre sur l'estrade, Barinthus en partie avachi sur moi. Nous nous sommes dévisagés en clignant des paupières et je pus voir ma propre confusion se refléter dans ses yeux. Je savais où je me trouvais et je savais ce qui s'était passé, mais le changement était quelque peu... radical !

J'aperçus mon Doyle et mes autres gardes debout autour de nous, nous faisant face en se tenant par les mains pour former un cercle qu'ils avaient constitué si désespérément afin d'y contenir le pouvoir. Les gardes qui avaient accompagné Barinthus nous fixaient, tandis que les policiers hurlaient :

— Évacuez-la d'ici !

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées !

Barinthus se redressa sur les genoux et tenta de saisir ma main, celle ne portant pas la bague, pour m'aider à m'asseoir.

Un signal qui sembla faire l'affaire, car tous se baissèrent, rompant le cercle d'où l'eau jaillit en un mini déluge qui n'en inonda pas moins l'estrade, les sièges les plus proches, et l'ensemble de la flicaille. Le pantalon gris pâle de Frost se retrouva si trempé qu'il en paraissait gris charbon ; le trench-coat blanc en soie de Rhys, quant à lui, fut irrémédiablement fichu. Seules deux personnes se tenaient debout au centre de ce geyser sans un poil de mouillé : Barinthus et moi.

Le Commandant Walters arriva sur ces entrefaites, essuyant l'eau de ses yeux.

— Qu'est-ce que c'était que ça, bon sang ?!!!

Doyle s'apprêta à lui répondre, mais Walters l'arrêta d'un geste.

— Putain de merde ! Sortez-la d'ici avant que quelque chose d'autre ne dégénère !!!

Quand ils se mirent tous à échanger des regards au lieu de s'activer, Walters se pencha vers Doyle et dit d'un ton qui aurait

rempli d'orgueil tout sergent instructeur :

— *Dégagez !*

Nous avons jugé bon d'obtempérer.

Chapitre 24

Je trébuchai en sortant et Galen me souleva dans ses bras avant de s'engouffrer tant bien que mal sur les genoux dans la limousine. Le lendemain une photo de moi serait publiée, le visage ensanglanté, ayant l'air particulièrement fragile dans les bras de Galen. Ce qui signifiait que quelque journaliste bravement stupide, au lieu de chercher à se planquer des tirs et manifestations magiques, nous avait pistés pour continuer à nous canarder. J'imagine que le Pulitzer ne s'obtient qu'au prix d'une certaine prise de risque.

Ce n'est qu'une fois dans la voiture, toujours sur les genoux de Galen pendant que les autres gardes s'y amoncelaient, que je réalisai qu'il ne s'agissait pas du véhicule personnel de ma tante, mais seulement d'une longue limousine on ne peut plus banale. C'est-à-dire bien plus grande en fait que le Chariot Noir, quoique pas aussi sinistre.

La portière refermée, on frappa à deux reprises sur le dessus de la carrosserie, et la voiture démarra. Doyle marchait sur les pieds de tout le monde et dut demander à Galen de se décaler pour pouvoir s'asseoir de l'autre côté, contre la portière du fond. Personne ne contesta. Rhys et Kitto étaient sur des strapontins, à notre opposé. Barinthus avait pris place sur le siège pivotant qui se trouvait face à nous, ménageant ainsi une sorte de court couloir pour que les autres puissent accéder aux sièges situés plus au fond de la limousine, qu'on n'avait pas cataloguée d'*allongée* pour rien.

Sauge et Nicca avaient pris place dans l'espace suivant, sur les deux derniers sièges pivotants, si bien que, même avec leurs ailes, ils pouvaient s'asseoir en biais. Usna était pelotonné sur le côté, tout au bout à l'avant, les jambes repliées sous lui, essayant d'essorer ses cheveux évoquant une étoffe indienne, l'air dégouté. On avait l'impression qu'il n'appréciait pas du tout de se retrouver trempé.

Je réalisai vaguement que le pantalon de Galen était mouillé et que cette humidité imbibait ma petite culotte. D'une poussée, je quittai ses genoux. J'aurais quasiment pu rester debout, l'un des avantages d'être petite.

— Tu me mouilles.

— Tout le monde est trempé à part toi et Barinthus, dit Usna de

l'avant, d'un ton de reproche.

Galen m'attrapa par le bras, puis me toucha le visage où le sang était déjà devenu collant.

— Est-ce qu'il y en a qui t'appartient ?

— Non.

Barinthus le regarda.

— J'ai vu du sang sur la veste de Frost, et si cette « douche » n'est pas parvenue à le faire partir, alors cela veut dire que la blessure est encore à vif.

— Je l'ai remarqué aussi, dit Doyle en se penchant tout en contournant Galen, son visage scintillant d'humidité sous l'éclairage provenant du dessus. Es-tu grièvement blessé ?

— Pas gravement, répondit Frost en secouant négativement la tête.

J'effleurai la tache sombre sur son épaule gauche et lui dis :

— Retire ta veste.

— Ce n'est rien, dit-il en me repoussant.

— Laisse-moi vérifier, lui dis-je.

Il leva vers moi ses yeux au gris assombri à l'extrême, semblable à celui des nuages avant l'orage. Il était en colère, mais je ne crois pas que c'était contre moi ; peut-être plutôt contre la situation.

— Frost, s'il te plaît.

Il retira sa veste d'un mouvement si rapide qu'il en grimaça de douleur. Ses yeux gris orangés se tournèrent alors vers Doyle.

— Il est inexcusable que cet humain ait pu nous tirer dessus !

Je m'agenouillai sur le siège à côté de Frost pour inspecter la tache de sang sur sa chemise.

— Je ne vois rien au travers de ça.

Il agrippa alors le tissu à proximité de l'emmanchure et tira d'un coup sec, déchirant complètement la manche.

— Si je l'avais descendu avant qu'il ne tire, alors la police n'aurait jamais voulu croire que c'est ce qu'il s'était apprêté à faire, expliqua Doyle.

— Tu l'as donc délibérément laissé tirer ! s'écria Frost, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

Il était loin d'être le seul à en être surpris. Tout ça ne me semblait pas très malin. Ma main avait dû se crispier sur son bras, car il laissa échapper un gémissement aigu.

— Désolée, marmonnai-je, avant d'examiner sa blessure.

Elle avait un aspect relativement sain, la balle étant rentrée d'un côté pour ressortir de l'autre. Le saignement avait déjà commencé à ralentir, il était même quasiment stoppé.

— Les balles ne nous tuent pas, Frost, et Meredith était bien planquée derrière toi. Il n'aurait pas pu l'avoir.

— Alors tu as laissé Frost se prendre une balle ? dis-je.

Pour la première fois dans tout ce capharnaüm, je ressentis un frisson glacé me parcourir la peau. Comme si la peur m'avait attendue, tapie, jusqu'à ce que je me retrouve à l'abri.

Doyle y réfléchit une seconde, avant d'acquiescer.

— J'ai laissé le policier tirer une fois, en effet.

— La balle m'a traversé l'épaule, Doyle, avant de venir se loger dans le mur. Si elle était passée plus bas, elle aurait traversé Merry.

— À la réflexion, cela ne semble pas être une très bonne idée, présenté sous cet angle, admit Doyle en sourcillant.

Barinthus se pencha en avant pour passer la main devant le corps de Doyle. Puis il se recula, se frottant les doigts comme s'il venait de toucher quelque chose.

— Un Sortilège de Dégout, très subtil, mais il te colle à la peau comme des lambeaux de toiles d'araignée.

Doyle approuva du chef.

— Je peux le sentir.

Pendant quelques instants, il ferma les yeux et je ressentis le léger flamboiement de magie tandis qu'il s'employait à carboniser les derniers vestiges du sortilège. Puis il prit une profonde inspiration grondante, avant de rouvrir les yeux.

— Il y en a peu qui pourrait faire opérer sur moi un truc pareil.

— Comment va l'épaule de Frost, Meredith ? s'enquit Barinthus.

— Je ne suis pas guérisseuse, mais cela ne se présente pas trop mal.

— Aucun d'entre nous n'est guérisseur, dit Barinthus, et une telle lacune pourrait un de ces jours faire toute la différence entre la vie et la mort. Je mentionnerai à la Reine de t'en assigner un.

La limousine prit un virage, ce qui me fit perdre l'équilibre.

— Tu dois t'asseoir, dit Galen. Si tu ne veux pas te mouiller, alors va t'asseoir sur les genoux de Barinthus.

— Je ne crois pas, dit celui-ci, avec une intonation que je n'avais encore jamais perçue.

— Et pourquoi pas ? s'enquit Galen.

Barinthus laissa retomber son long manteau de cuir de ses genoux où il l'avait posé, bien plié. Son pantalon bleu pâle s'était assombri et était taché juste au niveau de l'entrejambe.

— On ne peut pas vraiment dire que je sois sec.

Il se produisit l'un de ces moments de silence embarrassé, mais Galen savait exactement comment le meubler.

— Est-ce qu'il s'agit de ce à quoi je pense ?

— En effet, dit Barinthus en se recouvrant à nouveau de son manteau.

— Et que vas-tu raconter à la Reine ? s'enquit Doyle.

Je vins m'agenouiller entre le siège de Barinthus et l'accoudoir de celui de Rhys et de Kitto.

— La Reine ne peut exiger de lui qu'il suive la règle.

— La Reine peut faire tout ce qui lui plaît, dit Barinthus.

— Attendez ! Elle m'a envoyé les gardes pour qu'ils deviennent mes amants, oui ou non ?

Ils tournèrent tous vers moi un visage empreint de gravité.

— Eh bien, nous avons baisé, poursuivis-je. Métaphysiquement parlant, mais sa règle ne stipule-t-elle pas que quiconque envers lequel réagit la bague, et qu'elle m'a envoyé qui plus est, est légitime ?

On pouvait percevoir la tension qui commençait à les quitter, tout comme l'eau qui coulait goutte à goutte sur leurs visages, dégoulinant de leurs cheveux collés à leur crâne, et même des boucles de Galen et Rhys. Il faut pas mal de flotte pour raidir des cheveux ondulés. Les vêtements de tous ceux n'étant pas vêtus de noir présentaient des taches humides. Combien de litres d'eau s'étaient-ils déversés dans cet ultime jaillissement de puissance magique ?

— Je suis donc à présent l'un de tes hommes ? s'enquit Barinthus d'une voix douce, sur le ton apparent de la plaisanterie.

— Si cela te fait échapper à la peine de mort, alors oui.

— Seulement pour cette raison et aucune autre ?

Son visage s'était fait particulièrement sérieux lorsque son regard se posa sur moi. Je dus détourner les yeux.

J'avais toujours pensé à Barinthus comme à l'ami de mon père, à notre conseiller, à un oncle en quelque sorte. Même lorsque la bague l'avait reconnu des mois plus tôt, il ne m'était jamais venu à l'esprit de l'inclure au nombre de mes amants. Ce qu'il n'avait d'ailleurs pas demandé.

— La Reine en aura royalement marre, dit Usna à l'avant. Après toutes ces semaines à débattre avec toi des hommes à envoyer à la Princesse et que la bague pourrait éventuellement reconnaître.

Il avait renoncé à se sécher les cheveux et entreprenait de déboutonner sa chemise, quoiqu'il dût retirer son holster d'épaule au préalable.

— Comment se fait-il que tu ne lui aies pas mentionné que la bague t'avait autrefois reconnu ?

— Et toi, comment sais-tu qu'il ne s'agissait pas de ma première expérience en la matière ?

Usna lui lança un regard profondément méprisant.

— De grâce, Barinthus ! La Reine t'a envoyé avec les autres essayer la bague lors de la dernière visite de la Princesse à la Cour. Et comme tu n'avais rien mentionné, nous avons tous supposé qu'elle ne t'avait pas reconnu.

Il se débattit pour se débarrasser de l'attirail qu'il avait sur

l'épaule et qui finit par ballotter autour de sa taille, puis il entreprit d'enlever la chemise qui lui collait à la peau. Le rouge et le noir zébrant sa chevelure avaient coulé sur son corps par endroits.

— La bague t'a assurément reconnu ce soir.

— Je n'ai jamais menti à quiconque à ce sujet, dit Barinthus.

— Non, nous ne nous mentons jamais, nous autres Sidhes, rétorqua Usna, mais nous omettons tant d'infos qu'il serait plus divertissant de simplement raconter des craques.

Sur ce, il laissa la chemise mouillée tomber sur le plancher de la limousine, puis il se redressa juste ce qu'il fallait pour commencer à s'occuper de sa ceinture.

— Serais-tu en train d'essayer de nous faire un striptease ? lui demandai-je.

— Je suis trempé jusqu'aux os, Princesse. Si je peux me déshabiller, je commencerai alors à sécher. Sinon, les vêtements resteront mouillés plus longtemps que ma peau.

— Il est vrai que la bague a étincelé pour moi lors de la dernière visite de Meredith aux Cours de la Féerie, mais j'ai pensé alors que je serais pour elle d'une meilleure utilité si j'y restais, en tant qu'allié. Et il est à déplorer que je le pense encore.

— La Reine ne t'en laissera pas le choix, dit Usna, si ce n'est celui de te rendre à l'Antichambre de la Mort avant d'aller rejoindre la Princesse dans sa couche. Voilà bien le choix qui risque de t'incomber.

Je regardai Barinthus. J'aurais voulu lui demander s'il déclarerait son véritable nom devant toute la Cour, ou au moins devant la Reine. Mais je ne pouvais le lui demander sans révéler qu'il y avait un autre secret à divulguer. Et ce secret lui appartenait, essentiellement.

S'il comprit l'implication dans le regard que je lui lançai alors, il s'y montra indifférent.

— Lorsque j'ai touché la bague de nombreux mois plus tôt, cela n'a eu rien à voir avec ce qu'elle a déclenché aujourd'hui. Absolument rien du tout.

— La puissance de la bague s'est intensifiée, dit Doyle.

— Cette raison seule pourrait ne pas être suffisante, dit Rhys.

Nous avons tourné les yeux vers lui.

Il avait mis de côté son trench-coat plus que trempé et tenait le Calice entre ses mains levées. Ceux d'entre nous qui étions au courant qu'il était de retour en furent choqués. Mais pas autant que Barinthus, qui l'ignorait.

— Où avez-vous trouvé ça ? dit-il d'une voix qu'il était finalement parvenu à contrôler en un murmure à peine audible.

— Je l'ai récupéré de justesse sur l'estrade, où il était tombé. Il était caché sous un pan de ton manteau. Je ne pense pas qu'on ait pu le photographier. Lorsque Barinthus s'est levé, je l'ai escamoté, aussi

discrètement que possible.

— Il était pourtant rangé dans le nécessaire de maquillage, enveloppé de tissu, dis-je.

— Je l'ai emportée avec nous, comme Doyle l'avait ordonné, dit Nicca en soulevant la valisette posée à ses pieds. Je ne l'avais encore jamais portée, si bien que je n'ai pas remarqué le changement de poids.

— Comment est-il sorti de cette boîte ? demandai-je.

Doyle fit un geste et Nicca souleva le couvercle. Le morceau de soie noire qui l'avait recouvert était bien plié au fond. Je m'apprêtai à l'en retirer, afin que l'on puisse y réintégrer le Calice, mais Doyle s'interposa :

— Non, Merry, ne le touche pas, ni l'un d'entre nous simultanément. Nous ne sommes pas équipés pour pouvoir effectuer en urgence un autre cercle de pouvoir. Je ne suis d'ailleurs pas complètement sûr de son efficacité à l'intérieur de la carrosserie métallique d'un véhicule en circulation.

— Penses-tu que nous soyons parvenus à contenir toute cette énergie ? s'enquit Rhys.

— Je l'ignore, répondit-il.

— Sans vouloir vous offenser, dit Barinthus, d'où l'avez-vous sorti ? C'est-à-dire, comment s'est-il présenté à vous ?

— J'en ai rêvé, et lorsque je me suis réveillée, il était dans mon lit.

— Et moi qui croyais que ça devait rester un secret ! commenta Sauge.

— Barinthus doit être mis au courant, dit Rhys, et tous les chats adorent garder des secrets.

— La Princesse et les Ténèbres n'ont-elles aucun problème avec ça ? persista Sauge.

Doyle et moi avons échangé un regard, avant de répondre à l'unisson en secouant négativement la tête :

— Non.

Usna avait réussi à se tortiller hors de ses fringues. Il rampa vers nous, son holster ballottant lâchement sur ses épaules nues et son épée dans son fourreau à la main. S'approcher ainsi de nous à quatre pattes, même avec tout cet arsenal, semblait curieusement lui aller comme un gant. Son épaule droite et la majeure partie du haut de son bras droit étaient noires, et si je me souvenais bien, son dos était rouge et noir. Une touche de rouge ornait ce que je pouvais voir de sa hanche droite, ainsi que son mollet gauche.

Tout en s'adressant aux autres, il ne me quittait pas des yeux.

— Qu'est-ce qui est apparu dans un rêve ? demanda-t-il d'une voix légèrement curieuse, ne révélant en rien l'embrasement que

recélaït son regard fixe.

— Ceci, répondit Rhys.

Lorsque Usna vit ce qu'il lui présentait, il se redressa sur les genoux et jura longuement et à profusion en gaélique.

— Le Calice !!! Le véritable Calice ?!!!

— Cela y ressemble, dit Barinthus.

Je ne me trouvai qu'à quelques centimètres de l'endroit où était agenouillé Usna. Il était possible que mon séjour chez les humains ait duré trop longtemps, mais cela me surprit qu'il se trouve à poil aussi près de moi sans en être un tant soit peu émoustillé. Quelque chose en moi se sentit offensé par ce manque de réaction. Puérile ? Peut-être. Mais je ressentais le désir le plus irrésistible de le prendre au creux de ma main pour qu'il me remarque. Je dus faire un léger mouvement avec cette intention, car Barinthus me toucha l'épaule, empêchant mon bras de terminer sa course.

— Ressens-tu une envie profonde de le toucher ?

J'y réfléchis avant de répondre :

— En quelque sorte.

— Alors n'en fais rien ici avec le Calice si proche. Comme l'a fait remarquer Doyle, nous sommes dans un véhicule en mouvement. Le déluge à la conférence de presse aurait été suffisant pour inonder l'intérieur de cette voiture.

Je me redressai sur les genoux, prenant appui sur mes talons aiguilles. Ce qui n'était pas vraiment des plus confortables, le cuir verni n'étant pas aussi souple que le cuir standard.

— Tu as raison, dis-je en m'éloignant prudemment à quatre pattes du Calice et d'Usna.

Je ne m'arrêtai que lorsque mon dos rencontra les jambes mouillées de Galen et la flaque qui s'était formée en dessous des trois hommes assis sur la banquette. Je restai là dans l'eau. C'était certes inconfortable, mais cela ne risquait pas d'endommager irrémédiablement mes bas, ma jupe et ma petite culotte, qui étaient intégralement noirs. Pour l'instant, il était bien plus important de s'éloigner autant que possible du Calice. Immense limousine ou pas, il n'y avait simplement pas assez d'espace pour détalier en cas d'urgence.

— Que se serait-il passé si la Princesse m'avait touché ? s'enquit Usna.

— Peut-être rien, ou peut-être pas mal de choses, répondit Barinthus, avant de se tourner vers Doyle : le Calice a toujours possédé un esprit et des intentions qui lui étaient propres. Est-ce qu'il y a eu du changement à ce sujet ?

— Bien au contraire. Cela semble avoir empiré, dit Doyle avec un hochement de tête.

— Que le Consort nous vienne en aide, murmura alors Barinthus.

Le chauffeur annonça via l'interphone :

— Le pont est bloqué, il y a des gyrophares de police partout.

Doyle appuya brutalement sur le bouton pour s'enquérir :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Le silence, puis de nouveau la voix dans l'interphone :

— Le fleuve a submergé le pont. Je ne l'avais pas vu monter aussi haut depuis la grande inondation de 94. C'est curieux, ça, parce qu'il n'a pas plu du tout !

Dans le silence qui s'ensuivit, nous avons tous échangé des regards.

— On dirait que nous n'avons pas réussi à contenir toute la puissance déclenchée par le retour de Barinthus à sa divinité, en conclut Doyle.

Je me remémorai ce tremblement de terre qui s'était produit après que j'eus contribué à révéler à Kitto ses pouvoirs. Une pensée me vint à l'esprit.

— S'est-il produit un tremblement de terre aujourd'hui en Californie, après notre départ ?

— J'ai vérifié la météo pour voir si votre avion risquait d'être retardé ; il n'y a pas eu le moindre séisme de signalé, dit Barinthus en secouant négativement la tête.

Puis brusquement, il eut l'air pensif.

— Il y a eu en revanche une tempête monstre, presque une tornade, ce qui d'habitude ne se produit jamais dans la région, mais ce n'était pas à proximité de l'aéroport.

Nous avons tous à nouveau échangé des regards, du moins ceux d'entre nous qui étions au parfum.

— De quoi s'agit-il ? demanda Barinthus.

— Lorsque j'ai révélé son pouvoir à Kitto, un tremblement de terre s'est déclenché plus tard dans la nuit.

— Et quel est le rapport avec la tempête ?

— Les ailes de Nicca sont apparues au même moment que... dis-je en hochant la tête. Sauge, montre-lui.

Sauge se tourna vers Barinthus et Usna. Il souriait, s'amusant évidemment comme un petit fou de la tournure des événements. Il baissa ses lunettes de soleil pour leur exhiber ses yeux tricolores.

Usna eut un sifflement.

— Par la Déesse, il est Sidhe !

Barinthus orienta le visage de Sauge vers la lumière afin de mieux juger de ses yeux nouvellement colorés.

— Il n'est pas Sidhe, aucune partie de lui ne l'est.

Puis il le lâcha pour se retourner et me regarder fixement.

— C'est toi qui as fait ça ?!!!

J'acquiesçai.

— Et comment ?

— En baisant.

Barinthus fronça les sourcils.

— Tu as dit que les ailes de Nicca sont apparues à ce moment-là. J'acquiesçai de nouveau.

— Oui.

Il sembla réfléchir.

— Tu as fait l'amour avec les deux en même temps !!!

L'amour à plusieurs n'était pas un problème pour les Feys mais il était grossier de sa part de le souligner ainsi.

— Qu'est-ce que cela peut bien faire ? s'enquit Doyle, prenant ma défense.

— La Reine est convaincue que Meredith doit prendre plus d'un amant à la fois, afin de concevoir.

— Et pourquoi ? demandai-je.

— Je n'en suis pas certain, mais elle n'en a pas moins été particulièrement claire à ce sujet, dit-il en haussant les épaules.

En l'exprimant ainsi, il voulait discrètement insinuer qu'elle l'avait été beaucoup concernant d'autres plans.

— J'ai déjà fait bon accueil à plusieurs amants en même temps, Barinthus.

— Et qui donc ?

— Moi et Nicca, répondit Rhys tout en enveloppant le Calice dans sa housse de soie, pour le ranger de nouveau soigneusement dans la valisette.

Nicca referma le couvercle du nécessaire à maquillage et en vérifia le verrou, bien que nous sachions tous à présent que là ne se situait pas le problème.

— La Reine semble particulièrement obnubilée par l'idée que Meredith prenne plus d'un amant à la fois. Lorsqu'elle découvrira que cela s'est déjà produit et qu'aucun bébé n'est en route...

Il hocha la tête, puis me regarda.

— La Reine a semblé plus calme dernièrement, Meredith, mais d'autant plus déterminée. Une fois lancée vers un objectif précis, on ne peut plus l'en distraire en plaçant un bel homme sur son chemin par exemple, ni même en lui offrant l'opportunité d'avoir recours à une petite séance de torture. Ses passe-temps favoris ne semblent plus avoir pour elle le même intérêt qu'auparavant.

Que le sexe et la torture fassent partie des hobbies de ma tante l'avait toujours rendue difficile à gérer, ou du moins c'est ce que j'avais pensé jusqu'à maintenant. Barinthus venait de signifier le contraire.

— Serais-tu en train de dire que tu as fait usage du sexe et de la souffrance pour la distraire au fil des ans ? lui demandai-je.

Il acquiesça de la tête.

— C'était comme d'offrir un bonbon à un enfant, qui accepte cette friandise en oubliant toute contrariété. Mais au cours de ces dernières semaines, aucune proportion de douce souffrance ne l'a détournée de ses pensées. Elle a accepté la diversion, en a fait bon usage, avant de revenir précisément là où on ne souhaitait pas qu'elle aille.

Il semblait soucieux.

— D'un côté, c'est bien de la voir penser avec sa tête plutôt qu'avec son bas-ventre. Mais de l'autre, nous autres à la Cour nous sommes accoutumés à avoir affaire à son bas-ventre. La tête n'étant pas aussi facilement distraite.

— Si elle pense avec sa tête et pas plus bas, alors pourquoi ferait-elle une fixette sur moi et mes partouzes ?

— Elle semble convaincue qu'il s'agit du seul moyen pour te faire tomber enceinte. Cela, et le fait qu'elle ait choisi pour toi des divinités de la nature et des récoltes. Elle semble également obnubilée par ça.

— Et tu n'as aucune idée quelle peut en être la raison ? s'enquit Doyle.

— Je sais que quelque chose s'est passé, dit-il en secouant la tête. Elle a torturé Conri, l'a torturé personnellement.

— Ne l'a-t-il pas simplement été pour avoir tenté de me tuer lors de ma dernière visite ?

— En effet, mais il n'était pas coupable. Il semblait aussi choqué que le reste d'entre nous lorsqu'elle l'a attrapé. Elle a fait défiler son corps brisé dans la salle principale, devant tout le monde pour qu'on voie ce qu'on lui avait fait, mais comme il était bâillonné tout le temps, il n'a pas pu parler. Il est à présent en cellule d'isolement, ne recevant que la visite de Fflur, la guérisseuse de la Reine.

— Conri était l'un des partisans les plus ardents de Cel parmi tous les gardes, fit remarquer Doyle.

Barinthus opina du chef.

— En effet. Et quelle pagaille parmi les sbires de Cel qui avaient persisté en énonçant clairement qu'ils considéraient Meredith inapte au trône. Ils en ont léché, des bottes, en faisant tout ce qu'ils pouvaient imaginer pour regagner les faveurs de la Reine.

— Conri fut-il le seul qu'elle ait torturé ? demandai-je.

— Jusqu'à maintenant, oui. Mais les autres alliés de Cel sont terrifiés.

— Tu as mentionné qu'il se trouvait dans l'incapacité de parler, dit Doyle. Crois-tu qu'il aurait dit quelque chose à la Reine, quelque chose qu'elle ne voudrait pas que les autres apprennent ?

— C'est ce que je pense, en effet, dit Barinthus en hochant la tête.

— As-tu une idée de ce dont il s'agit ?

— Seulement que ce fut après les supplices infligés à Conri que la Reine commença à faire une fixation sur les multiples amants à envoyer à Meredith, et que la plupart d'entre eux devraient être des divinités des plantes ou des récoltes, dit-il avec un haussement d'épaules. Vous en savez à présent tout autant que moi. Si vous parvenez à y comprendre quelque chose, je vous serais reconnaissant de m'en faire part.

— J'y réfléchirai, dit Doyle avec un hochement de tête.

— Comme nous tous, renchérit Rhys.

Tous les autres approuvèrent.

La voix du chauffeur se fit à nouveau entendre dans l'interphone.

— Ils commencent à laisser les voitures traverser. Le fleuve vient juste de redescendre. Bizarre.

Quelqu'un laissa échapper un petit rire nerveux.

— Nous avons peut-être fait déborder chaque fleuve et rivière aux alentours de Saint-Louis, dit Doyle. Cela pourrait-il être pire ?

— Saint-Louis faisait à une époque partie d'une gigantesque mer intérieure, il y a de cela environ un million d'années, à un millénaire près, dis-je doucement.

Le silence qui s'installa alors dans la voiture se fit soudainement plus pesant, dense de l'horreur partagée.

— Kitto a eu droit à un séisme de faible amplitude. Nicca et Sauge ont eu une tempête, dit Galen. Je n'oserais penser que d'avoir rendu à Barinthus sa divinité équivaldrait à engloutir la majeure partie d'un continent.

Je sus précisément qui d'entre nous savait que Barinthus était Manannan Mac Lir par ceux qui le regardèrent alors, avant de détourner promptement les yeux. Galen, quant à lui, l'ignorait. Mais moi je le savais, et la pensée de faire jaillir autant de pouvoir sans un cercle de protection traditionnel me glaça le sang dans les veines. Quoique, à la réflexion, cette désagréable sensation aurait pu avoir pour cause la flaque dans laquelle je siégeais.

Chapitre 25

La route reliant le parking aux monticules de la Féerie fut longue et glaciale. J'étais enfoncée dans la neige jusqu'aux genoux. Il semblait impossible que mon corps de mortelle puisse se frayer un passage juché sur des talons aiguilles de dix centimètres et vêtu d'une minijupe, sans risquer une fracture de la cheville ou de se choper des engelures. En conséquence, je dus me faire porter et par le seul qui n'était pas trempé jusqu'aux os, Barinthus. Les vêtements de tous les autres avaient commencé à geler sous le vent glacé et ceux qui n'avaient aucune protection magique contre les éléments frissonnaient tandis que nous progressions péniblement.

Barinthus me portait sans effort, cette profondeur poudreuse qui m'aurait fait pathétiquement patauger sur place ne représentant rien pour sa haute stature. J'avais toujours su qu'il faisait soixante centimètres de plus que moi, mais tandis qu'il me portait dans ses bras, appuyée contre sa large poitrine, je pris conscience, comme jamais encore auparavant, de son physique imposant.

Être ainsi transportée dans ses bras puissants, où je m'étais blottie comme une enfant, était aussi réconfortant qu'énervant. Il m'avait portée en de nombreuses occasions dans mon plus jeune âge, mais à présent, j'avais d'autres souvenirs de lui qui ne s'accordaient plus du tout avec le fait de me retrouver à nouveau dans ses bras comme une gamine, reposant ainsi contre son corps sans ressentir d'embarras, mais pas plus à l'aise pour autant.

Je levai les yeux du nid douillet de son manteau vers son visage. S'il avait froid sans, je n'aurais su le dire. Il regardait droit devant lui, irrévocablement, comme si je n'étais en effet qu'une enfant qui lui occupait bien les bras. Et peut-être était-ce ce que j'étais pour lui, après tout. Peut-être que ce qu'il s'était passé à la conférence de presse n'avait en rien changé la perception qu'il avait toujours eue de moi. Le déploiement de magie avait eu une signification pour lui, je savais au moins ça, mais quant au reste, il se pouvait que je ne sois rien de plus que la fille de son vieil ami. Il avait toujours été un oncle pour moi, bien plus que tous les autres qui m'étaient génétiquement liés.

Si ça avait été n'importe quel autre garde avec lequel j'avais passé

un bon moment et qu'il m'avait snobée comme ça, j'aurais fait quelque chose pour m'assurer qu'il ne puisse plus m'ignorer. Mais il ne s'agissait pas de n'importe qui. C'était Barinthus et, d'une certaine manière, il semblait indigne, pour nous deux, que je me mette ostensiblement à le peloter.

J'avais dû laisser échapper un soupir plus pesant que je ne l'aurais voulu, car mon souffle surgit en un blanc nuage glacé.

— As-tu assez chaud, Princesse ?

Au moment où il me posait la question, je réalisai que je n'aurais pas dû me sentir au chaud. Je n'avais pas de manteau et ne portais quasiment rien pour me couvrir les jambes ainsi que les extrémités.

— Ça va pour le mieux. Comment cela se fait-il ? lui demandai-je, avant de prendre conscience de ce qu'il venait de dire et d'ajouter : Tu m'as appelée *Princesse* ! Tu n'avais encore jamais utilisé mon titre.

Ses yeux se posèrent alors sur moi, ses paupières translucides apparaissant par intermittence, avant de disparaître à nouveau.

— Ne souhaites-tu pas être au chaud ?

— C'est une échappatoire, mon vieil ami, et non pas une réponse.

Il émit un profond gloussement qui passa pour un rire. Aussi près de sa poitrine, le son qu'il produisit se répercuta dans tout mon corps, me caressant à des endroits que rien n'aurait jamais dû toucher, à part la magie, m'effleurant à me faire frissonner.

— Toutes mes excuses, Princesse, cela faisait bien longtemps que je n'avais ressenti un tel pouvoir. Il me faudra du temps afin de parvenir à le contrôler en intégralité aussi subtilement qu'autrefois.

— Tu me gardes au chaud.

— En effet, dit-il, ne peux-tu le sentir ?

J'étais cachée derrière les barrières protectrices que je portais chaque jour, chaque nuit. Des barrières qui me protégeaient d'un monde saturé d'émerveillement et de magie. Certains Feys restaient simplement en contact permanent avec l'atmosphère magique à l'état brut entourant chaque chose, mais que personnellement, dans mon enfance, j'avais trouvée chaotique, effrayante. Mon père m'avait enseigné la manière de me prémunir du bruit de la magie au jour le jour. Mais j'aurais dû être capable de sentir n'importe quel sortilège invoqué à proximité de ma peau. Même au travers de ces protections quotidiennes.

Je ne les baissai pas car nous étions trop proches de la Féerie. Je n'étais pas sûre que c'était parce que j'étais mortelle ou simplement pas assez puissante, mais je trouvais que sans mes barrières protectrices pour me dissimuler, l'énergie magique émanant de la Féerie en était presque insoutenable. Bien évidemment, s'il s'agissait de l'une ou l'autre de ces hypothèses, les humains vivant occasionnellement parmi nous n'auraient pas survécu bien longtemps.

Madeline Phelps ne possédait aucun don magique, aucune faculté psychique. Comment avait-elle pu survivre ? Comment ne devenait-elle pas folle avec le chant des sithins ?

Je laissais filtrer mon pouvoir en une minuscule volute au travers de mes barrières. Bon nombre auraient été obligés de les baisser pour faire cela mais il s'agissait de Sidhes qui n'avaient aucun besoin de maintenir de si fortes protections, contrairement à moi. À chaque perte, il y a du profit ; de même qu'à chaque profit, il y a de la perte.

Je pouvais sentir la magie de Barinthus si proche au-dessus de nous, comme une pression invisible qui nous entourait. Nous évoluions à l'intérieur d'une bulle produite par sa magie, que j'avais testée et qui m'avait procuré une sensation de chaleur vaguement liquide. Je fermai les yeux et tentai de percevoir mentalement sa barrière protectrice. J'eus la vision d'une eau tourbillonnante, turquoise et merveilleuse, à la température du sang, sur un rivage lointain, et toujours chaude.

J'aurais pu accomplir un effet similaire en invoquant la chaleur du soleil, ou le souvenir de corps chauds sous les couvertures, mais j'aurais été obligée de faire beaucoup d'efforts afin de maintenir le sortilège tout en bougeant. Immobile, j'excellais à toutes sortes de protections ; mais en mouvement, j'étais moins efficace.

— L'eau est très chaude, fis-je remarquer.

— En effet, dit Barinthus, sans un regard.

Galen nous avait rattrapés et marchait à grandes enjambées à côté de nous, grelottant de froid dans ses vêtements trempés. De la glace s'était formée dans ses cheveux les plus courts, et sa joue présentait une légère égratignure, sa chevelure étant assez longue pour venir lui érafler le visage de ses mèches gelées.

— Si je sautais sur ton dos, me garderais-tu aussi au chaud ? dit-il.

— Les Sidhes sont insensibles au froid, lui répondit Barinthus.

— Parle pour toi, dit Galen, qui claquait quasiment des dents.

Nicca s'était péniblement avancé dans l'épaisse poudreuse pour venir nous rejoindre. Lui aussi frissonnait, ses ailes étroitement serrées l'une contre l'autre, frangées de givre, comme un vitrail sous la neige.

— Je n'avais encore jamais ressenti le froid comme aujourd'hui.

— C'est à cause des ailes, intervint Sauge qui nous suivait.

Rhys, qui avait autorisé le demi-Fey à lui grimper sur le dos, ne semblait absolument pas affecté par le froid. Mais Sauge était recroquevillé contre Rhys, et je me demandai pour quelle raison celui-ci ne l'aidait pas à se réchauffer, comme Barinthus le faisait pour moi.

— Nous sommes des papillons, et ce ne sont pas des créatures conçues pour la neige hivernale.

— Je suis Sidhe, lui rappela Nicca.

— Tout comme, apparemment, je le suis, lui balançà Sauge. Mais je ne m'en gèle pas moins les couilles !

Galen éclata de rire, en trébucha et faillit s'affaler dans la neige.

Doyle lança par-dessus son épaule, de l'avant de notre petit groupe :

— Si vous arrêtiez les bavardages, nous pourrions rentrer nous mettre à l'abri plus tôt, et tout le monde serait au chaud.

— Et pourquoi ne frissonnes-tu pas ? s'enquit Galen.

Ce fut Amatheon, à notre droite, qui répondit, tout tremblotant avec ses cheveux courts givrés et lui coupant les joues chaque fois qu'un souffle de vent lui effleurait la peau.

— Les Ténèbres n'ont jamais froid.

— Et on ne peut pas congeler Froid Mortel, lança Onilwyn complètement sur notre gauche, tremblant lui aussi, mais, au moins, la longueur de sa chevelure empêchait la glace qui s'y était formée de lui lacérer le visage.

À ce nom, je jetai un coup d'œil en arrière pour apercevoir Frost qui fermait la marche. Il n'aurait eu aucun problème à accélérer le pas, le froid ne signifiant vraiment rien pour lui. Mais Doyle lui avait ordonné de se placer à l'arrière pour fermer l'escorte. Après tout, une tentative d'assassinat avait été perpétrée contre moi aujourd'hui ; ils ne prenaient plus aucun risque.

Je remarquai que l'un d'entre nous manquait à l'appel. Je dus me redresser un peu pour repérer Kitto qui avançait péniblement dans les congères. J'allais demander à quelqu'un d'aller l'aider lorsque Frost le repêcha dans la neige et le balançà sur ses épaules, sans lui demander son avis, sans un mot.

Kitto ne le remercia pas, car, comme Frost, il était vieux, et parmi les plus anciens d'entre nous, un merci était une grossièreté. Vous deviez avoir moins de trois cents ans pour vous sentir à l'aise avec ces subtiles courtoisies modernes. Ce qui signifiait que seuls Galen et moi aurions remercié quelqu'un avec un merci. Tous les autres étaient bien trop vieux pour ça.

Je me réinstallai confortablement au cœur de la chaleur des bras et de l'aura magique de Barinthus.

— Pourquoi suis-je brusquement devenue *Princesse* pour toi, et non plus Meredith ? Depuis mon enfance, tu m'as toujours appelée *Meredith* ou *Merry ma petite*.

— Tu n'es plus une enfant.

Il étudiait attentivement ce qui se trouvait devant lui comme si le chemin s'était fait périlleux et qu'il devait faire attention où il mettait les pieds. Mais je ne crois pas qu'il se méfiait de la neige.

— Essaierais-tu par hasard de prendre tes distances avec moi ?

— Non, dit-il, avant qu'un léger sourire ne lui recourbe les lèvres.

En fait, peut-être, mais pas intentionnellement.

— Alors pourquoi ? lui demandai-je.

Il me jeta à nouveau un bref regard et le battement intermittent de paupières se produisit encore et encore.

— Parce que tu es Princesse et héritière du trône. Et j'ai bien trop d'ennemis parmi les Sidhes pour m'autoriser à te rejoindre dans ton lit.

— Lorsqu'ils apprendront que tu as récupéré ta divinité...

— Non, Meredith, s'ils le découvrent, ils tenteront alors de me trucider avant que l'ensemble de mes pouvoirs ne me soient revenus.

Je m'apprêtais à dire : *Ils n'oseront pas*, mais m'en ravisai.

— Combien de dangers as-tu encourus en restant ici pour tenter de rassembler des partisans à mon accession au trône ?

— Quelques-uns, répondit-il, de nouveau en me fuyant du regard.

— Barinthus, lui dis-je, de la vérité entre nous !

— Je ne mens pas, Princesse. *Quelques-uns* était une réponse des plus honnêtes.

— Est-ce une réponse complète ? lui demandai-je.

Ce qui le fit à nouveau sourire.

— Non.

— Me feras-tu une réponse complète ?

— Non, dit-il.

— Pourquoi pas ?

— Parce que cela ne ferait que t'inquiéter lorsque tu repartiras, et que je resterai en arrière.

— Tous ceux que la bague a reconnus m'ont été envoyés par ma tante à Los Angeles.

— Sais-tu comment ils m'appellent en douce ?

— Celui qui fait et défait les rois, répondis-je.

— Et maintenant, celui qui fait et défait les reines, dit-il en hochant la tête, cette longue chevelure bleutée s'étirant comme la traîne d'un manteau sous une bourrasque soudaine. Ils m'ont craint pendant des millénaires en tant que puissance majeure soutenant le souverain. Crois-tu qu'ils me toléreraient si j'étais ton consort, en sachant que je pourrais devenir roi ? dit-il avec un nouveau hochement de tête. Non, Meredith, non ! Même la Reine l'a compris. Et c'est pourquoi elle ne m'a pas envoyé t'accueillir lors de ta dernière visite à la maison. J'ai bien trop d'ennemis, et trop de pouvoirs, pour être autorisé à m'approcher si près du trône.

— Et que se passerait-il si j'étais enceinte de toi ?

Ses yeux se perdirent dans le vague.

— Nous avons eu notre moment, Meredith. La Reine ne peut nous en accorder davantage.

— Ce n'est pas ce que tu disais dans la voiture, lorsque Usna l'a

suggéré.

— Il s'y trouvait bon nombre d'oreilles curieuses, toutes n'appartenant pas à nos amis, dit-il.

— Barinthus...

Il m'intima de me taire d'un léger signe de tête.

Du coin de l'œil, je repérai qu'Amatheon et Onilwyn s'étaient rapprochés. Suffisamment d'ailleurs pour pouvoir surprendre notre conversation. J'étais quasi certaine qu'ils espionnaient pour la Reine. La question étant, pour qui d'autre ? Andais avait-elle vraiment cru qu'ils iraient lui raconter en exclusivité leurs secrets ? Non, ce n'était pas leur loyauté qu'elle escomptait. Mais leur peur. Andais comptait sur le fait que tous les Sidhes la redoutaient plus que n'importe qui.

Et cependant, quelqu'un avait attenté à ma vie. Quelqu'un avait risqué la colère de la Reine. Soit ils n'avaient plus autant les chocottes qu'avant, soit la peur seule ne suffit pas à gouverner un peuple. Elle était toujours la Reine de l'Air et des Ténèbres, et cela était pour ma part amplement effroyable. Mais jamais je n'avais cru que la terreur suffisait pour régner sur les Sidhes. Pas plus que mon père, et c'était ce manque d'implacabilité qui lui avait coûté la vie. Si je survivais assez longtemps pour accéder au trône, je savais que je ne pourrais jamais me conduire comme Andais ; je ne pourrais pas le supporter sans gerber. Mais je savais également que je ne pourrais pas non plus adopter la conduite de mon père, car les Sidhes me percevaient déjà comme le maillon faible. Si je me montrais aussi compatissante que lui, c'était la mort assurée. Si on ne peut imposer son règne par la terreur, ni par l'amour, alors que reste-t-il ? Et à ça, je n'avais aucune réponse à proposer. Tandis que les monticules de la Féerie émergeaient du crépuscule hivernal, je réalisai que je ne croyais pas vraiment qu'il existât une réponse. Deux mots me vinrent à l'esprit, comme si on venait de me les susurrer : *juste* et *impitoyable*.

Peut-on être à la fois juste et impitoyable ? N'est-ce pas le propre de l'impitoyable d'être injuste ? C'est ce que j'avais toujours pensé, et ce que mon père m'avait inculqué, mais il se pouvait qu'il se trouve un terrain d'entente entre les deux. Auquel cas, pourrais-je le localiser ? Et si j'y parvenais, aurais-je suffisamment de pouvoir, suffisamment d'alliés, pour m'engager sur cette voie ? Quant à cette dernière question, je n'avais véritablement aucune réponse, car je m'étais suffisamment familiarisée à la politique de cour pour avoir compris que personne ne sait vraiment combien de pouvoir il a, si ses amis sont aussi fiables que ça, si ses alliés sont vaillants, jusqu'à ce qu'il soit trop tard, et qu'on ait gagné, ou perdu ; et qu'on soit toujours en vie, ou qu'on ne le soit plus.

Chapitre 26

Les monticules de la Féerie s'annonçaient sous l'apparence de douces collines enneigées, et si vous ne saviez pas comment y accéder, c'est effectivement tout ce qu'ils demeureraient à vos yeux. Évidemment, ces collines creuses, comme presque toute autre chose à la Féerie, n'étaient vraiment jamais ce qu'elles paraissaient être.

Deux informations essentielles étaient nécessaires pour avoir accès au sithin. Premièrement, localiser la porte ; deuxièmement, posséder suffisamment de capacités magiques pour pouvoir l'ouvrir. Si le sithin se sentait d'humeur espiègle, la porte n'arrêtait pas de se débiter. Et vous pouviez passer une bonne heure à lui courir après tout autour d'une colline de la taille d'une mini-montagne. Ou peut-être ne se jouait-elle que de moi ainsi, car lorsque Carrow eut posé sa main bronzée sur la neige immaculée, une sonorité musicale retentit. Je ne pouvais jamais dire à quoi correspondait cet air, ni même s'il s'agissait de vocalises ou simplement d'un instrument. Mais c'était une musique merveilleuse, le plus proche chez nous d'un carillon, qui se déclenchait pour vous notifier que vous aviez trouvé la porte d'entrée, plutôt que pour annoncer votre arrivée à ceux se trouvant de l'autre côté. L'absence de musique signifiait que vous n'étiez pas au bon endroit. Carrow y projeta un léger étincellement de magie, et la porte se matérialisa brusquement. Ou plutôt son ouverture – car il n'y avait jamais vraiment de porte au sithin des Unseelies –, qui apparut en un éclair, assez large pour que nous puissions tous nous y engouffrer, au moins par quatre côte à côte. Cette ouverture semblait toujours savoir précisément à quelle dimension s'adapter. Elle pouvait ainsi s'agrandir suffisamment pour qu'un Semi puisse la franchir, ou se rétrécir pour ne laisser le passage qu'à un papillon.

Le crépuscule s'était approfondi jusqu'à une quasi-obscurité, si bien que la lumière blanche blafarde provenant de l'ouverture semblait plus vive qu'en réalité. Barinthus me porta dans ses bras à l'intérieur de cette luminosité. Nous étions arrivés dans un corridor de pierre grise, suffisamment spacieux pour que les Semis puissent continuer à circuler, du moins jusqu'au premier virage. La dimension de la porte n'altérait pas celle de ce premier corridor. C'était l'un des

quelques détails du sithin qui ne changeaient jamais. Tout le reste pouvait changer en fonction de ses caprices, ou de ceux de la Reine. Cela ressemblait à une drôle de construction de pierres dont des pans entiers pouvaient monter et descendre à loisir du sol. Où des portes menant à un certain endroit conduisaient soudainement ailleurs. Ce qui pouvait s'avérer quelque peu agaçant, voire surprenant ; en fonction de l'humeur du moment.

Tandis que Frost la franchissait en dernier, l'ouverture s'estompa pour redevenir une simple muraille de pierre grise, se faisant aussi invisible de ce côté-ci que de l'autre. La lumière blanche semblait provenir de partout et de nulle part. D'une intensité plus égale que la lueur du feu, mais cependant plus douce que celle diffusée par l'éclairage électrique. J'avais autrefois demandé quelle était cette lumière, et on m'avait répondu qu'elle provenait du sithin. Lorsque j'avais protesté que cela ne m'apprenait pas grand-chose, la réponse avait été que cela m'avait appris tout ce que j'avais besoin de savoir. Un argument circulaire tout au mieux, mais en vérité, je crois que c'était la seule réponse que nous avions à fournir. Je ne pense pas que quiconque vivant de nos jours se souvienne de ce qu'était vraiment à une époque cette luminescence.

— Eh bien, Barinthus, vas-tu porter la Princesse jusqu'à la Reine ?

Les épées tirées de leurs fourreaux produisirent un sifflement métallique atténué, comme de la pluie crépitant sur une surface particulièrement chaude. Les revolvers sont plus discrets quand on les dégaine. Mais les revolvers comme les épées étaient pointés dans le corridor vers cette voix, d'autres tournés vers la porte à présent invisible, au cas où. Barinthus et moi nous sommes soudainement retrouvés entourés d'un cordon circulaire bien armé.

Le Sidhe qui avait parlé souriait. Quant à l'autre, debout à ses côtés, pas du tout. Le sourire d'Hedera^[12] était insolent, moqueur, quoiqu'il se retrouvât plus souvent qu'à son tour la victime de ses propres plaisanteries. De haute stature, aussi grand que Frost et Doyle, il était aussi svelte qu'un roseau et aussi gracieux qu'un lit de ces plantes aquatiques lorsque le vent les fait danser. J'aurais pu l'apprécier davantage s'il avait eu les épaules un peu plus larges mais leur apparente absence le faisait paraître d'autant plus grand, élancé. Ses fins cheveux raides lui retombaient jusqu'aux chevilles, une particularité de sa physionomie des plus remarquables. Ils allaient du vert moyen au foncé, avec un motif de nervures blanches les animant en tous sens, semblant tatoués de lierre. Tandis qu'il s'avancait vers nous dans le couloir, on avait distinctement l'impression que le vent les agitait de son souffle en les séparant, et elles ne se reformèrent en un feuillage dense que lorsque son compagnon l'attrapa par le bras pour le retenir. Je pense qu'Hedera n'en aurait pas moins continué à

avancer face à tout cet arsenal ; aurait déambulé dans le corridor, un sourire aux lèvres, annonçant un rire puissant enténébré dans les yeux. À une époque, je l'avais cru insouciant, mais en grandissant, j'avais pu percevoir sa tristesse. J'avais alors réalisé qu'il ne s'agissait pas tant d'insouciance, que de désespoir. Quoi qui l'ait incité à se joindre aux Corbeaux de la Reine, je pense qu'il n'appréciait pas autant qu'il l'avait espéré les conditions du contrat.

La main sur son bras l'invitant à la prudence appartenait à Aubépin. Lorsqu'il tourna la tête, la lumière se répercuta en étincelles d'un vert riche sur sa chevelure qui retombait en épaisses ondulations noires au-delà de ses genoux. Il portait un bandeau d'argent retenant en arrière cette lourde masse capillaire, lui dégageant le visage. Le reste de sa personne, de ses larges épaules à ses pieds, était recouvert d'une houppelande de la couleur des aiguilles de pin, d'un vert dense profond, retenue fermée sur son épaule par une broche d'argent.

— Qu'est-ce qui ne va pas, les Ténèbres ? l'interpella-t-il. Nous n'avons rien à nous reprocher.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? lui rétorqua Doyle.

— La Reine nous a envoyés accueillir la Princesse, dit Aubépin.

— Et pourquoi seulement vous deux ?

Aubépin cligna des yeux et, même à cette distance, je pus voir cette étrange nuance rosée que présentait le cercle intérieur de son iris. Rose, vert et rouge était la gamme tricolore des yeux d'Aubépin.

— Que veux-tu dire, seulement nous deux ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Ils ne sont au courant de rien, dit Barinthus à voix basse.

— Et depuis combien de temps êtes-vous ici à poireauter ? leur demanda Doyle.

Sa posture s'était déjà quelque peu détendue, le canon de son revolver s'abaissant progressivement.

— Depuis des heures, répondit Hedera, en faisant tourner le bord de sa houppelande vert pâle comme s'il s'était agi d'une robe de bal.

Aubépin approuva du chef.

— Deux heures, voire plus. Le temps s'écoule bizarrement ici dans le sithin.

Puis Doyle rangea son arme et, comme s'il s'était agi d'un signal, les épées furent remises au fourreau, les revolvers rengainés dans leur holster, jusqu'à ce qu'ils semblent tous détendus et à l'aise, ou tout du moins autant qu'ils pouvaient en donner l'air.

— Je réitère ma question, les Ténèbres, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Mais personne n'eut le temps de lui fournir d'explications, car un mouvement qui s'était produit parmi les gardes m'avait révélée à sa

vue. J'avais complètement oublié le sang qui me maculait le visage. J'en avais essuyé un peu sur le vêtement mouillé d'un des hommes, mais pas en totalité. Seul du savon permettrait de l'éliminer.

— Que le Seigneur et la Dame nous protègent, elle est blessée !!!

— Il ne s'agit pas de son sang, dit Doyle.

— Alors de qui ?

— C'est le mien, dit Frost en se frayant un chemin parmi les gardes attroupés, et à nouveau, comme s'il s'était agi d'un signal, ils entreprirent de s'avancer dans le corridor vers les deux nouveaux venus.

Hedera ne souriait plus lorsqu'il demanda à son tour :

— Que s'est-il passé ?

Doyle le lui expliqua dans les grandes lignes, en omettant les événements qui s'étaient déclenchés lorsque Barinthus avait touché la bague.

Hedera hochait la tête, incrédule.

— Mais qui oserait faire ça ?!!! La Princesse Meredith porte la marque de la Reine. La blesser équivaldrait à risquer de se retrouver à sa merci. Aucun de ses Corbeaux ne s'y risquerait !

On ne détectait pas dans ces propos son badinage habituel. Comme si l'annonce de la tentative d'assassinat l'avait effrayé au point de le replonger dans la réalité et d'en oublier de lancer des vannes.

— Qui oserait, en effet ?!!! s'exclama Aubépin, ses yeux tricolores démesurément écarquillés.

J'étais toujours dans les bras de Barinthus, mais il n'y avait plus de neige à présent, plus de froid.

— Je peux marcher maintenant, lui dis-je en lui touchant l'épaule pour attirer son attention.

Il me regarda comme s'il en avait oublié jusqu'à ma présence, ce qui était sans doute le cas. Il dut se pencher pour me déposer avec soin sur le sol de pierre. Je remis de l'ordre à l'arrière de ma jupe, la lissant des mains, en sachant que les plissés sur les fesses seraient tout simplement bons à repasser. Il n'y avait rien que je puisse y faire. En espérant seulement que le fait que j'avais frôlé la mort distrairait la Reine de mon accoutrement laissant quelque peu à désirer. On ne savait jamais avec Andais ; elle dirigeait parfois sa colère contre de menus détails si les plus importants échappaient à son contrôle.

Lorsque Hedera se plaça sur un genou devant moi pour me saluer, sa huppelande se retrouva piégée par sa jambe et tirée sur le côté, lui dénudant l'épaule et la poitrine jusqu'à la naissance des hanches. Il était nu en dessous !

— Princesse Meredith, salutations de la Reine de l'Air et des Ténèbres. Elle nous envoie comme cadeaux de bienvenue.

Sa voix avait retrouvé son inflexion gouailleuse.

Aubépin s'était également agenouillé, mais la manière dont il retenait la houppelande étroitement serrée, ne révélant que ses mains, me fit me demander s'il portait quelque chose de plus en dessous qu'Hedera.

— Nous sommes des cadeaux pour la durée de ton séjour si la bague nous reconnaît, dit Aubépin, sur un ton disant qu'il aurait pu se mettre en colère si seulement il avait osé.

— Assurément, cela peut bien attendre, dit Onilwyn. Si la Reine n'a vraiment pas appris ce qu'il s'est passé, alors elle doit en être informée.

Ce fut Usna qui répondit à cette suggestion.

— Si tu veux t'empresser d'aller lui relater les mauvaises nouvelles, je t'en prie, cours-y vite. Quant à moi, je préfère ne pas être le premier à les lui apprendre.

Il était toujours nu, son épée rangée dans son fourreau à la main. On savait qu'à l'occasion, la Reine n'avait pas hésité à rectifier un malheureux message.

Onilwyn blêmit légèrement.

— C'est sans doute un argument pertinent.

— Tout comme le tien, dit Barinthus. La Reine doit être mise au courant. Je n'arrive pas à croire que personne ne l'ait déjà contactée.

— Elle n'en savait rien il y a trois heures environ, mentionna Aubépin.

— Si elle était au courant, elle aurait envoyé du renfort, dit Doyle, ce que personne n'alla contredire.

— Elle était occupée à se divertir, dit Hedera, la voix dense de cet humour autodérisoire cruel, où chaque mot avait un double sens. Et elle a ordonné que seule l'arrivée de la Princesse justifie qu'on la dérange.

— Quelqu'un aurait assurément interrompu son divertissement pour cela, dit Barinthus.

Aubépin le regarda.

— Tu es l'un de nous, Seigneur Barinthus, mais elle ne te traite pas comme la plupart. Elle respecte ta puissance. Nous autres ne sommes pas aussi chanceux. Si nous interrompons ses réjouissances, alors nous devons prendre la place de celui avec lequel elle s'amuse, dit-il en baissant les yeux, un frémissement lui parcourant le corps. Je n'oserais l'interrompre pour une tentative d'assassinat.

— Et si j'étais morte, alors l'un de vous le lui aurait-il dit ? m'enquis-je, et ma propre voix contenait un soupçon de l'intonation sarcastique que revêtait habituellement celle d'Hedera.

— Tu nous as départis de tous ceux qui étaient suffisamment puissants pour que nous osions aller la braver dans sa tanière, Princesse, dit Aubépin.

— Les Ténèbres, Frost, Barinthus, dit Hedera, les chouchous, comparés au reste d'entre nous.

— Mistral est encore parmi vous, fit remarquer Doyle.

— Il la craint, les Ténèbres, comme nous tous, dit Aubépin avec un hochement de tête.

— Elle s'est améliorée au cours de ces derniers mois, dit Barinthus. Elle semble plus ouverte à la discussion.

— À nouveau, Seigneur Barinthus, peut-être en ce qui te concerne, dit Aubépin.

— Terminons nos pourparlers, dit Hedera. Puis vous pourrez tirer à la courte paille celui qui sera le porteur de si « bonnes » nouvelles.

— Tu parles comme si tu n'allais pas participer au tirage au sort, fit remarquer Rhys.

— En effet, nous n'y participerons pas, confirma Hedera.

— Aubépin, explique-nous ça, s'enquit Doyle.

— Nous sommes des cadeaux offerts à la Princesse, si la bague nous reconnaît.

— Tu l'as déjà dit, mentionna Rhys.

Doyle lui lança un regard, et Rhys ajouta avec un haussement d'épaules :

— C'est vrai !

— Et si la bague vous reconnaît ? demanda Frost.

— Alors nous devons inviter la Princesse à coucher avec nous.

Aubépin s'efforçait prudemment de ne regarder que Doyle, comme si je n'étais pas là.

Hedera, quant à lui, s'étranglait de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si marrant ? lui demanda Doyle.

— Ce n'est pas ce qu'a dit la Reine.

— C'est l'essentiel de son propos, dit Aubépin, avec une note de dignité offensée dans la voix.

Hedera s'esclaffa alors bel et bien, d'un rire tonitruant.

— Qu'est-ce qu'a dit la Reine, Hedera ? s'enquit Doyle d'un ton résigné, comme si, même s'il préférerait ne pas le savoir, il n'avait pas d'autre choix.

— Si la bague nous reconnaît... et il termina sa phrase en imitant si bien la Reine que mes cheveux se dressèrent sur ma tête : « Alors baisez Meredith, baisez-la dès que vous la verrez. Si elle fait des chipoteries, allez dans sa chambre, ou la vôtre. Peu importe, mais réglez l'affaire ! »

— Eh bien, dit Galen, c'est...

— Loin d'être poétique, même pour la Reine, termina Rhys.

— Comme tu dis, dit Galen, semblant quelque peu sous le choc.

— Aurais-je mon mot à dire ? demandai-je.

Aubépin me fit une courbette, son front venant quasiment

effleurer la pierre.

— Je suis désolé, Princesse.

— Ce qu'il ne te dira pas est qu'il a demandé « ce que nous devrions faire si la Princesse Meredith ne souhaitait pas coucher avec nous dès son entrée dans le sithin », dit Hedera en reprenant le rythme d'élocution d'Aubépin.

— Et qu'est-ce qu'a répondu ma tante ? m'enquis-je.

Hedera leva son visage tout souriant vers moi, ses yeux vert foncé reflétant un triomphe féroce qui dépassait mon entendement.

Aubépin répondit, toujours incliné en une courbette vers le sol de pierre, la voix contenant autant de tristesse que celle d'Hedera recérait habituellement de gouaillerie.

— *Es-tu Sidhe Unseelie ou pas ? Persuade-la !*

Hedera tourna vers moi son visage sinistrement guilleret.

— Il a alors demandé : « Et si elle ne se laissait pas persuader ? »

Et de nouveau, il imita la voix de la Reine avec une perfection telle, que cette fois, j'en eus la chair de poule :

— *Persuadez-la, ou prenez-la, ou dites-lui ce que j'ai dit, et faites en sorte que cela fasse office de persuasion. Si Meredith refuse de prendre le plaisir que je lui offre, alors peut-être prendra-t-elle plutôt la souffrance. Car tous deux peuvent être appréciés ici parmi les Unseelies. Rappelez-lui cela si sa sensibilité est trop délicate pour pouvoir baiser.*

— Je modifierais la mission qu'elle nous a confiée, si seulement je le pouvais, dit Aubépin, puis il se prosterna contre la pierre, le front appuyé par terre.

Je me détournai du visage jubilatoire d'Hedera pour interroger Barinthus du regard.

— J'avais eu l'impression que tu disais qu'elle s'était améliorée au cours des derniers mois.

— En effet, c'est vrai, dit-il, et il eut l'élégance d'avoir l'air embarrassé.

— Allons, Princesse, dit Hedera, tends ta jolie main par là et voyons ce qui se passe. Si la bague ne nous reconnaît pas, alors nous serons quittes.

— Il a raison, dit Doyle, laisse-les toucher la bague, et si elle demeure froide à leur contact, alors nous pourrons aller voir la Reine pour lui annoncer la nouvelle.

— Et si elle ne reste pas froide ? s'enquit Frost.

— Alors nous pourrons baiser contre le mur, jubila Hedera.

— Il faudra me passer sur le corps, réagit Galen.

— À ta guise, renchérit Hedera.

— Allons les gars, dis-je en vue de calmer le jeu.

Galen me regarda, Hedera ne le quittant pas des yeux.

— N'allez pas vous entretuer, à moins que je ne vous en donne

l'ordre, ajoutai-je.

Lorsque Hedera posa son regard sur moi, cette férocité se brouilla d'un soupçon de perplexité.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que si tu me pousses à bout, Hedera, j'ai à disposition plus d'une demi-douzaine des meilleurs guerriers Sidhes et que si je le leur demande gentiment, ils n'hésiteront pas à te débiter pour moi en menus morceaux.

— Ah oui, mais cela serait désobéir aux directives de la Reine !

Je me penchai juste ce qu'il fallait pour me retrouver nez à nez avec lui et je sentis qu'un déplaisant sourire naissait sur mon visage.

— Oh, que non ! Les corps agonisants ont généralement un tout dernier orgasme juste avant d'expirer pour de bon. Les ordres précis de la Reine sont de ne pas revenir vers elle sans que votre semence ne soit sur mon corps. Elle n'a pas précisé où ni comment devait se produire ce phénomène éjaculatoire, hein, n'est-ce pas ?

Le triomphe avait disparu, la moquerie s'estompa sous mes yeux, jusqu'à ce que la seule expression demeurant dans ce regard vert sombre soit celle de la peur. Cela ne me réjouissait pas de le voir me craindre, mais ne m'en procura pas moins une certaine satisfaction.

Il se lécha les lèvres comme si elles s'étaient faites soudainement sèches, avant de dire :

— Tu es bien du même sang que ta tante.

— Oui, Hedera, je le suis, et tu ferais mieux de ne pas l'oublier... lui dis-je en me penchant plus près au-dessus de ses lèvres... plus jamais.

Puis je déposai un doux baiser sur sa bouche, et il tressaillit.

Tandis que je m'apprêtais à prendre son visage au creux de ma paume, Barinthus m'agrippa le poignet et éloigna ma main d'Hedera.

— Peut-être que la Reine devrait être mise au courant des autres événements avant que nous ne fassions à nouveau usage de la bague.

Nous nous regardâmes tous un moment.

— Et qu'est-ce qu'il s'est passé encore ? s'enquit Aubépin.

— Disons que le pouvoir de la bague s'est intensifié, dit Barinthus, et je ne suis plus certain de ce qu'il se produira lorsque la Princesse l'appliquera contre la chair de quiconque.

Hedera laissa échapper un rire sinistre.

— Je vois ce qu'il s'est passé lorsqu'elle t'a touché, Seigneur Barinthus, dit-il en fixant son entrejambe, et la tache suspecte qui s'étalait au niveau de la braguette.

Abloec se fraya vigoureusement un passage vers l'avant, pour venir s'agenouiller à côté d'Hedera. C'était bien la première fois que je le voyais aussi stable, comme si le froid avait contribué à la dissipation des vapeurs éthyliques.

— Je suis trempé jusqu'aux os, frigorifié et dessoûlé. Aucune de ces trois conditions ne me convient plus que ça. Tu vas donc la fermer, et nous allons tous aller voir la Reine.

Puis il leva les yeux vers nous et poursuivit :

— Lorsqu'elle apprendra la nouvelle au sujet de l'inondation, elle voudra s'assurer que la Princesse se trouve dans un endroit sûr avant que la bague ne soit à nouveau sollicitée.

— Une inondation ? s'exclama Aubépin.

— De chaque cours d'eau dans le secteur, lui apprit Abloec.

Aubépin lança un regard à Barinthus.

— Vous voulez dire que d'avoir touché le Seigneur Barinthus a inondé toute la région ?!!!

— Nous le pensons, répondirent Doyle et Barinthus à l'unisson.

— En effet, dirent également Galen et Rhys, comme un seul homme.

Usna nous fit nous écarter d'une poussée, toujours dans le plus simple appareil, et visiblement prêt à piquer une colère.

— Nous allons aller voir la Reine maintenant, parce que j'aimerais bien pouvoir me réchauffer !

— Et serais-tu prêt à risquer ta vie pour ton petit confort ? lui demanda Frost.

Usna lui sourit de toutes ses dents.

— Y a-t-il quelque chose d'autre valant ce risque ces temps-ci ? N'es-tu pas au courant, Froid Mortel, le temps des mythes et de la magie est révolu. Ces jours où quelque chose valait vraiment la peine de se battre font partie de l'histoire ancienne.

Il regardait Barinthus en disant ces mots, puis ses yeux gris me localisèrent, et son regard s'attarda, insistant. Il ne cachait aucune connotation sexuelle, ni même alimentaire, ou de quelque autre type que ce soit auquel je me serais attendue de la part d'Usna. Un regard empreint de considération. Un regard contenant trop de suppositions, bien trop proches de la vérité.

Quelques instants s'écoulèrent, et ses yeux se retrouvèrent simplement remplis de courage. Il asséna une tape sur l'épaule d'Abloec.

— Allez, de l'avant ! Allons braver la Reine dans sa tanière d'iniquités !

Abloec se remit debout, le front ridé de perplexité.

— Tu participerais à colporter de telles nouvelles, tout en sachant qu'elle pourrait mal réagir ?

— Elle abhorrera la tentative d'assassinat et quelqu'un va saigner pour ça, mais quant au reste...

Usna lui passa un bras sur les épaules avant de poursuivre :

— ... la Reine adorera l'autre nouvelle.

Il entreprit de faire avancer Abloec dans le corridor, le reste de l'équipe leur emboîtant le pas.

— Si j'étais toi, Princesse, me lança Usna par-dessus son épaule, je m'inquiéteraïs de ce qu'elle n'aille te piéger dans un cercle magique, comme un animal au zoo, pour nous envoyer à toi l'un après l'autre et ainsi constater combien d'entre nous tu pourras révéler à...

Il posa le pommeau de son épée contre ses lèvres en guise de doigt pour dire *Chut !*

— Gardons ça pour les oreilles de la Reine, eh !

Et il descendit en souplesse le corridor, menant la marche, uniquement revêtu de ses couleurs d'indienne, étreignant toujours Abloec contre son flanc.

Chapitre 27

Les seules portes dans tout le sithin étaient celles menant aux quartiers de ma tante. Elles semblaient façonnées dans une improbable pierre noire brillante, dépassaient en hauteur le plus grand des gardes et en largeur ce Semi que le premier corridor pouvait laisser passer.

Des portes fidèles à elles-mêmes, c'est-à-dire sinistres. Mais les deux hommes qui se tenaient en faction devant sortaient quelque peu de l'ordinaire. D'une part, il se trouvait rarement des gardes de ce côté-ci des portes. La Reine appréciait toujours un bon public, particulièrement si ce public ne pouvait pas participer, peu importait à quel point il aurait souhaité se joindre aux réjouissances. On trouvait parfois des gardes à l'extérieur s'ils attendaient d'escorter des gens vers la sortie, une fois que la Reine avait terminé de s'entretenir avec eux. Je ne pensais pas qu'il s'agissait de ça ici. Appelons cela une intuition, mais j'aurais pu parier que ces gardes m'attendaient. Et quel était mon premier indice à ce sujet ? Ils étaient à poil, à l'exception de tout un harnachement en cuir de sangles et de ceintures bien garnies d'épées et de dagues, et chaussés de bottes leur montant jusqu'aux genoux.

— Je commence à percevoir un thème récurrent, fit observer Rhys.

Et moi donc ! Parce que non seulement ils étaient encore plus dévêtus qu'Aubépin et Hedera, mais ils étaient également des divinités végétales. Adair portait encore le nom de ce qu'il avait été autrefois, *adair* signifiant « bosquet de chênes ». L'éclat de sa peau évoquait celui de l'astre solaire tamisé par les feuillages, de cette couleur que nous désignons par l'expression *embrassée par le soleil*. Sa longue chevelure châtain lui descendant jusqu'aux chevilles avait été véritablement massacrée, de quinze centimètres de plus que celle d'Amatheon. Il avait été littéralement tondu, si bien qu'il ne restait presque plus rien pour rappeler quelle splendeur avait à une époque encadré ce corps à la carnation dorée.

Amatheon prit la parole, comme si j'avais posé la question :

— Je ne fus pas le seul à me montrer récalcitrant, Princesse. Elle a commencé sa... démonstration sur Adair.

Les yeux d'Adair étaient composés de trois cercles d'or et de jaune, donnant l'impression de fixer le soleil. Des yeux qui semblaient vides tout en surveillant notre progression vers les portes. Il avait été banni de la Cour Seelie pour avoir critiqué trop ouvertement son Roi, et afin d'éviter l'exil de la Féerie, il avait rejoint les Unseelies. Mais il ne s'était jamais vraiment intégré au style de vie en vigueur à la Cour de l'Air et des Ténèbres. Il existait simplement parmi nous, tout en s'efforçant de s'y faire oublier.

— Je sais pourquoi tu ne veux pas de mon lit, mais Adair et moi n'entretenons aucune querelle, dis-je à voix basse à Amatheon.

— Il préfère qu'on le laisse tranquille, Princesse. Il ne souhaite pas se retrouver impliqué dans cette rivalité.

— À moins d'être en Suisse, il n'y a en ces lieux aucune neutralité possible, lui rétorquai-je.

— C'est ce qu'il a appris, en effet.

L'autre garde en faction était toujours au garde-à-vous, enveloppé de la houppe que formait sa chevelure jaune pâle, qui encadrait un corps d'un gris-blanc pâlichon. Sa peau n'avait pas l'éclat lunaire de la mienne mais plutôt une douce couleur semblant poussiéreuse. Ses yeux scintillaient dans un visage étroit aux pommettes saillantes, des yeux de la couleur vert foncé des feuilles, avec à l'intérieur un vert plus clair, évoquant en quelque sorte un bijou étoilé. Ses lèvres étaient selon moi des plus rouges, des plus mûres, des plus mignonnes de toutes les Cours réunies. Les dames lui enviaient cette bouche-là, et seul le plus brillant et le plus cramoisi des rouges à lèvres pouvait se rapprocher de produire le même effet. Il portait le nom de Briac, bien qu'il préférât qu'on l'appelle Brie, qui était juste une autre forme du prénom *Brian*, et n'avait aucun lien avec les plantes ou l'agriculture. Je savais que Brie était une sorte de divinité des plantes, ou du moins l'avait été jadis, mais à part ça, son patronyme gardait bien des secrets.

Il sourit tandis que nous approchions, ces lèvres rouges, si rouges, éclipsant les bijoux de ses yeux, le drapé soyeux de sa chevelure, et jusqu'aux longues lignes dénudées de sa silhouette élancée. Comme s'il avait senti que je le dévorais des yeux, son corps montra alors quelque émoi, comme si mon approche avait été suffisante pour titiller son imagination et lui donner partiellement une érection.

Le corps d'Adair était quant à lui aussi dénué de réactions que ses yeux. Il avait du pot que je ne sois pas ma tante qui savait elle aussi insulter personnellement quelqu'un en manquant sciemment de réactivité. Ce n'était pas mon cas. Adair s'était retrouvé « amputé » de son orgueil comme de ses cheveux. Je n'avais aucune idée des autres tourments que ma tante avait pu lui infliger pour l'inciter à se poster à cette porte en attendant ma venue. Il était visiblement en colère,

j'aurais pu parier gros là-dessus. La colère et l'embarras ne sont pas toujours les meilleurs aphrodisiaques qui soient, ce que ma tante n'avait jamais vraiment compris.

La tête de Brie se tourna de profil, évoquant un oiseau, son sourire s'estompant légèrement.

— Vous n'avez pas rempli vos devoirs envers la Princesse.

— On a tenté de l'assassiner, dit Doyle.

Ce qui demeurait de son sourire s'évanouit alors.

— Le sang.

— Et d'où crois-tu qu'il provienne ? lui demandai-je.

Il haussa les épaules en m'adressant un sourire contrit.

— Le sang de quelqu'un d'autre maculant le visage de la Reine signifierait qu'elle a passé un très, très bon moment. Toutes mes excuses pour avoir supposé qu'il en fut de même pour toi.

Il me fit une courbette, et ses cheveux voltigèrent en venant s'enrouler autour d'un de ses bras comme une cape, puis il se redressa, de nouveau avec le sourire et cette expression typiquement masculine dans les yeux disant sans ambiguïté qu'aucune douleur ne pourrait diminuer le plaisir d'accomplir son devoir, du moins en ce qui le concernait.

Adair était posté du côté opposé, devant les portes, le visage impassible et le corps relâché. Ne daignant même pas m'honorer d'un regard.

— Nous devons mentionner à la Reine cette agression, dit Doyle en s'avançant avec l'intention évidente de pousser les battants.

Adair fut le premier à réagir, suivi de Brie, et leurs bras se croisèrent devant les poignées.

— Nous avons reçu des ordres très spécifiques, dit Adair d'une voix qui s'efforçait de sembler aussi neutre que le reste de sa personne, mais échouant lamentablement.

Une note de rage, aussi ténue qu'une lame de rasoir, était contenue dans ces simples mots. Si dense qu'elle fit virevolter un rayon de magie dans le couloir, dansant sur notre peau comme autant de menues morsures. Il s'efforçait à tout prix de se contrôler.

Je me frottai le bras, là où l'effleurement acéré de son pouvoir m'avait touchée, m'avait blessée, par accident. Et je pestai contre ma tante. Elle s'était arrangée pour qu'Adair obéisse à ses ordres et couche avec moi, tout en s'assurant que ni l'un ni l'autre n'y prendrait plaisir.

— Et quels étaient ces ordres ? demanda Doyle, la voix sinistre, plus basse encore qu'en temps normal, résonnant en vous donnant la désagréable impression qu'elle allait vous descendre le long de la colonne vertébrale pour se mettre en quête de vos organes vitaux.

Ce fut Brie qui répondit, essayant de conférer à son intonation un

certain optimisme conciliatoire. Je ne pouvais le lui reprocher ; je n'aurais pas voulu non plus me retrouver entre Doyle et Adair lorsque retentirait le signal du départ.

— Si la bague reconnaît Aubépin et Hedera, alors ils devront offrir leurs services à la Princesse dans l'instant. Si la bague n'en reconnaît qu'un, alors l'un de nous devra prendre la place de l'autre.

Il adressa un sourire à Doyle, comme s'il tentait d'alléger un peu la tension ambiante. Ce qui ne marcha pas du tout.

— Ouvre la porte, Brie. Nous avons beaucoup à apprendre à la Reine, dont la majeure partie est non seulement dangereuse mais dont on ne peut pas discuter dans le couloir, où plus d'oreilles que ne l'apprécierait la Reine pourraient nous entendre.

Brie eut un mouvement de recul, mais pas Adair. Et curieusement, j'avais eu l'intuition qu'il resterait droit dans ses bottes, celui-là !

— La Reine s'est donné beaucoup de mal pour s'assurer que je suive tous ses ordres. Je ferai ce qu'elle m'a... ordonné et les suivrai à la lettre. Je ne lui donnerai pas la moindre raison de me faire subir d'autres abus aujourd'hui.

Sa colère s'était apaisée et ne jouait plus à présent des mandibules dans le corridor, mais Doyle frémit comme un cheval sur lequel un taon se serait posé. Toute cette colère cinglante avait peut-être fini par lui effleurer la peau.

— C'est moi le Capitaine ici, Adair !

— Je suis heureux que tu sois de retour, *Capitaine...* dit Adair en insistant sur ce dernier mot d'un ton se voulant insolent. Mais quel que soit ton rang, il n'est pas supérieur à celui de la Reine. Elle est notre maîtresse, et pas toi. Elle me l'a plus que clairement notifié, les Ténèbres, plus que clairement.

Ils se frôlaient presque, si terriblement proches l'un de l'autre, presque trop proches pour pouvoir même en venir aux mains.

— Refuserais-tu d'exécuter l'ordre que je viens de te donner ?

— Je refuse de désobéir à l'ordre direct de la Reine, en effet.

— Je te le demande une bonne fois pour toutes, Adair, vas-tu t'écarter du passage ?

— Non, les Ténèbres, je ne m'écarterai pas !

De la magie s'engouffra dans le corridor. De ce souffle tiède qu'elle exhale parfois, comme la tension d'un muscle prêt à encaisser un coup. Ce n'était pas que je pensais que Doyle n'en sortirait pas victorieux. Il était les Ténèbres de la Reine. Mais c'était plutôt du gâchis d'aller nous battre entre nous alors que nous avons des ennemis dont il fallait nous occuper. J'ignorais de qui il pouvait bien s'agir, du moins pour le moment, mais ils avaient essayé de me zigouiller un peu plus tôt. Nous devons économiser notre énergie pour nous défendre et non la dépenser dans des chicaneries absurdes.

— Laisse tomber, Doyle, lui dis-je d'une voix douce mais néanmoins ferme.

La magie s'intensifia dans le corridor, comme si l'air lui-même respirait.

— Je t'ai dit de laisser tomber, les Ténèbres !

Et cette fois, ma voix s'était durcie.

Cette énergie magique qui s'était intensifiée autour de nous marqua une hésitation en tremblotant. Doyle ne se détourna pas d'Adair, se contentant de gronder :

— Il nous bloque l'accès et il est vital que nous voyions la Reine.

— Nous la verrons, dis-je en commençant à me frayer un chemin entre les hommes attroupés.

Je dévisageai Abloec et Usna.

— Êtes-vous toujours d'accord pour communiquer à la Reine ce qui doit lui être relaté ?

— J'avais oublié que c'était aussi moche d'être sobre, alors mettons un terme à cette détresse, dit Abloec. Je raconterai à la Reine ce que j'ai vu ; je te donne la dernière parole qui me reste.

Il entreprit même de me faire une courbette, ce qui sembla lui donner mal au crâne, et il dut s'arrêter à mi-parcours.

— Usna ? l'interpellai-je.

Il m'adressa ce sourire style « chat ayant bouffé le canari » avant de répondre :

— Bien sûr, Princesse, je tiens toujours parole.

— Je ne laisserai passer quiconque jusqu'à ce que nous ayons obéi à tout ce qu'a requis la Reine, persista Adair.

— Penses-tu vraiment pouvoir résister à la puissance réunie d'autant de tes collègues Corbeaux ? lui demanda Barinthus, sans toutefois faire la moindre tentative pour se rapprocher de la porte.

Je pense qu'il redoutait ce qui pourrait arriver s'il devait faire usage de son pouvoir pour se battre. Quant à moi, je dois bien admettre que j'avais la trouille.

Je contournai Frost pour apercevoir brièvement le visage déterminé d'Adair, avant que Frost ne se repositionne devant moi.

— Ne t'approche pas trop près, Meredith, me dit-il.

— Je ne suis pas assez près, Frost, dis-je en désapprouvant de la tête.

Il me lança un regard réprobateur.

— Je n'ai pas été te sauver d'un assassin humain pour que tu te retrouves blessée par tes propres gardes.

— Je ne serai pas blessée, du moins pas comme tu l'entends.

De la perplexité envahit ses yeux gris et il sourcilla de plus belle.

— Je ne comprends pas.

Je n'eus pas le temps de lui fournir des explications. L'énergie

magique s'accumula à nouveau autour de nous. Un coup d'œil m'apprit que la peau d'Adair s'était mise à scintiller.

— Ce n'était pas un humain qui a tenté de m'assassiner aujourd'hui, Frost, dis-je en m'assurant de la portée de ma voix. C'est de la magie sidhe qui l'avait envoûté. De la magie sidhe qui a ensorcelé Doyle pour qu'il soit lent à la détente. Seul un Sidhe aurait pu invoquer pareil enchantement sur les Ténèbres en personne.

Brii s'exprima alors de la manière dont je l'espérais :

— Qui pourrait donc ensorceler les Ténèbres, à part la Reine ?

— Il y en a certains qui en seraient capables, mais aucun ne se trouvait en notre compagnie aujourd'hui, gronda Doyle, les yeux toujours rivés sur Adair qui irradiait d'une douce lueur. Mais il s'agit de quelqu'un de suffisamment puissant pour invoquer un sortilège à distance et pour qu'aucun de nous ne le remarque avant qu'il ne soit trop tard.

— Je n'en crois pas un mot, dit Adair.

— Que les Sluaghs me rouchent les os si je mens, dit Doyle, sa voix évoquant toujours un grognement menaçant.

On avait l'impression d'écouter un chien parler. Ses mots avaient une sonorité trop sourde pour provenir de cordes vocales humaines.

Le scintillement d'Adair commença à s'estomper, si bien que seul le milieu de son visage luisait, comme si une bougie l'illuminait.

— Et même si je te croyais, même si j'acceptais de laisser la Princesse rencontrer la Reine immédiatement, si je vous cède le passage sans opposer la moindre résistance, je me retrouverai à sa merci.

Il porta la main à ses cheveux, puis interrompit son geste, comme s'il ne pouvait supporter l'idée d'avoir à toucher son crâne quasi chauve.

— Cela m'est déjà arrivé et je n'ai pas du tout apprécié.

— Laisse-moi passer, Frost, dis-je.

Il s'écarta. À contrecœur, certes, mais il s'écarta.

— Je te le demande une troisième et dernière fois, Doyle, laisse tomber, lui dis-je en lui touchant le bras.

Ses yeux sombres se portèrent rapidement sur moi, puis il prit une inspiration prolongée, si profonde qu'elle se termina par un frémissement de tout son corps, comme un chien se secouant après un petit somme. Puis il se recula légèrement d'Adair, d'un pas.

— Comme ma Princesse me l'ordonne, ainsi soit-il.

Sa voix était toujours plus caverneuse qu'en temps normal, et peut-être étais-je la seule à percevoir la question que recélait ce grondement sourd. Il me faisait néanmoins suffisamment confiance pour m'obéir. Me faisait suffisamment confiance pour me céder sa place devant Adair.

Je levai les yeux vers lui sans parvenir à réprimer une ébauche de compassion lorsque je vis d'aussi près ses cheveux quasiment tondus.

Adair détourna alors le visage, confondant ma réaction avec de la pitié, je crois.

— Je te laisserai tester la bague, Adair, comme le souhaite la Reine.

Seuls ses yeux jaune et or se portèrent vivement sur moi.

— La bague n'a-t-elle pas reconnu Aubépin et Hedera ?

J'éludai la question, ce qui n'était en rien un mensonge, tout en le regardant droit dans les yeux, me concentrant sur leur magnificence. Leurs cercles intérieurs se déclinaient en doré, comme de l'or en fusion ; les suivants étaient jaunes, de l'éclat tamisé du soleil ; et les derniers, les plus larges, étaient quasiment jaune orangé comme les pétales d'un souci. Mon regard se fit le miroir de toutes les merveilles que je voyais devant moi, si bien qu'Adair me regarda franchement et que sa froideur glacée fondit temporairement avant que la colère ne revienne à la charge.

— Penses-tu obtenir par la séduction ce que Doyle n'a pu obtenir par la magie ?

— Je croyais que nous étions supposés nous aimer les uns les autres. N'est-ce pas le souhait de la Reine ?

Adair fronça les sourcils, visiblement interloqué. Non qu'il soit obtus, mais plutôt convaincu qu'on doive accepter sans rechigner ses arguments. Ce qui était rarement le cas, soit dit en passant.

— Je... oui... La Reine a exprimé le désir que deux d'entre nous couchent avec toi avant que tu ne te présentes à elle.

— La bague ne doit-elle pas alors choisir au moins deux d'entre vous ?

Je conservai un ton genre « froide énumération des faits » tout en me rapprochant imperceptiblement de lui, si près que la moindre pensée tangible aurait pu combler cette distance. Je pouvais à présent sentir son corps, non pas sa masse corporelle, mais l'énergie vibrante qu'il dégageait, semblable à une ligne de chaleur affleurant contre mon aura. Même à travers mes vêtements, même à travers mes barrières protectrices, et des siennes, je sentis sa magie, telle une manifestation vacillante. J'en eus presque le souffle coupé. La plupart des Sidhes devaient utiliser intentionnellement leur pouvoir pour que je le ressentie ainsi à fleur de peau. Puis je réalisai que les divinités végétales étaient aussi fréquemment des divinités de la fertilité. J'aurais pu me glorifier, ou me plaindre amèrement, de compter au nombre de mes ancêtres cinq divinités du genre, mais je n'avais encore jamais couché avec quiconque ayant été autrefois vénéré comme tel.

Son corps réagit au pouvoir frémissant entre nous, même lorsqu'il

ferma les yeux en s'efforçant de ne pas y réagir. Mais c'était une force de la nature. Rares et d'autant plus précieuses étaient ces divinités de la fertilité, déchues ou autres, parmi les Unseelies ; car il s'agissait d'un pouvoir de la Cour Seelie à proprement parler. Même mon père, Essus, qui avait été l'exception à la règle, n'avait pas représenté la fertilité du sexe et de l'amour, mais bien davantage celle du sacrifice et des récoltes.

Je parvins à trouver juste assez d'air pour lâcher dans un murmure :

— Lorsque le moment sera venu, assure-toi que nous n'en démolissions pas les murs.

La voix de Doyle se fit entendre dans mon dos, semblable à de la mélasse, se déversant lourdement, sombrement :

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Ce que veut que je fasse Adair.

Qui, cette fois, me regarda, avec de la souffrance dans les yeux, mais une souffrance née du désir. Il voulait libérer ce pouvoir qui vibrait entre nous, le libérer pour qu'il se répande entre nous, sur nous. Tout comme moi, il n'avait pas senti depuis très, très longtemps la ruée de la magie provenant d'un autre et si semblable à la sienne.

Je n'étais pas stupide au point de croire que c'était juste en me voyant que ses yeux s'étaient emplis d'une telle appétence irrépressible. C'était plutôt le pouvoir qui vibrait en palpitant entre nous comme un troisième pouls. Je m'étais trouvée à proximité d'Adair auparavant, sans rien ressentir de particulier, à part l'élancement de ces manifestations. Seules deux choses, peut-être trois, avaient changé. Premièrement, il était nu, et c'était l'un des gardes ne participant pas à la nudité banalisée en usage à la Cour, ni au flirt habituel. Il semblait croire, comme Doyle et Frost à une époque, que s'il n'y avait pas d'éjaculation possible, alors le jeu n'en valait pas la chandelle. Je restai là, debout, avec l'envie d'éliminer ces derniers centimètres qui nous séparaient, tout en étant quasiment effrayée à l'idée de le faire. Tant d'énergie s'était déjà manifesté, que se passerait-il si je lui effleurais la peau, si je laissais mon corps s'y fondre, ainsi que dans celui résidant dans ses muscles et sa chair ?

Je posai les mains de part et d'autre de sa taille, plaquées contre la pierre lisse et noire de la porte. Mais même ce contact froid ne parvenait pas à atténuer l'intensité de cette puissance en pleine expansion entre nous. Son corps ne se montrait plus aussi indifférent, présentant une ferme érection, sa verge se dressant tout contre son ventre, quoique inclinée légèrement de côté, en une gracieuse courbe épaisse, plutôt qu'en cette raideur droite à laquelle je m'étais habituée.

Mon regard remonta sur son torse pour venir à nouveau à la rencontre de ses yeux. Dans chacun de ses iris tricolores, chaque

nuance distincte scintillait plus vivement encore, mais tandis que le pouvoir d'Adair s'en déversait, leurs couleurs semblaient ne faire qu'une : le jaune d'or de l'éclat du soleil. Ses yeux étaient simplement d'un jaune lumineux, tels deux minuscules astres solaires parfaits s'étant levés sur son visage.

— Princesse, murmura-t-il en s'y reprenant à deux fois.

Le pouvoir exhalait et inspirait son souffle frémissant entre nous, comme si nos deux magies correspondaient à un courant d'air, l'un chaud, l'autre froid, et lorsqu'ils se mélangeraient, des tempêtes se déclencheraient. Je m'appliquai à recouvrer mon calme, les mains appuyées contre les pierres, entrepris lentement, très lentement, de me pencher au cœur de cette chaleur.

J'avais la sensation de me baigner dans du pouvoir, et je regrettais amèrement d'être habillée, dans l'incapacité de le sentir sur ma peau dénudée. Mais je n'allais pas m'arrêter pour autant, pas même pour retirer mes vêtements. Je n'allais pas perdre le moindre centimètre de rapprochement dans cette chaleur frémissante. Une seconde avant que mon corps ne rentre en contact avec le sien, Adair dit :

— La bague...

Et alors nos corps se touchèrent, et la magie nous traversa de part en part, nous arrachant un cri, en nous départissant de nos barrières protectrices et de la majeure partie de notre contrôle. Nous avons rempli le corridor d'ombres. Ma peau scintillait comme si le soleil dans ses yeux s'était répandu sur la sienne. Non pas qu'il fût formé de lumière, mais plutôt que sa peau se trouvait exposée juste au-dessus de cette luminosité, tel un voile d'eau recouvrant un brasier.

Mais ce feu intérieur ne dégageait aucune chaleur intense, il était juste chaud. Une douce chaleur qui vous protégerait une nuit d'hiver. Une chaleur qui ramènerait à la vie les champs après une longue période de gel. Une chaleur à vous traverser le corps de désir, en chassant toute autre pensée hors de votre esprit... La seule excuse que j'avais pour avoir oublié de l'effleurer de la bague. Tout ce qui s'était passé jusqu'ici s'était produit sans l'interférence de cette influence magique spécifique.

Lorsque mes mains lui caressèrent les côtes, la bague le toucha, du plus léger des effleurements... Et le monde se mit à vaciller autour de nous, comme si l'air même avait pris une inspiration. Adair faillit en tomber à la renverse. Il se rattrapa d'un bras à ma taille, en tirant de l'autre main son épée de son fourreau, avant que son dos ne cogne contre une surface solide.

Nous étions en partie debout, en partie penchés à l'intérieur d'une alcôve de pierre. Adair me poussa vivement derrière lui, son grand corps masquant en majeure partie l'ouverture, me bloquant la vue. Je trébuchai dans un creux peu profond pour tomber contre les racines

d'un petit arbre mort qui tapissaient le fond de l'alcôve. La luminosité nimbant notre peau ne s'était pas estompée complètement, si bien qu'elle projetait des ombres sur la muraille de pierre qui s'effritait et le trou jonché de cailloux à mes pieds. Cette alcôve m'était familière, mais, dans mon souvenir, elle se trouvait plusieurs niveaux plus bas et n'avait jamais été à côté des quartiers de ma tante.

— Vous êtes en sécurité. Il ne s'agit pas d'une agression, retentit la voix de Doyle.

— Alors de quoi s'agit-il ? s'enquit Adair, tendu, à peine rassuré par ces précisions.

— Les portes de la Reine ont traversé la muraille comme si les pierres s'étaient liquéfiées, dit Barinthus, et l'alcôve est apparue dans votre dos.

— Vous savez que le sithin se réorganise de lui-même, dit Doyle.

— Pas aussi soudainement d'habitude, répliqua Adair.

À présent que je savais ne pas courir de danger imminent, je sortis mes pieds, avec précaution, du bassin vide qui autrefois avait été une source vive. L'histoire étant qu'à l'arrière de cette source se trouvait un arbre fruitier, si bien que de l'extérieur, l'arbre semblait petit comme un pommier en espalier contre la paroi de pierres, mais si on s'agenouillait à la source pour s'y désaltérer ou y déposer des offrandes, alors l'arbre s'élevait et on pouvait apercevoir des prairies s'étendant jusqu'à l'horizon. À une époque, il existait des mondes souterrains peuplés de Feys. Nos collines creuses avaient dissimulé à la vue des humains d'autres soleils et d'autres lunes, et de vastes étendues herbeuses, et des bassins, et des lacs. Mais tout ceci avait depuis longtemps disparu, avant ma naissance. J'avais pu voir quelques pièces remplies d'arbres morts, d'herbe sèche, morts depuis longtemps et recouverts d'une poussière plus que séculaire.

Je touchai la muraille derrière moi, distante d'un bras. Ma main rencontra l'arbre de petite taille qui était fiché dedans. Le bois s'était desséché et donnait la sensation d'être dénué de sève, mais quelques feuilles qui s'effritaient y étaient encore accrochées, de-ci de-là, et le tronc semblait épais pour un arbre pas beaucoup plus grand que moi.

L'espace était à peine suffisant pour que je puisse me tenir debout, un pied de chaque côté du bassin à sec jonché de galets. L'ouverture était quasiment bloquée par le dos d'Adair, à part un petit espace au-dessus de sa tête. Barinthus aurait été bien trop grand pour se tenir debout sous cette arche de pierre.

La lumière s'estompait à présent du corps d'Adair, laissant à sa suite une faible lueur rougeoyante, tel un soleil se couchant sur la ligne d'horizon de ses reins et de ses fesses. La blancheur de ma peau s'atténuait également, mais ce n'était que la luminosité qui en disparaissait. Le corps d'Adair conservait des touches de couleurs,

semblables à celles qu'on peut parfois voir nimer le ciel.

Adair fit alors un pas hors de l'alcôve, toujours suffisamment proche pour que je puisse lui toucher le bas du dos. Au moment où ma main s'y posa, la couleur fluctua en un profond cramoisi sous sa peau, et il laissa échapper un cri étranglé. Cet unique contact tactile sembla lui faire perdre l'équilibre, et il tenta de se rattraper à la muraille de pierre.

Puis il tourna les yeux vers moi, où se mouvaient trois cercles dorés, encore plus étincelants qu'auparavant, mais ne brillant plus comme deux petits soleils.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ? parvint-il à dire dans un souffle.

Je pouvais sentir son pouvoir sur le bout de mes doigts qui avaient parcouru sa peau. Je pouvais le sentir, lourd et épais, mais il n'y avait rien de visible sur ma main, seule la sensation poisseuse de la sève. J'ignorais ce que je lui avais fait, alors qu'aurais-je pu en dire ?

Je tendis la main vers lui, afin de lui rendre ce pouvoir qui m'engluait les doigts, mais quelque chose m'arrêta. L'intuition soudaine de ce que je devais faire. J'avançai à l'entrée de l'alcôve pour m'agenouiller devant le lit asséché de la source. Là, enfouie parmi les feuilles mortes, se trouvait une coupelle en bois, craquelée sur un côté. Craquelée par le temps et le manque d'usage.

— Viens, Meredith, allons voir la Reine.

C'était la voix de Barinthus.

— Pas encore, Barinthus, attends un peu, lui dit Doyle.

— Vous avez ouvert la porte en profitant de ma distraction, dit Adair d'une voix à nouveau envahie par la colère. C'était un coup monté !

Je pris la coupelle sale au creux de mes paumes car elle n'avait pas d'anses. Elle était trop grande pour que je puisse la tenir d'une seule main. Je la portai vers cette fissure dans la roche par laquelle l'eau avait autrefois jailli en bouillonnant. Je savais précisément par où elle avait dû couler, même en ne l'ayant jamais vue de mes propres yeux. J'effleurai le rocher de la coupelle, juste en dessous de la craquelure.

— Il n'y a plus d'eau à récupérer à cet endroit, Princesse, me dit Adair.

J'ignorai ce commentaire et maintins la coupelle contre la roche. Je transmis le pouvoir sur mes doigts en le faisant pénétrer dans cette petite ouverture sombre, l'étalant sur la fente comme s'il s'était agi d'une confiture invisible, si épaisse, si riche. Je sus à cet instant qu'elle avait été à l'origine destinée pour qu'un autre fluide plus tangible y soit étalé. Mais cela ferait l'affaire ; car ceci, également, faisait partie intégrante de la quintessence d'Adair. Faisait partie de sa puissance, de sa virilité. De l'énergie masculine effleurant ainsi l'ouverture dans

la roche, une fente s'apparentant à celle d'une femme. Le masculin et le féminin générateurs de vie.

J'invoquai mon pouvoir, ce qui fit se moirer ma peau d'une luminosité blanche argentée, et au moment où il rencontra le sien, là où il prenait appui contre le rocher de l'eau se mit à couler doucement de la fissure, pour venir remplir la coupelle fendillée.

— La Reine arrive, entendis-je quelqu'un dire.

Adair m'attrapa alors par le bras.

— Tu m'as roulé !

Il me força à me remettre d'un bond sur pied, puis me fit me retourner face à lui, et ce faisant, de l'eau se déversa de la coupelle, pour couler sur son visage surpris et le long de son torse nu, traçant goutte à goutte le long de son corps de luisants sillons translucides. Il me lâcha, les yeux écarquillés.

La petite coupe que je tenais à la main était en bois blanc, poli jusqu'à briller, orné de motifs de fruits et de fleurs, et au travers de ce charmant entrelacs de plantes grimpantes et de feuillage apparaissaient des visages d'hommes. Non pas simplement celui d'un homme vert, mais de plusieurs, comme des images dissimulées dans un puzzle pour enfant. Le portrait d'une femme ornait l'autre côté de la coupe, les cheveux flottant en une ample pèlerine le long de son corps. On discernait un chien à son côté, ainsi qu'un arbre surchargé de fruits à l'opposé. Sur la coupe en bois, elle me sourit, d'un sourire entendu, comme si elle connaissait tout ce que j'eus jamais voulu connaître.

— La Reine nous attend à l'intérieur, Meredith. Es-tu prête ? dit Doyle, la voix incertaine.

Je m'agenouillai au fond de l'alcôve et remarquai que l'eau coulait, claire et fraîche, dans le bassin de forme quasi arrondie, rempli de galets polis et de cailloux. Les feuilles mortes et les débris qui s'y étaient amoncelés au fil des années avaient disparu. Je tins la coupe sous le filet d'eau qui produisit un petit gargouillis, se mettant à couler plus vite, comme impatient de la remplir. Ce ne fut que lorsque l'eau en déborda, me coulant sur les mains en me donnant la sensation de doigts glacés, que je me remis debout.

Je restai plantée là, la coupe remplie à ras bord, l'eau en débordant encore pour se glisser le long de mes bras à l'intérieur des manches de ma veste. Cette eau contenait de l'énergie, une énergie subtile, vibrante. Grâce à cet œil intérieur, je pus percevoir le scintillement du pouvoir qu'elle recélait, la coupe en bois brillant telle une blanche étoile à l'intérieur de ma tête.

— Pour qui est la coupe ? s'enquit Doyle.

— Pour une personne ayant besoin d'être guérie, bien qu'elle n'en ait pas conscience.

Ma voix résonnait en écho avec le scintillement se diffusant du récipient.

— Je te pose à nouveau la question : pour qui est la coupe ?

Je ne lui répondis pas, parce qu'il connaissait la réponse. Comme tous les autres, d'ailleurs. Elle était destinée à la Reine de l'Air et des Ténèbres. Cette coupe serait pour elle purificatrice, guérisseuse, transformatrice. Je savais qu'elle lui était destinée. En revanche, ce que j'ignorais, c'était si elle daignerait la boire.

Chapitre 28

Au milieu de la chambre sculptée d'éclat lunaire et de clair-obscur se tenait Andais. La douce luminosité irradiante de la pleine lune semblait piégée et se déverser de sa peau blanche scintillante. Sa chevelure retombait, telle la tombée de la nuit la plus crépusculaire, où cependant, du coin de l'œil, je pouvais discerner des points de lumière blafarde, comme autant d'étoiles parsemées. Alors que je me retournai pour lui faire face, seule se matérialisa une noirceur étincelante, qu'aucune lumière n'atténuait, semblable au cœur de l'espace le plus profond, le plus vacant. Comme autant de ténèbres vides de toute chaleur, de toute vie.

Ses yeux gris tricolores étincelèrent, semblant n'être éclairés que par la lumière qui s'y réfléchissait, évoquant des nuées d'orage d'un léger gris éclairées par de lointains éclairs, dénués de toute luminosité propre. Ce dernier cercle épais couleur charbon s'apparentait à un ciel orageux avant qu'il n'éclate au-dessus de la terre en déversant contre nous tout son fiel.

Ce qu'ils reflétaient m'aurait tétanisée dès le seuil de la porte. Son pouvoir l'envahissait comme quelque coup du destin attendant de frapper sa victime, ce qui me donnait furieusement envie de faire demi-tour et de décamper à toute vitesse. J'étais toujours sous l'influence de cette magie ayant permis de raviver la source. La magie qu'Adair et moi, en nous effleurant à peine, avions contribué à réveiller. Mais ce brillant sortilège guérisseur fut réduit en cendres dans mon cœur par un seul regard d'Andais. Ses yeux, tellement assoiffés de pouvoir, ne contenaient plus rien de sensé.

J'en restai figée, ayant à peine franchi la porte, craignant de faire le moindre mouvement, redoutant d'attirer son attention. Tout ce nouveau pouvoir, toute cette récente découverte de moi-même, toute cette joie et cet amour nouvellement acquis ; et me voici à nouveau telle une enfant. Comme un lapin effrayé se recroquevillant dans l'herbe en espérant éviter que le renard le repère. Lorsque je déglutis, cela me fit mal, comme si ma peur avait l'intention de m'étouffer. Mais je n'étais pas la lapine que pourchassait cette renarde.

Eamon était debout sur la petite estrade au fond de la pièce,

généralement cachée à la vue par des rideaux. Grand et pâle, seule sa longue chevelure noire lui retombant en cascade jusqu'aux chevilles nous dissimulait son corps. Eamon était l'un de ceux qui appréciaient de prendre part à cette nudité très en vogue à la Cour de l'Air et des Ténèbres. Je l'avais vu dévêtu auparavant, et s'il parvenait à passer la nuit, je le verrais plus que probablement encore ainsi à l'avenir. Non, ce n'était pas la beauté d'Eamon qui m'emballa le poulx. Pas même les instruments de torture et de mort suspendus au mur derrière lui, encadrant son corps comme en un collage. Ce furent les propos de la Reine et la réponse qu'il leur apporta.

— Me défieras-tu, Eamon, mon consort ?

Sa voix était calme lorsqu'elle lui posa la question. Trop calme. Semblant complètement hors contexte dans la pièce, et pas du tout assortie à l'expression qu'arborait son visage.

— Je ne te défie pas, ma Reine, mon amour, mais je t'implore. Tu vas finir par le tuer !

Une voix retentit dans le dos d'Eamon :

— N'arrêtez pas, par pitié, n'arrêtez pas !

— Tu vois, il ne souhaite pas que cela s'arrête, dit Andais.

Et sa main bougea, négligemment, attirant mon attention sur le fouet qu'elle tenait, demeuré invisible contre la noirceur de sa jupe longue, semblable à un serpent expert en camouflage, tapi jusqu'au moment d'infliger sa morsure. Il produisit un bruit sinistre en glissant contre le sol, tandis qu'elle l'agitait d'avant en arrière, en un geste lascif qui me fit dresser les cheveux sur la tête.

— Tu m'as dit à une époque que tu l'estimais parce qu'il était capable de très bien supporter la douleur. Si tu le tues, tu ne pourras plus te divertir en sa compagnie, ma Reine.

Je réalisai qu'Eamon se tenait devant l'alcôve au milieu du mur. Bloquant à ma vue la paroi où je savais qu'étaient fixées des chaînes. Qui que ce soit qui se trouvait là faisait une taille inférieure au mètre quatre-vingts d'Eamon, et risquait en toute apparence d'être incapable de survivre à une simple flagellation. La plupart des Feys pouvaient se retrouver décapités, récupérer leur tête sous le bras et rendre la monnaie de sa pièce au malotru qui en était responsable. On ne les tuait ni ne les blessait aussi facilement que ça. Qui donc devrait être ainsi protégé ? Pour qui Eamon risquerait-il des désagréments ? Aucun nom ne se présenta spontanément à mon esprit.

D'autres gardes se trouvaient dans la pièce. Tous nus. Les vêtements, les armures, les armes empilées au pied du lit de la Reine, comme si, allongée parmi la soie et la fourrure, elle leur avait ordonné de lui faire un striptease. Ce qui n'avait rien de surprenant en soi, mais une dizaine de Sidhes, à genoux, tête baissée, les cheveux dénoués et recouvrant leur nudité comme autant de robes bigarrées,

composaient un charmant quoique perturbant tableau. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Qu'est-ce qui avait changé depuis que Barinthus et les autres avaient quitté le monticule pour venir à ma rencontre ? Barinthus m'avait mentionné qu'elle s'était améliorée ; mais pour moi, elle semblait pire que jamais.

J'avais peur de parler, peur de faire le moindre bruit, de crainte que toute cette colère ne se retourne alors contre moi. J'étais loin d'être la seule perplexe à me demander de quelle façon procéder, car Doyle était debout devant moi, légèrement décalé sur le côté, aussi immobile que moi, aussi immobile que nous tous. Quand nous avions franchi la porte, elle avait tourné les yeux dans notre direction, mais à présent que nous avions arrêté de bouger, elle avait reporté sur Eamon toute son attention. Une attention qu'aucun de nous ne semblait désireux de partager avec lui.

Elle attira le fouet derrière elle, et la place était suffisante parmi les hommes agenouillés, laissant deviner que ce n'était pas la première fois que ce fouet glissait ainsi par terre, ondulant tel un reptile. Pas la première, ni la dixième, ni même la vingtième fois cette nuit. Les hommes restaient disposés comme dans un étrange jardin peuplé de magnifiques statues, tellement figés, pendant que le fouet faisait son retour en effleurant le sol, dans un murmure. Puis la Reine le lança vers l'avant, lui transmettant une impulsion de toute la force de son bras, de son épaule, de son dos et finalement du bas de son corps. Elle le lança comme on assénerait un bon coup de poing. En effectuant au dernier moment un mouvement soudain du poignet qui lui fit faire une arabesque supplémentaire pour le faire claquer.

Le son qu'il produisit évoqua celui d'une tornade déboulant à vive allure, et je savais pour en avoir fait durement l'expérience que lorsqu'on était l'objet de ce coup cinglant, ce bruit était d'autant plus intolérable. Cela s'apparentait à se trouver sur des voies ferrées au moment où un train se rue à pleine vitesse dans votre direction, sans que vous puissiez vous écarter de sa trajectoire. Non pas parce que vous vous y refusiez, mais parce que vous êtes enchaîné sur place.

Eamon aurait pu s'écarter, lui, mais il n'en fit rien. Il resta là, faisant barrage de son grand corps imposant pour protéger celui qui se trouvait derrière lui. Le fouet de charretier le percuta en plein milieu de la poitrine avec un claquement quasi explosif qui submergea le bruit qu'il produisit en lui lacérant la chair. Avec un fouet plus petit, on aurait perçu un claquement à la sonorité plus épaisse. Mais il s'agissait du plus grand fouet de la panoplie d'Andais, celui qui ressemblait à un anaconda atteint de mélanisme, un instrument suffisamment long et épais pour vous tuer. Je redoutais particulièrement ce fouet à cause de ma mortalité. Bien que la chair d'Eamon ait rougi, elle ne saigna pas. Moi, j'aurais saigné.

J'apprécie certains jeux brutaux, mais pas du même registre que ma tante. Elle jouait jusqu'à l'extrême, au point de basculer dans l'abîme. Dans des mises en scène où j'aurais refusé de m'engager et auxquelles je n'aurais pu survivre même si j'avais essayé. En cet instant, je réalisai non pas qui était enchaîné au mur derrière Eamon, mais quoi. Certains humains avaient établi résidence à notre Cour. La plupart n'étaient pas comme Madeline Phelps, la chargée des relations publiques. Ce n'était pas pour le boulot. Ils avaient été choisis des centaines d'années plus tôt et emmenés à la Féerie, certains consentants, et d'autres pas. Mais à présent, ils y restaient de leur plein gré, parce que s'ils ne mettaient ne serait-ce qu'un pied en dehors, ils vieilliraient d'un coup, s'étioleraient et mourraient. Ces humains qu'on avait capturés constituaient un fonds sacré. Certains occupaient la fonction de domestique, ce qui généralement suffisait à attirer l'attention des Sidhes sur leur origine. D'autres avaient été kidnappés pour leur beauté ou talent musical ; dans le cas d'Ezekial, la Reine avait admiré ses compétences en matière de supplices. On devait les estimer suffisamment précieux pour aller les enlever à leur monde d'humains. Une pratique à présent illégale, mais à une époque, lorsque nous ne connaissions d'autre loi que la nôtre, les deux Cours s'en étaient donné à cœur joie. Mais pour quelque raison que ce soit, une fois qu'ils eurent établi résidence chez nous, il fut considéré mal venu, ou comme étant une rupture de contrat, voire même un péché, de leur prendre la vie. On leur offrit l'immortalité sans les désagréments du vieillissement et de ce fait, ils furent assujettis à toutes sortes d'abus, sans courir le risque d'en mourir. On ne pouvait leur enlever la seule chose qui avait incité la plupart à venir s'installer à la Féerie au départ.

Lorsque j'eus réalisé ce qu'elle avait enchaîné contre ce mur, je fus quasi certaine de qui il pouvait s'agir. Tyler, son amant humain du moment, un blondinet avec une coupe de skateur et un bronzage authentique, du moins la dernière fois que je l'avais vu. Il avait à peine atteint l'âge légal. Il était également, selon certaines rumeurs, un esclave sexuel tendance maso, qui ne tarderait pas à passer à celle de suicidaire s'il appréciait à ce point ce que la Reine lui faisait.

Le gigantesque fouet noir s'en revint glisser derrière elle en susurrant sur le sol de pierre parmi ses gardes silencieux et immobiles, puis il gronda en lacérant les airs, aussi cinglant que la foudre, pour venir s'abattre contre la chair d'Eamon, dont le corps réagit sous la force de cet impact comme si on venait de le pousser violemment. Mais à l'exception d'une trace rougeâtre, il ne donnait aucunement l'impression de l'avoir senti passer.

Andais émit alors un grognement sourd du plus profond de sa gorge, presque un grondement féroce, comme si elle était loin d'en

être satisfaite. Elle laissa le fouet tomber à terre, comme quelque peau de reptile abandonnée après la mue, soudainement dénuée de vie.

Puis elle fit un geste de sa main pâle aux ongles soigneusement vernis dans la direction d'Eamon. Il vacilla en arrière et dut se rattraper de justesse aux bords de l'alcôve, sinon il serait tombé sur celui qu'il cherchait tant à protéger. Ses doigts se marbrèrent petit à petit sous l'effort qu'il fit pour s'empêcher de tomber à la renverse sur les derniers centimètres. Le pouvoir d'Andais envahit la chambre telle la pression avant la tempête, lorsque l'air donne la sensation de s'être solidifié à en devenir irrespirable. La pression augmenta, encore et encore, jusqu'à ce qu'il devienne effectivement difficile de respirer, ma poitrine pouvant à peine se soulever sous la puissance de sa magie. En cet instant, je sus que si elle l'avait souhaité, elle aurait pu rendre l'air si pesant, à en suffoquer, ou du moins que moi, j'aurais suffoqué. Une simple suffocation n'aurait pu avoir raison des Sidhes.

Elle crispa les poings et les bras d'Eamon furent agités de tremblements convulsifs sous l'effort qu'il fournissait pour tenir contre la puissance amplifiée de sa magie.

— Ne fais pas ça, ma Reine, parvint-il à dire entre ses mâchoires serrées.

Il perdit peu à peu sa prise, le bout de ses doigts prêts à lâcher. Il les enfonça dans la pierre même, avec toute la force qui avait permis aux Sidhes de conquérir quasiment tout le continent européen, ce qui la fit se fissurer sous ses doigts. Mais il n'en parvint pas moins à reprendre sa prise. Du sang remplit ces crevasses et se mit à couler lentement le long de la roche. Il s'était tailladé les doigts, mais ne capitulait toujours pas.

Je m'employai péniblement à obliger ma poitrine à se dilater et à s'affaïsser, avec la sensation de tenter de repousser quelque poids phénoménal, sans parvenir à recouvrer mon souffle. La coupe m'échappa, et seule la main de Galen sur mon bras me maintint debout. Jamais encore je n'avais senti ainsi l'emprise de sa magie. Pas de cette façon.

Elle s'avança alors vers Eamon, lentement, en projetant son pouvoir devant elle comme s'il s'était agi de quelque gigantesque main invisible. J'en avais déjà fait l'expérience : plus elle était proche physiquement, plus cette magie pouvait devenir puissante.

Eamon se mit à trembler, et le sang coula plus vite, se déversant sur le rocher en ruisselets écarlates. L'effort dont il avait besoin pour résister à cette monumentale puissance magique lui emballa le cœur, les battements du poulx, ce qui conditionnait inévitablement la circulation accélérée de son sang... à l'en vider !

Ma vision était gênée par des volutes grises et blanches, et des motifs étoilés. Quelqu'un m'attrapa par l'autre bras mais je ne pus voir

de qui il s'agissait. Mes genoux me lâchèrent, et je m'effondrai, le corps ramolli, tandis que l'obscurité dévorait la lumière. L'air s'était solidifié, et je ne pouvais plus le respirer. La luminosité se fit grisâtre, et je me mis à haleter, mon souffle s'exhalant en une quinte de toux prolongée et entrecoupée qui me plia quasiment en deux, et seules d'autres mains secourables m'évitèrent de m'affaler par terre. Lorsque cet accès de toux fut passé, la lumière fit sa réapparition, et je réalisai combien l'air semblait frais contre mon visage. J'avais recouvré l'usage de mes poumons. Galen me tenait par le bras droit des deux mains, et Adair m'agrippait par le gauche, tout en me soutenant par la taille, tandis que mes jambes semblaient enfin se rappeler comment me maintenir debout.

Je crus que la Reine avait quitté la pièce, mais non, elle était toujours là. Face à Eamon, elle focalisait sur lui l'impact de sa magie, la canalisant en une pointe de plus en plus acérée, au point que le reste de la pièce s'était vidée de son pouvoir.

Eamon maintenait toujours sa prise sur la muraille, la bouche grande ouverte, mais il ne haletait pas, car le fait de haleter implique nécessairement de respirer, et je ne crois pas qu'il en était encore capable. On avait plutôt l'impression qu'Andais pouvait déclencher des pressions atmosphériques oppressantes pour autrui, pouvait utiliser l'air même en tant qu'arme. J'avais toujours su que tous la redoutaient, mais je ne l'avais encore jamais vue faire usage de son pouvoir ainsi, et pour la première fois, je pris conscience que ce n'était pas seulement son caractère impitoyable qui l'avait maintenue au pouvoir depuis plus d'un millénaire. Je dévisageai les gardes, les plus formidables guerriers que les Sidhes aient à offrir, et je vis la peur qui les transfigurait.

Ils avaient peur d'elle. En étaient véritablement terrorisés !

Andais éclata de rire, d'un rire à la sonorité sauvage et irritante, promesse de souffrance comme de mort.

Elle s'était saisie d'une lame pendant ma courte perte de connaissance. Et à présent, elle en faisait usage sur la poitrine d'Eamon. Elle le lacéra comme s'il n'était qu'un arbuste ayant besoin d'une bonne taille. Je m'attendais à voir le sang gicler, mais l'air était si lourd qu'il l'empêchait de jaillir, le retenant au plus près des blessures. Le faisant lentement perler, si bien qu'avant même que la première ne se mette à saigner, elle lui avait déjà infligé une dizaine de coupures.

— Que la Dame nous vienne en aide, dit Doyle, d'une voix semblant tellement attristée, tellement blanche.

Il s'était placé presque directement devant moi, pour me dérober à sa vue, comme lorsque la Reine s'était avancée vers Eamon. Il poussa un soupir, puis jeta un coup d'œil aux autres dans son dos.

Avec une expression que je ne lui avais jusqu'alors jamais vue.

Rhys lui renvoya son soupir.

— Je déteste vraiment devoir faire ça.

— Ne le détestons-nous pas tous ? répliqua Frost, debout à côté de moi, à l'opposé de Rhys.

C'est là que je découvris qu'il me restait suffisamment de souffle pour demander :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— On n'a pas le temps d'expliquer, répondit Doyle en hochant la tête.

Ses yeux noirs s'étaient détournés de moi pour se river sur la Reine et Eamon, dont la poitrine et le ventre étaient ornés de motifs sanguinolents, des incisions superficielles qui n'en laissaient pas moins couler le sang le long de son corps. Sur sa poitrine, des entailles plus profondes ressemblaient à de larges bouches écarlates. Elle avait pratiqué une ouverture sur l'un de ses flancs, les os blancs de ses côtes y scintillant au travers du sang.

— On n'a pas le temps, répéta Doyle, avant de se diriger à grandes enjambées vers la Reine.

Suivi de Frost. Puis Rhys leur emboîta le pas, en me lançant un regard par-dessus son épaule.

— Ça a toujours l'air pire qu'en réalité. Souviens-toi, nous guérissons.

Mon pouls s'était brusquement accéléré. Mais qu'avaient-ils l'intention de faire, bon sang ?!!! Je fis un pas en avant, mais Galen et Adair me retinrent. Ce qui avait été réconfortant, et d'un grand soutien quelques secondes plus tôt, devenait à présent une prison ! Ils ne me retenaient plus pour m'éviter de tomber, mais pour m'empêcher de suivre les autres.

— Lâche-moi, Galen, lui dis-je.

— Non, Merry, non.

Mais il ne me regardait pas en disant cela, les yeux rivés sur Eamon. Le grand, magnifique Eamon, qui se retrouvait transformé en viande crue.

— Ça ira pour eux.

Mais son intonation ne semblait pas aussi confiante que le laissaient entendre ses paroles.

Je m'adressai alors à Adair :

— Lâche-moi.

— Je n'en ferai rien, Princesse, dit Adair en déclinant de la tête. Je resterai là et te retiendrai, afin que tu n'interfères pas.

— Tu resteras là et la retiendras, dit Brie, car cela t'épargnera d'aller leur prêter main-forte.

Sur ce, il nous dépassa en une tornade de longs cheveux jaunes.

— Prêter main-forte à quoi ? demandai-je, en considérant tour à tour le visage sérieux de Galen, toute son attention portée sur ce qu'il se passait contre le mur, puis celui d'Adair, qui me fuyait du regard tout en se refusant à regarder la Reine massacrer Eamon.

Doyle s'était suffisamment rapproché pour pouvoir à présent la toucher. Sa voix profonde résonna dans toute la pièce.

— Ma Reine, nous sommes de retour.

On aurait dit qu'elle ne l'avait pas entendu, comme si le monde s'était réduit à cette lame dégoulinante de sang avec laquelle elle s'employait à vivisecter ce corps, méticuleusement.

— Ma Reine.

Cette fois-ci, Doyle tendit sa main sombre pour venir la poser sur la blancheur de son bras, juste au-dessus de l'endroit où le sang avait commencé à couler du poignard pour lui maculer la peau.

Elle se retourna pour lui faire face en un mouvement presque trop rapide pour l'œil. La lame scintilla d'un éclat argenté, et du sang frais gicla du bras de Doyle en formant un arc dans les airs.

Je criai son nom avant même de réfléchir. La Reine tourna des yeux interloqués pour considérer la chambre, comme si elle s'était mise à la recherche de ma voix, mais Doyle avança dans sa ligne de mire, et elle ne le rata pas. Elle l'entailla à nouveau. Elle le frappa une fois encore avant que Rhys ne s'avance d'un peu trop près. Je ne pus comprendre ce qu'il lui dit alors, mais quoi que ce soit, cela suffit. Elle le poignarda. Seul le mouvement convulsif de ses épaules révéla comme cela avait été douloureux, mais il recula, tentant d'esquiver le coup. Ce qu'elle n'apprécia pas. Elle se rua sur lui en une attaque frénétique, cinglante, et Amatheon se trouva soudainement sur son passage. Elle lui ouvrit le bras de l'épaule à la main, un coup qui le fit vaciller et se retourner pour le protéger. Elle lui planta alors le poignard dans le dos, et il s'effondra à genoux, les yeux écarquillés par la douleur, et par autre chose encore : la résignation.

— Bienvenue dans le monde des gardes, Princesse, dit Adair. Bienvenue dans notre mode de fonctionnement pour nous garder mutuellement en vie. Personne à part la Reine et ses Corbeaux n'avait encore été témoin de ceci. Quel privilège !

Ces derniers mots contenaient une certaine ironie, une aigreur qui sembla trancher l'air même, comme si du pouvoir y était contenu.

Un léger bruit me fit tourner les yeux vers les gardes toujours agenouillés en un amoncellement de peau nue et de cheveux soyeux. Des cheveux de la couleur du foin récemment fauché, de la couleur des feuilles de chêne, de la couleur des ailes irisées des libellules au soleil, des cheveux de la couleur de l'herbe pourpre de Pâques. De la peau qui brillait à la lumière comme du métal chauffé à blanc, qui miroitait comme parsemée de poussière d'or, de la peau qui à la

surface contenait toute la richesse de la fourrure comme en un tatouage élaboré, de la peau aussi rouge qu'une flamme, aussi rose que du chewing-gum. Même départis de leurs armures, de leurs vêtements, et de leurs armes, ils n'en étaient pas moins tous différents, tous si terriblement uniques en leur genre. Il s'agissait des Sidhes Unseelies, et les dévêtir n'aurait en rien contribué à amoindrir leur superbe.

Je n'étais pas sûre de savoir d'où provenait ce bruit, mais une paire d'yeux se leva pour me fixer au travers d'une cascade de longs cheveux gris se répandant au sol – pas de ce gris dû à l'âge, mais de celui des nuages avant la pluie –, des yeux d'une couleur vert moirée, de ce verdâtre-jaunâtre presque doré dont le monde se revêt juste avant que la puissance des nues ne se mette à mugir au-dessus de votre tête. Ses yeux étaient de la couleur du monde avant qu'il ne soit submergé par l'orage. Parce que c'était de lui qu'il s'agissait : Mistral, le Maître des Vents, le Déclencheur de Tempêtes. Ses yeux étaient aussi changeants que le temps, et ce vert moiré était le signe d'une grande anxiété. On m'avait dit qu'à une époque, lorsque les yeux de Mistral s'en revêtaient ainsi, le ciel s'en retrouvait tout assombri.

Il attira mon regard, et ne le lâcha plus. M'exprimant par le biais de ses yeux, de son visage, que je n'étais qu'un autre membre de la royauté sans intérêt. Que je me tenais là bien protégée pendant que leur sang à eux coulait. Il se pouvait que ce ne soit que ma propre culpabilité que je lisais ainsi transposée dans ses yeux. Mon père m'avait élevée en me disant qu'être royal signifiait bien davantage que d'exercer simplement son pouvoir sur autrui. Cela signifiait d'une certaine manière que nos sujets avaient également du pouvoir sur nous, car nous étions supposés prendre soin d'eux. J'étais sur les rangs pour accéder au trône, pour avoir le pouvoir de vie et de mort sur tous ces hommes, mais ici, je me planquais. Je me planquais, si terrifiée que je parvenais à peine à penser. La sensation que me procuraient les mains de Galen et d'Adair me retenant toujours par les bras était passée de l'insulte au réconfort. Je voulais tant qu'ils me retiennent ainsi, sans me lâcher. Je voulais une excuse pour ne pas avoir à faire quoi que ce soit. Je me planquais derrière les personnes mêmes que j'aurais dû protéger. Cette expression qui se reflétait dans les yeux de Mistral me percuta, tel un coup violent. Il était agenouillé par terre, agenouillé à l'endroit précis où la Reine le lui avait ordonné, probablement avec la promesse que s'il bronchait, il pourrait aussi se retrouver enchaîné contre le mur. Sa menace habituelle. J'avais été moi-même contrainte de m'agenouiller sur ce sol jusqu'à en perdre connaissance. Après tout, je n'étais qu'une simple mortelle, incapable de rester ainsi pendant une journée et une nuit entières. Contrairement à eux, ce qu'ils feraient si tel était son désir.

Je pouvais toujours percevoir des bruits de l'autre bout de la pièce, mais ne quittais pas Mistral des yeux, comme si son visage était la seule chose qui comptait, car si je les en détournais, je serais obligée de voir ce qui était en train de se passer. Ce que je ne souhaitais pas le moins du monde. J'étais fatiguée d'être confrontée à tant d'horreurs. Mais même avec tous les efforts que je déployais, je pouvais toujours les entendre.

De faibles halètements, le bruit du tissu qui se déchire, et ce son pesant et charnu produit par la lame soulevant la chair. Cela devait être une blessure particulièrement profonde pour produire ce son, une blessure infligée aux parties les plus essentielles, les plus vitales du corps. Finalement, un bruit semblable à de l'eau jaillissante me fit tourner les yeux, comme si on venait d'ouvrir un robinet.

Je me retournai dans cette direction, au ralenti, comme on le fait dans les cauchemars. Galen tenta de faire écran de son corps. Mais on avait l'impression que lui aussi bougeait bien trop lentement. J'eus le temps d'apercevoir le visage d'Onilwyn, les yeux écarquillés de surprise. Du sang coulait comme d'une fontaine de son cou, giclant en tous sens en une pluie cramoisie. Et j'eus aussi le temps d'apercevoir brièvement une section pâle d'épine dorsale avant que les larges épaules de Galen ne me bloquent la vue.

Je levai le regard vers lui, pour constater que ses yeux vert pâle ne reflétaient plus que souffrance.

— Bouge, Galen, laisse-moi voir, lui dis-je, ma voix s'apparentant à un murmure rauque.

Il désapprouva de la tête, ses cheveux ayant séché en boucles aléatoires après la fonte de la glace.

— Tu ne veux pas voir ça !

— Si je suis la Princesse ici, alors tu ferais bien de te pousser. Mais dans le cas contraire, qu'est-ce que nous foutons là, au nom de tout ce qui croît et vit ?!!!

Ce fut amplement suffisant. Il s'écarta... et je pus voir dans toute son horreur ce que la Reine avait infligé à ses Corbeaux, à ses hommes, comme aux miens !

Chapitre 29

Andais s'employait à présent à hacher menu Frost, sa chemise gris colombe noircie d'hémoglobine. Il se retourna avant de s'effondrer à quatre pattes, tête baissée, l'extrémité de sa longue chevelure argentée collée à son corps, écarlate de sang. Elle leva le poignard pour lui porter des deux mains un coup en plein cœur, mais le bras de Doyle s'interposa, faisant dévier leur trajectoire du dos exposé de Frost, ce qui lui valut de s'attirer son attention meurtrière. Sa peau et ses vêtements étaient si foncés qu'il était plus difficile de discerner le sang sur lui, mais de l'os scintillait, blanc et rouge, sur son flanc, à l'endroit où elle l'avait presque ouvert jusqu'au cœur.

— Doyle, l'appelai-je en un murmure affaibli.

Andais se déchaîna alors contre lui, en le tailladant à grands coups, et il se protégea de ses avant-bras. Du sang en jaillit tandis que le poignard tentait de trouver l'os, tentait de trouver quelque chose à tuer. C'était comme si en l'empêchant de le mettre en pièces, il l'avait offensée. Ce qui, même dans sa folie, n'était pas autorisé. On ne se rebellait pas contre la Reine sans y laisser la vie. En vérité, elle n'aurait pu le tuer, mais elle ne l'en fit pas moins s'effondrer à genoux par la violence des coups de son poignard ensanglanté, dont la poignée luisante de sang était devenue si glissante qu'Andais dut altérer sa prise lorsqu'elle enfonça la pointe. Donnant l'impression d'employer toute sa force pour lui plonger la lame en pleine poitrine. Il tenta de la bloquer des mains, mais elle se déplaça, en un éclair sinistre, une masse floue de noir et de rouge, et lui plongeait le couteau en plein visage !

L'impact le fit tourner sur lui-même, et je pus voir son visage se fendre du menton au haut de sa pommette. Elle n'aurait pas pu le tuer avec le poignard qu'elle brandissait, mais elle aurait pu le mutiler.

Quelque chose en moi se métamorphosa. J'étais toujours effrayée, tellement d'ailleurs que cette terreur me collait à la langue avec un goût fétide, métallique. Mais ne dit-on pas que de la peur émerge la haine. Eh bien, il en est parfois de même de la rage. La peur qui n'avait été qu'une toute petite chose servile à l'intérieur de mon être, avait découvert qu'elle avait des ailes, et des dents, et des griffes. De

la haine, non pas pour Andais, mais pour tout ce terrible gâchis. Cela ne pouvait être juste ! Même si je n'avais eu aucun sentiment pour ces hommes, cela n'en aurait pas semblé plus juste pour autant.

Rhys se rua en avant comme une flèche, et reçut un coup de poignard dans le bras qui fit gicler le sang, mais on aurait dit qu'elle commençait à se lasser de ce jeu. Ils étaient les meilleurs guerriers dont pouvaient se vanter les Sidhes, mais je ne l'en vis pas moins évoluer, comme avec fluidité, plus rapidement que Rhys n'aurait pu la suivre. Comme elle avait été trop rapide pour Doyle. En cet instant, je pris conscience qu'ils ne jouaient pas complètement le jeu ; la Reine de l'Air et des Ténèbres, la sinistre déesse guerrière, y était simplement bien meilleure qu'eux.

Si les Corbeaux n'avaient pu lui résister, alors qu'est-ce que moi, je pouvais bien faire contre elle ? Les hommes étaient tous plus rapides, plus forts et meilleurs que moi. Il n'y avait pas une seule arme ici qui me serait de quelque secours, à part pour qu'elle se retourne contre moi. Mais je ne pouvais pas rester plantée là à regarder sans rien faire. La colère se traduisit par l'émergence de mes pouvoirs, et je ne pus réprimer le scintillement qui me nimba alors la peau. Les balbutiements de mon pouvoir qui, pour Andais, équivaldraient à bien peu de chose.

Galen et Adair me regardaient.

— Il n'y a rien que tu puisses faire, Merry, dit Galen avec un hochement de tête dissuasif, sa poigne se resserrant presque douloureusement sur mon bras. Ils n'en mourront pas.

— Non, dit Adair de sa voix remplie d'amertume, nous guérirons, comme nous avons toujours guéri.

— Ce n'est pas aussi moche que ça.

C'était la voix de Mistral, douce, mais ronronnant d'orage, si bien que je sentis la chair de poule grimper et descendre le long de mon corps, et quelque chose dans cette intonation intensifia encore le scintillement irradiant de ma peau. Ses étranges yeux profonds à s'y noyer rencontrèrent les miens, et il ajouta :

— Elle ne nous avait jamais encore massacrés ainsi. Il y a quelque chose qui ne va pas.

Je reportai mon regard sur Adair et Galen.

— Est-ce que c'est vrai ?

— Ils guériront, dit Galen, mais même lui n'en semblait pas aussi convaincu que ça.

— Mistral dit la vérité.

Adair détourna les yeux de cette boucherie et le visage qu'il tourna alors vers moi contenait une telle souffrance, accablé par sa lâcheté. Les Corbeaux venaient d'une tradition selon laquelle ne pas accepter de bonne grâce un coup fatal était la pire des hontes. Mais

cette loyauté venait au prix du mérite. Nous n'avions pas toujours été des souverains héréditaires ; en réalité, il s'agissait d'un concept humain que nous avons adopté, mais uniquement lorsque les meilleurs d'entre nous eurent régné, indépendamment de toute lignée de sang, du moment qu'ils étaient Sidhes.

Mistral tourna son visage vers le mien, comme s'il avait pu percevoir mon hésitation, puis murmura :

— Que la Mère nous vienne en aide, car personne d'autre ne s'en souciera.

Les bras nus d'Andais, délicatement musclés, semblaient tourbillonner dans les airs, luisants de sang, qu'ils pulvérisaient en gouttelettes dans leur sillage. Non pas le sang de ses victimes, mais le sien. Elle saignait. Saignait de petites coupures disséminées sur ses épaules, sa poitrine et son cou. La Reine de l'Air et des Ténèbres avait égratigné sa propre chair dans sa frénésie meurtrière. Elle fit une feinte vers Rhys, en un mouvement quasi identique que celui fait contre Doyle. Son bras dessina une courbe, un geste que je vis venir et que je savais imparable. Comme si on assistait au coup du destin, sans avoir aucun moyen de l'arrêter !

— Rhys !!! hurlai-je, tandis que la lame plongeait dans son œil, son œil unique !

Elle la fit tourner à l'intérieur de l'orbite comme si elle avait voulu en énucléer ce dernier globe bleuté.

Amatheon tenta de s'interposer, mais elle sembla ne pas le remarquer. Ne voyant rien d'autre que le massacre qu'elle faisait du visage de Rhys, n'entendant rien d'autre que les cris qu'elle était parvenue à lui extirper de la gorge !

Mon pouvoir me submergea alors, telle une dague invisible dans ma main gauche. La Main de Sang, ma deuxième Main de Pouvoir, qui par le passé, m'avait invariablement causé de la souffrance lors de son utilisation, une souffrance si intense qu'elle me troublait la vue, mais pas cette fois. Cette fois-ci, elle se manifesta silencieusement, brusquement, et bien plus complètement que je n'avais pu le ressentir auparavant. J'avais fait usage de mes Mains de Pouvoir, mais jusqu'à cet instant, je ne les avais pas assimilées. J'étais assez humaine pour me sentir flattée de posséder de jolis pouvoirs, en évitant certains des plus effrayants chez nous. Mais il ne s'agissait que d'un souhait somme toute bien puéril, qui s'éloigna de mon esprit. Je connus l'un de ces moments de lucidité, comme quand on peut percevoir jusqu'au cœur chaque chose qui nous entoure.

Je n'eus pas à conjurer l'odeur et le goût du sang ; la pièce en était empuantie. Comme si quelqu'un avait déversé par terre de la viande hachée que nous avions tous allègrement piétinée. Le goût non seulement du sang mais de la viande s'agrippait au fond de ma gorge.

Barinthus s'était jeté sur Rhys, lui offrant son dos comme bouclier. La Reine hurla en le lui tailladant, déchaînée. Rhys avait la tête rejetée en arrière, son œil n'étant plus qu'une dévastation sanguinolente. Hurlant encore, dénué de mot, dénué d'espoir !

Je me concentrai sur les blessures qu'Andais avait sur les épaules, puis sur Galen et Adair me retenant toujours, et je me mis simplement à penser : *Saigne !* Du sang se mit à couler des plaies recouvrant les bras de la Reine, plus rapidement qu'auparavant, mais personne ne sembla remarquer qu'elle saignait, et elle encore moins, trop prise pour ça dans sa folie meurtrière. Je n'avais pas le moindre espoir de la tuer. Elle était véritablement immortelle. J'espérais uniquement l'affaiblir, la distraire. Je ne pouvais plus supporter d'assister à ce carnage sans intervenir. J'invoquai le sang de son corps, et elle y fut royalement indifférente. Elle lacéra Barinthus, comme si elle avait la ferme intention de forer une percée au travers de son corps ; comme si elle pourrait ainsi ramper à l'intérieur pour en faire ressortir Rhys en l'extirpant par l'autre bout.

J'avais eu l'intention de la déconcentrer, ce qui me semblait maintenant une idée franchement idiote. Elle, qui avait été une déesse de la guerre, ne serait pas ralentie dans sa frénésie par une légère perte de sang. Les mots de mon père me revinrent à l'esprit : *Si tu te retrouves jamais en conflit avec ma sœur, tue-la, Meredith, tue-la. Sinon abstiens-toi de jamais lever la main contre elle.*

Je tendis ma main gauche, la paume tournée vers le ciel, faisant jaillir ma magie, comme si je laissais un oiseau depuis longtemps piégé prendre son essor dans les nues. La libérer ainsi, lâcher prise, en m'efforçant de ne pas être ce que je n'étais pas, me procura une sensation tellement agréable. Après tout, son sang coulait aussi dans mes veines. Du sang jaillit alors de ses bras, et néanmoins, elle ne le remarquait toujours pas, à la différence de quelques-uns des hommes.

Adair m'avait déjà lâchée et s'était reculé de saisissement. Je crois qu'il ne souhaitait pas se retrouver trop près lorsque Andais reprendrait ses esprits après cette orgie sanguinaire. Qu'il ne souhaitait pas qu'elle pense qu'il ait quoi que ce soit à voir dans le déclenchement de ces événements.

— Merry ! Merry, non !

Galen me tirait par le bras droit, en essayant de se saisir de l'autre. Je pensai : *Saigne !* Il eut un sursaut de recul, la minuscule plaie due au gel sur sa main s'entrouvrant comme si je l'avais entaillée avec une lame de rasoir. Ses yeux s'écarrillèrent, et j'y vis la peur. Peur de moi, ou pour moi, je n'aurais su le dire avec certitude.

Les bras d'Andais dégouлинаient de sang en une eau cramoisie, mais elle n'en continuait pas moins à taillader le dos de Barinthus. J'émis la même pensée à son intention que pour Galen : *Saigne !* Et la

petite blessure lui zébrant l'avant du corps s'élargit comme si quelque couteau invisible lui avait lacéré la peau. Elle ralentit dans sa frénésie, hésitant entre chaque coup.

Je considérai la ligne pure et blanche de sa gorge où se trouvait ce minuscule point ensanglanté, à peine une égratignure, mais, d'une manière ou d'une autre, il s'imposa à ma vue de l'autre bout de la pièce comme en gros plan. Je pouvais le distinguer très nettement et percevoir le sang affleurant juste en dessous de cette peau immaculée. Ma main se crispa en poing, tandis que je visualisais ce que j'attendais de cette blessure superficielle. Sa gorge blanche s'ouvrit alors en une deuxième bouche, une bouche évoquant une sanglante dévastation. Je crois qu'elle en aurait hurlé, mais elle ne le pouvait pas. Le sang se déversait de son corps à gros bouillon, et elle en oublia Barinthus. En oublia Rhys. En oublia tout, pour tourner vers moi ces yeux d'un gris tricolore. Où je sus qu'elle m'avait reconnue... L'atmosphère ambiante se fit pesante, comme à l'approche de l'orage.

— Saigne pour moi ! hurlai-je à pleins poumons.

Et le sang se déversa en gargouillant de sa gorge, se déversa comme si quelque pompe géante s'était mise en action pour le faire jaillir de son corps. Si elle avait été humaine, elle se serait écroulée, morte, mais elle n'avait rien d'humain. Elle leva une main vers moi.

Galen se jeta alors devant moi, pour s'effondrer instantanément à genoux en portant les mains à sa gorge ; sa bouche s'ouvrit, se referma, mais aucun son n'en sortit. Je n'eus même pas le temps d'en être horrifiée, ni même de me demander ce qu'elle avait bien pu lui faire. Il s'était sacrifié afin que je puisse la tuer, car en cet instant, j'avais comme oublié qu'elle était Reine, ou même Sidhe, ou quoi que ce soit, je souhaitais seulement que cesse ce carnage. Et cela signifiait qu'elle devait mourir.

Ma voix émergea de ma gorge en un sifflement menaçant rappelant celui d'un poignard glissant hors de son fourreau, en un seul mot audible : *Sang* ! Le pouvoir surgit brusquement hors de moi, frappant les hommes sur son passage de coups obliques, comme si une lame invisible lacérait les bords de leurs blessures lorsque le sortilège les frôlait, faisant gicler le sang.

La Reine le vit venir, vit le péril qu'elle encourait. Elle serra le poing et soudainement, l'air sembla se solidifier, et ma poitrine ne parvint plus à se dilater pour respirer. Je m'écroulai au ralenti, mais pas avant que le sortilège ne la frappe, pas avant de voir le sang lui couler de la bouche, du nez, des oreilles et des yeux. Je tombai agenouillée à côté de Galen qui se tordait par terre. Mais alors même que ma vue se voilait d'une brume grisâtre, parsemée d'étoiles blanches dansantes, je pus voir Andais s'écrouler aussi, à genoux. Elle me fixa de ses yeux cernés de coulures sanguinolentes, et je crois

qu'elle dit quelque chose, mais tout se perdit. Mes oreilles résonnaient du hurlement silencieux de mon être, dans l'effort pénible pour reprendre haleine. Puis je m'effondrai à plat ventre. Et même dans les affres de l'agonie, je fis tous les efforts possibles pour ne pas la lâcher des yeux.

Andais s'écroula comme une poupée brisée ensanglantée, face contre terre. Sans faire la moindre tentative pour se rattraper. Elle tomba comme une masse, et le sang se déversa de son corps pour former une mare écarlate qui s'étendait encore et encore.

L'obscurité me ravissait ma vision, et je fus parcourue de convulsions en combattant sa magie, mon corps se battant pour recouvrer sa respiration, sans y parvenir. Je restai finalement allongée par terre, comprimée à mort par son ultime sortilège, et alors que mon corps paniquait à ma place, faisant des pieds et des mains pour happer de l'oxygène, je ne ressentis aucune peur. *Très bien, du moment qu'elle ne puisse plus leur faire de mal, tout va bien*, fut ma dernière pensée avant que l'obscurité ne me ravisse la vue jusqu'à l'aveuglement. Puis mon corps cessa finalement tout combat pour respirer, et ne régnèrent plus que les ténèbres et la souffrance anesthésiée.

Chapitre 30

Je me trouvais au sommet d'une montagne, le regard perdu sur l'étendue en contrebas, qui s'étendait verte et chatoyante jusqu'à ce qu'elle se fonde au bleu brumeux de l'horizon, tel un océan terrestre émeraude. Je restai là debout pendant cet instant de gloire, seule sur la crête de cette colline gigantesque, et je sus alors que je n'étais plus seule. Non par un bruit, ni même un tressaillement, mais j'avais simplement la certitude que lorsque je jetterais un regard par-dessus mon épaule, quelqu'un serait là. Je m'attendais à ce que ce soit la Déesse, mais ce n'était pas elle. Un homme se tenait debout dans la luminosité éclatante du soleil. Vêtu d'une houppelande qui voltigeait au vent en lui enveloppant tout le corps, le visage dissimulé dans l'ombre de la capuche. Le temps d'un instant, je crus distinguer une large carrure, puis une taille mince.

Le vent repoussait mes cheveux de mon visage comme en un courant. Son souffle porteur d'effluves de forêts et de prairie faisait gonfler l'ample manteau autour de ce corps qui semblait se transformer en direct sous mes yeux. L'homme avait le parfum des contrées sauvages et de la terre fraîchement labourée ; mais par-dessus tout, la riche odeur émanant de sa personne était un parfum indescriptible. Une senteur masculine, en l'absence d'une meilleure dénomination. Mais encore plus que ça. Comme sent un homme lorsqu'on est profondément épris et fou de désir. Cette senteur suave qui contracte le corps en envahissant le cœur. Si les fabricants d'eau de parfum avaient pu le mettre en flacon, ils auraient fait fortune, car il s'agissait de l'odeur de l'envoûtement amoureux.

Il tendit la main vers moi, et, comme le reste de son corps, cette main se transforma alors même que je m'avançais vers lui. La carnation de la peau, sa taille ; comme si cette forme nageait parmi tant d'autres, jusqu'à ce que la main qui se saisit de la mienne présente la peau sombre de Doyle. Mais lorsque je levai les yeux, ce n'était pas son visage que je discernai sous la capuche. Ce n'était qu'ombres et brefs aperçus de tous mes hommes. Tous ceux qui avaient connu mon corps traversèrent furtivement le visage du Dieu, mais les bras qui m'attirèrent plus près étaient indéniablement solides,

réels, m'attirant tout contre son corps, les pans de la houppelande voltigeant autour de nous, semblables à des ailes. Je posai ma joue contre Sa poitrine, lui enlaçant la taille de mes bras, et je me sentis totalement en sécurité, blottie là, comme si rien d'autre ne pouvait plus me blesser. Comme si j'étais à la maison, comme est supposé l'être un foyer, sans vraiment l'être la plupart du temps. Paisible, nous comblant, précisément ce qui nous est nécessaire, et tout ce qu'on a toujours souhaité. Un instant de paix absolue. De parfait bonheur. Un sentiment semblant pouvoir durer à l'infini.

Au moment même où j'y songeai, je sus que cela pourrait en être ainsi. Je pouvais rester ici, entre les bras du Dieu, pour me rendre en un lieu où tout serait parfaitement paisible, parfaitement agréable. Je pouvais m'avancer dans cette sérénité qui m'attendait, mais je me mis à penser à Doyle, Frost, Galen, Nicca, Kitto, et Rhys. Oh, que la Déesse nous soit miséricordieuse, à Rhys ! La Reine en lui prenant son œil l'avait-elle rendu aveugle ? Cette parfaite quiétude percuta l'écueil de mes larmes, et ne put leur faire barrage.

Les bras qui m'enlaçaient étaient tout aussi forts, sa poitrine résonnant des puissants battements de son cœur tout aussi stable, et cette joie vibrante chantait toujours au travers de Lui. Il n'avait pas changé, mais moi si. Si je mourais, que deviendrait mon peuple ? Andais n'était pas morte, elle n'aurait pu l'être, et lorsqu'elle reprendrait connaissance, son courroux serait effroyable.

J'étreignis cette sensation de paix et de bonheur tout contre moi, m'y accrochant de la manière dont une enfant s'accroche à ses parents lorsqu'elle a peur du noir. Mais je n'étais plus une enfant. J'étais la Princesse Meredith NicEssus, détentrice des Mains de Chair et de Sang, et je ne pouvais pas encore prendre de repos. Je ne pouvais pas laisser mon peuple se confronter sans moi à la fureur meurtrière de la Reine.

Je me penchai en arrière dans la tentative de regarder le Dieu face à face. Sans pouvoir discerner son visage. Certains disent que Dieu n'en a pas, d'autres qu'Il est le visage de ceux que vous aimez le plus, quels qu'ils soient, d'autres encore racontent qu'Il est le visage de qui vous voulez qu'Il soit. Je n'en sais rien, seulement que pour moi, en cet instant, Il était ombres et sourires. Car Il m'embrassa, et Ses lèvres avaient le goût du miel et des pommes. Une voix résonna dans ma tête, contenant à la fois cette sonorité grondante et profonde de celle de Doyle et le rire de Galen :

— Partage ceci avec eux.

Je repris connaissance, haletante, la poitrine en feu. J'essayai de me redresser, mais la douleur me rejeta en arrière, me faisant me tordre par terre, et cette torsion de tout mon corps me faisait si atrocement souffrir que je hurlai, du moins en fis la tentative, car je manquais terriblement d'air pour cela.

Le visage de Kitto se matérialisa brusquement au-dessus de moi.

— Mère de Dieu, murmura-t-il.

Il était encroûté de sang, de la taille jusqu'aux pieds, et encore plus sur le haut du corps. Je ne me rappelai pas que la Reine s'en soit prise à lui. J'essayai de m'en enquérir, mais le simple fait de respirer me faisait tant souffrir que j'en fus incapable. Je ressentais chaque respiration comme si des poignards me transperçaient de part en part. Cela faisait si abominablement mal que j'aurais voulu me tordre de douleur à nouveau, mais je savais que la souffrance causée par ce mouvement serait pire encore, et je résistai, mes mains se contractant en se recroquevillant péniblement contre le sol, pour rester aussi immobile que possible.

Le sol était mouillé et je savais qu'il était ensanglanté, sans avoir le moindre souvenir de m'être trouvée si proche de tout ce sang. On aurait dit que Kitto avait lu dans mes pensées, car il se pencha plus près de moi pour me dire :

— Je t'ai traînée dans le sang sidhe. La Main de Sang peut se nourrir de sang.

Il avait dû se pencher encore plus près car il y avait un tel tumulte de cris. Des voix d'hommes s'élevaient. Je ne parvins à en saisir que quelques bribes :

— Terreur Mortelle est ici... Elle nous tuera tous... Quelle folie...

— Merry, peux-tu m'entendre ? me demanda Kitto en se penchant encore plus près de moi.

Je parvins à émettre le plus infime des murmures pour répondre :

— Oui.

Je ne comprenais pas à quoi rimait ce combat, mais pensais avoir compris ce qu'avait voulu dire Kitto au sujet du sang. Il m'y avait traînée pour tenter de me soigner. Il se pouvait que cela eût aidé, mais quelque chose n'allait vraiment pas à l'intérieur de mon corps. Respirer m'était plus que douloureux ; au point d'en être obscène à la moindre tentative de mouvement. Le Dieu m'avait rendu la vie, mais je n'en étais pas pour autant guérie. Au moment même où j'y pensai, cependant, je sentis un baiser sur mes lèvres. Qui picota comme s'il venait de s'en écarter à cette seconde. Je pouvais sentir le parfum des pommes fraîchement cueillies, et lorsque je m'humectai les lèvres, je pus encore y goûter la saveur du miel.

Galen se présenta alors dans mon champ de vision, s'aidant des mains et des bras pour se traîner vers moi et venir me regarder bien en face. Il sourit, bien que ses yeux contiennent une ombre de la souffrance qu'il ressentait. Le souvenir me revint de l'avoir vu se tordant de douleur à côté de moi, car il avait reçu le premier impact du sortilège invoqué par Andais. Je pensai qu'elle m'avait brisé la plupart des côtes, et qu'elle lui en avait fait subir tout autant. J'essayai

de lever une main pour le toucher, avant de me rendre compte que, malgré tout, j'avais encore suffisamment de souffle pour hurler. Le hurlement que je poussai alors interrompit la bataille bien plus efficacement que n'importe quelle épée. Lorsque ses échos s'estompèrent, un silence aussi dense et pesant qu'aucun autre que j'avais jamais pu entendre envahit la pièce. Kitto essaya de repousser Galen, dont je parvins à prendre la main en me battant contre la souffrance pour tendre suffisamment le bras, et ce seul contact circula au travers de mon être comme un baume apaisant. M'aida à me réinstaller sur le sol. M'aida à réapprendre à respirer, en contournant soigneusement la douleur.

À nouveau, je ressentis des picotements sur les lèvres, comme si je venais de croquer une pomme, le goût acide légèrement sucré me fondant sur la langue. Des pommes recouvertes de miel, dont la saveur m'emplit la bouche. Dans ma tête, je perçus comme en écho cette voix : *Partage ceci avec eux.*

— Embrasse-moi, dis-je.

Je pus lire une expression d'intense souffrance sur le visage de Galen. Il devait penser qu'il s'agissait d'un baiser d'adieu. Pour ma part, je ne l'espérais pas.

Il se tortilla en rampant pour se rapprocher de moi en poussant de faibles gémissements. Je savais que les os brisés poignardaient sa chair au moindre de ses mouvements, mais il n'hésita pas une seconde. Il rampa sur ces derniers centimètres pour pencher son visage au-dessus du mien. Il posa ses lèvres contre les miennes, délicatement, mais tandis que mon souffle s'extrayait plus facilement pour pénétrer à l'intérieur de sa bouche, ce n'était plus des pommes ni du miel que je sentais. Galen avait la saveur des herbes aromatiques. Je pouvais goûter la rosée, et sentir le bord doux d'une feuille de basilic, dont il avait le goût, riche et épais et chaud. Du basilic sortant de terre, les feuilles largement étalées au soleil, couvertes de rosée.

Il se recula juste assez pour susurrer :

— Tu as un goût de pommes.

Je lui souris.

— Et toi celui des herbes nouvellement poussées.

Il rit, et je remarquai une contraction sur son visage, comme s'il souffrait, puis il ajouta :

— Ça n'a pas fait trop mal.

Il s'était contracté en anticipant la douleur. Puis il prit une profonde inspiration, sa poitrine se soulevant et s'affaissant en rythme.

— Ça ne fait plus mal !

Son sourire était ce dont j'avais le plus besoin lorsqu'il ajouta :

— Je suis guéri ! s'exclama-t-il, à mi-chemin entre affirmation et interrogation.

Frost tomba à genoux à côté de nous, l'une de ses mains fortement pressée contre son ventre. Je crus initialement qu'il était blessé au bras, puis je vis quelque chose de rougeâtre et de protubérant qui semblait déborder autour de sa main. Andais l'avait éventré.

Je parvins à murmurer son nom :

— Frost.

Galen s'écarta afin qu'il puisse se rapprocher. Frost m'effleura les lèvres du bout des doigts.

— Garde tes forces.

De nouveau, ce goût de pommes, comme si je venais d'en croquer une, et l'avais plongée dans une substance épaisse et sucrée et dorée. Je n'avais plus besoin cette fois d'une voix pour me dire ce que j'avais à faire.

Frost éloigna ses doigts de ma bouche, comme à regret, comme s'il ne souhaitait pas arrêter de me toucher.

— Embrasse-moi, lui dis-je dans un murmure.

Une larme d'argent s'échappa de l'un de ses yeux, mais il se pencha au-dessus de moi, en un mouvement lent et douloureux, qui lui arracha un gémissement sourd. Il parvint à s'allonger à mon côté, retenant toujours d'une main ce que le poignard de la Reine avait contribué à faire se répandre vers l'extérieur, tout en me caressant les cheveux de l'autre. L'expression sur son visage était tellement brute, que si j'avais eu le moindre doute sur l'amour qu'il me portait, il se serait dissipé ; par ce seul regard, j'en fus plus que convaincue.

Il m'embrassa alors, d'un baiser aussi délicat qu'un flocon de neige, qui fondit instantanément sur ma langue. Comme si l'hiver avait une saveur. Non pas simplement la fraîcheur de l'air lorsque la neige recouvre le sol, mais comme si ma langue léchait tout du long quelque stalactite lisse et glacée, et que la neige m'emplissait la bouche, avant de fondre et de couler le long de ma gorge comme le plus sucré des cônes. Il me fit fondre, et lorsque sa bouche s'écarta de la mienne, l'air entre nous se retrouva embrumé de notre souffle. Et je réalisai que je pouvais à nouveau respirer et que la douleur la plus intense s'était estompée.

Frost se redressa alors en position assise et retira sa main de son ventre, avant de la repasser dessus pour vérifier, puis me fixa de ses yeux écarquillés de surprise. Cette épouvantable protubérance rougeoyante avait disparu !

Doyle était là, et s'agenouilla à son côté. Il écarta largement les pans du vêtement, pour effleurer cette peau blanche et lisse. Ce ne fut que lorsqu'il se retourna pour me faire face que je pus voir quel massacre Andais avait fait de l'un des côtés de son visage. La joue jusqu'à ses magnifiques lèvres pendait sans plus aucune attache. Une

blessure pour laquelle même un Sidhe aurait eu besoin de points de suture en vue d'y remédier. Sans un peu d'aide, sa joue guérirait d'elle-même, mais pas comme on aurait pu l'espérer.

Je tendis la main vers lui, afin de partager le pouvoir que m'avait offert le Dieu, mais il s'éloigna, pour se diriger vers quelqu'un qui se trouvait derrière lui. J'essayai de me redresser afin de le toucher mais une douleur vrilla tout mon corps, m'obligeant à me rallonger, me coupant à nouveau le souffle. Je me sentais mieux, mais à la différence de Frost et Galen, je n'étais pas guérie.

Deux gardes portaient Rhys vers moi, le corps avachi entre eux, et je ne pus réprimer un cri à la vue de son visage. Non pas d'horreur, mais de douleur. Andais ne lui avait pas complètement énucléé l'œil, comme l'avaient fait les Gobelins des siècles auparavant, elle l'avait littéralement explosé. Je ne pouvais plus rien discerner de ce bleu magnifique, perdu parmi tout ce sang et ce fluide qui lui coulaient rapidement sur le visage. La peau autour de l'orbite était cernée des deux côtés de profondes lacérations tailladées en tous sens, révélant par endroits l'os du crâne comme de la joue. On aurait dit qu'elle s'était efforcée de dissocier la chair de l'os autour de son œil. Les cicatrices de Rhys faisaient simplement partie de lui, et j'adorais chaque centimètre de sa personne, mais ça ! Le dommage serait irrémédiable. Il était bel et bien aveugle à présent. La Reine s'était assurée qu'il n'en guérisse pas, pas avec les seules capacités de son organisme. Et pas avec la magie qui nous restait, quelle qu'elle soit.

Je scrutai son visage mutilé, sentant la rage m'envahir, telle que je l'avais rarement ressentie. De la rage à l'encontre de tout ce terrible gâchis ! Tellement inutile, tellement gratuit ! Je ne demandai pas pourquoi, parce qu'il n'y avait aucune réponse à cette question. Le pourquoi était simplement parce que, ce qui n'était absolument pas une réponse en soi.

Je comprenais à présent pour quelle raison Doyle s'était écarté pour céder la place à Rhys. Jamais encore auparavant je n'avais été capable de guérir par l'un de mes baisers. Si cette capacité ne durait pas, Rhys en avait un besoin des plus urgents. La blessure de Doyle se cicatriserait, mais il n'en demeurerait pas moins Doyle. Celle de Rhys était du type à le briser, ou à le changer à jamais.

Les gardes indemnes d'Andais l'encadraient de part et d'autre, et je fus un instant en colère contre eux pour n'être pas intervenus afin de faire cesser le carnage.

Ils aidèrent Rhys à s'agenouiller, mais lorsqu'il sentit ma main, il eut un mouvement de recul.

— Ne me touche pas, Merry ! Ne me regarde pas !

Ce fut Kitto, toujours agenouillé dans le sang qui commençait à se coaguler qui dit alors :

— Elle est revenue des Terres d'Été avec le baiser des oiseaux à l'intérieur de son être.

Le visage de Rhys se tourna comme pour diriger son regard aveugle vers lui.

— Je ne te crois pas.

J'ignorais en fait tout de l'expression « *le baiser des oiseaux* », mais m'en enquerrais plus tard.

— Viens à moi, Rhys, et laisse-moi t'en apporter la preuve.

Doyle repoussa les autres en arrière et, aidé de Frost, guida Rhys vers moi. Son visage était ensanglanté, mais je ne m'en reculai pas d'effroi pour autant, ni n'essayai de l'essuyer. Cela faisait juste partie de Rhys. Ses lèvres en avaient le goût salé lorsqu'elles vinrent effleurer les miennes, mais sans les embrasser. Je dus poser la main sur sa nuque, un mouvement qui me fit haleter de douleur.

Il eut un sursaut de recul, ou du moins en fit la tentative ; seuls Doyle et les mains de Frost l'en dissuadèrent.

— Elle est blessée aussi, lui expliqua Frost. Et tenter de poser la main à l'arrière de ta tête lui a causé de la souffrance. Il ne s'agissait pas d'un cri réprimé face à ton apparence.

Et Frost venait d'exprimer tout ce qui avait besoin d'être dit. Car Rhys cessa toute tentative pour s'éloigner de moi et demanda :

— Est-elle gravement blessée ?

— Embrasse-moi, Rhys, et je ne m'en sentirai que mieux.

Cette fois-ci, il vint vers moi, sans m'obliger à faire plus de mouvement que nécessaire. Lorsque nos lèvres se rencontrèrent, il m'embrassa et il semblait qu'il était indispensable que nous soyons tous les deux consentants pour cela. Car ce baiser partagé donnait la sensation *d'être* chez soi et ce sentiment était unique, lié à l'odeur du pain frais, de la lessive, de la fumée de bois, du rire, et de quelque chose de chaud et d'épais mijotant dans l'âtre. Rhys n'avait pas un goût définissant à proprement parler des aliments, mais ses lèvres contenaient l'essence de tout ce qui était bon et rassérénant, en vous contentant et en contribuant à votre bien-être.

Je levai les mains pour le tenir, sans réfléchir, mais la douleur que cela me causa s'atténua avant de disparaître sous l'effet que Rhys me faisait. Puis il s'écarta de moi, et je m'accrochai à lui, car j'aurais encore voulu goûter davantage à cette saveur. J'ouvris alors les yeux.

Rhys clignait de l'œil en me regardant de ces anneaux bleus successifs, œuf de merle, ciel d'hiver et de bleuet. Perdue entre le rire et les larmes, je le fixai, entourée d'un silence saturé d'émerveillement.

— Que la Déesse soit louée ! dit-il dans un murmure si imperceptible que je crois bien que personne d'autre ne l'entendit.

— Que le Consort soit loué ! lui murmurai-je en retour.

Il sourit alors, et quelque chose se dénoua en moi à sa vue ; une contraction dont j'avais jusqu'alors ignoré l'existence disparut. Si Rhys pouvait sourire comme ça, tout irait pour le mieux.

Rhys s'éloigna et j'attrapai Doyle par le poignet, avec dans l'idée qu'il soit le suivant, ignorant pour combien de temps durerait cette bénédiction. Il déclina de la tête. J'ouvris la bouche avec l'intention d'insister, lorsque Mistral apparut, portant Onilwyn dans ses bras. Je savais que Mistral et Onilwyn n'étaient pas précisément potes, mais à cet instant, les gardes semblaient s'être unis bien au-delà de la simple amitié ou inimitié. La tête d'Onilwyn pendait en arrière sous un angle bizarroïde, les muscles seuls la retenant au niveau des zones tranchées. Sa colonne vertébrale n'était que blancheur scintillante à l'intérieur de l'horrible blessure qui avait été autrefois son cou. Ses vêtements tachés de son sang étaient d'un bleu violacé sur le devant. Sa peau pâle de la couleur du foin vert fraîchement sorti de terre avait comme blanchi en un teint blafard d'un verdâtre nauséeux. Seuls ses yeux fixes vert et or exorbités m'indiquèrent qu'il était en effet toujours en vie. Andais lui avait si complètement tranché la gorge que son souffle s'en exhalait en émettant un sifflement aigu, gargouillant en un bruit humide qui s'échappait de l'extrémité coupée nette de la trachée. S'il avait été humain, sa gorge se serait affaissée sous ce dommage irrémédiable, mais ne l'étant pas, il respirait encore, vivait toujours. Mais la guérison d'une blessure aussi terrible dépendait de la proportion de magie qu'il lui restait. Il fut un temps où les dieux en personne nous bénissaient tous sans exception, faisant de nous des saints martyrs capables de survivre à une décapitation, mais c'était de nombreux siècles plus tôt. À présent, nous ne pouvions pas tous en guérir.

Il était plus que probable que le rétablissement d'Onilwyn stagnerait pendant des jours et, qu'au final, il mourrait. Ce n'était pas un Sidhe sur lequel j'aurais gaspillé une telle bénédiction offerte par le Dieu suprême, mais je n'avais également pas la force de me détourner de lui. Il faisait toujours partie de mon peuple. Et avait tout risqué pour tenter de sauver les autres.

Je rencontrai le regard fixe de Doyle, et lui lâchai le poignet, lentement, à contrecœur, mais il avait raison. Il n'en mourrait pas et ses blessures se cicatrISeraient. Ce qui ne serait pas le cas d'Onilwyn.

Mistral s'agenouilla avec précaution sur le sol luisant de sang, et entreprit d'allonger Onilwyn à côté de moi. Ce dernier se mit à tousser, sa trachée était obstruée par trop de sang et il essayait de la dégager en n'utilisant rien d'autre que les muscles de son ventre et de sa poitrine, en produisant un horrible son crépitant et gargouillant. Puis du sang fit éruption à l'extrémité de son cou, et il respira de nouveau faiblement, comme s'il était effrayé d'en réingurgiter

davantage.

Que la Déesse ait pitié de nous !

— Je ne pense pas qu'il ira mieux ainsi sur le dos, dit Mistral, en tentant de maîtriser la neutralité de sa voix, mais sans succès ; il était en colère, et je n'aurais pu l'en blâmer.

— En effet.

Je tentai de me redresser, mais la douleur me coupa le souffle en me faisant retomber sur le sol ensanglanté. J'attendis qu'elle se soit atténuée, avant de dire :

— Kitto, aide-moi à me relever.

Il regarda Doyle avant de s'exécuter, et lorsqu'il eut reçu son assentiment d'un hochement de tête, Kitto voulut aller se placer derrière moi, mais Galen s'y trouvait déjà.

— Laisse-moi faire, Kitto. Elle m'a guéri, c'est maintenant à mon tour de l'aider.

Kitto acquiesça en se reculant.

Galen me souleva, doucement, pour m'installer sur ses genoux, de telle sorte que ma tête et mes épaules s'y retrouvent confortablement adossées. Cela n'était plus aussi douloureux qu'avant.

— Un peu plus haut, lui dis-je.

Il fit ce que je lui demandai sans rechercher du regard au préalable l'approbation de Doyle. Je me trouvai presque maintenant en position assise, complètement soutenue par son corps, avant que la douleur ne revienne à la charge, me transperçant comme un coup de poignard, mais à la lame plus clémente que la dernière fois. Elle était supportable.

— Là, juste là.

— Attendez ! dit une voix de femme, et Galen se figea derrière moi.

En conséquence, il devait s'agir de la Reine, mais cela ne ressemblait pas à son intonation habituelle.

— Attendez ! réitéra la voix, et ce seul mot était empreint de souffrance.

Après ce qu'elle leur avait fait, ce qu'elle nous avait fait à tous, personne n'aurait pensé que nous lui aurions prêté une quelconque attention, mais c'est pourtant ce que nous avons fait. Nous aurions dû l'agonir de malédictions, mais nous n'en fîmes rien. Nous nous sommes figés, nous attendant à ce qu'elle s'avance lentement dans la pièce.

Mistral s'était reculé, juste assez pour me permettre d'apercevoir le fond de la chambre. Le sol était marqué d'un large chemin rouge comme si un corps saignant abondamment y avait été traîné d'un bout à l'autre. Ce tapis sanglant s'arrêtait aux pieds de la Reine, assise appuyée contre le mur. Elle avait attiré Eamon sur ses genoux, et je

n'eus jamais autant conscience de la massive corpulence de celui-ci, ou bien ma tante avait-elle rétréci ? Les larges épaules d'Eamon semblaient la submerger. Elle était pourtant de haute taille et occupait toujours davantage d'espace, et ce n'était pas seulement lié à son physique. Mais à présent, assise, Eamon entre ses bras, une main posée sur la jambe nue et ensanglantée de Tyler, elle semblait ridiculement petite.

Mais elle avait guéri. Sa gorge blanche ne présentait plus qu'une entaille de la largeur d'une main, alors qu'elle avait été presque aussi gravement blessée qu'Onilwyn, qui quant à lui n'était qu'un corps brisé. La blessure de la Reine semblait progressivement se refermer sous mes yeux. Non pas de manière ostensible, où on aurait pu voir en fait la plaie se refermer, mais plutôt comme si on essayait d'observer des fleurs en train de s'épanouir. En ayant conscience de ce qu'il se passait, mais simplement sans pouvoir le capter en train de se produire en direct sous nos yeux. Elle était notre Reine, ce qui signifiait que le pouvoir des Sidhes circulait plus intensément à travers elle qu'au travers de nous tous réunis.

Je reportai mon attention sur Onilwyn, allongé entre les bras de Mistral telle une poupée désarticulée et démesurée à la tête démanchée, puis de nouveau sur notre Reine avec sa gorge presque cicatrisée. La colère m'échauffa le sang. Si ce qu'avait dit Adair au début de tout ceci était vrai, alors elle abusait de ses gardes depuis des siècles. Comment pouvait-elle maltraiter ainsi une telle offrande ?

— Attendez, dit-elle à nouveau, et je vis quelque chose que je n'aurais jamais pensé voir un jour...

Des larmes ! La Reine pleurait !

— Guéris Eamon d'abord, puis Tyler !

Nous avons tous tourné les yeux dans sa direction. J'avais vraiment cru qu'elle allait réclamer en priorité la guérison de ses propres blessures. La Reine ne partageait pas la magie, elle se la réservait. Taranis, le Roi de la Cour Seelie, fonctionnait de même. Presque comme s'ils redoutaient tous deux qu'un de ces jours, il y ait une pénurie d'énergie magique et qu'ils savaient que pour régner en ces lieux, la magie était indispensable.

J'aurais voulu l'envoyer balader, mais Amatheon parla avant tout le monde.

— Oui, ma Reine.

Sa voix était fatiguée, dense d'une émotion diffuse s'apparentant au chagrin. Il s'avança, d'un pas raide, pour se retrouver entre les deux groupes que nous formions, la Reine et ses amants blessés d'un côté, et moi avec les miens de l'autre. Techniquement parlant, Onilwyn et Mistral n'en faisaient pas partie, mais, d'une certaine manière, on avait la forte impression que chaque individu se trouvant

de mon côté de la pièce ne faisait pas partie des partisans d'Andais.

Amatheon se tenait toujours le bras qu'elle avait lacéré, l'arrière de son manteau si trempé de sang qu'il lui collait au dos comme une seconde peau.

— Amenez la Princesse, dit-il.

— Elle est trop blessée pour pouvoir bouger, dit Galen.

— Si la Reine l'a ordonné, dit Amatheon, nous devons nous exécuter. Amenez la Princesse.

Il était peut-être trop épuisé et trop blessé pour parvenir à contrôler son visage, car une rage profonde scintilla dans ses yeux irisés de pétales de fleurs. Mais après tout ce spectacle que venait de nous offrir Andais, ce n'était pas simplement la peur de perdre sa magnifique chevelure de Sidhe qui rendait ainsi Amatheon soucieux de se montrer docile vis-à-vis d'elle.

— Merry est trop blessée pour pouvoir bouger, répéta Galen.

— Nous pouvons amener Eamon à la Princesse, dit Frost, la voix neutre, le visage figé en un masque d'arrogance.

— Non, dit alors la Reine.

Galen inclina la tête en une courbette à son intention, avant de murmurer :

— Non, pas davantage.

Rhys la fixait de son œil renouvelé.

— Merry a besoin d'un guérisseur avant de pouvoir bouger.

— Je le sais, dit la Reine, sa voix laissant augurer les prémices de la colère.

Les bonnes vieilles habitudes redressaient leurs vilaines têtes.

— Je ne la laisserai pas te faire encore du mal, dit Galen en se penchant au-dessus de moi, me bloquant partiellement la vue.

Il était trop près pour que je puisse le regarder dans les yeux ; je devrais me contenter de la peau soyeuse de sa joue, de la retombée de ses cheveux.

— Ne fais rien de stupide, Galen. Je t'en prie.

— Ma Reine, avez-vous besoin d'aide ?

Cette question venait de Mistral.

Galen se recula suffisamment pour que je puisse à nouveau voir ce qu'il se passait. La Reine, qui avait ressemblé à un modèle réduit à côté d'Eamon, était à présent debout, portant son homme dans ses bras. Même blessée, elle le portait facilement, suffisamment grande pour cela, alors qu'il devait quasiment faire le double de son poids. Elle était Sidhe, ce qui signifiait qu'elle aurait pu soulever une petite voiture sans problème. Ce qui nous faisait la fixer, les yeux écarquillés, était qu'elle veuille bien le porter ainsi, dans ses bras !

Elle s'adressa à toute l'assemblée et à personne en particulier :

— Détachez Tyler, doucement, et amenez-le aussi.

Elle porta Eamon vers moi, en pleurant tout en s'avançant. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, j'aurais dit : *Qu'elle chiale !*

Elle s'agenouilla à côté de moi et ce faisant, perdit quelque peu l'équilibre, tout en parvenant à ébaucher un sourire empreint d'ironie.

— Tu m'as joliment découpée en lanières, ma nièce, bravo !

— Merci, lui répondis-je, le prenant pour le compliment dont je pensais qu'il s'agissait.

Elle s'agenouilla à côté de moi, en berçant Eamon dans ses bras.

— Guéris-le pour moi, Meredith.

Le corps d'Eamon n'était plus qu'une masse couverte de coups de poignard pissant le sang, en si grand nombre que sa poitrine ressemblait à un steak attendri. Son pauvre cœur avait dû être transpercé à maintes reprises, mais il était Sidhe, et même lacéré, il n'en continuait pas moins de battre. Il ne semblait pas rester un seul centimètre intact sur son torse, comme s'il était revêtu d'une chemise de sang et de chair à vif.

Andais émit un faible cri, presque un sanglot.

— Nuline est venue, nous avons trinqué, et quand elle est partie, j'ai perdu la raison.

Je m'efforçai de conserver mon inexpressivité, car Nuline faisait partie de la Garde Royale de Cel. Accuser une des gardes du Prince équivalait quasiment à accuser Cel en personne d'empoisonnement. Elles n'opéraient jamais que sous ses ordres, de peur de ce qu'il leur ferait subir. Si Andais était sadique, alors un nouveau mot devrait être inventé pour désigner les débordements de Cel. Aucune de ses gardes n'aurait osé se risquer à lui déplaire. Aucune d'elles n'irait empoisonner la Reine sans sa permission, ou du moins sans croire fermement qu'elles l'avaient expressément reçue. Avait-il transmis son ordre de sa geôle enténébrée ?

— Je ne sens aucun poison, dit Doyle, avec précaution, de sa bouche ravagée.

— Il existe d'autres méthodes d'utilisation de ton flair, les Ténèbres, lui dit-elle.

Il se pencha vers son visage, lentement, douloureusement. Lorsqu'il s'y trouva à moins de deux centimètres, il renifla l'air.

— De la magie, dit-il dans un murmure.

Puis il lui lécha très prudemment la joue, en un mouvement de langue qui sembla le faire souffrir, avant de se reculer.

— Orgie de Sang.

Elle approuva du chef.

— Si le philtre était dans le vin, alors pourquoi Nuline n'est-elle pas ici, victime de ce massacre ou y prenant part ? s'enquit Amatheon.

— C'est une créature du printemps et de la lumière. Pas la moindre Orgie de Sang invoquée ne pourrait lui faire sortir les tripes

ainsi, dit Andais.

La Reine me regarda alors, de ses yeux d'un gris tricolore emplis d'une tristesse que je n'aurais jamais soupçonné Andais capable de ressentir.

— Ils se sont montrés particulièrement malins.

Elle avait dit *ils* ! Suivrait-elle cette logique jusqu'à Cel ? Ou bien ferait-elle ce qu'elle avait toujours fait, en trouvant un moyen pour que rien de tout ceci ne rejaillisse sur son rejeton ?

— Cela faisait des siècles que je n'avais ressenti une telle impulsion de folie meurtrière. Quel merveilleux défolement ! Chaque blessure, chaque dommage que j'ai provoqué faisait s'intensifier l'Orgie de Sang. J'avais oublié combien massacrer était si merveilleusement agréable, non pas pour le résultat, ni pour l'exemple, ni même pour terrifier, mais simplement pour l'amour du massacre. Quelle que soit la personne qui a invoqué cet envoûtement, elle connaissait mes pouvoirs, intimement.

Andais tendit vers moi une main maculée de sang.

— Soigne mes Corbeaux et je vais zigouiller Nuline.

— Seulement Nuline ? lui demandai-je.

— Je dézinguerai celui qui m'a fait ce coup-là ! dit-elle d'une voix ferme, avec un regard laissant toutefois percevoir une certaine lassitude.

Mais elle comprit où je voulais en venir.

— Soigne mes Corbeaux, Meredith.

Sa main se posa sur mon bras, et ce seul contact résonna en échos dans tout mon être. Faisant résonner la magie que le Dieu avait placée en moi, telle une cloche massive. Andais avait dû le sentir, car elle me fixa de ses yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? murmura Galen.

Doyle s'exprima précautionneusement avec sa bouche massacrée.

— L'appel du Dieu.

J'entendis alors une voix à l'intérieur de mon esprit : *Tout pouvoir vient de la tête*. Et je compris alors, ou du moins en eus l'espoir. La raison pour laquelle les Unseelies ne pouvaient avoir d'enfants était qu'Andais ne pouvait plus en avoir. La raison pour laquelle notre magie était en perte de vitesse était que celle d'Andais avait commencé à s'affaiblir. Elle était notre Reine, la tête de notre peuple.

Les yeux levés vers son visage interloqué, je dis ce que j'avais à dire :

— Venez, ma Tante, embrassons-nous.

Elle se pencha alors au-dessus de moi avec une certaine réticence, comme si elle était aussi piégée que moi par cette magie. Elle était ma tante, la sœur de mon père, me connaissait depuis ma venue au monde, mais au cours de toutes ces années, jamais elle ne m'avait

embrassée.

La pression de ses lèvres s'apparentait à toucher la peau de quelque fruit délectable, quand elle repose fine et mûre contre votre bouche. Le parfum des prunes mûres m'envahit les sens comme si j'avais pu l'ingurgiter à partir de l'air même, ou m'en abreuver à petites gorgées à ses lèvres. Ma bouche collée à la sienne, je m'ouvris comme si je m'apprêtais à croquer un morceau de ses lèvres mûres.

Le goût suave de la Reine mit la magie en émoi, l'éveillant sous forme de chaleur, pour qu'elle s'élève, s'élève à l'intérieur de moi, avant de se déverser scintillante et brûlante le long de ma peau. Cette chaleur fondit en une suavité miellée et fruitée, et je pus sentir le soleil d'été caresser les épaisses peaux luisantes des prunes suspendues, lourdes, dans l'arbre. La pesante chaleur estivale nous collait à la peau, remplissant le monde du parfum submergeant du fruit, si mûr, si lourd, qu'elle s'apprêtait à en faire éclater la peau épaisse soyeuse, prête à en exposer la chair juteuse à la caresse du soleil et au bourdonnement ensommeillé des abeilles. Le fruit se maintint en un moment parfait de disponibilité, en un souffle à la perfection absolue. Une seconde de plus et il tomberait de l'arbre, perdu ; une seconde de moins, et il ne serait pas encore cette chose la plus sucrée à avoir effleuré bouche mortelle.

Je repris mes esprits en un clin d'œil, entrouvrant les yeux pour trouver Andais semblable à quelque songe argenté, brillant d'une telle intensité qu'elle en produisait des nids d'ombres autour de chaque objet et corps se trouvant dans la pièce. Et je réalisai qu'elle n'était pas la seule à faire frémir les ombres en ce lieu. Ma peau scintillait comme le clair de lune, comme jamais auparavant, semblant embrasée d'un brasier blanc presque argenté, de magnésium enflammé. D'une flamme si vive et pure à vous en aveugler si vous la fixiez trop longtemps des yeux.

Andais et moi étions comme deux étoiles entremêlées, l'une blanche et l'autre argentée, toutes deux suffisamment lumineuses pour en brouiller la vue. Mais je n'étais pas aveuglée. Cet étincellement ne me blessait pas les yeux. Je percevais son visage comme s'il était en lévitation, les yeux clos. Je dus me reculer pour voir ses lèvres, comme des grenats taillés égarés dans ce feu froid à l'éclat mercuriel.

Elle cligna des paupières avant d'ouvrir les yeux, lentement, comme si elle s'était assoupie. Au moment où elle les entrouvrit, le gris tourbillonnant en leur centre se dissipa, tel le souffle d'un dragon, doux et aussi poisseux que la brume. Une brume qui recélait des choses que je ne voulais pas voir. À l'approche de ces images à demi perçues, j'eus la chair de poule, ces ombres furtives frémissant sur ma peau. La peur m'agrippa à la gorge, et je réalisai que nous étions toutes deux agenouillées côte à côte. Tandis que je la tenais dans mes

bras, je ne pouvais voir personne d'autre au travers de la brume qui semblait saigner de ses yeux, leurs jumelles irradiant de nos pouvoirs respectifs.

Cette brume sentait l'humidité et le froid, mais par-dessus tout je pouvais encore sentir l'odeur des fruits, parfaite, attendant. Attendant pour produire son parfum suave en cet instant parfait, lorsque le monde retient son souffle en attendant la main qui touchera cette femme parfaite, cette offrande parfaite, en lui apportant la gloire qu'on lui devait. Tout en réfléchissant, je savais que la présence du Dieu m'habitait. Et grâce à ce pouvoir divin qui m'avait envahie, elle me semblait magnifique, avec sa chevelure noire ailes de corbeaux, ses yeux de brume et d'ombre entremêlées, sa peau formée de la luminosité stellaire et de l'éclat vif lunaire, ses lèvres de la couleur du sang. Une terrible beauté, qui interpellerait en quelque sorte votre corps en vous en faisant pleurer le cœur. Je savais également que si ma magie avait été différente, il y aurait eu d'autres types de fruits sur cet arbre, et je me félicitais de pouvoir compter la Cour Seelie dans ma lignée.

La puissance du Dieu me submergea, et je fus de retour à ce moment parfait qu'un souffle aurait pu gâcher en totalité, et il n'y avait qu'une chose à faire. Honorer ce don.

J'embrassai ces lèvres grenat cramoisi, et constatai que mes propres lèvres s'étaient faites de rubis profondément rouges, semblant fusionner deux bijoux distincts. Je sentis au creux de mes paumes les contours de son visage, en en trouvant l'ossature délicate, fragile sous mes mains qui étaient plus petites que les siennes, comme elles le devaient. Mais en cet instant, elles étaient suffisamment larges pour lui encadrer le visage et le retenir. Je me fis soleil rayonnant, tout ce qui était masculin, tout ce qui était le meilleur de ce que signifiait être mâle, à son plus haut niveau, le Roi de l'Été, le Seigneur de la Forêt Verdoyante. J'embrassai Andais comme elle devait être embrassée, délicatement, fermement, tenue dans des mains plus grandes que les miennes, retenue par une puissance supérieure à la sienne, et d'autant plus tendrement en raison de cela, d'autant plus soigneusement pour cela. Je l'embrassai à l'en briser. Son pouvoir se déversa dans ma bouche lorsqu'elle se pressa contre ce baiser, qui s'épanouit en se faisant moins prudent, plus assuré. À l'invitation de ses lèvres, de ses mains impatientes sur mon corps, le pouvoir de la forêt verdoyante circula au travers de son être en la transperçant. Elle arracha alors sa bouche de la mienne pour se mettre à hurler.

Nos pouvoirs s'imbriquèrent l'un dans l'autre, et pendant quelques instants scintillants, l'étincellement d'argent et de blanc fusionna, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'un scintillement, qu'un seul feu. Ce ne fut pas son visage que je vis alors. Ce visage était jeune,

avec une épaisse chevelure brune et des yeux rieurs : le suivant avait des cheveux roux et des yeux verts ; puis des cheveux aussi immaculés que du coton et une peau presque aussi pâle. Une femme après l'autre glissait devant mes yeux, et je me sentis changer, également. De plus grande taille, plus courte, plus large, barbue, foncée de cheveux, pâle puis sombre de peau. J'étais plusieurs hommes, tous les hommes, aucun homme. J'étais le Seigneur de l'Été, et je l'avais toujours été. Et la femme devant moi était mon épouse, et l'avait toujours été. La danse éternelle.

La première chose que je remarquai et qui me fit comprendre que je n'avais pas quitté ce monde fut que mes genoux me faisaient souffrir. J'étais agenouillée sur des pierres. La seconde fut la femme qui me tenait dans ses bras en me caressant les cheveux. Elle me retenait si près d'elle que je pouvais sentir ses seins plus petits pressés contre les miens.

Andais me souriait, le visage penché au-dessus du mien, et elle avait l'air d'avoir rajeuni, bien qu'évidemment, ce ne soit pas vraiment le cas. Ses yeux brillaient et ses lèvres rouge sombre me souriaient de là-haut, car même à genoux, elle était toujours la plus grande des deux.

— Es-tu guérie ? me demanda-t-elle.

Au moment où elle me posa la question, je pris conscience que j'avais oublié que j'étais blessée, mais je pris une profonde inspiration et me sentis... bien. Non, mieux que bien.

— Oui, lui répondis-je.

Son sourire s'illumina pour se rapprocher vaguement d'un large sourire. Et Andais ne souriait jamais ainsi.

— Regarde ce que ta magie a accompli, dit-elle en indiquant d'un geste la pièce.

Onilwyn était agenouillé, quelque peu hébété, certes, mais la gorge blanche et à nouveau intacte. Eamon s'était redressé en position assise, toute entaille ayant disparu de sa poitrine. Doyle tournait vers moi un visage indemne, et m'adressa un salut du chef, presque en une courbette.

— Ils sont tous guéris !

Tyler, l'humain qu'elle avait bien failli tuer, riait et pleurait à côté de Mistral. Je pense qu'il parla pour nous tous lorsqu'il dit en gloussant :

— Ce fut la sensation la plus surprenante. C'était comme être devenu de la lumière !

Je reportai mon attention sur Andais qui avait dans les yeux une expression inquiétante, calculatrice, et qui semblait encore recéler autre chose, quelque chose de nouveau. Je réalisai qu'elle me retenait encore tout contre elle et je tentai de m'écarter. Mais ses bras se

resserrèrent, maintenant nos corps l'un contre l'autre. Je n'étais plus habitée par le Dieu. Je n'étais plus de taille à lutter contre Andais, ni pour quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Le sourire qu'elle m'adressa ressemblait à ceux que je n'avais reçus que de mes amants, et de le voir sur son visage me fit courir des fourmis le long de la peau.

— Si tu étais un homme, je te mettrais à contribution dans mon lit dès cette nuit.

Je n'étais pas sûre de savoir comment le prendre ou y répondre, tout en sachant que je devais dire quelque chose.

— Merci du compliment, Tante Andais.

Elle inclina la tête de côté, tel un faucon ayant repéré une souris.

— Me rappeler que tu es ma nièce ne te gardera pas hors de mon lit, Meredith. Nous sommes comme la plupart des divinités, nous pratiquons très souvent l'endogamie, ou nous baisons entre nous.

Elle éclata alors de rire, ce qui produisit une sonorité plus agréable et plus amusée qu'aucune des autres que j'avais pu entendre venant d'elle.

— La tronche que tu fais !

Et elle s'esclaffa de plus belle, en me libérant de son étreinte.

Elle se remit debout et s'étira, et même ce léger mouvement fit picoter le pouvoir sur ma peau.

— Je me sens tellement mieux !

Elle me regarda de toute sa hauteur avant de me tendre la main.

Que je saisis, lui permettant de m'aider à me remettre sur pied. Elle la garda dans la sienne, me regardant à présent de façon particulièrement grave.

— Allons, Meredith, allons zigouiller la vile traîtresse qui a tenté d'ensorceler sa Reine. Doyle m'a dit que nous avons aussi un assassin à retrouver.

Je me demandai alors depuis combien de temps j'avais été inconsciente.

— Comme le souhaite ma Reine, fut tout ce que je dis tout haut.

Elle m'attira brusquement et rudement contre son corps, me rabattant le bras dans le dos de sa poigne qui retenait toujours ma main.

— Je suis reconnaissante, Meredith, très reconnaissante de ce don magique, mais ne va pas te méprendre. Si je pense qu'en t'invitant dans ma couche je peux invoquer à nouveau cette magie, je n'hésiterai pas. Si je pense qu'en t'envoyant dans les bras de quiconque, ce niveau de magie pourra renaître, je t'y enverrai. Est-ce bien clair ?

Je déglutis et pris une profonde inspiration avant de répondre :

— Oui, Tante Andais, c'est bien clair.

— Allez, fais un bisou à Tata.

Et qu'est-ce que je pouvais bien faire d'autre ? Je déposai un léger baiser sur ses lèvres, et elle m'offrit son bras en me tapotant la main comme si nous étions les meilleures amies du monde.

— Viens, Meredith, allons régler leur compte à nos ennemis !

J'aurais été bien plus ravie de l'accompagner à la Salle du Trône si seulement elle avait cessé de me caresser. Ce n'était pas vraiment une caresse d'amant, mais plutôt celle que l'on réserve à un chien. Un animal de compagnie qu'on dorlote pour se réconforter, et parce qu'il ne saurait s'y refuser.

Chapitre 31

Nous n'avons pas été plus loin que la source qui glougloutait musicalement parmi les pierres, et devant laquelle la Reine se laissa tomber à genoux.

— Je n'ai pas vu cette eau couler depuis presque trois cents années, dit-elle, les yeux fixés dessus, agenouillée. Comment se fait-il qu'elle soit réapparue ?

Les hommes se retournèrent pour me regarder. D'un regard se passant de commentaire.

— C'est toi qui as fait ça, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle, d'une voix recélant un ronronnement hostile, comme si nous n'étions plus du tout copines.

Eamon, qui était resté à ses côtés depuis sa guérison miraculeuse, posa une main sur son épaule. Je m'attendais à ce qu'elle le repousse d'un geste brusque, mais elle n'en fit rien. Son dos s'arrondit en fait à son contact, et sa tête se pencha, quasiment en une courbette. Lorsqu'elle la redressa, un sourire avait fait son apparition sur son visage, empreint d'une grande tendresse, comme je ne lui avais jamais vu jusque-là.

Elle répéta sa question, d'un ton assorti à ce sourire, mais son attention était exclusivement portée sur Eamon.

— Est-ce toi qui as ramené la source à la vie, ma nièce ?

La question était plus épineuse qu'elle ne le supposait. Si je répondais par l'affirmative, alors je réclamaïs davantage de crédit que je n'en méritais.

— Moi et Adair.

L'expression bienveillante quitta illico presto son visage quand elle le tourna vers moi.

— Quel sombre crétin ! Une petite baise vite fait, et il va jusqu'à risquer sa vie pour la tienne.

Plutôt surprise par la majeure partie de son discours, je ne m'en concentrai pas moins sur les derniers mots.

— S'il m'avait baisée, cela aurait été pour répondre à vos ordres. La peine de mort pour avoir brisé ses vœux de chasteté n'est plus applicable dans ce cas. Les gardes ont toujours eu l'autorisation de

forniquer, si tel était le souhait de Sa Majesté.

Sa colère s'estompa en partie pour céder la place à une expression que je ne parvenais pas à décrypter, comme si elle réfléchissait. Je me remémorai les paroles de Barinthus disant que son esprit était plus difficile à distraire que son bas-ventre.

— Tu n'as pas connu les prouesses héroïques d'Adair, alors ?

Je la regardai, en m'efforçant de préserver mon inexpressivité.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, ma Tante.

— Lorsque tu m'as fait saigner, après que Galen m'ait départie d'une partie de ma vigueur, Adair s'est aussi jeté en travers de mon chemin.

Et pour une fois, elle n'avait pas l'air ravi.

— Comme je le disais, tu dois baiser comme une courtisane. Ah, les satanées déesses de la fertilité, elles se la pètent toujours autant !

Ne sachant pas si admettre qu'Adair et moi avions baisé lui ferait plaisir ou la mettrait en rage, je ne pipai mot. Apparemment, Adair et ceux ayant été témoins de ce que nous avions fait devaient avoir eu la même pensée car personne ne l'ouvrit.

La main d'Eamon pressa délicatement l'épaule de la Reine qui la lui tapota, tout en disant :

— Adair, viens par ici !

Les gardes s'écartèrent pour le laisser passer et Adair vint se placer à côté de moi. Il se risqua à me lancer un bref regard, avant de se prosterner devant la Reine, la tête baissée afin que son visage lui soit dissimulé. C'était la meilleure chose à faire, mais j'avais perçu la colère dans ses yeux avant qu'il ne s'agenouille. Il devrait contrôler son expressivité mieux que ça à l'avenir, sinon il ne durerait pas bien longtemps à la Cour, quelle qu'elle soit.

Mon regard se posa sur l'endroit où il s'était incliné, doré et parfait, mis à part sa nouvelle coupe malheureuse. Il était immortel, avait été autrefois dieu, et avait tout risqué pour me venir en aide. La Reine m'avait promis que tous les Corbeaux que j'accueillerais dans mon lit seraient à moi. Mes gardes à moi, et non plus à elle. Théoriquement, elle ne pouvait pas lui faire de mal, pas si elle croyait que nous avions baisé ensemble. Évidemment, cela était aussi valable pour Doyle, Galen, Rhys, Frost, Nicca, et, bien qu'elle l'ignore, pour Barinthus. Mais sa promesse n'avait pas suffi à assurer la sécurité de mes gardes personnels. En fait, folle ou pas, ensorcelée ou pas, qu'elle les ait ainsi amochés signifiait qu'elle s'était parjurée. Je leur avais promis d'assurer leur sécurité, et en mourant pour le prouver, ma promesse se tenait. Contrairement à la sienne. Elle avait brisé son serment, ce qui faisait d'elle une parjure. Et des Sidhes avaient été condamnés à l'exil pour cela. Le problème étant, elle représentait la seule autorité pouvant lui faire respecter ses engagements.

— Galen et Adair ont reçu des coups destinés à la Princesse. La propre Garde de la Princesse a pris un coup destiné à Eamon et à Tyler.

Une expression proche de la douleur lui traversa furtivement le visage, et elle se cramponna à la main d'Eamon toujours sur son épaule.

— Je suis reconnaissante que les hommes de Merry m'aient empêchée de détruire ce qui m'est cher. Mais aucun des Corbeaux ne s'est jeté en travers du chemin de Merry. Aucun de mes gardes n'a tenté de m'aider, moi, une fois le combat enclenché, alors même qu'il ne s'agissait en rien d'un duel déclaré. Et seul un duel déclaré aurait pu libérer ma garde de son devoir de me protéger !

Mistral se laissa tomber à genoux à son côté, bien que je ne pus que remarquer qu'il restât juste hors de portée. Ce qui n'aidait en rien si les choses tournaient à nouveau au vinaigre.

— Vous nous aviez ordonné de nous agenouiller et de ne pas bouger, ma Reine. Sous peine d'aller rejoindre votre humain contre le mur.

Il lui lança un regard où se mêlaient l'imploration et la colère, avant d'ajouter :

— Et aucun d'entre nous ne risquerait votre courroux.

— Ce n'est pas important, Mistral. Je pourrais pardonner ça. En revanche, j'en ai entendu certains parler de me trucider. De se saisir de ma propre épée, Terreur Mortelle, et de me tuer avant que je ne reprenne connaissance. J'ai entendu ces propos infamants !

Je me rappelai avoir moi-même perçu des bribes de conversation. Ce raisonnement ne pourrait pas conduire à une conclusion qui me convienne. Mais comment lui changer les idées ? La voix caverneuse de Doyle résonna brusquement dans ce silence tendu.

— Ne devrions-nous pas nous occuper de Nuline qui est la vraie traîtresse avant de reprocher des paroles inconsidérées ?

— Je suis la seule à dire de qui et de quoi nous occuper en priorité ! rétorqua-t-elle.

Eamon s'agenouilla alors à son côté et, même dans cette position, il la dépassait en taille. Jamais encore auparavant je n'avais autant apprécié son imposante carrure, sa présence particulièrement physique. Il murmura quelques mots contre sa joue.

— Non, Eamon, s'ils ne me protègent pas, et préfèrent me voir morte, dit-elle en secouant la tête, alors ils risquent de changer de camp pour aller rejoindre nos ennemis. Nous serons alors assiégés sur deux fronts. Il vaut mieux ne jamais tourner le dos à l'ennemi.

— Ne vaudrait-il pas mieux guerroyer sur un seul front, plutôt que deux ? suggérai-je.

Elle leva les yeux vers moi, les idées comme embrouillées. Je me

demandai s'il s'agissait des effets secondaires du sortilège ou d'autre chose encore, mais de toute évidence, elle n'était pas elle-même.

— Il vaut toujours mieux guerroyer sur un seul front plutôt que deux, dit-elle enfin. C'est pourquoi les traîtres là devant moi doivent être les premiers à périr.

— L'objectif de ce sortilège était de vous faire massacrer vos gardes, lui rappelai-je, comme si je m'adressais à une enfant attardée. Si vous les exécutez maintenant, vous agirez précisément selon la volonté de vos ennemis.

Elle me regarda, interloquée.

— Il y a une certaine logique dans ce que tu dis. Mais aller parler de trucider sa Reine ne saurait demeurer impuni !

— Et que serait le châtement encouru chez nous pour s'être parjuré ? lui demandai-je.

— Pour avoir brisé un serment ? dit-elle.

— Oui.

— La mort ou le bannissement du royaume de la Féerie, répondit-elle, d'une voix déterminée, mais avec des yeux qui disaient tout autre chose.

Soit elle avait perçu le piège, soit quelque chose d'autre la tracassait.

— Vous m'aviez fait la promesse que tous les hommes qui viendraient coucher avec moi seraient mes gardes, les gardes du corps de la Princesse, et non plus les Corbeaux de la Reine.

Elle me regarda en me faisant les gros yeux.

— Je m'en souviens pertinemment !

— Vous m'aviez aussi promis qu'aucun mal ne leur serait fait sans mon autorisation préalable, tout comme aucun mal ne pourrait être fait à vos gardes sans la vôtre.

Son regard se durcit d'autant plus.

— Je t'ai promis ça ?!!!

— Oui, Tante Andais, c'est ce que vous m'aviez promis.

Son regard se tourna vers la source bouillonnante.

— Eamon, as-tu été témoin de cette promesse ?

Eamon leva les yeux vers moi et quelque chose dans son regard m'apprit sans équivoque qu'il s'apprêtait à raconter des bobards.

— En effet, ma Reine, répondit-il, alors qu'il ne s'était pas trouvé dans la pièce lorsque Andais m'avait fait cette promesse.

Il avait menti pour moi. Non, pas pour moi, mais pour nous tous.

Andais poussa un soupir.

— La promesse de la Reine doit demeurer inviolée, dit-elle en se redressant de toute sa hauteur pour me toiser. Je me suis parjurée, Princesse Meredith, mais je suis encore la Reine ici. Un dilemme nous échoit.

— Étant donné que la promesse m’a été donnée, alors c’est à moi que le tort a été fait.

— Tu peux donc accorder ton pardon, dit-elle, mais je présume que ce pardon aura un certain prix.

Ses yeux étaient vigilants et recélaient un avertissement qui demeurerait pour moi insondable. Il y avait une requête qu’elle redoutait que je lui fasse, une requête qu’elle ne souhaitait pas m’accorder.

— Je suis le sang de votre sang, ma Tante. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Et quel est ton prix, ma nièce chérie ?

— Un prix pour chacun de mes hommes que vous avez blessé.

— Le prix du sang, alors ? dit-elle.

— C’est dans mon droit.

Son visage était fermé et sur la défensive, comme je ne l’avais encore jamais vu.

— Et quel sang réclamera-tu ?

— Le prix du sang peut être payé dans une autre monnaie d’échange, lui dis-je.

Une expression furtive passa dans ses yeux, presque de soulagement, puis elle hocha la tête.

— Demande.

— Tous les gardes ayant parlé de Terreur Mortelle devront être pardonnés. Tous seront autorisés à s’armer avant que nous nous rendions dans la Salle du Trône. Et nous présenterons un front uni devant toute la Cour jusqu’à ce que les assassins présumés soient capturés et exécutés.

— D’accord, acquiesça-t-elle.

Les gardes se revêtirent donc de leurs armures, certaines ressemblant à la pelisse d’animaux ou à la carapace brillante d’insectes, et d’autres, plus chevaleresques, se présentaient irisées de couleurs qu’aucun acier forgé par une main humaine n’aurait pu refléter. La Reine se dirigea vers le mur et en toucha la pierre. Un fragment de la muraille disparut et la Reine passa la main à l’intérieur de cette trouée obscure où ne régnaient que les ténèbres. Elle en retira une courte épée à la poignée représentant trois corbeaux aux becs enserrant un rubis faisant quasiment la taille de mon poing et dont la garde était formée par leurs ailes en argent déployées. Cette épée portait le nom de Terreur Mortelle, l’un des derniers grands trésors de la Cour Unseelie. Une arme qui parmi tout notre arsenal pouvait véritablement infliger la mort à un Sidhe. Une blessure mortelle infligée par cette lame était fatale à tous. Elle pouvait également transpercer l’enveloppe charnelle de n’importe quel Fey, peu importait

la substance la composant ou la puissance de sa magie.

Elle se retourna vers moi, l'épée à la main, et je ne ressentis aucune peur, car elle n'aurait eu aucun besoin d'un tel déploiement de magie si elle avait voulu me faire mon affaire. Son regard se posa sur la lame qu'elle orienta pour y refléter la lumière.

— Je ne suis toujours pas moi-même, Meredith. Mon esprit divague encore sous les effets du sortilège. Cela faisait des siècles que je ne m'étais permis un tel abandon au massacre. Une telle reddition ne devrait être réservée qu'à nos ennemis.

Elle leva les yeux et j'y discernai de la tristesse. Une connaissance pesante. Elle savait qu'aucune des gardes de Cel n'aurait osé une chose pareille sans qu'il le sache, si ce n'était sans son approbation. Il n'avait pas dit de son cachot : *Allez tuer ma mère*. Non, ce serait plutôt du style : *Personne ne me débarrassera-t-il de cette femme importune ?* Des propos qui, si on le questionnait à ce sujet, pourraient lui permettre de nier en avoir donné l'ordre. De les réfuter, tout en sachant que ses paroles seraient réellement mises en application. Mais il ne s'agissait que de jouer sur les mots, uniquement de semi-vérités et d'omissions. L'expression qui passa en cet instant dans les yeux d'Andais appartenait à quelqu'un ne pouvant plus se permettre des semblants de vérité.

— Je crains pour la raison de mon fils, Meredith, dit-elle, comme si elle s'en excusait. J'ai permis à l'une de ses gardes d'aller le voir pour atténuer les désirs lubriques provoqués par les Larmes de Branwyn avant qu'il n'en perde totalement la tête.

Je me contentai de la regarder, le visage impassible, car j'ignorais ce que je ressentais en cet instant précis.

— Vous avez autorisé l'une de ses gardes à aller le soulager de sa lubricité afin de préserver sa raison et, cette nuit même, l'une d'elles vous a ensorcelée pour vous inciter à massacrer les plus puissants gardes chargés de votre protection.

— Mais c'est mon fils ! s'écria-t-elle, les yeux écarquillés d'effroi.

— Je sais, lui dis-je.

— Mon fils unique !

— Je comprends, lui concédai-je.

— Non, tu n'y comprends rien ! Et tu n'y comprendras jamais rien jusqu'à ce que tu aies toi-même enfanté ! Tout ce qui se passera d'ici-là ne sera que prétention de sympathie, que chimère de compréhension, qu'illusions cauchemardesques !

— Vous avez raison, je n'ai pas d'enfants, et je ne peux comprendre.

Elle tenait Terreur Mortelle face à la lumière, semblant voir sur sa lame élançée davantage que moi.

— Je n'ai pas recouvré toute ma raison. Je peux sentir cette folie

s'animer en moi en ce moment même, je peux sentir ce que je suis devenue. J'ai déjà ressenti cette sensation mais à présent, je me demande si mon amour de faire couler le sang d'autrui a aidé. A aidé, peut-être depuis des années.

Je ne sus que répondre à cela, et donc me gardai bien de dire quoi que ce soit. Le silence est d'or lorsque vos propos ont des chances d'être mal interprété.

— Je vais m'assurer que Nuline le paie de sa vie, ainsi que ceux à l'origine de cette agression contre toi, ma nièce.

— Et s'il s'agissait des mêmes personnes ? m'enquis-je.

Ses yeux se reportèrent sur moi, en un éclair.

— Et si c'est le cas ?

— Vous avez décrété que si l'un des gens de Cel tentait de me tuer pendant qu'il était encore en prison, il le paierait de sa vie.

Elle ferma les yeux, puis appuya le front contre le plat de sa lame.

— Ne requiers pas la vie de mon seul enfant, Meredith.

— Je ne l'ai pas requise.

Elle me laissa entrevoir dans ses yeux cette fureur légendaire.

— Tu ne l'as pas requise, vraiment ?

— Je n'ai fait que relater à la Reine ses propres paroles.

— Je ne t'ai jamais aimée, ma nièce chérie, mais je ne t'en ai pas haïe pour autant. Si tu m'obliges à mettre Cel à mort, alors là, je te haïrai.

— Ce ne sera pas moi qui vous forcerai la main, Reine Andais, mais lui.

— Ils auraient pu agir sans qu'il le sache.

Et au moment même où elle disait ces mots, ses yeux révélèrent qu'elle n'en croyait pas un seul. Elle n'était plus suffisamment folle pour se leurrer.

Elle me regarda et une expression furtive traversa ses yeux gris tricolores avec leurs anneaux de noir qui influaient sur chaque nuance grise, les intensifiant, les rendant plus foncés, plus denses, comme si elle avait appliqué de l'eye-liner sur chacun de ses iris.

— Loin de moi l'idée de me plaindre si nous sommes en train de parler d'éliminer Cel, dit Galen, mais tout le monde sait que toute tentative d'assassinat à l'encontre de Merry pendant qu'il est encore en prison signifie pour lui la peine de mort.

— Si nous parvenons à prouver la culpabilité de ses gens, fit remarquer Mistral.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Nuline fait partie de sa Garde ! Si c'est elle qui est à l'origine de ce sortilège, alors ce doit être Cel qui l'a envoyée... et si ce n'est pas lui ?

— Je suis tout ouïe, dit Andais.

— Nuline est comme moi, incompétente en politique de cour.

Inefficace à la duperie, poursuivit Galen. Qu'a-t-elle dit lorsqu'elle vous a apporté le vin ?

— Qu'elle savait que c'était l'un de mes préférés et espérait que sa saveur suave me rappellerait jusqu'à quel point mon fils pouvait l'être aussi.

À cet instant, le front d'Andais se plissa de perplexité.

— Ne dirait-on pas que ces mots ressemblent à des propos qu'on lui aurait demandé de réciter ? dit-elle en hochant la tête. Je suis la Reine de l'Air et des Ténèbres et ne crains pas les tentatives d'assassinat. Il se pourrait qu'une telle arrogance ait nui à ma vigilance.

Son débit de parole s'était ralenti, comme si elle avait du mal à le croire.

— Les gens offrent des cadeaux, dit Mistral. C'est un moyen de gagner les faveurs de la Reine.

— Un de plus parmi une profusion d'offrandes passerait inaperçu, commenta Doyle.

— Nous devons savoir où Nuline a dégoté ce vin, dit Galen.

— Oui, oui, cela s'impose, approuva Andais.

Il y avait quelque chose dans sa voix qui ne me plaisait pas, comme un ronronnement pernicieux de haine. La haine qui rend aveugle quand il s'agit de voir la vérité, particulièrement si on y préfère la cécité.

— Faites venir mes Ténèbres, dit-elle.

Doyle s'avança à son appel, tout en ne s'éloignant pas trop de moi.

— Je suis, de vos propres mots, les Ténèbres de la Princesse à présent, fit-il remarquer.

Elle repoussa ce commentaire d'un geste, comme s'il n'avait aucun sens.

— Appelle qui tu veux maître, les Ténèbres. Je ne te demanderai que de remonter la piste de ce sortilège jusqu'à son propriétaire.

— Je ne pourrai le dépister à partir de votre peau, mais la bouteille est toujours ici. C'est un sortilège bien trop puissant pour ne pas avoir laissé une souillure, la signature de celui l'ayant invoqué. Si je parviens à sentir sa peau, à goûter à sa sueur, alors oui, je pourrai remonter la piste jusqu'à l'instigateur.

— Alors mets-toi au travail, lui intima-t-elle, avant de me regarder en ajoutant : Où que cette piste nous conduise, nous la suivrons, et s'ensuivra un prompt châtiment !

Je la regardai, effrayée d'admettre que ce qu'elle avait voulu dire était bien ce que j'avais espéré.

— Entendu et attesté, dit Barinthus.

La Reine l'ignora, se concentrant exclusivement sur moi.

— Et voilà, Meredith, un nouveau serment suspendu au-dessus de ma tête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, ma Tante ?

Elle prit une profonde inspiration qu'elle exhala avec lenteur. Son regard fixe s'éloigna alors vivement de mon visage pour se porter sur un fragment du mur, comme si elle préférait en cet instant qu'aucun de nous ne puisse déchiffrer ce qu'exprimaient ses yeux.

— Et toi, ma nièce, que ferais-tu à ma place ?

J'ouvris la bouche, la refermai et me mis à réfléchir. Qu'est-ce que je ferais ?

— Je convoquerais les Sluaghs.

Elle leva alors les yeux, qui s'étaient particulièrement durcis, comme si elle essayait de me percer à jour.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ils sont les plus redoutables de tous les Unseelies. Les Sidhes même les craignent et pourtant ils craignent bien peu de chose. Avec les Sluaghs comme escorte, ainsi que vos Corbeaux, personne ne se risquera à une agression frontale.

— Et tu crois vraiment que quelqu'un oserait m'attaquer, nous attaquer... dit-elle en s'avançant vers ses gardes qui attendaient... en une attaque frontale ?!!!

— Si le sortilège avait fonctionné comme prévu, Tante Andais, vous auriez massacré tous vos gardes jusqu'au dernier, et ensuite, sans plus personne à tuer dans cette chambre, où seriez-vous allée, alors ? Qu'auriez-vous fait ?

— J'en aurai trouvé d'autres à truchider, n'importe qui.

— Vous auriez abouti dans la salle de banquet où il se serait trouvé des Sidhes qui ne seraient pas restés là les bras ballants quand vous auriez tenté de les éviscérer, lui dis-je.

— Ils auraient cherché une explication à mon comportement, dit-elle.

— Je ne crois pas. Vous avez massacré et terrorisé cette Cour depuis des temps immémoriaux. Ce que vous avez fait ici ce soir n'est pas différent de ce que j'ai déjà pu vous voir faire.

— Auparavant, la majorité des massacres avait un but en soi, dit-elle. Pour que mes ennemis aient peur de moi.

— Un massacre perpétré froidement et un massacre perpétré en proie à l'embrasement de la folie se ressemblent quand on se trouve du mauvais côté, dis-je.

— Aurais-je fait montre d'une telle tyrannie pour que toute la Cour m'en croie capable ?

Le silence dans la pièce était suffisamment dense pour tous nous envelopper. À nous en étouffer, car aucun d'entre nous ne savait comment répondre à la question sans lui mentir, ou provoquer sa

fureur.

Elle laissa échapper un rire empreint d'amertume.

— Votre silence est amplement éloquent, dit-elle en se frottant le crâne comme si elle avait une migraine. Il est recommandé d'être craint par ses ennemis.

— Mais pas par vos amis, lui dis-je, d'une voix douce.

Elle me regarda alors.

— Oh, ma nièce chérie, n'as-tu donc pas encore compris qu'un souverain n'a pas d'amis ? Qu'il a des ennemis et des alliés, mais pas d'amis.

— Mon père en avait, des amis.

— En effet, mon cher frère en avait et c'est plus que probablement ce qui lui aura valu d'être assassiné.

Je réprimai la colère qui s'alluma alors en moi. La colère était un luxe que je ne pouvais me permettre.

— Si je n'étais pas intervenue aujourd'hui avec la Main de Sang, afin de vous purger par une saignée de ce poison maléfique, vous seriez morte aussi.

— Prends garde, Meredith !

— J'ai pris garde durant toute mon existence mais si ce soir nous ne montrons pas un peu d'audace, alors nos ennemis s'assureront de notre mort à toutes deux. Il se pourrait même que la mort de Cel ait été fomentée ce soir. Exécuté pour m'avoir tuée, ainsi que vous. Ce qui faciliterait l'accession au trône pour une nouvelle lignée.

— Personne ne se montrerait assez stupide pour s'y risquer, dit-elle.

— Personne à la Cour ne sait que je possède la Main de Sang. Mais sans cela, le sortilège aurait fonctionné exactement comme ils l'avaient programmé.

— Fort bien, faisons intervenir les Sluaghs. Et ensuite ?

— Si j'étais à votre place, ou à la mienne ? lui demandai-je.

— Peu importe ! Dans ces deux cas de figure ?

À nouveau, elle m'observa, essayant de comprendre où je voulais en venir.

— Je contacterais Kurag, le Roi des Gobelins, pour l'avertir et pour qu'il nous envoie plus de Gobelins que ceux qu'il autorise généralement à pénétrer dans notre sithin.

— Tu crois vraiment qu'il t'épaulera contre tous les Sidhes Unseelies ?

— Si je lui en donne le choix, non. Mais il n'a pas le choix. Il est mon allié et me refuser son aide signifierait se parjurer. Et les Gobelins tueraient leur roi pour ça.

Elle opina du chef.

— Dans trois mois, il ne sera plus ton allié.

— En fait, dans quatre mois, crus-je bon de lui préciser.

— Il n'y avait que six mois de prévu et la moitié s'est écoulée, rétorqua-t-elle.

— C'est vrai, mais Kitto est à présent Sidhe et, pour chaque Gobelin en partie Sidhe que je révélerai à ses pouvoirs, j'obtiendrai un mois supplémentaire.

— Vas-tu tous les baiser ?

Cela dit sans vouloir m'offenser, comme s'il s'agissait du seul moyen à sa connaissance pour révéler leur potentiel magique.

— Il existe d'autres méthodes pour faire émerger ces pouvoirs.

— Tu ne survivras pas à un corps à corps avec un Gobelin, Meredith.

— Kurag nous a accordé que nous aidions la Princesse dans cette entreprise, dit Doyle.

Il me toucha le bras et, venant de n'importe qui d'autre, j'aurais dit que c'était un geste de nervosité. Mais il s'agissait des Ténèbres de la Reine ; et Doyle ne se montrait que très rarement nerveux.

— La plupart rechigneront à se battre contre toi, les Ténèbres, et aussi contre Froid Mortel, d'ailleurs. Ils choisiront de préférence ceux parmi les gardes de Meredith qu'ils penseront pouvoir vaincre facilement. Ils essaieront de tuer tes hommes, dit-elle en se tournant vers moi, avant d'ajouter : Comment empêcheras-tu ça une fois le combat engagé ?

— Je choisirai mes champions, lui répondis-je. Ils se battront contre les guerriers de mon choix, et non du leur.

— Je présume que tu choisiras les Ténèbres et Froid Mortel.

— Probablement.

— Nombreux seront ceux qui refuseront de les combattre. Alors au risque de me répéter, souhaites-tu vraiment coucher avec tous les Gobelins qui feront la queue pour goûter ta chair scintillante ?

— Je ferai ce que j'ai dit.

Elle éclata de rire.

— Même moi, je ne me suis pas abaissée au point de coucher avec un Gobelin. J'aurais pensé que pour toi cette idée serait inacceptable.

— Je crois que vous apprécieriez de vous ébattre au lit avec eux. Ils aiment que ce soit brutal.

Son regard se détacha de moi et je réalisai qu'elle l'avait posé sur Kitto, qui essayait de rester près de moi tout en se faisant aussi invisible que possible.

— Il a l'air quelque peu fragile pour ma conception du sexe un peu musclé.

Kitto se recula encore plus derrière Doyle, Galen et moi. Je me déplaçai juste assez pour détourner l'attention d'Andais.

— Quand on est obligé d'établir des règles fondamentales stipulant que son amant n'est pas autorisé à vous arracher des lambeaux de chair avec les dents, je pense que ce type d'attouchement peut être qualifié de brutal.

Son regard dévia de nouveau pour se porter sur le mince croissant de visage encore visible de Kitto. Puis elle fit un bond en avant en criant : « Bouh ! »

Kitto se précipita pour venir se réfugier derrière moi, avant de repousser les autres gardes, ménageant ainsi une bonne distance entre lui et la Reine.

Andais s'esclaffa.

— Féroce, on peut le dire !

— Suffisamment féroce, répliquai-je.

— J'appellerai les Sluaghs. Charge-toi de contacter les Gobelins.

Elle pencha la tête de côté, comme un oiseau ayant repéré un vermisseau.

— Je peux convoquer les Sluaghs à distance, car je suis leur Reine, mais comment vas-tu appeler les Gobelins ?

— J'essaierai tout d'abord le miroir.

— Et si ça ne fonctionne pas ? s'enquit-elle.

— Je ferai usage de la lame et du sang, ainsi que de la magie.

— Une ancienne méthode, fit-elle remarquer.

— Mais ô combien efficace.

Elle acquiesça, en fermant quelques instants les yeux.

— Les Sluaghs viendront à mon appel. Je t'autorise l'utilisation de mon miroir pour essayer de capter l'attention de Kurag.

— Vous semblez douter que j'y parvienne.

— C'est un malin pour un Gobelin. Il ne souhaitera pas se retrouver impliqué dans les chamailleries royales de la Cour de l'Air et des Ténèbres.

— Les Gobelins sont les fantassins de la Cour Unseelie. Kurag peut prétendre que nos luttes intestines n'ont aucune importance pour lui, mais tant qu'il se considérera lui-même comme faisant partie de cette Cour, alors il devra prêter attention à nos chicaneries.

— Il ne le percevra pas sous cet angle-là, dit-elle.

— Laissez-moi m'inquiéter de Kurag.

— Tu m'as l'air bien sûre de toi. Tu ne peux coucher avec, car tu ne peux l'inciter à l'adultère.

— Il arrive parfois qu'on gagne davantage à promettre quelque chose plutôt qu'à l'accorder.

— Tu ne peux offrir ce que nos lois interdisent, insista-t-elle.

— Kurag est au courant de nos lois tout autant que nous, n'allez pas croire le contraire. Il ne les oublie que lorsque cela l'arrange. Il comprendra que ce n'est pas du sexe que je propose.

- Alors qu'est-ce que tu lui proposeras ?
- L'opportunité de m'aider à faire ma toilette.
- Je ne comprends pas, dit-elle, les sourcils froncés.

Et pour sûr, elle ne le pouvait, car bien que Kurag connaisse les lois en application chez les Sidhes, on ne pouvait dire de même de notre Reine quant à la législation des Gobelins. Je savais que les fluides corporels étaient plus précieux pour eux que quoi que ce soit d'autre. La chair, le sang, le sexe ; quelque part dans cette association se situait la perfection absolue pour un Gobelin. J'allais leur offrir deux de ces trois-là, ainsi que le contact tactile, bien que sans la saveur, de la chair sidhe. Je faillis dire que j'allais leur offrir les trois réunis, mais me ravisai. Le concept de la chair préconisé chez les Gobelins s'illustrant généralement par quelque morceau à conserver soit à l'intérieur de l'estomac, soit en bocal, sur une étagère.

Chapitre 32

La rumeur publique à la Cour annonçait ma mort. Certains Sidhes avaient accès à la télévision et avaient passé une bonne partie de l'après-midi à visionner les vidéos de la conférence de presse. La fusillade, le policier à terre, et finalement, moi, le visage ensanglanté, dans les bras de Galen. Les médias humains avaient relaté que j'avais disparu à l'arrière d'une limousine et il n'y avait aucun reportage me montrant à l'hôpital. Nous n'avions pas eu le temps de raconter quoi que ce soit à quiconque et notre petit agent de presse attitré, Madeline Phelps, n'était au courant de rien. Nous avons été accueillis à la porte du sithin par des gardes et escortés directement auprès de la Reine. Personne d'autre ne nous avait vus. En fait, personne d'autre ne savait que nous étions arrivés sains et saufs, voire dans un état intermédiaire.

La Reine et ses hommes nettoyèrent le sang dont ils étaient couverts et s'apprêtèrent pour le banquet. Andais et sa suite se rendraient dans la grande salle comme si de rien n'était. Elle prendrait place sur son trône, Eamon sur celui réservé au consort. Ils laisseraient le trône du Prince vacant ainsi que ma partie de l'estrade, comme cela avait été le cas depuis mon départ et l'incarcération de Cel.

Doyle entrerait avec la Reine, mais pas à son côté. Il serait l'un des gardes postés aux portes, afin qu'il puisse flairer tous les nobles dès leur arrivée, à la recherche de la magie contenue dans le vin frelaté. S'il paraissait à sa position d'antan derrière la Reine, cela soulèverait quelques questions, mais personne ne s'interrogerait sur son souhait de revenir à son service pour ne plus être exilé de la Féerie. Personne ne s'étonnerait qu'elle le punisse en l'éloignant ainsi de sa royale personne.

La Reine et ses hommes ne répondraient à aucune question. Le plan était qu'elle conserve un mutisme absolu en les ignorant toutes, jusqu'à ce que quelqu'un prenne finalement son courage à deux mains pour avancer vers son trône et lui demander la permission de parler. Ce serait le signal pour que je franchisse la porte à mon tour avec ma suite. Toujours couverte de sang des pieds à la tête, du sang qui n'était pas le mien, établissant clairement, bien mieux que n'importe quelle mise en scène, que j'étais la parfaite héritière d'Andais. Certains des

hommes avaient toujours du sang sur eux, tandis que d'autres s'en étaient nettoyés selon le désir de chacun de participer au spectacle.

Nous attendions dans l'antichambre, devant les hautes portes menant à la grande salle. Le silence était rempli d'un épais glissement, comme provenant de quelque serpent géant, mais ce qui bougeait au plafond et contre les murs n'était pas reptilien. Des rosiers grimpants fanés depuis des siècles jusqu'à ne plus être rien d'autre que des plantes grimpantes desséchées aux épines dénudées envahissaient la pièce, s'étant régénérés à l'appel de mon sang, de ma magie. À présent, des mois plus tard, les murs étaient enfouis sous le vert profond des feuilles et des nouvelles tiges. De gigantesques roses écarlates s'épanouissaient partout, leur senteur si lourde dans les airs qu'on avait l'impression d'ingurgiter du parfum, d'une suavité quasi insoutenable. Les roses s'agitaient dans la pénombre. Ce bruissement des plantes qui grimpaient et des tiges et des feuilles glissant les unes sur les autres emplissait l'antichambre. Toute fleur attirée trop loin à l'intérieur de cette masse mouvante provoquait une averse de pétales écarlates sur nos têtes. Je savais que certaines des épines à proximité du plafond étaient de la taille d'une dague. Ces rosiers grimpants n'étaient en rien ordinaires. Ils servaient de défense de dernier recours au cas où un ennemi parviendrait à approcher aussi près. Le fait que la plupart de nos ennemis étaient les bienvenus ici transformait ces rosiers défensifs en symbole plutôt qu'en véritable menace.

Notre projet de retrouver Nuline et lui demander d'où provenait son vin avait échoué. Les Sluaghs de Sholto l'avaient retrouvée, dans l'incapacité de répondre à aucune question, vu que sa tête manquait à l'appel. Sa mort signifiait soit que l'assassin potentiel ne prenait aucun risque, soit qu'il – ou qu'ils –, savait déjà que le projet d'assassiner la Reine avait échoué. Ce qui ne changeait rien à nos plans, mais on ne pouvait que s'interroger.

Sauge se tenait juste derrière Rhys et Frost, dans mon dos. Nous avions dû le présenter à sa Reine Niceven sous sa nouvelle forme, sans oublier ses yeux tricolores. Elle avait été furieuse qu'il ne puisse plus recouvrer son ancienne apparence, tout en étant fort intriguée qu'il se soit révélé Sidhe. Suffisamment intriguée, d'ailleurs, pour aller jusqu'à nous offrir son aide. Les demi-Feys étaient les espions par excellence – si minuscules, si inoffensifs. Les Sidhes les ignoraient comme s'ils étaient vraiment les insectes qu'ils imitaient. On ne les considérait pas comme un pouvoir déterminant aux Cours, et de ce fait, ils pouvaient être partout à la fois. La Reine Niceven avait donc réparti ses gens dans toute la Cour, où ils prêteraient l'oreille avant de faire leur rapport, espionnant pour mon compte et celui de la Reine Andais.

Le Roi Kurag, avec à son bras sa Reine, qui en avait plus que de raison, se tenait derrière nous dans l'antichambre. Ils entreraient avec

leur suite de Gobelins comme faisant partie de mon entourage. Puis Kurag prendrait place sur son trône au fond, le plus près des portes, le plus loin de celui de la Reine, mais nous ferions notre entrée ensemble, et certains de ses guerriers m'escorteraient lorsque nous nous avancerions dans la grande salle.

Frêne et Fragon présentaient tous deux une apparence plus ou moins sidhe. Beaux et emplis d'arrogance, autant qu'un Sidhe pure souche dont aurait pu se vanter la Cour, avec cette peau parfaite dorée de soleil, mais avec des yeux, d'un vert vibrant chez l'un et d'un rouge brûlant chez l'autre, purement gobelins, gigantesques et en amande, leur dévorant le visage davantage que des yeux d'origine humaine ou même sidhe. Ce qui donnait aux Gobelins une vision nocturne bien plus performante, tout en les étiquetant comme *autres*. Ils étaient physiquement plus corpulents, semblant avoir davantage de muscles qu'ils ne l'auraient dû sous cette peau magnifique. J'aurais pu parier qu'ils étaient plus forts qu'un Sidhe pure souche.

Frêne avait été plus que content de prendre part à notre démonstration de solidarité. Fragon, quant à lui, avait refusé de nous aider. Étant donné que s'asseoir aux pieds d'une femme, et d'autant plus Sidhe, serait en dessous de son rang. J'avais dû lui accorder une petite avant-première, et lorsqu'il eut léché le sang sur ma peau, il n'avait plus fait le moindre commentaire. Ils étaient suffisamment Gobelins pour considérer comme précieux le sang sidhe qui me recouvrait. Pour ce soir, c'était bon signe ; mais plus tard, lorsqu'ils viendraient me rejoindre dans mon lit, cela risquait d'être quelque peu horripilant. Mais un problème à la fois ; celui qui nous occupait ce soir étant amplement suffisant sans aller en rajouter.

— La Reine Niceven dit que l'un des membres de la royauté vient de se prosterner devant la Reine, annonça Sauge.

Il prit une inspiration, avant d'ajouter d'une voix tout excitée :

— Allons-y !

Barinthus et Galen poussèrent donc les portes, qui s'entrouvrirent progressivement sur notre passage, la lumière plus intense provenant de la grande salle nous enveloppant. Je m'avançais, suivie de près par Rhys et Frost ; puis venaient Nicca et Sauge, et ensuite, chacun choisit son partenaire pour m'emboîter le pas deux par deux, Galen et Barinthus fermant la marche, précédant les Gobelins.

Doyle resta près de la porte, comme prévu, et nous ne lui avons prêté aucune attention, comme si nous lui faisions la gueule. Le plan, comme qui dirait, se déroulait à son rythme.

Des halètements, des murmures furieux, et même un hurlement étouffé m'accueillirent dès l'entrée. Je crus un instant que le héraut qui y était posté ne me reconnaissait pas. La seule partie de ma personne non encroûtée de sang étant mes yeux, et même les cils de

l'un d'eux en étaient tout raidis. J'avais passé ma vie à être traitée en inférieure, comme n'ayant aucune importance, et ne représentant assurément aucun danger. J'admets avoir apprécié en majeure partie ce moment, lorsque tous me regardaient traverser la salle. Me réjouissant de leur peur, de leur surprise, de leur inquiétude. Que s'était-il passé ? Qu'est-ce qui avait changé ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Certains étaient les meilleurs courtisans politiques au monde, mais à présent, est-ce que tous leurs plans s'évaporaient dans les airs simplement parce que je venais de faire mon entrée dans la Salle du Trône, couverte de sang ?

La Reine Andais siégeait sur son trône, sa peau blanche toute propre et immaculée, sa robe noire exposant ses épaules et ses bras. Des diamants scintillaient dans ses cheveux, dissimulant de leur éclat aveuglant le métal de la tiare. Une rangée de diamants ornait son cou en se déversant sur sa poitrine comme une corde ou un serpent surpris à mi-mouvement. Ces bijoux étaient les seules touches colorées sur sa simple robe noire et les longs gants lui recouvrant les mains et les avant-bras. Quoique *coloré* ne soit peut-être pas le terme approprié pour décrire ce type d'effet. C'était plutôt comme si ils recourbaient la lumière autour de sa tête et de son cou, telle une auréole qui irradiait autour de son corps.

Mistral se tenait debout derrière son trône, sur le côté, revêtu de son armure, sa lance appuyée contre l'estrade. Qu'Andais ait nommé Mistral son nouveau Capitaine ne me surprenait guère, ce qui m'étonnait bien davantage était son choix de nouveau second en chef. Murmure était dissimulé par son armure ; seule sa longue tresse châtain clair s'échappait de sous son casque. On l'appelait Murmure car il ne parlait jamais, à part pour venir chuchoter à l'oreille de la Reine, ou de Doyle. Comment pouvait-on commander sans beugler ses ordres ?

Tyler était recroquevillé aux pieds d'Andais, retenu par une chaîne ornée de bijoux, il ne portait qu'un collier étincelant. Eamon était assis sur le trône plus petit, juste en dessous du niveau de celui de la Reine, celui du consort. Vêtu intégralement de noir, à l'exception d'un bandeau d'argent ceignant son front pâle.

Nous avons dépassé la table vide et le trône où prendraient place les Sluaghs, qui se tenaient à présent derrière la Reine. Des Volants de la Nuit, un croisement de chauves-souris géantes, d'abominations tentaculaires et de raies Manta des airs, étaient agglutinés contre la muraille de pierres dans son dos, s'élevant à l'infini tel un rideau vivant de chair sombre. Des créatures pourvues de plus de tentacules que de chair se tenaient derrière le trône. Les vieilles sorcières, Agnès la Noire et Segna la Dorée, revêtues de houppelandes, attendaient derrière la Reine, dépassant en hauteur les gardes dans son dos. Elles

se tenaient habituellement derrière leur Roi, mais Sholto avait un nouveau siège où prendre place.

Un trône inoccupé l'attendait, qui avait autrefois été réservé à l'héritier, et qu'on avait pris l'habitude d'appeler le trône du Prince qui avait été placé sur l'estrade, juste en dessous du mien. Pour ce soir, il ferait aussi office de trône du consort. Mon consort, cependant, et non celui de la Reine. Et en ce qui me concernait, ce serait celui ou ceux, quels qu'ils soient, avec qui je coucherais cette nuit-là.

Sholto, le Roi des Sluaghs, le Seigneur de l'Insaisissable, l'Engendreur d'Ombres, de grande stature, avec une peau pâle à l'éclat lunaire qui aurait rempli d'orgueil tout Sidhe Unseelie, prenait place sur l'estrade pour la première fois. Sa chevelure aussi blanche que neige, longue et soyeuse, était, comme à l'accoutumée, rassemblée en une queue-de-cheval. Ses yeux étaient tricolores : un cercle d'or métallique comme à l'intérieur des miens, suivi d'un autre d'ambre et pour terminer d'une ligne de la couleur des feuilles d'automne. Il était aussi clair de teint et de corps que n'importe quel Sidhe honorant de sa présence la Cour, assis là dans une tunique noire et dorée, un pantalon noir aux jambes rentrées dans des bottes d'un cuir des plus souples de même tonalité lui montant jusqu'aux genoux, avec davantage d'or encore en ornant le bord des rabats. Son ample manteau était fermé par une broche en or gravée à l'effigie de sa maisonnée.

En toute apparence, on aurait dit un prince Sidhe, mais je savais, sans doute bien mieux que la plupart, que les apparences étaient parfois trompeuses. Sholto usait de magie afin de dissimuler ce qui se trouvait vraiment sous ses vêtements. La quasi-totalité de son ventre jusqu'à son bas-ventre n'était qu'une masse tentaculaire, qui, sans son glamour, aurait formé des bosses même en dessous du généreux métrage de tissu de la tunique. Les vêtements de style contemporain étaient quasiment importables sans l'aide de sa magie pour remédier à tout pli disgracieux. Sa mère était Sidhe Seelie, et son père un Volant de la Nuit.

En tant que Roi des Sluaghs, il pouvait mettre dans son lit toute la gent féminine de sa Cour. En tant que membre de la Garde de la Reine, personne de la Cour d'Andais ne pouvait l'y rejoindre, à l'exception d'Andais en personne. Je crois qu'il ne serait jamais venu à l'idée de ma tante de l'inviter dans son lit. Elle l'appelait *ma créature perverse*, ou parfois simplement *ma créature*. Un surnom qu'exécrait Sholto, mais il ne s'agissait pas d'aller se plaindre à la Reine Andais de ces petits noms affectueux, pas même si vous étiez le roi d'une autre Cour. Si Sholto avait trouvé satisfaction avec les femmes de sa propre Cour, alors je n'aurais rien pour marchander, mais c'était loin d'être le cas. Il désirait sentir une peau sidhe contre son corps. Si bien que

notre marché fut conclu et, si ce n'était cette nuit, alors je découvrirais dès demain si je pouvais supporter toutes ces excroissances supplémentaires. Ce que j'espérais sincèrement, parce que, que je l'apprécie ou non, je devrais coucher avec lui pour l'aide qu'il m'apporterait ce soir.

Afagdu était debout sur un côté de l'estrade. Il avait été agenouillé devant le trône à l'ouverture des portes. Lui aussi était entièrement vêtu de noir, la couleur attitrée d'Andais depuis des siècles, comme la plupart des courtisans, qui se revêtaient fréquemment d'atours du coloris préféré de leur monarque. La chevelure d'Afagdu était si noire qu'elle semblait se fondre à sa houppe, sa barbe accentuant l'impression que ses yeux tricolores flottaient sur son visage, perdus dans toute cette noirceur. Sa voix résonna dans tous les recoins de la salle, tranchant net au travers des murmures et des cris de surprise.

— Princesse Meredith, est-ce ton sang, ou serait-ce celui d'un autre ?

Je me montrai indifférente et m'avançai jusqu'au pied de l'estrade, directement devant la Reine, à qui je fis une courbette, mais seulement de la tête.

— Reine Andais, Reine de l'Air et des Ténèbres, je viens me présenter à vous couverte du sang de mes ennemis, et de mes amis.

— Meredith, Princesse de la Chair et du Sang, viens te joindre à nous.

Les cris de surprise redoublèrent à la mention de ce nouveau titre. Doyle avait souhaité garder le secret au sujet de mon nouveau pouvoir afin que nous puissions surprendre mes ennemis, mais Andais en avait décrété autrement. Elle voulait que la Cour me redoute, tout comme elle la redoutait, elle. Il avait été impossible de la persuader de revenir sur cette décision, et comme elle était la Reine...

Sholto se leva de son siège pour descendre les deux marches qui me restaient à gravir. En souriant, il me tendit la main, que je pris, et constatais qu'il avait la paume moite. Pourquoi le Roi des Sluaghs était-il si nerveux ?

Je lui adressai à mon tour un sourire, en me demandant si l'effet produit serait amical, ou effrayant, avec mon masque sanglant.

Il me conduisit à mon trône, et revint prendre place sur le sien lorsque j'y fus assise. Les autres s'attroupèrent autour. Kitto prit sa place à mes pieds, et tout ce qui lui manquait aurait été un collier de joaillerie pour l'assortir à Tyler aux pieds de sa Reine. Rhys et Frost prirent leur position de chaque côté de mon trône, ceux que j'avais accueillis dans mon lit se répartissant derrière moi et de part et d'autre. Barinthus s'était lui-même inclus à cette catégorie, et je n'aurais pas eu le culot de le contester. La Reine en avait été tout à la

fois surprise et intriguée, mais avait laissé l'affaire en suspens. Quant aux autres, les siens comme les miens, ils se répartirent dans la salle. Andais voulait qu'il soit clair pour tous que les gardes n'étaient pas là pour nous protéger, mais en tant que menace pour le reste de l'assemblée.

Les nobles semblèrent ne pas apprécier que les gardes s'éparpillent ainsi partout dans le périmètre. Pas du tout, d'ailleurs. Afagdu retourna s'asseoir sur son trône sur la gauche, souriant, en apparence à l'aise. Il ne faisait pas partie des lèche-culs de Cel ; ni n'était un partisan de la Reine. Il gardait ses pensées pour lui, en s'assurant que les nobles affiliés à sa maisonnée fassent de même.

Deux Bérêts Rouges s'avancèrent alors à pas de géant. Si les Gobelins étaient les fantassins des Unseelies, alors les Bérêts Rouges en étaient les troupes de choc – plus forts, plus grands, uniformément encore plus vicelards que les Gobelins mêmes. Ces deux-là faisaient respectivement deux mètres quarante et presque trois mètres. De petits géants, même parmi les Feys. On aurait pu s'attendre à ce que des créatures aussi grandes, aussi corpulentes, aussi musclées, bougent comme un taureau pataud, mais pas du tout. Ils évoluaient comme de gigantesques chats en chasse, sinistrement gracieux. L'un était du jaune du vieux papier, et l'autre du gris sale de la poussière. Leurs yeux étaient de larges amandes de couleur rouge, semblant regarder le monde au travers d'un voile de sang.

Ils portaient sur la tête les bérêts écarlates qui avaient valu à leur peuple leur nom, mais celui du plus grand n'était pas seulement d'étoffe rouge. De fins sillons de sang coulaient de son bérêt sur son visage, poursuivant leur course sinueuse sur des épaules équivalant en largeur à ma hauteur, en ruisselets quasi continus, sans vraiment pouvoir tomber par terre, comme si son corps les absorbait au passage, quand bien même on voyait de sombres tracés sur ses vêtements. Il se pouvait que ce soit l'étoffe qui s'en imbibait.

J'aurais pu parier que le bérêt de celui-là avait été créé dans de la pure laine blanche. Autrefois, tous les Bérêts Rouges avaient dû tremper leur couvre-chef dans le sang frais pour obtenir cette couleur cramoisie. Puis le sang séchait et ils devaient s'engager dans une nouvelle bataille pour pouvoir le retremper dans le sang de l'ennemi. Cette coutume avait fait d'eux certains de nos guerriers les plus redoutables ; pour sûr, concernant la soif de sang, il était plutôt difficile de les surpasser.

Soit le grand au teint grisâtre avait récemment trempé son couvre-chef pour en rafraîchir la couleur en vue du banquet, soit il possédait cette capacité naturelle des plus rares : il pouvait faire couler à volonté le sang frais. À une époque, lorsque les Bérêts Rouges composaient une nation à part entière, distincte de l'empire des

Gobelins, être seigneur de guerre était chez eux une condition préalable.

Le plus petit des deux ne protesta pas lorsque l'autre se fraya un passage en avant pour venir s'agenouiller en premier. Dans cette position, il était aussi grand que moi assise sur le haut trône surélevé par l'estrade, au-dessus de lui. En voilà un grand gaillard, en effet !

Sa voix à la sonorité profonde évoquait le raclement des pierres les unes contre les autres, me donnant envie de m'éclaircir la gorge.

— Je m'appelle Jonty, et Kurag, le Roi des Gobelins, m'a donné l'ordre de protéger votre chair blanche. Les Gobelins sont honorés de l'alliance entre la Princesse Meredith et Kurag, Roi des Gobelins.

Sur ce, il pencha vers moi son immense visage, presque aussi large que ma poitrine. J'avais passé une trop grande partie de mon existence dans l'entourage de tels géants pour m'en effrayer, mais lorsqu'il me fit un large sourire en exhibant des crocs en dents de scie, il me fallut une certaine dose de confiance pour le laisser poser cette bouche peu avenante sur la main que je lui tendais.

— Moi, Princesse Meredith, Détentrice de la Main de Chair et du Sang, te salue, Jonty, et rends à mon tour honneur aux Gobelins en partageant avec eux le sang que j'ai fait couler.

Il ne me toucha pas de ses mains, car ce n'était nullement nécessaire pour cette démonstration publique d'entraide, se contentant simplement de poser sa bouche quasi dénudée de lèvres contre ma peau, en effleurant ma main de la pointe de sa langue. Une langue donnant la sensation rêche du papier de verre, comme celle d'un grand félin. Tandis que cette surface râpeuse raclait le sang séché sur ma main, ma paume gauche se mit à pulser. J'avais auparavant connu la Main de Sang comme s'étant faite sensible, à m'en faire mal, m'emplissant d'une telle souffrance que j'avais dû hurler pour tenter de l'évacuer, mais jamais encore je ne l'avais sentie se manifester par une pulsation aussi anodine.

Le Gobelin maintint sa bouche pressée contre ma paume, puis ses yeux roulèrent dans leurs orbites quand il les leva vers moi. En un étrange regard empreint d'intimité, comme lorsqu'un homme lève les yeux en caressant de la langue des endroits plus intimes que la paume d'une femme. Je ressentis de la chaleur au creux de ma main, qui semblait humide. Une chaleur qui me grimpa le long du bras, en se déversant sur mon corps en une vague chaude qui me coupa le souffle, et me laissa trempée. Trempée de sang, comme si je venais simplement en cet instant de me rouler dedans. Le sang coulait de mes cheveux sur mon visage. Je levai une main pour l'empêcher de me couler dans les yeux, mais l'autre Béret Rouge avait surgi devant moi. Il passa sa langue rêche sur mon front, un grondement sourd s'échappant du plus profond de sa poitrine. Je m'attendais à moitié

que Jonty le repousse, mais il resta agenouillé, penché au-dessus de ma main, tout en me fixant avec ce regard toujours empreint d'intimité.

Une voix se fit entendre derrière eux :

— Kongar, éloigne-toi d'elle, tout de suite !

Le Béret Rouge se saisit alors de ma main à demi levée, avant de la lécher en la retenant dans ses grosses paluches. C'était une insulte de porter la main sur ma personne. Cela impliquait des faveurs sexuelles pour les Gobelins. D'autres mains se refermèrent illico sur lui, le tirant brutalement en arrière. Frêne et Fragon l'envoyèrent valdinguer par terre, ce qui le propulsa juste au-devant des portes.

— Il ne sait pas se contrôler, Kurag, fit observer Fragon. Je ne lui fais aucune confiance quand il se trouve à proximité de la chair sidhe.

La voix grondante de Kurag retentit alors dans toute la salle :

— Allons bon, v'là encore autre chose !

Puis il fit un geste, et deux autres Bérêts Rouges allèrent chercher celui tombé à terre. Kongar s'était remis sur pied avant même qu'ils ne l'aient rejoint. Du sang lui coulait sur le visage. Pendant un moment, je crus que Frêne et Fragon l'avaient blessé ; pour finir par réaliser que c'était son chapeau qui saignait. Son chapeau, recouvert de sang séché, s'était mis à pisser le sang, à l'image de celui qui me ruisselait sur le corps.

Il leva une main pour toucher ce sang, le portant à sa langue, puis me regarda comme moi je regarderais un bon steak. L'un des autres Bérêts Rouges tenta d'y toucher aussi, mais Kongar lui repoussa les mains. Il laissa les deux autres le reconduire pour se joindre aux gardes Gobelins, sans les laisser non plus toucher ce sang frais.

— Tu as eu plus que ta ration, Jonty, dit Frêne.

Jonty me lança à nouveau ce regard étrangement intime, avant de se redresser en souriant, le pourtour de la bouche maculé de sang, s'en léchant encore les babines tout en venant se poster derrière moi, se joignant à mes gardes.

— Le sang de la Reine, l'entendis-je marmonner en passant, à l'intention de Frêne.

Frêne, tout vêtu d'un vert assorti à ses yeux, avait fière allure avec sa chevelure et sa peau dorées. Il se laissa tomber à genoux à ma droite, et il aurait pu passer pour Sidhe si ses cheveux blonds avaient été plus longs. Fragon s'agenouilla du côté opposé. Le rouge de ses vêtements accentuait celui de ses yeux, qui roulèrent de fureur alors qu'il inclinait le visage au-dessus de ma main, et je me remémorai par la force des choses ceux écarlates du Béret Rouge. Et me demandai si c'était ce qu'avait pu être son père.

La sensation que me procura la bouche de Frêne sur ma peau me fit tourner vers lui toute mon attention. Il léchait le sang sur ma main

en de longs mouvements de langue déterminés, Fragon lui faisant écho sur mon autre bras, leurs langues douces et étrangement délicates. Chacun prit l'une de mes mains dans les leurs, simultanément, comme s'il s'agissait d'une chorégraphie qu'ils avaient répétée ensemble. Je tentai de les dégager, mais tous deux appuyèrent dessus au même moment, les clouant aux accoudoirs du trône. La sensation me fit fermer les yeux, me coupant le souffle. Lorsque je les rouvris, du sang frais avait commencé à couler, et je voulus m'essuyer les yeux, mais ils m'en empêchèrent. Ils appuyèrent plus fort, se mouvant comme deux ombres, de telle sorte que leurs bouches se posèrent en même temps sur mon visage, qu'ils se mirent à lécher, juste au-dessus des yeux, s'abreuvant du sang qui me coulait sur le front, comme si j'étais une assiette remplie d'un potage trop savoureux pour en laisser la moindre goutte.

Ils me léchèrent sur les yeux, en appuyant juste un peu trop, et en cet instant, ce fut loin d'être excitant. Je me félicitai vraiment d'avoir négocié qu'aucune blessure ne me soit infligée. Ils pouvaient lécher le sang en surface, mais sans morsure. Ils ne pourraient pas faire couler davantage de sang une fois que celui-ci aurait disparu, du moins pas sans renégociations. Il y avait quelque chose d'énervant chez ces deux-là – d'excitant, certes, mais aussi de potentiellement irritant.

Ils se penchèrent en arrière et je rouvris les yeux, clignant des paupières. Ils me toisaient de toute leur taille avec une de ces expressions... Leurs regards parlaient de sexe mais aussi d'une faim dévorante, qui avait moins de rapport avec le cul qu'avec la viande. Ils pouvaient bien avoir l'air plus Sidhe que Kitto, il n'en demeurerait pas moins que l'expression dans leurs yeux rendait plus qu'évident qu'une fois encore, les apparences peuvent être trompeuses.

J'avais attendu que la Reine prenne la parole, ou que certains des nobles s'adressent à elle, pendant que je partageais le sang avec les Gobelins. Je tournai juste assez la tête pour voir la Reine qui nous observait avec des yeux affamés, avides, impatients, et je sus que cette attention n'était pas seulement dirigée vers moi, mais aussi vers les Gobelins. Ils évoluaient comme corps et ombres, si synchrones qu'il était quasi impossible de ne pas se poser de questions. Ce que la Reine Andais n'avait pas pour habitude de faire sans profiter de l'occasion pour satisfaire sa curiosité. Mais si la Reine goûtait à un Gobelin, cela se ferait dans le plus grand secret, ainsi agissaient la plupart des Sidhes envers les Sluaghs et d'autres encore. Impeccable pour une nuit sans lune, mais pas suffisamment pour la clarté du jour. Cette attitude était l'une des raisons pour lesquelles Fragon et Frêne avaient été intrigués par ma proposition particulièrement publique.

Je compris pourquoi personne n'avait interrompu le spectacle. Si la Reine y prenait plaisir, vous interfériez à vos risques et périls. Si

vous gâchiez son divertissement, elle était capable de vous faire faire des choses tout aussi amusantes, du moins selon ses critères.

Un mouvement me fit lever les yeux, et je découvris une nuée de demi-Feys, tels de gigantesques papillons virevoltant au-dessus de ma tête. Je savais ce qu'ils voulaient. La plupart des créatures à la Cour Unseelie appréciaient un peu de sang. Mais les demi-Feys, à la différence des Gobelins, avaient bien peu de règles. Je fixai en l'air ces minuscules visages voraces en songeant que je pouvais donner dès maintenant plutôt qu'ultérieurement ce que j'avais promis à leur Reine Niceven. Du sang frais, du sang sidhe, du sang royal. Vu que j'en étais recouverte.

— Messeigneurs Gobelins, leur dis-je, j'ai fait affaire avec d'autres alliés.

Leurs regards se baissèrent pour venir se poser fixement sur moi, comme s'ils n'avaient aucune intention de renoncer à leur proie. Je sentis Rhys et Frost s'agiter dans mon dos.

— Non, dis-je, aucune interférence de mes gardes, pas quand je n'en ai nul besoin.

Je levai les yeux pour dévisager les Gobelins qui m'adressèrent un discret assentiment d'un imperceptible mouvement du cou, puis tous deux vinrent s'installer aux places que nous avions négociées, à mes pieds. C'était ce détail de notre accord que Fragon avait voulu contester par-dessus tout, mais avec sa bouche toute barbouillée et ses mains couvertes de sang, il semblait ne plus s'en soucier. Ils s'installèrent à mes pieds et entreprirent de se débarbouiller de la langue, ce qui les fit ressembler à des chats léchant la crème de leurs moustaches.

Je levai les bras en l'air comme si je m'attendais à voir des oiseaux s'y poser.

— Venez, petits Feys, venez prendre le sang sur ma peau, mais aucune morsure dans ma chair ne sera tolérée.

L'un d'eux siffla, menaçant, et le minuscule minois de poupée se transforma en un masque d'épouvante, mais seulement le temps d'un bref instant, son regard noir se faisant à nouveau aussi inexpressif et inoffensif que le corps minuscule et ses magnifiques ailes tentaient de le paraître. Je savais que laissés sans surveillance, ils m'auraient plus que volontiers rongé la chair des os. Mais ils étaient justement sous surveillance, et il y avait bien trop en jeu pour que je me montre délicate.

Ils avaient l'apparence physique d'insectes, tout en semblant plus lourds, plus charnus. Cela revenait à se retrouver recouvert de petits singes riquiqui dotés d'ailes graciles, de mains accrocheuses et de pieds qui dérapaient allègrement dans le sang ruisselant sur mon corps, que des langues minuscules lapaient en me chatouillant la peau.

L'un d'eux m'égratigna de ses dents aussi effilées que des aiguilles, et je dus réprimer un sursaut de recul.

— Seul le sang qui est sur ma peau est autorisé, les petits, dis-je doucement d'une voix claire.

Une demi-Fey s'élança en avant dans mes cheveux ensanglantés, comme s'il s'était agi d'une plante grimpante, si bien qu'elle pouvait voir mon visage et que je pouvais voir sa petite robe blanche éclaboussée de sang, et sa frimousse parfaitement ciselée qui en était toute barbouillée. Sa voix avait la sonorité tintinnabulante des clochettes quand elle prit la parole :

— Nous gardons en mémoire ce que notre Reine nous a dit, Princesse. Nous nous souvenons des règles.

Puis elle resta là où je pouvais la voir, enserrant mes mèches de ses mains tout en y entortillant son corps en un mouvement rappelant celui d'un chien se roulant sur un tapis, jusqu'à ce que sa beauté blafarde se retrouve couverte d'une couleur cramoisie.

Je pouvais sentir un autre corps de la taille d'une Barbie qui s'enroulait à l'arrière de mes cheveux. Je ne pouvais voir de quel sexe il était, mais cela faisait peu de différence. Aucun des deux ne pensait au sexe à proprement parler, car tous autant qu'ils en étaient, ils ne pensaient qu'à bouffer. Qu'à la bouffe et au pouvoir, ce que représente le sang des Sidhes. Nous pouvons toujours prétendre le contraire, que le sang ne contient aucune magie spécifique, mais ce ne sont que mensonges. De beaux mensonges. Et ce soir, c'est la vérité qui m'intéressait.

Je me retrouvai enfouie sous une couverture constituée d'ailes qui battaient en m'éventant au ralenti, lorsqu'une voix émergea des membres de la noblesse dans l'assistance.

— Reine Andais, si nous devons assister au spectacle, la Princesse ne devrait-elle pas venir se placer au milieu de la salle afin que nous bénéficions tous d'une meilleure vue ?

Une voix masculine, traînante, en quelque sorte cultivée. Maelgwn donnait toujours l'impression par cette intonation de se foutre de quelqu'un. Et le plus souvent, c'était de lui qu'il se moquait ainsi.

— Il y a bien un spectacle de prévu, Seigneur des Loups, lui répondit Andais, mais il ne s'agit pas de celui-ci.

— Si ce que nous avons vu jusque-là n'est pas le spectacle, j'en ai le souffle coupé d'anticipation.

Je tournai la tête pour jeter un coup d'œil dans sa direction. Des ailes me frôlaient par intermittence le visage, tandis que les demi-Feys battaient des ailes de plus en plus vite dans leur avidité de se nourrir. Tant d'ailes, tant de mouvement, que cela donnait la sensation d'être touché par de multiples brises quasi imperceptibles, dont les virevoltes

me chatouillaient sur tout le corps. Si je n'avais craint qu'ils ne m'arrachent un morceau de chair avec les dents, cela aurait même pu devenir particulièrement réjouissant.

Maelgwn était assis sur son trône, et bien qu'il y siégeât aussi roidement que la majorité, il n'en parvenait pas moins à donner l'impression qu'il s'y prélassait. Son visage reflétait une certaine indulgence, comme s'il jugeait comique la situation dans laquelle nous nous étions tous fourrés. Comme si, à tout instant, il allait tout simplement se lever et entraîner toute sa clique pour aller faire quelque chose de plus important que d'assister à quelque banquet manquant d'intérêt. L'accoutrement des nobles à sa table s'apparentait à celui de tous les autres, dans des styles allant de l'époque préromaine au XVII^e siècle – bien que la plupart semblaient s'être arrêtés aux environs du XIV^e –, ainsi que s'inspirant de créations de mode contemporaine, jusqu'à ne porter rien de plus que lors de leur venue au monde. La différence dans la maisonnée de Maelgwn étant que presque chacun de ses membres portait par-ci par-là la peau d'un animal. Maelgwn portait une capuche faite d'une peau de loup dont les oreilles lui encadraient le visage, le reste de cette immense fourrure gris-blanc lui recouvrant les épaules, le haut de son corps se présentant musclé et dénudé en dessous. Quoi que ce soit lui recouvrant le bas était hors de vue, dissimulé par la table, où étaient assis des hommes et des femmes portant au sommet du crâne des têtes de sanglier et d'ours. Une femme emmitouflée dans du vison, une autre dans du renard, et d'autres encore arborant des houppelandes ou simplement de petites broches emplumées. Mais personne à la table de Maelgwn ne portait la fourrure ou des plumes comme s'il s'était agi d'un simple accessoire de mode. Ils s'en revêtaient parce qu'à une époque, elles contenaient de la magie, ou correspondaient à l'animal-totem qu'ils auraient pu devenir. Maelgwn était appelé le Seigneur des Loups, car il pouvait encore se métamorphoser en un loup gigantesque aux poils hirsutes. Mais la majeure partie des animorphes, comme Doyle, avaient perdu cette capacité de se départir de leur forme humaine à l'occasion.

Ces métamorphes ne faisaient pas tous partie de la maisonnée de Maelgwn, mais parmi tous ceux qui l'appelaient maître, il n'y en avait pas un seul n'ayant pu se transformer en animal. Rares étaient ceux qui le pouvaient encore. Une autre capacité magique disparue, comme tant d'autres.

Cette pensée me fit chercher Doyle des yeux. Il était toujours posté à l'autre bout de la salle, près des portes. Avait-il flairé l'assassin potentiel ? Savait-il de qui venait cet enchantement qui avait bien failli avoir raison d'Andais et de toute sa Garde ? J'aurais voulu qu'il vienne me le raconter, mais nous jouions tous notre rôle. Nous

laissions la Cour croire qu'il avait imploré d'aller rejoindre Andais et qu'il était puni en étant placé en faction aux portes, loin du trône. Plus on en était éloigné, plus cela voulait dire qu'on était éloigné de la faveur royale, ce qui était rarement bon signe. C'était l'unique manière de l'avoir près des portes, à proximité de toute personne qui les franchirait sans attirer de suspicion. Mais pour combien de temps encore devrions-nous faire semblant avant que la Reine lui fasse signe de s'avancer ?

Je m'efforçai à grand-peine de ne pas me contracter sous les ailes qui battaient doucement comme des éventails, sous les assauts répétés de ces mains et pieds minuscules. Alors que j'aurais voulu les balayer tous d'une baffe et intimer à Doyle de venir me rejoindre. Je voulais que cesse cette mascarade. Mais la Reine avait toujours apprécié de faire durer sa vengeance. J'étais plutôt du style tuons-les-et-passons-à-autre-chose. Quant à Tante Andais, elle aimait faire mumuse.

La minuscule Fey blanche, à présent écarlate de la tête aux pieds, se pencha alors pour me dévisager, et dit de sa voix tintinnabulante :

— Pourquoi êtes-vous si tendue, Princesse ? Seriez-vous encore effrayée de vous faire mordiller ?

Elle se mit à rire, et la plupart des autres s'esclaffèrent de conserve ; certains produisant une sonorité de clochette, d'autres sifflant comme des serpents, d'autres encore émettant un rire à la résonnance étrangement humaine. Ils s'élevèrent dans les airs en une nuée hilare, tout en ailes à la beauté de vitrail et en corps couverts de sang, comme autant de créatures engendrées par des charognards s'étant accouplés à des papillons.

La voix d'Andais résonna dans toute la salle, non pas d'une tonalité sonnante comme celle d'une actrice, mais simplement sur le ton badin de la conversation, sa voix semblant porter partout sans le moindre effort.

— Et qu'offrirais-tu, Maelgwn, pour que ta maisonnée retrouve ses facultés ?

— Que voulez-vous dire, ô ma Reine ? dit-il, toujours sur le ton de la repartie mais avec dans le regard une expression prudente.

Elle darda les yeux au centre de la pièce, jusqu'à ce que son regard fixe repère Doyle.

— Les Ténèbres, montre-lui ce que je veux dire, lui lança-t-elle.

Les nerfs de la Reine étaient plus résistants que les miens. J'aurais fait venir Doyle pour qu'il me rapporte ses nouvelles, ses soupçons, mais au lieu de cela, elle allait faire tout un spectacle en le faisant traverser toute la salle. Ou se pouvait-il qu'elle soit davantage Fey que moi, la plupart étant dénués de tout sens pratique, au point de lancer des vannes ou de faire le zouave jusqu'à l'échafaud. C'est comme ça qu'ils sont, et c'est ce dont je manquais. J'aurais voulu crier à Andais

de se concentrer sur les affaires en cours. Mais je me gardai bien de quitter mon siège et de l'ouvrir, en la laissant assumer comme elle l'entendait le rôle de maîtresse de cérémonie. En cet instant, j'aurais souhaité ne pas lui avoir mentionné que certains des pouvoirs des hommes leur étaient revenus. Si elle avait ignoré le retour des anciennes facultés de Doyle, ce petit spectacle aurait sûrement pu attendre un moment plus propice.

Doyle s'éloigna des portes, pour s'avancer d'un pas souple au milieu de la salle, mais sans se métamorphoser. Il s'avança simplement vers nous sous les yeux de toute la Cour, au début en silence, puis dans un brouhaha allant en s'intensifiant de commentaires à peine audibles et de rires. Lorsque Doyle eut atteint l'estrade, il s'agenouilla devant, plus en face du trône de la Reine que du mien, qui le toisait avec une mine renfrognée.

Ce qui ne me dérangeait pas le moins du monde, après tout, nous étions à sa Cour.

— Je pense que ma maisonnée possède déjà ce pouvoir lui permettant de traverser d'un bout à l'autre la Salle du Trône sur ses deux pieds, ma Reine, fit remarquer Maelgwn.

Il ne se mit pas illico à se marrer, mais le rire n'en était pas moins là, juste au bord de ses lèvres.

— Je demande l'autorisation de remettre mes armes sous bonne garde, dit Doyle.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais te donner l'autorisation de quoi que ce soit, les Ténèbres ? Tu m'as déjà fait faux bond une fois ce soir.

— Nombre d'objets enchantés qui furent perdus des années plus tôt ont disparu lors d'une métamorphose.

Il déboucla son ceinturon auquel étaient fixées son épée à la poignée noire, ainsi que ses dagues jumelles, surnommées Snick et Snack. À une autre époque, elles portaient d'autres noms que je ne connaissais pas. Elles frappaient toutes cibles vers lesquelles elles étaient lancées. L'épée portait le nom de Noire Folie, Bainidhe Dub. Si une autre main que celle de Doyle essayait de la brandir, son propriétaire serait frappé à tout jamais de démence. Ou du moins, c'est ce que racontait la légende. J'avais vu ces armes en action auparavant contre L'Innommable et n'avais pu apprécier l'ampleur de leurs pouvoirs lors de ce seul combat. Il fit glisser son ceinturon des sangles de son holster d'épaule contenant un revolver particulièrement moderne et dénué de tout pouvoir magique, qu'il laissa dans sa gaine, le holster ballottant lâchement sans le ceinturon pour le maintenir en place.

Puis il s'agenouilla, tout ce harnachement recélant son arsenal posé sur les genoux.

— Dans les Terres Occidentales, je ne portais aucune arme lorsque les métamorphoses se sont produites. Tout ce que je portais avait alors disparu, sans réapparaître lorsque je repris forme humaine. Je ne risquerai pas la perte de ces lames, dit-il d'une voix sourde que seuls ceux à proximité de l'estrade purent entendre.

La colère de la Reine s'évanouit en constatant la prudence de Doyle.

— Quelle sagesse, comme d'habitude, mes Ténèbres. Fais ce que tu juges préférable.

Il se remit debout et gravit les marches, tenant dans ses mains le ceinturon et son poids précieux. Puis il fit ce que, à mon souvenir, il n'avait jamais fait auparavant. Il lui déposa un baiser sur la joue, et j'étais suffisamment près et bien placée pour voir qu'il lui murmurait quelque chose à l'oreille. Un sourire entendu fut la seule réaction d'Andais. Comme si Doyle venait de lui chuchoter de vils propos.

Puis il s'avança vers moi, pour déposer sur ma joue un baiser tout aussi délicat. Je n'eus que quelques instants pour décider de ce que devrait refléter mon visage, n'étant pas l'actrice confirmée qu'était ma tante. J'avais néanmoins pris la décision que dans l'incapacité de le contrôler, je ferais tout aussi bien de le dissimuler.

— Nerys sent à plein nez le sortilège, me murmura-t-il à l'oreille.

Je tournai la tête vers lui, si bien que je me retrouvai le visage enfoui contre la courbure de son cou, où j'inspirai la puissante odeur de sa peau, sa chaleur, en dissimulant par la même occasion le choc que je ressentis à ces mots. Nerys ne s'étant pas trouvée sur ma liste des suspects.

Elle était simplement Nerys – ce qui signifiait « seigneur » ou « dame » – et, bien qu'à la tête de sa propre maisonnée, elle avait perdu suffisamment de pouvoirs magiques pour renoncer à porter son nom véritable et adopter un patronyme qui correspondait davantage à un titre. Mais elle était loin d'être une intrigante politicarde. Elle et sa maisonnée étaient aussi proches de la neutralité que toutes les seize autres composant la Cour Unseelie. Nerys et ses sujets n'aimaient pas vraiment Cel, ni grand monde, d'ailleurs. Ils payaient leur écot à la Reine, mais pas davantage. Ils étaient adeptes de la prudence, se montrant peu sociables, tout en étant suffisamment puissants pour pouvoir s'en tirer à bon compte. L'attaque contre la Reine avait été irréfléchie, ce qui ne ressemblait en rien à Nerys. Si cette nouvelle m'avait été annoncée par quelqu'un d'autre que Doyle, j'aurais pu la mettre en doute, mais je ne pouvais douter de lui. Je me félicitai d'avoir le visage enfoui dans son cou, cependant, car je n'aurais su comment réprimer ma surprise.

Il sembla le comprendre, car il se pencha plus près jusqu'à ce que je lui touche l'épaule, doucement, lui notifiant par ce geste que j'avais

adopté une expression politiquement correcte. Je ne regarderais ni Nerys ni ses gens. Je n'en laisserais rien transparaître, avant le moment venu.

Doyle se redressa, et ses yeux sombres me demandaient, sans mots, si je me sentais à la hauteur pour tout ceci. J'acquiesçai d'un léger signe de tête et lui souris. Je couchais avec lui, mais sans parvenir à intégrer à mon sourire autant de lascivité que la Reine semblait apte à en nimber les siens. Il déposa ses armes blanches sur mes genoux, renonçant par cette action à prétendre qu'il était de retour à la Cour pour Andais. Bien évidemment, je n'aurais pas été jusqu'à penser qu'aucun d'eux, sauf peut-être Eamon, aurait remis en main propre leur précieux arsenal à la Reine. Pour certains d'entre eux, des années s'étaient écoulées depuis le temps où elle les avait autorisés à retenir les derniers vestiges de leur propre magie. Ils ne lui auraient pas rendu leurs armes, de peur qu'elle ne les garde. Par ce geste, Doyle prouvait non seulement sa confiance mais également que j'en étais digne, et non simplement qu'il me servait en priorité.

Il dégaina son revolver de son holster pour le tendre à Frost.

— C'est un bon flingue, lui dit-il.

Frost ébaucha un sourire.

— Et difficile à trouver à la Féerie, dit Rhys.

Doyle approuva de la tête.

Je me demandai un moment si Doyle serait lui-même à la hauteur pour cette démonstration, quand il s'éloigna à grands pas jusqu'à l'autre bout de l'estrade, avant de se mettre progressivement à courir vers l'autre extrémité, pour s'élancer dans le vide. Il fut obscurci quelques instants par une brume noire qui tourbillonna sur elle-même, et brusquement, il volait au-dessus de la Cour avec de gigantesques ailes emplumées, de la même noirceur que sa peau.

On perçut des souffles retenus et des cris de plaisir, comme si une partie des courtisans appréciaient vivement ce spectacle. L'aigle noir effectua un unique cercle, avant de venir se poser au milieu de la salle en battant des ailes. Mais avant que ses immenses serres n'atterrissent, les ailes semblèrent se dissoudre en de brumeuses volutes, cédant la place à de gros sabots noirs qui frappèrent les dalles de pierre en caracolant parmi les tables de quelques pas. Le gigantesque étalon crépusculaire s'avança vers la table de Maelgwn et considéra le Seigneur des Loups avec les yeux de Doyle. Que ce soit la brume qui s'éleva à nouveau, ou le cheval qui se fit brume noire, il se dissipa pour prendre la forme du ténébreux mastiff dont j'avais eu l'occasion de faire la connaissance. L'immense chien haletait, la langue pendante, en regardant Maelgwn droit dans les yeux, car même assis, il était assez grand pour toiser toute la tablée.

Le Seigneur des Loups eut un mouvement se situant quelque part

entre un hochement de tête et une courbette. Ce qui sembla satisfaire le chien, qui partit à vive allure vers l'estrade, ses grosses pattes frappant les marches en bondissant pour venir s'asseoir à côté de l'accoudoir de mon trône, et je caressai de la main cette douce fourrure sans même y réfléchir.

La brume s'éleva à nouveau, donnant une sensation et une odeur d'une grande fraîcheur, comme quand on respire la pluie au plus profond de la forêt. Ma main picotait de magie tandis que le corps de Doyle grandissait et se métamorphosait. Il ne se produisait pas de glissements d'os et de remous de chair comme en Californie. Même avec ma main perdue dans cette évanescence noire, la sensation était légère et effervescente, comme des bulles ou de l'électricité à fleur de peau. Doyle était à présent agenouillé à côté de mon trône sous sa forme humaine, nu, sa longue chevelure crépusculaire retombant en une sombre mare près de ses pieds, ma main toujours posée contre son visage, caressant sa joue humaine comme elle avait caressé la mâchoire du chien à peine quelques secondes plus tôt.

J'aurais voulu lui faire des compliments, sans néanmoins oser révéler ainsi à toute la Cour que je n'avais encore jamais vu une performance semblant aussi dénuée d'efforts.

— Des plus impressionnants, dit Maelgwn, et ses paroles étaient très sérieuses à présent. Je ne me rappelais pas que tu pouvais te transformer en oiseau.

— En effet, je ne le pouvais pas, dit Doyle.

— Alors tu as récupéré ce qui était perdu, tout en y glanant par ailleurs d'autres pouvoirs.

Doyle acquiesça, ma main jouant encore dans l'épaisse retombée de sa chevelure.

— Comment ce miracle a-t-il bien pu se produire ? s'enquit Maelgwn.

— Par un baiser, répondit Doyle.

— Par un baiser ! répéta Maelgwn. Que veux-tu dire ?

— Tu sais ce qu'est un baiser, dit Rhys posté dans mon dos. Tu avances juste un peu les lèvres, comme ça...

— Je sais ce qu'est un baiser ! réagit Maelgwn en mettant un terme à cette boutade. Ce que j'ignore, c'est comment un baiser a pu apporter une telle capacité métamorphique aux Ténèbres.

— Dis-lui de qui venait ce baiser qui t'a rendu tes pouvoirs, dit alors Andais.

— Le baiser de la Princesse Meredith, dit Doyle, toujours agenouillé à côté de mon trône, ma main jouant encore dans la chaleur dense de sa longue chevelure, mes doigts lui titillant la nuque.

— Mensonges !

Cela venait de Miniver. Une grande blonde qui semblait venir de

la Cour Seelie, étant donné qu'à une époque, elle en avait fait partie. Elle était venue rejoindre les Unseelies et avait vaillamment grimpé les échelons du pouvoir, jusqu'à ce que cette beauté élancée pleine d'autorité ait pris la tête de sa propre maisonnée à la Cour sombre. Qu'elle ait préféré régner à la Cour Unseelie plutôt que d'accepter l'exil dans le monde des humains signifiait que la Cour Seelie ne l'accepterait jamais plus parmi ses membres. Son exil de la brillante multitude durerait pour l'éternité. Il arrivait parfois qu'ils accueillent à nouveau ceux s'étant égarés parmi les humains, mais une fois rallié à la Cour sombre, on était considéré comme impur *ad vitam æternam*.

Elle se tenait debout devant son trône, une créature toute scintillante avec ses tresses jaunes glissant sur une robe à l'étoffe d'un doré étincelant. Un bandeau doré lui ceignait élégamment le front, au-dessus de la courbe parfaite de ses sourcils sombres et de ses yeux bleus tricolores. Elle n'avait jamais adopté les couleurs plus foncées de prédilection d'Andais et de ses courtisans. Miniver s'attifait comme si elle s'attendait à tout moment à se pavaner dans une autre Cour.

— Serait-ce toi qui as parlé, Miniver ? s'enquit Andais.

Et rien qu'en omettant son titre, ne venait-elle d'insulter délibérément cette personnalité toute rutilante ? C'était un avertissement. De se rasseoir et de la fermer.

— Comme je l'ai dit, et le dis encore, c'est un mensonge. Aucun mortel ne pourrait révéler à quiconque ses pouvoirs !

— C'est une Princesse Sidhe, ce qui la rend quelque peu plus performante qu'une simple mortelle, rétorqua Andais.

Miniver secoua obstinément la tête, envoyant ses lourdes tresses jaunes se tortiller le long du doré de sa robe.

— Elle est mortelle, et vous auriez dû la noyer à six ans, comme vous avez tenté de le faire. Une certaine faiblesse par égard pour votre frère a regrettablement arrêté votre main.

Elle parlait comme si je n'avais pu l'entendre, comme si je n'étais pas assise là, en chair et en os, dans la même pièce qu'elle.

— Mon frère Essus m'a dit à l'occasion que Meredith ferait une bien meilleure Reine que mon propre fils, Cel, ferait un Roi. Je n'y ai pas cru, alors.

— Du moins, Cel n'est pas mortel, renchérit Miniver.

— Mais Cel n'a pas ramené la moindre goutte des pouvoirs que nous avons perdus. Et moi non plus, dit Andais, aucune taquinerie dans sa voix à présent.

Sans plus aucune mise en scène.

— Et vous voudriez nous faire croire que cette sang-mêlé de mortelle a accompli ce que n'a pu accomplir le pur sang Sidhe ? dit Miniver en tendant un doigt accusateur dans ma direction, un geste que je jugeai exagérément théâtral, mais qui avait toutefois le mérite

de présenter sa manche à la perfection, les fentes pratiquées dans le tissu exposant l'étoffe bleue de la sous-robe. Cette abomination ne peut être autorisée à accéder au trône, Reine Andais.

Je pensai qu'*abomination* était un peu dur, mais ne pipai mot, car ce n'était pas tant moi qu'elle mettait au défi que la Reine.

— Je suis la seule à décider qui prendra ou non place sur le trône de cette Cour, Miniver.

— Votre obsession d'une monarchie héréditaire issue de votre lignée de sang signifiera notre mort à tous. Nous avons tous pu voir ce qui s'est passé durant les duels, lorsque l'un de nous a dû partager le sang avec cette créature. Nous devenons mortels à cause de la maladie que transmet son sang.

— La mortalité n'est pas une maladie, dit tranquillement Andais.

— Mais elle n'en tue pas moins !

Miniver considéra l'assemblée des courtisans, dont bon nombre de visages étaient tournés dans sa direction. Nombreux furent ceux qui approuvèrent au moins jusque-là ses propos, par le silence ou un hochement de tête. Eux aussi s'étaient inquiétés de mes origines.

— Si cette mortelle devient Reine, alors nous sommes liés par l'honneur de lui prêter serment sur le sang, de nous lier à elle. Prêter serment sur le sang, quasiment comme nous le faisons lors d'un duel.

Miniver leva les yeux vers Andais, et on put distinguer sur son visage une expression proche de l'imploration.

— Ne voyez-vous pas, ma Reine, si nous accueillons son sang dans nos veines et nous lions à son péril mortel, alors nous courrons le risque de perdre notre immortalité ? Nous courrons le risque de nous éteindre en tant que Sidhes !

Ce fut Nerys qui se leva pour dire :

— Nous cesserions d'être quoi que ce soit.

Trois, puis quatre autres maisons nobles Unseelies se levèrent à leur tour. Ils se levèrent pour montrer leur soutien à ce qu'avait dit Miniver. Six maisonnées au total des seize réunies prenaient ostensiblement parti contre moi. Voilà bien là un impondérable. Du moins quelque chose que moi, je n'avais pas prévu.

Doyle s'était fait particulièrement immobile sous ma main. Tous mes hommes s'étaient complètement figés, à l'exception des Gobelins à mes pieds et du Béret Rouge dans mon dos. Soit l'immortalité n'avait pas la même signification pour eux que pour les Sidhes, soit autre chose était en train de se passer pour les Gobelins. Un détail que je n'avais pas saisi.

— Je suis la seule qui désignera mon héritier, dit Andais, à moins que vous ne souhaitiez me défier en combat singulier, Miniver, Nerys, tous autant que vous êtes ! Je me battrai avec joie contre vous, l'un après l'autre, et ce débat prendra fin.

— Vous répondez à tout par la mort et la violence, Andais, dit Miniver en secouant la tête. Ce qui nous a conduits à rester sans enfants et quasiment sans pouvoirs, mais en ce qui concerne notre immortalité, vous ne pourrez l'avoir.

— Alors, défie-moi, Miniver. Déclare-toi Reine, si tu le peux.

Si la colère de Miniver avait pu être propulsée au travers de la salle pour venir frapper de plein fouet Andais, la Reine en serait morte sur le coup, à même son trône, mais la colère de Miniver ne déclenchait pas ce type de pouvoir. L'époque où les Feys, quels qu'ils soient, pouvaient tuer d'une simple pensée remontait à des siècles révolus à présent.

Puis le regard d'Andais se porta sur Nerys.

— Et toi, Nerys, souhaiterais-tu devenir Reine ? En as-tu un désir suffisant pour me défier en duel ? Vaincs-moi et tu pourras me succéder sur le trône !

Nerys resta simplement plantée là, à fixer Andais de ses yeux gris tricolore qui étaient quasiment le reflet des siens, sa longue chevelure noire coiffée en une série de tresses élaborées retombant telle une lourde capeline dans son dos. Elle portait une robe blanche, avec des touches de noir en bordure, à la ceinture et dans la dentelle des manchettes. Elle avait l'air plutôt détendu et serein. Contrairement à Miniver qui frémissait, outrée.

— Jamais je n'irais défier en duel la Reine de l'Air et des Ténèbres. Ce serait du pur suicide.

Sa voix était calme et sinistre. Mais on n'y décelait aucune colère, rien pouvant réellement donner l'impression qu'elle soit offensée.

— Mais tenter de me nuire en douce, par une tentative d'assassinat, ce ne serait pas du suicide, n'est-ce pas ?

Le sourire d'Andais était à des lieues d'être agréable.

— Surtout si on ne se fait pas pincer, poursuivit-elle.

Nerys ne broncha pas, les yeux levés vers le trône, sans le moindre soupçon de peur dans le regard, ni de panique, ni de quoi que ce soit. Si Andais avait pensé l'effrayer au point d'en obtenir une confession, elle s'était trompée. Nerys allait l'obliger à produire des preuves de ce qu'elle insinuait. Ne comprenait-elle donc pas que nous en avions, des preuves ? Pensait-elle vraiment que Nuline morte, elle serait hors d'atteinte ?

— Un assassinat ferait parfaitement l'affaire, du moment que son auteur ne soit pas démasqué, poursuivit Andais en toisant la rangée de nobles debout, pour ne pas avoir l'air de mettre Nerys sur la sellette, selon moi.

Mais comme pas mal d'événements ce soir, en essayant de régler une chose, une tout autre se produisit.

Miniver se fraya un passage parmi ses gens jusqu'à l'espace entre

sa table et la suivante. Certains d'entre eux tentèrent de la retenir par le bras ; mais elle désapprouva de la tête, et ils la laissèrent passer. Elle émergea d'entre les tables, le dos bien droit, semblant sculptée d'ambre et d'or.

— Aurais-tu quelque chose à dire, Miniver ? s'enquit Andais.

— Je défie en duel la Princesse Meredith.

Pour quelqu'un qui avait l'air si en colère, en disant ces mots, elle présentait curieusement un certain calme olympien.

Ceux qui étaient à sa table crièrent alors : *Non, ne fais pas ça !* Mais elle les ignora, son visage Seelie tourné irrévocablement vers l'estrade. Sans daigner me regarder à aucun moment, les yeux fixés sur Andais. Demandant ma vie, mais ce n'était pas à moi qu'elle en faisait la requête.

— Non, Miniver, ce ne sera pas aussi simple que ça. La Princesse a déjà eu droit aujourd'hui à une tentative d'assassinat. Nous n'en avons pas besoin d'une autre.

— J'aurais préféré que mes sortilèges fonctionnent plus tôt, mais si elle refuse de mourir à distance, alors je m'en chargerai ici et maintenant.

Mon visage ne laissa rien transparaître, car il me fallut quelques secondes pour enfin comprendre l'aveu qu'elle venait de faire. Andais, les yeux pétillants, semblait s'en amuser.

Doyle s'était redressé, pour m'offrir le barrage de son corps. Mes autres gardes se déplacèrent pour me faire un bouclier des leurs en me dissimulant à sa vue, afin de me protéger de ses mauvaises intentions. Je dus jeter un œil entre eux pour observer autant que possible les gardes en armure qui se disposaient précipitamment en demi-cercle autour de Miniver. Aussi grande qu'ils l'étaient eux-mêmes, rien de fragile ni d'apeuré ne se dégageait de cette silhouette scintillante. Elle semblait si sûre d'elle.

— Reconnais-tu, devant toute la Cour, que tu as tenté d'assassiner la Princesse Meredith aujourd'hui ? l'interrogea Andais.

— Je l'admets, dit Miniver, et sa voix résonna dans toute la salle, neutre, comme si, à présent que le pire arrivait, elle n'avait plus besoin d'avoir recours à sa colère.

— Emmenez-la à l'Antichambre de la Mort, et laissez-y des gardes en supplément.

Ils se rapprochèrent d'elle, mais la voix de Miniver se fit entendre :

— J'ai proposé un duel. Ce duel doit recevoir réponse avant que ne commence mon châtement. C'est notre loi !

Je crus qu'ensuite, les gardes avaient dû réussir à l'embarquer, mais d'autres voix prirent la relève.

— Bien que je regrette d'être d'accord avec cette criminelle, dit

Afagdu, Dame Miniver a raison. Elle a défié en duel la Princesse et ce duel doit obtenir réponse avant qu'aucune autre action ne soit prise concernant le crime qu'elle a commis.

Galen posté derrière moi prit la parole :

— Alors comme ça, elle tente de tuer Merry plus tôt, échoue, et à présent elle aurait droit à un repêchage ? Vous voulez rire !

— C'est dans nos lois.

Doyle avait tendu la main, et je m'en saisis, en posant le visage contre la ligne dénudée de sa hanche. Un contact tactile nécessaire pour parer à ma nervosité galopante.

— Non, dit Andais, le jeune chevalier a raison. L'autoriser à se battre reviendrait à la récompenser d'avoir tenté de trucider une héritière royale. Une telle félonie ne saurait être ainsi rétribuée.

— Lorsque Cel et ses alliés défièrent encore et encore la Princesse, vous n'avez pas intercédé, fit remarquer Nerys. Vous étiez plus qu'enthousiaste que Meredith s'y rende sur-le-champ lorsque votre fils était l'instigateur de ces duels. Nous savions tous qu'il voulait sa mort. Meredith a fait de son mieux pour n'offenser personne, et cependant, des Sidhes et encore d'autres Sidhes ont trouvé mille prétextes pour la défier. Lorsqu'on défie un être mortel, duel après duel, à se battre contre des Sidhes immortels, qu'est-ce d'autre qu'une tentative d'assassinat dissimulée sous un autre nom ?

Andais hocha la tête, non pas comme si elle désapprouvait, mais plutôt comme si elle ne voulait rien entendre.

— Emmenez Miniver, immédiatement !

— Personne n'est au-dessus des lois, à l'exception de la Reine en personne, et la Princesse n'est pas encore Reine.

Ces propos venaient d'un des seigneurs qui s'étaient levés pendant la diatribe de Miniver contre ma mortalité.

— Te retournerais-tu aussi contre moi, Ruarc ? lui demanda Andais.

— Je ne fais que mentionner la loi, rien de plus, lui répondit-il.

— Vous n'avez jamais interdit les duels à l'encontre de la Princesse, insista Nerys.

— Je l'interdis maintenant, répliqua Andais.

— Voulez-vous dire que Meredith est trop faible pour défendre sa prétention au trône ? s'enquit Afagdu.

— Si cela se vérifie, dit Nerys, alors laissons-la accéder au trône, et lorsqu'elle sera devenue Reine, nous pourrons la défier en duel, et si elle refuse, elle sera dans l'obligation de renoncer à la couronne.

Maelgwn prit la parole, tout comme Afagdu, il ne faisait pas partie de ces nobles qui s'étaient levés en signe d'adhésion.

— La Princesse Meredith devra se battre maintenant, ou plus tard, ma Reine. Beaucoup trop de maisonnières ont perdu toute

confiance en elle. Une confiance qu'elle doit reconquérir, sinon elle ne sera jamais Reine.

— Nous n'avons pas perdu confiance, dit Miniver de l'arrière de son cordon de gardes, car on ne peut perdre ce que l'on n'a jamais eu !

La main de Doyle se crispa sur la mienne, et je glissai mon bras autour de sa taille. Ce n'était pas la première fois que je me retrouvais piégée par nos lois. Je connaissais probablement mieux que la plupart celles qui s'appliquaient au duel, car j'avais dû me mettre trois ans plus tôt en quête d'une faille dans la législation, avant d'être dans l'obligation de prendre la poudre d'escampette pour ne pas me retrouver à la Cour embringuée dans un duel à mort. Et tout le monde savait que Cel était derrière tout ça. Si quelqu'un d'autre n'avait pas essayé de me tuer, encore une fois, il aurait été plutôt jouissif d'entendre la vérité à son sujet énoncée tout haut en audience publique. Je m'accrochai à Doyle, en réalisant curieusement que je me retrouvais précisément là où tout avait commencé trois ans auparavant. J'étais partie de peur que le prochain duel ne soit mon dernier, et à présent me voilà, de nouveau défiée. Défiée non seulement par une Sidhe, mais par la chef de toute une maisonnée. Un statut qu'on peut obtenir de trois manières différentes : en en héritant, en étant élu à cette position, ou en défiant en duel l'un après l'autre les membres d'une maisonnée jusqu'à ce qu'on les ait annihilés jusqu'au dernier, ou qu'ils abdiquent en concédant qu'on est le meilleur combattant et en s'abstenant à l'avenir de se mettre en travers de votre chemin. Et devinez donc comment Miniver s'était fait remarquer à notre Cour ?

Elle avait été l'un des derniers membres de la noblesse Seelie à y demander son admission. Elle avait attendu quelques jours jusqu'à ce qu'elle ait découvert quelles étaient les nobles maisonnées les plus respectées pour leurs pouvoirs magiques, puis elle les avait défiées, l'une après l'autre, jusqu'à ce que, cinq duels plus tard, ils lui accordent leur respect, et toute allégeance.

En tant que la personne mise au défi, j'avais le choix des armes. Avant que mes mains de pouvoir ne me soient révélées, j'aurais choisi des poignards, ou des flingues si cela était encore permis, mais à présent je possédais une Main de Pouvoir absolument parfaite pour répondre à ce défi. Avant de nous engager dans ce duel, nous devrions toutes deux inciser notre peau, et goûter mutuellement à notre sang. Et une toute petite égratignure était tout ce qui était nécessaire à la Main de Sang. Le problème étant que, si je choisissais la magie et ne parvenais pas à saigner Miniver à blanc illico presto, elle me tuerait.

— Les Sidhes ne l'appellent jamais un duel à mort. Quel sang va-t-elle invoquer ? demandai-je, le visage enfoui contre la peau de Doyle.

Sa voix profonde trancha net dans le brouhaha des voix.

— La Princesse demande quel sang son adversaire va invoquer ?

La voix de Miniver résonna, claire et étrangement triomphante, comme si nous nous étions ridiculisés en posant la question :

— Le troisième sang, bien sûr ! Et si je pouvais requérir un duel à mort, je n'hésiterais pas. Mais les Sidhes immortels ne peuvent mourir, à moins d'être souillés par du sang mortel !

Je me levai, en enlaçant fermement d'un bras Doyle par la taille. Les hommes reculèrent afin de former un écran au travers duquel je pouvais la voir. Les gardes qui l'entouraient avaient fait de même, bien qu'elle ne fût pas enlacée par quiconque. Non, elle se tenait grande et droite comme un I, et était remplie de cette horrible arrogance, de cette certitude qui représentait invariablement la plus grande faiblesse des Sidhes.

— Tu vas boire mon sang, Miniver, et si mon sang te rend vraiment mortelle, alors tu risques véritablement d'y perdre la vie.

— Cela me convient dans un sens comme dans l'autre, Meredith. Si je te tue, comme je pense le faire, alors tu ne pourras accéder au trône et contaminer toute cette Cour avec ta mortalité. Si toi, par quelque bizarrerie, tu arrives à me tracter, me donnant vraiment la mort, alors mon trépas démontrera à toute la Cour quelle sera leur destinée s'ils t'acceptent en tant que Reine et te prêtent serment sur le sang. Si au prix de ma mort, ou de ma vie, je parviens à empêcher ta mortalité de se propager comme une malédiction infectieuse parmi les Unseelies, alors j'en serai plus que satisfaite !

— Dame Miniver, elle possède à présent la Main de Sang ! lança l'un des nobles de sa maisonnée.

— Si elle est assez téméraire pour choisir de se battre en duel contre moi en usant de la magie, alors elle n'en mourra que plus rapidement. Elle ne pourra me vider de mon sang à partir de trois minimes blessures, pas avant que je ne la tue.

Elle était debout, là, suprêmement sûre d'elle, et si je n'avais été en possession que du premier degré de pouvoir de la Main de Sang, elle aurait eu tout à fait raison. Sauf que je pouvais élargir ces trois plaies minuscules, et faire s'en déverser son fluide vital à une vitesse centuplée. Si je parvenais à survivre suffisamment longtemps, je l'aurais !

Chapitre 33

Il n'y a pas de second à qui passer la main lors d'un duel Seelie. Lorsque l'un des belligérants ne peut plus continuer, le combat prend automatiquement fin. Il n'y a pas de second pour reprendre le flambeau et vous venger. Vous pouvez néanmoins choisir qui maniera la lame qui fera couler votre sang lorsque vous prêterez serment.

Doyle, qui avait dégagé un ruban pour retenir ses cheveux en arrière et lui dégager le visage, plaça la pointe de son poignard contre ma lèvre inférieure, cette pointe aiguisée de son poignard contre la peau tendre de ma bouche. Il fut rapide, mais cela n'en fit pas moins mal pour autant. Cela fait toujours mal quand on vous blesse à la bouche. Un baiser scellerait notre serment sur le sang et si peu de sang peut signifier tant de choses.

Si cela avait été pour l'étape dite du premier sang, nous aurions pu porter des armures, la raison pour laquelle cette incision initiale était pratiquée au visage. Tout ce que vous aviez à faire était d'enlever votre casque, et vous pouviez ainsi vous faire entailler.

Puis il prit ma main au creux de la sienne, en appliquant mon poignet contre la pointe de sa lame. De nouveau, ce fut rapide, mais cette fois, cela fit encore plus mal, car il s'agissait d'une plus grande incision. Pas trop profonde, mais plus longue. Le sang emplit la blessure pour se mettre à perler lentement, goutte à goutte, le long de ma peau.

À nouveau, s'il s'était agi du deuxième sang, on aurait pu garder quelques pièces d'armure, mais arrivé au troisième, cela signifiait aucune armure. Aucune protection à part votre propre peau et les vêtements que vous aviez sur le dos.

Doyle effleura le creux de ma gorge de sa lame, et y pratiqua une minuscule incision qui picota. Je ne pus voir le sang y affluer, mais sentis la première coulure chaude qui commençait à me ruisseler dans le cou.

Ces trois coupures m'avaient fait mal, d'une douleur aiguë instantanée, ce qui était bon signe. Je savais d'expérience que si l'une ou l'autre de ces incisions se refermait avant l'étape finale du rituel, le manieur de lame de Miniver serait chargé de les rouvrir. Et cette

pensée était loin de m'enchanter. Je n'avais même pas besoin de connaître qui serait chargé de la besogne, pour savoir que de préférence, on ne confie pas sa chair aux lames ennemies. J'avais eu Galen comme manieur de lame en une occasion et il s'était montré si délicat à la vue du sang et avait tellement craint de me faire souffrir que deux des incisions avaient dû être refaites. Les potes de Cel en avaient sacrément profité pour quasiment me trancher le poignet.

Je levai les yeux pour fixer le visage de Doyle, sombrement magnifique. J'aurais eu tant de choses à lui dire. J'aurais souhaité lui donner un baiser d'adieu, mais n'osai pas. Nous étions à l'intérieur d'un cercle magique que la Reine avait délimité sur le sol de pierre au centre de la salle. Ce cercle constituait un lieu sacré, car le moindre effleurement de sang mortel pouvait contaminer un Fey, comme cela avait été prouvé lors d'autres duels. Mais, au cours du dernier en date, durant lequel j'étais parvenue à tuer mon opposant, j'étais armée d'un flingue. Après ça, les armes à feu avaient été déclarées illégales. Une décision que j'avais pensé injuste, car le revolver avait agi en tant qu'égalisateur, mon objectif, d'ailleurs. Le Sidhe que j'avais dézingué me dépassait en poids de plus de cent livres, et la portée de ses bras et de ses jambes était double comparée à mes capacités motrices. J'avais eu affaire à une fine lame, ce que moi, je n'étais pas. Mais il n'avait pas été si doué en tant que tireur d'élite, comme beaucoup de Sidhes, il faut bien le reconnaître, à l'exception des Corbeaux de la Reine. La plupart considérant toujours les armes à feu comme quelque excentrique invention humaine.

Mais aujourd'hui, il n'y aurait pas le moindre revolver. Aucune épée, aucune arme tangible. J'avais choisi la magie, ce qui avait incité Miniver à être plus sûre que jamais de sa victoire. J'avais eu dans l'espoir qu'elle réagirait ainsi, étant Seelie.

Elle se tenait debout à l'opposé de moi sur le sol de pierre, dans sa robe d'or, sur le devant de laquelle le sang avait commencé à tracer une fine ligne sombre, coulant de la blessure sur son cou. Le bout d'une manche en était devenu écarlate. Son sang, d'un rouge à peine plus foncé que sa bouche, ne se présenta cramoisi que lorsqu'il commença à lui dégouliner sur le menton.

Je combattis l'envie irrépressible de me lécher la lèvre, là où je sentais le sang couler, mais nous étions supposées le réserver pour l'une et l'autre.

— Les blessures sont-elles satisfaisantes ? s'enquit la Reine du trône sur lequel elle siégeait pour jouir du spectacle.

Nous avons toutes deux acquiescé.

— Alors prêtez-vous serment.

La voix d'Andais était neutre, loin d'être parfaitement maîtrisée, cependant ; elle trahissait un sentiment tracassant de colère et de

malaise.

Doyle fit un pas de côté, et le noble chargé de manier l'épée pour Miniver fit de même à l'opposé du cercle. Ce qui nous laissa, elle et moi, face à face dans cette zone délimitée dallée de pierre.

Pendant un ou deux battements de cœur, nous sommes restées immobiles, puis elle avança brusquement, à grandes enjambées dans sa jupe ample, tel un nuage doré, sûr de lui. Je m'avançai à sa rencontre. Je devais me montrer plus prudente, car les talons hauts que je portais n'étaient pas du tout adaptés pour déambuler à grands pas assurés sur de vieilles pierres. Tant de choses seraient foutues en l'air si je me tordais la cheville. Ma jupe était trop courte pour faire quelque effet que ce soit, et tous mes vêtements étaient encore trempés de sang. Rien chez moi ne se gonflait ni ne flottait majestueusement dans les airs tel un nuage.

Mes jambes quasi dénudées furent happées par l'ampleur de ses jupes. Elle me toisa quelques instants, comme si elle espérait qu'on en finisse rapidement. Mais elle me dépassait en taille de trente centimètres, et il ne me restait aucun moyen de réduire la distance qui nous séparait sans son aide.

Elle resta plantée là, du sang lui dégoulinant sur le menton, les mains sur les hanches. Je n'étais pas certaine de ce qui clochait ; puis je repérai l'endroit où se portaient ses yeux. Elle essayait de les garder fixes, comme si elle était horrifiée par toute cette barbarie et y parvint presque parfaitement. Mais ses yeux... ses magnifiques yeux bleus aux trois cercles d'un azur parfait... ses yeux recélaient une expression proche de la faim. Je me souvins de ce qu'Andais avait dit : qui que soit la personne ayant conçu le sortilège, elle avait pigé sa folie meurtrière, sa soif de sang. Qui que ce soit ayant invoqué le sortilège avait cerné les pouvoirs magiques d'Andais. Et comment mieux comprendre quelque chose, si ce n'est en ayant fait soi-même l'expérience ?

Les yeux de Miniver fixaient la blessure sur ma gorge comme s'il s'agissait d'un objet de désir merveilleux, et effrayant. Elle voulait ce sang, ou cette blessure, ou cette douleur ; quelque chose la fascinait. Mais elle redoutait cette fascination.

J'avais passé une bonne partie de mon temps à me retrouver du mauvais côté des passe-temps favoris d'Andais. Je savais que pour elle, le sang, le sexe et la violence étaient tous entremêlés au point que la ligne de séparation entre chaque s'était estompée.

Miniver n'avait jamais, que ce soit par action ou par parole, laissé entendre que son pouvoir rivalisait avec celui de la Reine. Si elle était envahie par les mêmes faims qu'Andais, alors Miniver possédait le contrôle d'une sainte. Évidemment, il est facile d'être un saint quand on prend terriblement soin de ne jamais se trouver en proie à la

tentation.

Miniver avait passé toute son existence à quitter la Cour lorsque les divertissements s'y faisaient trop sanglants. Elle était trop Seelie pour apprécier de tels sports cruels à la violence explicite, c'est tout du moins ce qu'elle racontait. Mais à présent, ses yeux me laissaient entrevoir la vérité. Elle s'en était éloignée non pas parce qu'elle était horrifiée, mais parce qu'elle ne se faisait pas confiance. Tout comme en ce moment précis.

Je savais ce que représentait de renier sa véritable nature. C'est ce que j'avais fait des années durant parmi les humains, coupée de la Féerie et de quiconque pouvant m'apporter ce que je désirais si ardemment. Je connaissais bien cette sensation lorsque cet intense désir trouvait réponse après autant de temps. Cela avait été extrêmement réjouissant. En serait-il de même pour Miniver ?

Je réduisis la distance qui nous séparait, en me frayant un passage dans toute cette étoffe raide tissée de fil d'or, jusqu'à ce que je sente ses jambes, ses hanches contre mon corps. Elle avait les yeux fixés sur le sang qui me coulait de la gorge, comme si le reste de ma personne n'existait pas. Finalement, j'avancai suffisamment près pour devoir me rattraper à sa taille afin de maintenir mon équilibre, juchée sur mes talons aiguilles.

Elle se recula alors, en faisant des mimiques pour montrer qu'elle ne voulait pas que je l'embrasse, mais ce n'était pas ce dont il s'agissait, du moins pas uniquement. Je m'étais approchée si près qu'elle ne pouvait plus voir couler mon sang.

— Tu fais trente centimètres de plus que moi, Miniver. Nous ne pourrons nous prêter serment, à moins que tu n'aides un peu.

Elle me toisa du haut de son nez parfait, dédaigneuse.

— Trop petite pour être Sidhe, Seelie ou Unseelie !

J'acquiesçai et grimaçai, en faisant tout un cinéma, portant la main à ma gorge. Cela faisait mal, mais pas tant que ça. Elle me regarda effleurer la blessure, me regarda tirer sur le col de mon chemisier. Si elle avait été un homme, ou avait eu une préférence pour les femmes, j'aurais pu l'accuser de se rincer l'œil sur ma poitrine à la blancheur immaculée qui apparut alors en un éclair à sa vue, mais tout en exhibant mon décolleté, je ne croyais pas que cela se résumait à ça, mais plutôt qu'il s'agissait de la vision de la chair blanche pure où ruisselait du sang frais.

Je lui offris ma main, celle au poignet tailladé.

— Allons, Miniver, aide-moi à prêter serment.

Elle ne pouvait décliner l'invitation, mais au moment où sa main, en effleurant la mienne, sentit le parcours glissant du sang, elle eut un sursaut de recul. Avoir vu auparavant les Gobelins s'y abreuver, puis les demi-Feys, devait avoir été pour elle une véritable torture.

— Si tu souhaites annuler ce duel, je ne m’y opposerai pas, lui dis-je d’un ton absolument raisonnable.

— Évidemment que tu ne t’y opposeras pas, parce que je m’apprête à mettre un terme à ta vie.

— Me saigneras-tu à blanc ? lui demandai-je, en levant le poignet pour qu’elle puisse apprécier la quantité de sang qui s’en déversait. Répandras-tu mon corps dépecé sur ces pierres ?

Une première goutte de sueur entacha ce front parfait. Oh oui, c’était bien ce qu’elle désirait faire ! Elle voulait s’adonner à un massacre comme elle avait incité Andais à le faire, en ajoutant à ce vin tous ses désirs les plus fervents et secrets. Si je la dévêtais de sa prétention à la fin du combat, elle me massacrerait. Mais si je pouvais œuvrer maintenant, dans l’instant, si je pouvais l’inciter à déclencher son offensive pendant notre baiser, alors je pourrais également frapper sans plus de cérémonie. Je pourrais trancher cette gorge blanche d’un bout à l’autre et il se pourrait que j’y survive.

Elle possédait deux Mains de Pouvoir. La première fonctionnait à distance, et celle-là j’aurais volontiers pu m’en passer. Elle lui permettait de projeter de loin un éclair d’énergie, et un tir direct serait sans doute suffisant pour provoquer un arrêt cardiaque, mais elle avait en sa possession une deuxième Main de Pouvoir. La Main de Griffes. Elle n’aurait qu’à poser sur mon corps ses doigts effilés, pour me donner l’horrible sensation que des griffes invisibles avaient surgi de ses ongles manucurés. Des griffes invisibles qui lacéraient la chair comme des couteaux, et qui pouvaient vous déchiqueter le corps de l’intérieur, et tout cela sans la résistance que rencontre l’acier. Doyle et Rhys l’avaient vue tous deux en faire usage. C’était sa main gauche, et c’était à celle-là qu’étaient liées mes chances de survie. En conséquence, c’était celle que je devais l’inciter à utiliser en priorité.

J’avais ressenti de la frayeur, mais à présent, il n’était plus question d’avoir peur. La panique me nuirait irrémédiablement, et qu’advviendrait-il alors de mes hommes si je ne survivais pas ? Frost avait dit qu’il préférerait mourir plutôt que de revenir à Andais. J’étais tout ce qui se tenait entre eux et leur retour sous la tyrannie de la Reine. Je ne pouvais pas les abandonner, pas comme ça. Impuissants à se protéger eux-mêmes.

Je devais survivre. Je le devais, coûte que coûte, ce qui signifiait que Miniver devait mourir.

Je me renfonçai dans l’embrassade rêche de sa robe à l’étoffe dorée, et comme auparavant, lorsque je fus suffisamment près pour sentir son corps au travers, je posai mes mains sur sa taille pour me tenir en équilibre.

Cette fois, elle m’attira brutalement contre elle, comme si elle avait l’intention d’agir aussi rapidement que possible.

Je levai la main gauche, celle récemment blessée, comme pour lui toucher le visage, mais elle m'en empêcha en m'agrippant par le poignet. Sa main pressée sur la plaie ne fit pas précisément mal, mais je ne pus réprimer un faible gémissement.

Ses yeux s'écarquillèrent encore davantage, et elle appuya la main plus fortement contre mon poignet.

Je la laissai faire, feignant un autre cri étouffé.

Je pouvais voir son poul palpiter dans sa gorge, tressauter sous sa peau. Elle aimait ces cris. Elle aimait tellement, d'ailleurs, qu'elle appuya plus fort encore de sa paume contre mon poignet, au point que le prochain gémissement fut authentique, celui-là.

— Tu me fais mal, lui dis-je d'une voix haletante, et cette fois, ce n'était pas du pipeau.

Elle m'attira encore plus près contre son corps en me tordant le bras dans le dos, en pressant encore plus fortement contre la blessure. Puis elle le fit remonter brusquement vers le haut, d'un mouvement sec et précis, ferme, comme avec l'intention de le désarticuler.

Je poussai un hurlement, et ses yeux se firent alors comme fous. Son autre main se porta à l'arrière de ma tête, empoignant violemment mes cheveux ensanglantés. Un cri sourd émergea de sa gorge, et je constatai qu'elle se battait contre elle-même, que ce combat faisait rage dans ses yeux à quelques centimètres de distance à peine. Si j'avais mal évalué la situation, je m'apprêtais à mourir, d'une mort lente et considérablement plus douloureuse. Cette pensée fit se ruer la peur le long de mon échine, m'emballant le poul qui se mit à marteler à l'intérieur de mon crâne. Je m'y abandonnai, en ayant l'impression que Miniver pouvait la sentir en moi, pouvait sentir ma peur, au point d'en jubiler.

Sa bouche survola la mienne, à un souffle, scellant notre serment. Elle me remonta le bras violemment dans le dos encore une fois, m'arrachant un nouveau hurlement. Puis elle laissa échapper un son, quasiment un rire, mais qui en fait n'avait rien à voir. Jamais je n'avais entendu quelque chose comme ça ! Si je l'avais entendu dans le noir, j'aurais eu une de ces frousses !

— Hurle pour moi, hurle pour moi pendant que je bois ton sang, me murmura-t-elle dans la bouche. Hurle, et je t'épargnerai beaucoup de souffrances pendant que je m'en abreuverai.

J'eus un instant d'hésitation, car en cette infime seconde, je ne parvins pas à me décider sur ce qui serait le plus approprié : de m'abandonner et de hurler, ou de lui donner du fil à retordre. Elle plaqua sa bouche sur la mienne, et comme je ne hurlai pas pour la satisfaire, elle entreprit de me faire hurler.

En me tordant de nouveau le bras d'une brusque saccade, m'arrachant un faible gémissement. Ce qui n'était pas ce qu'elle

voulait. Il n'y eut aucun avertissement, aucun picotement de magie ; ma main gauche se retrouva soudainement transpercée par des couteaux, cinq lames me cisailant la chair et les os. Je hurlai pour elle, alors, je hurlai, hurlai, hurlai, encore et encore, bâillonnée par sa bouche, piégée contre son corps. Elle s'abreuva de mes hurlements comme de mon sang, et je me défendis.

La souffrance et la peur se traduisirent instantanément en pouvoir. Je ne pensai pas : *Saigne !* mais *Meure !* Et sa gorge explosa tandis que nos bouches étaient toujours jointes l'une à l'autre, si bien que nous nous sommes toutes deux retrouvées à suffoquer en raison de cette hémorragie instantanée.

Je crus qu'elle allait finir par me lâcher, mais pas du tout. Elle m'agrippait toujours par les cheveux, et tout ce qu'elle avait à faire serait d'invoquer son pouvoir, et j'y perdrais la vie. Je me concentrai sur la blessure à son poignet, et un hurlement tenta de s'extirper de sa gorge dévastée. Son empoignade sur mes cheveux se relâcha, et sa main resta là, ballante, quasiment dissociée du bras. Il n'y avait plus à présent cette expression de faim dans ses yeux, seulement de choc et d'horreur, ainsi que la panique que seuls les véritables immortels peuvent ressentir au moment de mourir. Cette peur perplexe qui les envahit lorsqu'ils sentent la lente emprise de la mort sur eux.

Elle me repoussa violemment, et je ne pus me rattraper de mon bras indemne, celui qu'elle m'avait tordu dans le dos étant à présent inutilisable, tout aussi engourdi que douloureux. Je ne sentais plus mon épaule, tout en ayant la vague impression que c'était probablement mieux comme ça.

Je restai allongée par terre le temps d'une seconde, essayant de décider si j'étais trop mal en point pour pouvoir bouger. Puis je la vis s'approcher de moi d'un pas titubant, essayant de réaligner à son poignet sa Main de Pouvoir en partie sectionnée, semblant avoir quelques difficultés à en faire usage. Je devais agir avant qu'elle n'ait saisi comment la faire à nouveau fonctionner.

Je fixai cette large entaille rouge dévastée qui avait été sa gorge, l'épine dorsale scintillant toute humide exposée à la lumière. Les os de sa clavicule apparaissaient juste au-dessus de ses seins. Et malgré toutes ses blessures, elle s'efforçait encore de me tuer. Elle aurait pourtant dû maintenant être à l'agonie. Pourquoi ne mourait-elle pas ?

Je propulsai en elle mon pouvoir, tel un poing gigantesque juste en dessous des os dénudés visibles en haut de sa poitrine. Je pressai ce pouvoir, le pressai, le concentrai.

Un éclair d'énergie qui me fit dresser les poils sur tout le corps vint érafler le sol juste derrière moi. Miniver s'était arraché la main, et tentait de projeter de l'énergie magique par ce moignon sanguinolent, mais en rencontrant quelques problèmes pour viser, comme qui dirait.

Je me concentrai sur cet énorme poing de pouvoir que j'avais propulsé à l'intérieur de sa poitrine, à l'intérieur de la blessure que j'y avais faite, et je l'ouvris. J'écartai largement les doigts de cette main magique, et le haut de sa poitrine explosa en une pluie cramoisie d'échardes d'os, de lambeaux de chair et d'éclaboussures de sang.

J'essayai le sang de mes yeux de ma main indemne, pour apercevoir Miniver sur le dos, les bras agités de convulsions sur le sol de pierre comme si elle tentait de respirer sans gorge, sans poitrine, sans poumons. Si elle avait été humaine, elle serait déjà morte. Si elle avait été mortelle, elle le serait déjà aussi. Mais elle ne l'était pas.

Je perçus la voix de la Reine comme à distance, plus lointaine qu'elle n'aurait dû sembler.

— Je déclare ce duel terminé. Quelqu'un s'y oppose-t-il ?

On n'entendit aucun bruit.

— Je déclare Meredith victorieuse. Quelqu'un y voit-il quelques objections ?

Je perçus une autre voix, que je ne parvins pas à situer. Une voix de femme.

— Elles sont toutes deux à terre. Je pense que la Princesse est aussi blessée que Miniver.

Je compris alors que je devais me relever. Je réussis à grand-peine à me redresser un peu, le dos bien droit, en m'aidant de mon bras indemne. Le monde autour de moi semblait vaciller, immergé dans un bain de couleurs, mais si je me soutenais le bras, je parviendrais à m'asseoir. Je levai les yeux, lentement, et compris que c'était Nerys qui avait parlé contre moi.

— Es-tu satisfaite à présent, Nerys ? s'enquit Andais.

— La loi dit que pour remporter la victoire, on doit quitter le cercle de son propre vouloir.

Cette Nerys commençait sérieusement à m'agacer ! Je me redressai à genoux d'une poussée, et le monde sembla à nouveau tout moiré de couleurs, mais finalement, ma vision s'éclaircit à nouveau. Je n'étais pas complètement sûre de pouvoir rester debout, et encore moins de marcher. Mais quand on n'a pas d'orgueil à défendre, alors d'autres moyens de se déplacer sont à disposition. Je rampai en m'aidant d'une main, et des genoux. Je rampai vers Nerys. Je traversai le cercle magique pour aboutir juste devant sa table, dont j'attrapai le rebord de ma main valide pour me remettre debout à grand-peine.

Tout en la fixant d'une distance à présent si peu éloignée, j'appelai :

— Doyle.

Qui se retrouva instantanément à mon côté, s'étant probablement trouvé plus proche que je n'en avais été consciente.

— Je suis ici, Princesse.

— Transmets à la Reine de dire à la Cour ce qu'a fait Nerys.

— La Princesse requiert que soit transmis ce qu'a fait Nerys !
déclama-t-il à l'intention d'Andais.

Ce que fit la Reine, et je pus observer Nerys et tous ses gens se pousser vivement de la table en se levant, puis rester plantés là. Ils ne pouvaient s'échapper, la seule issue étant sous bonne garde, mais au moment où ils se relevèrent brusquement en masse, je sus qu'ils avaient l'intention de se battre. Mais pas comme Miniver s'était battue, pas suivant les règles établies. Ils avaient l'intention de se battre contre tous.

— Demi-Feys ! appelai-je.

Doyle se pencha plus près de moi.

— Laisse-moi te porter, Meredith.

— Demi-Feys ! répétais-je.

Il sembla n'y rien comprendre, mais soudainement, je me retrouvai enveloppée d'un petit nuage de silhouettes ailées.

— Vous avez appelé, Princesse ? dit celle à la voix tintinnabulante de clochette.

— Je vous offre de la chair et du sang sidhe.

— Les vôtres ? s'enquit-elle.

— Non, répondis-je, les leurs !

Quelques instants s'écoulèrent où la nuée de papillons ensanglantés marqua une hésitation, avant de se jeter sur Nerys et ses gens, en une masse quasi uniforme. L'attaque était si inattendue que les demi-Feys avaient obtenu leur part de sang frais et de chair fraîche avant que les Sidhes n'aient même pu tenter de les chasser de la main, ou de faire usage de la magie pour consumer dans les airs ne serait-ce qu'une seule de ces petites créatures ailées.

Le visage de Nerys n'était plus qu'une profusion d'égratignures sanguinolentes. Tous se retrouvaient avec les mains, le cou, la figure, les seins ensanglantés. Les demi-Feys avaient eu bon appétit.

Pas à un seul moment il ne m'était venu à l'esprit que je n'aurais pas dû m'y risquer. Il ne me vint jamais à l'idée que cela pouvait ne pas fonctionner ; je ne pouvais simplement plus sentir mon bras. Mais en revanche, je pouvais percevoir l'ampleur de mon pouvoir.

— Saignez ! murmurai-je, et le sang commença à se déverser rapidement de leurs multiples plaies cruentées.

De si minuscules blessures laissant échapper tant de sang !

Un éclair embrasé se dirigea dans notre direction, mais un chevalier en armure se trouvait là, et reçut l'impact, envoyant cette chaleur exploser en étincelles.

— Gobelins ! dis-je.

Et le Béret Rouge Jonty se trouva là, Frêne et Fragon à ses côtés.

— Fais venir tes frères Bérêts Rouges.

Jonty ne contesta pas, faisant venir à la rescousse tout un cordon de gigantesques Bérêts Rouges, qui se placèrent en cercle autour de moi. Ils contribueraient à me protéger pendant que j'invoquais le sang sur Nerys et sa flopée de nobles trublions.

Certains d'entre eux brisèrent les rangs pour tirer leurs poignards contre les épées de la garde. Je pense qu'ils auraient préféré se faire découper en morceaux plutôt que de finir comme Miniver. Puis l'une des nobles s'effondra à genoux devant la Reine, en criant :

— Pardonnez-nous !

— Vous m'auriez trucidée, en me faisant massacrer mes gardes jusqu'au dernier ! Quelle pitié méritez-vous ?

La femme rampa de sous la table, et Doyle me fit reculer, hors de portée de sa main ensanglantée.

— De grâce, Princesse, de grâce ! Ne détruis pas toute notre maisonnée !

— Nerys doit mourir, car elle vous a incités à trahir votre Reine.

La voix de Nerys se fit entendre, toute arrogance en ayant disparu.

— Je paierai pour mes actions, si tu épargnes mes gens.

Andais acquiesça et Nerys s'avança pour venir se placer là où Miniver et moi avions commencé notre duel. Le cercle avait disparu. Cette fois, il ne s'agissait pas d'un duel. Mais d'une exécution. Mais comment peut-on exécuter une immortelle ? Miniver se débattait toujours par terre entourée de gardes. Comment peut-on tuer les immortels ?

En les démembrant.

Je confiai cette tâche à Frêne, car j'avais besoin de Doyle pour me tenir debout, et n'aurais demandé à aucun autre de le remplacer. Frêne s'employa donc à trancher la gorge, lacérer la poitrine et entailler le ventre de Nerys, que les Bérêts Rouges encerclaient et les demi-Feys survolaient. Je pensai que cela suffirait. Je fis pénétrer la Main de Sang à l'intérieur de ces blessures, et l'ouvris comme un melon mûr explosé par terre. Les Bérêts Rouges et les demi-Feys se retrouvèrent trempés de son sang. Mais elle n'en mourut pas pour autant.

Mes jambes ne me soutenant plus, Doyle me porta dans ses bras loin de cet abattoir. Il me porta vers la Reine, et je pleurai, sans même m'en rendre compte.

— Je ne peux pas les tuer davantage que ça !

Elle tendit son épée, Terreur Mortelle, la poignée en avant, pour que je la saisisse.

— Elle ne pourra pas rester debout pour pouvoir la brandir, dit Doyle.

— Alors je les laisserai à tes alliés, les Gobelins et les demi-Feys.

Je les laisserai les dévorer vivantes en guise d'avertissements pour nos ennemis.

Je plongeai mon regard dans ses yeux, en espérant qu'elle plaisantait, tout en sachant qu'elle ne plaisantait pas du tout. Je tendis la main et elle me remit son épée. Doyle me porta alors, la lame posée en travers de mes genoux.

Puis la Reine se leva, annonçant de sa voix tonitruante :

— Miniver a bu le sang de Meredith et cependant elle n'est pas morte de plaies mortelles. Ce qui semble réfuter sa théorie : la mortalité de Meredith n'est pas contagieuse.

Ces propos furent suivis de silence et les visages blémirent sous le choc de cette révélation. Je pense que la Cour Unseelie avait eu droit ce soir à un spectacle auquel elle ne s'attendait nullement.

— Meredith m'a implorée de tuer les deux traîtresses et non de les laisser dans ce triste état. Je lui ai mentionné qu'il s'agissait de ses proies, et que je les confierais aux Gobelins et aux demi-Feys pour qu'ils s'en repaissent. Laissons-les se faire dévorer vivantes, et laissons leurs hurlements résonner en échos aux tympanes des félons !

Ils avaient les yeux fixés en l'air sur elle, comme des enfants à qui on aurait raconté qu'un monstre tapi sous le lit viendra les manger tout crus.

— Mais ce ne sont pas mes proies, et si la Princesse peut réellement les mettre à mort avant que les Gobelins et les petits ne les dévorent, alors qu'il en soit ainsi.

Doyle me porta jusqu'au centre de la salle, puis hésita un instant avant de poursuivre jusqu'à Miniver, dont la gorge avait commencé à se cicatriser, la chair la remplissant à nouveau. Je compris qu'elle survivrait assurément à cette blessure. En fait, la main qu'elle s'était arrachée pour essayer de m'avoir s'était de nouveau en partie rattachée au poignet.

— Doyle, appelle-je, et il sembla savoir ce que je voulais, car il invita mes gardes à me rejoindre.

Si Miniver était en train de guérir, alors cela signifiait qu'elle était encore dangereuse. Ce serait en effet stupide de me faire ratatiner engagée en plein acte de charité.

— Pourquoi aurais-tu besoin de gardes supplémentaires, ma nièce ? déclama Andais.

Ce fut Doyle qui répondit à ma place.

— Elle est en train de guérir, ma Reine.

— Ah bon ! Prends bien garde que ton altruisme ne te coûte la vie, Meredith. Ce serait plutôt regrettable, dit-elle presque avec insouciance, comme si cela n'avait véritablement pour elle aucune importance. Tu remarqueras, ma nièce, que personne ici ne te respectera pour t'être montrée clémente.

— Je ne le fais pas pour obtenir leur respect, dis-je trop faiblement pour qu'elle puisse m'entendre.

— Qu'as-tu dit, ma nièce ?

Je pris une profonde inspiration et fis de mon mieux pour être audible.

— Je ne le fais pas pour obtenir leur respect.

— Alors pourquoi ? s'enquit-elle.

— Parce que si j'étais à sa place, je voudrais que quelqu'un le fasse pour moi.

— Ce n'est que de la faiblesse, Meredith, et les Unseelies ne te le pardonneront pas. C'est un péché chez nous.

— Je ne le fais pas pour leur plaisir ni leur souffrance ; mais parce que ce que je fais m'importe, et non ce qu'ils font, non pas ce que quiconque fait, mais uniquement ce que moi, je décide de faire !

— J'entends ici comme un écho des discours de mon frère. Rappelle-toi ce qu'il lui est arrivé, Meredith, et prends-le comme une recommandation à la prudence. Ce fut plus que probablement son indulgence et son fairplay qui lui auront coûté la vie.

Elle descendit les marches d'un pas guindé, en soulevant ses jupes noires, et avec toute l'apparence d'attendre qu'un photographe volant la canarde. Elle évoluait toujours devant les membres de sa Cour comme si elle paradait.

— Il est alors curieux, ma Tante, que ce furent votre violence et votre amour de la souffrance qui causèrent quasiment votre perte.

— Prends garde, ma nièce ! dit-elle en marquant un temps d'arrêt sur la dernière marche.

J'étais trop épuisée, bien que le choc se soit quelque peu atténué, mais mon bras commençait à m'élancer. J'aurais tant souhaité me trouver en un lieu où j'aurais pu m'évanouir jusqu'à ce que je puisse à nouveau sentir mon bras. Les premiers élancements promettaient beaucoup, quoique rien de bon.

Je baissai les yeux vers Miniver.

— Souhaites-tu véritablement mourir ? Ou préfères-tu finir vivante dans les marmites des Gobelins ?

Je pus voir ses pensées défiler à vive allure dans ce regard bleu, certaines bonnes, d'autres mauvaises. Et d'autres encore que je n'aurais pu comprendre, même avec la meilleure volonté du monde.

— Que me feront-ils ? demanda-t-elle, enfin.

Je me blottis contre la poitrine de Doyle, ne souhaitant pas répondre à cette question. Je voulais qu'on en termine. Je ne voulais pas rester assise là à discuter avec quelqu'un qui n'aurait plus dû appartenir à cette vie. Quelqu'un qui était, somme toute, déjà mort. Les yeux de Miniver n'en contenaient pas moins encore de l'espoir, alors qu'elle aurait mieux fait d'en faire son deuil.

— À la vitesse où tu sembles guérir, les Gobelins t'utiliseront plus que probablement pour se satisfaire sexuellement avant de te débiter en morceaux pour te manger.

Elle me fixa, et je pus discerner la dénégation dans ses yeux. Elle ne me croyait pas. Elle se reconstruisait, non seulement physiquement, mais dans toute l'ampleur de sa personnalité. J'observai cette arrogance qui regagnait progressivement du terrain. Elle ne croyait pas que de telles atrocités lui échoiraient, mais plutôt qu'elle survivrait, comme elle avait survécu à mon offensive.

— Tu souhaiteras la mort bien longtemps avant qu'elle ne te soit accordée, Miniver.

— Quand il y a de la vie, il y a de l'espoir, fut sa réplique.

Sa poitrine transparaissait blanche et intacte sous le sang, comme s'il s'agissait d'une nouvelle peau, récemment régénérée, que le sang n'avait pas touchée.

Doyle plaça deux gardes à ses côtés et me porta à nouveau vers Nerys, qui ne semblait pas guérir aussi rapidement, parce que je m'étais appliquée davantage. Mais elle n'en guérissait pas moins.

Je lui donnai le même choix qu'à Miniver, mais Nerys dit :

— Tue-moi !

Ses yeux passèrent brièvement des Bérêts Rouges à Fragon et Frêne qui la cernaient. Les voir ainsi en train de la fixer l'avait convaincue qu'elle préférerait ne plus être de ce monde lorsqu'ils s'occuperaient d'elle.

— Frêne.

Je dus répéter son nom à deux reprises avant que ses yeux verts ne se tournent vers moi.

— Prends la tête des Bérêts Rouges et allez vous placer autour de Miniver. Faites-lui entrevoir quelle destinée l'attend si vous l'emportez vivante dans votre monticule.

— Nous allons rester ici en ta compagnie, nous ne risquons donc pas de la toucher.

Je poussai un soupir.

— De grâce, épargne-moi tes ergotages et contente-toi de faire ce qui est nécessaire.

— Quel degré de persuasion veux-tu que nous employions ? me demanda-t-il, avec une expression sacrément proche de la colère.

Je m'étais adressée à lui avec dédain, ce qui n'est pas l'intonation appropriée pour s'adresser à un guerrier Gobelin, particulièrement à l'un de ceux qui partageront mon corps incessamment sous peu.

Lui présenter des excuses serait perçu comme une faiblesse, et ne ferait qu'empirer la situation. Je fis la seule chose que je pouvais faire : je l'attrapai par le bras – pas aussi fermement que je l'aurais souhaité, mais aussi fortement que j'en étais capable alors que

l'intérieur de mon crâne me donnait l'impression d'être fragile.

— Toi et Fragon n'avez pas du tout besoin d'être convaincants. Vous m'appartenez, et je ne vous partagerai pas. Laissez ce soin aux Bérêts Rouges.

Frêne m'adressa un sourire qui réussit à être féroce et lubrique tout à la fois, une expression que vous adoreriez si un carnage correspondait à votre idée du sexe.

— Vous jouez la première Sidhe à la perfection, Princesse.

Puis il se pencha un peu plus près pour ajouter, en un quasi-murmure :

— Des petits cris d'impuissance. Pousserez-vous de petits cris d'impuissance pour nous ?

Je sentis le corps de Doyle se tétaniser, comme si cette question ne lui plaisait pas du tout, ou du moins ce qu'elle impliquait. Mais la vérité se devait d'être la vérité.

— Des petits cris d'impuissance, et probablement de sacrés grandes beuglantes.

Il eut un petit ricanement, de cette sonorité typiquement masculine que produisent tous les hommes lorsque ce genre d'idées salaces leur passent par la tête. C'était presque rassurant qu'il ait émis ce rire. Un mâle reste un mâle, parfois.

— Vos hurlements seront la plus suave des musiques.

Frêne me prit la main posée sur son bras pour y déposer un baiser. Puis il s'éloigna, et tous les Bérêts Rouges lui emboîtèrent le pas, à part Jonty qui me regarda.

— Mon Roi m'a ordonné d'être votre garde du corps, et non le sien. J'ai été déconcentré par le sang de celle-là, en vous laissant vous approcher trop près tout à l'heure de cette autre là-bas. Si elle vous avait tuée, on m'en aurait rebattu les oreilles pour l'éternité.

Il faisait montre d'une certaine éloquence pour un Bérêt Rouge. Mais je ne le mentionnai pas tout haut, car cela impliquerait que j'en sois surprise venant d'un Fey de son espèce.

— Tu dois asséner le coup de grâce debout sur tes deux pieds, Meredith, dit Andais, sinon Nerys ira chez les Gobelins dans l'état où elle est.

Une véritable peur embrasa les yeux de Nerys, qui parvint à articuler :

— *Par pitié !*

— Peux-tu te tenir debout ? me chuchota Doyle à l'oreille.

J'appuyai mon visage contre le sien et lui donnai la seule réponse dont j'étais capable :

— Je l'ignore.

Il me déposa les pieds par terre, en me stabilisant le temps qui m'était nécessaire. Je considérai la poitrine de Nerys. Ma petite taille

était suffisante pour pouvoir lui appuyer la pointe de la lame sur le cœur. Mes jambes se mirent à trembler, mais cela allait. J'agrippai la poignée de l'épée de ma main intacte, pris une profonde inspiration se voulant apaisante, et me laissais retomber sur le pommeau de tout mon poids, en lui transperçant la poitrine, et ce cœur qui battait encore. La lame resta bloquée sur de l'os une seconde, avant de glisser et d'atteindre sa destination. Je m'effondrai sur les genoux à côté du corps, enserrant toujours la poignée de l'épée de ma main valide.

Les yeux de Nerys, quasiment identiques à ceux de la Reine, étaient ouverts mais incapables dorénavant de voir. J'avais fait pour elle ce que j'avais pu.

Des hurlements retentirent alors dans notre dos.

Je posai le front contre mon bras indemne, incertaine de pouvoir me redresser toute seule. Si la Reine insistait pour que je m'avance vers Miniver, je me sentais tout sauf capable de le faire.

Galen s'agenouilla à mon côté.

— Enlève tes talons hauts, Merry.

Je tournai la tête juste assez pour voir son visage, et parvins à ébaucher un sourire.

— Quel finaud tu fais !

Il fit glisser les chaussures de mes pieds tandis que j'étais agenouillée. Je réalisai que je tanguais même dans cette position. Chaussée ou pas, cela ne laissait rien augurer de bon quand il s'agirait de mettre un pied devant l'autre.

— Qu'est-ce qu'ils lui font ?

— Ils ne font que s'amuser, répondit Doyle.

Je redressai la tête juste pour que mes yeux viennent à la rencontre des siens.

— Ils s'amuse ?

Doyle et Galen échangèrent un regard. Amplement éloquent.

— Portez-moi jusqu'à elle.

Doyle me souleva aussi délicatement que possible, et l'épée me glissa de la main. Elle était si lourde. Apparemment, avoir été si proche de la mort aujourd'hui et m'être fait presque arracher le bras avaient des répercussions néfastes. Je commençai même à trouver enthousiasmante l'idée de m'évanouir, comme on s'enthousiasme d'aller piquer un roupillon après une longue et dure journée.

Les Gobelins s'étaient placés de telle sorte que la Cour puisse assister à leurs occupations. Ils donnaient un spectacle – et à quoi sert un spectacle sans audience ? L'un des plus petits Bérets Rouges était agenouillé à côté de Miniver, tripotant la chair de sa poitrine en voie de guérison. Il parcourait la plaie sur toute sa longueur en la titillant des doigts, comme s'il lui touchait les parties génitales. D'un effleurement par-ci, d'une caresse lascive par-là, ce qui révélait un

certain doigté, sauf que ses doigts n'étaient pas à l'œuvre entre ses jambes. Ils s'enfonçaient à l'intérieur de la viande de sa poitrine. Lui caressant le haut du cœur en s'y attardant, comme si cet attouchement la conduirait à l'orgasme.

Doyle me porta du côté où reposait sa tête.

— Ne leur permets pas de te prendre ainsi, Miniver.

— Éloignez-les de moi ! Éloignez-les de moi !

Je regardai Frêne, qui les fit s'écarter d'un geste. Celui qui lui tripotait l'intérieur du corps dut partir, en lui pinçant un sein avant de s'éloigner, à regret.

Miniver était allongée par terre, haletante. Elle leva ses yeux fous sur Jonty, qui la toisait toujours de toute sa hauteur, et parvint à dire :

— Faites-le partir.

— Non, dit-il, je suis son garde, et je la protégerai. Je ne porte aucun intérêt à ta chair blafarde.

Doyle me déposa sur mes pieds, mais, cette fois, mes jambes ne me soutinrent pas. Je m'effondrai sur les genoux à côté d'elle.

Miniver tendit vers moi la main qui avait guéri, en un geste implorant. En un battement de cœur, je réalisai que ses yeux et son corps n'exprimaient que mensonges. Doyle lui écarta la main d'une tape, et l'éclair d'énergie grésilla en jaillissant, venant érafler la table sur toute sa longueur de l'autre côté de la salle. Jonty lui bloqua le bras sous son énorme genou, avec un hochement de tête réprobateur.

— Veux-tu que je lui arrache le bras ? me demanda-t-il.

J'y réfléchis quelques instants, avant de décliner.

— Ligote-la, et laisse-les s'en charger.

— Non, intervint Andais, pour cette dernière, je pense que nous devrions assister en partie à son châtimement.

Sur ce, la Reine arriva dans un bruissement sifflant de soie noire, et posa les yeux sur Miniver.

— Tu t'es montrée stupide. Ne comprends-tu pas que le fait même que tu sois en vie et en voie de guérison signifie que Meredith n'est plus mortelle ? Je l'ai vue mourir aujourd'hui, puis respirer à nouveau. Tu as perdu tout ce que tu étais, et pour rien !

— Des mensonges, dit-elle.

Andais se pencha pour venir toucher le visage de sa rivale en une caresse étrangement empreinte de tendresse.

— Tu as soif de sang et de violence. Je l'ai perçu. Nous l'avons tous perçu. Tu as tenté de m'éliminer par ce moyen. Et à présent, nous allons assister à ton annihilation, par ce même moyen.

» Comprends-tu à présent, Meredith ? poursuivit-elle en se tournant vers moi. Tu lui as offert ta clémence, et elle en a profité pour essayer de te tuer. Tu ne peux te permettre aucune faiblesse parmi les Sidhes, si tu veux régner un jour.

Elle me caressa le visage, en un geste affectueux proche de celui qu'elle avait eu envers Miniver.

— Retiens bien cette leçon, Meredith, et élimine toute clémence de ton cœur, sinon les Sidhes se chargeront assurément de t'en amputer.

Son sourire était en partie mélancolique et, pour moi, en partie indéchiffrable. Je n'avais d'ailleurs pas vraiment l'intention de la comprendre.

— Tu as l'air épuisé, Meredith, ajouta-t-elle en me prenant délicatement l'épée de la main. Emmenez votre Princesse dans ma chambre, faites bon usage de mon lit comme s'il s'agissait du sien. Je vais t'envoyer Fflur.

Elle fit un geste et une Sidhe à la chevelure aussi dorée que celle de Miniver s'avança, mais la peau de Fflur était également d'un jaune pâle, et ses yeux d'un noir dense. Elle avait été la guérisseuse attitrée d'Andais depuis aussi loin que remontait mon souvenir.

Elle nous adressa une charmante révérence en disant :

— Je serais honorée de soigner la Princesse.

— Oui, oui, dit la Reine en effaçant ce commentaire d'un geste, comme s'il s'agissait d'un fait acquis et que Fflur n'avait pas vraiment le choix.

Des chaînes avaient été apportées, et Miniver hurla tandis qu'on l'enchaînait. C'était de l'acier froid, et ses Mains de Pouvoir ne pourraient opérer pendant qu'elle les porterait. Les Gobelins savaient manipuler le métal vil mieux que les Sidhes, probablement parce qu'il nuisait à la magie et non à la force.

— Emmène-la, les Ténèbres. Allez ! ordonna la Reine en faisant demi-tour pour retourner vers son trône.

Ce ne fut qu'à cet instant que Sholto réalisa que nous nous retirions pour la nuit, et il se précipita vers les portes.

— Le devoir des Sluaghs est de protéger la Reine, mais lorsque notre marché sera conclu, nous te protégerons aussi.

C'était presque une excuse pour ne pas nous avoir prêté main-forte ce soir. Sholto avait moins de quatre cents ans, ce qui était plutôt jeune pour un roi, et le rendait plus modeste que la plupart.

— Je ne conclurai aucun marché avec quiconque cette nuit, lui dis-je.

— C'est tout aussi bien ; je ne quitterai pas le côté de la Reine cette nuit, dit-il en lui lançant un bref regard. Les Sluaghs sont les alliés d'Andais, et il y en a encore parmi ceux assis là à qui on doit rafraîchir la mémoire.

Il avait raison, et je me sentis soudainement bien plus fatiguée, au-delà du supportable. Je ne voulais plus entendre parler politique ce soir. Plus de jeux de pouvoir. Mon bras me faisait mal, m'envoyant des

élancements douloureusement aigus dans tout le corps comme s'il s'était agi de légers coups de couteau. Les muscles qui s'y trouvaient semblaient animés d'une vie en propre, tressautant et se contractant involontairement. Je résistai de toutes mes forces pour ne pas hurler de douleur, car c'était bien là un signe de faiblesse pour les Sidhes, également.

Fflur me toucha légèrement le bras, en produisant un faible son : *tsk !*

— Vous avez des muscles déchirés, ainsi que les ligaments reliant les os disloqués. Le dommage infligé aux tissus mous sera plus difficile à guérir que les os.

Elle hocha la tête, et de nouveau émit cette faible sonorité : *tsk !*

— Pourra-t-elle être guérie en une nuit ? s'enquit Frêne.

Fflur considéra le Gobelin comme si elle n'allait pas daigner lui répondre, avant finalement de s'y résoudre.

— Non, pas en une nuit. Elle est en partie humaine, ce qui ralentira le processus de guérison.

Frêne me sourit de toutes ses dents.

— Alors nous vous laisserons en paix pour cette nuit, Princesse. Je pense que nous devrions rester ici pour assister à ce qui pourrait arriver d'autre ce soir.

— Comme vous voulez, lui dis-je, en me fichant royalement de ce qu'ils allaient faire de leur emploi du temps.

J'approchais à vive allure de ce point où la douleur deviendrait uniquement tout ce sur quoi je pourrais me concentrer. Bientôt, rien d'autre n'aurait d'importance et mon monde ne serait plus que souffrance. J'en appréciais un peu dans un contexte approprié, mais je n'aurais pu transformer celle-ci en une partie de plaisir. Cela allait simplement faire mal.

Nous avons quitté la grande salle retentissante de voix, tandis que les Unseelies se mettaient à chuchoter entre eux. Il serait intéressant de voir combien de temps serait nécessaire pour que le boulot accompli ce soir atteigne les oreilles du Roi de la Lumière et de l'Illusion à la Cour Seelie. On m'y attendait dans deux jours pour assister à un banquet donné en mon honneur. Deux jours pour guérir. Deux jours pour conclure mon alliance avec les Sluaghs et les Gobelins. Deux jours qui me semblaient loin d'être suffisants pour tant d'accomplissements.

Chapitre 34

Fflur fut enchantée de la réapparition de la source guérisseuse. Elle me fit boire une coupe de cette eau fraîche, transparente, et la douleur s'atténua. Elle me déshabilla en partie pour y baigner mon bras, qui ne guérit pas immédiatement, mais les muscles cessèrent de tressauter et de se battre entre eux, et la douleur passa d'un élancement aigu transperçant à une sensation à peine douloureuse. Une sensation avec laquelle je pouvais vivre, avec laquelle je pouvais m'assoupir.

La chambre de la Reine avait été nettoyée de fond en comble pendant notre absence. Comment les dames en blanc avaient-elles réussi à éliminer tout ce sang ? Je l'ignorais, et ne voulais même pas le savoir d'ailleurs.

Galen m'aida à me dévêtir du reste de mes vêtements. Les yeux brillants de larmes retenues, il se pencha pour m'effleurer d'un baiser le front.

— J'ai bien cru t'avoir perdue aujourd'hui.

Je tendis la main vers lui, mais il s'éloigna.

— Non, Merry, je me contenterai de veiller à ton chevet. Si tu me tiens dans tes bras, je vais me mettre à pleurer, et c'est indigne d'un homme.

Il essaya de le prendre à la rigolade, mais sans vraiment y réussir. Je pensai qu'il devait y avoir davantage de choses en jeu qu'une simple inquiétude au sujet des événements qui s'étaient produits, mais je n'étais pas vraiment en forme pour mener mon enquête et l'obliger à cracher le morceau.

Doyle m'accueillit au creux de son corps nu recroquevillé au milieu du lit gigantesque de la Reine, plus large que le plus grand des lits, que je décrivais par une expression de mon invention comme étant *d'une taille orgiaque*, et que je me gardais bien de mentionner en présence d'Andais. Je somnolais après avoir ingurgité un breuvage que m'avait administré Fflur qui, selon ses dires, m'aiderait à dormir et accélérerait le processus de guérison. Je me laissai sombrer dans les premiers engourdissements provoqués par la potion et la chaleur veloutée se diffusant du corps de Doyle.

Frost m'embrassa sur le front, ce qui me fit cligner des yeux avant de les ouvrir. Je ne me souvenais même pas de les avoir fermés.

— Je vais aider Galen à monter la garde. Il y a ici quelqu'un d'autre qui a besoin de dormir à tes côtés, dit-il avec une nouvelle expression sur son visage.

Il ne faisait pas la moue, ni ne se montrait infantile. Ayant l'air adulte, tout aussi ridicule que cela puisse paraître pour décrire un être âgé de plusieurs siècles.

Je me réveillai l'instant suivant en sentant quelqu'un qui rampait à côté de moi, évoluant précautionneusement en contournant mon bras blessé. Je n'aurais pu dire comment je pouvais en être aussi certaine, mais je connaissais les hommes qui partageaient mon lit – leur sensation, le parfum de leur peau – et ce n'était pas quelqu'un dont j'avais une connaissance aussi intime. J'ouvris les yeux pour découvrir le visage au teint doré d'Adair qui semblait en lévitation au-dessus du mien.

— La Reine a dit que je t'appartiens si tu veux de moi.

On discernait un tremblement dans ses yeux, de la peur, de l'incertitude. Seule la Déesse savait dans quelle humeur se trouverait la Reine après notre petit spectacle. Je n'aurais pas voulu faire les frais de cette humeur particulière.

— Reste avec nous, murmurai-je, bien sûr, reste.

Il se détourna de moi, recroquevillé au creux de mon corps. Un frémissement le parcourut, et il me fallut quelques instants avant de comprendre qu'il pleurait. Le lit bougea tandis que Rhys s'y crapahutait du côté opposé d'Adair, et Kitto traversa en rampant le pied du lit, en passant par-dessus Nicca et Sauge avec leurs ailes soigneusement repliées. Nous avons tous touché Adair, lui faisant comprendre par ce contact qu'il était en sécurité. Puis nous nous sommes endormis comme ça, en un empilement gigantesque de corps chauds et de mains réconfortantes.

Deux choses me réveillèrent : Adair gémit dans son sommeil et Doyle se contracta dans mon dos avant de se figer. Je clignai des yeux, et son bras qui m'enlaçait la taille se resserra suffisamment pour m'inciter à ne pas bouger. Je m'immobilisai au creux de la courbe que formait son corps, Adair laissant encore échapper de faibles cris d'impuissance.

La Reine se tenait debout au pied du lit, nous toisant tous. Je ne parvenais pas à lire ses pensées, seulement qu'elles semblaient manquer de légèreté.

Je caressai le dos nu d'Adair jusqu'à ce que ses gémissements cessent, et qu'il se rendorme. Je sentis que Rhys était réveillé à côté de lui. Je pense que Nicca, Kitto et Sauge étaient toujours endormis, leur respiration régulière et profonde.

Frost et Galen étaient debout à côté du lit, derrière la Reine, semblant prêts à lui sauter sur le râble, mais sans oser s'y frotter, de truille. Comment protège-t-on quelqu'un de la Reine ? La réponse étant : c'est quasiment impossible.

Ne nous quittant pas du regard, elle se mit à parler doucement, peut-être dans le souci de ne pas réveiller ceux qui dormaient.

— Je ne sais qui envier le plus. Toi et tous tes hommes, ou les hommes pelotonnés contre toi. J'ai goûté à ton pouvoir et l'ai trouvé d'une telle saveur, Meredith, si délicieux !

Puis elle tourna la tête, bien que je n'eus entendu aucun bruit.

— Eamon attend, en compagnie des gardes que j'ai choisis pour la nuit.

Elle reposa les yeux sur moi et poursuivit :

— Tu m'as inspirée. J'en ai choisi davantage pour ma couche.

Le corps d'Adair se raidit contre le mien et je sus que, bien qu'il eût les yeux fermés, il était réveillé. Il faisait semblant de dormir comme l'aurait fait un enfant : *Prétends suffisamment fort et le méchant monstre s'en ira.*

Andais émit un petit rire à la sonorité rauque, et il en sursauta derechef, comme si ce son l'avait frappé. Puis elle quitta la chambre, en riant, mais aucun de nous ne trouvait ça particulièrement bidonnant.

Je me demandai où était Barinthus, et Usna, et Abloec, sans parler d'Onilwyn et d'Amatheon. Ils m'appartenaient à présent, ce qui signifiait que j'étais supposée les protéger. J'envoyai Rhys se renseigner. Il revint quelques instants plus tard en les entraînant à sa suite, tous sans exception. Y compris Aubépin, Hedera et Brii.

— J'ai demandé l'autorisation à la Reine d'emmener tous tes hommes, et elle en a donné le choix à ceux que tu n'as pas encore baisés. Ils ont tous choisi de venir ici pour la nuit.

Il avait l'air à la fois amusé et fatigué.

Barinthus considéra le lit en hochant la tête, dubitatif.

— Pas même ce lit ne pourra tous nous accueillir.

Et il avait raison. Mais la plupart parvinrent néanmoins à s'y allonger. Lorsque nous fûmes tous installés pour la nuit, le plus incroyable nombre de corps avec lesquels j'eus jamais partagé ma couche, la voix d'Amatheon me parvenant de quelque part au pied du lit sembla s'exprimer pour la plupart des nouveaux venus.

— Merci d'avoir envoyé Rhys nous chercher.

— Tu es à moi à présent, Amatheon, pour le meilleur et pour le pire.

— Pour le meilleur et pour le pire, renchérit Rhys en écho, quelque part au fond de la chambre.

— Il ne s'agit pas d'une cérémonie de mariage entre humains, dit

Frost qui était près de la porte, semblant quelque peu renfrogné.

Doyle se blottit plus près de moi, et je me détendis au creux de son grand corps recroquevillé.

— Le mariage peut se terminer en divorce, ou l'un des deux peut simplement s'en aller, dit Doyle. Merry prend ses responsabilités plus au sérieux que ça.

— Alors quoi ? dis-je de la pénombre. C'est pour le meilleur ou pour le pire ?

— Je ne sais que répondre à ça, dit Rhys. Je ne pense pas que j'aimerais que cela tourne au pire.

— Bonne nuit, Rhys, lui dis-je.

Il éclata de rire.

De quelque part à proximité de la porte, on entendit Galen qui disait :

— Pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Ces mots recélaient à la fois quelque chose de réconfortant et un mauvais présage.

La voix d'Onilwyn se fit entendre de l'obscurité, bien trop lointaine, ce qui m'indiqua qu'il n'avait pas réussi à s'assurer une place au chaud dans le lit.

— Alors juste comme ça, tu te lies à nous, pour notre protection et nos destinées ?

— Pour votre protection, en effet, mais pas pour ta destinée, Onilwyn. Ta destinée, comme celle de tout le monde, t'appartient, et personne d'autre que toi ne pourra en prendre les rênes.

— La Reine a pourtant dit que notre destinée se trouve entre ses mains, dit-il de cette voix atténuée que tous semblaient utiliser dans le noir quand certains commençaient à se laisser dériver dans le sommeil.

— Non, dis-je, je ne veux de la destinée de quiconque. C'est beaucoup trop de responsabilités.

— N'est-ce pas ce que cela signifie pourtant d'être Reine ? s'enquit-il.

— Cela signifie que la destinée de mon peuple m'incombe, en effet, mais les choix individuels, quant à eux, restent les vôtres. Ton libre arbitre t'appartient, Onilwyn.

— Le crois-tu vraiment ? me demanda-t-il.

— Absolument, répondis-je en enfouissant mon visage au creux du cou d'Adair.

Il sentait le bois fraîchement coupé. Personne ne l'avait fait broncher, ce qui me poussa à me demander ce qu'Andais avait bien pu lui faire à part une coupe de cheveux un peu ratée.

— Un monarque absolu qui croit au libre arbitre, n'est-ce pas

contre les règles ? s'enquit Onilwyn.

— Non, répliquai-je, le nez enfoui dans le cou d'Adair, absolument pas. Du moins pas contre les miennes.

Ma voix commençait à se faire traînante, prête à m'assoupir.

— Je crois que tes règles vont me plaire, dit Onilwyn d'une voix que le sommeil rendait pâteuse.

— Les règles, pour sûr, dit Rhys, mais les tâches ménagères, c'est plutôt chiant !

— Les tâches ménagères ! s'exclama Onilwyn. Les Sidhes ne font pas le ménage !

— C'est ma maisonnée, et donc mes règles, rétorquai-je.

Onilwyn ainsi que certains toujours éveillés se mirent à protester.

— Ça suffit ! dit Doyle. Vous ferez ce que la Princesse vous ordonnera de faire !

— Sinon ? demanda une voix que je ne reconnus pas précisément.

— Sinon vous serez renvoyés aux bons soins de Sa Majesté la Reine.

Un silence s'ensuivit, un silence pesant pas particulièrement reposant.

— Le sexe ferait sacrément mieux d'être super si on attend de moi que je fasse les carreaux.

Je crus reconnaître là la voix d'Usna.

— Et il l'est, dit Rhys.

— Ferme-la, Rhys, dit Galen.

— Mais c'est vrai ! réitéra-t-il.

— Ça suffit ! dis-je. Je suis crevée, et je ne serai pas suffisamment rétablie pour faire quoi que ce soit demain avec quiconque. J'ai besoin de dormir.

Puis le silence s'installa, accompagné des faibles glissements des corps se mouvant sous les draps. La voix de Hedera émergea, assourdie, lointaine.

— C'est super comment ?

Rhys répondit de la porte :

— Incroyablement...

— Bonne nuit, Rhys, lui lançai-je, et bonne nuit, Hedera. Essayez de dormir, voulez-vous ?

Quant à moi, j'étais presque endormie, perdue entre les corps chauds, comme jumeaux, de Doyle et Adair, lorsque je perçus des chuchotis. Je sus par l'intonation que certains provenaient de Rhys, et pensai que l'autre y répondait était probablement Hedera. J'aurais pu leur gueuler dessus, mais je laissai le sommeil me submerger comme une moelleuse couverture calorifique. Si j'insistais pour qu'ils se taisent tous simultanément, nous ne parviendrions jamais à fermer l'œil de la nuit. Si Rhys voulait régaler Hedera d'histoires érotiques, il

était après tout libre de le faire. Du moment que je n'étais pas dans l'obligation de me farcir les détails scabreux.

Le dernier bruit que je perçus fut un rire étouffé à la consonance particulièrement virile. J'apprendrais le lendemain matin que Rhys avait virtuellement attiré une foule d'amateurs pour écouter ces histoires salaces. Il jura le plus solennellement du monde qu'il n'avait raconté aucun bobard ni aucune exagération. Je dus le croire sur parole, tout en me faisant le serment de ne plus jamais l'autoriser à veiller aussi tard, particulièrement pour relater ce type de racontars à ceux n'ayant pas encore partagé mon lit. Si je ne faisais pas gaffe, il me ferait une réputation à laquelle personne, pas même une déesse de la fertilité, ne pourrait se montrer à la hauteur. Rhys m'a dit que j'étais trop modeste. Je lui ai répondu que je ne suis qu'une mortelle, et comment une femme mortelle pourrait-elle satisfaire la lubricité de seize Sidhes immortels ?

Il me lança un regard en disant :

— Mortelle, ah vraiment ? En es-tu aussi sûre que ça ?

La réponse, sincèrement, est non. Mais comment peut-on dire si on est immortel ? Je ne m'en sens pas différente pour autant. L'immortalité ne devrait-elle être ressentie différemment ? Cela devrait être le cas. Il nous reste à tester cette théorie.

Fin du tome 3

[1] Le wergeld, littéralement « prix de l'homme », est une somme d'argent demandée en réparation à une personne coupable d'un meurtre, ou d'un autre crime grave. Cette tradition exerçait un rôle important dans les anciennes civilisations d'Europe du Nord, en particulier chez les Germains et les Vikings, ainsi que chez les Celtes. (N.d.T.)

[2] Crom Cruach, le Serpent Cornu, est une entité de la mythologie celtique irlandaise, réputé pour ses sacrifices humains. (N.d.T.)

[3] Tigernmas, Grand Roi d'Irlande, aurait institué le culte de Crom Cruach. (N.d.T.)

[4] *Solidago* est un genre de plantes à fleurs de la famille des Asteraceae communément appelées solidages, verges d'or ou gerbes d'or. (N.d.T.)

[5] *Frost* signifiant en anglais « gel » ou « givre ». (N.d.T.)

[6] Dans la mythologie celtique irlandaise, les Tuatha Dé Dànann (gens de la déesse Dana) sont des dieux qui viennent de quatre îles mythiques du nord du monde : Falias, Gorias, Findias et Murias ; d'où ils rapportèrent cinq talismans : la lance de Lug, l'épée de Nuada, le Chaudron et la massue de Dagda et la Pierre de Fal. (N.d.T.)

[7] Les Formorii (trouvés orthographiés Fomorii, Fomore ou Fomoire) étaient des dieux marins de la mythologie irlandaise. Violents et difformes, ils sortirent de l'eau pour faire la guerre aux deux peuples souverains de l'Irlande : les Firbolg et les Tuatha dé Dànann, qu'ils écrasèrent de tributs énormes et obligèrent à vivre sous terre. Mais ces derniers les vainquirent lors de la seconde bataille de Magh Tuireadh. (N.d.T.)

[8] La Grande Famine des pommes de terre affecta l'Irlande entre 1845 et 1849, résultant de cinquante années d'interactions désastreuses entre la politique économique impériale britannique, des méthodes agricoles inappropriées et l'apparition du mildiou sur l'île, un champignon parasite qui anéantit pratiquement d'un coup les cultures locales de pommes de terre, aliment de base des paysans irlandais. (N.d.T.)

[9] Ard-Ri, parfois traduit par « haut roi », désigne dans la mythologie celtique et l'histoire médiévale de l'Irlande le « roi suprême ». (N.d.T.)

[10] « Fenian » signifie ayant rapport au mouvement révolutionnaire irlandais, portant le nom de Fraternité républicaine irlandaise, d'origine américaine et créé au XIX^{ème} siècle, et ayant pour but d'obtenir l'indépendance de l'Irlande. *(N.d.T.)*

[11] Toile de coton peinte ou imprimée fabriquée à l'origine en Inde. *(N.d.T.)*

[12] Dans la version originale, le personnage se nomme Ivi, signifiant « lierre ». Hedera est une autre appellation de cette plante. *(N.d.T.)*